UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00291324 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquedel182ecol

4494
A

D'ANSSE DE VILLOISON

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Du C dans les langues romanes. Paris, 1874, in-8°..... 12 fr.

De rhotacismo in Indo Europæis ac præsertim in Germanicis linguis. Parisiis 1875, in-8°..... 3 fr.

Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle. Paris, 1875, in-8°..... *Épuisé.*

Essai sur le patois du Bessin, suivi d'un dictionnaire étymologique. Paris, 1881, in-8°..... *Épuisé.*

Du caractère et de l'extension du patois normand. Paris, 1883, in-8°. 6 fr.

Mélanges de phonétique normande. Paris, 1884, in-8°..... 4 fr.

Des rapports intellectuels de la France avec l'Allemagne avant 1789. Paris, 1884, in-8°..... *Épuisé.*

J.-B. Tavernier, écuyer, chambellan du Grand-Électeur. Paris, 1886, in-8°..... 7 fr. 50

Flore populaire de la Normandie. Caen-Paris, 1887, in-8°..... 6 fr.

Le P. Guevarre et les bureaux de charité au XVIIe siècle. Paris, 1889, in-8°..... 2 fr. 50

Pierre et Nicolas Formont. Un banquier et un correspondant du Grand-Électeur. Caen-Paris, 1890, in-8°..... 3 fr.

Basville et l'épiscopat de Languedoc. Toulouse-Paris, 1891, in-8°. 2 fr. 50

La Rose dans l'antiquité et au moyen âge. Paris, 1892, in-8°..... 7 fr. 50

Les jardins dans l'ancienne Égypte. Bordeaux-Paris, 1894, in-8°..... 2 fr.

Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste. Aix-Paris, 1894, in-8°..... 2 fr. 50

Les Plantes dans l'antiquité, 1re partie : l'Égypte et les pays sémitiques. Paris, 1897, in-8°..... 8 fr.

Madame de Staël et la cour de Weimar. Bordeaux-Paris, 1900, in-8°. *Épuisé.*

La flore de l'Inde d'après les écrivains grecs. Paris, 1901, in-8°. 2 fr. 50

Notice sur Monsieur de La Borderie. Paris, 1902, in-8°.

Un helléniste voyageur normand, Jean-Baptiste Le Chevalier. Caen-Paris, 1903, in-8°..... 2 fr. 50

La bataille de Formigny d'après les documents contemporains. Paris, 1903, in-8°..... 3 fr.

Les Plantes dans l'antiquité, 2e partie. L'Iran et l'Inde. Paris, 1904, in-8°..... 12 fr.

L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence. Aix-Paris, 1906, in-8°..... 2 fr. 50

Un professeur français à l'Institut du Belvédère, A. Duvau. Paris, 1907, in-8°..... 2 fr. 50

En préparation :
France et Allemagne (1750-1805). Mélanges historiques et littéraires.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

D'ANSSE DE VILLOISON

ET

L'HELLÉNISME EN FRANCE

PENDANT LE DERNIER TIERS DU XVIIIe SIÈCLE

avec un portrait d'après J. Boilly et le fac-similé d'une lettre à Wieland

PAR

CHARLES JORET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1910

Cet ouvrage forme le 182e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME FASCICULE

D'ANSSE DE VILLOISSON ET L'HELLÉNISME EN FRANCE

PAR
CHARLES JORET
MEMBRE DE L'INSTITUT

20991
2, 2, 12

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS
1910

AE
162
B6
[illegible]

PRÉFACE

On pourra s'étonner que, sans être helléniste, je n'aie pas hésité à écrire la biographie d'un helléniste ; mais Villoison, à qui ce volume est consacré, ne fut pas seulement l'éditeur de Daphnis et Chloé et de l'Iliade, il fut aussi en relation avec les humanistes les plus grands et quelques-uns des personnages les plus illustres — ambassadeurs, ministres, princes souverains — de son temps ; c'est par ce dernier côté qu'il a tout d'abord attiré mon attention. J'ai dit autrefois, dans la Revue d'Histoire littéraire de la France, comment, en 1775, il fit à Paris la connaissance du duc Charles-Auguste et devint — fait ignoré jusque-là — le correspondant littéraire de ce jeune prince, et comment, sept années plus tard, il fut l'hôte de la cour de Weimar.

L'accueil fait à cet essai m'a encouragé à en donner quelques autres ; mais à mesure que j'étudiais de plus près la vie de Villoison, j'ai été frappé de tout ce qu'elle renfermait de faits inconnus ou mal connus. On comprendra dès lors que j'aie songé à la raconter en son entier. Ce n'est pas qu'on n'ait beaucoup écrit sur le célèbre érudit. Presqu'au lendemain de sa mort, paraissait sur lui, dans le Magasin encyclopédique, une savante Notice due à la plume de Boissonade. Au mois d'avril de l'année suivante, Dacier lisait son éloge à la classe d'Histoire et de Littérature ancienne — Académie des Inscriptions —, et à quelque temps de là, Chardon de la Rochette consacrait à sa vie et à ses travaux une longue et consciencieuse étude. Il faut encore citer l'article « d'Ansse de Villoison », écrit cinquante ans plus tard par l'orientaliste Étienne Quatremère pour la Nouvelle Biographie Universelle.

Mais ces « Notices » ont toutes un même défaut : elles ont été faites avec des souvenirs personnels trop souvent incomplets ou incertains ; leurs auteurs n'ont pas consulté les manuscrits de Villoison et ont ignoré sa correspondance ; c'est avec elle surtout que j'ai essayé de faire sa biographie. Villoison fut un des plus grands *épistoliers* de son temps, on pourrait dire de tout temps. Mais de son immense correspondance nous n'avons que des débris. Des nombreuses lettres qu'il reçut, une vingtaine seulement sont parvenues jusqu'à nous ; des lettres encore plus nombreuses qu'il écrivit, une grande partie, la plus grande de beaucoup, a disparu. On n'a aucune de celles qu'il adressa au comte de Vergennes, à M. de Saint-Priest, à Choiseul-Gouffier et à tant de grands seigneurs dont il fut jusqu'en 1789 le client ou le protégé. Des lettres écrites à ses confrères de l'Académie ou aux autres érudits de la capitale, avant et pendant la Révolution, cinq ou six seulement nous sont connues. Il ne reste pas une de celles qui furent adressées à Séguier, à Nîmes ; à Guys, à Grosson et aux autres membres de l'Académie de Marseille ; à Salzmann, à Treuttel et autres libraires de Strasbourg ; aux Luchtmans de Leyde. Nous n'avons rien de sa correspondance avec les hellénistes ou érudits Burgess, Maty, etc., en Angleterre ; avec Cras, Tollius, Wassenberg, etc., en Hollande ; avec les humanistes scandinaves, à l'exception d'une lettre à Björnståhl et à Gjörwell. Je n'ai rencontré aucune des lettres qu'il écrivit à Schlözer, Tychsen, Heeren, etc., à Goettingue ; à Harles, à Erlangen ; à Steinbrüchel et Hottinger, à Zurich ; à Ernesti, à Morus — la minute d'une seule exceptée —, à Reiske, etc., à Leipzig ; à Griesbach, à Iéna ; à la plupart des érudits et des personnages si divers de Weimar, avec lesquels il eut, pendant dix mois, les rapports les plus étroits. Il n'y a pas trace non plus des lettres qu'il échangea avec les savants et les érudits d'Espagne, avec les humanistes de Naples, de Rome, de la Toscane ; avec les frères Coleti, ses éditeurs de Venise, et les *Nobili*, chez qui

il fréquenta pendant les trois années de son séjour dans cette ville. Rien ne subsiste non plus des relations épistolaires qu'il entretint longtemps dans le Levant.

Heureusement, les lettres adressées à quelques autres correspondants ont échappé en tout ou en partie au naufrage et sont conservées dans divers dépôts publics ou privés de la France et de l'étranger. La Bibliothèque nationale surtout en possède d'importants recueils. Le manuscrit 943 du Supplément grec, en particulier, renferme, outre le brouillon incomplet de la correspondance littéraire adressée à Charles-Auguste, les premières lettres — les seules connues — écrites à ce prince, à la duchesse Anne-Amélie, sa mère, à Knebel et à Wieland, ainsi que les minutes des lettres au Margrave et à la Margrave de Bade-Dourlach, d'une lettre au prince Constantin, frère de Charles-Auguste, à lord Stormont, à Dutens, à Toup, à Woide, à Morus, à Mme Reiske, à Frédéric II, à Moulines, à Belin de Ballu, au chevalier Angiolini, etc. On y trouve encore des débris de la correspondance engagée au sujet de sa candidature à l'Académie de Mannheim, de son mariage et de son voyage à Venise. C'est dans ce manuscrit enfin que sont réunies presque toutes les lettres adressées à Villoison qui nous sont connues, ainsi que trois lettres écrites par lui à Larcher, à Brunck et à Jansen. Les manuscrits 944 et 4481 du même fonds renferment, le premier neuf lettres à Fauris des Noyers, le second deux lettres — déjà publiées — à Chardon de la Rochette et une à l'orientaliste piémontais Caluso. Le manuscrit allemand 192 nous a conservé une soixantaine de lettres écrites à Oberlin, du mois de décembre 1773 au commencement de 1805. Le numéro 168 du fonds des nouvelles acquisitions latines contient, avec neuf billets à Chardon de la Rochette, quarante-quatre lettres adressées à Wyttenbach, de janvier 1775 à novembre 1804. Les manuscrits français 24701 et 1093 — nouvelles acquisitions — renferment le premier vingt-deux, le second trois billets à Millin. Dans le numéro 6886 des Nouvelles acquisitions

françaises se trouvent cinq lettres à Schweighæuser. Enfin deux autres manuscrits du même fonds contiennent l'un, le 12880, une lettre à Larcher, l'autre le 501 — nouvelles acquisitions —, trois lettres curieuses à Sainte-Croix. La bibliothèque de l'Institut possède toute la correspondance de Villoison — soixante-cinq lettres — avec le diplomate érudit Hennin. Les bibliothèques d'Aix et d'Avignon nous ont conservé, la première trois lettres au président Fauris de Saint-Vincens, la seconde cinq lettres à Calvet.

Les dépôts publics de l'étranger m'ont fourni aussi de nombreux et utiles documents. La Bibliothèque royale de Berlin possède trois lettres écrites à Wolf et deux à Reiz, ainsi qu'un billet non daté adressé à Barbié du Bocage. Douze lettres à Michaëlis et une à Heyne sont conservées à la bibliothèque de l'Université de Goettingue. Dans la volumineuse correspondance de Böttiger à la bibliothèque royale de Dresde, se trouvent dix lettres de Villoison à la duchesse douairière Anne-Amélie — j'en ai trouvé une autre aux archives de Weimar — et deux à Böttiger lui-même. La bibliothèque de l'Université de Fribourg en Brisgau contient trois lettres adressées au polygraphe Ring. Les Additionnal Mss. du British Museum renferment, sous la rubrique : Papiers d'Ansse de Villoison, entre autres, deux lettres du plus grand intérêt, l'une écrite par l'érudit au Premier Consul, l'autre au ministre, M. de Champagny, ainsi qu'une lettre de Morelli à Villoison. La bibliothèque académique de Leyde m'a offert une riche moisson : elle possède en effet une partie des lettres à Ruhnken — huit —, à Valckenaër — huit également —, à Van Santen — douze —, au Dr Bernard — neuf —, avec deux lettres à Scheidius et une à Tydeman. — A la bibliothèque Saint-Marc se trouvent dans les papiers Morelli trente lettres de Villoison au savant vénitien, documents d'une valeur inappréciable. Enfin, M. Robert de Courcel, secrétaire d'ambassade, possède quelques autographes de Villoison, réunis par son père, M. Georges de

Courcel —, autographes parmi lesquels se trouvent les deux plus anciennes lettres de Villoison qui soient conservées, et une lettre à Wyttenbach qui complète la correspondance du célèbre helléniste avec l'humaniste hollandais. J'ajouterai qu'un heureux hasard m'a fait rencontrer une lettre adressée par Villoison, en 1800, à Mme de Staël, et m'a permis d'en acquérir une autre que l'érudit avait, avant son départ pour la Grèce, écrite à Wieland.

Cela forme avec les lettres à Knebel publiées par Düntzer et quelques autres insérées dans la correspondance de l'orientaliste suédois Björnstähl et dans l'Histoire de l'Académie de Berlin, un ensemble de plus de quatre cents lettres, documents précieux qui, avec le journal incomplet du voyage à Venise conservé dans le manuscrit 933 du supplément grec, les notes rapides prises au jour le jour pendant une partie du voyage en Grèce, réunies dans le manuscrit 935 du même fonds, et les renseignements qu'il a donnés sur lui-même dans les prolégomènes des *Anecdota Graeca* et de l'Iliade, m'ont permis de reconstituer, en son entier, la vie du célèbre helléniste, de le suivre au milieu de ses travaux et de ses études, de l'accompagner à Venise, à Weimar et dans le Levant, de pénétrer les secrets de sa retraite à Orléans et d'assister aux derniers efforts d'une vie brisée avant le temps par un mal impitoyable. J'ai pu surtout, ce qui fait encore plus que ses éditions et ses travaux scientifiques l'originalité de Villoison, le suivre dans ses rapports avec les savants et les humanistes les plus célèbres de la France et de l'Europe contemporaines. Ce sont ces relations qui donnent à sa biographie un intérêt si grand. En les faisant connaître, il m'a été possible de retracer, je crois, plus que la vie d'un simple helléniste, mais de refaire, en partie du moins, l'histoire de l'érudition et des études grecques en France, pendant les trente dernières années du XVIIIe siècle.

Commencé en 1904, cet essai d'une biographie de Villoison était achevé dans ses grandes lignes à la fin de l'été 1906.

Je l'interrompis alors pour attendre diverses correspondances qui m'étaient annoncées ou promises, et aussi pour mettre la dernière main à une étude sur Auguste Duvau, que j'avais des raisons pressantes de faire paraître au plus tôt. Mais lorsque, au bout d'un an, je revins à Villoison, un grand changement s'était fait : ma vue, dès longtemps affaiblie, était complètement perdue, et c'est avec un secours étranger qu'il m'a fallu poursuivre mes recherches et mettre en œuvre les documents que j'avais omis d'utiliser et ceux qui m'ont été depuis signalés ou communiqués. En 1906, au moment où je m'étais arrêté, je n'avais mis à profit qu'une faible partie des lettres à Wyttenbach ; je ne connaissais rien, ou à peu près, des rapports de Villoison avec Alfieri et la comtesse d'Albany ; les lettres à Sainte-Croix, à Schweighæuser et à Millin m'avaient échappé ; j'ignorais encore qu'il y eût au British Museum des papiers Villoison, dont mon confrère M. Omont m'a révélé l'existence en 1908 ; je ne connaissais pas encore la correspondance avec Michaëlis sur laquelle M. le professeur Reiter, de Prague, a appelé mon attention ; c'est à la fin de cette année aussi que M. Robert de Courcel a pu me donner communication des autographes qu'il possède ; enfin, c'est au printemps de 1909 seulement qu'un article de M. Jules Nicole, dans la Revue de philologie, m'a fait connaître les trois lettres si curieuses de Villoison à Senebier et que M. Carlo Frati, le savant bibliothécaire de Saint-Marc, m'apprit qu'il existait, dans les papiers Morelli, trente lettres de Villoison à son illustre prédécesseur.

Tels sont les documents nouveaux que j'ai eu à mettre en œuvre quand j'ai entrepris la revision de mon manuscrit ; leur nombre m'a forcé de refaire plus de la moitié des chapitres de mon livre, travail délicat et doublement difficile parce que je n'ai pu le faire moi-même. On voudra bien excuser aussi les défaillances qu'on remarquera peut-être dans les chapitres remaniés ; les erreurs qui m'ont échappé ainsi que les lacunes fatalement inévitables

dans des recherches que je n'ai pu souvent diriger que de loin. On trouvera à l'appendice B, avec quelques additions utiles, plusieurs omissions réparées et, corrigées, les fautes les plus graves. Tel qu'il est, j'offre ce livre aux amis trop rares que comptent encore chez nous les études classiques. Puisse-t-il trouver près d'eux un accueil bienveillant ! Pour moi, je ne m'en sépare pas sans un sentiment de tristesse ; il a été un compagnon fidèle dans ma retraite forcée ; sa composition, distraction bienfaisante, a apporté un peu de joie dans ma solitude et a fait comme briller un rayon de soleil au milieu des ténèbres chaque jour plus épaisses qui m'environnent.

Avant de terminer, il me reste un devoir de reconnaissance à remplir envers toutes les personnes qui ont mis à ma disposition une partie des documents dont j'ai fait usage : M. le Directeur de la Bibliothèque royale de Berlin ; M. Schnorr de Carolsfeld, ancien conservateur de la Bibliothèque royale de Dresde, qui m'a envoyé en communication divers volumes de la correspondance de Böttiger ; M. Pitschmann, directeur de la Bibliothèque universitaire de Goettingue ; M. Aude, bibliothécaire de la ville d'Aix, qui a bien voulu copier pour moi les lettres de Villoison au président de Saint-Vincens ; M. Girard, conservateur du Musée Calvet, et en particulier M. de Vries, directeur de la bibliothèque universitaire de Leyde, qui m'a si généreusement communiqué les lettres de Villoison à Ruhnken, à Valckenaër, à Van Santen et au Dr Bernard, et M. Carlo Frati qui a bien voulu réunir pour moi les lettres de Villoison éparses dans les papiers Morelli.

Je me reprocherais d'oublier dans l'expression de ma gratitude mon confrère et ami M. Omont, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, auquel je dois plusieurs renseignements précieux, ainsi que ses collaborateurs MM. Auvray, toujours si empressé à rendre service, et Dorez, par l'intermédiaire bienveillant de qui j'ai pu avoir la copie des lettres de Villoison à Morelli ; M. Bernard, de la Biblio-

thèque de la Sorbonne, et M. Bouteron, de la Bibliothèque de l'Institut, qui tous deux m'ont prêté le concours le plus dévoué dans mes recherches ; enfin, M. Latouche, archiviste-paléographe, qui pendant dix-huit mois, m'a aidé à refondre en partie mon manuscrit et à corriger mes épreuves.

Paris, 26 avril 1910.

D'ANSSE DE VILLOISON

ET L'HELLÉNISME EN FRANCE

À LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES DE VILLOISON

(1750-1773)

Ancêtres de Villoison. Son enfance studieuse et ses succès de collège. L'orientaliste Björnstâhl. — Débuts littéraires de Villoison Projet d'édition du *Lexique homérique* d'Apollonius. Lettre au *Journal des Savants*. L'*Alphabetum codicis Bibliothecae Coislinianae*. Élection de Villoison à l'Académie des Inscriptions. — Mercier de Saint-Léger. Publication du *Lexique homérique*. Envoi de cet ouvrage à Ruhnken, Valckenaer, Tollius et Michaëlis. Comptes rendus élogieux du *Journal des Savants* et des *Göttingische* et *Frankfurter Anzeigen*. — Projet de publier la prétendue *Ionia* de l'impératrice Eudoxie. *Recherches historiques sur la vie et les œuvres* de cette impératrice.

Parmi les serviteurs qui vinrent d'Espagne à la suite d'Anne d'Autriche, se trouvait un certain Miguel de Ansso, « apothicaire de son corps » ; la femme de Miguel était aussi attachée à la personne de la reine, et, en mourant, la souveraine leur légua à chacun la somme de 10.000 livres [1]. En récompense de ses longs services, Miguel de Ansso avait obtenu des « lettres de naturalisation et de confirmation de son ancienne noblesse » [2], et, devenu

1. Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Villoison*. Paris, 1806, in-8°, p. 1. — Étienne Quatremère, article *d'Ansse de Villoison* dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XIII, p. 1, note 1.

2. Voici quel était le blason de ses fils, sinon le sien : « Porte d'azur à un pont d'argent sur une rivière de mesme, surmonté d'une teste de roy maure de sable, couronnée d'une couronne à l'antique d'or et entourée de cinq molettes de mesme mise en orle. » Bibl. nat., *ms. fr.* 32.217 (*Armorial général*). Paris, t. II, p. 574 et 582, nos 359 et 392.

français, il changea son nom espagnol de Ansso en d'Ansse ou Dansse, — écrit aussi parfois Danse ou même Dance. — Tel fut le premier ancêtre connu du grand helléniste dont je me propose d'écrire la biographie : Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison. Il était fier de cette origine étrangère et aimait à la rappeler

Miguel de Ansso — Michel d'Ansse — eut, entre autres enfants[1], un fils nommé Jean, qui lui fut adjoint et lui succéda dans la charge qu'il occupait à la cour ; ce Jean acquit la seigneurie de Villoison, située en la commune de Villabé, voisine de Corbeil, dont il prit le nom. Ses fils embrassèrent la carrière des armes ; l'un d'eux, Pierre, fut tué à la bataille d'Hœchstædt ; l'autre, Jean, qui succéda au marquis de L'Hôpital dans la charge de capitaine-lieutenant de la compagnie de Mestre-de-Camp général, fit un mariage d'inclination ; il épousa Anne-Marguerite Guinand, fille de Jean-Baptiste, prévôt de Corbeil[2]. Il en eut deux fils ; l'un, Jean-Baptiste-Gaspard, entra dans les ordres et devint chanoine de l'église collégiale de Saint-Spire de Corbeil ; l'autre, Jean-Baptiste, embrassa la carrière militaire, mais il la quitta dès qu'il eut la croix de Saint-Louis. Il épousa une demoiselle Catherine Nollière, originaire de Paris[3], de naissance roturière comme Marguerite Guinand. C'est de cette union que, le 5 mars 1750, naquit sur la paroisse Saint-Martin de Corbeil, Jean-Baptiste-Gaspard[4], qui a rendu si illustre le nom d'Ansse de Villoison.

Le père du futur érudit était un homme franc et loyal, mais étranger à toute culture des lettres, et qui ne comprit jamais la passion qu'elles inspirèrent à son fils ; il n'hésita pas néanmoins à l'envoyer faire ses études à Paris ; le jeune d'Ansse fut mis

1. Michel d'Ansse eut aussi un fils, nommé Étienne, mentionné dans l'*Armorial général*, n° 392, comme « cy-devant chanoine en la Sainte-Chapelle », — c'est le « chanoine Evrard » du *Lutrin* —, ainsi qu'une fille, femme de chambre de la reine et mariée à un écuyer de la même princesse, du nom de Patrocle.

2. Dacier, *Notice historique*, p. 2. — M. Dufour, bibliothécaire de Corbeil, m'apprend que les Guinand habitaient un hôtel appelé autrefois l'hôtel du Dauphin et situé dans le faubourg Saint-Léonard.

3. De la paroisse Saint-Étienne-du-Mont. Le relevé des actes de l'état civil de Paris lui donne le nom de Charlotte.

4. C'étaient les prénoms de son oncle et de son parrain, le chanoine de Saint-Spire. *Acte de baptême de J. B. G. d'Ansse de Villoison.* Extrait des registres de la paroisse Saint-Martin.

d'abord au collège de Lisieux ; de là il passa à celui du Plessis, puis, si l'on en croit Étienne Quatremère [1], au collège d'Harcourt. Il y resta peu. La réputation de Le Beau décida le jeune étudiant à aller au collège des Grassins, afin de suivre les leçons de ce professeur renommé. Là, comme dans les autres établissements qu'il fréquenta, Villoison se fit remarquer par son ardeur pour l'étude des langues anciennes, surtout de la langue grecque ; il en remportait chaque année le prix dans les concours. Une seule fois il lui échappa, moins, il est vrai, par son ignorance que par celle des examinateurs [2]. Le texte de la version donnée en composition était incorrect ; il le corrigea ; ses maîtres, moins habiles que lui et s'en rapportant à la traduction latine inexacte, écartèrent sa copie et il fut vaincu ; mais, comme le remarque Dacier [3], une pareille défaite était un véritable triomphe. Une autre fois — c'était en composition latine — on avait donné une version tirée de Pline, dont les difficultés rebutèrent les candidats, lui seul excepté ; sans se laisser arrêter par les obscurités du texte, il traduisit tout avec un égal bonheur, et le prix lui fut décerné par acclamation [4].

Ces succès répétés attirèrent l'attention sur le brillant élève. Nous trouvons un témoignage curieux de la notoriété qu'il s'était acquise, encore sur les bancs du collège, dans une lettre de l'orientaliste Björnståhl [5] au bibliothécaire de Stockholm, Gjörwell. Venu en France avec le jeune baron de Rudbeck, Björnståhl occupa les loisirs du long séjour qu'il fit à Paris à se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, en particulier de l'arabe et du syriaque ; il entra en relation avec les savants les plus distingués de la capitale ; il se lia surtout avec

1. Article *d'Ansse de Villoison.* Quatremère dit que Villoison fit, au collège d'Harcourt, la connaissance de son père et se lia intimement avec lui.

2. Chardon de la Rochette, *Notice sur la vie et les principaux ouvrages de J. B. G. d'Ansse de Villoison*, p. 3 (*Mélanges de critique et de philologie*, t. III, Paris, 1812, in-8°).

3. *Notice historique*, p. 3.

4. Étienne Quatremère, article *d'Ansse de Villoison.*

5. Björnståhl (Jacob-Jonas), né le 23 janvier 1731 à Rotarbo dans la Sudermanie, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales, et fut nommé privat docent pour l'arabe à l'université d'Upsal. En 1767, il quitta ce poste pour accompagner les deux fils du baron de Rudbeck dans le voyage qu'ils firent — l'aîné rentra bientôt en Suède — pendant six ans à l'étranger.

de Guignes, qu'il voyait, dit-il [1], tous les jours. C'est là peut-être ce qui suggéra à Gjörwell l'idée de lui demander des renseignements sur l'état des études à Paris [2] ; il ne pouvait mieux s'adresser, et les lettres de Björnstahl sur le mouvement scientifique et littéraire, sur l'enseignement donné au Collège de France et dans les collèges de l'Université, sur quelques-uns des écrivains les plus célèbres, sont encore d'un intérêt tout actuel. C'est dans la seconde de ses lettres, datée du 6 octobre 1769, que, parlant des moyens employés pour stimuler l'émulation des élèves, Björnstahl a été amené à mentionner Villoison et ses succès de collège [3].

Je connais un jeune gentilhomme qui, chaque année, a remporté un ou plusieurs prix, du commencement à la fin de ses classes ; il sera certainement un jour l'ornement de la nation, comme il l'a été jusqu'ici de l'Université. Il a à peine dix-neuf ans, et déjà il a lu tous les classiques latins, sans compter les poètes, les historiens, les orateurs français ; il a fait dans le grec des progrès tels qu'il peut traduire dans cette langue, sans préparation et sans hésiter, tout livre français ou latin qu'on lui présente. Il a lu quarante écrivains grecs : Pindare est son poète favori ; il connaît les beautés de ces écrivains, et il met à profit, pour son instruction, toutes ses lectures.... Je dois orner cette lettre de son nom, car je suis certain que, s'il reste en vie, il occupera un jour une place considérable dans les annales des savants, c'est Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison d'une ancienne famille.

Cette lettre d'un étranger, également impartial et sincère, nous montre combien étaient grandes et variées, à peine au sortir de l'adolescence, les connaissances d'Ansse de Villoison. Et pourtant elles ne le satisfirent pas encore. Il voulut étendre celles qu'il possédait en grec, en suivant au Collège de France les leçons de Capperonnier [4]. En même temps il commençait, avec Cardonne et Le Roux des Hauterayes, l'étude de l'arabe et étonnait ses

1. Lettre à Jonas Hallstrom du 3 octobre 1768. Jacob Jonas Björnstahls *Briefe auf seinen ausländischen Reisen an den Bibliothekar C. C. Gjörwell, in Stockholm.* Aus dem Schwedischen übersezt von Just Ernst Grosskurd. Stralsund, in-8°, t. III (1781), p. 351.

2. Lettre du 7 avril 1769. *Briefe auf seinen Reisen*, t. I (1777), p. 1.

3. *Briefe auf seinen Reisen*, t. I, p. 35. Cf. Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 4.

4. Jean Capperonnier, né en 1716, neveu de Claude et son successeur dans la chaire de grec au Collège de France, ne publia guère de son vivant que des textes latins, et le Sophocle auquel il travailla si longtemps ne parut qu'après sa mort.

professeurs par ses progrès rapides [1] ; il joignit bientôt à cette étude celle du syriaque, qu'il apprit sans maître ; puis, sous la direction de Björnstâhl lui-même [2], il se mit à l'hébreu et, grâce à son étonnante mémoire, au bout de deux semaines, il se trouva en état de lire les sept chapitres du premier livre de la Genèse, dont il n'était pas quinze jours auparavant capable d'épeler un seul mot. Les progrès que, en sept à huit mois, Villoison fit ainsi dans ces langues, furent tels qu'il les posséda bientôt, remarque Björnstâhl, à un degré éminent ; et l'on peut croire que, s'il en avait poursuivi l'étude, il se serait fait un nom comme orientaliste, aussi bien que comme helléniste.

*
* *

Mais son penchant le portait vers les études grecques ; il s'y livra bientôt sans partage. La publication, au printemps 1770, de la traduction d'Eschyle par le Franc de Pompignan lui suggéra l'idée du premier écrit qu'il essaya dans ce domaine ; il adressa [3] sur cette traduction aux « Auteurs » du *Journal des Savants* une lettre qu'ils accueillirent bien, mais qu'ils ne publièrent pas sur le moment. Ils voulaient joindre à l'extrait qu'ils comptaient donner de la traduction de Pompignan les observations de leur jeune correspondant [4]. Est-ce ce retard ou une autre raison ? Nous l'ignorons ; mais Villoison retira sa lettre et envoya ses remarques à l'auteur lui-même.

Entre temps, il adressa à la savante revue une autre lettre : elle fut publiée presque immédiatement. L'intérêt qu'elle offrait explique l'empressement que la direction mit à la faire paraître. Depuis le jour où il avait fait la connaissance de Villoison, Björnstâhl n'avait pas cessé de porter le plus vif intérêt aux études et aux travaux du jeune érudit; il l'aidait et l'encou-

1. Lettre de Björnstâhl du 6 octobre 1769.

2. « Björnstâhl... quem charissimum in litteris Hebraicis praeceptorem... allegavimus. » Apollonii... *Prolegomena*, p. LXXXVIII. — « C'est lui qui m'a montré l'hébreu ; nous étudions ensemble les manuscrits arabes », écrivait Villoison à Michaelis en lui recommandant Björnstâhl, le 17 mai 1774 (Bibliothèque universitaire de Gœttingue. *Correspondance de Michaelis*, tome X, fol. 432).

3. Björnstâhl, *Briefe*, t. I, p. 121. Lettre du 24 juin 1770.

4. *Journal des Savants*, avril 1771, p. 212, note *a*.

rageait de ses conseils, et il avait une si haute opinion de son habileté et de sa persévérance, qu'il ne craignit pas de l'engager à publier un manuscrit de la Bibliothèque Saint-Germain-des-Prés, le seul que l'on connût du *Lexique homérique* d'Apollonius, mais dont l'écriture archaïque et les abréviations obscures avaient jusque là empêché l'entière reproduction [1]. Loin de se laisser rebuter par les difficultés d'une tâche aussi ardue, Villoison se mit courageusement à l'œuvre, et il poursuivit avec tant d'ardeur son travail que, dès le 24 juin 1770, Björnstahl écrivait que « dans quelques mois » peut-être on aurait le dictionnaire d'Apollonius publié par un jeune homme de vingt ans, « vrai prodige de connaissances linguistiques et littéraires ».

L'édition du *Lexique homérique* devait demander plus de temps que ne le supposait Björnstahl : elle ne parut que deux ans et demi plus tard. Mais Villoison n'attendit pas jusque là pour l'annoncer; au mois de septembre ou d'octobre 1770, il écrivit aux « Auteurs » du *Journal des Savants* une lettre [2] — celle dont il est question plus haut — où il faisait connaître en détail la publication qu'il préparait. Ils l'insérèrent aussitôt, en l'accompagnant d'une note [3] où — honneur inaccoutumé — ils présentaient leur nouveau collaborateur aux lecteurs de la revue.

L'auteur de cette lettre est un jeune homme, qui, par son travail constant, soutenu d'un goût décidé pour la haute littérature, a déjà fait et continue de faire de jour en jour les progrès les plus rares et les plus rapides dans la connaissance des langues orientales et surtout de la grecque. Il est peu d'ouvrages profanes en cette dernière langue qu'il n'ait lus, étudiés et médités. Il nous a communiqué des remarques qu'il a faites sur la nouvelle traduction française de tout Eschyle, que nous comptons joindre à l'extrait que nous donnerons de cette production.

Il y avait là de quoi flatter l'amour-propre de Villoison. Il faut convenir aussi que le jeune débutant méritait les éloges qu'on lui donnait, tant son mémoire témoignait de science et de maturité d'esprit. « Parmi les différents manuscrits grecs qui enrichissent la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, disait-il au commencement de sa lettre, il en est un qui a surtout fixé

1. Lettre du 24 juin 1770. *Briefe*, t. I, p. 120.
2. *Lettre.... sur un manuscrit conservé dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.* Novembre 1770, p. 754-759.
3. Page 754, col. 1, note *a*.

l'attention du célèbre Montfaucon, et auquel il paroit donner la préférence sur tous les autres... il contient plusieurs lexiques. » Et, après avoir dit un mot du Timée, lexicographe de Platon, copié par Capperonnier lui-même pour Ruhnken [1], il continuait ainsi : « Le plus important sans contredit de tous ces lexiques est sur les ouvrages d'Homère ; il n'a jamais vu le jour, et on y trouve tout ce qu'on a jamais dit de plus utile pour la parfaite intelligence de ce grand poète, qui, ayant écrit dans un temps fort reculé et s'étant servi des expressions de l'ancien grec, prises depuis dans un sens différent, a souvent besoin d'un interprète qui éclaircisse ces difficultés. »

Venant ensuite à Apollonius et à ce qu'on savait ou avait dit de ce grammairien et de son dictionnaire : « Rien de plus glorieux, ajoutait-il, que le témoignage que lui rend Montfaucon... en parlant du manuscrit qui le renferme, manuscrit si précieux, suivant ses propres paroles, qu'il donne à la Bibliothèque de Coislin une très grande supériorité sur toutes les bibliothèques connues de ce sçavant. » Et il concluait : « Quel cas doit-on faire d'un ouvrage qui n'a pas d'égal et qui, au jugement d'un si habile connaisseur, l'emporte à lui seul sur les plus fameuses bibliothèques de l'Europe [2] ? » Et rappelant que Montfaucon en avait donné un extrait qui avait inspiré à Ruhnken le dessein d'en publier une édition, et que ce lexique, sur lequel Kuster n'avait jeté qu'un coup d'œil, lui avait servi à restituer un passage d'Hésychius, « qui auparavant avait mis à la torture les plus grands critiques [3] ».

Si le premier coup-d'œil, continuait-il, a tiré de ce manuscrit une remarque importante, que ne doit-on pas attendre de sa publication? En effet, il ne faut pas s'imaginer qu'Apollonius soit un simple lexicographe qui se borne à donner le sens des mots de son auteur, sans rendre compte des raisons qui lui ont fait attacher cette signification ;

1. Ruhnken David —Ruhnkenius en latin, — célèbre professeur de Leyde dont il sera souvent question dans la suite, né à Stolpe en Poméranie en 1723 et mort à Leyde en 1798.

2. La Bibliothèque de Henri de Coislin, premier aumônier du roi et membre de l'Académie des Inscriptions, léguée par ce prélat, en 1732, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

3. Boissonade a parlé tout autrement du Lexique d'Apollonius, qu'il trouvait « d'assez peu d'importance » : « il n'a presque rien, dit-il, qui ne se trouve dans Eustathe, etc. » *Notice sur M. Dansse de Villoison*, p. 2 (*Magasin Encyclopédique*, année 1805, t. III, p. 381).

c'est un savant philologue, un profond critique, qui discute chaque expression, en pèse la valeur, en montre la force, l'étymologie, les différens usages qu'on en a faits, les acceptions où l'a prise Homère, quand elles sont différentes de celles des autres auteurs qui sont venus après, ou qui ont écrit en prose. Chaque mot est accompagné de deux ou trois exemples, suivant qu'il est employé dans différens sens, c'est une concordance perpétuelle. Il examine les sentiments des autres critiques... et il expose les raisons qui le déterminent à les adopter ou à les rejeter.

Il était impossible de faire un plus grand éloge d'Apollonius ; ce n'était pas tout encore : Hésychius et Suidas parlent d'un autre lexicographe d'Homère, nommé Apion, dont l'ouvrage n'existe plus ; mais heureusement, remarquait Villoison, « il se retrouve presque tout entier dans celui d'Apollonius, qui le cite presque à chaque article, et qui examine avec impartialité son travail dont il à beaucoup profité ». Et il ajoutait [1] :

Sur tous les mots obscurs il fait une courte dissertation, où il dit des choses qui ne se trouvent nulle part ailleurs, et l'on peut assurer qu'il éclaircit une infinité de passages qu'on n'avait jamais bien entendus. Mais ce qui lui donne incontestablement la supériorité sur tous les dictionnaires qui aient jamais paru en quelque langue que ce soit, c'est qu'il s'est attaché à établir d'abord la signification primitive d'où naissent toutes les autres. Il s'applique à faire voir leur filiation, à montrer de quelle manière elles dérivent naturellement de cette source commune, à les concilier lorsqu'elles paraissent opposées, à faire voir le lien caché qui les unit, et le point commun d'où elles partent. En cela il peut servir de modèle à tous les lexicographes, ainsi que pour l'heureuse adresse avec laquelle il tire ses étymologies qui sont toutes naturelles et servent à donner une idée juste et précise de la force de chaque mot. Un autre avantage qu'on doit attendre de son ouvrage, c'est que, citant beaucoup de vers d'Homère et souvent d'une façon différente de la leçon généralement reçue, on en peut tirer une infinité de variantes de la dernière importance. Il rapporte la manière dont les différens critiques lisaient les vers les plus difficiles, en même temps qu'il nous apprend la force qu'ils attachaient à chaque mot, et qu'il nous découvre des sens que nous n'aurions jamais apperçus.

Et, citant des exemples, Villoison n'hésitait pas à dire d'Apollonius : « Le travail de ce critique peut servir non seulement à nous procurer une édition plus correcte d'Homère, mais encore à rétablir presque tous les glossaires et surtout celui d'Hésychius,

1. *Lettre sur un manuscrit*, p. 756.

qui n'a presque fait que l'abréger dans tous les mots cités d'Homère. Apollonius, qui est la source primitive, servira infiniment à l'éclaircir. » La conclusion était facile à tirer, c'est qu'« il eût été fâcheux qu'un aussi excellent ouvrage fût à jamais demeuré dans les ténèbres ». Villoison aussi avait résolu de l'en faire sortir, et il exposait comment il comptait l'éditer. Il commencerait par donner, avec une version latine et des notes, le lexique, dont il avait, disait-il, fini la copie « avec toute la fidélité et toute l'exactitude possible »; puis il énumérait les divers « objets qu'il se proposait dans ses remarques », et, après avoir cité quelques-unes des abréviations du manuscrit, « omises pour la plupart dans la Palæographie de Montfaucon », il annonçait le dessein — il ne devait pas le mettre à exécution — « si le Lexique d'Apollonius était reçu favorablement » d'en publier plusieurs autres « extrêmement précieux », contenus dans le même manuscrit.

La première difficulté que présentait la publication de Villoison consistait dans la lecture même du manuscrit; avant de songer à le copier, à plus forte raison de l'éditer, il lui fallait trouver la clef des abréviations et des ligatures particulières à l'ancien scribe de ce texte obscur; il y parvint à force de patience; dans sa lettre au *Journal des Savants* il avait déjà donné, on vient de le voir, un échantillon des abréviations curieuses qu'on y trouvait; il en dressa la liste complète — l'*Alphabet* — et, au printemps de l'année suivante, il la publia, suivie de neuf tableaux [1], où elles étaient groupées de manière à les mettre en lumière et à les rendre plus intelligibles. A peine l'*Alphabet* avait-il paru, qu'il en fit hommage à l'Académie des Inscriptions [2]. C'était une première tentative — elle devait bientôt porter ses fruits — pour se concilier la sympathie de l'auguste compagnie.

La publication de l'*Alphabet du manuscrit de la bibliothèque de Coislin*, suivant de près la Lettre au *Journal des Savants* sur l'Apollonius du même manuscrit, avait, si courte qu'elle fût, contribué à attirer encore l'attention sur le jeune Villoison; chaque

1. *Alphabetum codicis Bibliothecae Coislinianae, nunc Sangermanensis, ineunte decimo saeculo manu exarati, ex quo Apollonii Lexicon descriptum est.* Parisiis, 1771, in-4, 9 p.

2. Il fut offert le 17 mai 1771. *Registre des Assemblées et Délibérations de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'année 1771*, p. 69.

jour croissait sa naissante réputation. On le trouve dès cette époque en correspondance avec le professeur de Leyde, Ruhnken, dont il avait fait la connaissance pendant un voyage à Paris du célèbre humaniste, Valckenaer [1], auquel son collègue l'avait recommandé, s'adresse à lui pour avoir la collation des manuscrits de Bion et de Moschus. Le 18 novembre 1771, Villoison envoyait au futur éditeur des poètes idylliques grecs les variantes du texte de Moschus — il n'avait pas trouvé à la Bibliothèque du Roi de manuscrit de Bion —; elles étaient accompagnées d'une lettre [2] dans laquelle, après s'être excusé du retard apporté à son envoi — l'absence de Capperonnier ne lui avait pas permis de faire plus tôt sa collation —, Villoison entretenait Valckenaer de ses travaux, et le comblait d'éloges, mis, non sans habileté, sous le nom de Ruhnken [3]. Il cherchait ainsi à s'attacher ce « connaisseur sans rival de la langue grecque ».

*
* *

Ainsi considéré déjà par les savants étrangers, Villoison l'était encore plus par les savants français; depuis longtemps il avait gagné l'affection et l'estime des érudits les plus éminents de la capitale; tous — la note du *Journal des Savants* en est un exemple — rendaient justice à son rare mérite; aussi on ne doit pas être surpris que, malgré sa jeunesse, l'Académie des Inscriptions ait, dès 1771, songé à le prendre pour associé. Le 3 décembre, dans l'élection qui eut lieu pour remplacer l'abbé Desormeaux, il eut les secondes voix [4]. A la séance suivante, il est vrai, Duclos fit remarquer qu'en votant pour M. de Villoison, qui n'avait que vingt et un ans, l'Académie avait transgressé le règlement qui défend d'élire aucun membre avant vingt-cinq ans; la majorité se rangea à son avis et déclara qu'à l'avenir « les voix données à une personne qui n'auroit pas l'âge compétent » seraient

1. Valckenaer (Louis-Gaspard), né à Leeuwarden en Frise en 1715, professeur de langue et d'antiquités grecques, mort en 1785.

2. Bibliothèque de Leyde. B. P. L. 339. *Correspondance de Villoison et de Valckenaer*, n° 1. Cette lettre est en latin, les suivantes en français.

3. Ruhnkenius... qui singularem tuam eruditionem, tuorum operum praes tantium aureas tuas ... annotationes in suis mihi litteris semper praedicat et neminem te graecè doctiorem extitisse nuper adfirmabat. »

4. *Registre des Assemblées... pour l'année 1771*, p. 145.

considérées comme nulles [1]. Pour que l'élection fût possible, une dispense d'âge était nécessaire. D'après Chardon de la Rochette [2], l'Académie la demanda au roi ; elle exposa que « M. de Villoison ayant prévenu l'âge des connaissances profondes, il étoit juste qu'il en recueillit le fruit avant les autres hommes dans la voie des honneurs, comme il les avoit devancés par son travail, par ses talents et par son savoir dans les langues grecque, chaldaïque, syriaque, arabe, etc. ». Louis XV fit droit à la requête, et, le 24 décembre, le duc de la Vrillière adressait au président de l'Académie la lettre suivante [3] :

Le Roi, étant informé de la capacité de M. Dansse de Villoison, qui est un prodige de science et qui, dans un âge encore peu avancé, a entrepris la publication d'un manuscrit grec que les sçavants les plus consommés n'avoient jamais osé tenter jusqu'à présent et qui est d'un prix inestimable pour la littérature, désire que l'Académie ne s'arrête point à un règlement ordinaire, qui lui prescrivoit de ne point élire un sujet avant l'âge de vingt-cinq ans, outre qu'il y a plusieurs exemples, dans l'Académie même des Inscriptions et Belles-Lettres et dans celle des Sciences, d'élections faites avant cet âge, telle que celle de M. de Bougainville, qui fut élu à dix-huit ans, et plusieurs autres que je pourrois citer ; Sa Majesté pense que M. de Villoison, ayant devancé l'âge dans la carrière des connaissances, il doit aussi le devancer dans celle des honneurs réservés à ceux qui s'y distinguent. Vous voudrez bien informer l'Académie des intentions de Sa Majesté.

C'était presque un ordre : l'élection de Villoison, cette fois, était certaine. Le 14 janvier suivant, il eut la pluralité des premières voix [4]. L'élection ne pouvait manquer d'être ratifiée. Cinq jours après, le duc de la Vrillière écrivit au Président d'informer l'Académie que « le Roy avait nommé M. de Villoison pour remplir la place d'associé vacante par la promotion de M. de Guignes à celle de pensionnaire ». Le 28, le nouvel élu prit séance, et, ce même jour, — il n'avait pas voulu différer à payer sa dette de reconnaissance envers l'Académie — il fit devant elle une première lecture d'un mémoire intitulé *Recherches historiques*

1. *Registre des Assemblées ... pour l'année 1771*, p. 149.
2. *Notice*, p. 9. Je n'ai trouvé nulle trace de cette demande dans le *Registre des Assemblées de l'Académie*.
3. *Registre des Assemblées ... pour l'année 1772*, p. 9.
4. *Registre des Assemblées... pour l'année 1772*, p. 10. « La pluralité des secondes voix fut pour Dacier. »

sur les Jeux néméens [1]. Si le sujet n'était ni inconnu, ni nouveau, — il avait déjà été traité par plus d'un érudit — Villoison, autant qu'on en peut juger d'après l'analyse de son mémoire [2], sut lui donner un véritable intérêt d'actualité par la manière habile dont il le présenta, ainsi que par l'étude attentive des origines et des développements de ces jeux célèbres pendant les longs siècles de leur existence ; aussi les *Recherches* furent-elles désignées pour être lues à la séance publique de l'Académie qui eut lieu après la fête de Pâques, le 28 avril [3].

Par son activité et son assiduité, Villoison se fit bien vite une situation considérable au sein de l'Académie. On ne le voit jamais manquer aux séances, et, dès le premier jour, il sut fixer l'attention de ses confrères par les travaux qu'il leur présenta. Après les *Recherches sur les Jeux néméens*, au mois de mai [4], il lut devant eux un autre mémoire plus grave, mais non moins instructif : des *Recherches critiques sur le grec moderne* [5], sujet encore peu connu et qu'il s'efforça de bien définir et de bien délimiter ; il n'avait point eu l'intention de l'aborder en son entier, il réservait pour un autre mémoire, qu'il n'écrivit pas, l'étude phonétique des « soixante-douze dialectes » de la langue populaire ; dans celui qu'il présentait cette fois, il se borna presque à montrer l'utilité de l'idiome vulgaire, à en préciser le caractère et à le distinguer de la langue ecclésiastique usuelle.

*
* *

La composition de ces mémoires n'avait pas fait perdre de vue à Villoison l'édition du Dictionnaire d'Apollonius. Dès le 14 février, il demanda à l'Académie de nommer des commissaires chargés d'examiner son manuscrit ; elle désigna de Guignes et Dupuy. Le 11 août [6] ils présentèrent leur rapport ; il concluait à

1. *Registre des Assemblées... pour l'année 1772*, p. 15, 17 et 19. Indisposé, il n'avait pu venir à la séance du 24. Il fit une seconde lecture de ce mémoire dans les séances du 31 janvier et du 7 février.

2. Cette analyse se trouve dans le t. XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 29-51.

3. *Registre des Assemblées... pour l'année 1772*, p. 57 et 59.

4. Les mardis 12 et 19 et vendredi 22. *Registre des Assemblées...*, p. 67, 71 et 73.

5. *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXVIII, p. 60-73.

6. *Registre des Assemblées... pour l'année 1772*, p. 115.

l'utilité d'imprimer l'*Apollonii Lexicon* ; il fut approuvé, et Le Beau délivra à Villoison le certificat qui l'autorisait à le faire paraître. Quand il avait entrepris de le copier, le jeune érudit, inconnu comme il l'était encore, pouvait se demander s'il trouverait jamais un éditeur qui consentît à publier un pareil ouvrage ; mais les choses avaient changé depuis qu'il était entré à l'Académie : un concours bienveillant vint lever les difficultés qui auraient pu encore subsister. L'abbé Mercier de Saint-Léger [1], le directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qui avait dès longtemps remarqué son ardeur au travail, s'était intéressé à ses études, et, quand le manuscrit du Lexique d'Homère fut prêt, il en négocia la publication avec le libraire Molini [2].

Ce service augmenta encore l'attachement que Villoison avait pour le célèbre bibliographe et la reconnaissance qu'il lui avait vouée dès longtemps. Aussi éprouva-t-il une profonde douleur quand, à quelque temps de là, Mercier, accusé d'athéisme par ses ennemis [3], fut destitué et obligé de quitter la Bibliothèque Sainte-Geneviève et se retira à Soissons. Mais Villoison ne se borna pas à déplorer le sort de son bienfaiteur ; il s'efforça de lui trouver des protecteurs. Dans une lettre qu'il lui écrivit le 25 novembre 1772 il énumère longuement tous les savants « qu'il avait intéressés à son sort ou qui s'y portaient d'eux-mêmes », l'abbé de Canaye, Le Grand « qui lui avait promis d'en parler au père Brottier », de Guignes « indigné de cette horreur », de Foncemagne et du Saulx, l'abbé Durand, Larcher « qui devait lui écrire incessamment pour lui témoigner la haute estime qu'il avait pour ses talents », du Chesne, bibliothécaire de Saint-Victor, le « froid M. de Joly » qui s'est « enflammé à votre sujet et qui vous rendra compte de sa conversation avec l'archevêque », de Lalande « qui en parlera au chancelier », le Dr de Lorry « qui répand partout cette nouvelle dans le grand monde ». Il écrivit même à Ruhnken « qui y sera bien sensible ». Mais Villoison

1. Mercier (Barthélemy), né à Lyon en 1734, avait reçu de Louis XV l'abbaye de Saint-Léger près Soissons. « C'est un des plus grands bibliographes et un des plus savants hommes de l'Europe », écrivait de lui Villoison à Oberlin le 31 mars 1774. Bibl. Nat., *Ms. all.* 192, fol. 82.

2. Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 6.

3. Lettre de Villoison à Mercier de Saint-Léger du 25 novembre 1772. Je dois la connaissance de cette lettre à une bienveillante communication de M. Robert de Courcel.

entretenait Mercier de bien d'autres choses dans sa lettre ; il lui parlait de l'impression de son livre momentanément arrêtée par l'attente du Saidas, des savants étrangers avec lesquels Mercier était en relation et de ceux que lui-même avait rencontrés à la bibliothèque Sainte-Geneviève, comme le Polonais Hanisch, des querelles des théologiens d'outre-Rhin entre eux, enfin des publications littéraires annoncées par les *Acta eruditorum* et de quelques écrivains allemands mentionnés par cette revue [1]. Il terminait en lui donnant le singulier conseil de chercher dans le plaisir l'oubli de la persécution dont il était l'objet. Il avait été mieux inspiré en lui trouvant des défenseurs.

Ceux-ci ne restèrent pas inactifs, et six mois après Mercier revenait à Paris. Informé un des premiers de son retour, Villoison en ressentit une joie qui déborde dans la lettre qu'il lui écrivit aussitôt [2]. Il lui annonçait en finissant que l'impression de son dictionnaire allait bientôt être terminée. Cet ouvrage parut, en effet, en deux volumes in-4° peu de temps après [3]. Villoison ne s'était pas borné à joindre au Lexique la traduction latine et les notes annoncées dans sa lettre du mois de novembre 1771 ; il avait mis en tête des Prolégomènes, où étaient éclaircis les points obscurs de la vie d'Apollonius, et indiquées ses sources et les imitations dont il avait été l'objet. De plus il avait fait suivre le Dictionnaire d'Apollonius des fragments inédits du grammairien Philémon, d'une métaphrase en prose du troisième chant de l'*Iliade*, de variantes et d'un index des auteurs cités par le « sophiste » ainsi que des mots homériques qu'il avait expliqués.

Villoison, on le voit, n'avait rien négligé de ce qui pouvait donner de l'importance à sa publication ; aussi, malgré les erreurs inséparables d'un début, erreurs qu'il fut le premier à reconnaître, elle fut reçue avec admiration par toute l'Europe savante et fonda pour toujours la réputation du jeune érudit comme helléniste.

Si les connaissances dont témoigne l'édition du Lexique d'Apollonius expliquent le renom qu'elle valut à Villoison, il contri-

1. Il cite entre autres Semler, Spalding, Büsching, Teller, même Lessing « auteur de belles poésies ».

2. Lettre du 7 avril 1773. Autographe en la possession de M. Robert de Courcel.

3. *Apollonii Sophistae Lexicon Graecum Iliadis et Odysseae.* Lutetiae Parisiorum, 1773, 2 vol. in-4°, LXXXVIII et 966 pages.

bua ussi à l'établir et à le répandre par l'art de se faire valoir, dont il a donné tant de preuves en sa vie. A peine son livre fut-il publié qu'il en fit hommage aux humanistes les plus connus de la France et de l'étranger, en accompagnant son présent des lettres les plus flatteuses pour les destinataires. Parmi les premiers auxquels il l'envoya figurent les savants hollandais Valckenaer, Ruhnken et Tollius [1]. Nous n'avons pas les lettres adressées aux deux derniers, mais nous possédons celle qu'il écrivit à Valckenaer ; elle mérite d'être reproduite, car elle nous montre avec quelle habileté Villoison savait capter la sympathie et la bienveillance de ses correspondants et de ses juges. Il commençait par annoncer au célèbre helléniste qu'il avait remis pour lui un exemplaire de son livre à l'ambassade de Hollande et il le priait de présenter ses respects à Ruhnken « qui ne l'honorait plus de ses lettres » et de le prévenir de l'envoi qu'il lui faisait. Puis, après une allusion au nouveau travail — la publication de l'Eudoxie — qu'il allait entreprendre, il continuait ainsi [2] :

Je serais trop heureux, Monsieur, si vous daignez abaisser un coup d'œil favorable sur mon ouvrage. Je vous prie de le regarder avec indulgence et de vouloir bien considérer ma grande jeunesse. Et quel ouvrage peut être digne de comparaître devant vos yeux pénétrants et de soutenir votre critique ? Mais je sçais que le génie est indulgent, comme la vertu. Vous voudrez sourire à mes faibles efforts et excuser les fautes de mon livre. Je n'ai d'autre titre à vous présenter que mon amour pour les lettres, mon goût pour la critique, malheureusement si négligée en France,et mon profond respect pour vous, Monsieur. Je vous prie d'être persuadé que vous n'avez pas de plus sincère admirateur et que personne ne fait plus de cas de la supériorité de vos connaissances, de votre saine critique et de votre immense érudition.

Et après avoir dit que Larcher [3] l'avait chargé de lui présenter ses respects et qu'il écrirait prochainement à Tollius, il ter-

1. Tollius (Hermann), né en 1742 ; après avoir été gouverneur du stathouder Guillaume IV, il avait été nommé professeur de littérature grecque à Leyde. Il est mort en 1822.

2. Lettre du 5 juin 1773. *Correspondance de Villoison et de Valckenaer*, n° 2.

3. Larcher (Pierre-Henri), né à Dijon en 1726, connu d'abord par ses traductions de l'anglais, se voua ensuite à l'étude de la littérature grecque. Sa traduction d'Hérodote accompagnée d'un savant commentaire l'a rendu célèbre.

minait par ces mots qui mettaient le comble à ses flatteries : « Que j'ai d'obligation à Apollonius, puisqu'il me procure l'occasion si désirée de vous écrire, et de vous assurer du parfait dévouement, de la sincère estime, de la haute vénération et du profond respect que toute l'Europe savante vous doit à tant de titres. »

Quelques jours après la lettre à Valckenaer, Villoison en adressait une en latin au célèbre professeur de Gœttingue, David Michaelis [1], pour lui annoncer l'envoi, par l'intermédiaire de Bauer et de Stœber, de son Apollonius, prémisses de ses travaux, qu'il croyait devoir dédier à l'homme éminent qui régnait en maître sur les études orientales. Il continuait en le comblant, comme il avait fait pour Valckenaer, des éloges les plus grands ; arrivant enfin à son ouvrage, il lui en faisait la genèse et l'analyse en le priant d'avoir égard à son jeune âge et d'encourager l'ardeur qui l'entraînait vers les études grecques et orientales. « Daigne, ajoutait-il, recevoir ce gage de ma respectueuse admiration et souris à mes efforts. » Et, après avoir parlé des œuvres latines de Michaelis, il lui demandait des nouvelles de celles qu'il préparait, en particulier de son Dictionnaire syriaque et de sa traduction de la Bible qu'il le suppliait de faire en latin ou en français plutôt qu'en allemand. « Faut-il te regarder comme un homme ou comme un dieu, toi qui t'élèves d'un vol audacieux au-dessus des autres humains et, seul entre tous, connais à la fois les langues hébraïques et syriaques, qui possèdes à fond tous les auteurs grecs et en fais un si heureux usage ? » Il terminait en annonçant à Michaelis l'édition qu'il préparait de l'Eudoxie dont il lui faisait, comme de l'Apollonius, l'histoire et l'analyse.

On a là un double échantillon de quel ton humble et louangeur à la fois Villoison écrivait aux correspondants dont il voulait se concilier la faveur ; si son âge et la coutume du temps excusent en partie l'excès de ces louanges, la flatterie, il faut le dire aussi, était dans sa nature ; dès ses débuts, il s'y est montré

1. 16 juin 1773. Bibl. de l'Université de Gœttingue, *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 434. — Michaelis (Johann-David), né en 1717 et appelé en 1745 à l'Université de Gœttingue au moment de sa fondation, est surtout célèbre par ses ouvrages sur les langues chaldaïque, syriaque et arabe.

maître, et il le fut toute sa vie. Mais si quelques-uns de ses correspondants protestèrent contre l'exagération de ses éloges, presque tous les lui pardonnèrent, et, loin de lui en savoir mauvais gré, ils y répondirent par des témoignages de reconnaissance et des louanges non moins excessives. Tel fut Reiske [1], le célèbre helléniste et professeur de Leipzig, qui, pour remercier Villoison du présent de son livre et des éloges dont il l'avait comblé, ne crut pas devoir moins faire que de lui dédier [2], avec l'expression de l'admiration la plus vive, le premier volume de l'édition de Denys d'Halicarnasse [3], publiée quelques mois avant sa mort.

Encore que nous n'eussions eu jusque là aucun rapport, spontanément tu m'as adressé une lettre, bientôt suivie d'une seconde, pleines toutes deux de tels témoignages de déférence, de paroles si élogieuses, que, en les lisant, je n'ai pu m'empêcher de rougir. Et ce n'est pas tout ; à ces lettres tu as joint une marque vraiment magnifique de bienveillance à mon égard : le Lexique homérique d'Apollonius récemment paru. Souffre donc, homme excellent, que cette preuve à peine croyable de déférence pour moi, que je n'ai point méritée, — et je ne sais comment je l'aurais pu mériter — je la reconnaisse dans la préface de mon Denys, et que j'y témoigne publiquement et aux yeux de tous en quelle haute estime je tiens ces marques de bienveillance ; et, en retour de ce splendide monument de ton génie, qui a enrichi les lettres grecques, et a fait tes obligés de tous les amis d'Homère, reçois, avec les félicitations que j'adresse à toi et à la France, les vœux que je forme pour que tu parcoures la nouvelle carrière dans laquelle tu t'es engagé, aussi heureusement que tu as parcouru la carrière homérique.

Après cette allusion au projet formé par Villoison de publier l'*Ionia* attribuée à l'impératrice Eudoxie — j'en parlerai plus loin —, Reiske continuait :

En parcourant ton Apollonius, je n'ai pu qu'admirer l'heureuse abondance de citations grecques, la connaissance intime du prince des poètes, ce soin attentif même aux plus petites choses, cette perspicacité, cette infatigable application et cette patiente recherche,

1. Reiske (Joh.-Jacob), né près de Halle en 1716, professeur d'arabe à l'université de Leipzig en 1748 et, depuis 1758, recteur de l'école Nicolaï, s'est fait connaître surtout par ses éditions d'auteurs grecs.

2. La dédicace est datée des ides (13) de septembre 1773. Reiske mourut le 14 août de l'année suivante.

3. « Viro clarissimo Johanni Baptistæ Casparo d'Ansse de Villoison... S. P. D. Io. Jacobus Reiske », p. 3.

cette maturité de jugement, cette habitude des grammairiens grecs, cette vraie et saine méthode d'aborder les questions critiques, récemment restaurée par Hemsterhuis, Alberti, Valckenaer, Ruhnken, ces savants illustres, et je les ai admirées d'autant plus que ces qualités paraissaient moins s'accorder avec l'impétuosité et l'ardeur de ton jeune âge, et avec la légèreté et la poursuite des futilités trop fréquentes dans les écrits d'un si grand nombre de tes compatriotes, fait dont se plaignent les meilleurs d'entre nous, et qui, à l'étranger, a valu à la nation tout entière le reproche d'une frivolité, qui ne respire que le plaisir, et d'une mollesse inhabile aux choses sérieuses, surtout à ces études critiques, dans lesquelles des lectures prolongées et assidues, des annotations soigneuses, font tout et la nature presque rien.

Reiske voulait bien sans doute se rappeler qu'autrefois la France avait eu les Estienne, les Scaliger, les Saumaise, les Casaubon, les Valois, « dont la gloire et les mérites sont si grands que personne n'hésite à leur assigner le premier rang » ; qu'elle avait aussi maintenant les Boivin, les Sallier, les Capperonnier, d'autres encore, « qu'on place sans crainte à côté de ces anciens héros ». Il leur adjoignait le jeune éditeur d'Apollonius : « Je ne puis trouver d'expressions, mon cher Villoison, pour dire quelle joie je ressens en voyant revivre en toi un protagoniste de ces gloires d'autrefois et un restaurateur des temps anciens et heureux. » Et il terminait par le vœu que Villoison, en publiant l'Eudoxie, « confirmât et continuât la gloire qu'il venait d'acquérir, et que son fécond génie enrichît sa patrie et les lettres de nouvelles productions ».

On ne pouvait pousser la louange plus loin ; Villoison proclamé comme le successeur des plus grands humanistes du XVIe siècle, un émule de ceux que comptait alors la France, et un disciple des grands érudits de la Hollande contemporaine, n'y avait-il pas là de quoi enorgueillir le jeune savant ? Des éloges semblables durent lui venir des hellénistes de Gœttingue, de Leyde, etc., auxquels il envoya son Apollonius ; il se vit ainsi, dès sa vingt-troisième année, traité d'égal à égal par les érudits les plus distingués de la France, comme de l'étranger. Une lettre [1], non signée, mais d'un helléniste évidemment français, nous montre qu'on n'estimait pas moins le jeune auteur à Paris qu'à Leipzig ou à Leyde.

1. Bibl. Nat., Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 20.

J'ai lu votre préface avec toute l'attention dont je suis capable. J'aurais souhaité que mes occupations me permissent de faire les recherches nécessaires pour être en état de mieux sentir toute l'étendue de votre travail. Il m'a paru immense à en juger par la foule des citations et la variété des connaissances qu'il suppose. Mais j'ai été encore plus frappé de l'esprit critique qui règne dans tout votre ouvrage, des vues neuves que vous avez sur un grand nombre de passages difficiles, de la sagacité avec laquelle vous discutez et surtout de la réserve avec laquelle vous décidez. Expliquez-moi comment à l'âge de vingt-deux ans, après avoir lu et retenu tous les auteurs anciens, vous avez encore trouvé le temps de cultiver en vous la raison et de la porter à un tel degré de maturité. Les éloges que vous donnez aux Valckenaer, aux Ruhnkenius, aux Burigny, aux Capperonnier, etc., vous font d'autant plus d'honneur qu'il n'y a pas dans tout votre discours un seul mot de critique contre les personnes. Mais quel que soit votre respect et le mien pour ces hommes estimables, votre rôle n'est pas de rester un sçavant; le goût et la philosophie attendent de votre facilité à lier et à enchaîner vos idées des résultats d'une utilité plus générale.

Et ce correspondant inconnu, dans lequel je serais tenté de voir Brunck [1], relevait certaines explications ou traductions inexactes de Villoison [2]; mais, loin de diminuer les éloges donnés au jeune et savant éditeur, ces critiques en montraient bien plutôt la sincérité; elles étaient la preuve que les louanges qui les précédaient étaient une marque, non de simple courtoisie, mais d'une estime véritable; Villoison aussi pouvait en être fier. Il n'eut pas moins lieu d'être satisfait des comptes rendus que fit de son livre la presse littéraire. Vers le mois de septembre, le *Journal des savants* consacra à l'Apollonius un article long et élogieux [3]. Après avoir indiqué quelle était la valeur du lexique de cet obscur grammairien, ses qualités et ses défauts, dit dans quel esprit et d'après quelle méthode Villoison l'avait édité, et quelles additions il y avait faites, le critique anonyme terminait par ces paroles qui durent singulièrement plaire au jeune éditeur :

Nous avons bien moins prétendu faire connaître la nature et le mérite de cet ouvrage, que préparer et encourager même nos lecteurs

1. C'est aussi d'après l'écriture l'opinion de mon confrère M. Omont.
2. Quarante ans plus tard Frédéric-Jacob Bast s'est complu à relever aussi des lectures ou des explications erronées assez nombreuses dans sa *Commentatio palaeographica*, p. 729, 778, 858, etc.
3. Année 1773, p. 616-623.

à en entreprendre la lecture, pour être à portée d'en juger par eux-mêmes et avec connaissance. Nous pouvons dire que nous y avons remarqué une érudition bien supérieure à l'âge de l'auteur, une sagacité peu commune, exercée et fortifiée par un travail opiniâtre, et dirigée par de vastes lumières qui en sont le fruit. Si la modestie de l'auteur, si décente d'ailleurs à son âge et si précieuse quand elle n'est pas feinte, le presse de demander grâce pour les erreurs qui ont pu échapper à son ignorance et à sa jeunesse, nous sommes convaincus que le public éclairé croira lui devoir plus que de l'indulgence, et marquera par un accueil distingué l'empressement qu'il a de voir réaliser les espérances que lui donne M. de Villoison.

Et rappelant les passages des Prolégomènes [1], où Villoison annonçait son intention de publier l'*Ionia* de l'impératrice Eudoxie, l'auteur de l'article — peut-être Dupuy — le mettait de la manière la plus délicate en demeure d'exécuter son généreux dessein. C'est le grand service que lui demandait aussi de rendre aux lettres anciennes le critique des *Annonces de Gœttingue* [2], qui, dès le commencement de novembre, rendit compte de l'Apollonius, et ne remercia pas en termes moins élogieux « l'aimable, modeste et jeune savant » d'avoir publié ce dictionnaire, que « Montfaucon, Küster [3], Alberti [4] et d'autres savants hollandais, nous avaient, disait-il, rendus si désireux de posséder ». Sans doute la compilation d'Apollonius était l'œuvre d'un grammairien qui avait rassemblé pêle-mêle « beaucoup de bonnes choses, mais aussi beaucoup de mauvaises » ; on y rencontrait pas mal d'erreurs étymologiques, bien des mots connus ou déjà expliqués, et nombre de choses empruntées à d'autres lexicographes ; néanmoins l'Apollonius était le bienvenu, ne fût-ce que pour servir à contrôler ses sources et à les compléter. Examinant ensuite les difficultés que Villoison avait rencontrées dans sa tâche d'éditeur et la manière habile dont il l'avait remplie, le

1. « Nos ad alia majora alacriores et promptiores assurgere conabimur, et in Eudociae Macrembolissae Ἰωνιά ms. publici juris facienda toti erimus ; hacque eruditorum hominum benevolentia et indulgentia recreati horumque monitis adjuti in eodem pergemus studio, quod nonnisi trepidantes et suspenso pede ingressi sumus. » (IX, p. LXXXVII).

2. *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*. 133 Stück. Den 6 November 1773, p. 1129-1135.

3. Küster (Rudolph), né à Blomberg en Westphalie en 1670, mort en 1716, auteur d'une *Histoire critique d'Homère* et d'une édition de Suidas (1705).

4. Alberti (Jean), né en 1698 à Asse et professeur à Leyde, auteur d'*Observationes philologicae* et d'un *Glossarium graecum in sacros Novi Foederis libros*.

critique, après avoir relevé un petit nombre de fautes d'impression ou d'interprétation, énumérait tout ce que Villoison avait joint au dictionnaire, resté jusque là inconnu, d'Apollonius, et terminait par ces paroles flatteuses : « Comme M. de Villoison est, ainsi qu'il le dit lui-même, encore tout jeune, que ne doit-on pas attendre d'un savant qui, avec une telle sagacité et une telle érudition, peut disposer des ressources que lui offrent Paris et ses bibliothèques, et est soutenu par la confiance du monde savant, qu'il a su gagner si vite? »

Quelques jours après, dans une autre revue allemande, à laquelle la collaboration de Herder et de Gœthe avait donné une grande notoriété, les *Annonces savantes de Francfort* [1], le polygraphe Ring [2] parlait en termes encore plus élogieux de la publication de Villoison. Après une allusion au mot ridicule du P. Bouhours, qu'on avait, disait-il, reproché à satiété aux Français, comme si la nation tout entière était responsable de la sottise d'un seul, il demandait pourquoi il était devenu de mode pour nombre de journalistes et d'autres écrivains encore, véritables Bouhours allemands, de contester aux Français, dont ils seraient fort embarrassés de lire un livre écrit en leur langue, esprit, érudition, goût et tous les talents, il ajoutait : « Cette remarque, qui n'est peut-être pas sans à propos, nous la faisons à l'occasion d'un ouvrage qui a paru depuis peu en France, et dont aucun Allemand actuellement vivant, quelque fiers que nous soyons de nos connaissances critiques, n'est peut-être pas dans le cas ou en état d'en faire un pareil. Et, encore c'est un jeune homme qui nous offre ce livre, en s'excusant de n'avoir pu, vu son excessive jeunesse, nous donner quelque chose de plus parfait ». Et, après une analyse excellente de l'ouvrage de Villoison, Ring terminait par ces mots qui mettaient le comble à ses éloges : « Connaisseurs et amis de la poésie homérique ne peuvent rester insensibles ou indifférents aux efforts soutenus et heureux d'un écrivain qui, dans un âge aussi tendre, a déjà surpassé tant de savants et est de nos jours un véritable prodige. »

1. *Frankfurter gelehrte Anzeigen.* An. 1773, 26 novembre, p. 781-784.
2. Ring (Frédéric-Dominique), né en 1726 à Strasbourg, élève de Schœpflin, avait été, en 1757, appelé à Carlsruhe par le margrave de Bade-Dourlach, Charles-Frédéric, qui le chargea de l'éducation de ses enfants.

*
* *

Villoison pouvait s'enorgueillir des applaudissements qui, de toutes parts, saluaient ainsi ses débuts ; il prenait vraiment place d'une manière triomphale dans le monde des savants, et l'accueil qu'il y recevait était bien propre à l'encourager à poursuivre ses travaux. L'Apollonius n'était pas achevé qu'il résolut d'entreprendre une publication non moins considérable. Durant le séjour qu'autrefois Ruhnken avait fait à Paris [1], il avait rencontré dans la Bibliothèque du Roi un manuscrit qui avait attiré son attention, et qu'il aurait copié si le temps ne lui avait manqué pour en obtenir la communication ; c'était une compilation attribuée à l'impératrice Eudoxie. Quand il fut en relation avec Villoison, il entretint son correspondant de sa découverte et l'engagea à faire paraître ce recueil curieux. Le jeune érudit forma dès lors le projet de le publier, et, dès qu'il fut débarrassé du soin de son Apollonius, il demanda l'autorisation de copier ce texte resté inconnu. Malgré le mauvais vouloir du « garde » des manuscrits, M. Bignon, sur l'ordre du duc de la Vrillière et grâce à l'intervention de Maurepas [2], il reçut cette autorisation le jour même où il envoyait son Lexique à Valckenaer, comme il l'écrivait à ce savant [3] :

Aujourd'hui cinq juin, on vient enfin de me délivrer, en vertu de l'ordre du Ministre, le manuscrit grec de l'impératrice Eudoxie, que je demandais depuis si longtemps et que M. Ruhnkenius a eu la bonté de m'indiquer pour m'engager à le publier. Je suis au comble de la joye d'avoir enfin obtenu ce thrésor que je désirais avec tant d'ardeur et d'impatience. Vous pouvez assurer de ma part M. Ruhnkenius que je vais m'occuper uniquement de la publication de ce précieux manuscrit, que je lui ai une obligation infinie pour l'indication qu'il a bien voulu m'en donner. Je suis confus des marques d'amitié qu'il m'a prodiguées, et je ne trouverai jamais de terme pour lui prouver ma reconnaissance.

On peut croire à la sincérité de Villoison, quand il faisait dire à Ruhnken qu'il allait « s'occuper uniquement de la publi-

1. Ce savant hollandais avait résidé en France de la fin de 1754 au milieu de l'été 1755.

2. Lettre à Mercier de Saint-Léger du 7 avril 1773. Autographe en la possession de M. Robert de Courcel.

3. Correspondance de Villoison et de Valckenaer. B. P. L. 339, n° 2. Lettre du 5 juin 1773.

cation du manuscrit de l'Eudoxie »; il avait pris déjà, à la fin des Prolégomènes de l'Apollonius, l'engagement de donner ce texte précieux; il ne cessera pas longtemps encore d'en entretenir ses correspondants. Il ne se borna pas là; comme pour se préparer à la tâche qu'il avait entreprise et la justifier par avance, il écrivit sur la célèbre impératrice un savant mémoire [1], qu'il lut à l'Académie des Inscriptions le 14 décembre 1773 [2]. C'est une étude pleine d'érudition, où tout ce qui se rapporte à la vie de cette souveraine est exposé avec une grande richesse d'information. Après la biographie d'Eudoxie, Villoison aborde l'examen des quatre ouvrages, que, avec les plus habiles des humanistes contemporains et du siècle précédent, il n'hésitait pas à lui attribuer, et en particulier de l'*Ionia*, vaste compilation renfermant plus de 1.100 articles consacrés les uns à la biographie des historiens, orateurs, sophistes, philosophes, poètes épiques, lyriques, tragiques et comiques, ainsi que des médecins, philologues, astronomes, mathématiciens grecs; les autres à l'histoire, la généalogie, les métamorphoses des dieux ou déesses, des héros et des héroïnes, avec l'explication des fables et une foule d'autres choses qui ne sont pas moins utiles ou même nécessaires à ceux qui aiment l'étude de l'antiquité.

En sorte, concluait Villoison [3], en citant encore la prétendue Eudoxie, que c'est vraiment un pré de violettes — Ἰωνιά —, qui viennent de fleurir. J'ajoute, pour en donner une idée plus précise et plus claire, que ce dictionnaire historique et mythologique est fait dans le goût de Moréri et de la Bibliothèque orientale de Herbelot. Il montre la vaste érudition, l'immense et prodigieuse lecture de cette princesse, qui a mis à contribution tous les auteurs grecs et, entre autres, une foule de ceux que nous avons perdus. Eudoxie présente cet ouvrage à son époux comme un enfant nourri et élevé dans la Bibliothèque de Constantinople, elle le prie de le joindre à ses autres enfants — ses autres ouvrages prétendus — qu'elle lui a déjà donnés.

On avait, il est vrai, attaqué la légende qui s'était faite autour de l'*Ionia* et de sa prétendue originalité; Küster avait signalé la ressemblance qui existait entre certains des articles qui s'y

1. *Recherches historiques et critiques sur la vie et sur les ouvrages de l'impératrice Eudoxie, épouse de Constantin Ducas et ensuite de Romain Diogène.* Suppl. grec, *ms.* 929, fol. 1-15.

2. *Registre des Assemblées...*, année 1773, p. 149.

3. *Ms.* 929, fol. 14 *b*.

trouvent et les articles analogues de Suidas, mais, disait Villoison, « le savant Ruhnkenius m'a écrit que ce n'était pas une raison de croire qu'Eudoxie ait copié cet auteur ; il pense plutôt et avec raison que cette sçavante a puisé dans les mêmes sources que ce lexicographe, et il me conseille fortement de ne pas balancer à publier ces mêmes articles avec les variantes considérables et les corrections que me fournira le texte plus pur d'Eudoxie, et de joindre aux notes de Küster les nouvelles observations que mes recherches et mes lectures me pourront mettre en état de faire ».

CHAPITRE II

RELATIONS ET TRAVAUX DE VILLOISON
SON AMOUR DES DISTINCTIONS ET DES HONNEURS

Réputation croissante de Villoison. Son empressement à rendre service. Son goût pour les discussions philologiques. Lettre au *Journal des Savants*. Envoi de l'explication du mot αἴθων à Dutens. Larcher. — Björnståhl. Son voyage en Italie, en Suisse et dans la vallée du Rhin. Björnståhl à Strasbourg et à Carlsruhe. Ring. Björnståhl à Mannheim et à Hanau. Son voyage en Hollande et en Angleterre. — Correspondance de Villoison avec Oberlin. Grimm, Brunck, Ludwig et Schlözer. — Vanité de Villoison. D'Alembert. Nomination de Villoison comme « membre externe » de l'Académie de Berlin. Michaëlis et Heyne. Élection de Villoison comme associé de la Société royale de Gœttingue. Démarches pour être nommé correspondant de l'Académie de Mannheim. — L'*Ionia* commencée et abandonnée. Projet d'éditer le *De Natura Deorum* de Cornutus. — Le margrave et la margrave de Bade-Dourlach. Villoison désire dédier son Cornutus à la margrave. Refus de la margrave. Villoison consolé.

Les *Recherches sur l'impératrice Eudoxie* — pourquoi? on l'ignore — ne furent pas publiées ; les Mémoires de l'Académie n'en donnèrent aucun extrait, et aucun des biographes de Villoison n'en a parlé [1]. Elles ne purent néanmoins passer inaperçues et elles contribuèrent après l'Apollonius à la renommée du jeune et savant helléniste ; chaque jour, sa réputation grandissait et ses relations devenaient plus nombreuses ; il se voyait recherché par les humanistes les plus connus, et lui-même ne négligeait aucune occasion d'entrer en rapport avec eux. « Il les consultoit, nous dit Dacier [2], et répondoit à leurs consultations ; il leur présentoit des difficultés qu'il croyoit n'avoir pas été encore aperçues et en donnoit la solution ; il leur communiquoit des observations et des remarques intéressantes pour les ouvrages dont il savoit qu'ils s'occupoient. » C'est ainsi qu'au mois de juin

1. Seule la correspondance de Grimm y fait allusion à la date de juin 1777, comme on le verra au chapitre cinquième.
2. *Notice historique*, p. 7.

1773, il adressait aux « Auteurs » du *Journal des Savants* [1] une lettre sur un passage controversé de l'Œdipe roi de Sophocle, premier exemple de ces discussions de texte auxquelles il aimait à se livrer. C'est ainsi encore que l'année suivante on voit un savant, l'archéologue Dutens [2], le consulter au sujet du mot αἴθων qu'il avait rencontré sur une médaille de Cydon en Crète, et qu'il avait pris d'abord pour une épithète de Minerve ; et le jeune érudit lui adressait aussitôt une longue note sur ce vocable et son emploi dans les divers dialectes grecs [3]. Vers la même époque, il envoya aussi à Larcher [4], peut-être à l'occasion du concours ouvert par l'Académie des Inscriptions sur les attributs de Vénus pour l'année 1775 [5], deux passages de Varron qui se rapportent à cette déesse [6].

On comprend combien cet empressement à rendre service aux savants qu'il connaissait, à leur fournir les renseignements dont ils avaient besoin, dut valoir de sympathies à Villoison. Ce qui y contribuait tout autant, c'était l'empressement non moins grand qu'il mettait à accueillir et à fréquenter les savants étrangers qui venaient à Paris. Il aimait à augmenter le nombre de ses amis ; sa correspondance est instructive à cet égard ; elle nous montre avec quelle ingéniosité il savait entrer en rapport avec des savants qui lui étaient jusque là restés inconnus. Les lettres à Michaëlis en sont un exemple entre beaucoup d'autres ; elles inaugurèrent la longue correspondance qu'il entretint avec le grand orientaliste. Le 11 juillet 1773 [7], celui-ci avait répondu à

1. P. 349-350. Il s'agit de l'expression, au vers 456, σκήπτρῳ προδεικύς, qu'il changeait en σκήπτρον προδεικύς, correction qu'il reproduisit dans son Longus (*Animadversiones*, p. 85), mais qui n'a point été adoptée par les éditeurs de Sophocle.

2. Dutens (Louis), né à Tours en 1730, éditeur des œuvres de Leibniz (1769), et auteur, entre autres, d'une *Explication de quelques médailles... grecques et phéniciennes* (1773).

3. « Cette nouvelle édition de mon ouvrage était déjà imprimée, lorsque j'eus l'avantage de voir M. de Villoison, dont le profond savoir dans la langue grecque fait avec raison l'admiration de tous ceux qui le connaissent. Lui ayant parlé des objections qu'on m'avait faites sur le mot αἴθων, il m'écrivit à son retour chez lui cette lettre. » Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 32-34. La lettre de Villoison a été insérée à la page 229 de l'ouvrage de Dutens.

4. Cf. plus loin, chapitre IV.

5. *Ms.* 943, fol. 77. — *Registre des Assemblées... pour l'année* 1773, 3 septembre. Le mémoire de Larcher fut couronné en 1775.

6. *Ms.* 943, fol. 76.

7. *Corresp. de Michaëlis*, t. X, fol. 436.

la lettre dans laquelle Villoison lui annonçait l'envoi de son Apollonius ; « il attendait avec impatience ce livre dont il serait heureux d'enrichir sa bibliothèque ». Il ajoutait qu'il se félicitait d'être son collègue à l'Institut — il n'en était pas membre, mais seulement correspondant — et il le chargeait de ses compliments pour Capperonnier. En même temps que sa lettre, il adressait à l'helléniste quelques-uns de ses ouvrages. Le 29 septembre [1], Villoison le remercia et, comme pour le flatter, il lui disait en quelle haute estime l'avait d'Alembert, qui avait lu avec le plus grand plaisir sa dissertation philosophique sur l'*Influence du langage sur les opinions* et avait chanté ses louanges au roi de Prusse. Il terminait sa lettre en lui disant que Capperonnier se rappelait à son souvenir et en lui demandant son opinion sur l'Apollonius. Mais les liaisons nouvelles ne lui faisaient pas oublier les amitiés d'autrefois ; il leur restait inébranlablement fidèle.

*
* *

Parmi ses anciens amis, il en est un entre tous dont, malgré l'éloignement, il conserva toujours pieusement le souvenir : c'est Björnstâhl, son maître, le guide de ses premiers travaux. Il ne l'avait pas vu alors depuis trois ans. Le 16 septembre 1770, le savant Suédois avait quitté Paris. Par Dijon, il avait gagné Genève, où il séjourna quelque temps ; de là, il s'était lentement, par Lyon, Avignon et Aix, rendu à Marseille, d'où il alla à Toulon s'embarquer pour l'Italie. Après avoir parcouru la péninsule pendant plus de deux années et demie, il avait enfin, le 31 août 1773, repassé les Alpes, et, à travers la Savoie et la Suisse — il visita en chemin Voltaire et Haller — il avait gagné la région rhénane [2]. Pendant cette longue absence, Villoison n'avait pas oublié son ami ; il lui avait rendu, dans son Apollonius [3], l'hommage le plus sincère de reconnaissance et d'admiration, et il lui réservait soigneusement un exemplaire de son grand ouvrage, « le dernier qui lui restât ». Quand il sut que de

1. *Corresp. de Michaëlis*, t. X, fol. 439.
2. Björnstâhl, *Briefe auf seinen Reisen*, nos 10, 13, 15, t. I, p. 145-215 ; t. III, 2, Vorrede, p. xxxiv.
3. *Prolegomena*, p. LXXXVIII, et *Lexicon*, p. 116, note 1.

Bâle Björnstâhl avait gagné Strasbourg, il s'empressa de lui écrire. Mais comment lui faire parvenir sa lettre ? Il eut l'idée de s'adresser à un savant de cette ville, le bibliothécaire Oberlin ; il n'hésita pas à lui écrire et à lui demander de lui servir d'intermédiaire auprès de Björnstâhl [1].

Quoique je n'aye l'honneur d'être connu de vous que fort indirectement par l'aimable M. Turkheim [2] et par une méchante édition d'Apollonius, j'ose cependant prendre la liberté d'une occasion qui se présente heureusement pour vous témoigner la haute estime et la profonde vénération que m'inspirent vos talents et vos connaissances supérieures. Vous avez actuellement à Strasbourg un sçavant suédois du premier mérite, fort versé dans les langues orientales, et à qui j'ai des obligations infinies. Cet homme rare s'appelle Jacques Jonas Björnstahl ; il vient de l'Italie. Je ne sais pas l'adresse de M. Björnstâhl que j'aime si tendrement. M. le baron de Geer m'a seulement appris qu'il était à Strasbourg. Je ne doute point qu'un homme aussi enflammé que lui de l'amour des lettres ne s'empresse de venir vous présenter son hommage. Je me suis flatté qu'en conséquence vous voudriez bien me rendre le plus grand des services ; ce seroit de lui faire tenir une lettre qui vient en même temps de ma part, par le même ordinaire et à votre adresse... J'espère que vous ne me refuserez pas cette grâce, et qu'à moins que vous ne l'ayez pas encore vu, ce dont je doute, vous voudrez bien vous donner la peine de le déterrer dans cette ville. Vous le trouverez dans le fond des bibliothèques, sur des manuscrits grecs ou arabes avec quelque sçavant. C'est un grand homme fort et robuste de 36 à 40 ans. Son élève, M. le baron de Rudbeck, en peut avoir 17. M. Björnstahl vous expliquera la nature de l'ouvrage qui m'occupe actuellement [3]. Je vous prie de présenter mon respect à M. Brunck.

Oberlin répondit sans tarder ; il avait vu Björnstâhl ; mais le voyageur suédois avait quitté Strasbourg ; où se trouvait-il en ce moment ? Oberlin l'ignorait. Villoison n'en remercia pas moins son nouveau correspondant [4]. « J'étois bien sûr, lui disait-il, que ce sçavant, qui sçait rendre justice au mérite supérieur, s'empresseroit de venir vous présenter son hommage, et j'ai saisi cette occasion pour vous rendre le mien en même temps. » Nous avons là l'explication,

1. Lettre du 20 décembre 1773. Correspondance d'Oberlin. *Ms. all.* 192, fol. 74.

2. Turckheim (Jean), né en 1750 à Strasbourg, membre du conseil municipal de sa ville natale, dont il fut le député en 1789.

3. L'édition de l'*Eudoxie*, qu'il songeait, nous l'avons vu, à entreprendre.

4. Lettre du 29 décembre 1773. *Ms. all.* 192, fol. 75.

donnée par Villoison lui-même, d'une des raisons — la principale peut-être — qui l'avaient déterminé à écrire à Oberlin ; c'était le désir d'entrer en relation avec l'érudit strasbourgeois. Ce but était atteint, et la correspondance, qu'il venait d'inaugurer d'une manière en apparence si fortuite avec le savant bibliothécaire, se continuera jusqu'à sa mort.

Villoison ne perdait pas de vue toutefois la lettre qu'il avait écrite à Björnstàhl ; le 14 février 1774 [1], il recommandait à Oberlin de la faire parvenir à ce « singulier ami, qui ne lui donnoit pas signe de vie ». Le mois suivant, il priait encore son correspondant d'employer « tous les moyens imaginables » pour faire tenir sa lettre à « l'incompréhensible M. Björnstàhl dont personne n'a jamais pu avoir de nouvelles [2] ». A cette date la lettre de Villoison était depuis longtemps entre les mains du voyageur ; seulement il ne s'était pas pressé d'y répondre. En quittant Strasbourg, Björnstàhl s'était rendu dans le pays de Bade ; à la fin de décembre, il se trouvait à Carlsruhe, où Oberlin l'avait recommandé à son ami Ring ; et, le 1er janvier, il écrivait de cette ville à Linné une lettre curieuse, qui nous fait connaître l'admiration qu'on ressentait à la cour lettrée de Bade-Dourlach pour le grand naturaliste, et nous apprend avec quel zèle la margrave se livrait à l'étude des sciences et en particulier de la botanique. Le compatriote de Linné ne pouvait qu'être bien accueilli par un prince aussi ami des lettres que le margrave de Bade [3], mais cet accueil même dut susciter bien des jalousies dans la petite cour ; on le voit à la lettre que, le 10 janvier, Ring écrivait à Oberlin [4] :

Les deux Suédois, qu'il vous a plu m'adresser, sont encore ici. Je les ai produit à la cour, et on leur a fait un accueil si gracieux qu'ils ont lieu d'en être contents. Aussi mangent-ils et boivent-ils comme s'ils avoient été obligés d'observer ailleurs la quarantaine la plus rigoureuse. M. Björnstahl est un savant homme, mais un peu saloppe et grossier ; aussi a-t-il eu différens démêlés tantôt avec tel, tantôt avec tel autre de nos cavaliers, et, ce qui me fâche le plus, même avec le grand échanson, qui pourtant les avoit reçu si poliment, quand je les lui ai présentés.

1. *Ms. all.* 192, fol. 77 *a*.
2. Lettre du 8 mars 1774. *Ms. all.* 192, fol. 78 *b*.
3. *Briefe auf seinen Reisen*, t. III, p. 327-338.
4. *Ms. all.* 200, fol. 205. Ring, en général, laisse les participes invariables.

Tout cela me fait souhaiter qu'ils s'en aillent ; mais cela ne paraît guère les accommoder.

On sent — par quoi était-il au juste motivé ? je ne sais, — le dépit, avec l'amour-propre froissé, percer dans ces lignes. Björnstähl et son élève restèrent-ils longtemps encore à Carlsruhe ? Rien ne nous renseigne à cet égard. « Nos Suédois, écrivait, le 10 avril, Ring, qui décidément leur en voulait, nous ont été fort à charge par leur long séjour [1]. » Mais à cette date il y avait des semaines que Björnstähl n'était plus à Carlsruhe. En quittant cette ville, il s'était, avec le baron de Rudbeck, rendu à Mannheim. Il ne fut pas moins bien accueilli à la cour de l'électeur qu'à celle du margrave. C'est de Mannheim sans doute que, en mars seulement, il répondit à Villoison. Tout joyeux celui-ci en avertit aussitôt Oberlin [2] : « Il a enfin reçu ma lettre, grâces à vous, et il m'en a écrit une fort longue, où il vous rend toute la justice que vous méritez à tant d'égards, et il me témoigne toute la reconnaissance qu'il vous doit [3]. Il me marque qu'il a aussi été parfaitement bien reçu à Carlsruhe et à Mannheim ».

Que devint Björnstähl en quittant cette dernière ville ? Il avait prié Villoison d'annoncer son arrivée en Hollande, à Ruhnken à Leyde, à Michaelis à Gœttingue, à Reiske et Ernesti à Leipzig [4]. Mais c'est tout ce qu'on savait de lui au commencement d'août ; vers la fin du mois, le bruit se répandit [5] qu'il était parti, sans son élève, chercher des manuscrits turcs et arabes à Constantinople ; il n'en était rien. Björnstähl ne s'était pas séparé du baron de Rudbeck et n'avait point quitté l'Allemagne. Après leur visite à Mannheim, les deux voyageurs s'étaient rendus à la petite cour de Hanau, alliée à celle de Suède [6]. Ils y reçurent l'accueil

1. Et il ajoute : « leur salopperie, leur impudeur et leur esprit querelleur, qui les a brouillés avec tous nos cavaliers. » *Ms. all.* 200, fol. 307.

2. Lettre de Villoison du « dernier mars » 1774. *Ms. all.* 192, fol. 82.

3. Il est piquant de rapprocher ces lignes des deux dernières lettres de Ring que je viens de citer.

4. Lettre de Villoison à Oberlin du 5 août 1774. *Ms. all.* 192, fol 120 *b*. — Nous n'avons pas les lettres que Villoison adressa à Ruhnken, à Reiske et à Ernesti ; mais nous possédons celle qu'il écrivit à Michaelis et dans laquelle il faisait de l'orientaliste suédois l'éloge le plus grand et rappelait avec reconnaissance les services que Björnstähl lui avait rendus. Cette lettre qui est datée du 17 mars 1773 est certainement de 1774.

5. Lettre de Villoison à Oberlin du 26 août 1774. *Ms. all.* 192, fol. 87 *b*.

6. Le prince Guillaume de Hesse-Cassel, comte de Hanau, avait, l'année précédente, épousé la sœur de la reine de Suède.

le plus amical et y restèrent cinq semaines entières ; puis ils redescendirent dans la vallée du Rhin, et visitèrent tranquillement les villes qui bordent le grand fleuve, depuis Mayence et Coblenz, Bonn et Cologne, jusqu'à Dusseldorf et Clèves. De là ils étaient allés à Nimègue, à Dordrecht, puis à Rotterdam et à La Haye [1]. Vers la fin d'octobre, ils se trouvaient à Leyde, dont Björnstâhl voulait « voir la bibliothèque ». Le savant songeait à passer ensuite en Angleterre [2] ; mais, avant de s'y rendre, il alla à Utrecht faire visite au marquis de Saint-Simon, le traducteur des poèmes d'Ossian, qui le retint un mois dans sa belle propriété des rives du Rhin [3]. Il gagna de là Amsterdam, et, au commencement de 1775, il s'embarqua enfin pour Londres avec son élève.

*
* *

Tandis que, au milieu de ses voyages, Björnstâhl négligeait, s'il ne l'oubliait pas, Villoison, le jeune helléniste poursuivait sans relâche sa correspondance avec Oberlin, et cherchait, par son intermédiaire, à élargir de plus en plus le cercle de ses relations. « Si vous aviez, lui écrivait-il dès les premiers temps de leur correspondance [4], quelque savant de Strasbourg qui fût votre ami et qui vînt à Paris, je vous prie de me l'adresser. » En attendant, il se rappelait au souvenir de ceux qui y étaient déjà venus. « Je vous prie de faire mille amitiés de ma part à M. Moser [5], que j'ai beaucoup connu à Paris, (et) de l'engager à me rappeler dans le souvenir de Mrs. Hanisch, Griesbach et Schnurrer, que je voyais avec tant de plaisir [6]. » Oberlin n'oublia pas l'offre que lui avait faite Villoison, et

1. *Briefe auf seinen Reisen*, t. III. Vorrede, p. xxxiv.

2. Lettre de Villoison à Oberlin du 4 novembre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 92 *a*.

3. Lettre de Björnstâhl à Lideen, *Briefe*, t. III, 2, p.345. — Saint-Simon (Maximilien-Henri, marquis de), de la famille des Saint-Simon-Sandricourt, né en 1720, prit part aux guerres d'Italie, parcourut l'Europe et se retira vers 1758 près d'Utrecht.

4. Lettre du 29 décembre 1773. *Ms. all.* 192, fol. 75 *b*.

5. Moser est probablement Johann Jakob, né en 1701 à Stuttgart, et professeur de droit à Tubingue depuis 1727.

6. Hanisch est sans doute le polonais dont il est question dans la lettre de Villoison à Mercier de Saint-Léger ; Griesbach, le théologien de Iéna que nous rencontrerons plus tard ; enfin Schnurrer est le philologue Christian Friedrich, né à Cannstadt en 1742.

il lui recommanda, nous le verrons, de nombreux protégés ou amis : savants qui désiraient visiter les bibliothèques de Paris ; jeunes gens qui allaient dans cette ville compléter leurs études.

Un des premiers qu'il lui adressa fut Grimm [1], pour lequel ses lettres lui avaient donné tant d'estime [2]. Villoison le manqua d'abord, — c'était « un jour d'Académie » — ; et ignorant son adresse, il n'avait pu, malgré son désir, « voler chez lui ». Mal renseigné par un voisin, Grimm, de son côté, n'était pas revenu de quelque temps ; enfin il fut plus heureux dans une nouvelle visite, et Villoison lui offrit, j'ignore pour quel motif, « de le mener chez M. Lorry [3], sçavant médecin et excellent littérateur », que nous aurons occasion de retrouver. Grimm n'en eut pas le temps [4], et Villoison ne le revit plus. L'auteur de la *Correspondance littéraire* n'était pas d'ailleurs un de ces écrivains avec qui le jeune helléniste pût aimer à se lier ; il eut même bientôt des raisons de l'éviter. Il ne manqua pas vers cette époque de rencontrer des savants plus selon son cœur. Tel fut l'orientaliste anglais Woide [5], venu à Paris dans les derniers mois de 1773, pour étudier les manuscrits coptes de la bibliothèque du roi. Sa notoriété devait inspirer à Villoison le désir de faire sa connaissance ; ils avaient en France et hors de France des amis communs qui devaient rendre facile leur entrée en relation. Ils furent bientôt intimes. Dans la lettre [6] où Woide annonçait à Michaelis, le 30 janvier 1774, son prochain retour en Angleterre, il lui envoyait un billet que Villoison avait, dans son cabinet même, écrit pour lui. Quelques jours après, Woide se mit en route. Le 14 février, Villoison informait Oberlin du départ de l'humaniste qu'il avait, disait-il, beaucoup connu. « C'est un savant de premier mérite dans les langues orientales et un des plus habiles hommes de l'Europe

1. Grimm (Frédéric-Melchior), né à Ratisbonne en 1723, venu en France avec le jeune prince de Saxe-Gotha.

2. Lettre du 14 février 1774. *Ms. all.* 192, fol. 77.

3. Lorry (Anne-Charles), né en 1726, s'était fait connaître par un *Essai sur les Aliments* et un mémoire latin sur la *Mélancolie*.

4. Lettre du 8 mars 1774. *Ms. all.* 192, fol. 78. Cf. lettre, s. d., fol. 93 *a*.

5. Woide (Charles-Godfrey), d'origine polonaise, d'après W. P. Courtney (*Dictionary of national Biography*, s. v.), né en 1725, est connu surtout par la transcription du *Lexicon Aegyptiaco-Latinum* de La Croze. Avant de quitter Paris, il envoya au *Journal des Savants* un mémoire.

6. Michaelis, *Literarischer Briefwechsel*, t. III, p. 83.

dans le copte. Il est né à Berlin et est fort ami de Mrs Michaelis, Kennicot et Lowth ; il a étudié à Leyde l'arabe sous Schultens et le grec sous Hemsterhuis ».

Villoison ne devait pas avoir par la suite de fréquentes relations avec Woide ; il n'en fut pas de même pour quelques-uns des savants dont nous avons rencontré les noms ; il resta longtemps en rapport avec Valckenaer, il le fut jusqu'à la Révolution avec Ruhnken et Michaelis. Il fit aussi en 1774 la connaissance personnelle de Brunck [1], ainsi que de Ludwig [2] de Leipzig et de Schlözer [3] de Gœttingue, venus, comme Brunck, vers cette époque à Paris. Nous allons le voir également en rapport avec Ring à Carlsruhe, Guys à Marseille et bien d'autres encore dont il était ou allait devenir le correspondant assidu. Villoison aimait ces relations littéraires et il les entretenait avec un soin jaloux ; il y trouvait une satisfaction à sa curiosité scientifique et à son amour-propre. Cet érudit si simple dans ses goûts, qui résida toute sa vie dans le quartier le plus modeste de Paris [4], et ne connut jamais d'autre luxe que celui des livres, était accessible à la vanité ; il aimait à se voir recherché et avait la passion des distinctions et des honneurs ; il eut en particulier l'ambition d'être membre ou associé des académies les plus célèbres de la France et de l'étranger.

*
* *

Un an après avoir été élu associé à l'Académie des Inscriptions — cela aurait dû lui suffire — il cherchait déjà à se faire nommer correspondant de l'Académie de Marseille. Il pouvait compter sur l'appui d'un de ses membres les plus influents, le marchand

1. Brunck (Richard-François-Philippe), né à Strasbourg en 1729 ; d'abord commissaire des guerres, il ne se livra à l'étude de la littérature grecque qu'à l'âge de trente ans, après son retour d'Allemagne ; il se fit d'abord connaître par les *Analecta veterum poetarum græcorum*, espèce d'Anthologie dont la publication, commencée en 1772, ne se termina qu'en 1776. Voir plus loin le chap. IV.

2. Ludwig (Chr. L.), né à Leipzig en 1749, reçu docteur en médecine en 1774, était venu cette même année à Paris. Voir plus loin chap. IV.

3. Schlözer (August-Ludwig von), né en 1735, après un long séjour en Russie fut nommé en 1767 professeur à l'Université de Gœttingue.

4. A la fin de 1773, il demeurait rue Jean de Beauvais, qu'il quitta bientôt pour le quai de la Tournelle ; en 1776 enfin, il alla s'installer dans la rue de Bièvre et y résida jusqu'à sa mort.

archéologue et poète Guys [1]. Le nom de ce « négociant » était connu depuis longtemps dans le monde savant ; il avait concouru en 1765 pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie française et que remporta Thomas. Cinq ans après, son livre de *Marseille ancienne et moderne* lui fit prendre place parmi les érudits ; la publication, en 1771, du *Voyage littéraire en Grèce* mit le sceau à sa réputation ; Villoison le cita comme une autorité dans ses *Recherches sur le grec moderne*. C'était comme une entrée en relation avec ce marchand lettré. Guys devait être le patron naturel de l'élection de Villoison ; il en eut un autre sans doute aussi dans Grosson [2], marchand et érudit comme Guys. Le 5 janvier 1774, il fut élu associé de l'Académie de Marseille [3]. Deux jours auparavant, il avait été aussi nommé membre de l'Académie d'histoire de Madrid [4]. Comme encouragé par cette double élection, on voit Villoison négocier presque aussitôt sa nomination à l'Académie de Berlin reconstituée par Frédéric II, à la Société Royale de Gœttingue et à l'Académie de Mannheim, qui, récemment fondée par l'électeur Charles-Théodore, avait rapidement acquis une grande renommée.

C'est grâce à l'intervention de d'Alembert, correspondant du roi de Prusse, que Villoison entra à l'Académie de Berlin. Il semble avoir connu particulièrement le savant mathématicien ; dans ses lettres à Michaelis, il en parle à plusieurs reprises ; il était naturel qu'il s'adressât à lui. Sur sa prière, d'Alembert écrivit le 25 avril 1774 à Frédéric II pour lui recommander sa candidature [5].

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'Académie des Belles-Lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans [6] ; il est à cet âge ce que les Grotius,

1. Guys (Pierre-Augustin), né à Marseille en 1720 et membre de l'Académie depuis 1752.

2. Grosson (Jean-Baptiste-Bernard), né à Marseille en 1733, avait publié en 1773 un *Recueil des Antiquités et des Monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts*, in-4° avec fig.

3. L. T. d'Assy, *L'Académie de Marseille, ses origines, ses publications*, etc., Marseille, 1877, in-8°, p. 626.

4. *Mémorial de la real Academia de la Historia de Madrid*, 1796, in-fol., p. CLIX.

5. *Œuvres de Frédéric le Grand*, Berlin, 1854, in-8°, t. XXIV, p. 622.

6. Il aurait fallu dire à vingt-deux ans et ne pas faire du jeune Villoison l'égal de Grotius et de Scaliger.

les Petau, les Scaliger, ont été à cinquante, mais avec plus de goût et d'esprit que ces messieurs. Il seroit très flatté d'obtenir une place d'associé étranger, dans l'Académie que la protection de V. M. rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savants regardent comme un prodige de savoir et de travail, et qu'il prendroit la liberté de présenter à V. M. s'il ne craignoit que le grec, dont cet ouvrage est hérissé, ne la fît reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son Académie, et je lui demande cet honneur pour M. de Villoison.

Ainsi présentée, la candidature du jeune éditeur d'Apollonius ne pouvait être que bien accueillie. « Pour en revenir à notre Académie, répondit Frédéric le 15 mai suivant [1], je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaisir le confrère que vous lui offrez ; il leur sera proposé, et, muni de votre recommandation, l'Académie aurait aussi mauvaise grâce à le refuser que si Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. » Cette assurance dut singulièrement réjouir Villoison ; il pria d'Alembert d'exprimer toute sa reconnaissance au roi, et peut-être aussi en même temps de lui rappeler sa promesse. « M. de Villoison, écrivait le savant mathématicien le 8 juillet [2], me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa vive reconnaissance. Il attend, ainsi que moi, avec impatience la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire en l'admettant dans son Académie. » Quelques jours après — elle était datée du 28 juillet — la lettre de proposition fut soumise à l'Académie ; elle fut lue à la séance de rentrée du 25 août, et, « conformément aux ordres gracieux de Sa Majesté », Villoison fut élu « membre externe » — comme on appelait les associés — de l'Académie. Peu de temps après, il était aussi nommé membre de la Société royale des Sciences ou Académie de Gœttingue.

C'est pendant le séjour de Schlözer à Paris que Villoison semble avoir conçu le dessein de devenir le correspondant de cette Académie. Les prévenances qu'il eut pour le savant historien s'expliquent en partie au moins par le désir qu'il avait d'obtenir son appui. Il le conduisit chez Foncemagne, Dacier, Burigny et autres membres de l'Académie des Inscriptions ; il le présenta aussi à d'Alembert. « M. Schlözer, écrivait-il à Michaelis [3],

1. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XXIV, p. 626.
2. *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. XXIV, p. 628.
3. Lettre du 17 mars 1773 [1774]. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 432.

aura dû être content de la réception que lui a faite ce grand homme. Je vous prie de lui rappeler qu'il m'a promis de travailler pour me faire recevoir de la Société de Gœttingue. » Il demandait aussi à Michaelis d'appuyer sa candidature, « ce dont il lui aurait une obligation éternelle ». Villoison, en effet, comptait autant ou encore plus sur l'influence du savant orientaliste pour son élection. Les éloges qu'il lui donnait, l'empressement qu'il mettait à lui rendre service avaient pour but de se l'attacher.

Frappé des qualités qui distinguaient le mémoire de Michaelis : *L'influence du langage sur les opinions et des opinions sur le langage*, d'Alembert avait proposé à Frédéric de l'appeler dans ses états [1]. « Bien que retenu à Gœttingue par des intérêts particuliers, écrivait-il à Villoison [2], j'irais volontiers à Berlin, si le roi m'appelait en me faisant de bonnes conditions. » Villoison prit à cœur cette affaire et la recommanda à d'Alembert [3] : « De retour de la campagne, mon premier soin a été d'aller voir M. d'Alembert pour lui parler de l'objet que vous m'aviez recommandé. Il m'a chargé d'avoir l'honneur de vous assurer de sa part qu'il ne tenait uniquement qu'à vous, que vous n'aviez qu'à vous adresser à lui, lui marquer vos intentions, et qu'après cela il en fait son affaire auprès du Roi de Prusse et qu'il se charge du soin de vous faire rendre la justice que vous méritez. Vous pouvez entièrement compter sur son zèle et sur sa discrétion. »

Au milieu de cette négociation, Villoison n'oubliait pas son élection à l'Académie de Gœttingue. Il avait, sur le conseil de Schlözer, écrit à Heyne [4] ; mais il avait tort de compter sur le crédit de Schlözer et de Michaelis. Celui-ci s'empressa de le détromper : « Il avait cessé, lui disait-il [5], de faire partie de la Société des Sciences dont il avait été directeur de 1761 à 1778. Quant à Schlözer, il ne pouvait pas se mettre en avant pas plus que Kulenkamp [6], et

1. Cf. l'article de Michaelis dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*. L'auteur de l'article a par erreur placé cette candidature bien trop tôt.

2. *Correspondance de Michaelis*. Lettre du 10 avril 1774, t. X, fol. 441.

3. Lettre du 29 juin 1774. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 443.

4. Heyne (Christian-Gottlob), philologue célèbre, né en 1729 à Chemnitz, depuis 1761 professeur à l'Université de Gœttingue et membre influent de la Société royale.

5. Lettre du 10 avril 1774 déjà citée.

6. Kulenkamp (Nicolaus), né à Brème en 1720, industriel érudit, lauréat de la Société royale de Gœttingue.

Michaelis lui conseillait d'agir avec prudence et de se défier de la duplicité et de la malignité de Heyne auquel de nombreux membres de la Société déplaisaient. Il y avait là de quoi inquiéter Villoison, et cela d'autant plus que Heyne ne lui répondait pas. « Je ne comprends rien, écrivait-il à Michaelis [1] le 29 juin 1774, au procédé de M. Heyne. C'est sans exemple ; il n'y a point de roi, point de ministre qui ne réponde. Ne pourriez-vous pas me faire nommer par quelque autre ? »

Cependant Heyne se décida à répondre ; il commençait par remercier Villoison de ses deux lettres « pleines de politesse et d'assurance d'amitié » ; puis il lui faisait part de l'estime qu'il avait pour lui, depuis qu'il avait l'avantage de le connaître « par son édition d'Apollonius » ; arrivant ensuite à la question de sa candidature, il disait qu'elle présentait quelques difficultés, parce que l'Académie avait été établie pour la physique, l'histoire naturelle et l'histoire ancienne, et non pour la philologie et la littérature ancienne. « J'espère pourtant avec quelque sorte de probabilité que je gagnerai les suffrages en votre faveur ; mais il faut du temps pour cela, et l'affaire ne pourra être arrangée avant la fin de juillet. » Et il continuait : « L'amitié dont vous êtes lié avec M. Ruhnken m'est un nouveau titre d'attachement et d'estime pour vous parce qu'il y a longtemps que j'ai l'honneur d'être en correspondance avec lui et que je me flatte d'être aimé de cet homme célèbre dans la littérature [2]. » Heyne tint parole : Villoison fut, six semaines après sa nomination à l'Académie de Berlin, élu correspondant ou membre externe de la Société royale de Gœttingue [3]. Son élection que lui annonça aussitôt Heyne le remplit de joie et de la plus vive reconnaissance ; on le voit à la lettre qu'il écrivit, pour le remercier, au célèbre érudit [4] :

1. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 443.

2. Lettre de Heyne à Villoison, s. d. Bibl. de l'Université de Gœttingue. *Historia Litteraria*, 116, t. I, n° 257.

3. « Academiae Inscriptionum socius, litteris graecis et edito... Apollonii Sophistae Lexico clarus, quem eumdem nuper Academia Scientiarum... Berolinensis inter socios exteros suos adscripsit. » *Novi commentarii Societatis Regiae Scientiarum Goettingensis*, t. V. Ad annum 1774.

4. Le 14 octobre 1774. Bibl. de l'Université de Gœttingue. *Historia Litteraria*, 116, t. I, n° 257.

Je vous prie d'être persuadé que je n'oublierai jamais un service de cette importance, et que je suis infiniment flatté d'en être redevable à un homme de votre mérite. Auparavant, Monsieur, je ne vous connaissois que comme un des premiers savants et un des plus habiles critiques de l'Europe ; maintenant, j'ai le plaisir de vous regarder comme mon meilleur ami, et comme celui à qui je dois le plus. Je sens, Monsieur, que c'est uniquement votre recommandation puissante qui m'a procuré l'honneur d'être de l'Académie de Gœttingue et je me suis empressé de le marquer à notre ami commun Mr Ruhnkenius qui regardera comme personnel le service que vous avez bien voulu me rendre d'une manière si obligeante. Je ne saurois trouver de termes pour exprimer ma gratitude, et je saisirai avec empressement toutes les occasions de vous témoigner ma reconnaissance. Il ne manque à mon bonheur que de pouvoir me flatter de posséder votre amitié, et j'espère que vous ne me la refuserez pas, malgré la supériorité que vos connaissances vous donnent sur un jeune homme qui ne fait qu'entrer dans une carrière où vous vous êtes immortalisé.

Revenant alors à lui-même : « J'ose me flatter, disait-il, que vous trouverez quelque chose de neuf dans mon Cornutus et que vous ne serez pas mécontent de la foule de corrections que m'ont fournies mes manuscrits. » Après avoir ajouté en post-scriptum qu'il adressait une lettre de remerciements à l'Académie de Gœttingue, il le priait de faire ses compliments à M. Kaestner[1] et de lui dire qu'il n'était pas assez ignorant « pour ne pas connaître, ainsi que toute l'Europe, ses excellents ouvrages en mathématique ..... Quand paraîtra votre beau Pindare? Je l'attends avec impatience. »

Si l'élection de Villoison comme membre externe des Académies de Berlin et de Gœttingue se fit, on le voit, sans peine et assez rapidement, sa nomination à l'Académie de Mannheim devait aboutir plus difficilement, et elle entraîna des négociations qui devaient se prolonger jusqu'au printemps de 1775. C'est à la fin de mars 1774 que Villoison les engagea, et d'abord presque incidemment. Parlant dans une lettre qu'il écrivait alors à Oberlin du bon accueil que Björnstähl avait reçu à Carlsruhe et à Mannheim : « Il se loue beaucoup, ajoutait-il, des bontés de

1. Kaestner (Abraham-Gotthelf), né à Leipzig en 1719, cultiva de bonne heure les sciences et la poésie, devint directeur de l'Observatoire de Gœttingue et s'acquit une réputation immense par ses travaux de mathématiques.

M. Lamey [1], » et, prenant occasion de ce nom, il poursuivait [2] :

Comme ce sçavant est secrétaire perpétuel de l'Académie de Mannheim, pourrois-je me flatter d'obtenir, à la faveur de votre recommandation puissante auprès de lui et par son moyen, une place d'associé étranger à cette Académie ? Cet honneur me feroit le plus grand plaisir. Que je vous aurois d'obligation si vous vouliez bien me rendre le service important de lui écrire à ce sujet, et de lui présenter mon respect et de lui exposer ma demande. Je serois si flatté d'être attaché par quelque lien à l'Allemagne littéraire, dont j'admire et aime plus que personne au monde l'érudition immense et profonde, la saine critique, le goût des études sérieuses, la candeur et la simplicité de mœurs, qualités si précieuses et malheureusement si rares parmi nous. Je vous supplie de vouloir bien m'accorder cette grâce et de représenter à Monsieur Lamey que j'ai déjà l'honneur d'être de l'Académie des Inscriptions de Paris, de celles d'Histoire de Madrid et de Marseille.

On ne pouvait être plus pressant ni plus humble ; mais Villoison manquait parfois de la fierté qu'aurait dû lui donner l'origine espagnole dont il aimait à se vanter, et rien ne lui coûtait quand il s'agissait de satisfaire sa vanité. Il était alors aussi souple qu'infatigable. Oberlin n'oublia pas de faire part à Lamey des désirs du savant helléniste, et il le fit avec d'autant plus d'empressement que, aspirant lui-même à devenir correspondant de l'Académie des Inscriptions, il avait besoin de son appui. Il s'en ouvrit à Villoison. L'on devine avec quel plaisir celui-ci apprit cette nouvelle, et avec quel zèle il s'employa en faveur de son ami. Dès le mois de décembre [3], et sans prévoir qu'il dût être candidat, il s'était fait son apologiste auprès de quelques-uns des académiciens les plus influents, Le Beau, de Guignes, Dupuy, d'Anville, Deshauterayes ; aussitôt qu'il connut de quelle légitime ambition Oberlin était animé, il l'assura de son concours le plus dévoué [4].

1. Lamey (André), né en 1726 à Münster (Alsace), avait, comme secrétaire de Schœpflin, pris une part active à la rédaction de l'*Alsatia illustrata* ; recommandé par son maître, il avait été, en 1770, appelé à Mannheim par l'électeur palatin Charles-Théodore qui le nomma secrétaire perpétuel et bibliothécaire de son académie.

2. Lettre du « dernier mars ». *Ms. all.* 192, fol. 82 *b*.

3. Lettre du 29 décembre 1773. *Ms. all.* 192, fol. 75 *b*.

4. Lettre du 20 avril 1774. *Ms. all.* 192, fol. 80 *a*. — Villoison écrit « Schœflin » au lieu de Schœpflin.

J'ignorois jusqu'à présent que vous ne soyez pas, comme vous le devez être à tant de titres, correspondant de notre Académie, qui se fait une loi d'accueillir les talents supérieurs. Cette place est faite pour le successeur de M. Schœflin et pour celui qui seul nous console de cette grande perte. Il ne tient qu'à vous d'être reçu quand vous le voudrez, et vous pouvez compter sur mes soins, sur mon zèle et sur mon envie de vous faire rendre justice.

Il continuait en indiquant à Oberlin la voie qu'il devait suivre et les démarches qu'il devait faire — écrire, entre autres, une lettre au secrétaire de l'Académie, M. Dupuy — ; puis, après avoir remercié son correspondant « des peines et des bontés qu'il avait bien voulu avoir pour lui auprès de M. Lamey » : « Je serai, disait-il en terminant [1], infiniment flatté d'appartenir à l'Académie de Mannheim ; rien n'égalera ma reconnaissance... Ne m'oubliez pas auprès de M. Lamey, et ne vous oubliez pas auprès de M. Dupuy. Dans trois semaines nous serons confrères. »

Revenant le mois suivant sur la candidature d'Oberlin, Villoison disait à son savant ami combien « toute l'Académie était disposée à lui rendre la justice qu'il méritait à tant de titres [2] ». « MM. du Puy, secrétaire, Foncemagne et Capperonnier ont fait de vous l'éloge le plus pompeux, et tous se sont écriés d'une commune voix que vous seriez nommé, aussitôt que vous vous donneriez la peine d'écrire une lettre à ce sujet... L'Académie m'a chargé de vous assurer de sa bonne volonté... Aussi vous n'avez qu'à le vouloir, et j'aurai l'honneur d'être votre confrère .»

L'élection d'Oberlin, en effet, était certaine ; le 14 juin [3], il fut choisi à l'unanimité des votants. Obligé pour affaires urgentes de se rendre à Corbeil [4], Villoison n'avait pu lui donner sa voix ; mais, dès son retour à Paris, il s'empressa de féliciter l'heureux

1. *Ms. all.* 192, fol. 80 *b*.

2. Lettre du 17 mai 1774. *Ms. all.* 192, fol. 73. La lettre a été placée par erreur à l'année 1773.

3. Lettre de Dupuy à Oberlin pour lui annoncer sa nomination. *Ms. all.* 192, fol. 148.

4. Il est probable que Villoison avait été appelé à Corbeil au sujet de la succession de son oncle, le chanoine Jean-Baptiste-Gaspard Dansse de Villoison, décédé le 24 avril et inhumé dans le chœur de l'église Saint-Spire, en présence de son neveu l'helléniste, de M. Brochant, officier du duc d'Orléans, et de M. de Hissé, directeur des aides. *Extrait du registre de la paroisse de Saint-Spire de Corbeil.*

récipiendaire [1], et de « faire son compliment à l'Académie du bonheur qu'elle avait de compter parmi ses correspondants un homme de son mérite. »

L'élection de Villoison à l'Académie de Mannheim devait être moins rapide ; mais il n'était pas homme à se laisser arrêter par les obstacles ou à renoncer à ses projets. Dans la lettre du 19 mai, écrite pour donner à Oberlin les derniers conseils sur sa candidature, il l'entretenait tout autant de la sienne et le priait de « déterminer M. Lamey à lui faire accorder la grâce qu'il demandait et qu'il avait fort à cœur ». Et après s'être excusé de n'avoir plus d'exemplaire de son Apollonius à offrir : « L'Académie de Mannheim, disait-il, ne peut douter que je ne sois très disposé à lui rendre tous les services qui dépendront de moi... Je vous prie de me marquer ce que je dois faire, de me recommander fortement à M. Lamey et de compter sur ma reconnaissance ».

« Ne m'oubliez pas auprès de Mannheim, » écrivait-il le mois suivant à Oberlin [2]. Quelques jours après, il revenait sur ce sujet qui lui tenait au cœur ; et, informant son ami que Frédéric II allait proposer sa nomination à l'Académie de Berlin : « Vous pourriez peut-être, ajoutait-il, sans faire semblant de rien, faire valoir cette circonstance auprès de M. Lamey [3] ». Mais il ne se borna pas là ; il écrivit à celui-ci « une lettre fort respectueuse, qui contenait une demande pour l'Académie ». Le capitaine des gardes de l'électeur palatin, qui se trouvait alors à Paris, s'était chargé de la donner. En attendant, — ce savant prudent n'oubliait rien — il pria Oberlin « de vouloir bien prévenir M. Lamey de cette lettre, et de tâcher de le mettre bien dans son esprit ».

La lettre de Villoison ne dut parvenir qu'assez tard à destination ; il se demanda même un instant si elle était bien arrivée à son adresse [4]. La réponse de Lamey le tira d'inquiétude, et son ton « honnête et obligeant » le remplit de reconnais-

1. Lettre du 15 juin 1774. *Ms. all.* 192, fol. 83. Pour augmenter le prix de ses félicitations, Villoison ajoutait : « J'espère que ce premier titre ne sera qu'un degré pour parvenir dans la suite à celui d'associé étranger. » Ce souhait ne devait pas se réaliser.

2. Lettre du 15 juin 1774. *Ms. all.* 192, fol. 83 *a*.

3. Lettre du 8 juillet 1774. *Ms. all.* 192, fol. 84 *b*.

4. Lettre du 1er août 1774. *Ms. all.* 192, fol. 86 *a* et *b*.

sance [1]. Lamey, ce qui dut singulièrement lui plaire, lui faisait espérer qu'il pourrait bien, — cela eut lieu en effet — être reçu au printemps prochain ». Son élection en août à l'Académie de Berlin et bientôt après à la Société royale de Gœttingue lui permit facilement de prendre patience jusque là.

Le mois suivant [2], en répondant à Oberlin qui le félicitait de sa nomination à l'Académie de Berlin : « Je vous prie, lui disait-il, de faire agréer les assurances de mon respect à M. Lamey », et, afin d'exciter le zèle de son dévoué correspondant : « C'est à vous, ajoutait-il, que je devrai l'honneur d'être de l'Académie palatine, honneur que j'ambitionne beaucoup, car j'aime beaucoup et prodigieusement les Allemands, et je serai charmé de leur appartenir par quelque titre ». Deux mois après [3], il priait encore Oberlin d'entretenir Lamey « dans ses bonnes dispositions », tant le jeune helléniste avait à cœur la stérile satisfaction de faire partie de l'Académie de Mannheim.

*
* *

Heureusement des occupations plus dignes de lui que les poursuites de la vanité sollicitaient à ce moment même l'attention de Villoison. La candidature aux nombreuses académies, dont il aspirait à devenir membre, ne lui faisait pas négliger ses études ; c'était d'elles surtout, ainsi que de leurs travaux, des livres nouvellement parus ou en préparation qu'il entretenait ses correspondants de Hollande, et parfois aussi Oberlin. Il en parlait surtout à Ruhnken, à qui il ne cessait d'écrire des lettres malheureusement perdues, mais auxquelles il fait ailleurs souvent allusion [4]. Au milieu de 1774, un autre correspondant hollandais, Valckenaer, lui envoya la première partie de son Théocrite ; il y parlait de l'édition des fragments de Philémon qu'il venait de donner ; ce fut pour Villoison une grande joie [5].

1. Lettre du 5 août 1774, placée par mégarde à l'année 1779. *Ms. all.* 192, fol. 120 *a*.
2. Lettre du 25 septembre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 89 *b* et 90 *a*.
3. Lettre du 4 novembre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 92.
4. *Ms. all.* 192, fol. 87 *b*, 120 *b*. Lettres à Oberlin du 5 et du 26 août 1774 etc. — Bibl. de Leyde, *Ms.* 339. Lettres à Valckenaer du 18 novembre 1771, 5 juin 1773, 7 juillet 1774, etc.
5. Lettre du 7 juillet 1774. Bibl. de Leyde, *Ms.* 339. Correspondance de Valckenaer, n° 3.

Je ne sçaurois trouver de termes pour vous exprimer combien je suis sensible au beau présent que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer et à la lettre obligeante que vous avez daigné y joindre. Je suis confus de toutes vos politesses et de l'attention si flatteuse que vous aves eue de saisir l'occasion du *Lexicon* de Philémon pour placer mon nom dans l'ouvrage immortel dont vous venez d'enrichir la république des lettres. Quoiqu'il n'y ait que deux jours que j'ai votre beau Théocrite, j'ai cependant tout quitté pour le dévorer avec la plus grande avidité...Quelle immense érudition, quelle saine critique, quel trésor de littérature grecque ! Il laisse seulement à désirer que vous donniez le tout, et, si mes prières étoient de quelque chose auprès d'un si grand homme, je me jetterois à genoux pour obtenir une grâce si précieuse. Rien n'égale ma joye d'apprendre que vous travaillez sur Xénophon. Cet auteur est bien digne de vos soins.

Et il lui donnait des nouvelles du Sophocle de Capperonnier, de l'Hérodote de Larcher, qui ne devait pas paraître de quelques années, de l'Athénée que du Theil, « dont il avoit si bien relevé le faible », se proposait de rééditer d'après Casaubon [1]. Puis arrivant à ses propres travaux — il préparait alors son édition de l'*Ionia* d'Eudoxie : « J'ose espérer, disait-il, que vous n'en serez pas aussi mécontent que de mon Apollonius [2]. »

L'édition de l'Eudoxie, à laquelle Villoison faisait allusion dans sa lettre à Valckenaer, ne devait paraître que sept ans plus tard ; mais il croyait alors la donner beaucoup plus tôt et, au mois de juin 1774, il l'annonçait déjà au polygraphe Ring. Ce dernier — on se le rappelle — avait, dans les *Annonces savantes de Francfort*, fait un compte rendu élogieux du Lexique d'Apollonius ; Villoison ne pouvait manquer de le remercier ; n'avait-il pas là d'ailleurs une occasion naturelle d'entrer en relation avec un nouveau savant, et un savant attaché à une cour étrangère ? Il ne la laissa pas échapper, et, dès qu'il connut son article, il écrivit à Ring [3] :

Monsieur, les bontés dont vous m'avez comblé, et l'accueil trop favorable et trop honnête que vous avez daigné faire à mon Apollonius, m'enhardissent à prendre la liberté de vous écrire pour vous faire mes très humbles remerciements. Je suis confus de l'indulgence que vous

1. Du Theil n'a pas donné cette édition.

2. Il terminait sa lettre en assurant Valckenaer d'un million de respects de la part de Larcher et en le priant de présenter les siens et de « renouveler ses témoignages d'attachement » à Ruhnken « qu'il aimoit plus que sa vie ».

3. Bibl. universitaire de Fribourg-en-Brisgau. *Commercium epistolicum Ringianum*, t. IX, fol. 241. Lettres de Villoison, 1.

avez eue pour mes faibles productions, et je regarde vos éloges comme des encouragements qui m'apprennent plutôt ce que je dois faire que ce que j'ai fait. Je vous ai d'ailleurs les plus grandes obligations dans la personne de mes amis, le sçavant suédois M. Björnstâhl et le baron de Rudbeck. Je puis avoir l'honneur de vous assurer que vous n'avez pas rendu service à des ingrats. M. Björnstahl ne cesse de faire votre éloge, et de vous rendre partout la justice que vous méritez à tant de titres. Il me vante beaucoup avec raison votre profonde érudition, vos vastes connaissances et le bonheur que vous avez de vivre sous un prince et une princesse qui sont faits pour être les modèles des rois et l'étonnement de l'univers.

Et après s'être longuement étendu sur les éloges que Björnstâhl accordait au margrave et à la margrave — j'y reviendrai plus loin —, Villoison informait Ring de la publication qu'il avait entreprise de l'*Ionia* de l'impératrice Eudoxie et il lui en donnait une analyse détaillée. Cette analyse n'était pas la première que Villoison faisait de son futur ouvrage. Quelque temps auparavant, il en avait envoyé une très longue à Björnstâhl en le priant de demander à Ring lui-même de l'insérer dans sa revue. Celui-ci s'empressa de le faire, et dans le numéro du 1er juillet des *Annonces savantes de Francfort* [1] parut un article sur l'édition projetée de la prétendue *Ionia* de la célèbre impératrice. C'était un extrait de la lettre même dans laquelle Villoison entretenait Björnstâhl de l'importance et de l'utilité de la curieuse compilation, et lui disait combien Ruhnken, « à qui il devait tant de reconnaissance », l'avait engagé à faire connaître ce « thrésor, *pretiosissimum antiquitatis monumentum*, dont la publication devait lui assurer la gloire la plus grande », en ajoutant quel intérêt prenaient à cette publication les ducs de la Vrillière et de Nivernais, aussi bien que le comte de Maurepas. Ring fit part à Oberlin de cet article [2], et l'érudit strasbourgeois se hâta d'en informer Villoison.

Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable au jeune helléniste : il adressa aussitôt une lettre de remerciement au critique [3]. Quelques jours après — il lui était impossible d'oublier

1. *Frankfurter gelehrte Anzeigen*. Jahrgang 1774, Juli, 1, p. 438-440.
2. Lettre du 6 juillet 1774. *Ms. all.* 200, fol. 314.
3. Cette lettre a été perdue. Elle ne se trouve pas du moins dans le manuscrit de Fribourg.

Oberlin dans l'expression de sa reconnaissance — il écrivit à son ami de Strasbourg [1] :

Je vous remercie infiniment de ce que vous me marquez au sujet du célèbre et respectable M. Ring. Je suis charmé qu'il soit de vos amis. Je vous prie de l'assurer de mon profond respect et de ma vive reconnaissance. Vous me ferez un sensible plaisir, si, dans votre première lettre que j'attends incessamment, vous voules bien me donner la traduction de l'article qu'il a mis sur l'Eudoxie.

Cependant, brusquement et sans qu'on en sache la raison, Villoison abandonna — pour le moment du moins — l'édition si bruyamment annoncée de l'Eudoxie. Dans la lettre [2], où il remerciait Oberlin des félicitations que cet ami lui avait adressées au sujet de son élection à l'Académie de Berlin, lui parlant des démarches que l'érudit strasbourgeois l'avait prié de faire, et qui n'avaient pas encore abouti — il s'agissait de cartes à obtenir —, il terminait par ces mots : « Tout le monde est à la campagne. Moi seul reste à Paris, sur un tas de manuscrits grecs, sur le Plotin, le Jamblique, le Porphyre, le Proclus que j'étudie pour mon Cornutus. Je ne prends jamais de vacances. » Le *Cornutus*, dont il parle ici, est le philosophe stoïcien connu dont il avait soudainement entrepris de publier le livre de la Nature des dieux.

En travaillant à son Eudoxie [3], il avait été obligé de lire et d'étudier le *De natura Deorum* de Phurnutus, comme il appelait alors l'auteur de ce traité, — il montra plus tard que Cornutus [4] était son vrai nom — ; il résolut d'éditer cet ouvrage pour lequel il se passionna d'autant plus, il semble, qu'il présentait plus de difficultés. « Je vous avouerai, écrivait-il à Oberlin, que je l'ai trouvé inintelligible dans une foule d'endroits. Heureusement que j'ai trouvé à la Bibliothèque du roi six manuscrits fort importants de cet auteur, qui m'ont servi à le restaurer presque partout, à en corriger tous les endroits corrompus, à en expliquer les difficultés et à en suppléer les lacunes... Je compte en donner bientôt une édition. » Et il demandait à son ami d'examiner les

1. Lettre du 5 août 1774. *Ms. all.* 192, fol. 120 *a* et *b*.
2. Lettre du 25 septembre 1774. *Ms. all.* 192, fol 89 *b* et 90 *a*.
3. Lettre à Oberlin du 1er août 1774. *Ms. all.* 192, fol. 86 *a*.
4. Cornutus (L. Annaeus), philosophe stoïcien, précepteur et ami de Perse. Le *De natura Deorum* avait été publié par Jale, en 1671, dans ses *Opuscula mythologica* sous le nom de Phurnutus.

manuscrits du *De natura Deorum*, que la Bibliothèque de Strasbourg pourrait avoir, « de les faire collationner et de lui communiquer les observations que lui ou d'autres pouvaient avoir faites sur cet auteur.... Consultez M. Stœber [1], M. Brunck, etc.... Et faites-moi une prompte réponse sur cet objet ».

Oberlin ne pouvait manquer de se rendre au désir de Villoison ; il avait un service du même genre à lui demander. Il avait entrepris de publier à nouveau l'ouvrage de Vibius Sequester [2] « sur les fleuves, les sources, les lacs, etc., dont il est fait mention chez les poètes ». Pour cela il lui fallait « conférer » deux manuscrits du géographe latin qui se trouvaient à Paris ; il demanda à Villoison son concours. « Charmé de pouvoir lui être utile », celui-ci le mit en rapport avec un de ses amis, « jeune homme plein de mérite [3], nommé M. de la Blancherie [4], qui compte donner l'histoire de Langres, sa patrie, et un ouvrage sur l'éducation ». Laissant Oberlin s'entendre avec le jeune savant au sujet de la collation du manuscrit de Vibius, il faisait annoncer l'édition prochaine de ce traité par Schlözer, son « ami », dans un journal que l'historien publiait à Gœttingue ; en même temps il négociait avec les abbés de Lachau et Le Blond pour lui faire obtenir du premier des cartes dont il avait besoin pour son histoire des Canaux [5].

1. Stœber (Elias), né en 1719 près de Strasbourg, professeur d'abord de grec au gymnase, puis de théologie à l'Université. Il mourut en 1778.

2. Écrivain latin qui vivait entre le ve et le viie siècle de notre ère.

3. Lettre du 5 août 1774. *Ms. all.* 192, fol. 120 *a*. Dans une lettre du 13 mai de l'année suivante, Villoison jugeait plus sévèrement de la Blancherie : « C'est un jeune homme qui a le meilleur cœur... Malheureusement sa folie, qui le rend ridicule, c'est de vouloir être auteur en dépit du sens commun. »

4. Pahin Champlain de la Blancherie (Fl.-Cl.-Catherine), né en 1752, « connu, dit la *Correspondance* de Grimm (t. XII, p. 101), par un livre assez moral, mais passablement ennuyeux, sur les effets de la débauche et de la mauvaise éducation, intitulé : *Extrait du Journal de mes Voyages* ».

5. Lettres des 1er et 26 août, du 25 septembre et du 1er octobre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 120 *a*, 87 *a*, 89 *a* et 91 *a*. Les démarches de Villoison furent couronnées de succès, et, au mois d'octobre, Lachau envoya à Oberlin les cartes qu'il désirait. « Vous ai-je dit », écrivait l'érudit à Ring le 16 janvier 1775, « que j'ai reçu les cartes des canaux d'Orléans, de Briare et du Loing en présent de son A. S. Mgr. le duc d'Orléans ? C'est le bijou de ma bibliothèque. » *Comm. epist. Ringianum*, t. IX. Lettres d'Oberlin, 1.

Au milieu de ces démarches, Villoison ne perdait pas de vue ni son édition du *De natura Deorum*, ni ses intérêts particuliers. Il n'y avait pas de manuscrits de Cornutus à Strasbourg, mais il avait appris qu'il en existait à Augsbourg ; il pria Oberlin [1] de lui faire conférer exactement avec l'édition de Jale [2] ceux de cette ville « qui lui étaient essentiels ». Oberlin ne manqua pas de se rendre au désir de son ami et il put, grâce aux relations de Stœber, lui obtenir bientôt la collation qu'il désirait.

*
* *

Cependant au milieu de ses travaux, Villoison cherchait sans cesse de nouvelles satisfactions à son amour-propre ; il crut les trouver à la cour de Carlsruhe. Dès le jour où Björnståhl lui avait vanté les goûts littéraires du margrave et de la margrave, il avait conçu le dessein de gagner leurs bonnes grâces. Il avait dans Ring, pour arriver jusqu'à eux, un intermédiaire naturel. Depuis lors, il fit tout pour s'attacher le savant, et pour se concilier par lui la faveur de ces souverains. Cela explique les prévenances et la condescendance qu'il montre à chaque instant pour Ring et les éloges mis dans la bouche de Björnståhl dont il accablait le margrave et la margrave. « Les souverains de Bade, m'écrit-il [3] avec enthousiasme... font comme Titus les délices de leurs peuples et comptent leurs jours par leurs bienfaits. » Une fois en train de louer, Villoison n'était pas homme à s'arrêter, et, quoiqu'il fût presque ridicule de parler à Ring des mérites du margrave et de la margrave que celui-ci connaissait mieux que personne, il n'hésita pas à lui en faire le portrait d'après Björnståhl.

Il me marque qu'il n'y a pas de spectacle plus attendrissant que celui de voir S. A. Mgr le margrave de Bade au milieu de son peuple, parler à tout le monde avec humanité, affabilité, accueillir le pauvre

1. Lettre du 5 août 1774 déjà citée. « Peut-être M. Stœber a-t-il des connaissances à Ausbourg..... Assurés ce sçavant de mon respect. »

2. Dans une lettre du 4 novembre suivant, Villoison demandait à Oberlin pour Ruhnken si, comme l'avait affirmé Rhenanus, il n'y avait point dans le monastère de Mürbach, voisin de Strasbourg, de manuscrit de Velleius Paterculus, dont l'helléniste hollandais désirait donner une édition.

3. *Commercium epist. Ringianum*, t. IX, fol. 241. Lettres de Villoison, 1.

comme le riche, et ensuite consacrer à l'étude les heures que les soins du gouvernement lui laissent libres. Aussi, ajoute-t-il, ce prince est-il le plus instruit de toute sa cour ; il a composé un ouvrage où il montre tout à la fois dans le plus grand jour la bonté de son cœur, la beauté de son esprit et l'étendue de ses lumières. Il l'a fait suivre par ces paroles sublimes et dignes d'être écrites en lettres d'or sur le frontispice du palais des rois : Faire le bien, c'est le recevoir.

Ce que M. Björnstahl me dit de votre incomparable princesse est au-dessus de tout et seroit incroyable si toute l'Europe ne l'attestoit. Il me marque, ce sont ses propres termes, qu'elle sçait l'histoire naturelle aussi bien que Linnaeus lui-même, qu'elle suit sa méthode et qu'elle a fait graver les *Species plantarum* de ce grand homme sur 1000 planches, qui lui coûtent plus de 4000 louis. C'est ainsi que la nature, la princesse et Linnaeus iront ensemble à l'immortalité. Il m'écrit que cette grande princesse possède parfaitement le grec, le latin et toutes les langues de l'Europe, qu'elle a une belle bibliothèque et un magnifique cabinet d'histoire naturelle, dont elle connaît parfaitement toutes les pièces. Il parle beaucoup de sa bienfaisance, de son humanité, de la supériorité de son génie, toutes choses que je connaissois déjà par le bruit public, et il finit par se plaindre qu'il n'ait pas plu au ciel de multiplier davantage les images de la divinité sur la terre.

Et sans craindre de fatiguer Ring et de dépasser les bornes de la flatterie, Villoison continuait, avec le désir évident de capter la faveur de la margrave :

Que j'envie votre sort, Monsieur, d'être sous les yeux d'une princesse si éclairée et si capable d'apprécier votre mérite. Je n'oserois pas prendre la liberté de vous supplier d'assurer son Altesse Sérénissime de mon profond respect et de ma sincère vénération. Je sens bien que ce seroit de ma part une témérité impardonnable de vouloir offrir un hommage de si peu de conséquence à une souveraine de son rang et de son mérite. Mais, quoique je sois bien loin d'avoir cette ridicule prétention, j'ose cependant dire que j'ai quelques titres pour n'être pas complètement inconnu de cette respectable princesse. Je publierai un jour avec ma traduction latine et mes notes historiques et critiques un ouvrage [qui] n'est pas indigne de son Altesse, et je serois trop heureux si elle daignoit en agréer l'hommage. C'est celui d'une femme aussi sçavante, mais bien moins vertueuse que votre illustre margrave, l'Ionia ou le « Pré de violettes » de l'impératrice Eudoxie.

Puis après avoir donné une analyse de sa future publication :

J'ai vu, ajoutait-il en terminant cette longue lettre, que la conformité des sentiments et de la conduite de l'impératrice et de votre illustre margrave pourroit faire plaisir à cette dernière princesse. Aussi

je vous supplie de vouloir bien lui montrer cette notice... Je serois au comble du bonheur si elle daignoit permettre que vous imprimassiez dans votre journal les marques de l'hommage libre et exempt de flatterie que lui rendent un sçavant suédois et votre très humble et très obéissant serviteur.

Quelques jours après, Oberlin lui ayant annoncé la publication, dans les *Annonces savantes de Francfort*, de l'extrait de sa lettre à Björnstàhl dont j'ai parlé plus haut, Villoison dans sa réponse [1], après avoir prié son correspondant d'assurer Ring de son profond respect, lui demandait si le critique avait eu la bonté d'imprimer la justice [2] qu'il voulait rendre publiquement à la margrave de Bade-Dourlach, et s'il avait communiqué sa lettre [3] à « cette princesse si respectable, la plus instruite, la plus vertueuse et la plus bienfaisante de toute l'Europe ». « Que je serois heureux, ajoutait-il, de vivre dans ses états. Tâchés de me gagner l'amitié de M. Ring. Je suis confus de toutes ces honnêtetés. »

Nous avons là un nouvel exemple du penchant de Villoison à la flatterie et des moyens auxquels il avait recours pour capter la bienveillance des grands. Il était déjà assez surprenant qu'il songeât à dédier à la margrave l'édition d'un ouvrage grec — quand il eut abandonné l'Eudoxie, il songea à lui faire hommage du Cornutus —; mais il ne devait pas même s'en tenir là. Aveuglé par l'amour-propre et sans craindre le ridicule, il demanda à cette princesse un cordon de son ordre, et c'est à elle-même qu'il adressa cette demande. On comprend que la margrave ne fut pas pressée de lui répondre ou de lui faire répondre. Alarmé d'un silence qu'il aurait dû comprendre, il fit part de son inquiétude à Oberlin.

Il s'agit maintenant, lui écrivait-il [4], de me rendre le plus grand service qu'il soit possible, et qui ne vous coûtera qu'une lettre. Je l'attends de votre zèle... J'ai eu l'honneur d'écrire, il y a deux mois [5], à S. A. S. la margrave de Bade-Dourlach pour lui demander une grâce que j'ai fort à cœur et qui m'est très précieuse. C'est la permission de dédier mon Phurnutus à cette illustre et sçavante princesse, pour laquelle je suis pénétré d'admiration et de respect. Que je serois heureux si elle

1. Lettre du 5 août 1774 déjà citée.
2. Il n'est point question de la margrave dans l'article des *Annonces de Francfort*.
3. La lettre qu'il avait écrite à Ring le 23 juin.
4. Le 1er octobre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 91 *a*.
5. Cela est peu vraisemblable ; la lettre de Villoison devait être plus récente.

daignoit accepter ma dédicace ! J'y attache le plus vif intérêt. Usés des droits que vous donne votre amitié auprès du sçavant et célèbre M. Ring, écrivez-lui sur le champ ; pressés le fortement de faire ma cour à cette grande princesse, de lui faire agréer mon hommage, les sentiments de mon profond respect et de l'enthousiasme qu'elle m'inspire ; qu'il la détermine à me faire une réponse favorable, à m'accorder cette grâce, et je serai le plus fortuné des mortels ; M. Ring a trop de bontés pour moi personnellement pour me refuser ce service, quand vous le lui aurés demandé.

La lettre qu'on vient de lire achève de nous montrer quelle était la « très longue épître » que Villoison avait adressée à la margrave. « Elle m'a fait rire, écrivait Ring à Oberlin [1] ; car il s'y agit de choses auxquelles il est difficile de répondre, et cependant on y répondra, et alors il recevra aussi ma réponse qui se traîne en longueur par la même raison. » Il n'était pas facile, en effet, de donner satisfaction à Villoison, et l'on comprend que la margrave tardât à lui écrire ou à lui faire écrire. Entre temps, elle avait quitté Carlsruhe, emportant la lettre de l'helléniste ; Ring se trouvait ainsi doublement embarrassé pour répondre. En attendant cette réponse, Villoison, pour faire encore mieux accueillir sa demande de la margrave et achever de gagner Ring, eut recours à un moyen qu'on le verra employer plus d'une fois par la suite ; habile à faire les vers latins, il en adressa plusieurs petites pièces à Ring — on peut deviner sans peine quel en était le sujet — en lui demandant d'en rendre compte dans sa revue, et surtout, ce qu'il regardait « comme la faveur la plus précieuse », de les faire agréer à la margrave. Un tel présent qui nous fait sourire devait, au moins par Ring, être bien accueilli. L'érudit en parla même dans sa revue, mais il ne se pressa pas d'en informer Villoison. Celui-ci s'inquiéta de ce retard. « N'est-il pas surprenant, écrivait à Oberlin l'impatient érudit [2], que je n'aye aucune réponse de M. Ring ? Tachés donc de lui écrire, de l'assurer de mon respect et de me le rendre favorable, afin que je sache du moins à quoi m'en tenir du oui ou du non. Que cette démarche, je vous en prie, reste secrète entre nous, et que personne ne sache l'idée que j'ai, puisque je crains bien fort qu'elle ne réussisse pas. » Ring sentit lui-même ce que son silence avait

1. Lettre du 30 novembre 1774. *Ms. all.* 200, fol. 321.
2. Lettre du 16 janvier 1775. *Ms. all.* 192, fol. 94 *b*.

d'inexplicable ; il se décida à écrire [1], mais, ignorant l'adresse de Villoison, il chargea Oberlin de lui faire parvenir sa lettre.

Nous n'avons pas cette lettre ; mais il y était question de tout autre chose que de la dédicace du Cornutus, à en juger du moins par la réponse de Villoison [2]. Celui-ci entretenait d'abord son « illustre ami » de la Blancherie, qui voulait lui envoyer son « beau chef-d'œuvre » [3], puis de Björnstâhl, qui lui faisait un « million de compliments » et était parti pour Constantinople. Enfin, arrivant à lui, il ajoutait :

J'ai une foule de remerciements à vous faire des choses obligeantes que vous avez bien voulu me dire au sujet de mes méchantes petites pièces de vers, de la peine que vous voulez bien vous donner d'en rendre compte dans votre journal, et surtout de la bonté que vous avez eue de les faire agréer à son Altesse Madame la margrave... Je ne serai jamais plus heureux, et vous ne pouvez me rendre un plus grand service qu'en me rappelant quelquefois dans l'honneur de son souvenir et en lui faisant agréer les très humbles assurances de mon profond respect.

Mais de la dédicace et de la décoration demandée, pas un mot ; évidemment Ring n'en avait pas parlé, et ce fut seulement dans une seconde lettre qu'il communiqua à Villoison, avec tous les ménagements possibles, le refus de la margrave. L'helléniste lui écrivit aussitôt [4]. Après l'avoir remercié de sa « lettre si affectueuse et si honnête » et des « marques d'amitié qu'il lui avait prodiguées », il se répandait en protestations de « respectueux dévouement envers la margrave, qui daignoit l'honorer de son souvenir », et il priait Ring de l'excuser auprès de cette princesse de la liberté qu'il avait prise de « l'importuner par une demande téméraire et dont il ne sentoit pas alors toute l'inconséquence ». Et, pour s'excuser, il disait qu'il ne connaissait point « les conditions requises pour porter les marques glorieuses de son ser-

1. Lettre à Oberlin du 9 janvier 1775. *Ms. all.* 200, fol. 322.

2. Lettre à Ring du 23 janvier 1775. *Comm. epist. Ringianum*, t. IX, fol. 255 et suiv.

3. *Extrait du Journal de mes Voyages ou Histoire d'un jeune homme pour servir d'école aux pères et aux mères*. Paris, 1775, 2 vol. in-12. La Blancherie, qui travaillait à un livre sur l'Homme, s'était, le 3 janvier précédent, adressé à Ring, pour en obtenir des analyses ou des extraits d'ouvrages allemands sur l'éducation. Il chercha plus tard à intéresser le critique de Carlsruhe à la *Correspondance générale sur les Sciences et sur les Arts*, qu'il entreprit de publier.

4. Lettre du 7 février 1775.

vice ». C'était, ajoutait-il, une princesse allemande, qu'il avait rencontrée par hasard à Paris, qui lui avait suggéré cette idée, et lui avait même offert de faire appuyer sa demande par son mari, plein de crédit à la cour de Carlsruhe ; mais il avait préféré s'adresser directement à la margrave, « afin d'avoir au moins l'honneur d'être connu d'elle ».

Sur la question de décoration, Ring avait été net et précis, et, comme cette distinction ne se donnait qu'aux personnes qui avaient été attachées au service du margrave, il ne lui avait pas été difficile de faire accepter de Villoison le refus qui lui était opposé. Au sujet de la dédicace, il fut sans doute moins explicite ; aussi le tenace helléniste persévéra-t-il dans sa demande, affectant de craindre que la margrave eût regardé sa démarche « comme celle d'un jeune français étourdi et présomptueux » ; il ne croirait jamais, affirmait-il, « que son Altesse lui en eût accordé le pardon, à moins qu'elle ne daignât lui permettre de lui dédier son ouvrage ».

Je me jette à ses pieds pour implorer cette grâce, ajoutait-il avec un pathétique quelque peu comique. Soyez, je vous prie, mon médiateur auprès de cette grande princesse ; tâchez de la déterminer à agréer cette dédicace ; témoignez-lui toute l'importance que j'attache à cette faveur précieuse. Qu'il seroit doux pour moi de pouvoir attester à l'univers le profond respect et l'enthousiasme dont me transportent ses talents et ses vertus et de répandre au dehors les sentiments dont mon cœur est plein. Vous avez ses augustes enfants, tâchés de les engager à intercéder pour moi en votre considération, faites parler la voix forte et touchante de la nature. Qu'elle a d'ascendant sur le cœur d'une mère !

Et après avoir dit que le Cornutus ne paraîtrait pas ou ne paraîtrait « que sous les auspices de cette grande princesse », et rappelé quel intérêt il pourrait lui offrir, il faisait une longue analyse de ce traité. Puis, rassemblant tous les arguments capables de faire impression sur l'esprit de la margrave : « Je n'ai rien oublié, disait-il en terminant, pour rendre cet ouvrage digne des regards de son Altesse. Elle y verra toutes les grandes questions sur la nature de l'âme, son origine, sa durée, sur Dieu, la nature, le temps, la création, les révolutions de ce globe, l'embrasement général qu'il doit éprouver, etc.... Employez, je vous prie, tout votre crédit et tâchez de m'honorer de la réponse la plus prompte que vous pourrez. »

Villoison ne doutait pas encore que cette réponse fût favorable, et il s'obstinait à ne pas comprendre ce que cachaient les ménagements du premier refus qui lui avait été fait. « Je viens, enfin, écrivait-il à Oberlin [1] presque au lendemain du jour où lui était parvenu ce refus, de recevoir une réponse favorable de M. Ring ; il reste encore quelques difficultés à surmonter de la part de la modestie de S. A. S. ; mais j'espère que le crédit de M. Ring et ses bons offices m'en feront triompher. Je compte beaucoup sur son amitié ».

Villoison se faisait illusion. La margrave persista à refuser la dédicace du Cornutus, qu'elle n'avait jamais songé à accepter. Pour mettre fin à une vaine espérance, elle se décida à répondre elle-même au savant [2], et Ring joignit quelques lignes à sa lettre. Villoison dut se rendre cette fois à l'évidence. Il le fit de bonne grâce, à en juger par ce qu'il écrivait à Oberlin [3]. « J'ai reçu une réponse définitive de M. Ring ; la modestie de Mᵉ la margrave ne veut pas entendre raison. Il n'est pas possible de la vaincre. Je vous prie de marquer à M. Ring toute ma reconnaissance. Je suis bien sensible à toutes les peines qu'il s'est données pour moi et ne doute pas du zèle avec lequel il aura plaidé ma cause ». Si Ring n'avait pas apporté autant de zèle que le supposait Villoison, à plaider une cause perdue d'avance, ce ne fut pas sans regret qu'il s'était vu obligé d'opposer un second refus — et un refus signé de la main de la margrave — à la demande de Villoison, mais il n'y avait pas eu, disait-il [4], d'autre « moyen de lui persuader la chose ». Au moment où Ring écrivait ces lignes, Villoison avait depuis longtemps pris son parti de l'échec que venait de subir sa vanité. La faveur dont il jouissait maintenant auprès de Charles-Auguste, duc héritier de Saxe-Weimar, et bientôt neveu par alliance de la margrave, pouvait le consoler de n'avoir pas obtenu le stérile honneur de dédier à la future tante du jeune souverain un ouvrage que, par une ironie du sort, il ne devait jamais publier.

1. Lettre de Villoison du 9 février 1775. *Ms. all.* 192, fol. 139 *a*.
2. Lettre de Ring à Oberlin du 27 mars 1775. *Ms. all.* 200, fol. 325.
3. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 140 *a*.
4. Lettre de Ring à Oberlin du 18 mai 1775. *Ms. all.* 200, fol. 327.

CHAPITRE III

VILLOISON ET LE DUC CHARLES-AUGUSTE

1775

Voyage de Charles-Auguste en France. Le prince Constantin. Le comte de Gœrtz et le major Knebel. Fiançailles du duc à Carlsruhe. Son séjour à Strasbourg. Arrivée à Paris. Vie d'études et de distractions. Relations littéraires et artistiques de Knebel. Diderot, Dorat, Cacault, le graveur Wille. — Relations de Knebel et du duc avec Villoison. Le sculpteur Houdon. Visées ambitieuses de Villoison. Grimm. Hommage du *Lexique homérique* d'Apollonius à Charles-Auguste. Départ du duc. Correspondance de Villoison avec Knebel. — Intrigues à la cour de Weimar. Inquiétudes de Villoison. — Élection de Villoison comme membre associé de l'Académie de Mannheim et de celle de Cortone. Croix demandée au duc par Villoison. Mariage du duc. Épithalame de Villoison. Son envoi. Vers adressés à la duchesse mère et au duc. Wieland. — Correspondance littéraire.

Avant que Charles-Auguste fût appelé à régner, sa mère, la duchesse Anne-Amélie, résolut de faire faire au jeune prince [1] un voyage en France, complément obligé de son éducation. Ce voyage devait, avantage non moins grand, lui donner l'occasion de voir la fiancée qui lui était destinée [2]. Il quitta Weimar le 8 décembre 1774, sous la conduite du comte de Gœrtz, son gouverneur, et en compagnie de son frère cadet, le jeune prince Constantin, du gouverneur de celui-ci, le baron de Knebel, du maréchal de la cour, le baron de Stein, et de son médecin, le conseiller Engelhardt.

On gagna d'abord Francfort, où le duc fit la connaissance de Gœthe ; de là on alla à Mayence, puis à Mannheim ; enfin, le 22, on arriva à Carlsruhe, premier but du voyage entrepris par Charles-Auguste. C'était là que demeurait la fiancée que sa mère lui avait choisie, Louise, fille cadette de Louis IX et de Caroline de Hesse-Darmstadt, « la grande Landgrave » et belle-sœur du prince

1. Né le 3 septembre 1757, Charles-Auguste n'avait pas encore dix-huit ans. A. Schöll, *Karl August-Büchlein*. Weimar, 1857, in-8°, p. 10.

2. H. Düntzer, *Gœthe und Karl August*. Leipzig, 1888, in-8°, p. 9.

royal de Prusse Frédéric-Guillaume, ainsi que du tsarévitch Paul. Depuis le mariage d'une troisième sœur [1], Amélie, avec le prince héritier de Bade, Charles-Louis [2], et la mort de sa mère, la jeune princesse demeurait à la cour du margrave Charles-Frédéric, son oncle par alliance [3]. Les fiançailles eurent lieu presque aussitôt [4], et peu après le duc se remit en route.

Les voyageurs gagnèrent d'abord Strasbourg ; ils y restèrent plusieurs semaines. Cette ville était alors une résidence recherchée par les étrangers ; son université attirait des étudiants des pays les plus éloignés [5]. Gœthe était venu y faire son droit au printemps 1770 ; Herder y avait passé l'hiver suivant [6] ; à la fin de 1774, les jeunes princes de Darmstadt, accompagnés de leur gouverneur Petersen, s'y étaient fixés pour un an [7]. Le poète Lenz s'y trouvait déjà en compagnie d'un jeune Courlandais [8]. Il n'est pas surprenant que Charles-Auguste s'y soit arrêté avec son frère. Ce séjour lui permettait d'aller, quand il le voulait, voir sa fiancée [9]. Le temps d'ailleurs que lui et son frère Constantin passèrent à Strasbourg ne fut pas perdu ; ils l'employèrent à visiter ce que cette ville offrait de remarquable, tout en se livrant aux

1. Une quatrième fille de la landgrave, Caroline, avait épousé, en 1768, Frédéric V, landgrave de Hesse-Hombourg. Traugott-Gotthelf Voigttell u. Ludwig-Adolf Cohn, *Stammtafeln. Die deutschen Staaten.* Braunschweig, 1871, in-fol., p. 123.

2. Le 15 juillet 1774. La grande Landgrave était morte le 30 mars précédent.

3. Charles-Frédéric avait épousé, le 28 janvier 1751, Caroline-Louise, fille de Louis VIII de Hesse-Darmstadt, sœur du père de la jeune princesse. Tr.-Gotthelf Voigttel u. L. Ad. Cohn, *op. laud.*, p. 102.

4. Le 20 janvier d'après le voyageur suédois Björnståhl, cité par Ed. Vehse, *Geschichte der Höfe der Häuser Baiern, Würtenberg, Baden und Hessen.* Hamburg, 1853, t. IV, p. 201.

5. J.-G. Schweighaeuser, *Vie de Chr. Guil. Koch*. Strasbourg, s. d., in-8, p. 9.

6. Charles Joret, *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle.* Paris, 1875, in-8°, p. 303 et 304.

7. Correspondance de Ring et d'Oberlin. Lettre du 30 novembre 1774. *Ms. all.* 200, fol. 321.

8. Lettre de Ring à Oberlin du 19 janvier 1775. *Ms. all.* 200, fol. 323. — Lettre d'Oberlin à Ring du 16 janvier 1775. *Comm. epist. Ring.*, t. IX, n° 1.

9. On le voit, entre autres, aller le 27 janvier à Carlsruhe et le 14 février à Rastadt. *Acta die von dem Grafen v. Görz übergebenen Rechnung der Herzogs Carl August und Prinzen Constantin Reise nach Paris... betreffend.* Archives de Weimar. A. 81, fol. 11 et 12.

distractions de leur âge ; ils fréquentaient assidûment les représentations dramatiques, les « redoutes », les bals masqués. Il semble que la duchesse Amélie hésita longtemps sur la direction que ses fils devaient prendre ; elle redoutait pour eux le séjour de Paris et songea d'abord à les envoyer à Lyon ; mais, sur le conseil de Dalberg [1], le futur prince-primat d'Allemagne, alors gouverneur d'Erfurt, elle finit par consentir à ce qu'ils allassent à Paris. Le 24 février 1775, ils quittèrent Strasbourg ; trois jours après, ils atteignirent la capitale [2]. Ils devaient y rester deux mois et demi.

Un des compagnons des princes, Knebel [3], nous a laissé quelques notes sur ce séjour prolongé [4] ; tout incomplètes qu'elles sont, elles nous laissent déjà entrevoir de quelle manière Charles-Auguste et son frère employèrent les dix à onze semaines qu'ils passèrent à Paris ; les lettres de Villoison qu'on lira plus loin contribuent aussi à nous mettre au courant de la vie que menèrent les jeunes princes pendant leur séjour dans la capitale française ; enfin le « Compte des dépenses de leur voyage », établi par le gouverneur de Charles-Auguste, nous permet de les suivre jour par jour au milieu de leurs occupations et de leurs plaisirs. On les voit visiter tour à tour les monuments, les musées publics ou privés, fréquenter les salons à la mode, mais surtout les théâtres [5], entrer en relation avec les savants et les artistes, prendre des leçons de mathématiques, de déclamation [6] et même d'anatomie. On n'oublia pas, on le pense, les diverses académies. Le jeudi 16 février, le jeune Charles-Auguste assista à la réception de Malesherbes, successeur de Dupré de Saint-Maur à l'Académie française. Le futur protecteur des arts et des lettres dans son pays ne put

1. Karl Freiherr von Beaulieu-Marconnay, *Karl von Dalberg und seine Zeit*. Weimar, 1879, in-8°, t. I, p. 43.

2. Archives de Weimar. A. 81, fol. 14 *b* et 23 *a*.

3. Karl-Ludwig von Knebel, né en 1744 au château de Wallerstein, suivit d'abord son père à Ratisbonne et à Ansbach ; puis, après avoir étudié le droit à Halle, il entra, en 1765, dans l'armée prussienne, qu'il quitta au bout de huit ans.

4. *Knebel's literarischer Nachlass*. Leipzig, 1840, t. I, p. XXVII et suivantes.

5. Dans les comptes de Gœrtz il est fait vingt et une fois mention de places louées à la Comédie française, à l'Opéra, à la Comédie italienne ou dans d'autres théâtres pour Charles-Auguste, son frère et leurs gouverneurs.

6. Les *Acta* font mention de 96 l. données au mathématicien Masson et de 240 l. remises à Le Cain.

manquer d'être frappé de ce que dit le récipiendaire du rôle joué par les écrivains dans la société moderne. Il ne dut pas écouter avec moins d'intérêt l'éloge piquant que d'Alembert fit, à la fin de la séance, de l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du premier projet de paix perpétuelle [1]. Dans une lettre à sa sœur [2], Knebel a raconté longuement la visite qu'il fit avec les princes au château de Versailles. C'était alors la résidence de la cour ; il n'est donc pas surprenant de voir les nobles étrangers s'y rendre dès les premiers temps de leur séjour à Paris ; ils étaient assurés d'ailleurs d'y rencontrer un accueil empressé. La condition des princes, leurs relations avec les ducs de Deux-Ponts leur ouvraient les portes des palais royaux et des salons les plus renommés.

Si le comte de Gœrtz était l'introducteur naturel de Charles-Auguste et celui de son frère dans les salons officiels, le baron de Knebel, de son côté, leur servait de guide dans le monde des artistes et des savants. Personne n'était plus propre que le gouverneur du prince Constantin à jouer ce rôle ; esprit cultivé, poète non sans mérite, cet ancien officier de Frédéric II avait un amour profond pour les lettres, et il recherchait toutes les occasions d'entrer en rapport avec ceux qui les cultivaient. Son admiration pour Wieland l'avait, en septembre 1773, conduit à Weimar, où la duchesse Amélie se l'attacha ; l'année suivante, en traversant Francfort avec les princes, il n'avait eu rien de plus pressé que de rendre visite à Gœthe, et ce fut lui qui ménagea la première entrevue de Charles-Auguste et de l'auteur de *Werther*. A Carlsruhe, son premier soin aussi fut d'aller voir l'auteur de la *Messiade*, qui résidait alors dans cette ville ; et ce fut lui encore, qui, à Strasbourg, mit en rapport son élève et le duc héritier avec le poète Lenz [3].

A Paris, Knebel suivit son penchant naturel. On le voit peu de jours après son arrivée écrire à Dorat [4], un des premiers poètes français qui soient allés chercher des sujets d'inspiration dans la

1. *Correspondance littéraire de Grimm*, éd. Tourneux, t. XI, p. 35. — P. von Bojanowski, *Herzog Karl August von Weimar in einer Sitzung der Pariser Akademie.* (*Freundesgaben für Karl Frenzel*, p. 5-10).

2. Du 14 mars 1775. *Knebel's literarischer Nachlass*, t. I, p. 188. La visite eut lieu le 7 mars. *Acta*. 81, fol. 17 et 18.

3. M. Hugo von Knebel-Dœberitz, *Karl Ludwig von Knebel. Ein Lebensbild.* Weimar, 1890, in-8°, p. 26.

4. Lettre à sa sœur Henriette du 14 mars 1775.

littérature allemande [1] ; on comprend aussi qu'il désirât en faire la connaissance. Il n'eut pas, au contraire, à faire celle de Cacault [2], dont il ne parle qu'en passant dans ses mémoires, mais dont il est, à différentes reprises, question dans sa correspondance avec Villoison. Il s'était lié avec lui pendant le séjour que fit à Berlin le futur diplomate, et il le fréquenta beaucoup à Paris.

Rentré depuis peu de temps en France, Cacault devait offrir à Knebel la société la plus attrayante. Pendant les deux années de son exil volontaire, qu'il avait passées en Allemagne, il en avait non seulement appris la langue, mais il en avait étudié avec passion la littérature, et était resté en rapports étroits avec plusieurs des grands écrivains du jour. On comprend combien les entretiens d'un tel homme devaient être précieux à Knebel ; il y trouvait à la fois de quoi flatter ses goûts littéraires et satisfaire sa curiosité de savoir et d'apprendre. Le voyageur allemand rapporte qu'il fut introduit par Cacault dans la société de jeunes novateurs qui préparaient dans le silence les réformes de la Révolution [3]. Ce fut lui peut-être aussi qui le mit en rapport avec quelques-uns des « hommes remarquables », qu'il connut et fréquenta à Paris.

Au premier rang de ceux-ci il faut placer Diderot, dont les connaissances universelles et la conversation instructive le séduisirent. L'ami de Grimm, d'ailleurs, n'était pas étranger au mouvement contemporain des esprits en Allemagne, et personne mieux que lui ne pouvait initier Knebel à l'état des lettres et des arts dans notre pays. Le gouverneur du prince Constantin raconte que Diderot l'entretint longuement des savants de sa nation, en particulier de Mendelssohn, dont l'exclusion de l'Académie de Berlin l'indignait ; il rapporte aussi que l'auteur des *Salons* voulut bien l'accompagner dans « l'atelier d'un sculpteur ». Il s'agit

1. Charles Joret, *Des rapports littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*. Paris, 1884, in-8°, p. 39.

2. Né à Nantes en février 1743, François Cacault avait été, à l'âge de vingt-deux ans, nommé professeur à l'École militaire ; mais, à la suite d'un duel, il se vit obligé, en 1769, de donner sa démission et, bientôt après, il visita tour à tour l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre et ne revint à Paris qu'en décembre 1774. Charles Joret, *Cacault écrivain*. Rennes-Paris, 1905, in-8°.

3. *Knebel's literarischer Nachlass*, t. I, p. XXVIII. Parmi ces novateurs, H. von Knebel-Dœberitz, *op. laud.*, p. 28, cite, je ne sais d'après quelle autorité, François de Neufchâteau.

probablement, nous le verrons, de l'atelier du célèbre statuaire Houdon.

Il est vraisemblable que Knebel fut aussi en relation à Paris avec le baron Grimm, rentré depuis le mois d'octobre de l'année précédente de son voyage en Russie [1] ; la cour de Weimar songeait, nous le verrons, à ce moment même, à faire du correspondant de Catherine et de la grande Landgrave son ministre à Paris. Il est peu probable que Knebel n'ait pas connu ces négociations ou n'ait pas eu occasion de voir ou de rencontrer alors l'auteur de la *Correspondance littéraire* ; mais aucun document ne nous renseigne sur les relations qu'il put avoir avec lui. Nous savons, au contraire, qu'il eut de fréquents rapports avec Wille [2], dont la maison hospitalière était le rendez-vous habituel des Allemands venus à Paris. Dans un voyage précédent, en 1770, il avait fait la connaissance de l'habile artiste [3] ; cette fois encore une de ses premières visites fut pour lui ; il alla le voir dès le 10 mars. Ce fut bientôt le tour de Charles-Auguste ; le 23, le prince vint, en compagnie de Knebel, faire une première visite à Wille, visite qu'il répéta le 29 et le 30 avril. Le 7 du mois suivant, on retrouve encore Knebel chez l'artiste, mais cette fois accompagné de Cacault et du jeune comte de Grammont ; quatre jours après, il venait lui faire ses adieux [4].

On est en droit de supposer que Knebel dut, comme avec Wille, entrer sans doute en rapport avec Junker [5], ce traducteur en français de tant d'ouvrages allemands, dont il est question d'ailleurs dans la correspondance de Villoison. Mais Knebel n'en parle pas plus que de Grimm, dans ses notes de voyage ; il mentionne, au contraire, d'une façon toute spéciale « le savant et

1. Il y avait accompagné la landgrave de Hesse-Darmstadt et assisté au mariage de sa fille avec le tsarévitch.

2. Célèbre graveur, né en 1715 près de Giessen et établi à Paris depuis 1736 ; il avait servi de guide à Herder, quand celui-ci vint en France en 1769.

3. *Mémoires et Journal de J.-G. Wille, graveur du roi*, publiés par Georges Duplessis. Paris, 1857, in-8°, t. I, p. 434.

4. *Mémoires de Wille*, t. II, p. 4, 7, 11, 12, 13 et 14.

5. Junker (Georg-Adam), né à Hanau en 1716, professeur d'allemand à l'école militaire, auteur, entre autres, des *Principes de la langue allemande* (1760), d'un *Choix varié de poésies philosophiques et agréables*, traduites de l'anglais et de l'allemand (1770), etc.

bon Villoison, qui le venait voir presque tous les jours [1]». Ces relations suivies de l'écrivain allemand avec l'helléniste français ne doivent pas surprendre ; on se les expliquera sans peine si l'on songe que le gouverneur du prince Constantin était érudit aussi bien que poète : il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que, humaniste lui-même, il se soit plu dans la société d'un des plus jeunes, mais déjà des plus célèbres hellénistes de l'époque. Cette notoriété désignait Villoison à l'attention de Knebel ; mais elle ne suffit pas à expliquer l'espèce d'intimité qui s'établit entre lui et le gouverneur du prince Constantin, encore moins ses rapports avec Charles-Auguste et le comte de Gœrtz, gouverneur du jeune duc. Il y en a une autre raison, c'est cette habileté à se faire valoir que j'ai déjà signalée chez l'érudit français, une politesse et des prévenances poussées jusqu'à l'obséquiosité.

*
* *

On ignore au juste à quelle époque Villoison entra en rapport avec Knebel et avec le duc de Weimar ; mais leurs relations remontent aux premiers temps du séjour de ce prince à Paris. Dans un passage d'une lettre à Knebel, malheureusement non datée, Villoison rappelle qu'il fit la connaissance de Charles-Auguste et de Knebel dans le « cabinet des pierres gravées » du duc d'Orléans ; et la « Correspondance littéraire », adressée au jeune duc par Villoison, nous apprend que ce fut l'abbé de Lachau, « garde » de ce cabinet, qui le mit en rapport avec les nobles voyageurs [2]. Rien n'était plus naturel que de les adresser au savant helléniste qu'on appelait, nous dit-il lui-même [3], « l'ami des Allemands » et qui, en correspondance avec les érudits les plus célèbres de l'autre côté du Rhin, recevait la visite de tous ceux d'entre eux qui venaient à Paris.

1. *Knebel's Nachlass*, t. I, p. xxix.

2. Düntzer n'a publié qu'un très court fragment de cette lettre, qui fut écrite pendant le séjour du duc à Paris. *Zur deutschen Literatur und Geschichte*, t. I, p. 35, note. — Bibl. nat. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 61. — Dans les Comptes de Gœrtz, à la date du 25 mars, il est question d'une visite du jeune prince à la Galerie du Palais-Royal. *Acta*, 81, fol. 18 *b*. La première rencontre de Villoison et de Charles-Auguste eut-elle lieu ce jour-là? Je ne saurais le dire.

3. Lettre à Knebel du 29 mai 1775.

Quoi qu'il en soit, des relations intimes s'établirent bientôt entre Villoison et Knebel, et, le témoignage de l'écrivain allemand est formel à cet égard, elles furent fréquentes. On comprend que, admirateur de l'antiquité comme il l'était, le gouverneur du prince Constantin se soit plu dans la société de l'éditeur futur d'Homère ; celui-ci ne trouva pas moins de charme dans celle de Knebel ; avec cette exaltation de sentiments qui lui était naturelle, il conçut pour l'écrivain allemand une amitié que l'absence ne devait pas diminuer, et dont l'expression atteint parfois aux dernières limites de la tendresse. On en trouvera par la suite des preuves nombreuses.

Des relations non moins suivies, si elles furent autres, s'établirent entre le savant français et Charles-Auguste ; ce prince avait besoin d'un guide à Paris ; Villoison le comprit ; il vit là une occasion, un moyen facile de se rendre nécessaire ; il ne négligea rien pour atteindre son but ; dès le premier instant il se mit aux « ordres du prince » [1]. Un jour il lui ménage une réception dans un salon connu, par exemple dans celui de Mme Chénier, femme du ministre de France à Constantinople et au Maroc et mère des poètes André et Marie-Joseph [2]. Une autre fois il s'offre de l'accompagner à la « rentrée publique de l'Académie des Inscriptions [3] », ou de le mener voir le musée alors si renommé de Mlle Biheron [4]. Villoison se chargeait aussi de procurer au duc les livres et les objets d'art dont il avait besoin pour sa bibliothèque et son « académie ».

1. Lettre du 20 avril 1775. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur und Geschichte*, t. I, p. 32.

2. « Ces dames (Mme Chénier et sa fille), écrivait Villoison à cette occasion, se feroient un devoir de recevoir les princes, comme ils le méritent, et avec l'habit grec... Je puis vous assurer, ajoutait-il ingénument, que c'est le plus beau commentaire des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans. » Lettre sans date. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 35, note.

3. Lettre du 20 avril. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 33.

4. Marie-Catherine, fille d'un pharmacien, née à Paris en 1719, s'appliqua de bonne heure à confectionner en cire des pièces d'anatomie ; elle forma ainsi un cabinet curieux, qu'elle ouvrait tous les mercredis aux amateurs qui, moyennant trois francs, avaient la permission de le visiter. *Nouvelle biographie universelle*, s. v. La visite que Charles-Auguste fit au musée de Mlle Biheron lui plut tellement qu'il résolut de prendre d'elle des leçons d'anatomie ; le 28 avril, une somme de 96 l. lui fut versée en paiement de celles qu'elle avait données au jeune prince. *Acta*, 81, fol. 21 *a*.

Nous le verrons même envoyer à Charles-Auguste une notice des sculptures et des tableaux exposés au Louvre, à la Saint-Louis 1775 [1]. Ce fut Houdon lui-même qui avait fait celle des sculptures. Le duc était aussi entré en rapport avec le célèbre statuaire — le sculpteur sans doute dans l'atelier duquel Knebel fut conduit par Diderot — ; Houdon était allé en Allemagne à deux reprises différentes [2], et, s'il n'avait pas été l'hôte de la cour de Weimar, il avait été reçu à celle de Gotha. Sur la recommandation de Grimm, Ernest II avait commandé à l'artiste français le monument de sa mère, Sophie-Dorothée ; ce projet était bien fait pour attirer l'attention de Charles-Auguste ; mais d'autres œuvres de Houdon devaient encore la solliciter ; il faisait en ce moment quatre bustes dont deux en particulier, celui de la cantatrice Sophie Arnould et celui de Gluck, furent remarqués [3] ; le jeune prince, qui avait vu et admiré le dernier dans l'atelier du sculpteur, résolut de l'acheter pour orner le musée de Weimar [4]. Dans une lettre du 8 septembre, Houdon en envoyant à Villoison la notice qu'il lui avait demandée sur les sculptures du dernier salon, l'informait de l'expédition de ce buste à Strasbourg sous « l'adresse du duc [5] ».

Ce n'était pas sans raison qu'en cette circonstance Houdon s'adressait à Villoison ; depuis le départ du duc héritier, le savant helléniste était devenu son correspondant. A peine avait-il fait la connaissance de Charles-Auguste que l'érudit français songea à se faire attacher au service de ce prince. Il eut d'abord l'ambition d'être ministre de Saxe-Weimar à Paris. Il s'en ouvrit au comte de Gœrtz, qui lui donna « les espérances les plus flatteuses [6] », tout en lui apprenant que le « duc avait déjà

1. Suppl. grec, *Ms.* 943, fol. 60 *b*.

2. August Beck, *Ernst der Zweite, Herzog zu Sachsen-Gotha und Altenburg*. Gotha, 1854, in-8, p. 237. — Délerot et A. Legrelle, *Notice sur J.-A. Houdon*. Versailles, 1856, in-8, p. 44.

3. *Observations sur les ouvrages exposés au sallon du Louvre*. Paris, 1775, in-8, p. 55.

4. Knebel l'obtint pour la somme modique de 4 louis ; ce buste est aujourd'hui encore à la bibliothèque de Weimar.

5. Suppl. grec, *Ms.* 943, fol. 60 *b*. — Charles Joret, *Houdon et le duc de Weimar, Charles-Auguste*, p. 4. (*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1896).

6. Lettre du 20 avril 1775.H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur und Geschichte*, t. I, p. 31.

pris des engagements avec un homme qui lui était fortement recommandé par une cour voisine ». Cet « homme » n'était autre que Grimm, que la cour de Saxe-Weimar avait eu l'idée de prendre de moitié avec le duc de Gotha pour ministre à Paris [1]. Cette combinaison échoua, sans que Villoison fût choisi ; Gœrtz redoutait l'opposition que le comte de Vergennes pourrait faire à sa nomination ; mais il laissait entrevoir à l'ambitieux helléniste que « le prince pourroit toujours lui conférer à Paris le caractère sacré de son ministre, quoique non chargé d'affaires, mais jouissant de tous les droits, privilèges et honneurs attachés au corps diplomatique ».

La perspective de ce « titre, et d'un titre respectable aux yeux de la France », flattait singulièrement l'amour-propre de Villoison ; aussi pressait-il Knebel, ignorant alors l'opposition sourde, qui existait entre lui et le comte Gœrtz, de lui prêter son concours pour obtenir cette distinction désirée :

Je vous supplie, lui écrivait-il [2], monsieur et très cher ami, car vous voulez bien permettre que mon cœur vous donne ce titre, je vous supplie de vouloir bien achever votre ouvrage, maintenant qu'il est si heureusement commencé, de continuer de me recommander au duc et à M. le comte de Gœrtz et de leur montrer avec quel zèle à Paris je leur rendrais service pour les affaires, correspondances, etc., et à Weimar, où je pourrois faire souvent et très souvent des voyages, car je serai toujours aux ordres du prince pour sa bibliothèque, son académie. Votre cœur et l'excès de votre amitié vous suggéreront le reste pour appuyer fortement ma demande. Je vous prie de vouloir bien presser vivement et de saisir le moment où vous avez mis les affaires en si bon train. Je désirerois bien pouvoir avoir par la suite un entretien avec le duc sur cet objet. D'icy à dix-huit mois je ne serois libre que de pouvoir faire seulement des voyages de petite durée à Weimar, parce que j'ai premièrement des biens à vendre, dont je veux me défaire, secondement un bâtiment à achever et, ce qui est essentiel pour ma petite fortune, un livre à finir et à faire imprimer [3], et alors je le dédierois au prince qui seroit mon maître, pour lui consacrer et lui rapporter tous mes travaux. Comme je ne puis pas quitter ma mère que j'aime tendrement et plus que ma vie, je l'emmènerois dans tous les voyages que je ferois d'un peu de durée ; je le dois

1. Edmond Schérer, *Melchior Grimm ; l'homme de lettres ; le factotum ; le diplomate.* Paris, 1887, in-8°, p. 432.

2. Lettre du 20 avril 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 31-32.

3. Il s'agit de l'édition des œuvres de Cornutus, qui ne fut ni achevée, ni publiée.

à cette tendre mère, et les loix du sang me sont infiniment chères. Qu'elle seroit ravie de me voir à Weimar auprès du meilleur de tous les princes ! Quelle joie pour moi de vous y embrasser, vous, monsieur et très cher ami, l'auteur de mon bonheur !

Villoison se peint dans ce fragment de lettre, et c'est là ce qui en fait l'intérêt ; il n'est pas moins curieux de l'entendre parler de l'espoir que Gœrtz lui avait peut-être malicieusement donné d'être nommé conseiller de légation et envoyé « en qualité de ministre dans les différentes cours où il voudroit aller ». Ses goûts d'érudit se réveillant alors, il se demandait si dans dix-huit mois ou au plus tard dans deux ans, « quand il seroit entièrement libre de voler au-devant des ordres de son Altesse Sérénissime, le duc ne pourroit pas l'envoyer comme ministre à Florence ». Quel voyage pourrait lui être plus avantageux, « à cause des manuscrits et des richesses qu'il y acquéreroit et dont il enrichiroit ses ouvrages et la bibliothèque du duc, en même temps qu'il feroit ses affaires comme ministre [1] » ! Pour réussir complètement, il fallait s'insinuer de plus en plus dans les bonnes grâces de Charles-Auguste. De là le soin avec lequel il recherchait les occasions de lui être agréable ou seulement de l'approcher.

Il y avait encore un autre moyen de gagner la faveur du duc ; c'était de le flatter et de le combler d'éloges ; Villoison n'eut garde de l'oublier. Le manuscrit 943 déjà cité de la Bibliothèque nationale [2] renferme une épître curieuse à cet égard, adressée par le savant helléniste à Charles-Auguste, dans laquelle il lui fait hommage, présent bien sérieux pour un prince de dix-huit ans [3], de son édition du *Lexique grec de l'Iliade et de l'Odyssée*, publiée deux ans auparavant. Cette dédicace est écrite dans un latin élégant et le style le plus flatteur. Ne possédant rien, disait-il, qu'il pût donner au duc de vraiment digne de lui, c'était lui-même [4] qu'il offrait, avec les prémices de son talent et de ses travaux, à ce prince « nourri dans la sagesse et la philosophie ». Il se flattait que le nom d'Apollonius lui plairait comme étant d'un heureux augure. « Pour lui, il portait

1. Lettre du 20 avril déjà citée.
2. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 125.
3. Charles-Auguste était né, comme on l'a vu, le 3 septembre 1757.
4. « Dono tibi quod unum habeo, me ipsum. »

envie à son livre, qui, sans lui, irait vers cette cour fortunée, où la justice, la paix et le bonheur, avant de s'éloigner de la terre, avaient fixé leurs pas et souriaient à son souverain [1]. » Et Villoison terminait en demandant au ciel de conserver pour le bien de la république des lettres et le bonheur des hommes la vie de Charles-Auguste, aussi longtemps que le souvenir de ses bienfaits subsisterait en Saxe. Si l'on songe que le jeune duc prit en main cette année seulement le gouvernement de ses états, on voit qu'il était difficile de pousser plus loin l'adulation.

Malgré ces flatteries et ces efforts, Charles-Auguste partit sans avoir conféré à Villoison le titre de ministre que briguait le vaniteux érudit ; dans les premiers jours du mois de mai, il quitta Paris [2]. Avant de s'éloigner de cette ville, Knebel avait adressé à Villoison une lettre, « à laquelle il semblait avoir voulu attacher son âme si belle et si aimante [3] ». A peine arrivé à Strasbourg, il s'empressa de lui en écrire une autre non moins affectueuse. On comprend dans quel ravissement elles mirent Villoison.

Je les ai sans cesse sur mon bureau, je les lis, je les relis, je les baise sans cesse pour me consoler de votre absence, en attendant que nous soyons réunis et que je puisse vous embrasser à mon aise. Oh ! mon cher ami, je n'oublierai jamais, non jamais, le premier entretien que nous eûmes ensemble chez moi, au sortir de chez Mme Chénier, et où vous épanchâtes votre cœur avec tant de confiance et de franchise dans le sein d'un étranger que vous ne connaissiez pas et qui depuis est devenu pour la vie votre meilleur ami. Il y avait longtemps que mon cœur cherchoit quelqu'un sur lequel il pût se reposer... Je suis bien éloigné de mériter les choses obligeantes et trop flatteuses que votre amitié me prodigue à l'envi ; mais je me glorifie de mériter l'éloge *d'ami des Allemands* ; c'est le plus beau titre que je puisse ambitionner, et une place dans votre cœur fait le seul objet de mes vœux... Peut-on vous voir sans vous aimer ?

Villoison revient à chaque instant dans sa correspondance sur l'amitié que lui avait inspirée Knebel ; mais nulle part on n'en

1. « Hujusce Apollonii sorti invideo, quod sine me ibit, ad fortunatam accidet aulam, in qua ultima excedentes terræ vestigia fixerant justitia, pax et felicitas, quæ tibi dominanti adrident. »

2. Le 11, Knebel alla faire ses adieux à Wille. *Mémoires de Wille*, t. II, p. 14. — Le lendemain 12, on se mit en route. *Acta*, 81, fol. 23 *a*.

3. Lettre du 29 mai 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 35.

trouve une expression aussi passionnée que dans une lettre qu'il lui adressa dans le courant du mois d'août ; elle est trop caractéristique de sa manière de sentir et de penser pour que je n'en détache pas quelques passages [1].

Avec quel plaisir n'ai-je pas reçu la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'étais affamé de vos nouvelles, mon cœur en avait un besoin inexprimable... De grâce, une autre fois, ne soyez pas si longtemps à me refuser la seule satisfaction qui me reste, celle de recevoir de vos lettres, puisque je suis privé du plaisir de vous embrasser... Ah ! quelle joie j'aurois de vous serrer dans mes bras à Weimar, de vous témoigner tout mon attachement, toute ma reconnaissance ! Oui, je puis vous l'assurer, jamais je n'ai tant aimé personne, et aussi personne ne m'a jamais donné, même parmi les Allemands, cette nation pleine de franchise, les marques de confiance et d'amitié que vous avez prodiguées à un jeune homme que vous ne connaissiez aucunement. Je les aurai toujours présentes à l'esprit, ces marques de bonté singulières, et j'en conclus qu'il faut que nos âmes soient faites l'une pour l'autre, puisqu'elles ont cherché à se réunir et à se confondre dès le premier instant.

Et il continue en racontant à Knebel la rencontre qu'il avait faite d'un de ses amis et de ses admirateurs, ce qui lui donnait une occasion naturelle de revenir sur l'affection qu'il ressentait pour lui et sur l'admiration qu'il éprouvait, un peu sur parole, il est vrai, pour son talent poétique.

Un célèbre Hollandais, nommé M. van Santen [2], qui m'a été adressé à Paris par plusieurs savants de Hollande, m'apporte son album, me le laisse et me prie d'y écrire quelque sentence. Je le parcours avidement, j'y retrouve les noms les plus célèbres et enfin j'y découvre le plus cher de tous. C'était le vôtre, mon cher ami, j'y reconnois votre main, cher baron, cette main qui a si souvent serré la mienne et que j'ai si souvent pressée contre mon cœur. J'y vois deux vers allemands de vous qui peignent votre âme aimante et sensible. Transporté de cette découverte, plein d'attendrissement, je vole chez M. van Santen, j'épanche mon bonheur dans son sein et j'ai de plus la satisfaction de trouver un homme qui partage mon transport et tous mes sentiments d'estime et d'amitié. Il me raconte la liaison qu'il a eue avec vous à Postdam. Il me parle surtout de vos talents supérieurs pour la poésie, me répète, et il est très bon connaisseur, que vous êtes sans contredit un des meilleurs poètes allemands, qu'il a vu avec la plus grande admi-

1. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 113 *a*.
2. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 113 *b*. — Voir sur van Santen, le chap. suivant.

ration plusieurs de vos pièces imprimées dans différents recueils. Je vous prie de vouloir bien me marquer si vous comptez les faire réunir et les faire imprimer conjointement. M. van Santen vous en prie instamment et il dit que c'est le vœu de toute l'Allemagne.

Comme en venant, les princes, au retour, s'arrêtèrent à Strasbourg ; pendant le séjour qu'ils y firent, Knebel alla voir, peut-être de la part de Villoison, un des correspondants de celui-ci, Oberlin, « le digne et savant élève et successeur de M. Schœpflin », ainsi qu'il l'appelle quelque part [1]. La connaissance qu'il fit de l'habile érudit ne fut pas moins agréable à Knebel que ne l'avait été à Villoison lui-même celle qu'il lui avait fait faire de Cacault. L'ancien professeur à l'École militaire était alors précepteur des fils du comte de Grammont [2] ; mais cette circonstance n'empêcha pas Villoison de le voir souvent, et dans leurs réunions ils s'entretenaient de Knebel, comme à Strasbourg ce dernier s'entretenait de Villoison avec Oberlin.

*
* *

Cependant Charles-Auguste avait quitté Strasbourg, et, après un court séjour à Carlsruhe [3], il était, le 21 juin, rentré à Weimar. Alors commencèrent des intrigues dont le bruit vint jusqu'à Villoison et le remplit d'inquiétude. Mécontente de l'influence que Gœrtz semblait avoir prise sur son fils pendant le voyage de France et redoutant les changements qu'il pourrait lui conseiller dans le gouvernement après sa majorité, la duchesse Amélie avait tout fait pour éloigner le comte. Aidée par Dalberg [4] et le ministre Fritsch [5], elle parvint à ses fins ; Gœrtz fut mis à la retraite, sans s'éloigner toutefois de la cour ; Charles-Auguste renonça à ses projets de changement, et la révolution de palais que redoutait la duchesse mère n'éclata pas ; son fils lui succéda paisiblement au pouvoir et ne songea plus qu'à aller chercher sa fiancée à Carlsruhe.

1. Suppl. grec, *ms*. 943, fol. 57.
2. Antoine-Adrien, maréchal de France ; ses fils étaient Antoine-Louis-Marie, né le 17 août 1755, et Antoine-François, né le 1er septembre 1758.
3. Il y resta du 22 mai au 6 juin. *Acta*, 81, fol. 26-27.
4. Karl Freiherr von Beaulieu-Marconnay, *Karl von Dalberg*, t. I, p. 45-49.
5. Karl Freiherr von Beaulieu-Marconnay, *Anna Amalia, Carl August, und der Minister von Fritsch*. Weimar, 1878, 8°, p. 91-97.

Villoison suivait d'un œil anxieux ces événements dont l'éloignement ne lui permettait que de juger bien imparfaitement ; il était « affamé de nouvelles » [1], et allait à chaque instant en demander à Cacault ; sur ces entrefaites une lettre de Weimar, adressée à Junker, vint annoncer à Paris la disgrâce de Gœrtz. Aussitôt il demande à Knebel si la nouvelle est bien vraie. Il avait toujours cru, ajoute-t-il [2], « apercevoir que le duc était gêné devant le comte ». Enfin Knebel lui annonce officiellement la disgrâce de Gœrtz, et, comme Villoison apprend en même temps ou sait déjà l'opposition sourde qui existait entre eux, maintenant il ne se contient plus.

Je vous félicite bien sincèrement, écrivait-il le 25 août [3], de la retraite de M. le comte de Gœrtz et je prends toute la part possible à cet événement. Vous sçavez, mon très cher ami, que je vous ai dit mille fois que le comte de Gœrtz ne me plaisoit pas, malgré les politesses froides qu'il affectoit de me prodiguer. Mais je ne prenois pas le change et, quand je l'aurois ignoré jusqu'alors, vous m'aviez trop bien appris à connoître le vrai langage du cœur et les épanchements de l'amitié.

Il y avait un nuage cependant à la joie de Villoison ; il tremblait que le comte ne « revînt sur l'eau ». « Ce seroit alors un ennemi d'autant plus dangereux qu'il seroit irrité par sa disgrâce. » C'est ce qu'il fallait insinuer à la princesse Amélie, « afin qu'elle le fît sentir au duc ». Puis il demandait à Knebel « de lui donner des détails plus circonstanciés sur ce grand événement, qui marquait la fermeté du duc et la sagesse de Mme la princesse ». Il désirait connaître aussi quels sujets on avait de craindre « qu'il ne gagnât l'esprit de la jeune princesse ».

Je sçais, continuait-il [4], que c'est un homme artificieux, mais vous me permettrez de vous dire que je ne le crois pas sans esprit ; qu'il vous souvienne, mon cher ami, que je m'étois aperçu de la gêne et de la contrainte où étoit le duc devant le comte de Gœrtz [5], de ses politesses froides et forcées, et que j'avois même eu le plaisir de vous faire part de ces remarques et de vous observer que ce n'étoit qu'à vous, mon très

1. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 113 *a*.
2. Même lettre, fol. 113 *b*.
3. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 39.
4. Même lettre, H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 40.
5. On retrouve à peu près les mêmes expressions dans un passage du brouillon de lettre de la Bibl. nat. cité plus haut.

cher ami, que le duc parloit avec confiance, amitié et effusion de cœur. Les moindres gestes le déceloient. Rappelez-vous que je vous en ai averti le dernier jour que je vous ai tenu serré dans mes bras, la veille de votre départ.

La situation de Wieland, dont la présence à Weimar n'était d'ailleurs plus nécessaire depuis la majorité de son élève Charles-Auguste, avait paru doublement menacée au milieu de la révolution de palais qui avait si vivement préoccupé Villoison ; on avait, disait-il, marqué à M. Cacault que « l'immortel M. Wieland » était enveloppé dans la disgrâce du comte [1]. Quoique Villoison ne connût pas personnellement l'auteur d'*Agathon*, ce qu'il en avait entendu dire lui avait inspiré une profonde estime pour le poète allemand ; il ne pouvait comprendre le coup qui le frappait.

Monsieur Wieland est un grand homme qui fait l'honneur de sa patrie et de sa langue. Je vous remercie infiniment de m'avoir procuré l'honneur de sa connaissance et de lui avoir parlé de moi. Je vous prie de vouloir bien lui faire agréer l'assurance de mon profond respect et de ma haute admiration. Plusieurs sçavants allemands me parloient de lui dernièrement et me disoient qu'il sçavoit son Lucien et son Platon par cœur et qu'il possède le grec comme sa langue maternelle. C'est ce que j'ai reconnu moi-même, quoique j'aye le malheur de ne pouvoir lire ses ouvrages que dans de mauvaises traductions. Il devroit les traduire lui-même en françois, puisqu'il sçait si bien cette langue.

Les craintes que le sort de Wieland avait inspirées à Villoison étaient vaines ; Charles-Auguste garda auprès de lui son précepteur ; le poète des *Grâces* resta à Weimar, et il fut un des écrivains de cette ville qui accueillirent sept ans plus tard Villoison avec le plus d'empressement. Mais le correspondant de Knebel avait raison de n'être pas rassuré au sujet de Gœrtz, le « vilain comte », et d'avoir peur qu'il ne revînt. La volonté de la duchesse douairière l'avait fait mettre à la retraite. La volonté de la duchesse régnante allait le ramener à la cour. La nouvelle de sa rentrée probable en faveur fit trembler Villoison pour Knebel, qui la lui avait annoncée :

1. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 114. — Lettre du 25 août, H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 41.

Quoi ! Seroit-il possible, lui répondit-il aussitôt[1], que le comte eût quelques espérances de retour ? Marquez-moi sur quoi elles seroient fondées, écrivez-moi exactement tous les détails qui le concernent, les motifs qui nous font craindre cette résolution, aussi fatale au prince qui le rappelleroit qu'à vous, ô mon cher ami, qui seriez la victime de sa vengeance et de son ambition. Je frémis quand j'y songe. Mais ne vous abusez-vous point. Le comte a-t-il suivi le duc lorsqu'il est allé se marier ? Et pourquoi n'étiez-vous donc pas de cet agréable voyage ?... Je m'imagine que vous devez jouir à présent de toute la confiance du duc et que vous allez être son ministre. Marquez-moi ce qui en est. Tout ce que je puis vous assurer, cher ami, c'est que si j'étois à votre place et que si j'avois si beau jeu, jamais le comte ne reviendroit sur l'eau. Vous pouvez tant sur l'esprit de la respectable mère du duc. Elle a en vous toute la confiance que vous méritez..... Vous pouvez compter aussi sur le prince qui est la plus belle âme du monde. Pour le bien du duc, pour celui de ses états, de sa femme, de sa mère, de son frère et du vôtre qui êtes perdu, s'il faut qu'il rentre, entretenez le prince et la princesse Amélie dans leurs sentiments contre le comte ; représentez leur, ce qui est vrai, sans nommer personne, que les étrangers même s'appercevoient à Paris de sa haine et de son mépris dont il donnoit des marques publiques pour l'aimable prince Constantin. Ce coup sera sensible au cœur d'une mère qui paroit avoir la plus grande tendresse pour ce jeune prince. D'ailleurs que craignez-vous ? La princesse Louise n'a-t-elle pas pris les leçons de sa tante la margrave [2], qui doit détester le comte qui parle d'elle très cavalièrement... Il s'agit de sçavoir si la princesse Louise vivra en bonne union avec la princesse Amélie, et alors elles se réuniront contre le comte. Encore un coup, votre sort, votre fortune sont entre vos mains.

On ne s'attendait pas à ce que Villoison fût capable de tant de machiavélisme ; on ne s'étonne pas moins en le voyant céder si facilement à son imagination, et, emporté par l'ardeur de son zèle, faire des plans qui pouvaient si peu se réaliser. Knebel n'était pas fait pour être ministre de Weimar ; la jeune duchesse, au lieu de se réunir avec sa belle-mère contre le comte, n'eut rien de plus pressé, aussitôt après son mariage, que de le nommer intendant de sa maison. Un correspondant de Carlsruhe, Ring, apprit à Villoison cette rentrée soudaine de Gœrtz en faveur ; et Knebel ne lui donnait pas de ses nouvelles ! Il n'y tint pas ; il écrivit à son ami une lettre pleine de reproches et de plaintes [3] :

1. Lettre du 8 octobre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 43-44.
2. Louise-Caroline, fille de Louis XIII de Hesse-Darmstadt. Voir plus haut, chap. II, p. 29 et 47.
3. Le 17 novembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 46.

Que vous êtes cruel, mon cher ami ! Est-il possible que vous m'abandonniez à ce point, que vous ne donniez aucun signe de vie à l'homme du monde qui vous aime le plus tendrement et qui ne songe qu'à vous ? Ah ! Si de Weimar vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, si vous pouviez voir les tristes inquiétudes qui le rongent, les palpitations qu'il éprouve chaque jour lorsque l'heure de la poste arrive, avec quel empressement je cours moi-même, je me précipite à la poste à cette heure, avec quelle exactitude je me trouve alors au logis, j'y revole lorsque des occupations ou des affaires m'en ont arraché, dans l'espoir d'y trouver, d'y baiser les traits de votre main ; si vous connaissiez la douleur que j'ai de voir chaque jour mon espérance frustrée, ah ! vous auriez pitié de moi, vous vous empresseriez de me tirer de mon incertitude affreuse. Oui, cher ami, je sçais tout, malgré le peu de soin que vous avez de m'en instruire. Il y a trois semaines que j'ai frissonné en recevant une lettre de M. Ring, qui me marque de Carlsrouh — c'est de Carlsrouh que je l'apprens — que le comte — ce sont ses termes —, après une courte disgrâce, a reparu à la cour avec distinction et éclat. Que veulent dire ces termes ? Ah ! de grâce, écrivez-moi. N'a-t-il simplement que la permission de reparaître à la cour ? N'est-il pas de plus rentré dans le ministère ? C'est ce que j'ignore. N'a-t-il pas repris la confiance du duc, n'a-t-il pas tâché une seconde fois de vous l'ôter ? Quel est votre sort ?.... Pourquoi ne m'avez-vous pas marqué que le comte devoit assister au mariage du duc ? Pourquoi n'y étiez-vous pas?.. De grâce, une lettre prompte, longue, détaillée, très circonstanciée par la poste. Au plus vite rendez-moi la vie.

Cette ardeur de sentiments, ces craintes sans objet sur la situation de Knebel, qui, n'étant rien moins qu'ambitieux, s'en préoccupait beaucoup moins, paraissent avoir fait sourire ce dernier ; il s'empressa toutefois de rassurer son ami. La réponse de Villoison est curieuse à lire ; on y trouve à la fois une apologie de sa conduite et de ses sentiments, et une effusion nouvelle de tendresse pour Knebel [1].

J'ai lu votre dernière lettre dont j'étois affamé, avec l'empressement d'un homme altéré qui veut étancher la soif la plus violente, et j'y ai reconnu votre âme, qui est empreinte dans tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, tout ce que vous écrivez. Vous dites que nous autres François nous avons des passions vives ; à cela, je vous répondrai que je sçais bien que j'en ai une tres vive et qui domine en moi sur toutes les autres, c'est celle de l'amitié et surtout de l'amitié unique que j'ai pour vous et qui est telle que je n'en ai jamais ressenti de si fortes. Oui, mon meilleur ami, mon cœur est fait pour aimer fortement, et j'ose dire pour sentir tout votre mérite. Je voudrois être connu de vous

1. Lettre du 8 décembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 48.

particulièrement et depuis plus longtemps, et vous sçauriez que la vivacité de mes sentiments ne nuit point à leur constance et qu'en cela, comme peut-être en beaucoup d'autres choses, je me fais honneur de n'être point François [1]. Premièrement, observez de grâce que je suis plutôt Espagnol que François, secondement que j'ai des goûts tels que ceux de l'érudition et des études qui sont tout à fait étrangers à la France. Je vous dirai ce que j'écrivois à mon cher M. Ruhnkenius : *Aude, hospes, confidere amicitiæ juvenis et quidem Galli.* Je vous jure un attachement éternel et, du fond de mon cabinet, je vous vois m'en jurer autant à Weymar, et je ne regrette que de ne pas pouvoir vous serrer dans mes bras et vous témoigner ma reconnaissance. Oubliez donc que je suis François et ne vous ressouvenez de la vivacité de mes passions qu'en songeant que je la réserve toute pour l'amitié qui nous unit.

*
* *

Les événements qui se passaient à Weimar n'étaient pas le seul objet de préoccupation pour Villoison ; il songeait en même temps, et on ne peut lui en faire un reproche, à ses propres intérêts. Il n'avait pas vu sans déplaisir lui échapper le titre de ministre de la cour de Weimar ; il craignait que Grimm, plus habile, ne parvînt à l'obtenir à sa place ; il s'inquiétait surtout de savoir si ce « zélé serviteur » du comte de Gœrtz était toujours en correspondance avec le duc [2]. Mais Knebel oublia de le renseigner à cet égard. Entre temps, Grimm devint ministre de la cour de Gotha, nouveau sujet d'inquiétude pour l'ambitieux érudit. « Vous ne m'avez point répondu au sujet de Grimm [3], qui est actuellement ministre de Gotha. Écrit-il au duc ? Que dit-on de lui à votre cour ? Chez nous il passe pour un fourbe ; il n'y a que les philosophes qui le tolèrent, parce qu'il leur est vendu. »

Le départ de Grimm pour l'Italie, à la fin de 1775, vint tranquilliser Villoison, au moins de ce côté ; il lui resta, en effet, un autre sujet de préoccupation. La vanité de ce grand savant semble avoir été égale à son mérite : elle avait sans cesse besoin de nouvelles satisfactions.

1. Villoison était, nous l'avons vu, d'origine espagnole ; il n'en est pas moins assez singulier de voir le grand helléniste se défendre d'être Français et oublier les précurseurs en érudition qu'il avait eus dans notre pays.

2. Lettre du 25 août 1775. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 43.

3. Lettre du 8 octobre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 45. Dix-huit mois auparavant, Villoison parlait de Grimm, nous l'avons vu, en termes tout différents. Lettres à Oberlin du 14 février et du 8 mars 1774.

Nous avons vu comment, non content d'avoir, à 22 ans, été élu membre libre de l'Académie des Inscriptions, il avait presque aussitôt travaillé à se faire nommer associé des Académies de Marseille, de Madrid, puis des Académies de Berlin et de Gœttingue ; et l'on se rappelle quelles longues et patientes négociations il avait engagées pour le devenir aussi de l'Académie de Mannheim. Ses efforts furent couronnés de succès. L'espoir que lui avait laissé entrevoir Lamey ne fut pas trompé ; au mois de mai 1775 [1], il fut élu associé de cette savante compagnie ; et, par une attention toute particulière, elle chargea l'aumônier de la cour palatine, Hemmer [2], qui se rendait alors à Paris, de lui porter cette agréable nouvelle.

L'un des vœux les plus chers de Villoison était comblé ; il adressa aussitôt ses remerciements à l'Académie et à Lamey ; il n'eut garde d'oublier Oberlin dans l'expression de sa reconnaissance [3]. La fortune souriait au jeune érudit. A peine élu associé de l'Académie de Mannheim, il le fut aussi de celle de Cortone. Il fut « très sensible » à cette nouvelle marque de distinction, dont le marquis de Barbentane [4] fut un des premiers à l'informer ; et l'on voit, aux lettres qu'il écrivit à cette occasion [5], comme à l'empressement qu'il mit à apprendre sa nomination à Knebel, quelle joie il éprouva de « faire partie de la Compagnie la plus savante de l'Europe » ; on peut ajouter de recevoir les félicitations du marquis de Venuti et des autres officiers du grand-duc qui étaient de l'Académie.

Mais ces honneurs accumulés ne pouvaient apaiser la soif de distinctions dont Villoison était dévoré ; il en brigua bientôt une autre, qui devait le consoler de n'avoir pas été nommé ministre

1. « Exteris Academiæ sodalibus adscriptus est mense majo Joh. Bapt. Caspardus d'Ansse de Villoison... vir juvenis, uti editis singularis doctrinæ speciminibus, ita amico in musas nostras animo in paucis conspicuus. » *Historia et commentationes Academiæ Electoralis Scientiarum et elegantiorum Litterarum Theodoro-Palatinæ.* A. 1775, t. IV (1778), in-4°, p. 14.

2. Hemmer (Johann-Jacob), né en 1733 dans le Palatinat, était depuis 1760 aumônier de Charles-Théodore, et depuis 1767 membre et secrétaire de l'Académie.

3. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 141 *b.*

4. Joseph-Pierre-Balthazar Hilaire de Puget, premier marquis de Barbentane, chambellan du duc d'Orléans, envoyé extraordinaire du roi auprès du grand-duc de Toscane.

5. Au marquis de Barbentane et à l'abbé Rulle. Suppl grec, *ms.* 943, fol. 45 *a* et *b* et 46 *a*.

de Weimar près d'une cour étrangère. Il avait cherché autrefois à obtenir un des ordres de la cour de Carlsruhe, il voulut maintenant en recevoir un de Charles-Auguste.

Toute mon ambition, écrivait-il à Knebel au mois d'août [1], seroit de pouvoir mériter par mon zèle et mon dévouement et à la faveur de votre recommandation la croix de son ordre, et alors je me croirois le plus heureux de tous les hommes de pouvoir porter partout une marque éclatante et publique des bontés dont ce prince daigne m'honorer. Je préférerois cet avantage inestimable à tous les trésors de l'univers, et je vous avouerai que ce seroit là le comble de mes désirs.

Il revient encore sur le même sujet dans une lettre du mois d'octobre [2]. Knebel lui avait, paraît-il, promis d'intervenir en sa faveur ; cette nouvelle le combla de joie ; obtenir « une distinction si flatteuse d'un prince qu'il aimait et estimait tant », n'y avait-il pas là de quoi le rendre « le plus heureux des hommes » ? Aussi pressait-il son ami d'agir sans se rebuter. « Je vous prie de ne rien épargner auprès du duc et de lui exprimer combien je serois fier de pouvoir montrer en séance cette preuve de ses bontés et de l'honneur que j'aurois de lui être attaché. » Ce vœu de Villoison ne devait pas être comblé plus que le premier ; au mois de novembre, il se berçait encore de l'espoir d'obtenir la croix, objet de tous ses désirs. « Seroit-il possible, écrivait-il à son ami [3], que je fusse assez heureux pour l'avoir ? Je vous en prie en grâce, demandez-la toujours. Vous ne risquez rien ; cela ne peut compromettre ni vous ni moi. » Une lettre de Knebel vint lui enlever ses dernières illusions. Le duc n'ayant encore donné de décoration à aucun de ses sujets, il eût été déplacé de commencer par un étranger [4] ; Villoison se résigna ; mais, comme « l'espérance est la dernière chose qui meurt dans l'homme », il demandait, au cas où le prince se déterminerait à donner sa croix à plusieurs de ses sujets, s'il ne pouvait point aussi « se flatter de l'avoir un jour ».

Ce jour ne vint pas ; mais Charles-Auguste n'oublia pas néanmoins le savant français ; l'année suivante il lui envoya son por-

1. Le 25. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 42.
2. Lettre du 8 octobre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 45.
3. Lettre du 17 novembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 47.
4. Lettre du 8 décembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 50.

trait. Inutile de dire quelle joie ce présent causa à Villoison [1] ; dans son enthousiasme il composa à cette occasion un quatrain en vers latins, dont il s'empressa d'envoyer par l'intermédiaire de Knebel une copie à la duchesse mère, à Wieland et même au comte de Gœrtz, qu'il avait cessé de redouter. Nous retrouverons ces vers plus tard. Ils ne furent pas d'ailleurs les seuls que lui inspirèrent ses rapports avec la cour de Weimar. Il aimait à en composer ; il croyait y trouver un moyen de gagner les bonnes grâces du duc et de son entourage ; et, sans se demander s'il ne s'exposait pas au ridicule, il cédait à la tentation d'en faire chaque fois qu'une occasion favorable se présentait.

Le mariage prochain du duc fut la première qu'il saisit. Dès le mois de mai, il résolut de célébrer par un épithalame cet heureux événement. Il s'en ouvrit aussitôt à Knebel [2], et lui demanda de lui marquer l'époque précise du mariage, le temps où il devait envoyer sa pièce, enfin « tous les détails qui concernaient la jeune princesse et qui pouvaient prêter à son éloge : son âge, son nom, ses alliances, sa figure, sa taille, ses traits, ses yeux, sa bouche, son charactère, sa *peau*, ce qu'on pouvait dire à la louange de ses parents ».

Malgré l'impatience de Villoison, « affamé des nouvelles » de Knebel, son ami ne se pressa point de lui répondre. Il était allé en vain chez Cacault, qui n'avait pas reçu plus de lettre que lui. Enfin Knebel se décida à écrire, mais il oublia de donner à Villoison les renseignements détaillés que celui-ci demandait :

Vous ne m'avez répondu à aucune des questions que j'avois eu l'honneur de vous faire dans ma dernière lettre [3]. J'étois cependant bien avide des éclaircissements que je vous demandois sur le nom, etc., de la jeune princesse qui va unir son sort à S. A. S. pour pouvoir épancher mon cœur dans un épithalame. De grâce, du moins marquez-moi tous les détails du mariage, de la fête, du jour où le prince commencera le bonheur de ses sujets, en se faisant reconnaître leur souverain [4]. Tous ces détails seront infiniment chers à mon cœur et me causeront la plus vive satisfaction. Tout ce qui vous intéresse, tout ce qui tient au bonheur du duc m'est infiniment cher et peut seul me dédommager du prix de l'absence.

1. Lettre du 16 août 1776. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 50, note.
2. Lettre du 29 mai 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 38.
3. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 113.
4. Cette reconnaissance eut lieu le 3 septembre 1775.

Enfin les renseignements si ardemment désirés arrivèrent, et Villoison se mit à l'œuvre. Sa pièce de vers ne dut pas tarder à être prête, il la fit aussitôt imprimer [1] et ne songea plus qu'à l'envoyer aux divers destinataires. La plupart des exemplaires étaient accompagnés d'une lettre d'envoi. Dans ces épîtres Villoison a déployé tout l'art de la flatterie pour varier ses éloges et les mettre en harmonie avec le rang et le mérite des personnages auxquels elles étaient adressées. Il n'avait pas poussé cet art moins loin dans son épithalame, et la louange y était tout aussi largement dispensée. La future duchesse surtout, fille et rivale de Vénus en beauté, dont il mettait l'éloge dans la bouche même de l'Amour [2], dut être satisfaite. Le duc, représenté comme fuyant les vains plaisirs et ne connaissant que le culte des arts [3], pouvait l'être également. Il s'y trouvait aussi une allusion discrète à la carrière militaire et au talent poétique de Knebel [4] et un mot justement élogieux pour Wieland [5]. Enfin il y exaltait longuement les mérites littéraires et scientifiques de la margrave [6].

Une chose préoccupait avant tout l'érudit poète, c'était que son épithalame arrivât à son adresse au moment favorable, pas trop avant le mariage, — il eut lieu le 3 octobre —, ni naturellement pas trop après ; aussi n'envoya-t-il pas directement ses vers et les épîtres qui les accompagnaient aux personnages auxquels ils étaient destinés. Il eut recours à un intermédiaire. A cette époque, où le service international de la poste existait à

1. *Serenissimo Principi Carolo Augusto, Weimarae et Isenaci duci, necnon et Serenissimæ Ludovicæ, Serenissimi Hassiae-Darmstadi Landgravii filiae Epithalamium.* Lutetiae, 1775, in-4.

2. Quae te tantum ore, referret ;
Certe est illa mihi soror et tibi filia ; laetus
Agnosco aethereos divinae frontis honores,
Pieridum alma cohors, linguam moderata puellae,
Et tenera informans variis sermonibus ora.

3. Quique voluptates et blandum fugit amorem,
Et coluit solas austerae Palladis artes.

4. Quæque, ignota nimis, Knebel meditatur in umbra,
Knebel, Musarum pariter Martisque sacerdos.

5. Et quoscumque tuos Virgo persolvere versus
Audeat, o Charitum decus et mea cura Vilande.

6. Dourlacho simul et Parnasso praesidet alto,
Audax naturae sacros penetrare recessus...
Et varias docta describit imagine plantas.

peine, on faisait souvent appel à des tiers pour faire parvenir sa correspondance avec plus de sûreté. Villoison eut plus d'une fois recours à ce moyen ; il le fit en particulier dans la circonstance présente ; il confia ses vers à Hemmer, qui retournait dans le Palatinat, et il le pria d'expédier de Strasbourg « par le chariot » le paquet d'épithalames destiné à Weimar, et de mettre à la poste une lettre pour Knebel et une autre adressée à M. Ring [1] ; il se trouvait dans celle-ci deux exemplaires de sa pièce de vers, l'un pour cetérudit, l'autre pour la margrave, mais qui ne devait être remis « qu'après la célébration du mariage ». Hemmer était aussi chargé de donner deux exemplaires à Oberlin, l'un pour lui, le second pour Schneider. Villoison « conjurait en grâce son savant ami de ne parler à qui que ce soit de cet épithalame qu'après que le mariage du prince serait déclaré ». Il lui demandait autre chose encore, c'était d'avertir Ring « sans perdre un instant, » d'une faute d'impression [2] qu'il avait laissé échapper.

Mais d'autres inquiétudes, que justifiait trop la difficulté des communications à cette époque, assaillirent bientôt Villoison. Il se demanda, et il priait Oberlin de lui écrire à ce sujet « le plus promptement possible », s'il avait vu Hemmer, si celui-ci lui avait bien remis les deux exemplaires qui lui étaient destinés, s'il avait fait partir la lettre de Knebel et celle de Ring, et expédié « par le carrosse » le paquet pour Weimar [3]. Pour peu fondées qu'elles fussent, ces craintes montrent assez l'importance que Villoison attachait à ce que son épithalame parvînt en temps convenable aux personnes auxquelles il l'avait envoyé.

En l'adressant à Oberlin et à Schneider, c'était un témoignage de reconnaissance qu'il leur donnait pour la collation du manuscrit de *Cornutus* ; c'était aussi comme une marque de sa gratitude pour les services rendus qu'il avait envoyé sa pièce de vers à Ring. On pourrait, au contraire, — au premier abord — trouver surprenant que Villoison ait adressé son épithalame à la

1. Lettre à Oberlin du 19 septembre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 99 *a* et *b*.
2. A la fin du vers 79 on avait mis *velis* à la place de *vellem*.

Conubio stabili virtutem jungere vellem.

Mais ce n'était pas la seule faute qu'il eût laissé passer ; il en découvrit bientôt une autre au vers 6, *quos* pour *quas*, qu'il priait, le mois suivant, Oberlin de corriger et de faire corriger par Ring.

3. Lettre du 11 octobre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 100 *a*.

margrave ; mais depuis longtemps, nous le savons, il cherchait à gagner ses bonnes grâces ; d'ailleurs elle était la tante de la fiancée du duc ; la flatter, n'était-ce pas s'assurer par avance la faveur de la future duchesse de Weimar ?

Dans la lettre qui y était jointe [1], Villoison faisait connaître à Ring la nature de l'envoi qu'il lui adressait ; il lui expliquait l'empressement qu'il avait mis à saisir l'occasion de témoigner au duc « le vif intérêt qu'il prenait à tout ce qui le regardait et la reconnaissance dont ses bontés le pénétraient ». Enfin après avoir dit « quel plaisir il avait à rendre publiquement hommage aux talents de la margrave, et à exprimer les sentiments d'admiration qu'elle lui inspirait », il recommandait à son correspondant de ne remettre à sa souveraine la lettre qui lui était destinée, que le lendemain du mariage et de la laisser ignorer jusque-là qu'il eût fait des vers à cette occasion. Ces recommandations furent ponctuellement suivies, mais elles font sourire, comme les vers eux-mêmes, objet de tant de précautions, et on pourrait ajouter, toute la conduite de Villoison en cette circonstance.

M. de Villoison, écrivait Ring à Oberlin quelques jours après [2], m'a adressé un épithalame latin sur le mariage du duc de Weimar qui s'est fait ici ; j'ai encore pu le présenter avant le départ des nouveaux mariés ; on ne s'y attendait guère, et que faire d'un épithalame écrit en latin, tandis que dans toute la cour il n'y a pas une âme vivante qui s'y entende ? A peine a-t-on lu le mien, qui pourtant était écrit dans une langue intelligible. Le comte de Gœrz m'a dit tant de choses sur le compte de notre cher M. de Villoison que je ne comprends pas comment l'idée a pu en venir à notre savant ami. Vous n'en ferez pas semblant [3]... Imaginez-vous, il a voulu être ministre résident, agent, et le bon Dieu sait quoi encore, du duc à Paris, à Rome et à Florence. C'est, soit dit entre nous, une folie aussi grande que celle de m'avoir demandé — mais *manum de tabula.*

Il s'agit évidemment de la demande que Villoison avait faite à l'érudit d'intercéder auprès de la margrave pour lui faire obtenir « un cordon de son ordre » et la permission de lui dédier

1. *Comm. epist. Ring.*, t. IX, fol. 247. Lettre du 14 septembre 1775.
2. Lettre du 18 octobre 1775. *Ms. all.* 200, fol. 330 *b*.
3. «Vous ne ferez pas semblant de le savoir » ou « Vous n'en parlerez pas. »

son *Cornutus* [1]. Il devait donc connaître le jeune helléniste et sa vanité un peu enfantine ; mais il ignorait sans doute que le duc eût pris Villoison pour correspondant littéraire, et il ne savait pas non plus que l'impatient érudit avait annoncé directement l'envoi de son épithalame à la margrave. Dans la lettre qu'il avait adressée à cette princesse Villoison s'était surpassé lui-même, et il y avait rassemblé tout ce qui pouvait la flatter ainsi que la duchesse Louise :

Votre Altesse Sérénissime [2] voudra bien excuser la liberté que j'ai prise de lui adresser un exemplaire d'une pièce de vers que je viens de composer pour le mariage de S. A. Madame la princesse Louise, votre nièce, et de S. A. S. Mgr le Duc de S. J'ai saisi avec la plus vive joye cette occasion de prouver mon zèle à ce grand prince, qui daigne m'honorer de ses bontés, et de vous rendre publiquement une partie de la justice qui vous est due. Je serai trop heureux, Madame, si vous me pardonnés la hardiesse que j'ai eu de célébrer les talents sublimes qui demanderoient une autre plume que la mienne ; quant au portrait de votre nièce, j'ai tâché de me procurer toutes les facilités imaginables pour le rendre ressemblant, et M. le baron de Knebel, qui a eu l'honneur de vous faire sa cour à Weimar [3], et qui a le bonheur d'être attaché à son Altesse, a eu la bonté de m'envoyer tous les détails nécessaires et de me dépeindre tous les traits de cette grande princesse. Pour l'article qui regarde votre Altesse, je n'ai eu besoin que de répéter une partie de ce que nous apprend la voix de l'Europe, qui vous admire, et je crains bien de l'avoir affaiblie...

Plus volumineux que l'envoi fait à Ring, le paquet expédié à Weimar renfermait six épithalames, destinés respectivement à Charles-Auguste et à la duchesse Louise, à la duchesse Amélie et au prince Constantin, à Wieland, ainsi, cela va sans dire, qu'à Knebel [4]. Ils furent tous, il semble, adressés au prince Constantin [5]. Après s'être rappelé « humblement » à son souvenir, et lui avoir demandé de ne remettre au duc qu'après son mariage les deux exemplaires qui lui étaient destinés, et de

1. Voir plus haut, chap. II, p. 49.
2. Lettre sans date. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 79 *a*.
3. Lapsus de Villoison pour « Carlsruhe ».
4. Plus tard, et sur le conseil de Knebel, Villoison envoya aussi sa pièce de vers au comte de Gœrtz, tout en se demandant s'il ne se formaliserait pas de la recevoir « séparément ». Lettre à Knebel du 17 novembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 47.
5. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 79 *b*.

vouloir bien se charger de distribuer les autres « dans le temps qu'il jugerait convenable », Villoison ajoutait :

Il y en a un, Monseigneur, que j'ai eu l'honneur de vous destiner et que je vous prie d'agréer comme la plus faible marque de mon profond respect. Vous voudrés bien me faire la grâce de remettre l'autre à Son Altesse Madame la princesse Amélie, et de lui faire agréer la très humble assurance de mon profond respect et mes excuses de la liberté que j'ose prendre. J'ai été très heureux pour saisir cette occasion de lui rendre publiquement une partie de la justice que toute l'Europe lui rend et qui lui est due à tant de titres. Les deux autres exemplaires sont pour M. le baron de Knebel et M. Wieland. Il faut être hardi et avoir la témérité de la jeunesse pour envoyer des vers à deux grands poètes. Mais si d'un côté la supériorité des talents de l'immortel M. Wieland m'effraye, de l'autre côté son indulgence et l'amitié de M. de Knebel me rassurent...Je me flatte que M. le baron de Knebel voudra bien être mon interprète auprès de leurs Altesses Madame la princesse Amélie et Madame la princesse Louise. Je me repose sur lui du soin de leur exprimer mes regrets de leur envoyer de mauvais vers, et j'espère qu'il suppléera à tout ce que je n'ai pas pu dire. Je suis trop heureux d'avoir pu saisir cette occasion de vous renouveler les assurances de mon respect et de mon dévouement inviolable.

On pense bien que le duc ne fut pas oublié dans ce concert de louanges ; bien que Villoison entretînt avec lui une correspondance régulière, il prit occasion de son mariage pour combler le jeune prince de nouveaux éloges et de nouvelles protestations de dévouement.

Je croirois manquer à la reconnaissance que je vous dois pour toutes les bontés dont vous m'avés honoré, lui écrivait-il [1], si je ne prenois part à l'événement heureux de votre mariage. Je supplie bien Votre Altesse d'être persuadée que j'en partage la joye, ainsi que de tout ce qui pourra vous être agréable et que j'y ai assisté de cœur pour me réunir d'esprit avec vos sujets, et jamais vous n'en aurés de plus dévoué que moi. J'ai composé la pièce de vers cy jointe, je vous supplie de vouloir bien l'agréer comme une faible marque de mon tendre attachement et de mon profond respect. Je ne suis point poète, mais le zèle m'a dicté ces vers, et vous voudrés bien les excuser eu égard à mon intention, jamais je n'aurai pu exprimer tous les sentimens dont je suis pénétré. Oserois-je vous supplier de faire agréer à Madame la princesse votre auguste épouse un des deux exemplaires que j'ai l'honneur de vous adresser conjointement. Je serais trop

1. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 80 *a* et *b*.

heureux si j'avois réussi à lui rendre publiquement une partie de la justice qui lui est due et si elle daignoit faire attention à mon hommage. Je n'ai jamais fait de vers que pour la chanter et voilà mon coup d'essai. J'ai bien peur d'avoir défiguré son portrait, malgré les efforts que j'ai faits pour tascher d'en saisir tous les traits et pour le rendre ressemblant. La voix de la renommée et M. le baron de Knebel m'avoient instruit de tous les détails qui la concernent, et je n'ai manqué que de talents pour pouvoir la présenter dans tout son jour et dans tout son éclat. Daignés être sensible, ainsi que Madame la princesse, aux vœux que je forme pour votre bonheur et soyés persuadé qu'il n'égalera jamais votre mérite ni l'ardeur de mon dévouement.

Évidemment Charles-Auguste dut être satisfait, ainsi que la jeune duchesse. Si Villoison n'osa pas écrire à celle-ci, il n'en fut pas de même pour la duchesse douairière ; il avait trop de raisons pour essayer de capter ses bonnes grâces, il y travaillait depuis trop longtemps pour laisser passer l'occasion d'entrer directement en relations avec elle. Dès le mois de mai, il avait trouvé le moyen de se recommander à son attention. Parlant à Knebel d'une lettre de Mme Chénier sur les danses grecques — il en sera question plus loin —, il disait à son ami combien il serait charmé que la duchesse lût cette lettre, et qu'elle pût l'amuser un instant [1] ; mais il le priait surtout de « rendre compte à cette grande princesse de ses sentiments respectueux ». Mêmes recommandations au mois d'août : « Si vous avez occasion de parler de moi à la duchesse Amélie [2] dont je désirerois fort d'avoir l'honneur d'être connu, et si vous lui dites que vous m'avez fait l'honneur de me montrer une de ses lettres, je vous prie de lui témoigner combien j'ai admiré la pureté de sa diction et la beauté de son esprit, et le vif désir que j'aurois de lui faire un jour ma cour. » Maintenant il fait un pas de plus, et il n'hésite pas à s'adresser directement à la duchesse et à lui offrir lui-même ses vers :

Altesse [3], je me flatte que vous voudrés bien me pardonner la liberté que j'ose prendre de vous adresser, sous les auspices de Monseigneur votre fils, le prince Constantin, un exemplaire d'un épithalame que j'ai eu l'honneur de composer en vers latins pour le mariage de Son Altesse Monseigneur le duc de Saxe-Weimar. J'ay cru que, dans

1. Lettre du 29 mai 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 38.
2. Lettre du 25 août 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 42.
3. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 80 *b.*

ces moments d'yvresse, où une mère auguste et tendre ressent encore plus vivement le plaisir d'avoir un fils et recueille plus amplement le fruit de ses soins, je pourrois faire excuser ma témérité à la faveur de ces circonstances heureuses où on passe quelque chose à l'excès de la joye et du zèle qui veut se répandre au dehors.

Avons-nous ici l'épître entière de Villoison? Cela est peu probable; mais ce qui précède suffit pour en faire juger le ton et l'inspiration ; c'est une tentative timide encore pour se concilier la faveur de la mère de Charles-Auguste, cette princesse lettrée, dont le savant français tenait tant à gagner les bonnes grâces.

Après Anne-Amélie, il y avait quelqu'un encore à Weimar avec qui Villoison désirait entrer en rapport ; c'était l'auteur d'*Agathon*, dont Knebel avait dû lui vanter le talent et l'affabilité ; le moment était venu d'engager des relations directes avec le grand poète. Villoison en profita et lui envoya, avec son épithalame, l'épître qui suit[1] :

Vous voudrés bien excuser la liberté[2] que j'ose prendre de vous adresser un exemplaire d'une pièce de vers que j'ai eu l'honneur de composer pour le mariage de S. A. S. Monseigneur le duc de Saxe-Weimar. Le dévouement le plus respectueux m'a dicté ces vers ; je ne suis point poète, et je n'ai songé à faire des vers que pour lui donner une preuve de la part que je prends à tout ce qui le regarde. Ainsi vous voudrés bien avoir de l'indulgence pour cette faible production qui n'a d'autre mérite que celui de la vérité. En cas que vous receviez cet exemplaire avant que le prince soit marié, j'ose vous prier de vouloir bien n'en parler à qui que ce soit, et d'attendre qu'il ait lu le premier une pièce qui est composée à son honneur. Je suis flatté de trouver cette occasion de vous présenter mon hommage et de vous assurer du respect.... (*La fin manque*).

On pourrait croire que Villoison avait, dans cette circonstance, épuisé tout ce que la flatterie peut suggérer ; mais la louange était trop son élément pour qu'il s'arrêtât dans cette voie. « Charmé » que ses vers eussent été bien accueillis à la cour de Weimar[3] et à Carlsruhe[4], il résolut d'avoir encore recours au même moyen pour pénétrer plus avant dans les bonnes grâces

1. Tout porte à croire du moins qu'elle était adressée à Wieland.
2. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 85 *b*.
3. Lettre du 8 décembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 49.
4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 64 *a*.

de la famille ducale. Il était ou paraissait assuré de celles du duc ; c'étaient celles de la duchesse mère qu'à présent il désirait gagner. L'envoi de son épithalame avait été une première tentative dans cette voie ; enhardi par le succès qu'il eut auprès d'une princesse bonne et toujours prête à accueillir les hommages des savants, Villoison n'hésita pas à dédier à la duchesse elle-même [1] une pièce de vers, où il mettait, il semble, son éloge dans la bouche de Vénus, tout en se déclarant le simple interprète de ce qu'il avait appris de la princesse dans les conversations du baron de Knebel et de ceux qui avaient l'honneur de lui appartenir.

Il ne s'en tint pas là. A l'occasion de la nouvelle année, il composa une autre pièce de vers, mais à l'adresse du duc cette fois [2]. Dès le 7 décembre il envoya à Knebel cette « petite pièce » où il n'avait « exprimé que bien faiblement la centième partie de ses vœux ». « Au lieu de faire de mauvais vers latins pour ce grand prince, ajoutait-il [3], j'aurois mieux fait de lui dire ces deux beaux vers de Virgile, qui sont l'expression la plus vraie de mes sentiments à son égard :

Cujus amor mihi tantum crescit in horas
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus. »

En dépit de cette modestie de commande, Villoison était content de ses vers ; aussi dès que le moment fut venu, il s'empressa de les envoyer au duc avec une épître dédicatoire [4]. Il commençait par renouveler à Charles-Auguste « les assurances de son profond respect et de son dévouement » ; puis, après l'avoir « supplié d'agréer les vœux qu'il formait pour la conservation de sa santé et pour son bonheur », il lui demandait « la continuation de ses bontés et de l'honneur de son souvenir ». Il le remerciait ensuite de lui avoir fait donner par Knebel des témoignages de sa satisfaction, et terminait en disant qu'il n'avait qu'un désir, celui de mériter « par ses services une faveur dont il sentoit tout le prix ».

1. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 101 *a*.
2. « Celsissimo Principi Carolo Augusto regnanti Weimarae duci et Serenissimae ac Celsissimae Ludovicae tanti Principis conjugi, novum, qui, precor, faustus, felix fortunatusque sit, annum ingredientibus. » Lutetiae, 1775, in-4.
3. Lettre du 8 décembre 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 50.
4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 83 *a*.

En envoyant ses vers à Charles-Auguste, Villoison priait ce prince d'en remettre un exemplaire à la duchesse Louise ainsi qu'à la duchesse Amélie, au prince Constantin, au comte de Gœrtz et à Knebel. Il en adressa aussi, par l'intermédiaire de Ring et avec une lettre d'envoi [1], un exemplaire à la margrave en reconnaissance de l'accueil favorable qu'elle avait fait à l'épithalame de la princesse Louise. « Enhardi, lui disait-il, par ce grand succès », il prenait la liberté de lui envoyer cette seconde pièce de vers, faible expression — « l'esprit chez lui étoit un bien mauvais interprète du cœur » — des vœux qu'il « formoit pour le bonheur de leurs Altesses », et des « sentiments de respect et d'admiration qu'il partageoit avec toute l'Europe ».

Comme on peut le croire, la duchesse douairière ne fut pas oubliée, et il semble que Villoison cherchât à se surpasser dans l'épître qu'il lui envoya avec ses vers.

Votre Altesse [2] voudra bien excuser la liberté que j'ose prendre de lui adresser un exemplaire d'une seconde pièce de vers que mon cœur m'a dictée pour exprimer à S. A. S. Mgr votre fils le duc régnant les vœux que je fais au commencement de cette année pour son bonheur et la conservation de sa santé. J'ai pensé, Madame, que le titre seul de cette pièce portoit la justification de la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. J'aurois même manqué à ce qui vous est dû à tant de titres, si je ne m'étois empressé de vous en faire hommage. Le bonheur du prince est le vôtre. Les vœux qu'on forme pour sa félicité vous sont personnels, et tout ce qui regarde cet auguste souverain n'a rien d'étranger pour Votre Altesse. Puissiez-vous jouir pendant une très longue suite d'années du plaisir de le voir faire les délices de son peuple ! Puissiez-vous recueillir longtemps les fruits de vos travaux ! C'est votre ouvrage et vous partagez à juste titre la gloire de cette sage administration et des lois qui en résultent. Je vous prie de daigner agréer les très humbles assurances de l'hommage respectueux de celui qui par son attachement inviolable à Mgr votre fils se fait un plaisir de se regarder comme son plus fidèle sujet et son plus grand admirateur. M. de Knebel, l'homme du monde qui vous soit le plus dévoué, m'a souvent entretenu et parlé de vos grandes qualités et de vos célestes apas, et je me trouve le plus heureux des hommes de saisir cette occasion précieuse...

1. Le 8 décembre 1775. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 64 *a*. Cf. *Comm. epist. Ring.*, t. IX, fol. 248 et 250.
2. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 83 *a*.

L'épître n'est pas terminée, mais il est facile d'en deviner les derniers mots. On comprend qu'un langage aussi adulateur dût finir par fatiguer ; mais on ne le fera sentir à Villoison que plus tard seulement. Pour le moment ses louanges les plus outrées paraissent avoir été acceptées sans répugnance, et il n'eut qu'un souci, les répandre le plus possible. C'est ainsi que, non content d'envoyer ses derniers vers à Knebel, il demandait à son ami de remettre un exemplaire de sa pièce à « l'immortel » M. Wieland, ainsi qu'à MM. Stein et Engelhardt. Le présent fait à MM. Stein et Engelhardt n'était guère qu'un souvenir qui leur était adressé ; il en était autrement de l'envoi fait à Wieland ; on sent que Villoison tenait à gagner l'estime et la faveur du grand écrivain ; déjà il y était arrivé en partie ; c'est pour achever d'y parvenir qu'il lui adressa ce nouveau produit de sa muse latine.

Je vous prie surtout, disait-il [1], de témoigner au grand M. Wieland toute mon estime et tout mon respect. Je regarde l'amitié de ce grand homme comme le trésor le plus précieux, et je vous aurai toute ma vie une obligation infinie de m'avoir procuré la connaissance de ce poète qui réunit l'érudition la plus profonde aux charmes du style et de la poésie. Quelle différence avec Voltaire, qui est le plus ignorant et le plus superficiel des hommes, quoiqu'il soit incontestablement un des plus beaux esprits ! Les poètes allemands, qui sont très sçavants, sont bien supérieurs aux nôtres.

Villoison parle ici un peu par ouï-dire, mais que lui importait ; il voulait plaire à Knebel, il voulait gagner l'estime de Wieland ; c'est là ce qui explique le langage qu'il tient, et dont il est inutile dès lors de relever le plus ou moins de fondement. Mais les rapports de l'helléniste français avec la cour de Weimar ne se bornèrent pas à correspondre avec Knebel et à adresser quelques pièces de vers au duc ou à sa mère ; ils eurent aussi un autre caractère et une importance bien autrement considérables.

*
* *

On sait quel vif intérêt les princes allemands du XVIIIe siècle portaient à notre littérature, à nos modes, à notre vie politique et sociale ; à cette époque où la presse littéraire ne faisait que de naître, où la presse politique était encore dans l'enfance, et où

1. Lettre déjà citée du 8 décembre 1775.

l'une ou l'autre n'étaient point libres, ils ne pouvaient complètement satisfaire leur curiosité qu'à l'aide de correspondances manuscrites. De nombreux écrivains, depuis Thiriot et d'Arnaud jusqu'à la Harpe, de Raynal et de Favart à Suard et à Grimm, se mirent à leurs gages [1] et se livrèrent au métier de nouvelliste, pénible toujours et alors rarement lucratif. Après tant d'autres, Villoison n'hésita pas à l'entreprendre, bien qu'il ne fût pas écrivain de profession. Si, en dépit de ses efforts, il n'avait pu être nommé ministre à la cour de Weimar, la confiance qu'il avait su inspirer à Charles-Auguste décida ce prince à prendre le jeune érudit pour son correspondant à Paris. Malgré ses travaux personnels, malgré ses relations avec presque tous les savants de l'Europe [2], Villoison accepta une offre qu'il avait peut-être en partie provoquée, et à peine Charles-Auguste eut-il quitté Paris, qu'il commença auprès de lui son métier de correspondant littéraire et de nouvelliste.

Dès le 13 mai, c'est-à-dire le lendemain du départ du jeune prince, il écrivait à Oberlin [3] pour lui demander si une lettre adressée à MM. Mirville et Perrin, banquiers de Strasbourg, qui devaient la faire parvenir au duc, était bien arrivée à destination. On voit qu'il n'avait pas perdu de temps. Et, le 29, il parlait à Knebel de deux lettres qu'il avait envoyées au duc, et priait son ami de lui marquer si ce prince n'avait pas été « mécontent de la forme de ces lettres et des détails qu'elles contenoient [4] ». L'assentiment de Knebel ne se fit pas attendre ; il en fut de même de celui de Charles-Auguste. Une lettre d'approbation de ce prince vint bientôt combler d'allégresse son zélé correspondant.

Non, jamais, mon cher ami, écrivait-il à Knebel [5], après l'avoir reçue, je ne pourrai trouver de termes pour vous témoigner la joye inexprimable que m'a causée la lettre de S. A. S. Cette lettre est si pleine de bonté qu'elle me confond. Je n'ai jamais éprouvé de

1. Edmond Schérer, *Melchior Grimm*, p. 81-91.
2. « Excusez mon griffonnage, écrivait-il à Knebel le 29 mai 1775 ; mais il est deux heures après minuit, et je viens d'écrire quatre lettres pour l'Allemagne et trois pour la Hollande. » H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 39.
3. *Ms. all.* 192, fol. 143.
4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 113 *b*. Cf. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 36.
5. Lettre du 25 août 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 42. — Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 114 *a*.

moments plus délicieux, ni goûté de plaisir plus vif. Passez-moi un moment de vanité, il est bien pardonnable. Je n'ai jamais été si transporté et si confondu que lorsque j'ai vu S. A. S. descendre jusqu'à moi et franchir l'intervalle immense que la nature a mis entre un souverain et un simple particulier, pour daigner signer : serviteur et ami.

Villoison n'était pas homme à prendre Knebel pour seul confident de sa joie ; il ne manqua pas de la faire connaître au duc, avec les sentiments que lui inspiraient la bienveillance et les félicitations de ce prince ; n'était-ce pas une occasion nouvelle de le flatter et de se pousser davantage auprès de lui ?

Il y a de la vanité à moi, lui écrivait-il [1], à vous rappeler les grâces dont vous m'avez honoré, mais la même bonté que vous apportez à me les accorder me fait pardonner la hardiesse de vous le rappeler. Vous avez daigné descendre jusqu'à moi, oublier votre souveraineté et franchir l'intervalle immense que le rang et la naissance mettent entre un souverain de la maison de Saxe et un simple particulier pour n'écouter que votre cœur, m'honorer du nom d'ami et signer ce nom au bas de votre lettre. C'est un bienfait que je préfère à tous les biens de l'univers et dont je tâcherai de me rendre moins indigne par mon humble et profond respect et par ma soumission à vos ordres et mon attention à prévenir vos volontés.

Si la condescendance dont Charles-Auguste avait fait preuve était dans la nature de ce prince, on voit qu'elle s'adressait bien. Elle ne fut pour Villoison qu'un motif de redoubler de zèle. Déjà à la date du 29 mai, nous venons de le voir, il avait écrit deux lettres au duc ; le 15 août, il est question d'une troisième ; elles allaient être suivies de beaucoup d'autres [2]. Que sont devenues ces lettres de Villoison ? Düntzer, qui semble les avoir connues, n'a pas cru devoir les publier. Heureusement le manuscrit 943 du supplément grec de la Bibliothèque nationale, que j'ai déjà eu tant de fois occasion de citer, renferme les minutes d'un certain nombre d'entre elles, épave bien incomplète sans doute et bien souvent informe d'une correspondance dont on ne peut nier l'intérêt, qui nous fait connaître, du moins, avec

1. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 109 *a*. Avant ces mots on lit « qu'un prince », preuve manifeste que nous n'avons ici qu'un fragment de lettre.
2. Le 22 septembre, il écrivait à Björnståhl que, depuis le départ du duc de Weimar, il était en « correspondance réglée » avec lui. Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 53.

l'infatigable activité du savant helléniste, une face ignorée de son talent.

Ces lettres placent Villoison à côté de la Harpe, de Garat et de Grimm. Mais il y apparaît tout autre ; ils sont les amis et les partisans des *Philosophes* ; il en est l'adversaire ; aussi ses jugements sur les hommes et les choses diffèrent-ils complètement des leurs ; c'est là un attrait particulier offert par sa correspondance et qui en relève encore l'intérêt.

Cette correspondance porte d'ailleurs sur les sujets les plus variés ; Villoison entretient tour à tour le duc de son élection à l'Académie de Mannheim et de son édition de Cornutus, de la visite de l'abbé Hemmer et de la collection anatomique de Mlle Biheron, de la Bibliothèque palatine et de l'Académie d'Iéna, de l'écrivain voyageur Guys et des objets d'art qu'il avait rapportés ou reçus du Levant[1], de l'expédition des Espagnols et de leur échec devant Alger, de la prise et du sac d'Aïn-Jaffa par l'armée égyptienne et des expériences de physique de M. d'Estienne[2]. Mais ce sont surtout les nouvelles littéraires, on le comprend, qui occupent la place la plus considérable dans la correspondance de Villoison ; elles sont aussi intéressantes que variées. On est surpris de voir avec quelle facilité il s'était fait à son métier de correspondant, si peu en rapport, il semble, avec ses occupations et ses études habituelles, et comme il était bien et d'ordinaire exactement renseigné ; il n'est pas d'écrit nouveau dont il n'annonce la publication ou qu'il ne fasse connaître en détail au duc : vers de Voltaire au chevalier de Chastellux, *Rêves d'un homme de bien ou vues utiles et praticables de M. l'abbé de Saint-Pierre*, éditions nouvelles des *Mémoires du maréchal de Catinat*, du théâtre de Scarron ou du *Télémaque*, romans de Dantu, voyages de Coyer, de Guys et de Meusnier de Querlon, *Anecdotes dramatiques*, « ouvrage curieux pour ceux qui aiment le théâtre français », satires ou pamphlets de Clément, de Morellet et de Linguet[3], éditions du Callimaque de Laporte du Theil et nouvelles idylles de Berquin, même, ce qui peut surprendre, *Traité de Physiognomonie* de Lavater, puis, après une longue analyse de l'Éloge de Bossuet par d'Alem-

1. Appendice A, paragraphes I et II.
2. Appendice A, paragraphes II, III et VI.
3. Appendice A, paragraphe II.

bert, il est question du *Liebmann*, nouvelle d'Arnaud de Baculard, et des *Hommes de Prométhée* de Colardeau, ainsi que des *Commentaires sur la Henriade* de La Beaumelle[1].

Villoison entretient aussi, cela ne saurait étonner, son correspondant princier des prix d'éloquence et de poésie décernés par l'Académie en 1775, et remportés tous deux par La Harpe, dont il critique vivement les œuvres, tandis qu'il exalte celles de ses concurrents. Puis il lui parle successivement du Panégyrique de saint Louis de l'abbé de Besplas, de l'*Epistre* de Mirville *sur les femmes de trente ans*, du dialogue en vers de Chabanon *Sur l'esprit de parti*, et du prochain *Cours d'éducation* de l'abbé de Condillac ainsi que du *Journal de lecture* de Lizern, où se trouvait la traduction du *Diogène* de Wieland, enfin de la représentation du *Connétable de Bourbon* de Guibert[2].

Une autre fois il annonce au duc, avec de longs commentaires, la célèbre satire de Gilbert, *Le dix-huitième siècle*, ainsi que l'apparition de la nouvelle *Gazette des arts et métiers*[3]. Dans une autre lettre il l'entretient du prix proposé par l'Académie des Belles-Lettres sur les attributs de Vénus, et remporté par Larcher, « le plus habile grec de Paris », — l'abbé de Lachau avait eu l'accessit ; — puis il lui parle d'une diatribe de Voltaire sur « la révolte au sujet des blés », et de l'*Éloge de Catinat* par Guibert ainsi que d'un libelle contre M. de Veine et d'un pamphlet intitulé *Éloge du cheval de Caligula*[4]. Dans une autre lettre, Villoison adressait d'abord, avec une pièce de vers, au duc et à la duchesse ses vœux à l'occasion du nouvel an[5] ; puis, après quelques nouvelles insignifiantes, il annonçait à Charles-Auguste la publication d'une seconde diatribe sur les blés, attribuée à Condorcet, et d'un ouvrage de M. Dupaty sur les maladies et l'éducation du cheval, traité qui « pouvoit être fort utile à M. Stein ». Enfin il entretenait ce prince du bruit qui se faisait

1. Appendice A, paragraphes IV, V et VI.
2. Appendice A, paragraphe VII.
3. Appendice A, paragraphe VIII. Je ne sais trop de quelle gazette Villoison veut parler.
4. Appendice A, paragraphe IX.
5. Voir plus haut, p. 83.

autour du dernier roman de Restif de la Bretonne, *Le paysan perverti* [1].

Cette lettre, écrite évidemment au mois de décembre 1775, est la dernière que j'ai retrouvée dans le manuscrit 943 ; mais elle ne fut pas sans doute la dernière que Villoison adressa au duc ; quelques mots jetés sur une feuille égarée dans ce manuscrit [2], notes destinées certainement à sa correspondance, se rapportent à des événements et des faits postérieurs à la fin de 1775. Il y est fait allusion à la vacance prolongée de l'archevêché d'Auch, inoccupé depuis le 6 février 1776, à un *Essai sur le Monachisme* [3], attribué à Linguet et publié à la même époque, ainsi qu'à la chute du *Lorédan* de Fontanelle [4], joué le 17 février, ce qui nous reporte naturellement à ce mois ou même au suivant. On voit par ces notes que, en février ou mars 1776, Villoison devait envoyer des nouvelles littéraires à Weimar ; il est même permis de supposer que sa correspondance se poursuivait encore au milieu de l'été, et on pourrait croire que ce fut pour le récompenser de son zèle que Charles-Auguste lui fit alors cadeau de son portrait. En tout cas, Villoison, à cette époque, était toujours en rapports suivis avec le duc ; il lui envoyait des livres, et il continua de lui en envoyer jusqu'au delà du mois de mars de l'année suivante. Le manuscrit 966 du supplément grec renferme la note des ouvrages que l'helléniste acheta alors pour ce prince [5]. On trouve, dans une première liste, qui va jusqu'au 15 janvier 1777, entre autres ouvrages, la « Bibliothèque historique de la France », 90 l., et le « Manuscrit des Négociations sous le règne de Louis treize avec S. A. S. Mgr. Bernard, duc de Saxe-Weimar », 36 l. Cette première liste se montait à 160 l. 8 s. Villoison en acheta encore pour 37 l. 6 s., du 17 janvier

1. Appendice A, paragraphe IX.
2. Folio 124.
3. *Essai philosophique sur le monachisme dévoilé* par M. L. Paris, 1775, in-8. Ce n'est, dit Barbier, que la réimpression des 24 premiers chapitres de l'*Histoire impartiale des Jésuites*.
4. Dubois-Fontanelle (Jean-Gaspard), né à Grenoble en 1737 ; protégé par Mably, il était entré, en 1754, dans les bureaux de l'*Année littéraire* de Fréron.
5. « Mémoire des livres envoyés à Son Altesse Serenissime, Monseigneur le duc régnant de Saxe-Weimar, par M. d'Ansse de Villoison, dans le cours des années 1775 et 1776, jusque et y compris le 15 de janvier de l'année 1777 ». Fol. 1 *a* et *b*.

au 24 mars, puis, après cette date, pour 23 l. 2 s. ; de sorte que de 198 l. 4 s., sa créance s'éleva à 221 l. 6 s. Il lui restait alors entre les mains sur l'argent que lui avait avancé Charles-Auguste, 35 l. 2 s. De nouvelles acquisitions de livres et d'un « rouet à filer des deux mains » s'étant montées à 46 l. 10 s., ce fut le duc maintenant qui se trouva lui redevoir 11 l. 8 s. [1] A quelle date nous reportent ces derniers achats ? Villoison ne le dit pas, mais on peut supposer qu'ils eurent lieu au plus tôt vers le milieu de 1777. Probablement ce rôle de commissionnaire ne dut guère se prolonger au delà de cette année ; en tout cas, s'il n'était déjà terminé, le voyage de Venise en 1778 dut y mettre fin. Mais ce voyage n'interrompit pas les relations de l'helléniste avec Charles-Auguste [2]. On le verra en 1780 s'adresser à lui pour obtenir communication d'un manuscrit précieux de l'Iliade, et la visite qu'il lui fit à son retour d'Italie montre combien étroits et durables étaient restés ses rapports avec ce prince.

1. Suppl. grec. *Ms.* 966, fol. 2.
2. Avant de le faire, Villoison dédia encore à ce prince, nous le verrons plus loin, son édition de Longus.

CHAPITRE IV

LES CORRESPONDANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS DE VILLOISON (1775-1776)

État des études grecques en Europe de 1770 à 1775. Villoison. Mort et succession de Capperonnier. — Correspondants français : Larcher, Sainte-Croix, Guys, Brunck, Oberlin. Relations intimes de ce dernier avec Villoison. — Correspondants hollandais : Ruhnken, Valckenaer, Van Santen, Wyttenbach, Scheidius, Cras, Tollius, etc. — Correspondants anglais : Toop, lord Stormont, Maty. Élection de Villoison comme membre de la Société royale de Londres et de la Société des Antiquaires. — Villoison membre de l'Académie Royale de Madrid, de l'Académie des Arcades, de celle de Cortone et de l'Académie d'Upsal. Correspondants suédois : Björnstâhl, Gjörwel, Norberg, etc. Correspondants espagnols : Ortega, Izquierdo. — Correspondants allemands : Schlözer, Michaelis, Heyne, Ring, Schneider, Ernesti, Mme Reiske, Reiz, Becker, Morus, Formey, de Catt. Lettre à Frédéric II. — Le prince Youssoupof. Lettres à Van Santen et à Wyttenbach. — Voyage d'Oberlin. Lettre de recommandation envoyée par Villoison. Oberlin à Dijon, Lyon, Avignon, Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier. Le canal du Languedoc. Séjour à Toulouse et à Bordeaux. Arrivée à Paris. Visite des bibliothèques.

Les études grecques, longtemps délaissées, étaient de nouveau en faveur depuis le milieu du siècle. Restaurées en Hollande[1] par Hemsterhuys[2], elles y étaient, au moment où parut Villoison, représentées surtout par Ruhnken, Valckenaer et Wyttenbach ; elles l'étaient par Tyrwhitt[3], Toup et Mus-

1. Iwan von Müller, *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft.* München, 1892, in-8°, tome I, p. 92 et 96.

2. Hemsterhuys (Tibère), né à Groningue en 1685, mort en 1766 ; professeur de grec à Leyde depuis 1740, il avait publié dès 1706 l'*Onomasticon* de Pollux, suivi du Lucien et du *Plutus* d'Aristophane.

3. Tyrwhitt (Thomas), né en 1730 à Londres, connu d'abord par l'explication de plusieurs inscriptions grecques (1770), donna en 1776 une *Dissertatio de Babrio fabularum aesopicarum scriptore.*

grave[1] en Angleterre[2]; en Italie[3], par Bandini[4] à Florence, à Bologne par Mingarelli[5] et par Morelli[6] à Venise. En Allemagne[7], elles comptaient aussi alors de nombreux représentants : à Leipzig, Reiske et Reiz[8], émules du philologue Ernesti; à Goettingue, Heyne à côté de l'orientaliste Michaelis ; à Halle, puis à Iéna, à côté du théologien helléniste Griesbach, Schütz, le futur éditeur d'Eschyle. En France enfin, Jean Capperonnier qui avait édité César, Plaute et Justin, préparait un Sophocle qu'il ne devait pas lui être donné de publier. Larcher, auteur d'une traduction du Chariton (1763) et d'une autre de l'Apologie de Socrate, travaillait en ce moment même à une traduction d'Hérodote, encore loin de paraître. Laporte du Theil[9], qui avait publié dès 1770 une traduction de l'Oreste d'Euripide, devait, en 1777, en donner une de Callimaque. Dacier[10], auteur d'une traduction des Histoires d'Elien, qui, publiée en 1772, le fit entrer à l'Académie des Inscriptions, traduisait alors la Cyropédie. Enfin Sainte-Croix[11] avait, en 1772, pris place dans le monde savant par son *Examen Critique des anciens historiens d'Alexandre*, couronné l'année suivante par l'Académie des Inscriptions[12]. En Alsace, Brunck publiait

1. Musgrave (Samuel), né en 1739, avait publié dès 1762 ses *Exercitationes in Euripidem.*
2. Iwan von Müller, *Handbuch*, t. I, p. 90.
3. Iwan von Müller, *Handbuch*, t. I, p. 98.
4. Bandini (Angelo-Maria), né à Florence en 1726, bibliothécaire de la Laurentienne, publia de 1763 à 1766 avec la traduction en vers italiens de Salvini les poètes grecs Callimaque, Nicandre, Musée, etc. Il a fait en outre le catalogue des manuscrits grecs de la Laurentienne.
5. Mingarelli (Giovanni-Luigi), né à Bologne en 1722, professeur de grec au collège de la Sapience à Rome, a publié : *Graeci codices manuscripti apud Nanios patricios Venetos asservati.* Bologne, 1784, in-4°.
6. Morelli (Giacomo), né à Venise en 1745, nommé en 1779 bibliothécaire de Saint-Marc après la mort de Zanetti.
7. Iwan von Müller, *Handbuch*, t. I, p. 106, 125, 107, 139.
8. Reiz (Friedrich Wolfgang), né à Windsheim en 1733, éditeur de la poétique d'Aristote (1772).
9. Laporte du Theil (François-Jean), né à Paris en 1742, admis à l'Académie des Inscriptions à la suite de sa traduction de l'Oreste d'Euripide.
10. Dacier (Bon-Joseph), né à Valognes en 1742.
11. Sainte-Croix (Guillaume-Emmanuel-Joseph Guilhem de Clermont-Lodève, baron de), né en 1746 à Mormoiron, près Carpentras, après être parvenu au grade de capitaine, quitta le service pour se livrer à l'étude de la littérature ancienne.
12. *Registre des assemblées....* 3 septembre 1773, p. 127.

depuis 1772 une Anthologie — *Analecta veterum poetarum graecorum* — que devaient suivre de nombreuses éditions, fameuses par la hardiesse de ses conjectures. Il aura pour émule son compatriote Jean Schweighaeuser [1], professeur à l'Université de Strasbourg dès 1770, mais qui ne donnera que beaucoup plus tard les éditions auxquelles il doit sa célébrité.

Dès ses débuts, Villoison prit place à côté des plus grands hellénistes dont je viens de citer les noms; disciple des philologues hollandais, comme Brunck l'était des philologues allemands, par son édition du Lexique d'Apollonius, il s'était affirmé comme un maître. L'annonce habilement faite de l'édition de l'Eudoxie et de Cornutus avait encore accru sa réputation. On vit bien, à la mort de Capperonnier, en quelle haute estime on le tenait. Il avait suivi ses cours, peu sans doute, si, comme le dit Björnstähl [2], l'érudit professeur affichait bien encore le sujet de ses leçons, mais oubliait trop souvent de les faire.

Quand, en mai 1775, Capperonnier eut été brusquement enlevé par une goutte remontée, les amis de Villoison, entre autres l'historien Garnier [3], croyant que lui seul était digne de lui succéder, firent des démarches auprès du comte de Maurepas et du duc de la Vrillière pour le faire nommer. Villoison avait-il désiré la chaire de grec au Collège de France ? Je ne saurais le dire; mais, lorsque Mme Capperonnier lui eut écrit dans quelle triste condition elle se trouvait, elle et sa famille, et lui eut demandé de se désister en faveur de son fils, Villoison ne put lui « refuser un service dont elle l'avait prié de trop bonne grâce, et il n'eut qu'un désir, celui de la voir réussir dans la demande qu'elle faisoit de cette place [4] ». « Je fais avec plaisir ce sacrifice à ce fils infortuné, et je crois que le grec dont on

1. Schweighaeuser (Jean), né à Strasbourg en 1742, ne publia que de 1782 à 1785 son Appien, la première de ses éditions d'auteurs grecs.

2. Lettre du 7 avril 1769. *Briefe auf seinen ausländischen Reisen*, t. I, p. 11.

3. Garnier (J. J.), né en 1729, professeur d'hébreu au Collège de France, et, depuis 1762, membre de l'Académie des Inscriptions, qui le chargea de continuer l'histoire de France de Villaret.

4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 62 *a*. Brouillon d'une lettre à un destinataire dont malheureusement le nom n'est pas indiqué.

m'offroit la chaire ne me serviroit à rien, s'il ne m'apprenoit que les malheureux sont une chose sacrée et que les orphelins sont nos frères ». Il s'offrit même à faire le cours pendant un an à la place du jeune Capperonnier qui n'était pas encore en âge d'être nommé [1]. Il en fit la demande au duc de la Vrillière, et, pour en assurer le succès, il pria le duc de Nivernais, le prince de Lambesc, la comtesse de Rochefort, le garde des sceaux et d'autres encore d'appuyer sa démarche.

Il est impossible, écrivait-il à Oberlin [2], de refuser sa compassion au triste sort de la famille de M. Capperonnier. Pour moi...je regarderai comme le plus heureux jour de ma vie celui où je pourrai voir le jeune Capperonnier au Collège royal et à la Bibliothèque du Roi.....Son père étoit le plus habile de notre Académie ; je me fais l'honneur d'être mille fois moins instruit que lui. Nous ne réparerons jamais sa perte. Mon unique ambition c'est de voir son fils hériter de sa place, comme j'espère et j'ose assurer qu'il héritera de ses talents. Je n'épargnerai aucun soin pour tâcher de le former et de le rendre digne de son père et des bontés du ministère.

Peut-être Villoison a-t-il exagéré la générosité de son désistement, mais on ne peut douter qu'il se soit effacé volontairement devant le fils de son ancien maître. En tout cas, cet épisode montre quels amis dévoués il avait, quelles influences puissantes il pouvait mettre en jeu et combien étaient étendues ses relations. Dans une lettre à Björnstâhl du 22 septembre 1775 [3], il énumérait avec complaisance toutes celles qu'il avait formées depuis le départ du célèbre orientaliste. Nombreuses déjà au moment de son élection à l'Académie, elles n'avaient fait que s'accroître depuis lors. De 1774 jusqu'à 1778, date de son départ pour Venise, il fut en rapport ou en correspondance avec tous ou presque tous les hellénistes de l'Europe, avec les plus grands humanistes ou érudits contemporains, avec des savants de tout ordre, et quelques-uns des personnages les plus illustres de l'époque.

1. Il n'eut pas à faire ce cours ; ce fut le docteur Bosquillon qui en fut chargé.
2. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 62 *b* et 63 *a*.
3. *Briefe auf seinen Reisen*, t. I, p. 416.

*
* *

Villoison connaissait, nous le savons, Capperonnier, mais nous ignorons au juste quels rapports il eut avec lui ; on peut affirmer toutefois qu'ils furent empreints de cette déférence que le jeune helléniste montra toujours pour ses aînés. Dès le premier jour aussi, il eut pour Larcher une véritable vénération et il la lui témoigna toute sa vie. Il fit tout pour se l'attacher. C'est ainsi que nous l'avons vu lui envoyer, à l'occasion d'un concours, des notes sur deux passages de Varron relatifs à Vénus [1]. Mais il semble que la différence d'âge fut pendant longtemps, au moins de la part de Larcher, un obstacle à un rapprochement complet. On dirait que le traducteur d'Hérodote ne pardonna qu'assez tard au jeune helléniste d'avoir vingt-quatre ans de moins que lui et d'être entré avant lui à l'Académie. On ne sait que peu de choses des rapports de Villoison avec Dacier [2] son concurrent à l'Académie en janvier 1772, et il ne semble guère en avoir eu avec Laporte du Theil. Il en fut tout autrement de Sainte-Croix. En 1775, sur le rapport de Villoison lui-même et de Rochefort, le « prix de la Saint-Martin » fut décerné à son Mémoire sur les attributs de Minerve [3]. Tel fut, il semble, le point de départ des relations intimes qui s'établirent entre les deux savants, et que des services mutuels devaient, malgré l'éloignement de Sainte-Croix, encore resserrer. Le jeune érudit passait la plus grande partie de l'année dans le Comtat ; non loin de là, Villoison avait un autre correspondant, l'archéologue Séguier [4] de Nîmes, et il continuait d'être en rapports suivis avec le marchand érudit Guys de Marseille ; c'était à lui qu'il demandait des objets d'art destinés au duc de Weimar [5], et que Guys avait rapportés ou faisait venir du Levant. On le voit aussi vers la même

1. Voir plus haut, chap. II, p. 26.
2. Dacier fut élu le 7 février suivant. *Registre des assemblées..... pour l'année 1772*, fol. 23.
3. *Registre des assemblées..... pour l'année 1775*, séance du mardi 29 août, fol. 119.
4. Séguier (Jean-François), né à Nîmes en 1703, auteur d'une « Dissertation sur la Maison carrée » de Nîmes.
5. Voir chapitre III, p. 88.

époque lui recommander la candidature à l'Académie de Marseille[1] d'un de ses anciens condisciples, l'abbé Filassier[2].

A l'autre extrémité de la France, Villoison eut aussi des correspondants et amis ; il avait fait la connaissance de Brunck pendant le voyage que celui-ci fit à Paris en 1774, mais ses relations avec ce savant furent peu étendues. Il ne fut guère dans la suite en rapport avec lui que par l'intermédiaire d'Oberlin. Il entretint au contraire avec ce dernier la correspondance la plus active. Depuis la fin de 1773, où il lui avait adressé sa première lettre, les relations de Villoison et d'Oberlin étaient devenues chaque jour plus étroites ; le service que l'érudit strasbourgeois lui avait rendu en le mettant en rapport avec Ring et avec Lamey était de ceux que Villoison ne pouvait oublier. Il ne lui sut pas moins gré de l'empressement qu'il avait mis à lui faire collationner le manuscrit de Cornutus qui se trouvait à Augsbourg. Pour reconnaître ces services, il fit tout pour lui trouver un copiste qui pût conférer le texte du manuscrit de Vibius Sequester et pour lui procurer les cartes et les livres dont il avait besoin. De son côté, pour lui témoigner sa gratitude, Oberlin lui envoya dès 1774 les « Tables des cérémonies du culte romain[3] ». Villoison ne se borna pas à l'en remercier ; il fit de ce livre un compte rendu élogieux destiné au Journal des Savants, et dont le manuscrit 943 du Supplément grec nous a conservé le brouillon[4]. Après avoir donné une idée de la nouvelle publication du « digne et savant élève et successeur de l'illustre M. Schœpflin » et en avoir montré l'utilité, il terminait par ces mots : « Nous ne pouvons qu'applaudir au zèle de M. Oberlin qui fait un si bel usage de ses vastes et immenses connaissances, et qui nous prépare plusieurs ouvrages importants que la République des lettres s'empressera d'accueillir, comme tout ce qui sort de cette savante plume. » Le Journal des Savants du mois de février 1775[5] publia un

1. Charles Joret, *Villoison et l'Académie de Marseille*. Marseille, 1904, p. 13 ; l'élection eut lieu le 9 juillet 1775.

2. Filassier (Jean-Jacques), moraliste, né en 1736, mort en 1806. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa surtout d'agronomie.

3. *Rituum romanorum Tabulae in usum auditorum*. Argentorati, 1774, in-12.

4. Fol. 57 *a*.

5. Ce compte rendu était probablement de Dupuy.

compte rendu en partie semblable au brouillon du manuscrit, et qui n'est certainement qu'une reproduction modifiée par la direction de l'article de l'helléniste. Oberlin ne dut pas ignorer à qui il était redevable de la pensée première du compte rendu. Il comprit par là à quel point il pouvait compter sur lui. Désormais, il n'hésite pas à s'adresser à lui en toutes circonstances. Un jour[1], il le charge de remettre des exemplaires de son *Essai sur le patois lorrain du ban de la Roche* à Capperonnier et à Sainte-Croix[2]; il y en avait un pour lui. Une autre fois[3] il le prie de faire passer un paquet à M. de Couronne, membre de l'Académie de Rouen dont il était lui-même correspondant.

Ce paquet avait été apporté à Villoison par un M. Ritter qu'Oberlin lui recommandait ainsi qu'un autre de ses amis. « Il sera des vôtres, lui écrivait-il, si vous le voulez bien, et je vous aurai bien des obligations pour les politesses que vous voudrez lui faire, sans oublier de lui procurer la connoissance de MM. l'abbé de Lachau et Le Blond et du chevalier de la Blancherie auxquels je vous prie de présenter mes respects. » Oberlin pouvait au sujet de ses protégés s'en rapporter à Villoison. Il les accueillit avec le plus cordial empressement, et quelques jours après il informait son correspondant de l'impression qu'ils lui avaient faite et du plaisir que lui avait procuré leur visite[4]. « Vous ne pourrez pas, ajoute-t-il, m'obliger plus sûrement qu'en m'adressant vos amis. » Oberlin n'y manqua pas. Mais il « obligea » encore plus Villoison en lui dédiant son « Histoire des Canaux », qui parut en septembre 1775. Il s'occupait depuis plusieurs années de ce sujet, mis au concours pour 1769 par l'Académie des Inscriptions[5]; il y trouvait matière à

1. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 139 *a*.

2. Ce fut aussi à Villoison que Sainte-Croix s'adressa pour faire passer à Oberlin son *Dictionnaire provençal* et une *Dissertation sur les Canaux*. Cf. lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 140 *a*.

3. Lettre du 19 avril 1775. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 44. « Que dit Mr le baron de Sainte-Croix de mon patois ? » ajoutait-il en post-scriptum. « Ne m'oubliez pas auprès de lui. »

4. Lettre du 13 mai 1775. *Ms. all.* 192, fol. 143 *a*, et lettre s. d., mais postérieure au 31 mai, fol. 141 *b*. Dans cette seconde lettre Villoison priait Oberlin « d'embrasser un million de fois notre cher et sçavant ami M. Schneider, qui me marque que M. Oberlin est l'homme du monde le plus honnête et le plus aimable qu'il connoisse. »

5. « Quelles ont été, depuis les temps les plus anciens jusqu'au IVe siècle de l'ère chrétienne, les tentatives des différents peuples pour ouvrir des

disputes publiques pour ses élèves. En 1772, il avait publié la première partie qui se rapportait à l'antiquité ; la seconde, qui avait trait au moyen âge, suivit de près ; il s'occupa aussitôt de la troisième, où il devait traiter des temps modernes. Il mit tous ses correspondants à contribution. A la fin de 1773, on voit le baron d'Antigny lui envoyer deux livres, l'un qui contenait les cartes du canal de Briare, un autre « qu'on dit assez rare sur les canaux du Languedoc ». Il avait obtenu de Ring des renseignements sur le canal de Dourlach ; Meyer, l'ancien précepteur du comte Skawrousky, qu'il avait connu à Strasbourg, lui en avait envoyé sur celui de Ladoga ; l'abbé de Lachau, à l'instigation de Villoison, lui avait fait obtenir du duc d'Orléans les cartes des canaux du Centre. Au milieu de 1775, tout était fini. Oberlin prépara une réimpression des deux parties qui avaient déjà paru ; il la fit suivre de la troisième, et, saisissant « l'occasion favorable » qui se présentait, il dédia à Villoison[1], comme un « témoignage de la reconnaissance que depuis longtemps il aspirait à lui donner », son nouvel ouvrage[2]. La dédicace était datée des ides — 13 — de septembre. Quelques jours après, Villoison recevait les deux exemplaires qui lui étaient adressés. Il remercia sur le champ son « cher confrère » de ce beau présent et de la dédicace dont il l'avait honoré[3]. « Je ne la méritois sûrement pas, et je vous ai une obligation infinie de cette marque d'amitié que vous avez voulu immortaliser. »

*
* *

Les relations si cordiales de Villoison et d'Oberlin ne doivent pas nous surprendre, et elles ne sont pas un fait isolé dans sa vie. Il en eut de non moins étroites avec bien d'autres savants, en particulier avec les humanistes hollandais. J'ai parlé de la corres-

canaux de communication, soit entre diverses rivières, soit entre deux mers différentes, soit entre des rivières et des mers, et quel en a été le succès ? » La question, non traitée, fut remise pour 1771.

1. « Temperare mihi nequeo, quin illustri tuo nomini hoc opusculum meum consecrem, mi Villoisoni, cui dudum certe, si commoda sese occasio obtulisset, gratissimae mentis pignus quoddam destinaveram. »

2. *Jungendorum marium fluviorumque omnis aevi molimina*. Argentorati, 1775, in-4° de 107 pages.

3. Lettre du 11 octobre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 100 *a*.

pondance qu'il entretenait avec Ruhnken et Valckenaer, et l'on a vu de quel ton de respectueuse déférence il écrivait à ce dernier ; il n'avait pas moins de vénération pour Ruhnken. Ses lettres au latiniste Van Santen[1] et à l'helléniste Wyttenbach, autres humanistes hollandais, ont quelque chose de plus intime. Le premier était venu à Paris vers la fin de l'hiver 1775[2], et il y resta jusqu'au mois de septembre ; il s'y trouvait au moment où le duc de Weimar y était encore ; il connaissait Knebel, qu'il avait vu autrefois à Postdam[3]. Adressé peut-être à Villoison par Ruhnken et Valckenaer, il se lia bientôt avec le jeune latiniste ; après son départ, il resta en correspondance avec lui, et les lettres que lui adressa Villoison sont une des sources les plus précieuses pour l'histoire de la vie de l'helléniste pendant les années suivantes.

Les lettres à Wyttenbach, plus nombreuses d'ailleurs, offrent un intérêt plus général et encore plus grand. Venu à Paris[4] pour collationner les manuscrits de Plutarque, en vue de l'édition qu'il préparait des œuvres de l'écrivain grec, il trouva le meilleur accueil auprès de d'Alembert, Foncemagne, Sainte-Croix, surtout de Villoison, et leur intervention lui permit d'obtenir la communication, alors si difficile, des manuscrits dont il avait besoin[5]. Ce ne fut pas le seul service que lui rendit ce dernier. Au milieu du travail acharné auquel il se livrait, Wyttenbach fut atteint d'une fièvre pernicieuse, qui mit ses jours en danger. Villoison appela en hâte auprès de lui un des praticiens les plus habiles de l'époque, le Dr Lorry, qui joignait à la science médicale le goût des lettres, et traita Wyttenbach « non comme un malade ordinaire, mais comme un confrère en littérature » ; les soins dont lui et Villoison l'entourèrent arrachèrent à la mort le savant

1. Van Santen (Laurent), né en 1746 à Amsterdam, auteur de *Carmina juvenilia* (1767), qui avaient fondé sa réputation de latiniste.

2. Lettre du 18 septembre 1775. *Epistolae Davidis Ruhnkenii ad Wyttenbachium*, editae a G. L. Mahne, 1832, in-8°, p. 23.

3. Lettre de Villoison à Van Santen du 25 août 1776. *Ac. Lugd. Bat. Bibl.* B. P. L. 244. Cf. chap. III, p. 66.

4. Wyttenbach (Daniel), né en 1746 à Berne ; venu à Leyde en 1771, il avait été, au bout d'un an, nommé professeur de grec à l'Athénée d'Amsterdam, qu'il devait quitter en 1779 pour l'Université de Leyde.

5. Guilelmus Leonardus Mahne, *Vita Danielis Wyttenbachii*. Gandavi, 1823, in-8, p. 104.

hollandais[1]. Il en conserva toute sa vie un souvenir ineffaçable. Trente ans après, dans un article consacré à la mémoire de Villoison, il rappelait encore avec une reconnaissance émue les bons offices du célèbre helléniste « auxquels l'urbanité française donnait un nouveau prix », et il ne croyait pas pouvoir assez vanter son empressement à rendre aux étrangers tous les services qui dépendaient de lui[2]. Cet éloge posthume montre assez dans quels rapports intimes les deux savants étaient restés depuis leur première rencontre. Les nombreuses lettres que nous avons de Villoison à Wyttenbach nous en sont une preuve manifeste.

Peu après son retour, en décembre, le savant hollandais écrivit à Villoison pour le remercier et l'entretenir sans doute de ses travaux. Dès le 5 janvier[3], Villoison lui répondit. Il avait une bonne nouvelle à lui annoncer. La collation de Plutarque que Wyttenbach avait faite à Paris, et qui s'était égarée, venait de se retrouver dans l'exemplaire de M. Debure. Il s'empressa de la lui renvoyer. Mais il ne se borna pas là; en même temps, il l'informait qu'il avait découvert un copiste capable de lui faire la collation des manuscrits dont il avait besoin. Ce n'était pas tout; il lui faisait l'éloge des vers latins que lui avait envoyés Bosch, s'offrait d'en négocier la publication avec Didot, et même d'en corriger les épreuves. Il lui faisait des compliments de ses amis, entre autres de Lorry et de Sainte-Croix, et le chargeait des siens pour Ruhnken, Van Santen, « notre prédicateur Scheidius » et Valckenaer. Puis il lui faisait part d'une récente découverte de Schneider qui assurait que « le poème sur la chasse est d'un auteur tout différent et postérieur à l'auteur du poème sur la pêche ». Il lui annonçait que Toup aurait remis à Williams le soin de publier le Polybe qu'il préparait, et il lui donnait des nouvelles de l'édition retardée de l'Euripide de Musgrave. Il lui parlait ensuite de ses travaux, de son Cornutus dont il s'occupait avec ardeur, et le priait de lui envoyer — il en sera question dans presque toutes ses lettres — les livres qu'il lui avait demandés.

1. G. L. Mahne, *Vita*, p. 105. — Chardon de La Rochette, *Mélanges*, t. III, p. 357.
2. *Bibliotheca critica*, III, pars 2, 1805, p. 29.
3. Année 1776. Villoison a écrit par erreur du 5 janvier 1775 (Bibl. Nat., Nouv. acq. lat., *ms.* 168, fol. 3).

Douze jours après [1], Villoison revenant à la question des manuscrits faisait part à Wyttenbach des conditions du copiste qu'il lui avait trouvé, et pour lequel il avait obtenu l'entrée trois heures par jour à la Bibliothèque du Roi, puis il le chargeait de complimenter ses amis; il réclamait une fois encore les livres qu'il l'avait prié de lui acheter; il lui demandait — il le fera dans toutes ses lettres — « des nouvelles littéraires ». Villoison lui donnait d'ailleurs l'exemple. C'est ainsi que dans la lettre du 2 mai [2] il lui annonçait la publication de l'Apollonius de Rhodes en Angleterre, celle de l'Oppien de Schneider, et l'intention qu'avait cet helléniste de faire paraître les fragments de Pindare.

Van Santen et Wyttenbach ne furent pas les seuls savants de Hollande qui vinrent alors à Paris, ni les seuls correspondants avec Ruhnken et Valckenaer que Villoison eut dans ce pays. Dès 1775 il avait fait la connaissance du pasteur Scheidius [3] et s'était lié avec lui.

Je vous prie d'embrasser bien tendrement de ma part, écrivait-il à Wyttenbach le 5 janvier 1776, notre ingénieux et sçavant poète et notre zélé prédicateur, M. Scheidius. Je vous prie de leur dire que je ne les oublierai jamais, qu'on ne peut rien ajouter aux sentiments d'estime et d'amitié qu'ils m'ont inspirés, que je regretterai toujours les moments agréables que j'ai passés dans leur société et que l'absence ne diminuera rien au tendre attachement que je leur ai voué pour la vie, et dont je serai charmé de pouvoir leur donner des preuves.

Le 17, il chargeait encore Wyttenbach de faire ses compliments à Scheidius, dont il n'avait pas manqué, à son départ, de mettre la bonne volonté à contribution, et le 10 mars [4] : « Mille assurances de respect et du plus tendre attachement, je vous prie, à notre cher M. Ruhnkenius, un million d'amitiés à M. Van Santen, de remerciements à M. Scheidius, auquel j'aurai l'honneur de répondre incessamment ». — « Embrassez un million de fois, de ma part, écrivait-il encore le 2 mai à son ami, M. Van Santen et notre cher M. Scheidius. Dites-leur combien

1. Nouv. acq. lat. *Ms.* 168, fol. 7.
2. *Ms. lat.* 168, fol. 14.
3. Scheidius (Jacobus), orientaliste (1754-1801), pasteur à Nimègue, frère de l'humaniste Everard (1742-1794), professeur à Harderwyk.
4. *Ms. lat.* 168, fol. 10.

je les aime et que je ne les oublierai jamais, et que j'attends avec impatience ce que M. Scheidius a bien voulu me promettre. Je me suis entretenu de lui fort au long avec M. de la Broue [1], qui en fait grand cas et qui le trouve très orthodoxe. » Villoison était aussi en correspondance avec le frère de Scheidius [2].

Cette même année 1776 vinrent également à Paris le jurisconsulte Bichon et le professeur Voorda [3]. A cette époque, l'érudit Cras [4] était arrivé aussi dans la capitale. Il y passa deux mois entiers. Le 7 juillet, nous le rencontrons chez Villoison. « Cet homme charmant [5] », avec lequel il pouvait s'entretenir de Wyttenbach, plut singulièrement à Villoison. « Je vous remercie infiniment [6] de m'avoir procuré la connaissance d'un homme aussi aimable, aussi instruit, aussi plein de goût et aussi bon observateur que l'est M. Cras. J'ai été enchanté de sa société. » On ne doit pas être surpris aussi qu'il cherchât à entrer en correspondance avec lui. « Je serai très flatté de l'honneur de recevoir de ses lettres [7]. Je crois le mériter en quelque sorte par la tendre amitié et la haute estime que je lui ai vouées pour la vie ». Les relations qu'il souhaitait ne tardèrent pas à s'établir. Elles devaient se continuer. Au mois de mai 1776, Villoison était aussi en correspondance avec un célèbre érudit hollandais, Tollius, qui lui envoyait les renseignements les plus précieux pour ses ouvrages [8]. Aussi prit-il une grande part à la maladie dont ce savant fut atteint à l'automne de cette même année. On ne peut douter non plus de l'accueil qu'il lui fit quand Tollius vint à Paris au milieu de 1777, encore que celui-ci semble avoir été plus absorbé par les plaisirs de la capitale que par des recherches d'érudition, et il ne manqua pas, à son départ, de le charger de ses commissions pour Wyttenbach et Ruhnken.

1. Aumônier de l'ambassade de Hollande à Paris.
2. Lettre à Wyttenbach du 20 mai. *Ms. lat.* 168, fol. 16.
3. Voorda, né en 1729, professeur à Leyde.
4. Cras (1739-1820), professeur de droit à Amsterdam.
5. Lettre du 2 août 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 20.
6. Lettre du 3 septembre 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 22.
7. Lettre à Wyttenbach du 25 octobre 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 26.
8. Lettres à Wyttenbach du 2 mai et du 2 août. *Ms. lat.* 168, fol. 14 et 20.

*
* *

Les relations de Villoison avec les savants anglais furent loin d'être aussi nombreuses que celles qu'il entretenait avec les humanistes hollandais, et elles sont bien moins connues ; elles n'en méritent pas moins de fixer l'attention. A la fin de 1773, nous l'avons vu en rapport avec Woide qu'il « connut beaucoup » pendant le séjour que cet orientaliste fit alors à Paris. On le trouve en relation l'année suivante, et on l'y trouvera encore en 1776, avec l'érudit diplomate Dutens, dont il avait fait la connaissance dans un des voyages que ce Français, établi en Angleterre, faisait souvent à Paris. En 1775 nous le voyons en correspondance avec un autre savant anglais, l'helléniste Toup [1]. Le manuscrit 943, qui m'a fourni tant de précieux renseignements, renferme le brouillon d'une première lettre adressée à cet humaniste [2], lettre curieuse, parce que nous y trouvons un nouvel exemple de l'empressement avec lequel Villoison saisissait toutes les occasions de se créer de nouvelles relations.

Vous voudrez bien excuser la liberté que j'ose prendre de vous écrire et de vous interrompre au milieu de vos occupations importantes. Je viens de lire, ou plutôt de dévorer, vos excellents *Curae novissimae in Suidam*, qui suffiroient seuls pour vous immortaliser et vous donner la première place parmi les critiques, et je n'ai pu m'empêcher de vous témoigner la haute admiration dont ce chef-d'œuvre m'a transporté et de vous faire agréer mes très humbles remerciements de l'indulgence et de la manière si honnête et si obligeante avec laquelle un si grand homme que vous, Monsieur, a bien voulu parler de moi et de mes faibles productions. Soyez persuadé de ma vive reconnoissance. Je voudrois être assez heureux pour vous donner des preuves de mon dévouement. J'ai eu souvent l'honneur de m'entretenir de vous à Paris avec milord Stormont, qui vous rend toute la justice qui vous est due, et est à portée d'apprécier vos talents, et je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'instruire par la lecture de vos excellents ouvrages, qui seront toujours le modèle des gens qui aiment la critique. J'apprends avec la joye la plus vive que vous nous

1. Toup (Jonathan), né en 1713 à Saint-Yves, publia de 1762 à 1766 des *Emendationes in Suidam*, qu'il compléta, en 1775, par ses *Curae novissimae in Suidam*.

2. Suppl. grec. Fol. 90 *a*. Ce brouillon n'est pas daté, mais, comme Villoison y parle des *Curae novissimae*, on voit que sa lettre est au plus tôt du milieu de 1775.

allez donner un Longin et un Polybe, et j'en félicite la République des lettres, qui vous a déjà de si grandes obligations. Ne sachant pas votre adresse, j'ai adressé cette lettre à M. votre libraire, et j'ose vous demander l'honneur de votre amitié que je regarderois comme le plus grand de tous les biens [1].

Ce ne furent pas les seules relations que Villoison eut en Angleterre ou avec des savants anglais. Il était, dès longtemps déjà, en rapport avec lord Stormont [2], ambassadeur, depuis 1772, de la Grande-Bretagne en France, ami éclairé des sciences et des lettres. Il était entré aussi en relation avec le théologien Maty [3], un instant chapelain de Stormont à Paris. Leur éloignement ne mit pas fin aux rapports qu'ils avaient avec Villoison. Celui-ci continua de correspondre avec eux après leur retour en Angleterre. On le voit, en 1778 [4], annoncer à Stormont l'apparition des Confessions de Rousseau et la publication de deux prétendues odes d'Horace, découvertes dans la Bibliothèque du Vatican, et en 1782, dans une lettre à Wyttenbach, il parle encore de lui comme de son correspondant d'Angleterre le plus exact [5]. Ces relations de Villoison avec les savants anglais expliquent qu'il ait, tout jeune encore, été nommé correspondant de la Société royale de Londres et de la Société des Antiquaires. L'almanach royal de 1774 lui donne déjà ce titre.

*
* *

Ce furent les relations qu'il entretint dès cette époque avec l'Espagne, l'Italie et la Suède qui firent aussi nommer Villoison membre de l'Académie royale de Madrid, de l'Académie des Arcades et de celle de Cortone, enfin de l'Académie d'Upsal. Nous avons vu combien fut grande dès sa première jeunesse son intimité avec Björnståhl; il avait suivi avec un vif intérêt le

1. Ce brouillon se termine par trois ou quatre corrections aux *Curae novissimae*.

2. David Murray, sixième vicomte de Stormont; attaché dès 1751 à l'ambassade anglaise à Paris, il était, vingt et un ans plus tard, revenu comme ambassadeur dans cette ville.

3. Maty (Paul-Henry), né en 1745, avait été, en 1773, nommé chapelain de l'ambassade anglaise à Paris.

4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 39.

5. Lettre à Wyttenbach du 17 janvier 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 58 *b*.

célèbre orientaliste pendant son voyage au delà des Alpes, et, dès qu'il avait appris son retour d'Italie, à la fin de 1773, il s'était empressé de lui écrire ; la lettre qu'il lui adressa le 22 septembre 1775 — j'y ai fait plus d'une fois allusion — montre quelle déférence il ne cessait d'avoir pour son maître ; et le soin avec lequel il l'informait de ses nouvelles relations et de ses travaux est une preuve manifeste du désir qu'il avait de conserver son estime. Ce fut peut-être Björnstâhl qui mit son jeune ami en relation avec Gjörwel [1], l'érudit bibliothécaire de Stockholm ; Villoison ne devait pas tarder à entrer en relation avec d'autres érudits suédois. Dans une note des Pastorales de Longus, il parle de ses amis les savants professeurs d'Upsal, Aurivillius et Floderus [2] ; et ce fut avec un autre professeur de cette ville, l'orientaliste Norberg, qu'il fit, nous le verrons, son voyage d'Italie. Il ne manqua pas de mettre à profit ses rapports littéraires pour obtenir une de ces distinctions qu'il recherchait avec tant d'empressement ; grâce à eux il fut nommé correspondant de l'Académie d'Upsal, titre qu'il porte dans l'Almanach royal de 1777 ; mais je n'ai pu découvrir qui le lui fit donner.

Je n'ai pu savoir davantage quelles influences le firent nommer à l'Académie royale de Madrid et à celle des Arcades à Rome ainsi qu'à l'Académie de Cortone [3]. Elles semblent avoir été plus politiques que scientifiques ; je n'ai rencontré en effet aucun humaniste ou savant espagnol ou italien que Villoison ait connu à l'époque de son élection à ces Académies et même assez longtemps après. Nous le verrons au mois d'août 1776 recevoir le savant espagnol Izquierdo qui se trouvait à Paris. Quelques mois auparavant un autre savant espagnol, le naturaliste Ortega [4], secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine de Madrid, fut

1. Gjörwel (Carl Christoffersson), né en 1735 à Landskrona, conservateur de la Bibliothèque royale de Stockholm, directeur de plusieurs journaux littéraires et éditeur des *Voyages* de Björnstâhl.

2. Longi *Pastoralia*, lib. IV, p. 275.

3. J'inclinerais à croire, cependant, que l'influence du cardinal de Bernis ne fut pas étrangère à l'élection de Villoison comme membre de l'Académie des Arcades, et il me semble aussi bien probable que le marquis de Barbentane contribua à le faire nommer associé de l'Académie de Cortone.

4. Ortega (Casimir Gomez de), né en 1730 à Madrid, professeur au Jardin botanique de cette ville, auteur d'un *Commentarius de cicuta* (1761) et de *Tabulae botanicae* (1773)

non seulement accueilli avec empressement par Villoison, mais, comme il se proposait de se rendre en Hollande, le jeune helléniste recommanda chaudement ce « compatriote », comme il l'appelait, à son ami Wyttenbach : « Tous les services que vous lui rendrez, lui écrivait-il[1], en lui énumérant longuement les titres scientifiques d'Ortega, je les regarderai comme personnels. »

Quant aux savants italiens, ce n'est qu'après l'arrivée de Villoison à Venise que j'ai trouvé l'helléniste en relation avec eux. Chose surprenante, lui, qui en connut un si grand nombre depuis cette époque et eut avec eux de si étroites relations, ne paraît avoir été en corréspondance avec aucun humaniste italien avant son voyage à Venise.

*
* *

Si, de 1773 à 1776 et même 1778, Villoison ne semble avoir été en rapport avec aucun humaniste italien, c'est à cette époque au contraire qu'on le voit le plus en relation avec les érudits d'Allemagne. L'hommage de son Apollonius, les démarches qui préparèrent ou suivirent son élection aux Académies de Gœttingue, de Berlin et de Mannheim le mirent en rapport avec un grand nombre d'humanistes d'outre-Rhin. J'ai dit plus haut avec quelle faveur l'édition du Lexique Homérique de Villoison avait été accueillie par Reiske à Leipzig et Michaelis à Gœttingue, et comment le jeune helléniste avait fait à Paris la connaissance de l'historien Schlözer, et comment cette connaissance lui avait suggéré l'idée de se faire nommer membre de la Société Royale de Gœttingue.

Les relations de Villoison avec Schlözer ne semblent pas avoir été de longue durée ; on cesse bientôt en effet de rencontrer le nom de l'historien dans la correspondance du savant français. Au contraire, celles qu'il avait formées avec Michaelis se continuèrent durant de longues années. Au mois de décembre 1774, un événement particulier, la nomination du comte du Muy comme secrétaire d'État à la guerre engagea Michaelis à lui écrire de nouveau. « Le comte du Muy, secrétaire d'État à la guerre, lui disait-il[2], est-il le même que le chevalier du Muy qui tenait garnison

1. Lettre du 14 avril 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 12.
2. Lettre du 11 décembre 1774. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 447.

à Gœttingue pendant la guerre de sept ans et avec lequel j'ai été autrefois en correspondance ? Si c'est le même, donnez-moi son adresse. Pensez-vous que je puisse lui dédier mon Abulfeda ? Voulez-vous un exemplaire de mon *Jus Mosaicum* ? Je n'ai pas vu Björnstâhl. » — Villoison lui avait recommandé le savant suédois.

Le comte du Muy, lui répondit presque aussitôt Villoison [1], qui vient d'être nommé secrétaire d'État à la guerre est bien le même qui commandait à Gœttingue en 1757 ; il sera très flatté de votre dédicace. Je le regarde comme le plus heureux des hommes. Joignez à votre lettre au comte du Muy une lettre à mon adresse et n'oubliez pas de lui parler de moi.

Et il ajoutait :

Je me propose de publier le texte de Cornutus ; qu'en pensez-vous ? Ce livre pourroit-il plaire en Allemagne ? Björnstahl est actuellement en Hollande. Je vous recommande Ludwig physicien, fils du savant médecin de ce nom et neveu d'Ernesti que vous aurez dans quelques mois à Gœttingue ; il m'est adressé par son oncle et par M. Morus de Leipzig ; recommandez-le aussi à M. Schlözer que j'embrasse et mettez-le en rapport avec les physiciens de Gœttingue. Je vous remercie de l'ouvrage que vous m'offrez, mais hélas ! il est en allemand, et je ne peux le lire ; ah ! si c'étoit le *Lexicon Syriacum* ou l'ouvrage sur la poésie sacrée des Hébreux. Capperonnier et d'Alembert vous saluent.

Cette lettre de Villoison ne fut pas la dernière qu'il écrivit à Michaelis, et la correspondance des deux savants dura avec quelques interruptions jusqu'à la veille de la Révolution. Les rapports de Villoison avec Heyne devaient aussi se continuer pendant de longues années, mais le caractère peu sûr de Heyne, contre lequel Michaelis l'avait mis en garde, rendit longtemps incertaines leurs relations, et Villoison, plus d'une fois, eut ou crut avoir à se plaindre du philologue de Gœttingue.

Tout autres furent ses relations avec Ring, le précepteur des enfants du margrave, et Schneider, le collaborateur momentané de Brunck. Malgré l'échec de la négociation dont il avait chargé le premier, il resta plusieurs années encore en correspondance

1. Lettre du 22 décembre 1774. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 445.

avec lui. Ses rapports avec Schneider[1] furent plus courts, mais eurent un caractère particulier d'intimité. Ce jeune helléniste sans ressources qui venait de publier une étude sur Pindare avait été appelé de Leipzig à Strasbourg par Brunck pour le seconder ; à la demande d'Oberlin, il voulut bien aider Stoeber à collationner le manuscrit de Cornutus[2] qui se trouvait à Augsbourg. Villoison lui en sut un gré infini et, à partir de ce moment là, lui porta le plus vif intérêt et ne cessa de lui prodiguer les marques de son amitié.

Il s'employa pour apaiser un différend qui s'était élevé entre lui et Ruhnken[3], et, quand Schneider entreprit de publier, avec le Traité de l'éducation des enfants de Plutarque, deux fragments curieux du poète médecin Marcellus Sidétès[4], il s'empressa d'en revoir lui-même le texte sur le manuscrit de la Bibliothèque du roi ; il le lut et relut plusieurs fois[5], malgré l'état défectueux de ce manuscrit, et n'eut que le regret « de n'y rien trouver de ce que son correspondant étoit en droit d'attendre ». Schneider ne crut mieux pouvoir reconnaître ce service qu'en appelant l'attention de Villoison sur les *Fortuita sacra* de Tollius, dans la pensée que le savant y trouverait quelques remarques utiles pour son édition de Cornutus, renseignement dont Villoison, encore que l'ouvrage de l'érudit hollandais ne lui eût rien appris, le fit aussitôt remercier par Oberlin[6]. Mais Schneider ne borna pas là l'expression de sa gratitude ; il tint à en donner un témoignage public, en lui dédiant son édition des fragments de Marcellus Sidétès[7]. Ce fut pour Villoison un motif de nouvelles protestations d'amitié. « Je vous prie, écrivait-il à Oberlin[8], d'embrasser de ma part notre cher

1. Schneider (Johann-Gottlob), né à Kollmen en Saxe en 1750, s'était fait connaître dès 1770 par des Remarques sur Anacréon ; en 1772, il était allé à Gœttingue pour faire la connaissance personnelle de Heyne; venu en 1774 à Strasbourg, il quitta cette ville deux ans après pour aller à l'Université de Francfort-sur-Oder.

2. Lettre de Villoison à Oberlin du 16 janvier 1775. *Ms. all.* 192, fol. 94*b*.

3. Lettre à Oberlin s. d. *Ms. all.* 192, fol. 139 *a*.

4. Marcelli Sidetae, *Fragmenta duo ex libris* ἰατρικῶν, *alterum de medicina ex piscibus, alterum de morbo* λυκανθρωπῷ, recensuit J. G. Schneider. Argentorati, 1775, in-8°.

5. Préface de Schneider, p. 95.

6. Lettre du 13 mai 1775. *Ms. all.* 192, fol. 143 *a*.

7. « Viro illustri d'Ansse de Villoison..., haec duo fragmenta Marcelli Sidetae a se emendata honoris et reverentiae causa D.D.D. editor. »

8. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 140 *a*.

et savant M. Schneider, et de l'assurer de toute ma reconnoissance. Je suis confus de l'honneur qu'il me fait ». Mêmes compliments affectueux adressés peu de temps après au jeune éditeur[1], auquel, dans son insatiable curiosité de nouvelles littéraires, il demandait de « vouloir bien lui marquer si M. Heyne donneroit bientôt le scholiaste de Pindare ».

Schneider avait étudié à Leipzig; Villoison avait plusieurs correspondants dans cette ville, entre autres Ernesti, Reiske, Reiz et Morus. La lettre à Michaelis citée plus haut nous le montre en rapport avec Ernesti et Morus, mais c'est tout ce que nous savons de ses relations avec le premier. Nous retrouverons Reiz et Morus dans un instant. Quant à Reiske, sa mort prématurée mit brusquement fin à sa correspondance avec Villoison. Mais celui-ci reporta sur la veuve du savant quelque chose de la respectueuse affection qu'il avait pour son mari.

Le manuscrit 943[2] renferme le brouillon d'une lettre, où il lui exprimait, avec sa véhémence habituelle de sentiments, la peine que lui causaient les ennuis dont elle était accablée. « Je ne puis concevoir, lui écrivait-il[3], la bassesse et l'injustice des hommes, qui se déchaînent contre la personne à laquelle ils doivent le plus d'égards et de respects ; ils devroient se réunir pour vous faire un sort digne de vous et de votre illustre époux. » Il trouvait surtout contraire à toutes les règles du sens commun et de l'équité qu'on lui contestât ce qui lui revenait de la bibliothèque de son mari, et il lui demandait de le tenir au courant de ce qu'aurait décidé le tribunal de Dresde devant qui l'affaire était portée. « Je prends toute la part possible à vos malheurs, et je donnerois mon sang pour pouvoir les adoucir. Soyez persuadée que votre état me déchire le cœur — et que je suis incapable d'abuser de la confiance dont vous me témoignez et que vous trouverez toute la vie en moi l'ami le plus chaud et le plus ardent... » Dans le fragment d'une autre lettre[4], où il déplorait qu'ils ne pussent avoir « une

1. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 141 *b*. — Lettre du 3 novembre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 102.

2. Suppl. grec, fol. 99 *b*.

3. Fol. 90 *b*. Ce brouillon ne porte aucune suscription ; mais le contexte montre clairement qu'il s'agit d'une lettre à Mme Reiske ; le nom de son mari s'y trouve du reste à propos de la bibliothèque contestée. Dans la lettre du 21 septembre 1775 à Björnståhl, Villoison cite d'ailleurs Mme Reiske au nombre de ses correspondants.

4. *Ms.* 943, fol. 90 *a*.

langue qui leur fût commune », Villoison assurait l'illustre veuve du « zèle qu'il apportoit à faire vendre ses livres[1] », et il finissait par cette réflexion demi-sentimentale qui le peint : « Il est singulier que vous ayez presque la même écriture que feu M. votre époux ; je reconnois avec le plus grand plaisir les traits de ce grand homme ».

Ses relations avec Mme Reiske durent se continuer quelques temps encore. Le 10 mars 1776 il parlait à Wittenbach[2] d'une lettre que cette femme érudite lui avait écrite, et, le 2 mai suivant[3], il annonçait à son ami qu'elle avait fait imprimer un discours de Libanius et allait faire paraître en sept volumes les œuvres du même auteur d'après les papiers de son mari. Vers la même époque, on trouve aussi Villoison en relations avec Reiz[4]. Le 29 avril 1776, on le voit le remercier d'une lettre que le savant érudit allemand lui avait adressée, le féliciter d'une place qu'il venait d'obtenir, lui demander des nouvelles des éditions qu'il préparait, le Nicandre et le Denys Periégète. « Je vous félicite, ajoutait-il, du projet que vous avez conçu de ramasser les fragments de Pindare. C'est un auteur que j'ai relu près de cinquante fois et que j'aime passionnément ». Et il lui envoyait une cinquantaine de vers comme spécimen d'un manuscrit grec dont il désirait avoir une notice.

Au printemps de 1775, Villoison avait fait la connaissance personnelle d'un autre saxon, non de Leipzig, il est vrai, mais de Dresde, Wilhelm Becker[5], venu alors à Paris, comme Ludwig quelque temps auparavant. Il le chargea de faire parvenir une lettre à Morus de Leipzig[6]. C'est peut-être ce même Becker qu'il remer-

1. « Je m'intéresse au sort de Mme Reiske », écrivait-il le 22 décembre 1774 à Michaelis (*Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 445) en le priant de demander à Schlözer d'insérer dans son journal une note sur le prix des Orateurs grecs de Reiske en vente chez Bauer.

2. *Ms. lat.* 168, fol. 10.

3. *Ms. lat.*, 168, fol. 14.

4. Reiz (Fried. Wolfgang), né en 1733 à Windsheim (Franconie) avait donné une édition de la *Poétique* d'Aristote. Cf. plus loin, chap. XI.

5. Becker (Wilhelm-Gottlieb), né en 1753, nommé en 1782 professeur de morale et d'histoire à l'Académie militaire de Dresde et depuis 1795 directeur de la Galerie des Antiques et du Cabinet des Médailles.

6. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 99 bis *b*. Lettre du 25 avril 1775, signée Becker. L'absence de prénom m'empêche d'affirmer d'une manière absolue qu'il s'agisse vraiment de Wilhelm Gottlieb ; mais cela est plus que vraisemblable.

ciait, dans une autre lettre [1], de lui avoir fait parvenir un catalogue d'ouvrages qui devaient se vendre à Dresde en l'engageant à l'envoyer aussi à M. Debure, libraire alors bien connu, « qui pourra acheter pour 4 à 5 mille francs de livres ». Il terminait en priant son correspondant de « présenter ses respects à Mme Reiske et à MM. Ernesti et Morus, s'il leur écrivoit ». Villoison était en rapport avec ces érudits, ainsi qu'avec Ludwig. Ce fut même à sa prière que Morus écrivit [2], pour la joindre à l'édition de Denys d'Halicarnasse, la vie de Reiske, et il ne crut mieux faire que de la dédier à leur jeune ami [3]. Les rapports de cet érudit et de Villoison devaient se prolonger longtemps encore; en 1778 on voit l'helléniste français envoyer à Morus une remarque sur une transposition que Schneider croyait avoir trouvée dans un passage du chapitre premier du livre I de son édition des Helléniques [4].

Depuis son élection à l'Académie de Berlin, Villoison était en rapport avec le secrétaire Formey auquel il ne manqua pas d'annoncer l'édition qu'il projetait de donner de Cornutus; il l'était aussi avec Catt, lecteur du roi, et il essaya d'y entrer avec Frédéric II lui-même. Une occasion se présenta, et il s'empressa de la saisir, d'écrire à ce prince. En 1774, Sainte-Croix avait revu son *Examen critique des Historiens d'Alexandre*, et l'Académie en avait agréé l'hommage [5]. Mais cela ne lui suffit pas; il eut l'ambition d'en offrir un exemplaire au roi de Prusse. Toujours prêt à rendre service à ses amis, Villoison se chargea d'adresser cet ouvrage à Frédéric.

1. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 106.

2. *De vita Johannis Jacobi Reiskii...* Scripsit Sam. Fred. Nath. Morus. Lipsiae, 1777, in-8°. « Voluisti ut narratio de vita Reiskii... editioni Dionysii Halicarnassensis adjungeretur, atque adeo flagitasti ut a me potissimum scriberetur. »

3. « Viro celeberrimo doctissimo Johanni Baptistae Casparo d'Ansse de Villoison. » Lipsiae. Mense octobri 1776.

4. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 99 bis *b*. Le nom de Morus ne se trouve pas dans le brouillon inachevé de ce billet, mais comme il y est question des Helléniques, on ne peut douter qu'il ne s'agisse bien de l'helléniste de Leipzig qui en cette année avait publié une édition du célèbre ouvrage de Xénophon.

5. *Examen critique des anciens Historiens d'Alexandre le Grand.* Paris, 1773, in-8°. « A Messieurs de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres ». *Registre des Assemblées...* Année 1774, août, p. 17. Le brouillon de cette lettre, dont la fin est presque illisible, se trouve dans le *Ms.* 943, fol. 32, de la Bibl. nationale.

M. le baron de Sainte-Croix, sçavant aussi distingué par sa haute naissance que par sa vaste et profonde érudition et par sa saine critique, m'a prié d'avoir l'honneur de vous faire agréer un exemplaire de son examen critique des Historiens d'Alexandre. Le moindre mérite de cet ouvrage est d'avoir remporté le prix à l'Académie des Inscriptions, il y a quelques années. L'auteur l'a depuis considérablement augmenté et allongé. J'ai cru, Sire, que je pouvois prendre la liberté de vous adresser cet ouvrage, sçachant que vous aviez un droit réel sur tout ce qui regarde Alexandre. J'ai déjà eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté que ce héros ne pouvoit être jugé que par ses pareils. Cet examen critique des Historiens d'Alexandre, fait par la main d'un des plus habiles hommes de la France, un érudit dépouillé de tous les préjugés, montre à toute l'Europe combien les modernes ont eu dans ce point de supériorité sur les anciens et la distance prodigieuse que la nature a mise entre le héros de la Macédoine et celui de la Prusse, qui est tout à la fois l'Homère, le Platon et l'Alexandre de ses sujets, et qui a reculé les bornes de l'esprit humain, comme celles de son empire.

Et il continuait, en assurant Frédéric — il ne pouvait oublier en cette circonstance son penchant naturel à l'adulation — que son génie et ses grandes qualités n'inspiraient à personne un enthousiasme plus vif et que personne ne s'en occupait et n'y songeait plus souvent. Et il ajoutait que la vue de son portrait lui avait inspiré un quatrain qui pourrait être mis au bas [1] : « Que vois-je ? Est-ce Mars avec une lyre ou Apollon avec un glaive ? Ce héros charme par ses vers l'univers qu'il a épouvanté par sa foudre. Alexandre vouloit avoir la lyre d'Achille, Frédéric a celle d'Homère et l'épée de son héros [2] ». En terminant, Villoison disait au roi qu'il avait déposé chez son libraire de Paris deux exemplaires, un pour lui et un pour M. de Catt. On s'explique qu'il voulût se lier avec le lecteur de Frédéric II. Frédéric répondit-il à la lettre de Villoison ? Fut-elle suivie d'une autre ? Je ne saurais le dire ; mais elle nous montre avec quel empressement l'helléniste saisit l'occasion de faire sa cour au monarque prussien, et

1. Des quatre vers — Villoison par un lapsus dit deux — je n'ai pu déchiffrer avec certitude que les deux derniers :

Magnus Alexander cytharam poscebat Achillis,
Homeri ille lyram et Pelidis possidet ensem.

2. Villoison, qui ne craignait pas de se perdre dans des détails inutiles, remarquait que les deux derniers vers faisaient allusion à un trait d'Alexandre, raconté par Plutarque ; le héros, à qui on présentait la lyre de Pâris, répondit qu'il aimait mieux avoir celle dont Achille se servait pour chanter les exploits des héros. *De Alexandri fortuna.* Oratio I, par. 10.

combien il était désireux de se concilier ses bonnes grâces. Nous l'avons vu chercher à capter la faveur de la margrave de Bade-Dourlach ; il était devenu le correspondant littéraire du jeune duc de Weimar. Il allait avoir maintenant la bonne fortune d'entrer dans l'intimité d'un de ces grands seigneurs russes qui commençaient à visiter Paris et étaient l'objet d'un engouement universel [1], le prince Youssoupof [2].

*
* *

Il arrivait de Leyde où il avait fait une partie de ses études et il avait été recommandé à Villoison par van Santen, Ruhnken et Valckenaer. Depuis son départ de Paris, le premier de ces savants ne lui avait pas, il semble, donné de ses nouvelles; il lui écrivit pour lui parler de ses protégés. Cette lettre inespérée mit Villoison au comble de la joie [3]. « Je ne saurois trouver de termes, écrivait-il aussitôt à son ami, pour vous exprimer combien je suis sensible à l'honneur de votre souvenir, et la vive joye que m'a causée votre charmante lettre. Elle m'a rappelé les moments délicieux où je goûtois le plaisir de votre société [4] et où nous nous entretenions sur nos amis communs que j'espère voir un jour. » Il continuait en souhaitant que le mariage projeté par van Santen fît son bonheur [5], et après lui avoir dit toute la part qu'il prenait à la perte qu'il avait faite de son père, il lui parlait de ses protégés, M. Voorda, qui lui avait « paru un homme plein de franchise, de candeur et d'ardeur pour l'étude et le droit », M. Bichon, « jeune homme fort aimable, fort vif, plein de goût, d'esprit, de littérature et d'amour pour les lettres », ainsi que de M. Cras, « ami de notre cher M. Wyttenbach, homme plein de jugement, d'érudition et de philosophie ». Puis après avoir remarqué combien sa mère était sensible à son souvenir, il l'entretenait de ses études, de sa correspondance continuée

1. Cf. K. Waliszewski, *Le roman d'une impératrice. Catherine II de Russie.* Paris, 1893, in-8°, p. 389.

2. Nicolas Borisovitch Youssoupof — Yusupov —, né en 1750, fut nommé ambassadeur à Turin, puis sénateur par Catherine II ; conseiller privé et ministre des apanages sous Paul I, il fut membre du Conseil de l'Empire sous Alexandre I et mourut en 1831.

3. Lettre du 25 août 1776. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 244.

4. Voir chapitre III, p. 66.

5. Ce mariage n'eut pas lieu.

avec Knebel, « qui est fort paresseux à répondre », du portrait « sur une boite d'or », que lui avait envoyé le duc de Weimar, des vers qu'il avait faits à cette occasion. Enfin arrivant à Youssoupof :

J'ai un million de remerciements à vous faire de l'excellente connaissance que vous avez eu la bonté de me procurer de M. le prince Youssoupoff. Vous m'avez rendu un service auquel j'attache le plus grand prix, et je vous en ai une obligation infinie. Il ne cesse de me combler des marques de son amitié, et je sçais que je vous en suis redevable à vous et à M. Valckenaer et à M. Ruhnken. C'est un prince qui fait la gloire des lettres. Ses connoissances grecques et son amour pour l'étude m'étonnent dans un homme de son rang. Il m'a montré les beaux vers latins que vous avés faits pour lui [1]. Je le vois tous les jours et nous passons ensemble des moments délicieux, dont je vous suis très redevable. Il opèrera une révolution dans son pays et il [en] sera l'Orphée. Je n'ai point vu le comte Romanzof dont vous me parlés [2] ; mais je défie qu'il y ait dans tout l'univers un grand comme le prince Youssoupoff. J'en suis dans l'enthousiasme.

Puis après avoir prié van Santen d'assurer de son respect et de son tendre attachement MM. Ruhnken et Valckenaer et d'être « l'interprète de son cœur » auprès de leur cher et sçavant M. Wyttenbach, il ajoutait :

Témoignés à M. Burmann [3] combien je serois charmé de lui présenter mon hommage et de m'instruire avec lui en Hollande. C'est un bonheur dont je ne désespère pas. Je ne doute pas que son Properce ne soit un chef-d'œuvre. Dites lui que M. Youssoupoff m'a dit en propres termes qu'il étoit le dieu d'Amsterdam. Ce prince n'en parle qu'avec la plus haute vénération et répète tout ce que vous en dites.

Comme on retrouve là l'exagération et le penchant à flatter habituel à Villoison ! Youssoupof ne lui avait pas été recommandé seulement par Van Santen, mais encore par Valckenaer dont il avait suivi les leçons. Ce fut assez pour qu'il se crût

1. Van Santen a, en 1780, dans son recueil de poésies, publié ces vers — quatre distiques —, écrits sur l'album du prince. « In albo Nicolai Youssoupoff ». *Laurentii Santenii Carmina*, 1780, in-8°, p. 6.

2. Sans doute le comte Serge Romanzov, « la coqueluche des belles dames de Versailles ». K. Waliszewski, *Le roman d'une impératrice*, p. 388.

3. Burmann (Pierre), dit Burmann Second, né à Amsterdam en 1714, éditeur d'Aristophane (1760) et de Properce, mort en 1778.

obligé de remercier ce savant de lui avoir procuré la connaissance du jeune noble et pour en faire l'éloge à nouveau [1].

Excusez-moi, si j'ose interrompre les occupations d'un grand homme ; mais je vous ai trop d'obligations pour ne pas m'empresser de vous en témoigner ma vive reconnoissance. Je sçais que je vous dois, à vous, Monsieur, et à votre illustre ami M. Ruhnken, l'excellente connoissance de M. le prince Youssoupoff ; je sens tout le prix de ce service et je vous en ai une obligation infinie. Ce prince qui est fait pour la gloire des lettres, et qui m'étonne par son ardeur pour la littérature grecque, ne parle de vous que comme toute l'Europe en parle, c'est-à-dire avec des transports d'admiration, et il joint les sentiments de l'amitié la plus tendre et de la plus vive reconnoissance. Vous pouvez, Monsieur, vous féliciter d'avoir formé un élève aussi illustre, si propre à répandre dans son pays l'étude du grec. Son moindre mérite est d'être prince et beau-frère d'un souverain [2]. Il a la plus belle âme et le meilleur cœur qu'il soit possible de trouver, et je goûte des délices infinies dans sa société. Vous jugés, Monsieur, que vous êtes presque toujours, ainsi que M. Ruhnken, l'objet de nos entretiens et de notre admiration.

Un mois plus tard, Villoison revenait encore sur ce sujet, qui lui tenait à cœur. Après avoir parlé à Valckenaer de la lettre, dans laquelle le savant helléniste se plaignait de n'avoir pas reçu de réponse aux variantes qu'il avait envoyées aux « Blancs-Manteaux [3] » pour leur édition des discours de saint Grégoire de Naziance, et de la démarche qu'il avait faite auprès d'eux, il ajoutait [4] :

Pour moi, je suis pénétré de la bonté que vous avés eue de me faire connoître un de vos plus illustres admirateurs et un de vos meilleurs amis, M. le prince Youssoupoff. Je vous en saurai une reconnoissance éternelle. M. le prince Youssoupoff, et c'est ce qui fait son éloge, ne parle de vous qu'avec transport, et a dit à votre ambassadeur à Paris, que, s'il avoit versé des larmes en quittant la Hollande, et que s'il chérissoit tendrement le pays, c'étoit à cause de vous, Monsieur, et à ce sujet il s'est étendu sur les obligations qu'il vous avoit et sur l'honneur que vous faites à la Hollande. Il m'a

1. Lettre du 25 août 1776. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 339.
2. Le prince Youssoupof était beau-frère de Peter Biren, duc de Courlande, qui avait épousé l'aînée de ses quatre sœurs, Exdokija Borisovna.
3. Religieux appartenant à l'ordre des Servites de la Vierge.
4. Lettre du 30 septembre 1776. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 339.

dit avoir tenu le même langage au stathouder. Je ne puis me lasser d'admirer son goût pour les lettres et son ardeur. Il a donné à Paris le spectacle bien nouveau d'un prince de vingt-trois ans [1], qui ne court qu'après les mss. grecs, dans une ville où les aultres ne recherchent que le plaisir. Recevés encore une fois mes remerciements très humbles du service que vous m'avés rendu en me procurant sa connoissance.

La passion que le prince Youssoupof montrait pour les lettres grecques explique — en partie au moins — la joie que Villoison ressentait d'avoir fait sa connaissance. « Je vois avec satisfaction, écrivait-il à Valckenaer, que plusieurs personnes du rang le plus distingué partagent notre goût pour la littérature grecque. » Et il citait pour exemple milord Stormont « qu'il avoit l'honneur de connoître très particulièrement ». Cette nouvelle et tout ce qu'il venait d'apprendre de son élève étaient bien faits pour plaire à l'humaniste hollandais ; il en témoigna toute sa satisfaction à Villoison dans une lettre qui achève de peindre le beau-frère de Biren [2].

Ce ne sont pas nos recommandations, ce sont vos mérites, Monsieur, qui vous ont fait estimer du prince Youssoupof, le plus estimable prince qu'on puisse connoître. Il s'est fait respecter ici comme un jeune seigneur unique en son genre. Les heures que j'ai passé avec lui à lire les meilleurs auteurs grecs sont les plus agréables que j'ai passé dans ma vie. Son ardeur à cultiver les beaux vers et surtout le grec dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; mais la beauté des sentiments de son cœur est encore plus estimable.

Ainsi tout se réunissait pour donner du charme à la société de Youssoupof, et l'on comprend qu'elle ait singulièrement plu à Villoison. Quelque visée ambitieuse ne se mêla-t-elle point à l'affection que le bon, mais vaniteux helléniste conçut si vite pour le jeune prince ? Je ne voudrais pas l'affirmer ; mais, s'il en fut ainsi, elle ne devait pas trouver de satisfaction. Youssoupof quitta bientôt la France pour se rendre en Italie [3], et, s'il n'oublia pas Villoison, s'il resta encore quelque temps en corres-

1. Youssoupof, étant né en 1750, avait alors vingt-six, non vingt-trois ans, comme le dit Villoison.

2. Lettre sans date, mais probablement du mois d'octobre 1776. Valckenaer ne fait pas accorder les participes.

3. Lettre à Oberlin du 8 novembre 1776. *Ms. all.* 192, fol. 107 *a*.

pondance avec l'helléniste français, leurs relations ne devaient pas tarder à prendre fin. Quelque courtes toutefois qu'elles aient été, ces relations étaient bien propres à flatter l'amour-propre de Villoison, et la visite du prince russe lui laissa un souvenir singulièrement agréable. Celle que lui fit à la même époque son correspondant fidèle, Oberlin, lui en laissa un bien plus cher encore.

*
* *

Quelques semaines avant de lui envoyer son Histoire des Canaux, Oberlin avait annoncé à Villoison une nouvelle qui lui causa un vif plaisir : c'était celle de son voyage à Paris au printemps prochain [1]. Depuis longtemps il songeait à se rendre dans le midi de la France ; il avait cru pouvoir y aller pendant l'été de 1775 [2] ; il remit son départ, peut-être à cause de la publication de son livre, à l'année suivante. Entre temps le conseil municipal de Strasbourg lui accorda une subvention pour son voyage [3]. Dès que la date en fut fixée, il en informa Ring et Villoison [4]. « La nouvelle que m'annonce votre lettre, lui écrivit aussitôt le premier, m'a vivement intéressé. Vous partirez donc pour la France et verrez de près ce que jusqu'ici vous n'avez vu que de loin. » Et en terminant il le priait de faire parvenir le plus vite possible une lettre qu'il lui envoyait pour Villoison. La nouvelle du prochain départ d'Oberlin ne pouvait manquer de causer la plus grande joie au jeune helléniste. Il écrivit aussitôt à son ami pour la lui exprimer, et il le priait de transmettre sans retard la réponse qu'il adressait à Ring [5].

Vos dernières lettres m'ont fait le plus grand plaisir [6], et je soupire ardemment après l'heureux moment où je pourrai vous embrasser. En attendant je vous prie de m'indiquer les villes où vous passerés, afin

1. Lettre du 19 septembre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 99 *a*.
2. Lettre sans date, mais postérieure au 31 mai 1775.
3. Th.-Fr. Winckler, *Notice sur la Vie et les Écrits de Jérémie-Jacques Oberlin*, p. 23. (Extrait du *Magasin encyclopédique*, mars 1807.)
4. Lettre du 10 janvier 1776. *Ms. all.* 200, fol. 322 *a*.
5. Cette réponse ne se trouve pas à la Bibliothèque universitaire de Fribourg.
6. Lettre du 25 janvier 1776. *Ms. all.* 192, fol. 104 *a*.

que je vous envoie des lettres et que je trouve des personnages qui vous rendront le séjour agréable. A Marseille, je vous donnerai toute l'Académie de Marseille et surtout le sçavant M. Guys, mon grand ami...à Nisme, le secrétaire de l'Académie, M. Séguier, qui a expliqué la Maison carrée et est un des plus habiles hommes de l'Europe pour les Inscriptions et les Monuments; à Mourmoiron [1] proche Avignon, M. le baron de Sainte-Croix, qui vous procurera une foule de connoissances dans les environs.

Puis après lui avoir parlé des recherches qu'il avait faites en vain pour lui — il s'agissait de lui procurer le projet du canal de Murcie —, et lui avoir demandé encore une fois la liste des villes par où il devait passer, il terminait sa lettre en lui disant combien il lui tardait de le voir à Paris. Oberlin avait aussi informé la Blancherie de son voyage, et le jeune écrivain s'était empressé d'avertir « différentes personnes qu'il vouloit lui faire connoître dans nos provinces méridionales [2] ». Cependant le moment du départ d'Oberlin approchait ; le 3 mars Villoison se hâta de lui expédier un paquet de lettres qu'il avait reçues de ses amis, en lui recommandant de les remettre à leur adresse : « Il en seroit content [3]. »

Quant aux lettres que j'ai écrites moi-même, ajoutait-il, elles sont adressées à M. Grosson de l'Académie de Marseille, mon ami et auteur d'un ouvrage sur les antiquités de cette ville, à M. Mouraille, secrétaire de l'Académie, et à M. Guys...mon intime ami et auteur d'un excellent livre, dont je fais le plus grand cas, intitulé *Lettres sur la Grèce*. C'est un chef-d'œuvre. M. Guys est le plus aimable des hommes et le plus obligeant. Vous m'en direz des nouvelles et vous serez enchanté d'avoir fait sa connoissance qui peut vous servir à mille choses. Sçavez-vous que je veux vous faire recevoir à l'Académie de Marseille et que j'en ai écrit en conséquence à ces trois messieurs. C'est un petit cadeau que je vous destine. Ne manquez pas de leur remettre mes lettres et continuez de m'aimer, de m'écrire dans votre route et de marquer le succès de mes démarches que je regarde comme infaillibles auprès de l'Académie de Marseille.

1. Mormoiron — Villoison écrit toujours Mourmoiron —, chef-lieu de canton à 12 kilomètres à l'est de Carpentras.

2. Lettre de Pahin de la Blancherie du 27 février 1776. *Ms. all.* 192, fol. 373.

3. *Ms. all.* 192, fol. 105 *a*. Cf. Charles Joret, *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, p. 7-8.

Les démarches de Villoison en faveur d'Oberlin ne devaient pas être aussi infaillibles qu'il le croyait [1] ; ce n'était pas d'ailleurs d'élection à l'Académie de Marseille qu'il s'agissait en ce moment pour le savant strasbourgeois, mais des préparatifs de son voyage ; ils avancèrent rapidement, et bientôt il put parler de son départ. Ring, qui en fut informé, lui fit aussitôt ses adieux :

Je vous donne ma bénédiction [2] ; amassez bien des richesses littéraires ; rassasiez-vous des monuments qui s'offriront à votre curiosité ; revenez plein de santé et de satisfaction et jouissez des fruits de vos travaux dans une situation heureuse.....Je ne vous dis pas de saluer de ma part M. de Villoison, car vous ne le verrez pas de sitôt ; je compte vous faire saluer par lui. Je lui écrirai dans peu et le mettrai au comble de l'étonnement, en lui apprenant que son Altesse le margrave, accompagné du prince héréditaire et après eux Mme la margrave, accompagnée du prince Frédéric, ont été depuis peu à Paris.

Quelques jours après avoir reçu cette lettre, Oberlin commençait son voyage [3] ; il devait durer jusqu'en septembre. Pendant ces cinq mois il parcourut une partie considérable de la France, visitant les bibliothèques et les monuments des villes qu'il traversait, entrant en relation avec les savants, relevant les inscriptions qu'il rencontrait, observant les coutumes locales et les idiomes particuliers à chaque région [4]. Il se dirigea d'abord vers Besançon, où il arriva le 18 avril ; de là il gagna Dijon, et par Trévoux se rendit à Lyon. Il y passa plus d'une semaine. Il alla ensuite admirer les antiquités de Vienne, et, après avoir traversé Orange, il gagna Avignon, puis Carpentras,

1. Oberlin ne fut nommé correspondant de l'Académie de Marseille qu'après la reconstitution de cette société savante en 1799.

2. Lettre du 4 avril 1776. *Ms. all.* 200, fol. 334 *a*.

3. Oberlin a écrit le Journal de son voyage ; il se trouve dans le ms. français nouv. acquisitions 10.040 de la Bibliothèque nationale. Après son retour, il en publia la première partie dans le *Bürgerfreund* (1776-1777). Après la disparition de cette revue, il en donna des fragments aux *Gelehrte und Kunstnachrichten* de Strasbourg, ainsi qu'au *Neuer Briefwechsel*, publié par Schlözer à Gœttingue. On trouve dans la Notice de Winckler, p. 24-40, un résumé de ce Journal.

4. A Mormoiron « Mme de Sainte-Croix eut la complaisance de lui enseigner à lire le provençal » ; à Aix, M. Siméon aussi lui en « accorda une petite leçon », etc. *Ms. fr. n. acq.* 10.040, fol. 50 *b* et 64 *b*.

dont il désirait voir la riche bibliothèque. Le baron de Sainte-Croix l'y attendait, et l'emmena avec lui à son château de Mormoiron. Le surlendemain Oberlin se mettait en route pour Aix. Après un court séjour dans cette ville, il gagna Toulon et Hyères, d'où il revenait le 18 mai à Marseille. Reçu d'abord par les compatriotes qu'il avait dans cette ville, il alla le lendemain faire visite à Guys, Mouraille et Grosson ; ils le « reçurent avec beaucoup de politesse ». Guys le conduisit à une réception de l'Académie et l'invita à sa bastide, enrichie d'objets d'art ; Grosson lui montra sa collection de médailles et le mena voir la ville, surtout les bas-reliefs et les inscriptions qui s'y trouvaient [1]. Lui et Guys acquittaient ainsi les promesses de Villoison.

De Marseille, Oberlin retourna à Aix [2], puis, par Saint-Rémy, il alla à Arles dont les antiquités retinrent longtemps son attention [3]. Le 31 mai il atteignit Nîmes. Séguier l'y attendait et lui en montra les antiques monuments et les inscriptions, ainsi que sa riche collection de médailles. Cinq jours après il partait pour Montpellier où il ne fut pas moins bien reçu qu'à Nîmes et à Marseille. Mais il avait hâte d'aller admirer la savante et belle construction du canal du Midi. A Agde il « s'embarqua sur la barque de poste », et arriva ainsi à Toulouse, ville dont le séjour le charma [4]. Mais la saison s'avançait; il gagna rapidement Bordeaux, et de cette ville il se rendit presque sans s'arrêter à Paris. De la Blancherie le reçut à son arrivée et le conduisit dans un hôtel de la rue de la Harpe — l'hôtel d'Harcourt — où lui-même habitait. Le soir même — le 5 juillet —, Oberlin alla saluer Villoison, qui vivait avec sa mère et le retint à souper [5].

Oberlin resta près de deux mois à Paris, dont il visita, avec cette curiosité qu'il avait montrée pendant tout son voyage, les nombreux monuments, les musées, les collections publiques et privées.

1. *Ms. fr. n. acq.* 10.040, fol. 63.
2. Il y visita la collection des présidents de Saint-Vincens et de Fonscolombe.
3. Il alla voir M. de Nicolaï, associé de l'Académie des Inscriptions, et « l'immense » bibliothèque du marquis de Méjanes.
4. Il y acheta beaucoup d'ouvrages en langue d'oc, comme il l'avait fait à Marseille.
5. *Ms. fr. n. acq.* 10.040, fol. 128.

Dès le lendemain de son arrivée, le 6, la Blancherie le conduisit à la Sorbonne, et, le 15, il l'accompagna au Jardin des Plantes et le présenta à Daubenton. Le 9, le libraire Debure l'introduisit à la Bibliothèque de la Vallière [1]. Mais ce fut Villoison surtout, — la Blancherie quitta d'ailleurs Paris à la fin du mois — qui servit de guide à Oberlin dans ses visites aux bibliothèques et d'introducteur auprès des savants de la capitale. Le 7 juillet il le mena chez M. Desaunays, « bibliothécaire du roi », et le présenta à MM. Lachau et Le Blond, gardes de la galerie du duc d'Orléans. Quand, quelques jours après, Oberlin se rendit à Versailles, il lui donna une lettre de recommandation pour M. Genêt, « premier commis du bureau des langues étrangères », et le 20 il le conduisit à la Bibliothèque Saint-Victor. Le 5 août, il le mena aussi, avec un savant espagnol, M. Izquierdo [2], et M. Cras, jurisconsulte d'Amsterdam, à la distribution des prix aux écoles de la Sorbonne ; quelques jours après, il l'invitait encore à dîner avec ces deux étrangers [3].

Grâce à Villoison toutes les grandes bibliothèques furent libéralement ouvertes à Oberlin ; c'était elles avant tout que l'érudit strasbourgeois désirait connaître et utiliser ; il les fréquenta assidûment dans les dernier temps de son séjour ; du 6 au 14 août, il alla, dit-il, tous les jours à la Bibliothèque du roi. Il fit aussi de fréquentes stations à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à celle du duc de la Vallière, de Saint-Germain des Prés, etc [4]. Il n'en est pas une qu'il n'ait visitée. Il mit à profit les longues séances qu'il fit à la Bibliothèque du roi pour examiner les manuscrits de Juvénal et du Nouveau Testament, ainsi que celui des Minnesaenger, et pour collationner, à l'intention de son ami Stœber, les manuscrits d'Aulu-Gelle [5]. Oberlin chercha aussi — cela ne saurait surprendre — à faire la connaissance des savants les plus en renom de la capitale. Trois jours après son arrivée, il alla chez M. de Lalande, à qui, l'année précédente, il avait offert son Histoire des Canaux. Le

1. *Ms. fr. n. acq.* 10.040, fol. 129, 132 et 145.
2. Izquierdo de Ribeira (Don Eugenio), né à Saragosse, directeur du cabinet d'histoire naturelle de Madrid.
3. *Ms. fr.* 10.040, fol. 130 *a*, 136 *b*, 145 *a*, 161 *a*.
4. *Ms. fr.* 10.040, fol. 156 *b*, 158-159, 162 *b*, 163 *a*.
5. *Ms. fr.* 10.040, fol. 152 *b*, 153 *b*, 156 *a*, 164.

célèbre astronome prenait à ce genre d'études un intérêt particulier ; il ne manqua pas non plus de rendre visite à son compatriote Koch, devenu conseiller du landgrave de Hesse. On le voit aussi fréquenter les académiciens et les érudits les plus en renom : Dacier, Foncemagne, Deshauterayes et Dupuy, d'Alembert, Vaucanson et d'Anville, Lacurne de Sainte-Palaye, Desormeaux, l'abbé Barthélemy et Ameilhon, bien d'autres encore [1]. Mais ce fut Villoison avant tout qu'il vit et fréquenta pendant les deux mois de son séjour à Paris. Cependant le moment de la séparation arriva pour les deux amis. Quand Oberlin reprit-il le chemin de l'Alsace ? Nous l'ignorons ; son Journal ne donne pas la date de son départ et se tait également sur son retour ; mais il dut rentrer à Strasbourg dans les premiers jours de septembre. Le 1er octobre, Ring, à qui il avait annoncé son arrivée, le félicitait de son heureux voyage [2]. Il était sans doute de retour depuis quelque temps déjà ; mais il tarda d'en informer Villoison. Celui-ci, qui avait appris son arrivée par la Blancherie, s'alarma de cet oubli bien propre à le froisser, et il ne put s'empêcher de lui écrire pour s'en plaindre [3].

Votre silence obstiné me tue et me déconcerte ; je n'y comprens en vérité rien. Seriés-vous malade ? Quoi ! je croyois que votre voyage à Paris ne serviroit qu'à resserrer les liens de notre amitié et je vois tout le contraire. Je ne crois pas cependant m'être conduit de façon à y donner lieu. Marqués moi donc comment vous vous portés, quelles sont vos occupations, etc. Vous avés bien le temps d'écrire à M. de la Blancherie et vous ne m'avés pas donné de signes de vie depuis votre retour. Je vous prie de vouloir bien m'annoncer toutes les nouvelles littéraires qui regardent la littérature grecque, dont vous serés informé et de ne plus oublier votre meilleur ami.

Une lettre vint bientôt rassurer et réjouir Villoison : « Enfin je reçois de vos nouvelles et je suis content [4], puisque je vois que vous m'aimez toujours ; continuez-moi toujours ce sentiment qui m'est si cher et que je crois mériter par le retour le plus vif. » Et, après quelques nouvelles sans importance : « Ma mère, disait-il en terminant, est très sensible à l'honneur de votre sou-

1. *Ms. fr.* 10.040, fol. 131, 133 *b*, 135, 141, 163 *b*, 165.
2. *Ms. all.* 200, fol. 336.
3. Lettre du 13 octobre 1776. *Ms. all.* 192, fol. 106 *a*.
4. Lettre du 8 novembre 1776. *Ms. all.* 192, fol. 167 *a*.

venir et nous parlons tous les jours de vous ensemble. » On comprend la satisfaction de Villoison ; dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il devait d'ailleurs être porté à l'indulgence et non pas aux reproches ; il allait se marier dans quelques jours.

CHAPITRE V

MARIAGE DE VILLOISON. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. ÉDITION DE DAPHNIS ET CHLOÉ. (1776-1778).

Ancien projet de mariage de Villoison. Négociations en vue d'un nouveau mariage. Portrait de Caroline de Neufcarre. Lettre à Valckenaer. Lettres à Oberlin et à Van Santen. — Étude des ouvrages des philosophes anciens. Lettres à Formey et à Björnstâhl. Lettre à Moulines sur la doctrine des Académiciens. — Abandon du *Cornutus*. Nombreuses éditions de *Daphnis et Chloé*. Notes et conjectures communiquées à Dutens et inutilisées par lui. Projet de Villoison de publier la pastorale de Longus. Collation des divers manuscrits. Variantes demandées à Wyttenbach, à Valckenaer et à Ruhnken. Lecture faite à l'Académie du *De triplici Theologia paganorum* et d'un extrait des *Recherches sur l'impératrice Eudoxie*. Lettre à Oberlin. Visites de Tollius, de Brunck, etc. Nouvelle lettre à Moulines. Prolégomènes du Longus. Traduction latine de la pastorale. Les *Animadversiones*. — Correspondance avec Wyttenbach. La *Bibliotheca critica* de l'helléniste hollandais. Intérêt pris par Villoison à cette revue. Ses efforts pour la faire connaître et la répandre. Oberlin recommandé au garde des sceaux. — Apparition de *Daphnis et Chloé*. Envoi par Villoison de cette pastorale à Oberlin, à Wyttenbach, à Michaelis et à Valckenaer. Jugement porté sur le Longus par Ruhnken, par la *Bibliotheca philologica*, par Heyne dans les *Göttingische Anzeigen*, par Brunck et le *Journal des Savants*.

Au commencement du printemps 1776, Pahin de la Blancherie écrivait à Oberlin [1] que leur savant ami « s'essayoit à voyager », et qu'il était « à vingt-cinq lieues de Paris pour une quinzaine ». C'est à Pithiviers évidemment que Villoison se trouvait alors. Que pouvait-il être allé faire dans cette petite ville, où aucun sujet d'étude ne l'appelait? Il s'y était rendu au sujet de son futur mariage. Cet événement, tout imprévu qu'il semble, ne doit pas surprendre. Ce n'était pas la première fois que Villoison songeait à se marier. Déjà, trois ans auparavant, il avait failli le faire ; tout paraissait conclu [2] quand au dernier moment, pour des raisons d'intérêt, autant du moins qu'on en peut juger d'après le

1. Lettre du 21 mars 1776. *Ms. all.* 192, fol. 374 a.
2. Cf. lettre latine à Callières du 30 janvier 1774. *Ms. lat.* 168, fol. 1.

brouillon informe et incomplet d'une lettre écrite à cette occasion [1], le mariage fut rompu. Quoiqu'il y affirmât qu'il ne demandait rien à son beau-père et « qu'il préféroit sa fille à tous les trésors de l'univers », il semble bien que ce fut une question d'argent qui l'arrêta ; il craignit que les trois mille écus de rente, qui lui étaient promis, ne fussent pas suffisamment assurés, et, malgré le désir qu'il eût de « devoir tout son bonheur » à la jeune fille qu'il recherchait, il renonça à sa main et finit par trouver qu'il s'était « heureusement débarrassé d'une union peu convenable à ses études [2] ».

Tout autre fut celle qu'il contracta avec Hélène-Caroline de Neufcarre [3], de Pithiviers, demoiselle de noble maison, mais de goûts simples, unissant de rares connaissances à l'amour de la retraite, une femme telle, en un mot, qu'il convenait à un savant comme Villoison. Comment se fit ce mariage ? Un ami des deux familles paraît avoir servi d'intermédiaire dans cette affaire délicate, et le manuscrit 943 renferme le brouillon de deux lettres, qui nous laissent entrevoir comment elle s'engagea ; mais nous ignorons qui la conduisit. Dans l'une de ces lettres [4], la seconde probablement, nous voyons Villoison témoignant à ce bienveillant médiateur la gratitude dont sa mère et lui étaient pénétrés pour toutes les « marques d'affection qu'il leur prodiguoit ». « Soyez persuadé, lui disait-il, que le sentiment en est très profondément gravé dans nos cœurs, et, pour vous exprimer en un mot toute notre reconnoissance, je vous dirai qu'elle égale la haute estime et la parfaite confiance que vous nous avez inspirées. » A ce moment, la négociation était commencée ; le médiateur, qui en avait eu l'idée, avait fait ou fait faire à Villoison des ouvertures au sujet d'un mariage qu'il croyait pouvoir lui convenir ; il en avait même parlé à un ami commun, — Dacier, il semble — qui se montra assez indifférent. Prévenu enfin, Villoison demanda au négociateur bénévole les renseignements les plus circonstanciés sur la jeune fille qu'il lui proposait : quelle était sa figure, sa

1. Lettre s. d. *Ms.* 943, fol. 42 *b* et 43 *a*.
2. Lettre de Villoison à Oberlin du 4 novembre 1774. *Ms. all.* 192, fol. 92.
3. Seconde fille de Charles-Henri de Neufcarre, chevalier de Saint-Louis, ancien major au régiment de Champagne, et de Bernarde-Hélène Mercier de la Tour.
4. Lettre s. d. Suppl. grec, fol. 66 *a*.

taille, ses traits, la couleur de son teint ? « Aime-t-elle la retraite ? a-t-elle de l'aversion pour le luxe [1] ? » Et comme, pour lui plaire peut-être, on lui avait dit qu'elle apprenait le latin, il demandait si « ses progrès étoient réels, jusqu'où elle pouvoit aller ». Et encore : « Est-elle susceptible de constance, de suivre un projet ? » Et une fois en train il faisait à son confident une confession complète de ses sentiments et de ses aspirations quelque peu égoïstes :

Je cherche un cœur sur lequel je puisse reposer le mien, qui se charge de mon bonheur et qui me confie le soin du sien. Mon état de garçon est heureux, je connois les peines (?) du mariage, et je ne m'y résoudrai qu'autant que vous me marque[rez] des avantages si réels du côté du cœur et de l'esprit, joints à un peu de figure qui les embellit, pour que je me hâte de saisir une si heureuse ren[contre] [2], dans la crainte de ne la jamais retrouver. Encore un coup, je ne veux me marier qu'autant que vous m'assure[rez] moralement que je serai très heureux en changeant d'état. A quoi se monte le bien de la jeune personne ? Quels sont ses goûts ? Pourra-t-elle supporter le mauvais air de la capitale ?

Et après avoir, dans un passage que je n'ai pu en entier déchiffrer, assuré son correspondant de sa vive reconnaissance, de sa discrétion et de la confiance sans borne qu'il avait dans son amitié, et lui avoir fait part du doute que lui laissait la phrase de sa lettre « elle paraîtroit assez bien vous revenir » ; « vous pouvez, continuait-il, m'écrire d'autant plus librement sur le compte de la jeune personne que j'en ignore le nom et que je veux toujours l'ignorer, si vous ne la croyez pas propre à semer des fleurs sur ma vie et à satisfaire le besoin d'aimer qui tourmente mon cœur. Écrivez-moi de grâce tout ce que vous aurez à me dire. » Son ami lui écrivit, et les renseignements qu'il lui donna enchantèrent Villoisn et sa mère [3].

Je suis satisfait et enthousiasmé des détails que vous avez eu la bonté de nous faire au sujet de la jeune personne. Nous attendons

1. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 51 *a*.
2. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit ici d'un brouillon, écrit au courant de la plume, ce qui explique la négligence et les bizarreries de style ; j'ajouterai que les mots ne sont souvent écrits qu'en partie et sont parfois illisibles.
3. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 66 *a* et *b*.

impatiemment votre retour pour avoir le plaisir de vous parler plus amplement, de vous exposer notre situation et d'aviser avec vous du moyen d'arranger cette affaire, après que nous aurons fait un bâtiment [1] qui nous constitue de grandes dépenses. Je vous prie de vouloir bien continuer vos observations et de nous en faire part et de tâcher de sçavoir plus précisément le bien du père. Si ce n'étoit les dépenses aux quelles entraine le mariage, je rougirois d'entrer dans ces détails.

Ce fragment de lettre est curieux ; il nous révèle tout un côté nouveau du caractère de Villoison ; il nous y apparaît comme un homme d'affaires prudent et qui ne veut s'engager qu'à bon escient ; nous voyons aussi que, au milieu de ses travaux, il trouvait le temps de faire, sans doute à Corbeil, construire une maison [2]. Mais chez lui l'érudition, on pourrait ajouter le pédantisme, ne perdait jamais ses droits ; s'il était charmé que Mlle de Neufcarre étudiât le latin, il tenait, nous l'avons vu, à ce que ce fût une réalité ; aussi ne put-il résister à indiquer comment elle devait procéder pour faire des progrès rapides et plus sûrs. « Il seroit à propos, disait-il à son ami, qu'elle apprît la langue latine (puisque c'est son goût) par principe, qu'elle étudiât un peu les règles du rudiment et de la méthode, et qu'elle se les facilitât par la lecture des bons ouvrages sur la grammaire latine, auxquels elle joindroit les synonymes françois, l'étude de la mythologie et l'histoire ancienne et romaine ; ces connoissances sont nécessaires pour l'intelligence de la langue latine et pour être à portée de lire les auteurs [3]. »

Le programme est complet et, à en juger par ce que dira plus tard Villoison des connaissances de Mlle de Neufcarre, elle le suivit ponctuellement. Il y avait là un premier sujet de conten-

1. Dans une lettre à Callières datée du 5 janvier 1775, on le voit parler d'une somme de 40.000 francs qu'il avait à dépenser pour une maison. *Ms. lat.* 168, fol. 1 *b*. — Dans une lettre à Knebel, il parle aussi d'un « bâtiment à achever ». Chapitre III, p. 63.

2. Est-ce cette maison située sur la paroisse Saint-Léonard et non louée ni occupée depuis dix-huit mois, pour laquelle il demande d'être exempté des taxes qu'il payait dessus ? Billet s. d. *Ms.* 943, fol. 87.

3. Villoison terminait sa lettre qu'il ne m'a pas été possible de toujours bien lire, par ce post-scriptum : « J'ai fait part de vos reproches au paresseux Dacier, qui l'est encore plus que jamais, et qui boude, quand on lui parle de travailler. Il lui prend même quelquefois des accès de mélancholie qu'il noie dans des flots de ptisane. »

tement ; ce qu'il sut de sa fortune et de sa personne ne le satisfit pas moins ; aussi le mariage fut-il décidé, et ce fut probablement à une première entrevue qu'il se rendit, quand il fit ce voyage de quinze jours, que Pahin de la Blancherie annonçait à Oberlin le 21 mars 1776. Villoison renouvela-t-il souvent ses visites ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que le 31 décembre il épousa dans l'église de Pithiviers Hélène-Caroline, fille du major de Neufcarre [1]. Elle était âgée de vingt ans [2] ; il n'en avait pas encore vingt-sept.

Quinze jours après, le 16 janvier 1777, il annonçait cet heureux événement à son ami de Leyde, Valckenaer, dans une lettre que je crois devoir reproduire presque en entier, parce qu'il achève de s'y peindre dans son naïf égoïsme, et qu'on y trouve de sa jeune femme le plus curieux portrait :

Je viens d'épouser une demoiselle d'une très ancienne famille [3], qui, à un bien fort honnête, à une figure agréable, joint un esprit fin, délicat, mûr et solide, cultivé par beaucoup de littérature, même latine (je ne désespère pas qu'elle apprenne le grec). Elle est élevée dans la campagne avec la plus grande simplicité, modestie, candeur, aversion du luxe, de la frivolité et des plaisirs, choses qu'il est impossible de rencontrer dans Paris et qui étoient nécessaires pour mon bonheur. Je la connois, je l'épie et l'observe depuis deux ans ; ce n'est pas un mariage d'inclination, ni formé par une folle passion, qui ne dure que quinze jours. Elle partage tous mes goûts, mes inclinations et même mes études. Je l'ai prévenue que mon usage étoit de travailler douze heures par jour au grec, et que tout l'or du monde n'étoit pas capable de me faire renoncer à ce genre de vie, qu'ainsi, d'après cet exposé, elle n'avoit qu'à voir si elle vouloit m'épouser et si je lui convenois, parce que je ne changerois jamais de conduite ; elle est la première à m'exciter et même à me forcer à travailler et à entrer dans toutes mes vues et à m'encourager. Un homme qui vit dans son cabinet avec nos amis les Grecs a besoin d'une société douce et intime qui le délasse de ses travaux, et voilà ce que j'ai cherché et trouvé dans ma femme.

Puis, après avoir dit que s'il entrait dans tous ces détails, « qui seroient insipides à un homme indifférent », c'est qu'il savait la part que Valckenaer prenait à tout ce qui le regardait, il priait son

1. Actes de l'État civil de Pithiviers, année 1776.
2. Elle était née le 22 novembre 1756. Actes de l'État civil de Pithiviers, année 1756.
3. Lettre du 16 janvier 1797. *Acad. Bat. Lugd. Bibl.*, B.P.L. 339.

ami de faire ses remerciements à Meermann pour les recherches qu'il avait entreprises à son intention, à Voorda pour sa lettre, mais surtout à leur cher Ruhnken pour sa belle et savante dissertation sur Longin. « Je la dévore avec avidité et avec l'admiration que m'inspire tout ce qui vient de la plume de ce grand homme. » Enfin, après une courte digression sur le catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor, revenant encore sur son mariage, il priait Valckenaer d'en faire part à Ruhnken, Wyttenbach [1], Voorda, Van Santen et Meermann, « auxquels il n'avoit pas le temps d'écrire pour le moment ».

Valckenaer s'acquitta sans tarder des commissions dont l'avait chargé Villoison, et avant tout il fit part du mariage de l'érudit à leurs amis communs. Dans sa réponse [2], il n'oublia pas, on le pense bien, de le féliciter « de tout cœur » de l'union si bien assortie qu'il avait contractée, et il lui souhaitait « de jouir de son bonheur pendant de longues années, avec le véritable plaisir d'avoir des enfants qui lui ressemblassent ». Mais il ne put s'empêcher de donner à Villoison le conseil « de ne pas fatiguer sa femme avec l'apprentissage du grec ; c'est déjà fort extraordinaire, remarquait-il un peu ironiquement, qu'elle se soit appliquée au latin ».

Lorsque Villoison avait mis tant d'empressement à annoncer son mariage à ses amis de Hollande, il est surprenant qu'il ne se soit pas hâté d'en informer aussi Oberlin, et, ce qui reste inexplicable, c'est qu'il n'y fit même pas allusion dans une lettre qu'il lui adressa au commencement de février [3]. Le savant strasbourgeois venait de lui envoyer l'édition qu'il avait donnée de Vibius Sequester. Aussitôt Villoison le remercia « infiniment de son beau présent ». « Vos notes sont pleines de l'érudition la plus profonde et la plus étendue; une seule vaut cent fois mieux que dix Vibius. » Mais de son mariage pas un mot. Ce fut un mois plus tard seulement qu'il le lui apprit [4]. Après s'être excusé que « les occupations dont il étoit surchargé ne lui eussent pas permis

1. Quelque temps après il informait celui-ci directement de son mariage. Lettre s. d. *Ms. lat.* 168, fol. 40.
2. Lettre sans date, mais postérieure au 16 janvier 1777. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B.P.L. 339.
3. Lettre du 2 février 1777. *Ms. all.* 192, fol. 108 *a*.
4. Lettre du 5 mars 1777. *Ms. all.* 192, fol. 109 *a*.

de lui écrire et de lui renouveler les assurances de son inviolable attachement et de la tendre amitié qu'il lui avoit vouée pour la la vie », il ajoutait :

Je suis le plus heureux de tous les hommes. J'ai épousé une femme qui fait mon bonheur. Elle étoit précisément faite pour un homme de lettres. C'est la femme la moins françoise qui existe, aussi est-elle d'origine suisse [1], et le premier de ses ancêtres, qui vint en France sous François Ier, y épousa en 1526 Catherine de Chatillon, arrière-petite-fille de Gaucher de Chatillon, connétable de France. Vous ne sçauriez vous imaginer à quel point elle porte l'amour de son mari, de la vertu, de la simplicité, de la retraite, de la modestie, de la lecture, de l'étude; elle sçait même fort joliment le latin, déteste la parure, les spectacles et la frivolité des Parisiennes ; elle est la première à me forcer à travailler, à m'exciter, à m'encourager.

Trois semaines après, ayant eu à recommander à Van Santen deux jeunes suédois, MM. Westmann et Utfall, qui se rendaient à Leyde, il l'entretenait à son tour de son mariage [2]. « Vous aurez pu voir, dans la lettre écrite à M. Valckenaer, tous les détails qui concernent ma femme, la moins femme et la moins françoise qui existe ; je vous souhaite, cher ami, un bonheur pareil au mien ; mais n'épousez pas une coquette qui feroit le tourment de votre vie. Cette affaire est la plus importante de la vie ; prenez-y garde. » Il y avait, nous l'avons vu, pris garde, et il était sans crainte ; sa femme, « peut-être la seule femme en France qui convînt parfaitement à un homme de lettres », loin de le déranger dans ses études, était « la première à l'y encourager » ; aussi s'y livrait-il plus que jamais ; seulement elles changèrent — ou plutôt avaient déjà changé — d'objet.

*
* *

Depuis le jour où en juin 1774 il annonçait à Oberlin son projet de donner une édition de Cornutus et priait l'érudit strasbourgeois d'en avertir Lamey, Villoison n'avait pas cessé pendant deux années entières de la préparer et d'en entretenir

1. Dans sa lettre à Valckenaer, Villoison parlait aussi de l'origine suisse de sa femme, en ajoutant d'une façon assez plaisante : « Ainsi nous sommes tous deux étrangers, car je suis d'origine espagnole. »
2. Lettre du 29 mai 1777. *Acad. Bat. Lugd. Bibl.*, B.P.L. 244.

ses correspondants [1]. La collation des divers manuscrits connus du traité de Cornutus lui avait permis d'établir un texte plus correct et plus intelligible ; tout en continuant à l'améliorer, — on le voit encore le 2 août 1776 [2] remercier Wyttenbach des excellentes corrections qu'il lui avait envoyées — il fit sur ce texte reconstitué du *De natura Deorum* une traduction latine. Cela ne lui suffit pas encore ; il voulut approfondir et expliquer la doctrine incertaine des Stoïciens, exposée par Cornutus, et, pour y parvenir, il se mit à lire les œuvres de tous les philosophes anciens.

Villoison n'était pas homme, on le pense bien, à laisser ignorer de ses amis et du public même les recherches nouvelles auxquelles il se livrait. Il avait autrefois annoncé l'édition qu'il préparait à Formey ; le savant berlinois l'ayant félicité de son dessein, il en prit occasion pour le mettre au courant de ses érudites recherches.

Je suis bien sensible, lui écrivait-il [3], à l'intérêt que vous daignez prendre à mes faibles travaux. En m'occupant de l'Eudoxie, j'ai été forcé de lire le Cornutus... *De natura Deorum*, inséré dans les *Opuscula mythologica* de Gale. C'est un livre important, classique pour la mythologie, et c'est le catéchisme de la foi des Stoïciens et l'abrégé de leur doctrine. Comme je me suis aperçu qu'il étoit corrompu et inintelligible en une foule d'endroits, j'ai eu recours à sept manuscrits de la Bibliothèque du Roi, à cinq de Florence [4] et à un d'Augsbourg. Muni de ce secours, j'ai corrigé plus de six cents passages très importants de cet auteur; j'ai restitué une foule de mots, et j'ai rétabli des lignes entières qui manquoient dans nos éditions ; en un mot, j'ai fait un texte tout nouveau, grâce aux manuscrits qui en éclaircissent toutes les difficultés. Comme un nouveau texte demande une nouvelle version, et que d'ailleurs les premières sont absurdes, je me suis occupé à traduire cet ouvrage en latin. J'y ai joint une foule de notes critiques, grammaticales et philologiques, où je rens compte des changemens que j'ai faits, où j'explique les dogmes de la Philosophie stoïque,et où je développe les allusions qu'y fait Cornutus. ..... Ce n'est pas tout. A la tête de cet ouvrage... j'ai joint un traité

1. Voir plus haut, chap. II, p. 45.
2. *Ms. lat.* 168, fol. 20.
3. Extrait d'une lettre de M. d'Ansse de Villoison... à M. le C. P. Formey, datée de Paris le 8 juillet 1775. *Histoire de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin*. Année 1775. Berlin, 1777, in-4°, p. 23.
4. Dans sa lettre à Björnstâhl du 26 septembre suivant, Villoison parle des six manuscrits de Paris et de Florence.

de ma façon, intitulé *Theologia physica seu naturalis Stoicorum*. C'est un ouvrage assez ample dans lequel je développe, avec toute l'exactitude possible, tous les dogmes de la Théologie, Cosmologie, Cosmogonie et Physiologie stoïque. J'ai tâché de faire pour ces parties qui se traitent toujours conjointement dans les anciennes Théogonies et Théologies, ce que Gataker a fait pour la morale et Just Lipse pour la seule Physiologie stoïque; mais je crois avoir été beaucoup plus loin, du moins je n'ai épargné aucune peine, ni aucune recherche. Comme j'ai toujours fait mes délices de l'étude de la Philosophie ancienne, qui est la source de la nouvelle, et qui est essentielle pour l'intelligence des anciens auteurs, qui y font des allusions fréquentes, pour l'histoire ecclésiastique, l'histoire des hérésies, le droit même, etc., je puis assurer qu'il n'y a aucun auteur grec et latin que je n'aye lu et relu la plume à la main, et que je n'aye dépouillé pour la composition du système de ma Théologie physique des Stoïciens.

Et, après avoir énuméré avec complaisance tous les auteurs qu'il avait lus et dépouillés, Villoison ajoutait en forme de conclusion : « J'ai montré l'harmonie qui règne dans toutes les parties de ce système, et, en l'exposant, j'ai tâché de mettre chaque chose à sa place et de faire marcher les conclusions à la suite des principes. J'ai prouvé que la plupart des contradictions apparentes qu'on y apperçoit viennent de ce qu'on n'entend pas assez la force et la vraie signification des termes propres aux Stoïciens. » Il continuait en annonçant qu'il comptait donner dans quelques mois à l'impression ces deux ouvrages : le Cornutus avec une traduction des notes, et sa *Theologia physica Stoicorum*, le tout en un volume. « Je vous prie, disait-il en terminant, de vouloir le communiquer à votre savante Académie et de le soumettre à ses lumières. »

Le mois suivant, le 12 août, Villoison écrivait à Oberlin [1] que ses deux ouvrages avançaient beaucoup ; et, le 22 septembre, il en entretenait aussi Björnståhl [2] en lui disant qu'il en serait, il l'espérait, « mille fois plus content que de son Apollonius ». Et il lui expliquait longuement, et presque dans les mêmes termes qu'à Formey, quel était le sujet et la nature de ces traités. Puis après avoir énuméré longuement à quelles sources Cornutus et en géné-

1. *Ms. all.* 192, fol. 96 *b*.
2. *Briefe auf seinen Reisen*, t. I, p. 417. A cette époque Villoison ne croyait plus pouvoir donner que dans sept à huit mois ses traités à l'impression.

ral les Stoïciens avaient puisé : « Cicéron, ajoutait-il, remarque qu'ils ont beaucoup copié Héraclite... J'ai expliqué par occasion le dogme de ce philosophe ténébreux, et j'ai étudié à fond Hippocrate, qui en étoit grand partisan... Les ouvrages de Galien m'ont été d'un grand secours. Les Stoïciens ont aussi du rapport avec Hipparque de Métaponte et Parménide, quelquefois même avec Platon. J'ai montré que ce qu'ils ont de commun avec ce grand philosophe il l'avoit pris lui-même de Timée, et Timée le devoit à Pythagore... l'Homère des Philosophes. »

Si Villoison avait voulu attirer l'attention sur ses recherches philosophiques, il avait entièrement réussi ; on ne doutait pas, à Berlin surtout, qu'il n'eût approfondi les divers systèmes de l'antiquité, et un membre de l'Académie, dans lequel je suis tenté de voir Moulines [1], se recommandant de Formey, lui écrivit pour lui demander « communication de ce qu'il avoit trouvé sur Platon et les Académiciens [2] ». Cette demande surprit un peu Villoison. Il ne croyait pas, répondit-il, que ce qu'il avait recueilli « pût être utile à un savant » tel que son correspondant ; d'ailleurs c'était le dogme des Stoïciens qu'il s'était principalement occupé à expliquer, non celui des Académiciens, et « il n'avoit traité quelque point du platonisme et de l'Académie que quand il avoit le plus étroit rapport avec les dogmes stoïques ». C'étaient les sources de ces dogmes, disait-il, qu'il avait recherchées dans le Timée, le Parménide et le Cratyle de Platon ; mais si « le relevé de ces points de convenance » tenait essentiellement à son livre, il doutait que « ces détails absolument nécessaires à son plan fussent de la moindre utilité pour l'ouvrage de son correspondant ». Cependant il se mettait à sa disposition pour le renseigner, tout en lui faisant remarquer qu'il y avait « telle observation qui ne peut et doit être vue que dans l'endroit pour lequel on l'a faite, surtout quand il ne s'agit que de points de comparaison ». Et il lui indiquait, en les appréciant, divers ouvrages où « il trouveroit des choses importantes sur la doctrine des Académiciens » [3], par exemple dans les 6e, 7e, 8e et 9e chapitres

1. Moulines (Guillaume), né à Berlin en 1728, nommé membre de l'Académie le 3 août 1775, à la suite de sa traduction d'Ammien Marcellin. Il en sera encore question plus loin.

2. *Ms.* 943, fol. 97 *a*.

3. *Ms.* 943, fol. 97 *b*.

du quatorzième livre de la Préparation évangélique d'Eusèbe, dans Sextus Empiricus, dans les notes jointes à la traduction française donnée par l'abbé d'Olivet de divers traités de Cicéron, surtout dans les savantes notes de Davies [1] sur les ouvrages philosophiques du grand orateur et dans celles de Ménage sur Diogène de Laerte, etc.

Mais, disait-il [2], le meilleur commentaire de Cicéron, comme de tous les autres auteurs, c'est de le comparer, de le confronter avec lui-même ; ses traités s'expliquent l'un par l'autre. Cicéron a fait lui-même cette remarque importante qui doit nous diriger dans l'étude de la philosophie ancienne et qui a été malheureusement trop peu suivie... Il faut embrasser tout ensemble, pour pouvoir saisir le moindre détail, et alors on *sauve* une foule de contradictions apparentes que l'ignorance fait remarquer dans les écrits des anciens philosophes... On a souvent bâti des systèmes sur des morceaux détachés dont on ne sentoit pas la liaison et l'enchaînement avec ce qui précède et ce qui suit...

Et passant en revue quelques-unes des difficultés qu'on rencontre dans l'étude de la philosophie ancienne : « Il faut faire, remarquait-il, la plus grande attention aux significations ou acceptions particulières que chaque mot de la langue commune avoit dans chaque secte de la philosophie ancienne. Il faut se faire un petit lexique à son usage, faute de quoi on est souvent exposé à se trouver induit en erreur. » Puis, après cette observation générale, revenant à son objet particulier :

Avec toutes ces attentions, ajoutait-il [3], et une infinité d'autres qu'il seroit trop long et inutile de vous détailler à vous, Monsieur, qui les connaissez mille fois mieux que moi, je crois qu'il est fort difficile de donner une idée précise du système des Académiciens, qui, comme le leur reprochoit le stoïcien Balbus, aiment à s'exprimer en sentences indécises, non en pensées claires et certaines... Et c'est, je crois, ce qu'on peut appliquer à Platon. Il s'appliquoit plutôt à détruire qu'à établir, il aimoit mieux renverser les préjugés que d'annoncer des vérités ou des probabilités ; c'est ce qui me fait penser qu'il est souvent téméraire et impossible de tirer un système positif des ouvrages de Platon, qui n'en avoit d'autre que celui de n'en avoir point. Que peut-on appuyer sur un ouvrage purement négatif? Ils (les Académiciens)

1. Il s'agit de John Davies (1679-1732), éditeur des *Tusculanes*, du *De natura Deorum* et du *De divinatione*, des *Académiques* et du *De legibus*.
2. *Ms.* 943, fol. 111 *a*.
3. *Ms.* 943, fol 110 *a* et *b*.

avoient grand soin de cacher leur façon de penser, de peur, disoient-ils, de séduire les autres par la confiance qu'on auroit en eux. Ils n'ont donc jamais laissé par écrit leur véritable sentiment ; ils se contentoient de le dire secrètement à l'oreille de ceux de leurs disciples qui avoient vieilli dans leur école.

Comment dès lors arriver à connaître leur système? Après en avoir montré l'impossibilité presque absolue, Villoison ajoutait en forme de compliment à l'adresse de son correspondant : « Il vous étoit réservé [1], Monsieur, d'éviter tous ces écueils [et] de nous donner une exposition fidèle des sentiments de l'Académie. L'ouvrage que vous entreprenez est de la plus grande importance, et j'y reconnois, comme dans tout, le discernement du Roi philosophe, qui sut si bien choisir un sujet digne d'être envisagé dans toute son étendue et l'homme du monde le plus en état de le traiter. » Puis après avoir dit qu'il se ferait un devoir d'envoyer, dès qu'il aurait paru, son ouvrage « à un juge aussi éclairé et de le soumettre à ses lumières », il terminait par ce post-scriptum où l'on retrouve son habileté à faire sa cour [2] : « M. Formey, auquel j'ai mille obligations, m'a rendu un nouveau service en me procurant l'honneur de votre connoissance. Je vous prie de lui témoigner combien je suis sensible aux marques d'amitié qu'il me prodigue et avec quel empressement je saisirai les occasions de lui témoigner ma reconnoissance. » Et il demandait à son correspondant « de vouloir bien faire agréer les assurances de son profond respect à l'Académie et de le rappeler dans le souvenir de M. de Catt ».

Ces fragments de lettres, tout incomplets qu'ils sont, n'en sont pas moins curieux ; ils achèvent de nous faire connaître un côté encore ignoré de l'activité littéraire de Villoison, et nous montrent avec quel soin il étudiait les systèmes des philosophes de l'antiquité. Cette étude il la poursuivit longtemps tout en travaillant à son édition du traité *De natura Deorum* [3]. Ce fut peut-être pour s'en distraire que, cédant à son penchant connu pour les vers latins — nous savons avec quel plaisir et quelle facilité il s'abandonnait à cet exercice, et nous en trouverons encore de nombreux exemples —, il prit part au concours de poé-

1. *Ms.* 943, fol. 110 *a*.
2. *Ms.* 943, fol. 110 *b*.
3. Lettre de Villoison à Van Santen du 25 août 1776.

sie ouvert par l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen. Elle avait proposé pour sujet de prix « l'Allégorie ». Il lui envoya une paraphrase du Cantique de Moïse. Sa pièce fut couronnée dans la séance publique du 19 décembre 1776, et le rapporteur du concours fit du lauréat et de ses vers un éloge enthousiaste et ampoulé. « M. de Villoison, disait-il [1], jeune encore, est déjà citoyen des siècles les plus éloignés, contemporain de l'antiquité, familier avec les langues savantes... Il n'a pas besoin du secours des interprètes. Il converse, pour ainsi dire, face à face avec Moïse... »

Quatre jours après, le 23 décembre, Villoison adressa au secrétaire une lettre de remerciement, dans laquelle il indiquait les raisons qui l'avaient déterminé à prendre part au concours, et félicitait l'Académie de « conserver le dépôt de la poésie latine » ; puis après avoir parlé du regret qu'il éprouvait de « voir le petit nombre de ceux qui étoient jaloux de mériter les prix qu'elle décernoit », il terminait par ces mots qui nous le font mieux connaître, et ne sont pas aujourd'hui encore sans actualité :

Je suis bien éloigné de me piquer d'être poète latin ; je n'ai ni le temps, ni les talents nécessaires pour me livrer à cette partie malheureusement trop négligée aujourd'hui, comme toutes celles qui tiennent à l'érudition. J'ai fait autrefois, sans la moindre prétention, une foule de vers latins et surtout de vers grecs, non pour être poète dans ces langues, mais pour entendre les poètes qui les ont parlées. Je crois qu'il faut avoir beaucoup écrit dans une langue pour pouvoir en acquérir la parfaite intelligence et surtout pour en sentir les beautés et les faiblesses.

La composition de cette paraphrase fut pour Villoison un simple passe-temps ; c'était à d'autres muses qu'aux muses latines, il nous l'apprend lui-même, qu'il s'était voué sans partage. Il consacrait le meilleur de son temps à des travaux plus dignes de lui — éditions de textes anciens — que la composition de vers latins, dussent-ils être couronnés.

1. *Recueil des pièces lues dans les séances publiques de l'Académie établie à Rouen sous le titre de Immaculée Conception, dans les années* 1776...1781. A Rouen, 1784, in-8°, p. 28.

*
* *

« Les Muses grecques, écrivait Villoison le 25 août 1776 à Van Santen, auxquelles je me dévoue exclusivement, font mon bonheur, et M. Ruhnkenius vous dira combien je suis occupé du Longus et du Cornutus. » Et dans une lettre du même jour à Valckenaer : « Je travaille à force à l'édition du Longus et je laisse mon Cornutus. » Qui avait suggéré à Villoison l'idée de renoncer à publier le Cornutus dont il s'occupait depuis de si longs mois, et de donner une édition de la pastorale de Longus ? On pourrait croire que les difficultés présentées par l'établissement du texte du *De natura Deorum* l'avaient amené à abandonner la publication de cet ouvrage. Mais il en est une autre raison que sa correspondance avec Wyttenbach fait connaître. Ce fut le dessein qu'il forma à cette époque de donner, après tant d'autres, une édition du Daphnis et Chloé de Longus. Malgré la médiocrité de cette pastorale, elle avait, depuis le XVIe siècle, rencontré de nombreux éditeurs [1]. L'édition que Colombani avait donnée en 1598 à Florence, chez Juncta, avait été suivie de trois autres dans le courant du XVIIe siècle : la première, celle de Lorenzo Gambara, donnée avec une traduction libre en vers latins ; la seconde, faite d'après celle-ci, mais accompagnée de notes curieuses dues à Jungermann ; la troisième publiée par Moll, simple compilation de ce qu'il y avait de meilleur dans Colombani et Jungermann. Après un siècle d'intervalle avait, en 1754, paru chez Néaulme une édition « pour les amateurs », ornée de belles gravures et d'élégantes vignettes, mais sans aucun appareil critique, due, comme on l'a su plus tard, aux soins du médecin philologue hollandais J.-E. Bernard [2]. Et, comme si ce n'était pas assez, l'érudit diplomate Dutens, dont il a été question plus haut, entreprit en 1776 d'en donner une nouvelle.

Villoison prit un vif intérêt au travail de son ami. Il dépouilla pour lui les notes qu'il avait trouvées dans les différents livres de critique et les variantes des manuscrits de la Bibliothèque du

1. D'Ansse de Villoison, *Longi Pastoralium Prolegomena*, p. 49 à 69. — Chardon de la Rochette, *Notice sur les romans grecs*. (*Mélanges de critique et de philologie*, t. II, p. 40-48).

2. Il s'agit du docteur Jean-Étienne Bernard, aussi habile helléniste que médecin, l'un des futurs correspondants de Villoison en Hollande.

roi [1]. Mais pressé de retourner en Angleterre, Dutens ne fit usage ni des notes, ni des variantes que lui avait communiquées Villoison. Celui-ci songea alors à en tirer parti et, encouragé par l'éditeur Debure, il prit la résolution de les publier avec le texte revu de Longus, projet que l'édition que préparait à ce moment même l'helléniste allemand Boden ne l'empêcha pas de mettre à exécution [2]. « Il y avoit longtemps qu'il s'étoit occupé de cet écrivain et qu'il avoit dessus des corrections assez importantes... Il avoit à sa disposition trois excellents manuscrits de la Bibliothèque du roi qui lui avoient fourni des variantes de la première force [3]. » On comprend qu'il ait cédé à la tentation de publier à son tour la célèbre pastorale en profitant des travaux de ses devanciers dont plusieurs étaient loin d'être irréprochables, et en les complétant par ses recherches personnelles. Depuis lors, on le voit s'occuper avec ardeur de cette édition sans abandonner tout d'abord Cornutus auquel il consacra longtemps encore « ses après-midi ». Il avait même prié Wyttenbach de le relire à son intention. Mais peu à peu il le laissa de côté pour se livrer tout entier au Longus. Désormais il met à contribution ses amis et ses correspondants — en particulier Wyttenbach — pour lui fournir les variantes et les leçons dont il avait besoin.

Je suivrai aveuglément tous les conseils que vous voulez bien me donner pour le Longus et je vous en aurai une obligation infinie, écrivait-il au savant hollandais [4]. Je crois que vous verrez des choses tout à fait nouvelles sur cet auteur et que vous serez content du soin avec lequel j'ai marqué toutes les imitations... Faites moi part de vos observations sur cet auteur et de tout ce que vous pourrez découvrir qui le concerne. J'y mettrai tout le temps nécessaire. Je travaille à force plus que jamais.

Et il terminait en le consultant sur une correction qu'il proposait et en lui demandant de lui extraire des « livres critiques » ce qui pouvait concerner le Longus. — « Je travaille à force au Lon-

1. Lettre du 2 mai 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 15.
2. *Longi Pastoralium de Daphnide et Chloe libri IV.* Curavit... M. Beni. Gottlib Laur. Boden. Lipsiae, 1777, in-8°, XVI et 676 pages.
3. Lettre du 20 mai 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 16.
4. Lettre du 2 août 1776, déjà citée p. 103.

gus d'après vos excellents conseils, lui écrivait-il encore le mois suivant [1] ; j'espère que vous n'en serez pas mécontent. N'oubliez pas que vous m'avez promis la note raisonnée de tous les auteurs qui ont imité ou qui ont été imités. » Le 25 octobre, on le voit encore demander à Wyttenbach [2] les remarques qu'il pourrait avoir faites sur Longus. Et, après lui avoir parlé de celles qu'il attendait de ses autres correspondants et des comparaisons qu'il avait faites : « Je crois, ajoutait-il, qu'avec tous ces secours, ceux des trois manuscrits et des six éditions que j'ai collationnées très exactement, mon édition sera infiniment supérieure aux précédentes. Elle avance beaucoup, j'y travaille douze heures par jour. Je crois vous avoir marqué que j'ai fait un grand nombre de corrections sur cet auteur et que je le sçais à présent par cœur d'un bout à l'autre. » Aux mois de février et avril 1777 [3], en remerciant Wyttenbach des notes que celui-ci lui avait envoyées, il le consultait sur des passages qui lui paraissaient obscurs et les conjectures qu'il lui avait suggérées.

Ce ne fut pas le seul de ses correspondants — la lettre du 25 octobre nous l'apprend — auquel il demanda des renseignements et des secours pour son édition de Longus. Un des premiers auquel il s'était adressé fut Valckenaer, qui lui promit les remarques qu'il avait recueillies. Villoison l'en remercia avec effusion [4].

J'accepte avec la plus vive reconnoissance l'offre que vous voulez bien me faire de m'envoyer des conjectures sur Longus. Je m'occupe très fortement de cet auteur, que j'ai déjà relu plus de soixante fois et que je sçais par cœur, ce que je crois être fort utile pour être en état de découvrir les imitations dans les aultres auteurs, et c'est aussi une méthode que j'ai suivie pour Cornutus. Je ne manquerai pas de vous faire honneur, comme je le dois, de vos corrections. J'en ai faites (!) déjà un très grand nombre sur cet auteur, et la collation des six éditions grecques et surtout des variantes de Fulvius Ursinus, mises à la fin de la première de Columbanius, et encore plus les trois mss. du Roi, m'ont mis à portée d'en rectifier le texte dans une foule d'endroits.

1. Lettre du 3 septembre 1776. *Ms. lat.* 168, fol. 22 *a*.
2. *Ms. lat.* 168, fol. 26.
3. Lettres du 8 février et du 23 avril 1777. *Ms. lat.* 168, fol. 8 et 32.
4. Lettre du 30 septembre 1776. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B.P.L. 339, n° 5.

J'ai de plus découvert les notes marginales que M. Huet avoit faites sur son exemplaire qui est à la Bibliothèque du Roi. Je ferai imprimer ces notes, et je vous prie d'en rendre compte à notre cher et sçavant ami M. Ruhnkenius, en l'assurant de mon respect et de mon attachement inviolable, et en lui rappelant qu'il me doit une réponse, ainsi que M. Wittenbach, et qu'il m'a promis de m'envoyer [1] la collation du mss. de Longus de M. Meermann.

Valckenaer se rendit avec empressement aux désirs de son ami, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner autant qu'il l'avait d'abord espéré [2] :

Je croiois avoir quelques remarques sur Longus, mais je vois que ce ne sont que des bagatelles ; telles qu'elles sont, j'ai l'honneur de vous les envoyer ; s'il y en a quelqu'une qui puisse vous être utile, vous vous en servirez ; des autres, vous aurez la politesse de n'en faire aucune mention... Le Longus [des] mss. d'Ursinus étoit excellent ; si les mss. de la Bibl. du Roi sont de cette bonté, j'attends une édition de ce bel ouvrage des plus parfaites de vous, qui l'avez si bien étudié et si souvent corrigé. M. Ruhnkenius tâchera d'avoir la collation du mss. de la bibliothèque de M. Meermann, et il vous l'enverra, comme vous le souhaitez... M. Voorda est fort sensible aux politesses que vous avez eu pour lui. Il m'a prié, ainsi que M. Van Santen, de vous faire leurs compliments.

Le même mois [3], Villoison remerciait Valckenaer des remarques qu'il lui avait envoyées sur Longus et le priait de réclamer à Ruhnken les variantes du manuscrit de M. Meermann ; il les reçut quelque temps après [4], de même que la copie des notes tirées de Bernard. Il avait ainsi réuni pour son édition de Daphnis et Chloé les renseignements les plus divers ; il ne lui manquait que les observations d'un ami de Tollius, Nicolas Hinlopen [5], qui disait avoir trouvé dans Longus une transposition considérable, mais bien peu probable aussi.

1. Il avait demandé à Ruhnken de lui faire son envoi sous le couvert de M. Lenoir, lieutenant général de Police.

2. Lettre sans date, mais du mois d'octobre. B.P.L. 339, nº 3.

3. Lettre du 29 octobre 1776. B.P.L. 339, nº 6 : « Je ferai usage, lui écrivait-il le 16 janvier suivant, de vos doctes notes de la manière que vous désirés, et je supprimerai celles que vous voulés retrancher. »

4. Lettre du 16 janvier 1777.

5. Il est aussi question de cet Hinlopen dans la lettre à Wyttenbach du 25 octobre 1776 : « Civitatis Hornanae civis Senatorius », comme il l'appelle.

Au milieu de ses recherches, et, comme s'il eût voulu, avant de s'en séparer, accorder un souvenir à son Cornutus, le 25 février 1777, Villoison communiqua à l'Académie des Inscriptions [1] le traité *De triplici Theologia Paganorum*, qu'il s'était proposé de joindre au *De natura* du philosophe stoïcien. Quelque temps après, ayant été un des trois membres désignés [2] pour faire une communication devant le comte de Falkenstein — le futur Joseph II —, il lut devant ce souverain, à la séance du 16 mai [3], un résumé de son mémoire sur les ouvrages de l'impératrice Eudoxie, étude qui, d'après Grimm [4], parut plaire à l'auguste visiteur.

Ces lectures sur des sujets étudiés depuis longtemps durent à peine distraire Villoison de la préparation de son Longus. « Il avançoit beaucoup, écrivait-il le 5 mars 1777 à Oberlin ». Il devait y consacrer encore de longs mois. Quelques visites reçues, les lettres écrites pour demander des nouvelles littéraires ou les livres dont il avait besoin, vinrent seules l'arracher à ce travail obstiné. Il eut au printemps de 1777, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le plaisir de voir fort souvent le savant hollandais Tollius [5]. Il avait eu aussi, vers la fin de l'hiver, celui de voir Brunck, qui vint alors à Paris [6]. Il reçut vers la même époque la visite d'un M. Sander, ami d'Oberlin, dont il lui apporta une lettre depuis longtemps attendue. « Il m'a l'air fort instruit et fort aimable, écrivait-il à son correspondant... Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour lui prouver le cas que je fais de votre recommandation et la tendre amitié que je vous ai vouée. J'espère qu'il sera content de moi, ainsi que tous vos amis. » Dans cette même lettre, il annonçait à Oberlin le départ de « M. Rosenstiel » — un de ses protégés, sans doute — ; « il a quitté le comte de Loss, où il se trouvoit fort mal », et il ajoutait : « Je lui ai donné une lettre pour mon ami M. de Catt, qui est très bien auprès du roi et qui pourra lui servir. »

1. *Registre des Assemblées...*, année 1777, p. 27.
2. *Registre des Assemblées...*, année 1777, 25 avril, p. 53.
3. *Registre des Assemblées...*, année 1777, p. 65.
4. *Correspondance littéraire*, t. XI, juin 1777, p. 475.
5. Lettre à Van Santen du 29 mai 1777. *Acad. Bat. Lugd. Bibl.*, B.P.L. 244.
6. Lettre à Oberlin du 22 mars. *Ms. all.* 192, fol. 111.

Oberlin connaissait cet empressement de Villoison à se rendre utile et agréable aux étrangers qu'on lui adressait, et il ne manquait pas d'y faire appel. Il lui avait, en même temps que M. Sander, recommandé le marquis de Cazamayor et un seigneur russe. Mais au grand regret du savant, ni l'un ni l'autre ne vinrent le voir ; il eût tant désiré faire la connaissance du second. « Je vous renouvelle mes remerciements pour la bonté que vous avez eue de vouloir me faire connoître ce seigneur russe. Le prince Youssoupoff me donne une haute idée de cette nation, et vous ne pouvez pas m'obliger plus sensiblement qu'en me faisant connoître les seigneurs de ce pays, ainsi que les comtes allemands et les autres savants qui s'occupent et s'amusent des lettres. » On retrouve ici ouvertement exprimé le désir que Villoison eut toute sa vie d'étendre ses relations dans le monde de l'aristocratie aussi bien que dans celui des érudits.

Cependant Villoison n'avait pas averti tous ses amis qu'il avait renoncé à publier le *De natura Deorum* ; à Berlin, où, deux ans auparavant, il en avait annoncé solennellement l'édition, on se demandait quand paraîtrait enfin cet ouvrage ; il ne pouvait laisser les correspondants qu'il avait dans cette ville ignorer plus longtemps qu'il avait changé de résolution et que, au lieu du traité théologique de Cornutus, c'était maintenant la pastorale de Daphnis et Chloé qu'il se préparait à publier. Le 20 juin, il écrivit au pasteur Moulines, son confrère à l'Académie de Berlin, pour l'en informer [1] :

M. de Castillon [2] doit être surpris que mon Cornutus n'a pas encore paru et de ce que je l'ai gardé jusqu'à présent dans mon portefeuille avec mon ouvrage sur la Philosophie stoïque, que j'ai considérablement augmenté tous les jours ; mais je vous prie de vouloir bien lui dire que j'ai été entraîné, malgré moi, à un autre travail que je vais donner à l'impression dans trois mois ; c'est, Monsieur, une édition de Longus, l'auteur du roman délicieux des amours de Daphnis et Chloé. J'en ai corrigé le texte dans une foule de passages altérés et presque

1. Fragment d'une lettre écrite à Moulines le 20 juin 1777. *Histoire de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Berlin.* Année 1775, p. 25.

2. Castillon (Giov.-Francesco Salvenini), né à Valdarno en 1708 ; appelé en 1763 par Frédéric comme professeur du corps d'artillerie à Berlin, il avait, dès l'année suivante, été nommé membre de l'Académie.

inintelligibles. Les mss. de la Bibliothèque du Roi, les variantes des mss. de Fulvius Ursinus et des mss. de Florence, mises à la fin de la première édition des Juntes, m'ont été du plus grand secours. J'ai fait aussi plusieurs conjectures de moi-même et réformé les versions latines de Moll et de Jungermann, qui étoient pleines de fautes et de contresens. De plus, Monsieur, pour l'histoire de la langue dont j'ai tâché de faire sentir tout l'atticisme et toute la finesse, et pour le développement des idées, j'ai cité toutes les imitations et tous les passages parallèles d'Homère, Euripide, Anacréon, Théocrite, Moschus, Bion, Musée, Thucydide, Xénophon, Platon, Lucien, Philostrate, Aristenète, Alciphron, Héliodore, Achille Tatius, Chariton et Xénophon le Jeune. Vous voyez, Monsieur, que ce travail a dû me mener loin. Je vous prie d'en faire part à M. le C. P. Formey et à M. de Catt.

Nous avons là une première esquisse, tracée par Villoison lui-même, de son édition de Daphnis et Chloé, ainsi que l'exposé complaisant des efforts qu'il avait faits pour remplir convenablement sa tâche ; il les a rappelés plus au long dans les *Prolégomènes*, mis en tête du texte de Longus. La plupart des critiques se sont accordés à en reconnaître le mérite et à l'en louer.

Non seulement, dit Wyttenbach [1], il a mis à profit les ressources que lui offraient les éditions précédentes, en particulier celles de Florence et de Jungermann, et même la traduction d'Amyot, mais il a collationné et comparé entre eux tous les manuscrits qu'il a pu trouver ; il a fait appel aux lumières des hellénistes les plus célèbres du temps, en leur demandant les remarques et les conjectures qu'ils avaient faites sur ce texte encore incertain, et il n'a pas même dédaigné de consulter les notes que le savant Huet avait écrites sur les marges de son exemplaire. Enfin, il a traduit à nouveau en latin le texte grec et en a donné une version élégante et fidèle.

Dans la première partie des *Prolégomènes*, Villoison recherche d'abord ce qu'on savait de Longus, quelle était sa valeur comme écrivain, en un mot son style, ce qu'il devait aux auteurs qui l'avaient précédé [2]. A cette occasion, il a fait en raccourci un tableau complet de la littérature grecque, qui témoigne d'une rare connaissance de son histoire. Ensuite, après avoir (p. 49-69) passé en revue et apprécié les diverses éditions du

1. *Bibliotheca critica*, Pars IV (1779), p. 71.
2. *Prolegomena*, p. 2-39.

célèbre roman, Villoison expose (p. 69-76) ce qu'il avait fait pour en donner une édition plus exacte ; il énumère soigneusement ce qu'il devait aux manuscrits tant de Paris que de Florence, à la traduction d'Amyot, aux diverses éditions, aux remarques et aux conjectures des savants qu'il avait consultés. Dans les remarques — *Animadversiones* —, mises à la suite du texte, il indiquait en détail les raisons qui l'avaient déterminé à adopter les leçons qu'il avait préférées, discutait les conjectures des divers commentateurs, examinait les sources de Longus, et expliquait à l'occasion les passages encore obscurs des auteurs qu'il avait imités ; enfin, en s'appuyant sur les témoignages des anciens et les récits des voyageurs modernes, il faisait connaître les coutumes ou les usages auxquels le célèbre romancier faisait allusion.

Quand son travail fut terminé, Villoison demanda à l'Académie des commissaires pour l'examiner [1] ; elle désigna Dacier et Leblond ; et, sept jours après, sur leur rapport favorable, elle lui céda « son droit de privilège » pour l'impression du Longus. Le 17 août, il annonçait à Wyttenbach que cette impression allait commencer. Elle devait l'occuper près d'un an.

*
* *

Pendant qu'il était absorbé par cette longue et pénible besogne, Villoison trouvait une agréable distraction dans sa correspondance, en particulier avec Wyttenbach et Oberlin. Il ne se bornait pas à tenir le premier au courant des progrès que faisait l'impression de son ouvrage, il l'entretenait de bien d'autres choses : achat de livres, nouvelles littéraires telles que la publication de l'Anthologie de Brunck dont les notes lui paraissaient « fort sèches et fort arides » [2] ; Théocrite de Harles [3] ; édition d'Hérodien promise par Stroth [4] et nouvelle édition de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe préparée par le même savant ; Aphorismes d'Hippocrate publiés par Lorry [5], traduction de la Retraite des Dix mille et de

1. *Registre des Assemblées...*, Année 1777, 5 et 12 août, p. 109 et 111.
2. Lettres du 8 février et du 18 mars 1777. *Ms. lat.* 168, fol. 8 et 30.
3. Lettre du 17 août 1777. *Ms. lat.* 168, fol. 36.
4. Lettre du 5 janvier 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 5.
5. Lettre du 15 mars 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 41.

la Cyropédie de Larcher [1], Dissertation du baron de Sainte-Croix sur les lois et l'administration des différentes républiques de la Grèce ainsi que la publication de la traduction française de l'« Ezour Vedam » envoyée de l'Inde par un officier à Voltaire [2], etc.

Mais il est un autre sujet qui occupe une place à part dans les lettres de Villoison à Wyttenbach, c'est, avec l'apparition du Plutarque de l'helléniste hollandais, la publication d'un journal savant, la *Bibliotheca critica*, que Wyttenbach fonda à cette époque [3]. On comprend l'intérêt que prit Villoison à l'entreprise de son ami. Il en informa aussitôt Morus de Leipzig :

Je viens d'écrire sur le champ, dit-il à Wyttenbach le 8 février 1777 [4], une lettre fort ample au Duc de Weimar où je lui annonce ainsi qu'à toute sa cour votre excellente édition de Plutarque dans les termes qu'elle mérite. J'ai écrit à M. Morus à Leipsick et je lui ai dit aussi que j'ai appris que les plus habiles hommes de la Hollande alloient se réunir pour faire un excellent journal d'antiquité... Je vais écrire par toute la terre, à tous mes amis, à toutes les Académies. Envoyez-moi une foule de prospectus par une occasion, je me charge de les répandre avantageusement.. J'écrirai à notre ami le prince Youssoupoff ; tachés de lui en faire passer beaucoup afin qu'il les répande par toute l'Italie, la Russie... J'en donnerai à l'ambassadeur d'Angleterre qui les répandra parmi les Lords et les sçavants d'Angleterre. Je remuerai ciel et terre. Je voudrois avoir cent bouches.

Il terminait en lui donnant les adresses de nombreux libraires et de savants auxquels il pouvait envoyer son prospectus — Barois, Gibert, Molini, Cressonnier, Condorcet, d'Alembert, Vauvillier, Bosquillon — et le mois suivant [5] : « J'en ai parlé, comme je le devois, dans toutes les lettres que j'ai écrites dans les différents pays et à toutes les personnes que je connois. Milord Stormont, l'ambassadeur d'Angleterre en France, avec lequel je suis fort lié et qui sçait parfaitement le grec, attend vos prospectus avec impatience et se chargera de les distribuer avec

1. Lettre du 5 janvier 1778 déjà citée.
2. Lettres du 5 janvier et du 15 mai 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 5 et 42. L'« Ezour-Vedam », dont parle Villoison, est évidemment l'Yajur-Veda, troisième livre des Védas.
3. *Bibliotheca critica.* Amstelodami, apud Petrum den Hengst, in-12. Pars prima. MDCCLXXVII.
4. *Ms. lat.* 168, fol. 8.
5. Lettre du 18 mars 1777. *Ms. lat.* 168, fol. 30.

grand plaisir en Angleterre où votre ouvrage sera fort accueilli. » En avril encore [1] : « J'ai écrit sur le champ à M. le Baron de Sainte-Croix de la manière la plus forte pour l'engager à faire connoître votre journal et à en faire prendre un certain nombre d'exemplaires par les libraires d'Avignon. J'ai écrit de même à M. Mathi le fils qui est fort mon ami et qui est actuellement en Angleterre sous-garde du Museum et membre de la Société Royale, et je l'ai prié de lire publiquement dans une assemblée de la Société Royale l'article de ma lettre qui concerne l'annonce de ce journal. J'ai écrit de même au prince Youssoupoff et je n'ai rien négligé... J'en ai beaucoup consulté avec M. Larcher qui attend le journal avec la plus vive impatience et qui l'annonce à tous ses amis. » Et quand la Bibliothèque eut paru au mois d'août, Villoison ne cessa pas — ses lettres le témoignent — de travailler à la faire connaître et à la répandre [2].

Pour être moins nombreuses les lettres à Oberlin n'offrent guère moins d'intérêt. Le savant strasbourgeois, après son retour en Alsace, était resté longtemps sans écrire à Villoison. « Cette indifférence de la part de son ami lui faisoit d'autant plus de peine qu'il ne croyoit pas la mériter. » Enfin une lettre vint le rassurer et le réjouir. Malgré son mérite universellement reconnu, Oberlin ne faisait pas partie de l'Université et était simple professeur de gymnase ; il se fatigua avec raison de cette situation inférieure ; pour se recommander au garde des sceaux de qui dépendait l'université, il eut la pensée de lui faire hommage de ses ouvrages ; il demanda à Villoison de les lui offrir en son nom. Celui-ci le promit aussitôt [3]. « Vous ne pouvez douter du plaisir que j'aurai à présenter vos ouvrages à M. le garde des sceaux... et du zèle que je mettrai à vous servir dans toutes les occasions qui dépendront de moi. Je souhaite fort que vous puissiez réussir à recevoir la récompense de vos longs services, de vos travaux pénibles et de vos talents distingués. » Il s'engageait même à parler à M. d'Antigny « préteur royal » de Strasbourg, s'il pouvait trouver une occasion quelconque de se présenter chez ce magistrat qu'il n'avait jamais vu « sans paroître tomber du ciel ».

1. Lettre du 23 avril 1777. *Ms. lat.* 168, fol. 32.
2. Lettres du 17 août 1777 et du 5 janvier 1778 déjà citées.
3. Lettre du 13 octobre 1777. *Ms. all.* 192, fol. 113 *b*.

Il entretenait ensuite son correspondant des visites et des lettres qu'il avait reçues ou des ouvrages qu'on lui avait envoyés, de M. Forster [1], qui lui avait promis les cartes d'un canal de Russie, de M. Stroth [2], « et de son honnêteté et de sa politesse, ainsi que de l'érudition, de la saine critique et de la sagacité qui règne dans ses dissertations ». Il lui parlait même des catalogues qu'Oberlin avait envoyés à Haillet de Couronne et qu'il allait lui faire passer, après les avoir parcourus. Enfin il priait son ami de lui faire expédier la longue liste de livres qu'il avait demandés au libraire Kœnig. Deux mois après, il réclamait encore ces livres [3], dont il avait besoin pour les études que, tout en surveillant l'impression de son Longus, il poursuivait avec une ardeur infatigable.

Entre temps, Villoison reçut, par l'intermédiaire du baron de Dietrich, les diverses publications d'Oberlin : « Je n'attends, écrivit-il aussitôt à son ami [4], qu'une occasion favorable pour les présenter au garde des sceaux et avoir le plaisir — il ne voulait le céder à personne — de vous rendre toute la justice qui vous est due à tant de titres. » L'occasion ne tarda pas à s'offrir ; Villoison avait eu soin d'ailleurs de la hâter. « J'ai eu la satisfaction de présenter hier soir vos ouvrages à M. le garde des sceaux [5]. Il a été très sensible à votre présent et m'a chargé de vous en témoigner sa vive reconnoissance. Cela aura fait très bien. Envoyez-lui de même votre Vibius... et dans la lettre que vous lui écrirez, priez-le de vous recommander à l'Université de Strasbourg. »

*
* *

Cependant l'impression du Longus touchait à sa fin. Le 9 juin 1778 [6], dans une lettre où il recommandait à Oberlin deux jeunes espagnols, « très versés dans la chymie et dans la minéralogie »,

1. Il s'agit du naturaliste et voyageur Joh. Georg Adam Forster, qui, né dans le Yorkshire en 1754, fut élevé en partie en Russie ; il était venu à Paris en octobre 1777.
2. Stroth (Friedrich-Andreas), né en 1750, et depuis 1772 professeur au gymnase de Gotha ; nous le retrouverons plus loin.
3. Lettre du 11 décembre 1777. *Ms. all.* 192, fol. 115 *a*.
4. Lettre sans date. *Ms. all.* 192, fol. 136 *a*.
5. Lettre sans date. *Ms. all.* 192, fol. 138 *a*.
6. *Mss. all.* 192, fol. 116 *a*.

qui se rendaient à Strasbourg, et où il le priait de leur donner des lettres d'introduction pour Freiberg [1], il annonçait à son ami que son livre « paraitroit dans deux mois ». Il parut, en effet, au commencement d'août chez le libraire Debure. Il sortait des presses de François-Ambroise Didot aîné et était dédié au duc de Weimar [2]. « Je vous offre, disait Villoison dans une épître élogieuse, ces gais bouquets de la riante campagne, ces âpres broussailles de la sévère critique, Prince grand et simple, qui n'aimez rien que la vraie gloire, la vertu, la science, vos sujets, la nature et les champs, sanctuaire de la nature... Et je vous supplie et vous conjure d'accepter en retour de la bienveillance que vous m'avez témoignée ce faible gage de mon dévouement et de ma vénération. »

L'ouvrage se composait de deux volumes ; le premier comprenait les 92 pages des Prolégomènes et les 135 pages doubles du texte et de la traduction latine [3]; le second renfermait les 312 pages de notes et de remarques. Villoison en fit aussitôt hommage à l'Académie [4] et l'adressa à tous ses amis. « Je souhaite, écrivait-il le 3 août en l'envoyant à Oberlin [5], que vous n'en soyez pas mécontent. Je serois bien curieux d'en sçavoir votre sentiment avant mon départ [6]. Marqués-le moi, je vous prie, franchement et librement, et pour ce perdés quelques heures à lire mes Prolégomènes et mes notes, et donnés moi cette marque d'amitié... J'attends avec impatience votre Ovide. » Le même jour qu'à Oberlin, Villoison, dans une lettre pleine des témoignages de la plus profonde déférence pour le grand humaniste [7], annonçait à Wyttenbach qu'il lui avait envoyé un exemplaire de son livre.

Monsieur et très cher ami, je m'empresse de vous offrir l'hommage de mon Longus. Je vous prie de le recevoir comme une très foible marque de ma tendre et inviolable amitié et de ma haute estime. Je n'offre qu'en tremblant cet ouvrage à un sçavant de votre mérite, et je sçais combien il a besoin de votre indulgence. Je vous prie et supplie

1. Ville du royaume de Saxe, célèbre par son École des mines.
2. « Celsissimo ac serenissimo Principi Carolo Augusto. »
3. Le texte et la traduction portent la même pagination.
4. Dupuy le présenta en son nom à l'Académie le 21 août 1778.
5. *Ms. all.* 192, fol. 117 *a*.
6. Son départ pour Venise, dont il sera question dans le chapitre suivant.
7. *Ms. lat.* 168, fol. 44.

de le lire avec attention et de m'en dire franchement, librement et sincèrement tout ce que vous en pensés. Vous ne pouvés pas me donner une plus grande marque de confiance et j'ose l'attendre de votre amitié. Vous sentés, cher ami, combien vos avis me seront utiles pour me corriger par la suite, et pour me mettre à portée d'éviter dans mes autres ouvrages les fautes que vous aurés remarquées dans celui-cy [1]. Dites-moi ce que je dois rechercher, ce que je dois éviter, et marqués-le moi à Venise, où je vais aller, quand je vous aurai envoyé mon adresse.

Et après lui avoir indiqué un moyen possible de lui faire parvenir ses lettres en franchise, Villoison priait son ami de lui envoyer par la première occasion les livres de critique qu'il lui avait demandés et de les adresser à sa mère, qui devait, pendant son absence, rester dans sa maison de Paris.

Le même jour encore qu'à Oberlin et à Wyttenbach, c'est-à-dire le 3 août, Villoison écrivait à Michaelis [2] pour lui faire à lui aussi hommage de son Longus « tribut, disait-il, que vous doivent tous les amateurs de l'érudition » ; il lui demandait comme à Oberlin et à Wyttenbach de lui dire franchement et librement ce qu'il en pensait et de lui faire parvenir sa réponse par l'intermédiaire de M. Genêt, et, après avoir dit que dans le paquet se trouvait un second exemplaire destiné à Heyne, il lui demandait au nom de son éditeur s'il y aurait à Gœttingue un correspondant qui voulût vendre le Longus.

Deux jours après, il annonçait aussi à Valckenaer dans une longue lettre [3], où il s'efforçait de se concilier sa bienveillance, l'hommage qu'il lui faisait de son Longus.

Je me hâte, lui écrivait-il, de le soumettre à vos lumières. C'est un tribut que vous doivent tous les amateurs de la littérature grecque, de cette belle littérature qui fait mes délices, et que vous avez enrichie par vos ouvrages immortels. Recevez, je vous prie, ce livre comme une très foible marque de mon profond respect et de la profonde admiration que je vous ai vouée pour la vie. Je serois trop heureux, si vous daigniés perdre quelques instants du temps que vous employés si utilement à jetter un coup d'œil sur mes notes et mes prolégomènes. Vous verrés l'usage que j'ai fait des judicieuses observations que vous

1. « Dites-moi, je vous prie, ajoutait-il en marge, ce que vous pensés de la latinité de mes Prolégomènes. J'ai tâché de la rendre pure et assez élégante. »

2. *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 448.

3. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 339.

avés eu la bonté de me communiquer et vous retrouverés votre nom à chaque page. Oserois-je me flatter que vous auriés la bonté et la complaisance de me marquer franchement et librement ce que vous pensés de cet ouvrage, afin que je puisse profiter de vos remarques dans mes autres livres. Vos avis, si vous daignés m'en honorer, seront ma loi et la règle de mes travaux. Ils me seront de la plus grande utilité dans ma carrière, où je vais me livrer plus fortement que jamais, et vous pouvés compter sur mon empressement à les recevoir et ma docilité à les suivre. Tous les rois de l'Univers, Monsieur, ne peuvent pas me rendre un plus grand service que celui que vous me rendrés, si vous voulés me faire observer en général les défauts qui sont dans mon édition, afin que je sache ce que je dois éviter et ce que je dois faire par la suite. De grâce ayés cette bonté.

Nous ignorons quelle fut la réponse de Valckenaer à la lettre de Villoison, et quel jugement il porta sur le Longus ; il ne put d'ailleurs le faire connaître à son ami — si même il le lui fit connaître — qu'après le départ de celui-ci. Quand il reçut son livre, Villoison avait depuis longtemps quitté Paris et même la France. Les exemplaires du Longus qu'il destinait à ses correspondants de Hollande avaient été envoyés à Ruhnken ; mais, au commencement d'octobre [1], ils n'étaient pas encore parvenus à leur adresse ; cependant le savant professeur avait vu l'ouvrage chez un libraire de Leyde, et un examen rapide lui avait montré, écrivait-il à Wyttenbach [2], que Villoison avait pris pour modèles dans la critique des textes les savants hollandais, mais, ajoutait-il, « on trouve dans les notes une redondance toute juvénile et nullement hollandaise, que des hommes graves auront peine à admettre ». Cette prolixité aurait été encore plus grande à l'origine, au dire de Dacier [3], si celui-ci n'était parvenu à faire retrancher par Villoison la moitié des observations et des remarques qu'il avait accumulées dans la seconde partie de son ouvrage.

Mais ce qui restait parut, on le voit, trop long encore à Ruhnken. Un critique allemand porta le même jugement sur la première partie de l'ouvrage. « Nous nous réjouissons et nous rendons grâce aux Dieux, disait-il un peu ironiquement [4], d'avoir

1. Lettre à Wyttenbach du 25 décembre 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 46 *a*.
2. Lettre du 8 octobre 1778. *Epistolae viri clarissimi Davidis Ruhnkenii ad Dav. Wyttenbachium*, editae a G. Leon. Mahne. Flissingae, 1832, in-8°, p. 30.
3. *Notice historique sur... Villoison*, p. 10.
4. *Bibliotheca philologica*, Lipsiae, 1779, in-8°, t. I, p. 141-148.

pu sortir de l'océan immense des Prolégomènes, où nous craignions d'être pris de vertige et de succomber à l'ennui. » Toutefois, après avoir, pour donner une idée de l'ouvrage, cité quelques-unes des corrections que Villoison avait faites, « il ressort clairement de ces exemples, disait-il comme vaincu par la vérité, que cette nouvelle édition de Longus nous offre, en de nombreux passages, un texte plus correct et qui a repris presque toute sa splendeur première. Nous y trouvons aussi, à côté de corrections empruntées aux hommes les plus éminents, des conjectures plausibles ; mais — et ici la malveillance reparaît — le savant éditeur se complaît trop à vanter longuement ce qu'il a fait et tire gloire trop souvent du mérite d'autrui et de l'amitié des hommes distingués qu'il connaît ». Cet article était suivi immédiatement d'un second [1] aussi élogieux que le premier était sévère. Si l'auteur déplorait en commençant que les plus grands écrivains fussent négligés, tandis qu'un auteur en somme médiocre comme Longus avait trouvé trois éditeurs en deux ans, il n'en approuvait pas moins sans restriction le travail de Villoison, publication telle, disait-il, que celle de ses prédécesseurs Boden et Dutens ne l'avaient pas rendue superflue, mais qu'elle rendait, au contraire, possible de se passer de la leur. Bien loin aussi de blâmer les longues digressions de Villoison, il l'en félicitait presque, en remarquant qu'il avait fait pour Longus ce que le savant d'Orville avait essayé pour Chariton. Et, après avoir cité quelques-unes de ses ingénieuses conjectures, Villoison, disait-il pour conclure, « n'a laissé dans le texte rien d'obscur, rien qu'il n'ait examiné, et, afin de le mieux éclaircir, il a rassemblé une vraie forêt d'exemples, imitant en cela Longus lui-même, et de même que celui-ci avait cueilli de toutes parts des fleurs pour orner son discours, il a, lui, pour éclairer son sujet, emprunté des exemples à la plupart des auteurs grecs, qu'à l'occasion il n'hésite pas à corriger ».

Tandis qu'on jugeait ainsi le Longus en Allemagne, à Strasbourg Brunck le soumettait à un examen sévère [2] ; ce ne fut pas toutefois l'œuvre entière de Villoison qu'il entreprit de critiquer ; il laissa de côté les Prolégomènes et la traduction pour ne s'occu-

1. *Bibliotheca philologica*, t. I, p. 149-156.
2. *Remarques sur la nouvelle édition de Longus*. Suppl. grec. *Ms.* 392, fol. 251-263.

per que du texte et des notes qui forment la seconde partie de l'ouvrage, mais il les a passés en revue avec une absence de bienveillance qui surprend. Il est vrai que ses remarques ne paraissent pas avoir été destinées à la publicité ; il les faisait pour lui seul sans doute, encore qu'il s'adressât parfois à Villoison, et elles sont restées enfermées dans ses papiers ; je me bornerai aussi à en citer deux ou trois exemples pour donner une idée de l'esprit dans lequel elles ont été faites [1].

Note beaucoup trop longue pour une chose aussi évidente ; il ne falloit pas la défigurer par la citation d'un iambe de Sophocle, auquel manque une syllabe. — L'éditeur n'est pas heureux dans ses conjectures ; il en a déjà proposé une infinité pour lesquelles je n'ai rien dit et que je n'approuve pas. — Je soupçonne M. de Villoison de n'avoir pas d'oreille et de ne pas sentir quand un vers est dans sa mesure ou quand il y manque. Quand on n'en sait pas plus que cela, il faut s'en tenir à la prose et ne jamais citer de vers. — A quoi sert cette note sur les tridents dont se servent les pêcheurs? Il n'est pas question de pêche ici [2]. C'est du temps perdu, du papier perdu.

Ailleurs, Villoison, relevant un passage mal traduit par Bayle, avait remarqué que le célèbre écrivain, qui savait médiocrement le grec, ne se donnait pas la peine de remonter aux sources.

Il me semble, reprend assez injustement Brunck [3], que je vous ai bien et duement convaincu de la même négligence que vous reprochez ici à Bayle, que j'appellerai en latin *summus Baylius* ou *clarissimus Baylius* ; mais il étoit dans un cas bien différent du vôtre. Il a fait une compilation pleine d'esprit, de critique, de bonne logique et très agréable. Il lui étoit permis de transcrire des passages grecs sur la foi de ceux qui les avoient extraits et cités... Mais vous, qui êtes un grammairien grec et rien autre chose, quand vous citez un passage grec, vous devez le vérifier dans sa source ; vous vous excuseriez mal par l'exemple du *polyhistor* Bayle.

Villoison ignora sans doute toujours cette lettre de Brunck. Ignora-t-il aussi les articles de la *Bibliotheca Philologica*, je ne sais. En tout cas il ne put les connaître que durant son séjour à Ve-

1. *Ms.* 392, fol. 251, 255, 261.
2. Il n'est point, il est vrai, question de pêche dans le passage de Longus, mais il en est question dans les vers d'Eschyle que Villoison en a rapprochés.
3. Fol. 263 *b*. Il s'agit d'une remarque de la page 308, qui se rapporte à la note 19 de la page 19.

nise puisqu'ils ne parurent qu'un an après son arrivée dans cette ville. C'est là aussi qu'un de ses correspondants lui envoya la traduction du compte rendu que firent de son ouvrage les *Göttingische Anzeigen* [1]. Après quelques remarques sur l'exécution typographique du livre, l'auteur de l'article — c'était Heyne — paraissait s'étonner qu'un auteur aussi médiocre que Longus au point de vue de l'invention et de la composition eût trouvé un éditeur nouveau, tandis que tant de grands écrivains attendaient encore le leur. La recherche des lieux communs oratoires et des fleurs de rhétorique où s'était complu l'auteur de Daphnis et Chloé ainsi que les rapprochements à faire avec ses prédécesseurs ou ses imitateurs pouvait être, il est vrai, pour un grammairien un sujet agréable d'études. Il y avait aussi dans l'examen des sources de la célèbre pastorale quelque chose d'attrayant pour un érudit. Les critiques de texte et les variantes que suggère une langue aussi peu simple et recherchée que celle de Longus pouvaient offrir un charme particulier à un philologue. Ce caractère de l'œuvre était ce qui donnait à la nouvelle édition son intérêt et sa valeur particulière. Et, après ces remarques qui portaient sur l'écrivain plus que sur son éditeur, Heyne voulait bien reconnaître tout le zèle que Villoison avait apporté à l'établissement du texte, les secours dont il s'était entouré, les corrections ingénieuses qu'il avait faites, ou qu'on lui avait indiquées. Puis, après en avoir proposé lui-même quelques-unes, revenant à Villoison, il louait la connaissance intime qu'il avait de l'ancienne littérature et celle, non moins approfondie, de la critique nouvelle ; il le félicitait ironiquement de tous les éloges qu'il prodiguait aux humanistes contemporains, même à ceux qu'on aurait pu trouver le moins dignes de louanges. Arrivant ensuite aux Prolégomènes où Villoison passait en revue la plupart des écrivains grecs depuis les auteurs originaux jusqu'à leurs derniers imitateurs, Heyne lui reprochait de n'avoir pas donné la raison des transformations nécessaires de cette littérature et, en terminant, il disait un mot de quelques-uns des travaux érudits que promettait Villoison, en particulier de l'Ionia, dont la publication souvent annoncée et vivement attendue élargirait le cercle de nos connaissances en nous donnant des extraits d'écrivains perdus jusqu'ici.

1. *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen.* Jahrgang 1778, p. 1122.

Cet article déplut à Villoison qui crut y découvrir un sentiment d'hostilité de la part de Heyne. Il n'en fut que plus content de celui que Wyttenbach consacra au Longus dans la *Bibliotheca Critica* [1]. On y reconnaît partout la plume d'un ami. Après avoir lui aussi loué la beauté typographique du livre, Wyttenbach faisait une analyse fidèle des Prolégomènes du Longus. Rappelant quel tableau exact de la littérature grecque avait fait l'érudit français, les jugements qu'il avait portés sur les différentes éditions de Daphnis et Chloé, la méthode qu'il avait suivie, le critique s'attachait à montrer de quelle sûreté et de quelle abondance d'informations, de quelle conscience dans l'établissement du texte, de quelle connaissance de l'antiquité, de l'histoire et en particulier de la langue de Longus il avait partout fait preuve. Donnant ensuite quelques échantillons des corrections que Villoison avait faites de lui-même au texte, ou qui lui avaient été suggérées par ses correspondants, Wyttenbach terminait en parlant des rapprochements peut-être hasardés que Villoison, cédant à son exubérance naturelle, avait faits entre le texte de Longus et les passages des écrivains antérieurs ou postérieurs aux sophistes. Sans omettre les interminables citations d'auteurs qu'il avait consultés et qu'il comblait d'éloges parfois peu mérités — tout en voulant y voir une générosité de sentiments et une discrétion dans le jugement également éloignées du blâme précipité et de l'affirmation arrogante — il le félicitait d'avoir su, au milieu d'un siècle si léger, marcher sur la trace des Casaubon et des Scaliger qui avaient jadis été l'honneur de la France savante.

Le compte rendu, signé Dupuy [2], que publia le *Journal des Savants* [3] sur Daphnis et Chloé, semble bien terne à côté de celui de la *Bibliotheca critica*. Après avoir dit quels étaient les défauts et les qualités de Longus, quelle place il occupait dans la littérature grecque, énuméré les différents éditeurs qu'avait trouvés en deux siècles sa célèbre pastorale, l'auteur essayait de faire connaître en quoi l'édition, qu'à son tour en venait de donner Villoison, se distinguait des précédentes et il terminait en rappelant les correc-

1. *Bibliotheca critica*. Pars quarta, 1779, p. 67-83.
2. Dupuy (Louis), né en 1709 à Chazey (Ain), entré en 1756 à l'Académie des Inscriptions, dont il devint bientôt secrétaire perpétuel ; il dirigea pendant trente ans le *Journal des Savants*.
3. Avril 1779, p. 205-209.

tions heureuses que le jeune critique avait faites, les notes grammaticales qu'il avait ajoutées, notes qui « pour la plupart, remarquait-il, seront utiles à ceux qui sont curieux de bien entendre le texte ». Cette notice fut signalée comme « légère » à Villoison par ses correspondants de Paris. Mais, s'il désira la lire [1], je n'ai pu découvrir ce qu'il en pensa. Il n'en parle dans aucune de ses lettres.

1. Lettre à Morelli du 7 juillet 1779. Bibl. Saint-Marc. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 13.

CHAPITRE VI

MISSION DE VILLOISON A VENISE

(1778-1782)

Projet de Villoison d'aller en Orient abandonné. Genêt et Hennin. Demande de mission pour Venise. Lettre à Maurepas. Subvention de deux mille écus accordée par le roi. Recommandations demandées à Oberlin et à lord Stormont. Lettre à Wyttenbach. L'orientaliste Norberg. Voyage à Pithiviers. — Départ. Lyon, Turin, Milan, Vérone, Padoue. Arrivée à Venise. Installation chez les frères Coleti. Recherches commencées. Belles découvertes. Mort du bibliothécaire Zanetti. Lettres à Salzmann, à Oberlin, à Ruhnken, à Ring, à Wyttenbach. Passion de Villoison pour les livres. Difficulté de la contenter. Morelli. Correspondance de Villoison avec ce savant. Amitié et admiration qu'il lui inspire. — Agréments du séjour de Venise. Éloge de cette ville et de sa société. Mort de Björnstâhl. Douleur qu'elle cause à Villoison. Mécontentement contre Heyne. Reiz. — Projet d'édition de l'Ionia. Traités philosophiques et grammaticaux : la *Diatribe*. La Nouvelle Version grecque de l'Ancien Testament. Manuscrit de l'Iliade 254. Correspondance à ce sujet avec Oberlin, Ruhnken, Scheidius, etc. — Impression des *Anecdota graeca*. Leur apparition annoncée à Larcher, Hennin, Wyttenbach, Oberlin. Leur composition. Projet d'une paléographie grecque. Envoi des *Anecdota* à Luchtmans et à Ettinger. Jugements portés sur cet ouvrage : Van Santen. Article des *Göttingische Anzeigen* et de la *Bibliotheca critica*. Non-authenticité de l'Ionia. Élection de Villoison comme membre de l'Académie d'Utrecht. — Impression de l'Iliade projetée. Manuscrit 454 de Saint-Marc. Manuscrits de Leipzig et de Genève. Intervention du duc de Weimar. Senebier. Le manuscrit de Hambourg. Sa collation. Impression de l'Iliade commencée. — *Epistola ad Lorry*. Lettre de Larcher à Brunck, etc. — Cercle élargi des études de Villoison. La science, l'érudition et l'archéologie en Italie. Passion et admiration de Villoison pour les écrivains de la Péninsule. Le grec moderne. — Copie des manuscrits de Venise achevée. Départ de Villoison. Augsbourg et Nuremberg. Murr et Knebel.

« Vous n'auriez jamais cru que je voyagerois, écrivait Villoison à Oberlin en juillet 1778[1]; cependant il n'est rien de plus sûr que, le 1er du mois de septembre, je pars pour Venise. » Comment le savant sédentaire avait-il été amené à quitter Paris et à se séparer de sa jeune femme après dix-huit mois à peine de

1. Le 1er. *Ms. all.* 192, fol. 118 *a*.

mariage? Il ne l'a pas dit, mais sa correspondance nous laisse entrevoir le motif de sa résolution. Il semble que le retour de Maurepas au pouvoir eût réveillé dans les esprits le goût des expéditions scientifiques, qu'il avait autrefois favorisées. Il avait, on le sait, été le promoteur des missions qui allèrent en Laponie et au Pérou mesurer un degré du méridien; il avait aussi envoyé dans le Levant les abbés Fourmont[1] et Sévin[2] à la recherche de manuscrits grecs. Mais après eux il restait encore à découvrir bien des trésors ignorés. C'est la tâche que Villoison entreprit quarante-six ans plus tard. L'idée qu'il en eut lui fut peut-être suggérée par ses entretiens avec Hennin[3], premier commis des affaires étrangères; il avait été mis en rapport avec ce diplomate érudit et lettré[4] par Genêt[5], chef du bureau des interprètes, esprit cultivé, avec lequel il était en relation depuis longtemps. Il était connu d'ailleurs de Maurepas, de qui dépendait l'entreprise; il en avait reçu des bienfaits dès ses débuts, et, quand le ministre disgracié revint aux affaires, il avait eu soin de se rappeler à son souvenir. Il pouvait donc, en la circonstance, s'adresser directement à ce protecteur tout-puissant.

Cependant, quelque séduit qu'il eût été par un voyage en Grèce, Villoison finit par y renoncer, du moins pour le moment, et, dans la pétition qu'il adressa à Maurepas, ce ne fut pas en Orient, mais à Venise, qu'il lui demanda de l'envoyer. « L'envie de s'instruire, disait-il[6], et d'accroître la littérature grecque » par de nouvelles découvertes lui faisait désirer d'aller dans cette ville. Le catalogue des bibliothèques et les relations des savants, qui les avaient vues, lui avaient appris qu'il s'y trouvait des manu-

1. Fourmont (Michel), professeur de syriaque et d'éthiopien au Collège de France, fut, en 1728, chargé d'une mission en Orient.

2. Sévin (François), envoyé en même temps que Fourmont en Orient, en rapporta plus de six cents manuscrits grecs.

3. Hennin (Pierre-Michel), né en 1728 à Magny-en-Vexin, entré tout jeune au ministère des affaires étrangères; il fut nommé, en 1763, ministre en Pologne, et, deux ans après, envoyé comme résident à Genève. Il y resta jusqu'au mois de mars 1778, époque où Vergennes l'appela à Versailles.

4. Le 29 avril 1778 il lui faisait hommage du Lexique d'Apollonius, « en attendant qu'il pût lui envoyer son Longus ». Bibl. de l'Institut, *Correspondance de Hennin*, V, n° 1.

5. Genêt ou Genest (Edme-Jacques) possédait à fond la langue anglaise et s'est fait connaître par des traductions. On lui doit aussi plusieurs ouvrages sur l'histoire d'Angleterre.

6. *Ms.* 943, fol. 92.

scrits de première importance qui n'avaient jamais été consultés. Les *quinze* ans qu'il avait passés à lire ceux de la Bibliothèque du roi lui permettaient de croire qu'il pourrait faire des trouvailles dans la Bibliothèque de Saint-Marc. Et il s'étendait sur les autres avantages qu'il pourrait retirer de son séjour à Venise : connaissances à acquérir dans la société de ses érudits, occasion d'apprendre le grec moderne, si utile pour l'intelligence de l'ancienne langue. Enfin il parlait du voisinage de Padoue, « la plus savante université de l'Italie », et de la facilité de se rendre à Zante, à Corfou et à Céphalonie, où l'on avait tant de découvertes et d'observations à faire. Il terminait sa pétition en demandant quatre à cinq mille francs pour ses frais de voyage, y compris « ceux d'une gondole, indispensable dans une ville où l'on ne peut faire un pas sans y avoir recours, à moins de se voir obligé à de longs détours ».

Villoison ne crut pas que cette pétition seule pût suffire ; il l'accompagna ou la fit suivre d'une lettre à Maurepas ; la pétition était faite pour les bureaux autant que pour le ministre ; c'était au ministre seul, et encore plus à l'homme, qu'il s'adressait dans sa lettre, et il n'hésita pas, pour capter sa bienveillance, à l'accabler des louanges les plus outrées et des plus humbles flatteries [1] :

Vous avés toujours aimé les voyages littéraires, dont plusieurs même tiendront une place distinguée dans votre histoire si fertile en beaux traits. On se souviendra également que c'est à votre amour pour les lettres que la terre doit la découverte immortelle de sa vraie figure, et que c'est à votre sagesse que la France doit l'acquisition d'un nouveau monde. Vous avés fait porter la lumière du cercle polaire à l'équateur ; le Pérou, la Laponie, la Grèce, l'Archipel, la Turquie, la Perse, toutes les contrées sont des témoins de la protection que vous accordés aux sciences. L'Univers sçait que le vrai moyen de vous faire sa cour, c'est de vous proposer un moyen de signaler votre goût pour les Lettres. Il s'en présente un, Monseigneur, que vous avés paru adopter dans les commencements et qui sera très peu coûteux à l'état. Celui qui ose vous supplier de lui accorder cette occasion de s'instruire est un jeune homme plein d'ardeur et d'envie de répondre aux bontés dont vous l'avés toujours comblé [2] ; il ose espérer que vous daignerés

1. *Ms.* 943, fol. 73*a*. Il ne faut pas oublier qu'on n'a ici que le brouillon de la lettre de Villoison, ce qui explique et excuse en partie certaines bizarreries d'expression.

2. C'était grâce à Maurepas qu'il était entré à l'Académie.

couronner votre ouvrage, et il se regarderoit comme le plus malheureux de tous les hommes, si le ministre qui lui a toujours voulu le plus de bien dès sa plus tendre jeunesse, si le plus grand protecteur des lettres lui refusoit un advantage qu'il donne à d'autres et qu'il avoit même eu la bonté de lui faire espérer.

Et rappelant à Maurepas la promesse qu'il lui avait faite, après son retour au pouvoir, de « réaliser la bonne volonté qu'il avait toujours eue pour lui », il lui demandait, aujourd'hui que l'occasion se présentait, de lui accorder la faveur qu'il sollicitait. Villoison n'adressa pas directement sa lettre au ministre ; il l'envoya à Hennin, en le priant de l'appuyer de son crédit, et, après l'avoir assuré de la reconnaissance que lui inspirait le zèle qu'il mettait dans cette affaire, il lui demandait de représenter à Maurepas combien il serait triste pour lui d'être privé d'un avantage qu'il lui avait fait espérer, et dont toute l'Académie était instruite, « ce qui lui donneroit un affront dans cette compagnie ».

Le ministre était bien disposé pour Villoison, mais il lui fallait compter avec la pénurie du trésor ; quoique dans sa pétition le savant eût indiqué longuement ce qu'il se proposait de faire et croyait devoir dépenser à Venise, Maurepas lui demanda un mémoire détaillé sur l'objet de son voyage et les frais qu'il pourrait entraîner. Villoison l'envoya sans tarder [1]. Après avoir dit qu'il s'était borné au plus strict nécessaire, il énumérait toutes les dépenses qu'il aurait à faire depuis la gondole indispensable — et il invoquait, pour en justifier la nécessité, le témoignage de Lalande — jusqu'au voyage de Padoue et, si Maurepas le lui permettait, aux excursions qu'il voulait faire dans les îles Ioniennes. « Le ministre, ajoutait-il, à qui son amour pour les lettres avoit fait donner des sommes mille fois plus considérables pour des voyages dans le Levant, la Grèce, le Pérou, la Laponie, ne pourroit refuser la faible subvention, dont il avoit besoin, à un jeune homme qu'il n'avoit jamais cessé de combler de ses bontés, et qui, dans cette occasion, n'avoit d'autre souci que celui des belles-lettres et sa propre instruction. »

Tant d'insistance devait finir par triompher des dernières hésitations de Maurepas. Villoison ne négligeait rien d'ailleurs

1. *Ms.* 943, fol. 89.

pour y mettre un terme ; sachant l'importance que l'argent jouait dans cette affaire, il s'ingéniait à trouver des ressources cachées qui pourraient servir à payer les frais de son voyage. Il songea, entres autres, à se faire accorder une pension sur un privilège de librairie qu'une faillite récente avait fait perdre au titulaire [1]. La chose était inutile ; sur la proposition de Maurepas, une somme de deux mille écus avait été accordée par le roi à Villoison pour son voyage à Venise. A la fin de juin, tout était décidé, et, rompant le silence qu'il avait jusque là gardé sur ses projets avec ses amis éloignés, il leur annonça son prochain départ.

Un des premiers qu'il en informa fut Wyttenbach. Après avoir entretenu longuement son correspondant des livres qu'il venait de recevoir et de ceux dont il avait encore besoin, il ajoutait [2] :

Je compte aller faire un tour en Italie au mois de septembre prochain. Le Roi, entre nous soit dit, me paye mon voyage. Je séjournerai surtout à Venise. On y imprime beaucoup de grec ; je pourrai aussi y en faire imprimer. Il y a une foule de grecs vulgaires et quelques livres curieux écrits dans cette langue que je vous envoyerai si vous voulez. Je vous y achèterai les livres qui manquent en Hollande et en France. Je m'amuserai à apprendre à parler le grec vulgaire que je sçais déjà. Je serai à la porte de la Grèce et de l'Archipel ; peut-être y ferai-je un tour.

En même temps il informait de son voyage Oberlin auquel il avait un service particulier à demander. Il se rendait à Venise et se proposait, lui disait-il [3], de séjourner près d'une année dans cette ville — il y resta trois ans et demi — afin de consulter les nombreux manuscrits qui se trouvaient dans la Bibliothèque de Saint-Marc, et d'apprendre le grec moderne. Il comptait se rendre a Lyon par la diligence ; mais, comme au delà les moyens de voyager devenaient incertains ou difficiles, il demandait à son ami de l'adresser dans cette ville à « un autre lui-même », qui voulût bien, à son arrivée, lui procurer un voiturin, disposé à le mener à Venise ou du moins à Turin, en se chargeant de tous les frais du voyage. « Je vous prie, ajoutait-il, de me donner de

1. *Ms.* 943, fol. 69. C'est à Genêt, je crois, qu'il écrivit à ce sujet.
2. Lettre sans date. *Ms. lat.* 168, fol. 90.
3. Lettre du 1er juillet 1778. *Ms. all.* 192, fol. 118.

fortes lettres pour vos amis de Lyon, ensuite pour Turin et pour Milan, puis pour Venise, et pour le bibliothécaire de Saint-Marc, M. Zanetti [1]. » En même temps qu'à Oberlin, Villoison avait écrit à M. Turckheim [2] pour lui demander un service analogue. « Cent recommandations valent mieux qu'une. » Il fit également prier M. Stein, libraire de Strasbourg, de lui donner des lettres pour les libraires de Lyon et de Venise qu'il connaissait.

Ce ne furent pas les seules recommandations que Villoison chercha à obtenir pour son voyage. Pendant le séjour de lord Stormont à Paris, il était, on le sait, entré en rapport avec cet ambassadeur lettré, et leurs relations furent assez étroites pour qu'il ne craignît pas de lui écrire, après son retour en Angleterre [3], et de lui « demander ses bontés pour son voyage de Venise ». Il ne connaissait, lui disait-il [4], personne dans cette ville ; aussi le priait-il de lui procurer des lettres pour le savant M. Zanetti et les autres gardes de la Bibliothèque de Saint-Marc. Il lui en demandait également pour le savant Firmiani, gouverneur de Milan, pour le ministre d'Angleterre, et pour autant de seigneurs vénitiens qu'il pourrait. Afin de se concilier la bienveillance du diplomate érudit, il lui annonçait l'envoi de son Longus, « qui sera fini dans un mois », et le priait d'en faire agréer un autre exemplaire à l'archevêque d'York, « comme un hommage qu'il lui devoit à cause de l'intérêt qu'il portoit à la littérature grecque ». « A la tête de mon Longus, ajoutait-il, j'ai mis d'amples Prolégomènes où j'expose mes idées sur la littérature et sur la critique, et je serois bien flatté si vous perdiez un quart d'heure à les lire. » Il ne pouvait plus adroitement faire sa cour à Stormont.

En même temps qu'à l'ancien ambassadeur, Villoison demandait à un autre personnage [5] dont je n'ai pu découvrir le nom, — un italien probablement, — des lettres de recommandation pour

1. Zanetti (Antonio-Maria), né à Venise en 1716, garde de la Bibliothèque Saint-Marc en 1758, publia deux ans après, avec le secours d'A. Bongiovanni, le catalogue des manuscrits de Saint-Marc. Mort le 3 novembre 1778.

2. Jean, baron de Turckheim, né en 1750, auteur de l'ouvrage *De jure legislatorio Merovaeorum... circa sacra*. Argentorati, 1772, in-4.

3. Stormont avait été rappelé au mois de mars 1778, au moment de la rupture entre la France et l'Angleterre.

4. *Ms*. 943, fol. 69.

5. Il lui avait peut-être été recommandé par Genêt, sous les auspices duquel il s'était présenté chez lui à Versailles et à Paris.

plusieurs nobles et pour les savants de Venise ainsi que pour M. Paschali et les autres libraires, « qui vendent ou impriment des ouvrages grecs », mais surtout pour M. Zanetti et ses auxiliaires.

C'est d'eux [1] que dépend uniquement le succès de mon voyage ; je désire surtout de m'instruire dans leurs conversations et avec leurs livres. Les lettres grecques, qui font mon unique passion et auxquelles je consacre tous les jours douze heures depuis l'âge le plus tendre, et que je préfère à tous les trésors de l'univers, sont le seul objet qui m'attire à Venise. Dites, je vous prie, à M. Zanetti qu'il y a un jeune gentilhomme françois de vos amis qui est avide de profiter de ses lumières, qui connoît beaucoup ses excellents ouvrages, qui est passionné pour le grec et pour l'étude au delà de toute expression, et dont le bonheur dépendra de la facilité qu'il voudra bien lui accorder, à votre recommandation, de travailler dans sa bibliothèque.

Et il continuait en disant qu'il aurait l'honneur de lui apporter un ouvrage sur la langue grecque de sa composition, dont l'impression serait bientôt achevée, où il avait eu « l'occasion de le citer et de lui rendre une partie de la justice qui étoit due à ses talents et à ses connoissances ». M. Zanetti, ajoutait-il, avait peut-être vu l'édition d'Apollonius, qu'il avait publiée il y avait quelques années, et en ce moment il préparait d'autres ouvrages, « sur lesquels il prendroit la liberté de consulter ses lumières ». On retrouve là, comme en toutes circonstances, l'habileté avec laquelle Villoison savait capter la bienveillance des personnes dont il briguait le concours. Mais il avait en ce moment un autre souci, dont il entretenait lord Stormont [2] et son correspondant inconnu. Il avait songé d'abord à se faire attacher à l'ambassade et à y loger ; mais, le nonce lui ayant fait observer qu'alors toutes les portes lui seraient fermées, qu'il serait regardé comme un pestiféré et qu'il aurait difficilement accès dans les bibliothèques, il renonça à son dessein, pria son correspondant de lui « trouver une pension chez des gens honnêtes et très sûrs, où pour mille ou douze cents livres il seroit logé, nourri, chauffé, éclairé, et ainsi débarrassé de tous les soins qui pourroient l'empêcher de se livrer à l'étude [3] ». Ne sachant pas

1. *Ms.* 943, fol. 68 *a*.
2. Lettre à lord Stormont. *Ms.* 943, fol. 69.
3. *Ms.* 943, fol. 68 *a*.

la langue, ne connaissant pas la monnaie du pays, il serait comme tombé des nues, s'il ne trouvait en arrivant une pension et des personnes auxquelles il pourrait se fier entièrement. Il devait rencontrer l'un et l'autre.

Cependant Oberlin avait expédié à son ami les lettres qu'il lui avait demandées ; le 3 août, Villoison l'en remerciait [1] et lui envoyait en témoignage de sa reconnaissance son Longus. Deux jours après, en adressant aussi son livre à Valckenaer : « J'ai prié, lui disait-il [2], M. Ruhnken — il avait envoyé aussi à ce dernier le Longus — de vous communiquer l'article de ma lettre [3], où je lui parle de mon voyage à Venise et en Grèce. » Tout décidé qu'il était, ce voyage continuait d'être l'objet de ses préoccupations et de ses entretiens avec Hennin [4] ; il ne lui parlait que des trouvailles qu'il comptait faire.

En attendant, Villoison ne négligeait ni ses travaux littéraires ni ses relations d'amitié. Dans les derniers temps il avait fait une connaissance nouvelle, et qui lui devint bientôt chère, celle de l'orientaliste suédois Norberg [5], venu à Paris pour copier des manuscrits de la Bibliothèque du roi, et qui, comme lui, se proposait d'aller en Italie. Gjörwell, avec lequel il était en relation, le lui avait sans doute recommandé. Il se mit, suivant son habitude, tout à la disposition du jeune étranger ; il lui fit, entre autres, obtenir, faveur bien précieuse, le prêt des manuscrits ; aussi Norberg écrivait-il à Gjörwell [6] que de tous les savants de Paris, c'était à Villoison qu'il avait le plus d'obligations. « Il est trop connu, ajoutait-il, dans le monde savant, pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. » Les deux érudits se plurent tant qu'ils résolurent de se rendre ensemble en Italie.

Toutefois le moment du départ approchait. Avant de se mettre en route, Villoison alla passer quelques jours à Pithiviers chez son beau-père, le major de Neufcarre [7]. Il y avait déjà conduit

1. *Ms. all.* 192, fol. 117 a.
2. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 339.
3. Cette lettre de Villoison est perdue.
4. Lettre du 29 juillet 1778. *Correspondance de Hennin*, V, nos 4 et 5.
5. Norberg (Mathias), né en 1749, était allé à l'étranger pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales ; en quittant l'Italie, il se rendit à Constantinople. A son retour en 1781, il fut nommé professeur à l'université de Lund.
6. Lettre du 5 août 1778. *Björnståhls Reize*, t. IV, p. 71.
7. Lettres à Hennin du 17 et du 21 août 1778. *Correspondance*, V, nos 9 et 11.

sa femme, et elle y demeura tout le temps de son voyage [1]. Quant à sa mère, elle resta à Paris dans sa maison du quai de la Tournelle [2]. C'est là qu'en son absence il se fit adresser sa correspondance et les livres qu'il achetait ou dont on lui faisait hommage. Le 29 août, de Pithiviers où il était encore, il écrivit à Gjörwell pour lui annoncer qu'il ferait son voyage avec « le savant M. Norberg, et en étoit ravi [3] », et il lui faisait un éloge enthousiaste de son jeune ami, un des savants les plus habiles de l'Europe dans les langues orientales... Il fera un jour le plus grand honneur à sa patrie... C'est un homme vraiment rare et précieux par sa profonde érudition, sa saine critique, sa modestie, sa douceur, sa candeur, son honnêteté. Il a été généralement aimé et estimé à Paris. » On comprend qu'il n'eût pas hésité à prendre un tel savant pour compagnon de voyage.

*
* *

La veille du jour où Villoison écrivait à Gjörwell, le 28 [4], on lut à l'Académie une « lettre de M. Amelot au sujet du voyage qu'il se proposoit de faire avec l'agrément du Roi ». Trois jours après il partait. Il se rendit tout droit à Lyon, et ne resta dans cette ville que le temps nécessaire pour examiner à la hâte les quelques manuscrits grecs et orientaux « assez peu importants, qui avoient appartenu aux Jésuites ». Puis, sans s'arrêter à Chambéry, il gagna Turin, où il jeta un coup d'œil rapide sur la bibliothèque [5]. Il resta plus longtemps à Milan ; il se trouvait, en effet, à la Bibliothèque ambroisienne beaucoup de manuscrits grecs et quelques manuscrits orientaux, « qui n'avoient pas encore été examinés et qui méritoient de l'être ». Mais Villoison ne se borna pas à visiter la Bibliothèque ambroisienne ; il voulut aussi connaître les autres collections de Milan, en particulier les beaux manuscrits latins, les chartes, les nombreux diplômes du

1. Lettre à Oberlin du 1er juillet 1778 déjà citée.
2. « Entre la rue des Bernardins et la rue de Bièvre, en face des Grands Degrés », dit-il. Lettre à Valckenaer du 5 août 1778.
3. *Björnståhls Reize*, t. IV, p. 72.
4. Le 21, Dupuy avait « présenté, de sa part, à la Compagnie l'édition des Pastorales de Longus ». *Registre des assemblées...* année 1778, p. 133 et 138.
5. Bibl. nat. Suppl. grec. *Ms.* 933, fol 49 *a*.

monastère de Saint-Ambroise-Majeur. On se figure sans peine quelle joie l'infatigable curieux eut à les voir. Ce fut aussi à Milan que Villoison commença à entrer en rapport avec les hommes politiques et les écrivains ou les savants italiens. Il parle d'abord du comte Firmiani, premier ministre de la Lombardie, « l'un des hommes les plus instruits et les plus obligeants » et possesseur d'une riche bibliothèque, puis de l'abbé Frisi, « si connu dans la physique et les mathématiques », du marquis de Beccaria, l'auteur du Traité des délits et des peines, enfin de Parini, « le Gresset de l'Italie et un des meilleurs poètes qu'elle possédât alors » [1].

Ce furent les écrivains de Vérone, plus que sa bibliothèque, qui retinrent Villoison ; il y trouva encore toujours vivant le souvenir de Maffei, des papiers duquel son ami Séguier de Nîmes avait hérité ; il y vit les deux neveux du traducteur des Argonautiques, le célèbre Marc-Antoine Pindemonte, tous deux poètes comme leur oncle et dignes de son grand nom [2]. Il entra aussi, dit-il, en relations avec le chanoine Dyonisio, versé dans les antiquités du moyen âge, et avec le marquis Pompei, poète et traducteur entre autres des Vies de Plutarque [3]. A Padoue, il nous l'apprend, il vit aussi « plusieurs gens de lettres distingués », tel que le comte Polcastro, descendant du fameux Sertorio Orsato et auteur d'excellents ouvrages sur les Antiquités et les Inscriptions, l'abbé Fortis, « célèbre dans l'histoire naturelle », Stratico, habile dans la physique et les mathématiques, le chimiste Carburi et l'économiste Arduini, le théologien Valsecchi et le chirurgien Bonioli ; enfin le poète Cesarotti, traducteur d'Ossian [4].

De Padoue Villoison gagna Venise ; grâce à ses lettres de recommandation, il trouva l'accueil le plus bienveillant auprès des bibliothécaires de Saint-Marc ; il put aussitôt commencer l'examen du riche dépôt confié à leurs soins. Ce fut pour le laborieux érudit un bonheur, une joie dont on trouve l'expression enthousiaste dans une lettre écrite, peu après son arrivée, à Hennin [5].

1. Suppl. grec. *Ms*. 933, fol. 49 *b* et 56 *a*.
2. Le premier, Jean-Pierre, a composé des tragédies ; le second, Hippolyte, l'auteur de la *Fata Morgana*, a traduit, entre autres, l'Odyssée.
3. Suppl. grec. *Ms*. 933, fol. 56 *b*.
4. Suppl. grec. *Ms*. 933, fol. 56 *b* et 49 *a*.
5. Lettre du 8 novembre 1778. *Correspondance*, V, n° 12.

La Bibliothèque de Saint-Marc fait mon bonheur ; j'y ai trouvé les manuscrits grecs les plus rares, les plus précieux et les plus neufs qu'on puisse rencontrer dans tout l'univers ; on m'a permis de les copier, et je profite de cette grâce avec bien de l'ardeur et de la reconnoissance. J'ai de l'ouvrage pour longtemps, quoique j'y apporte toute la diligence et toute l'avidité possible. Je me flatte, d'après les manuscrits que j'ai trouvés à Venise, que mon voyage sera de quelque utilité aux lettres.

La mort du bibliothécaire Zanetti [1] et l'inventaire des livres de Saint-Marc qu'on fit à cette occasion interrompirent à peine les recherches de Villoison ; il obtint la faveur exceptionnelle de continuer de travailler dans ce sanctuaire de l'érudition sous la surveillance d'un custode spécial. Comme si cela ne lui suffisait pas, il parcourut aussi « les différentes bibliothèques particulières des moines et autres et les différents fonds de librairie ». Il pouvait donc se flatter qu'il ne négligeait rien pour s'instruire et que son voyage serait utile aux lettres. C'est à Wyttenbach qu'il tenait ce langage [2]. Le savant hollandais lui avait écrit le 12 octobre ; ce fut trois mois après seulement que Villoison répondit à son ami et qu'il lui fit part presque dans les mêmes termes qu'à Hennin de la joie que lui causaient les découvertes qu'il faisait à Saint-Marc. Revenant ensuite au Longus, il s'étonnait du retard que les exemplaires envoyés à Ruhnken avaient mis à lui parvenir et remerciait d'avance Wyttenbach de l'indulgence avec laquelle il promettait de le traiter dans son journal. Il l'entretenait de nouvelles littéraires et des livres qu'il l'avait prié de lui acheter ; il le chargeait de donner de ses nouvelles à ses amis de Hollande, Cras, Ruhnken, etc., et il demandait au savant de lui dire ce qu'il pensait de son Longus. Enfin il le tenait au courant de l'installation exceptionnelle qu'il avait eu la bonne fortune de trouver.

Je me suis mis en pension chez de très riches et très sçavants libraires imprimeurs, Mrs Coletti ; j'y suis très bien... ils ont pour moi des attentions et des soins inconcevables... Ils sont profondément instruits dans le grec, le latin, le françois, l'italien, l'espagnol, l'antiquité, la critique, etc. Ils sont quatre frères... et ils sont tous quatre également sçavants. Il me semble être dans la maison des Aldes. Indépendamment

1. Zanetti mourut le 8 novembre 1778.
2. Lettre du 25 décembre 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 47 *b*.

de leur riche fonds de librairie et d'imprimerie, ils ont une excellente bibliothèque particulière à leur usage..... et cette bibliothèque est entièrement à ma disposition, en sorte que je trouve chez ces honnêtes gens, qui sont mes intimes amis, tous les secours nécessaires pour étudier.

C'est alors sans doute qu'il écrivit à M. Debure [1], l'éditeur du Longus, pour lui demander d'en envoyer quelques exemplaires aux frères Coleti, ainsi que plusieurs ouvrages qu'ils désiraient avoir ; il ajoutait que, s'il envoyait des Longus à Naples, la ville d'Italie « où on vend le plus de grec », il serait sûr d'en écouler un certain nombre.

Après la nomination du nouveau bibliothécaire, l'abbé Morelli, Villoison reprit avec une liberté encore plus grande ses recherches à Saint-Marc, et il fut autorisé à y travailler non seulement l'heure pendant laquelle elle était ouverte au public, mais durant sept heures de suite [2] ; on comprend à quel labeur immense, dans ces conditions, il put se livrer, et on ne doit pas être surpris des découvertes inattendues qu'il ne tarda pas à faire dans un dépôt encore si peu exploré : « J'y suis, écrivait-il l'année suivante à Hennin [3], plus enfoncé que jamais et j'y trouve toujours de nouveaux plaisirs et de nouvelles richesses. » Et il ajoutait : « Je ne veux pas sortir de Venise, où je ne dois pas retourner, avant d'avoir examiné à fond tous les manuscrits de Saint-Marc. » Il tint parole.

Villoison ne manqua pas, on peut le croire, de mettre ses amis d'Alsace et de Hollande au courant de ses travaux et de sa vie nouvelle. Il en informa d'abord Salzmann [4] à Strasbourg. Quelque temps après, il écrivit à Oberlin [5]. Après s'être excusé que les occupations dont il était surchargé l'eussent empêché de lui renouveler l'assurance de ses sentiments d'estime et du tendre attachement qu'il lui avait voués pour la vie : « Vous aurez

1. Lettre sans date dont je dois la bienveillante communication à M. Robert de Courcel.

2. « Le custode... me laisse travailler régulièrement fêtes et jours ouvriers sept heures de suite à la Bibliothèque malgré le froid qu'il fait. » Lettre à Wyttenbach du 25 décembre 1778.

3. Lettre du 10 décembre 1779. *Correspondance*, V, n° 14.

4. Probablement le publiciste Frédéric Rodolphe, cousin de l'actuaire Joh. Daniel Salzmann que Gœthe a rendu célèbre ; né en 1739 à Strasbourg, il était depuis 1775 à la tête de la librairie académique.

5. Lettre du 2 juillet 1779. *Ms. all.* 192, fol. 123 *a*.

vu, ajoutait-il, combien j'ai trouvé de bonnes choses. » Il en avait aussi fait part, nous l'avons vu, à Hennin et à Wyttenbach. Bien que mécontent de Ruhnken — le savant ne lui avait pas accusé réception de son Longus — il se décida à rompre un silence qu'il avait juré de garder jusqu'à ce que son correspondant eût répondu aux lettres pressantes qu'il lui avait adressées [1].

Je ne sçais comment j'ai pu perdre votre amitié, ni quel reproche vous avés à me faire... Je vous avois supplié, conjuré, fait prier par plusieurs personnes depuis près d'un an de vouloir bien m'accuser la réception du Longus que j'avois pris la liberté de vous offrir, et surtout de me donner la preuve d'amitié de m'en dire franchement et librement tout ce que vous en pensez en bien et en mal, de m'en faire remarquer les défauts, afin que je les évite dans un autre ouvrage, de me dire ce que vous pensés de la latinité des Prolégomènes, des choses qui y sont, de mes corrections, du choix des variantes que j'ai fait, et vous n'en avés encore rien voulu faire. Ce qu'il y a encore de plus désespérant, c'est que toute la Hollande se soit donné le mot pour ne pas parler de cet ouvrage, ni vous, ni M. Valckenaer, ni M. Wyttenbach, ni M. Schneider d'Harderwick, ni M. Wassenberg ne m'en ont seulement accusé la réception... Si vous me connaissiés asses, vous sauriés que ce n'est pas des éloges faux que je mendie, mais des corrections utiles, des avis, des conseils que je cherche pour me conduire, me rectifier. En un mot, si vous ne répondés pas au détail de cette lettre, je croirai que vous m'avés complètement oublié, et je gémirai d'un malheur que je n'ai sûrement pas mérité.

Et Villoison continuait en demandant à son savant correspondant où en étaient les publications que lui et ses amis avaient entreprises [2], et quels ouvrages paraissaient en Hollande sur la critique grecque ; puis, après lui avoir recommandé de prier Wyttenbach et Tollius de lui expédier les livres qu'ils devaient lui acheter [3], il l'entretenait de la vie qu'il menait à Venise, des trouvailles qu'il avait faites dans la Bibliothèque de Saint-Marc ainsi que des publications qu'il avait commençées ou qu'il projetait. Cette

1. Lettre du 12 juillet 1779. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B.P.L. 338.

2. « Votre Velleius Paterculus est-il imprimé? Comment va votre scholiaste de Platon, votre Phrynichus, le Théocrite, Moschus et Bion de M. Valckenaer? »

3. Ces livres étaient le Pollux de Hemsterhuis, le Nouveau Testament de Welstein, le Malala de Bentley, les Phéniciennes de M. Valckenaer, le Phalaris de Lennep, tous les ouvrages du médecin Bernard, où il y a des remarques sur le Longus, etc.

fois Ruhnken ne pouvait différer plus longtemps ; il écrivit à Villoison une lettre qui le combla de joie [1] :

Je ne sçaurois vous exprimer combien votre lettre m'a fait de plaisir. Je gémissois tous les jours de votre silence et je craignois que vous n'eussiez oublié l'homme du monde qui vous a voué l'attachement le plus tendre et le plus respectueux et la plus vive reconnoissance. Je suis honteux des choses trop honnêtes et trop obligeantes que la politesse, l'indulgence et la crainte de me décourager vous a dictées sur mon Longus et je voudrois qu'elles fussent vraies. Mais parlés moi sincérement ; vous le pouvés pour un homme qui ne cherche et n'aime que la vérité et qui veut s'instruire et se corriger. N'êtes-vous pas mécontent ? Quant à la latinité, je sçavois bien qu'elle étoit assés pure, mais pour tout le reste, j'étois incertain, en me rendant cependant la justice que mon édition valoit mieux que celle de Moll, le plus ignorant de tous les hommes, et dont cependant l'édition est entre les mains de tout le monde.

« Les observations critiques, ajoutait-il, que vous avez eu la bonté de me communiquer sur mon édition m'ont fait grand plaisir et sont très judicieuses ; » — cela, toutefois, ne l'empêchait pas de défendre ses conjectures contre le savant humaniste — ; puis il le remerciait « infiniment » du beau présent de son Velleius Paterculus, lui parlait de ses nombreuses occupations, du Théocrite qu'avait promis de lui envoyer Valckenaer ; enfin il le chargeait à nouveau de ses commissions pour Wyttenbach et Tollius et de ses compliments pour Schultens et surtout pour Van Santen auquel il avait voué la plus vive affection : « Témoignez-lui, je vous prie, tout l'intérêt que je prends à ce qui le regarde. »

Villoison, au fond, n'était pas entièrement content de la lettre de Ruhnken. Il lui semblait que celui-ci ne lui eût pas dit franchement toute sa pensée, qu'il ne lui eût pas assez ouvertement fait connaître le jugement qu'il portait sur son Longus. Il n'en fut que plus satisfait de l'article que Wyttenbach avait, nous l'avons vu, consacré à son édition dans la *Bibliotheca critica*. Cet article si impatiemment attendu lui parvint deux jours après la lettre de Ruhnken. Il le reçut avec un mélange de gratitude et de déférence qui lui fait honneur [2] :

1. Lettre du 23 août 1779. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B.P.L. 338.
2. Lettre à Wyttenbach du 25 août 1779. *Ms. lat.* 168, fol. 48.

On ne peut être plus sensible que je ne le suis à la preuve d'amitié et de confiance que vous m'avez donnée. Soyez persuadé, cher ami, que je sens tout le prix de ce service important, et que je vous en aurai toute ma vie une obligation éternelle. Il ne falloit pas moins qu'un homme aussi honnête, aussi franc et aussi zélé pour mes vrais intérests que vous pour s'expliquer avec cette candeur. Si quelque chose pouvoit ajouter au tendre attachement et à la haute estime que je vous ai voués, ce seroit ce procédé de votre part. Je profiterai désormais de vos avis, et je vous en suis infiniment obligé. Je sens toute leur utilité.

Villoison était sincère. Rien ne lui était plus précieux que les conseils de ses amis de Hollande. Il était heureux de les recevoir, et c'était pour lui un véritable chagrin quand ils oubliaient de lui écrire. Il ne comprenait rien au silence que Ruhnken en particulier gardait souvent avec lui. N'était-il pas facile « d'écrire deux mots en une minute [1] ». Pour lui, il ne craignait pas à l'occasion d'envoyer de véritables volumes à ses correspondants. Au milieu des préoccupations de son départ et plus tard de son installation à Venise, il était resté un an sans donner de ses nouvelles à Ring [2], mais dès qu'il fut maître de son temps, il l'en dédommagea en lui adressant une lettre « toute hérissée de grec et d'une longueur à fatiguer tout autre que lui et moi », remarquait malicieusement le polygraphe [3].

Les lettres que Villoison adressait à ses amis de Hollande n'étaient le plus souvent pas moins longues ; il avait ou croyait avoir tant de choses à leur dire : compliments à leur faire ou à leur faire faire, nouvelles littéraires à leur apprendre où à leur demander, renseignements à leur donner sur ses travaux et sur ses découvertes, conseils même à solliciter. « Vous me rendez le plus grand service possible en m'envoyant les livres critiques qui sont nécessaires pour mes études et que je dévore avec avidité..., écrivait-il à Wyttenbach [4]... Je vous conjure de vouloir bien jetter un coup d'œil sur votre bibliothèque et sur celle de vos amis pour vous rappeler les noms et les titres des livres critiques qui pourroient me manquer... Indiqués-moi, je vous

1. Lettre à Ruhnken du 1er juin 1780.

2. Lettres de Ring à Oberlin du 2 août 1778 et du 9 février 1779. *Ms. all.* 200, fol. 342 et 344.

3. Lettre à Oberlin du 21 décembre 1779. *Ms. all.* 200, p. 347. Cette lettre de Villoison à Ring a été perdue.

4. Lettre sans date (1778). *Ms.* 168, fol. 90.

prie, tous les bons livres critiques et tâchés de n'en oublier aucun ! C'est pour vous l'affaire d'un quart d'heure. » Et l'année suivante : « Vous me rendriez le plus grand service du monde, écrit-il encore à Ruhnken [1], si, à vos moments perdus, et rangeant votre bibliothèque, etc., vous me faisiés un petit catalogue de tous les livres de critique grecque dont j'ai besoin pour mes études. Cela ne vous prendra pas de temps, vous est très facile et me seroit de la plus grande utilité. Je suis empressé de connoître tous les livres que je dois étudier. »

Le désir de connaître et de posséder tous les ouvrages qui pouvaient être utiles à ses recherches ou satisfaire son insatiable curiosité a été en tout temps la passion de Villoison ; toute sa vie on le voit chercher à se procurer ou à acheter les ouvrages nouveaux, surtout ceux qui traitaient de la « critique grecque [2] ». Mais pendant son séjour à Venise ce désir d'acheter des livres fut encore plus grand. Il lui en fallait pour ses travaux ; il continuait d'en acheter pour sa bibliothèque qu'il faisait adresser à sa mère. La lettre à Wyttenbach du 25 août 1779 [3] est curieuse à cet égard. Elle nous fait assister aux perplexités que causait à Villoison dans son éloignement la difficulté de savoir ce qu'étaient devenus les ouvrages qu'il demandait à celui-ci, à Tollius et à Cras [4], ainsi que les livres dont les savants des différents pays lui faisaient hommage — « Mathaei lui en avoit envoyé du fond de la Russie [5] » —. Les retards avec lesquels ils lui parvenaient, quand ils lui parvenaient, faisaient l'objet de ses plaintes continuelles, et elles étaient trop souvent fondées. Le 24 mars 1781 [6], on le voit réclamer encore le Théocrite de Valckenaer, présent dont l'envoi lui avait été annoncé dès le mois d'août 1779, qui s'était égaré on ne sait comment et resta pendant deux ans entre les mains de Hérault de Séchelles [7]. « Il y a plusieurs années,

1. Lettre du 23 août 1779.
2. « De grâce faites moi avoir les livres que j'attends de M. Wyttenbach. » — « Tâchez, je vous prie, d'aider M. Wyttenbach à me trouver les livres que je lui ai demandés. » Lettres à Ruhnken du 24 mars 1781 et du 2 février 1782.
3. *Ms. lat.* 168, fol. 48.
4. Lettre à Wyttenbach du 25 décembre 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 47 *b*.
5. Lettre à Wyttenbach sans date. *Ms. lat.* 168, fol. 88.
6. Lettre à Ruhnken. B. P. L. 338.
7. Lettre à Wyttenbach du 9 octobre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 50.

écrivait-il à la même date [1], que M. Wyttenbach me flatte de l'espérance de m'acheter des livres dont j'ai le plus grand et le plus pressant besoin ; je le conjure à genoux de me rendre le plus tôt possible ce service important... et il ne répond à aucune de mes lettres. » Wyttenbach répondit enfin, et ce fut lui qui à son tour se plaignit de n'avoir pas reçu de lettres de Villoison. On ne doit pas douter de l'empressement que celui-ci mit à s'excuser d'un silence dont d'ailleurs il n'était pas coupable. Cependant il avait reçu le Théocrite de Valckenaer et le Pollux si impatiemment attendus. Les livres qu'il avait demandés à Wyttenbach ne tardèrent pas non plus à lui parvenir et mirent fin à ses longues récriminations [2].

La difficulté et l'incertitude des communications n'expliquent que trop les ennuis que causaient à Villoison les achats de livres que d'Italie il faisait faire par ses correspondants de Hollande. Par bonheur, il lui fut plus facile de satisfaire à Venise ses goûts de bibliophile ; grâce à l'empressement d'un intermédiaire tout dévoué, il put se procurer durant les trois ans qu'il passa dans cette ville presque tous les ouvrages qu'il désirait. Cet intermédiaire n'était autre que Morelli ; il était entré en rapport avec l'humaniste italien dès les premiers temps de son séjour à Venise ; il l'avait rencontré à la Bibliothèque de Saint-Marc à laquelle il était attaché et dans les autres bibliothèques de la ville. Sa passion pour l'étude et pour les livres, la variété et l'étendue de ses connaissances, enfin son aménité eurent bien vite séduit Villoison.

Morelli ne résidait pas alors à Venise ; il demeurait à Padoue chez le commandeur Farsetti, prévôt de cette ville et « aussi bon poète italien que latin ». Ancien élève de l'Université, lié avec les savants les plus distingués de la contrée, « vivant à la source des sciences, au foyer des lumières », il était en état de prêter à l'helléniste français le concours le plus utile pour ses recherches. On comprend aussi que Villoison chercha à se l'attacher et pour y parvenir, il prit soin dès le premier jour — il savait par là lui être agréable — de lui faire part de toutes les nouvelles littéraires qu'il recevait de France et de l'étranger ; on pourrait dire qu'il l'en accabla.

1. Lettre à Ruhnken déjà citée du 24 mars 1781.
2. Lettre à Wyttenbach du 18 janvier 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 57.

M. Wyttenbach, lui disait-il dans une première lettre [1], fait grand cas de l'édition et des notes de M. Tyrwhitt qui a donné seulement le traité d'Orphée *de Lapidibus*. Il a entendu dire du bien des cinq tragédies que M. Burgess a publiées sous le titre de Pentalogie et de la Poétique d'Aristote de M. Winstanley d'Oxford, et il fait cas des *Emendationes in Aeschylum* de M. Schütz... Il m'avertit que dans les *Noctes Haganae* de M. Ouwens, il n'y a rien pour le grec ; ainsi je n'en ai que faire : *latina sunt, non leguntur*. M. Wagner, actuellement à Marbourg, va faire réimprimer avec des additions son *Horatius cum scriptor. graecis collatus*, livre estimable que j'ai.

Et dans un autre lettre [2], après avoir remercié Morelli de son souvenir :

Je vous dirai que le sçavant Wyttenbach d'Amsterdam vient de nous donner en très beau latin une excellente Logique qui est un chef-d'œuvre dans ce genre ; que M. Ignazza va nous donner de nouvelles remarques sur l'Hymne à Cérès attribuée à Homère ; que je lis avec le plus grand plaisir les sçavantes Dissertations de Kennicott sur la Bible, traduites en latin par M. Teller de Berlin ; je les regarde comme un chef-d'œuvre de critique.

Et ailleurs [3] :

Je n'ai qu'une minute pour répondre à toutes les honnêtetés et toutes les amitiés que vous me prodiguez... Il n'y a point, Monsieur, de nouvelles littéraires, si ce n'est que M. Steinbrüchel, sçavant professeur de Zurich..., nous prépare une excellente édition de Sophocle, que M. Hottinger, autre sçavant professeur de Zurich, nous en a donné une bonne de Salluste et nous en prépare une de Velleius Patercule, et que M. Janus a donné en Allemagne une édition d'Horace dont on dit beaucoup de bien.

Villoison ne se bornait pas toujours à faire une simple mention des ouvrages dont il annonçait la publication à Morelli. Parfois il y joignait un jugement personnel. C'est ainsi qu'en l'informant de l'apparition des Fastes que Lemierre avait composés « dans le goût d'Ovide, il y a de bonnes choses et des vers fort heureux, » disait-il [4]. C'est ainsi encore qu'entretenant son ami de l'acquisition qu'il avait faite de « vieilles traductions fran-

1. Lettre s. d. Bibliothèque de Saint-Marc. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 1.
2. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 2.
3. Lettre du 23 juin 1780. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
4. Lettre du 7 juillet 1779. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

çoises d'auteurs grecs », « je les recherche, remarquait-il [1] ; dans le 500, les François sçavoient bien le grec, et dans le 1600 ils sont venus au comble de l'érudition, [avec] Petau, Scaliger, Saumaise, Gaulmin et Huet, qui observe très bien qu'il a vu les lettres dans l'état le plus florissant et qu'ensuite il a vu leur décadence ».

Les nouvelles littéraires que Villoison donnait si libéralement à Morelli l'autorisaient, il pouvait le croire, à demander à son correspondant les renseignements dont il avait besoin et les services les plus divers. « S'il y a quelque article intéressant dans le Journal des Sçavants, lui écrit-il un jour [2], faites-moi le plaisir de me le communiquer. » Une autre fois [3], il le prie de lui faire copier « la notice assez légère » que le même journal avait consacrée à son Longus.

Je désirerois bien, dit-il ailleurs [4], pouvoir lire les articles qui concernent la dispute littéraire de M. Dupuy et de M. Brunck [5], mes confrères, *Arcades ambo et cantare pares et respondere parati*. Je voudrois bien sçavoir si M. Dupuy motive les reproches qu'il fait à M. Brunck, s'il apporte quelques exemples de sa hardiesse, et comment M. Brunck la justifie et défend ses corrections ; en un mot, je désirerois bien connoître le fond de cette dispute, si elle se fait avec l'honnêteté et les égards nécessaires, comme je le crois, et à qui vous donnez raison.

Dans une autre lettre il lui recommande M. Kohler, « membre du Conseil souverain de Zurich, que vous ne pourrez vous empêcher d'estimer [6] ». « Rappelez, écrivait-il une autre fois [7], à Mme Corner qu'elle m'a permis de lui présenter à son casin M. de Malesherbes, le ministre le plus éloquent et le plus regretté de

1. Lettre s. d., mais postérieure au mois d'avril 1781. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 4.
2. Lettre n° 2 déjà citée.
3. Lettre du 7 juillet 1779 déjà citée. — Cf. chap. V, p. 155.
4. Lettre s. d. déjà citée. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 4.
5. Il s'agit de la lettre du 23 novembre 1780, insérée dans le Journal des Savants de février 1781, que Brunck écrivit à Dupuy en réponse à l'article que celui-ci avait fait sur son édition de quatre tragédies d'Euripide dans le numéro de novembre 1780 et de la réponse qu'à son tour Dupuy fit à la lettre de Brunck dans le numéro d'avril 1781.
6. Lettre du 23 juin 1780 déjà citée.
7. Lettre s. d., n° 12. — Villoison écrit Corner au lieu de Cornero, comme casin pour casino.

la France et qui vient, dit-on, ce carnaval à Venise, ainsi que M. l'abbé Rainal [1]. »

Mais le service que Villoison demandait le plus souvent à Morelli, c'était de lui acheter les livres qu'il désirait, ouvrages grecs, latins, et surtout — je reviendrai plus loin sur ce sujet — depuis qu'il se fut livré avec passion à l'étude de la littérature italienne, œuvres des écrivains de la Péninsule. L'acquisition du Démosthène de Feliciani est un épisode curieux des relations en ce genre de Villoison avec le savant bibliothécaire. Il avait appris que cette rare édition était en vente. « Je serois au comble du bonheur, écrivait-il à son correspondant [2], si le Démosthène de Feliciani n'étoit pas vendu. Je désire ce livre par-dessus toute chose et brûle d'impatience de sçavoir si je l'aurai. Je vous en prie en grâce et vous supplie de vouloir bien me marquer le plutôt possible s'il n'est pas déjà retenu. » Il ne l'était pas heureusement et, quelque temps après, M. Domenico Coleti lui apportait cette « belle et rarissime édition [3] ». Dans l'enthousiasme que lui causait la possession de ce volume :

Je suis transporté de joye, disait-il [4], d'avoir cette rare édition de Démosthène, et de vous la devoir. Toutes les fois, cher ami, qu'on parlera de Démosthène, je me rappellerai l'obligation que je vous ai; mais vous m'avez rendu tant de services et de toutes sortes d'espèces, que je n'avois pas besoin de cette nouvelle preuve de votre amitié... Je compte un jour me servir de cette édition comme d'un ms. et la collationner. Elle est si rare que je ne connois personne qui l'ait vue, et que je doute qu'elle soit à la Bibliothèque du Roi... Comment, Monsieur, cette édition a-t-elle pu rester si longtemps inconnue et est-elle devenue si rare? Je donnerai un jour une dissertation sur cette édition [5].

1. « Faites-lui observer, ajoutait-il, que la disgrâce de M. de Sartine *absolvit Gallos nimium nimiumque morantes. Mira qual fa di noi*, κ. τ. λ. » Sartine donna sa démission le 14 octobre 1781, d'où il suit que la lettre ci-dessus est postérieure à cette date.

2. Lettre du 20 juin 1781. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

3. Lettre n° 4, déjà citée.

4. Lettre s. d., mais postérieure au mois de juin 1781. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 5.

5. « Dans quel livre, dit-il dans un autre passage de la même lettre, pourrois-je trouver quelques détails sur la vie et les ouvrages de ce Feliciani dont Agostini auroit bien dû parler plutôt que de tant de *Frati* obscurs, qui auroient dû rester ensevelis dans la poussière de leur cloître? »

Le Démosthène de Feliciani ne fut pas le seul ouvrage précieux que Villoison put se procurer par l'intermédiaire de Morelli, ni le seul service, comme il le reconnaissait hautement, que ce zélé correspondant lui rendit. On s'explique ainsi sans peine l'amitié mêlée de respect et de tendresse qu'il voua à Morelli et la reconnaissance qu'il éprouva pour lui jusqu'à la fin de sa vie. Dès les premiers temps de son séjour à Venise, ses sentiments se manifestent dans les lettres qu'il adressait à son ami. S'excusant un jour du retard qu'il avait mis à lui répondre :

Ne croyez pas, Monsieur [1], que je vous oubliasse. Il ne s'est pas passé de jours que je n'aye pensé à vous, que je ne vous aye regretté, et peut-on mettre le pied dans la Bibliothèque St. Marc, sans se rappeler celui qui en est l'âme et qui en fait le principal ornement? Pourrois-je perdre de vue un instant toutes les obligations que je vous ai, toutes les preuves d'amitié que vous m'avez prodiguées?

Et dans une autre lettre [2] :

Je ne cesserai de répéter la phrase de Jean-Jacques Rousseau : *toutes les lettres qu'on écrit à sa maîtresse sont des hymnes* ; de même les lettres qu'on écrit à un ami tel que vous doivent être des hymnes d'actions de grâce.

Enfin au mois de juillet 1779 [3], en remerciant Morelli, qui allait partir pour Vérone, d'une de ses lettres, de la preuve d'amitié qu'il lui avait donnée et des bontés dont il ne cessait de le combler :

Je suis extrêmement flatté d'avoir les plus grandes obligations à un homme de votre mérite, et je me regarde comme le plus heureux des hommes d'avoir trouvé un bibliothécaire si communicatif et si sçavant qu'il est lui-même ἔμψυχος βιβλιοθήκη, περιπατοῦν μουσεῖον. Il y a autant à s'instruire dans votre conversation que dans vos excellents manuscrits.

*
* *

L'espèce de dithyrambe que Villoison entonnait ainsi en l'honneur de Morelli nous montre assez dans quelles dispositions d'esprit le jeune helléniste se trouvait depuis son arrivée à Venise.

1. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 7.
2. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 8.
3. Lettre n° 13 déjà citée.

Les découvertes qu'il avait faites, le travail assidu auquel il se livrait et les distractions que lui offrait la ville des doges, expliquent l'enivrement dans lequel il vivait. Les lettres de recommandation qu'il avait apportées lui avaient ouvert toutes les portes. « J'ai reçu, écrivait-il à Hennin en novembre 1778 [1], l'accueil le plus favorable de tous les sçavants et d'une grande partie de la noblesse. . . et je n'ai qu'à me louer de toutes les personnes que j'ai vues. » Et l'année suivante il disait encore à Oberlin [2] « combien il avoit à se louer des honnêtetés, des attentions et des prévenances dont les nobles Vénitiens ne cessoient de le combler à l'envie. . . Je ne sçaurois vous exprimer combien cette nation charmante, spirituelle et ouverte, gagne à être connue ». Ce fut un enchantement continuel ; il y revient sans cesse dans sa correspondance :

M. Wyttenbach, écrivait-il à Ruhnken [3], a dû vous communiquer une lettre où je lui marquois combien je me plais à Venise. J'y trouve tous les jours de nouveaux agréments. J'y suis comblé à un point inexprimable des bontés, des honnêtetés et des attentions des nobles et des principaux membres de la République, avec lesquels j'ai l'honneur d'être étroitement lié. Je passe dans leurs casines la soirée et une grande partie de la nuit, et je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une classe d'hommes aussi généralement instruite, éloquente et obligeante que celle des nobles vénitiens [4].

Cette lettre est du 12 juillet. Le 21 du même mois il entretenait encore un autre de ses correspondants [5], le savant professeur de Harderwick, Scheidius, des obligations qu'il avait aux nobles vénitiens et de l'admiration que lui inspiraient les hommes qui, « nés avec de l'esprit, l'ont tous cultivé par le maniement perpétuel des affaires, l'usage journalier de l'éloquence, par la connoissance de l'histoire ancienne et moderne, des intérêts des princes, de l'état de l'Europe, etc. ». Comment aussi Villoison

1. Le 18. *Correspondance*, V, n° 11.
2. Lettre du 2 juillet 1779. *Ms. all.* 192, fol. 123 *a*.
3. Lettre du 12 juillet 1779.
4. « J'ai l'accès le plus facile grâce à Mrs les nobles qui ne cessent de me combler de leurs bontés, de leurs honnêtetés et de leurs attentions d'une manière si forte que j'en suis confus et que je ne sçaurois trouver de termes pour exprimer ma vive reconnoissance. » Lettre à Wyttenbach du 25 décembre 1778. *Ms. lat.* 168, fol. 47.
5. Ap. Björnstâhl's *Reize*, t. II, p. 354

ne se serait-il pas plu « infiniement » à Venise, cette « ville délicieuse [1] ». « J'y suis comme dans le sein de ma patrie ; j'y ai une foule d'amis et y suis comblé des bontés de la noblesse ; je ne sçais comment j'ai pu mériter les attentions dont ils m'honorent ; je voudrois avoir cent voix pour publier les obligations infinies que je leur ai et que je n'oublierai jamais. »

On comprend cet enthousiasme et cette gratitude ; non seulement les nobles vénitiens lui avaient prêté l'appui le plus généreux pour ses travaux et ses recherches, mais il avait trouvé aussi chez eux un accueil et des distractions, dont il ne leur était guère moins reconnaissant. Tout érudit passionné qu'il était, Villoison avait, par une espèce d'atavisme, le goût du monde ; il aimait et recherchait la société. Dans les derniers mois de son séjour à Venise, le grand duc de Russie vint passer quelque temps dans cette ville, et on donna des fêtes superbes en son honneur. Il n'eut rien de plus pressé que d'y assister. « Je n'en ai manqué aucune, écrivait-il à Ruhnken [2], car il est bon de vous dire que je vais à tous les bals et à toutes les fêtes. » Il trouva là, ce qui dut singulièrement lui plaire, de fréquentes occasions de s'entretenir avec le grand duc ; il lui avait été recommandé par le prince Youssoupof, qu'il avait retrouvé à Venise [3], et qu'il voyait « fort assiduement ». Nous avons beaucoup parlé de vous, dit-il dans une lettre à Wyttenbach [4], de M. Valckenaer et de M. Van Santen « qu'il aime tendrement ».

Villoison fréquentait aussi chez le résident de Hollande et chez celui d'Angleterre ainsi que chez le ministre de France, le marquis de Vergennes [5], frère du ministre des affaires étrangères. Mais ces distractions, cette vie mondaine, n'interrompaient pas ses studieuses occupations ; jamais les plaisirs ne le firent manquer son travail, ce qui lui était d'autant plus facile que, remarque-t-il, « toutes les fêtes à Venise étoient nocturnes ». Inaccessible à la fatigue, les veillées les plus prolongées ne l'empê-

1. Lettres à Ruhnken du 1er novembre 1780 et du 24 mars 1781.
2. Lettre du 2 février 1782.
3. Youssoupof y était arrivé vers la fin de l'année 1781. Lettres à Wyttenbach du 20 décembre 1781 et 18 janvier 1782.
4. Lettre du 18 janvier 1781 pour 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 56. On avait proposé à Van Santen de diriger l'éducation des neveux de Youssoupof, les jeunes Gallitzin.
5. Lettre à Hennin du 4 juillet 1780. *Correspondance*, V, n° 17.

chaient pas de retourner le lendemain à la bibliothèque et d'y travailler sept heures de suite avec une ardeur inlassable. Les découvertes qu'il faisait l'y ramenaient chaque jour avec un plaisir nouveau. Il n'est pas surprenant que, trouvant ainsi à Venise, avec les moyens de satisfaire sa passion pour l'étude, les distractions les plus diverses, la résidence de cette ville ait plu chaque jour davantage à Villoison. Il était heureux que ses recherches le forçassent d'y prolonger son séjour.

Je ne suis pas fâché, écrivait-il à Morelli en octobre 1780 [1], de voir prolongé mon séjour à Venise que j'aime de plus en plus. Ces François, on a beau dire, sont les gens les plus constants du monde ; il faut les chasser d'un endroit pour qu'ils en sortent. M. Séguier étoit venu passer deux mois à Vérone, et y est resté 22 ans ; puissé-je suivre son exemple à Venise [2] ! Vous serez mon Maffei... On me feroit roi de France, pape, sultan, que pardieu je n'en sortirois pas. On auroit beau m'offrir tous les mss. grecs et toutes les femmes du serrail, que je refuserois les femmes, les mss. grecs, oui Ménandre lui-même, la triple tiare, pour rester paisiblement dans une ville que j'adore.

Au milieu de cette vie à la fois agréable et si active, un deuil imprévu vint douloureusement surprendre Villoison ; le 12 juillet 1779, son ancien maître et son ami, le grand orientaliste suédois Björnstahl fut enlevé par la peste à Salonique ; il fut informé de ce tragique événement par notre ambassadeur à Constantinople, puis par Norberg ; une lettre qu'il écrivit à cette occasion à J. Gjörwell [3] montre à quel point il fut affligé par cette mort imprévue.

Comment pourrois-je jamais trouver des expressions pour vous exprimer la vive douleur et l'éternel regret que me cause la mort cruelle de mon ami et cher maître, M. Björnstahl... Cette nouvelle m'a frappé comme un coup de foudre. Rien ne me pourra jamais être plus sensible que cette funeste perte, et je voudrois pour tout l'or du monde que M. Björnstahl, qui est mort martyr des Lettres, n'eût jamais entrepris

1. Lettre du 24 octobre. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 15.

2. Villoison, on le voit, oubliait à Venise « les loix du sang » qui l'empêchaient en 1775 de quitter sa mère Lettre à Knebel du 20 avril 1775 ; cf. chapitre III, p. 63 et il supportait bien allègrement d'être éloigné de celle-ci et de sa jeune femme. Il s'en consolait, il est vrai, en pensant que sa mère était en bonne santé et que sa femme était chez son père « près d'une sœur chérie, de parents et d'amis auxquels elle croyoit avoir dit un éternel adieu en l'épousant ». Lettre de Villoison à Hennin du 4 juillet 1780. *Correspondance de Hennin*, V, n° 17.

3. Le 15 février 1780. Björnstahl's *Reize*, t. III, p. 350.

ce fatal voyage. M. Blomberg, que j'ai eu le plaisir de voir à Paris, a bien raison d'observer que l'Orient a toujours été le tombeau des Suédois [1]. Je vous remercie infiniment de m'avoir envoyé son éloquente lettre, et je m'en suis servi pour en tirer des détails, que j'insère dans mon ouvrage que je joins à mon Eudoxie, et où je rends à M. Björnstähl une partie de la justice que je lui dois à tant de titres. Le foible hommage joint à l'Eudoxie passera à la postérité. J'ai préféré cette voye pour lui payer le tribut que je ne puis refuser à la mémoire d'un homme qui m'est si cher et auquel j'ai tant d'obligations.

Le jugement défavorable que, vers la même époque, Heyne, porta sur le Longus causa aussi à Villoison un vif chagrin, d'autant plus grand qu'il aurait désiré être en meilleurs termes avec le savant humaniste ; on voit aux confidences qu'il fit à ce sujet à Ruhnken à quel point il fut sensible [2] à cette critique.

Dites-moi ce que j'ai fait à M. Heyne pour qu'il ne laisse échapper aucune occasion de dire du mal de moi. Avez-vous lu comment il s'est déchainé contre Longus, contre la sottise d'imprimer ce mauvais sophiste, contre la critique même, le soin de rapporter les passages parallèles? Ne lui dites pas surtout que je vous en ai parlé, que je m'en suis aperçu, et tâchés de me procurer son amitié, ou du moins de l'engager à me traiter un peu mieux désormais, moi dont il n'a pas à se plaindre. Ce n'est pas que j'attache la moindre prétention ou la moindre importance à mes ouvrages ; je jouis d'un bien honnête et n'ai besoin de personne. Je cultive les lettres uniquement pour mon amusement ; tant pis pour ceux qui me voudront du mal. J'estime M. Heyne et voudrois être son ami, si c'est possible.

Villoison n'était pas aussi indifférent aux critiques qu'il affecte de le dire ; il tenait surtout beaucoup à être bien vu de Heyne. Ruhnken s'employa pour les rapprocher, et il y réussit, au moins en partie. « J'ai un million de remerciements à vous faire, lui écrivait cinq mois après Villoison [3], de la bonté que vous aurés sûrement eue de parler de moi à M. Heyne ; j'en ai sur le champ ressenti les effets par une lettre fort obligeante qu'il m'a écrite et que j'attribue à votre recommendation. Je vous prie de me procurer l'amitié de ce sçavant, et je vous en aurai une grande obli-

1. Allusion à la mort de Hasselquist et de Forskâhl.

2. Lettre du 1er juin 1780. « M. Heyne, écrivait-il dans cette même lettre, a-t-il fait usage pour son Apollodore de la collation de cinq bons mss. de la Vaticane, que j'ai donnée à M. Wyttenbach? Avertissez-le, s'il est encore temps. »

3. Lettre du 1er novembre 1780.

gation. » Les découvertes qu'il avait faites dans la Bibliothèque de Saint-Marc et les travaux qu'il avait entrepris le rendaient digne de cette amitié, comme de l'estime du célèbre professeur. Il devait cependant encore avoir, nous le verrons bientôt, à se plaindre de l'hostilité du sévère érudit.

Tout autres étaient les relations qu'il continuait d'avoir avec Reiz, cet helléniste pour lequel il avait une si grande admiration et à l'amitié duquel il attachait un si grand prix. On en a une preuve curieuse dans une lettre qu'il lui écrivait en 1781 [1] en lui envoyant la seconde édition de la traduction italienne d'Hérodote par Boiardo dédiée à Hercule I d'Este, « traduction qui lui seroit peut-être de quelque utilité... et qui lui serviroit du moins à le convaincre de l'envie qu'(il) auroit de lui prouver son zèle ».

*
* *

Villoison avait apporté avec lui, dans l'intention de le publier, le manuscrit de l'Ionia ; mais les recherches, auxquelles il se livra dans la Bibliothèque de Saint-Marc, le forcèrent d'ajourner cette publication. Il n'y avait renoncé que pour un temps, et il ne tarda pas à revenir à son premier dessein. Les frères Coleti, ses savants hôtes, n'hésitèrent pas à se charger de l'édition de ce curieux recueil. Au commencement de 1779 fut donné le permis d'imprimer [2] ; le 2 juillet suivant, il annonçait à Oberlin qu'on y « travailloit à force » [3] ; mais bientôt il ne s'agit plus de la publication de la seule Ionia. Il avait découvert, comme il l'écrivait à Hennin [4], en lui en faisant une énumération complaisante, dans la Bibliothèque de Saint-Marc, « divers opuscules neufs et intéressants », qu'il résolut, sous le nom de *Diatribe*, de « joindre à son édition d'Eudoxie ». Il espérait que l'ouvrage entier — il lui donna le titre d'*Anecdota graeca* — pourrait paraître dans environ six mois, c'est-à-dire vers la fin du printemps 1780. Il se flattait ; le permis d'imprimer des petits traités ne fut donné que le 15 avril [5], et au mois

1. Le 1er août. Bibl. royale de Berlin.
2. Signé le 26 février, il fut enregistré le 13 mars. *Anecdota graeca*, t. I, p. 443.
3. Lettre du 2 juillet 1779. *Ms. all.* 192, fol. 123 *a*.
4. Lettre du 10 décembre 1779. *Correspondance*, V, nº 14.
5. *Anecdota graeca*, t. II, p. 233.

de septembre suivant[1], on le voit encore occupé à copier et annoter « un ouvrage inédit de Jamblique et deux autres de Plotin », qu'il voulait faire paraître avec les fascicules précédemment trouvés. Ce n'étaient pas d'ailleurs les seuls travaux qui sollicitaient alors son attention.

Dès les premiers temps de son séjour à Venise, il avait rencontré dans un manuscrit de Saint-Marc, « une Version grecque d'une partie considérable de l'Ancien Testament, totalement différente de toutes celles que nous connoissons, et infiniment plus exacte, plus littérale et plus fidèle. Faite mot à mot sur le texte hébreu, écrivait-il à Scheidius[2], elle nous représente les variantes de l'ancien manuscrit et elle nous donne l'explication de passages obscurs ». Il supposait que cette version était l'œuvre d'un juif et qu'elle faisait partie des Hexaples d'Origène[3]. Bongiovanni et Zanetti en avaient donné un spécimen dans le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Marc. Il résolut aussitôt de copier en entier ce texte précieux ; mais des publications plus pressantes lui en firent ajourner l'impression jusqu'après son retour en France.

Il avait d'abord à achever celle de l'Eudoxie et des opuscules qu'il s'était décidé à y joindre ; il eut ensuite à préparer l'impression d'un ancien manuscrit — le 254 — de l'Iliade qu'il avait découvert presque en même temps que les fragments de la Bible. Il reconnut bien vite l'importance de ce texte resté jusque là inconnu, et, comme il n'était pas homme à laisser ignorer à ses correspondants les trouvailles qu'il faisait ou les travaux qu'il entreprenait, il informait aussitôt, et presque dans les mêmes termes, de sa précieuse découverte Oberlin, Ruhnken[4] et son

1. Le 24. Lettre à Hennin. *Correspondance*, V, n° 19.

2. Le 21 juillet 1779. Ap. Björnstâhl's *Reize*, t. II, p. 364. — Cf. Suppl. grec. *Ms.* 930, fol. 102 *a* ; *ms.* 933, fol. 49 *b*.

3. Aussi protesta-t-il avec force quand un de ses correspondants, Senebier, dont il sera question plus loin, lui eut appris que le théologien Bruns, « meilleur hébraïsant qu'helléniste », croyait cette version récente et tout au plus du VIIe siècle de notre ère. Lettre à Senebier du 23 décembre 1780 publiée par M. Jules Nicole, *Revue de philologie*, t. XXXIII (1909), p. 68.

4. Lettres à Oberlin du 2 et à Ruhnken du 12 juillet 1779. *Ms. all.* 192, fol. 123 *b*. — *Acad. Ludg. Bat. Bibl.*, B. P. L. 332. Villoison avait aussi informé de sa découverte son protecteur Hennin ; mais la lettre où il avait « eu l'honneur de lui parler des excellents manuscrits d'Homère » de la Bibliothèque de Saint-Marc a été perdue. Cf. lettre du 10 décembre 1779. *Correspondance*, V, n° 14.

« très savant ami » Scheidius. Voici comment il en parlait à ce dernier[1].

Je m'occupe actuellement à transcrire pour le publier également ensuite le ms. grec le plus précieux et le plus important de l'Europe. C'est une Iliade du dixième siècle, pleine de notes et de scholies inédites, tout à fait différentes de l'Eustathe du ms. de Leyde, dont M. Valckenaer a publié l'Iliade, de celui de Leipzig, que Bergler a fait connoitre, en un mot de toutes les scholies rassemblées en dernier lieu par M. Wassenberg, et infiniment préférables à toute sorte d'égards. Ce ms. unique, qui est un des plus rares thrésors de l'antiquité, renferme aussi, indépendamment de ces excellentes scholies, une foule innombrable de variantes de la première importance. Ces variantes sont tirées des anciennes éditions d'Homère, qu'avoient données les villes et états de Marseille, de Chio, de Sinope, Argos, Chypre, Crète, des deux Édd. d'Aristarque, de celles de Zénodote, d'Aristophane de Bysance, d'Antimarche, de Callistrate, etc... de plusieurs manuscrits... et de quatre ouvrages précieux qui se trouvent presque en entier dans cette collection. Cet Homère est proprement l'*Homerus Variorum* de toute l'Antiquité et surtout de la fameuse école d'Alexandrie.

Et il énumérait avec complaisance les « notes choisies » des critiques qui, depuis Aristarque jusqu'à Hérodien et Antigone, avaient exercé leur sagacité sur ce texte vénérable, ainsi que les principaux écrivains que l'auteur de ce recueil expliquait et dont il rapportait des fragments considérables. Puis il ajoutait : « Ce qui donne encore un très grand prix à ce ms., c'est qu'il contient à la marge de chaque vers les signes critiques, comme obélisques, astérisques, etc., dont les anciens critiques se servoient pour désigner par de petits traits les vers faussement attribués à Homère, les vers douteux, les vers corrompus, les fausses corrections, les fausses leçons, les transpositions, les répétitions, les amphibologies, les contradictions apparentes... les traits d'antiquité, d'histoire et de mythologie, les expressions particulières à Homère..., les figures de mots ou de pensées, etc. » Il avait trouvé, disait-il encore, à la Bibliothèque de Saint-Marc un petit traité en grec, qui donnait l'explication de ces signes et la clef de ces chiffres ; il se proposait de le publier dans son édition, ainsi que les scolies « d'un autre ms. de Saint-Marc, dont Bongiovanni n'a donné que le premier livre sans trop l'entendre

1. Lettre du 21 juillet 1779. Ap. J. J. Björnståhl's *Reize*, t. II, p. 363.

ni même le sçavoir lire ». Et il terminait par ces mots qui achevaient de mettre en relief l'importance de sa découverte :

On sera étonné de la quantité prodigieuse de variantes et de la manière dont les copistes ont défiguré le texte que nous avons eu jusqu'à présent ; rien de plus vrai que ce qu'a écrit M. Valckenaer à l'occasion des scholies du ms. de Leyden : « Utinam Homeri haberemus poema, prouti olim primitus fuerat emissum ! Nunc pro Homericis saepissime sine dubio versus legimus aliorum. » C'est ce que prouve à chaque instant le ms. que j'ai découvert ; il nous donne les anciennes leçons ; il nous montre que les nouvelles de nos Édd. modernes ne viennent souvent que des fausses corrections de Zénodote, d'Aristarque, de Cratès, etc., qu'on a mal à propos fait passer dans le texte. Je vous prie de vouloir bien communiquer cette légère notice au sçavant auteur de l'*Otium* et des *Feriae Daventrienses*, et à M. Schrader et à M. Wassenberg [1], en leur faisant agréer mon hommage [2].

Villoison prenait ainsi lui-même soin de répandre la nouvelle de sa découverte dans le monde savant. On hésita tout d'abord toutefois à admettre qu'elle fût aussi importante qu'il le proclamait ; Ruhnken le premier semblait croire que le manuscrit de Venise différait à peine d'un manuscrit d'Homère qui se trouvait à Leipzig. Villoison s'empressa de combattre cette manière de voir erronée : « Quant au manuscrit de Leipzig, écrivait-il au savant helléniste [3], je puis vous assurer, par la collation que j'ai faite de ce qui en a été cité avec mon mss., qu'ils sont tout différents ; il n'y a presque pas un seul mot de semblable dans les trente premiers vers. » « De plus ce manuscrit, ajoutait-il, ne peut pas être du 8e ou du 9e siècle, comme vous le marquez, 1° parce qu'il est hérissé d'abbréviations inconnues dans les mss. de cette antiquité ; 2°, et c'est une preuve décisive, vous verrez dans l'index de Bergler [4] qu'on y trouve cité ὁ Θεσσαλονίκης, c'est-à-dire, suivant la vraie explication, Eustathe, auteur du

1. Schrader (Johannes), né dans la Frise en 1721 ; élève de Burmann le jeune à Franeker, il devint, en 1748, professeur d'éloquence et d'histoire dans cette ville, et y mourut en 1783. — Wassenbergh (Everwijn), né en 1742, professeur de grec lui aussi à Franeker.

2. Dans sa lettre à Oberlin, il priait aussi cet ami de faire part à Brunck de sa découverte, « qui pourra peut-être l'intéresser ».

3. Lettre du 23 août 1779.

4. Bergler (Stephan), né à Cronstadt en Transylvanie en 1680, appelé à Amsterdam. Il y publia l'*Onomasticon* de Pollux ; quelque temps après, il se rendit à Hambourg et devint le collaborateur de la *Bibliotheca graeca* de Fabricius.

12e siècle, qui ne peut pas être cité dans un ms. du 8e. » Et deux jours après, annonçant à Wyttenbach sa découverte, il en défendait l'importance à peu près dans les mêmes termes que dans sa lettre à Ruhnken[1].

L'année suivante, revenant sur cette question qui lui tenait au cœur :

Je n'ai jamais nié, écrivait-il[2] encore à Ruhnken, qu'il ne se trouvât dans le mss. de Leipzig, comme dans tous les scholiastes inédits d'Homère, beaucoup de choses semblables aux deux mss. de S. Marc que je publierai, mais j'ai nié et je nierai toujours qu'ils soient les mêmes ; je soutiendrai toujours qu'il y a de grandes différences, que de plus il manque huit livres de l'Iliade dans le ms. de Leipzig. Je respecte infiniment la supériorité des lumières de M. Ernesti ; mais, sans avoir vu le ms. de Leipzig, je lui soutiendrai et prouverai que ce ms., qui est écrit en charactères cursifs et avec beaucoup d'abbréviations, comme le dit Wolf, ne peut pas être du 8e siècle, puisqu'il est clair comme le jour que les mss. de ce siècle jusqu'à la fin du 9e sont tous écrits en lettres majuscules et avec très peu d'abbréviations ; seulement on y trouve des monogrammes.

*
* *

Pendant que la discussion se poursuivait entre Villoison et Ruhnken, l'impression de l'Ionia s'était achevée et celle des petits traités de la Diatribe avait commencé, plus tard cependant que Villoison ne l'avait espéré — l'imprimatur ne fut donné que le 15 avril —. La copie des petits traités qu'il résolut de joindre à ceux qui formaient primitivement la Diatribe le retint aussi plus longtemps qu'il ne le supposait ; en septembre, elle l'occupait encore, et l'impression de ce recueil se prolongea pendant tout l'hiver. Enfin, au mois de mars 1781[3], il donnait à Ruhnken l'heureuse nouvelle de l'apparition prochaine de son livre, en lui faisant par avance l'énumération détaillée des divers opuscules que renfermerait le second volume. En même temps, il lui demandait s'il ne pouvait pas « engager les libraires de Leyde, MM. Luchtmans, à prendre aux frères Coleti quelques exemplaires de l'Eudoxie et de la Diatribe ». Deux mois après, l'im-

1. Lettre à Wyttenbach du 25 août 1779. *Ms. lat.* 168, fol. 48.
2. Lettre à Ruhnken du 1er juin 1780.
3. Lettre du 24 mars.

pression était terminée. Le 30 mai, il dédia au comte de Maurepas ce nouvel ouvrage, dans une épitre [1], écrite en un latin élégant, et où il vantait la protection éclairée que le ministre avait accordée aux missions scientifiques envoyées dans les contrées les plus lointaines, et parlait des enrichissements que devaient à sa bienveillance le Cabinet des Médailles, la Bibliothèque du Roi, le Jardin des Plantes, ainsi que le Museum d'histoire naturelle.

Les *Anecdota graeca* [2], tel était le titre général du livre, se composaient de deux volumes ; le premier, qui compte 11 pages d'introduction et 442 pages de texte, contient l'Ionia de l'impératrice Eudoxie ; le second, qui n'a que 322 pages, y compris le double index qui le termine, offre un intérêt plus grand ; on y trouve « le résultat de ses recherches, comme il l'écrivait à Ruhnken et à Hennin [3], sur près de quinze cents manuscrits grecs de la Bibliothèque de Saint-Marc, examinés la plupart pages par pages ». D'où le titre de *Diatribe* [4], qu'il lui a donné. Aussitôt que l'ouvrage eut paru, le premier soin de Villoison fut de le faire parvenir à ses correspondants. Trois ballots furent expédiés par les frères Coleti, l'un à la mère de l'helléniste chargée de remettre les exemplaires destinés à ses amis de Paris, le second au libraire Bauer de Strasbourg, contenant les exemplaires d'Oberlin, de Brunck et de Schweighaeuser, le troisième à MM. Luchtmans de Leyde, renfermant les exemplaires offerts à Wyttenbach, Tollius, Ruhnken, Valckenaer et Van Santen. Mais ce ne fut pas assez pour Villoison ; il crut devoir prévenir les donataires de l'envoi qu'il leur faisait ; c'était pour lui une occasion de leur demander de leurs nouvelles et de leur donner des siennes.

Dès le 15 mai 1781, il adressa à Larcher une lettre [5] écrite sur

1. « Summo viro Domino Phelypeaux Comiti de Maurepas », etc., p. III-VIII.

2. *Anecdota graeca e Regia Parisiensi et e Veneta S. Marci Bibliothecis deprompta* edidit J.-B.-C. d'Ansse de Villoison. A. 1781. Venetiis, 4°. Typis et sumptibus fratrum Coleti.

3. Lettres à Hennin du 24 septembre 1780, et à Ruhnken du 24 mars 1781.

4. *Diatriba de quibusdam Codicibus graecis Venetae S. Marci Bibliothecae, ex quibus varia opuscula nunc primum eruta in lucem prodeunt.*

5. Bibl. nat. *Ms. fr.* 12880, fol. 318.

ce ton de déférence qu'il avait pour le doyen de l'hellénisme en France. Depuis longtemps, lui disait-il, il désirait lui écrire; mais il se faisait un scrupule de lui enlever quelques instants d'un temps si précieux ; il avait eu toutefois de ses nouvelles par ses correspondants de Paris : « Quand commencera l'impression d'Hérodote? Quand paroîtra ce chef-d'œuvre ? » Après lui avoir dit que sa mère lui remettrait les *Anecdota graeca*, il terminait sa lettre en lui demandant des nouvelles académiques : Qui succédera à La Curne de Sainte-Palaye? Qui aura les « secondes voix »?

Le 29 du même mois, il écrivait à Hennin[1] pour le prier d'agréer l'hommage d'un exemplaire de son ouvrage « comme une marque de la reconnoissance qu'il lui avoit vouée pour la vie ». Quinze jours après, dans une longue lettre adressée à Wyttenbach[2], il annonçait aussi à cet ami la publication et l'envoi de ses *Anecdota graeca*; Wyttenbach ne lui avait pas écrit depuis longtemps; aussi commençait-il par se plaindre de son long silence; puis, suivant son habitude, il lui demandait des nouvelles littéraires de la Hollande — aucune ne pénétrait en Italie — et, afin de l'engager à satisfaire sa curiosité, il lui donnait l'exemple en lui parlant de quelques publications italiennes, celles des Fastes de Verrius Flaccus par Foggini et l'apparition des *Anecdota graeca et latina*, par le savant Amaduzzi; venant ensuite aux choses de Hollande : « Comment va votre Plutarque? Quand en commencerez-vous l'impression? Quand paroîtra l'Apollonius de M. Tollius que j'embrasse bien tendrement, le Properce de notre autre ami M. Van Santen? Comment se porte M. Cras, auquel je vous prie de faire mes compliments? M. Ruhnkenius, M. Valckenaer vont-ils nous donner quelque ouvrage nouveau?... Que pensez-vous des nouvelles éditions de M. Brunck que je n'ai pas vues? » Il continuait en lui demandant d'envoyer chez sa mère les livres que M. Mattaei lui avait donnés pour lui et de tâcher de lui procurer la dissertation de Duker sur Simonide et les lettres que le poète a ajoutées à l'alphabet grec. Enfin, arrivant aux *Anecdota graeca*, il le priait d'en rendre compte dans sa *Bibliothèque critique*

1. *Correspondance de Hennin*, V, n° 21.
2. Le 15 juin 1781. Lettre autographe dont je dois la connaissance à une bienveillante communication de M. Robert de Courcel.

en recommandant cet ouvrage à son indulgence : « Il en a grand besoin ; veuillez contribuer au débit le plus qu'il vous sera possible et engagez les libraires de Hollande à en prendre des exemplaires à MM. Coleti pour les dédommager de leurs frais... Communiquez, je vous prie, ma lettre à MM. Ruhnken, Valckenaer et Tollius et reprenez-la pour me répondre par ordre à chaque point... M. Van Santen que j'embrasse est-il professeur? Songe-t-il encore à se marier? » Enfin, le 15 juillet [1], il écrivait à Oberlin qui ne lui avait pas accusé réception des *Anecdota*, pas plus que ses autres amis de Strasbourg, pour se plaindre de ce « silence inexplicable ». Est-ce que cet ouvrage ne leur serait pas parvenu? Il continuait en lui demandant des nouvelles d'Allemagne.

Villoison ne s'était pas borné à annoncer l'envoi de ses *Anedocta* à ses correspondants; bien qu'il leur en eût déjà fait connaître en partie la composition, sans craindre de se répéter, il leur en donnait encore cette fois une analyse détaillée. On lit par exemple dans la lettre à Hennin [2] :

Le premier Index vous indiquera les auteurs grecs et latins que j'ai corrigés, les opuscules de Porphyre, Jamblique, Plotin, Hérodien, etc..., les fragments et extraits de différents mss. grecs que j'y publie pour la première fois. Il y en a plusieurs de discours inédits de Choricius, de Libanius, d'un roman grec de Constantin Manasses, de l'Etymologicon inédit de Suidas..., des extraits d'une collection inédite de Proverbes, de Commentaires sur le N. Testament.

Puis, après avoir pendant une longue page continué cette énumération qu'il terminait par la mention de la Ῥοδωνιὰ de Chrysocéphale, il ajoutait, sans craindre de fatiguer Hennin :

Si vous aviez quelques instants à perdre, je vous prierois de vous donner la peine de parcourir les articles de cet Index : H et *Pronunciatio*, où j'entre dans la fameuse dispute sur la vraie prononciation grecque... l'article *Quinquaremis*, où je montre qu'on a retrouvé le secret des anciennes trirèmes, les articles O, Σ, Υ et généralement toutes les lettres de l'alphabet grec, où je traite différents points de palæographie, les articles *Naenia* et *Tragoedia*, etc., où je montre que quelques anciens usages des Grecs se sont conservés en Sicile et en Calabre, l'article *Etrusci*, où je compare l'Alphabet étrusque avec

1. *Ms. all.* 192, fol. 122.
2. Lettre du 29 mai.

le phénicien et l'ancien βουστροφηδὸν des Grecs, l'article *Accentus et spiritus*, où j'assigne aux accents et aux esprits une antiquité beaucoup plus reculée qu'on ne le croit ordinairement.

Et il poursuivait en passant en revue les remarques qu'il avait faites sur les points les plus divers de la grammaire, les explications qu'il avait données de quelques inscriptions, les additions qu'il avait faites entre autres à la Bibliothèque grecque de Fabricius et à la Paléographie de Montfaucon. On eût dit qu'il tenait à ne laisser ignorer à Hennin aucun des innombrables sujets qu'il avait abordés dans les notes de la Diatribe où il avait successivement traité toutes les questions, surtout celles de grammaire et de paléographie, dont sa curiosité érudite avait cherché la solution depuis dix ans.

Il se proposait de les réunir en corps de doctrine. « L'occasion que j'ai eue de voir et d'examiner attentivement à Paris et à Venise, écrivait-il déjà en juin 1780 à Ruhnken [1], un grand nombre de mss. m'a mis à portée d'étudier à fond la paléographie, sur laquelle je donnerai un jour un traité complet. Par faute d'avoir assez étudié cette partie importante de la critique, les plus grands hommes, les Isaac Vossius, les Scaliger, les Saumaise, ont fait de très grandes fautes... L'ouvrage de Montfaucon sur cette matière n'est qu'une ébauche imparfaite, où il y a beaucoup de règles fausses... J'espère que vous serez content de mes recherches. » On peut trouver Villoison bien sévère pour Montfaucon ; la Paléographie du célèbre bénédictin est-elle aussi imparfaite qu'il l'affirme? Les notes qu'il a mises à son exemplaire [2] de cet ouvrage prouveraient plutôt le contraire, tant elles sont peu nombreuses et la plupart insignifiantes. Quant au traité complet qu'il annonçait dans sa lettre à Ruhnken et qu'il promettait formellement de faire dans deux passages de la Diatribe [3], traité que Chardon de la Rochette prétendait avoir vu

1. Le 5 juin 1780. L'année suivante, remerciant Van Santen de lui avoir trouvé la dissertation de M. Duker sur les lettres grecques, il ajoutait : « Ayant eu occasion de manier beaucoup de mss. grecs à Paris et à Venise, je veux donner un ouvrage sur la Paléographie et ramasser tout ce qui a été écrit sur cette matière depuis Montfaucon. » Lettre s. d., n° 3.

2. Cet ouvrage est conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale sous le n° 989 du Suppl. grec.

3. « De quo fusius agemus in nostra Palaeographia critica. » T. II, p. 4. — « Ea nostrae servemus Palaeographiae Graecae criticae, in qua novas dignoscendae codicum aetatis regulas ponemus. » T. II, p. 171.

et qui eût été, dit-il, « plus exact et utile[1] » que celui de Montfaucon, on peut se demander s'il a jamais été composé ; il n'en sera plus question à l'avenir dans les lettres de Villoison, et le temps lui aurait marqué pour s'en occuper pendant les six années suivantes ; quand il revint de Grèce en France en 1787, ce fut un tout autre ouvrage, nous le verrons, qu'il songea à écrire. D'ailleurs, nous savons par une lettre de Bast[2] que Villoison renonça en sa faveur à composer la Paléographie qu'il s'était proposé de faire, mais qu'il avait abandonnée depuis longtemps[3].

Dans la lettre où il donnait à Hennin une énumération si prolixe des divers traités contenus dans les *Anecdota*, Villoison aurait pu en vanter aussi à son correspondant la beauté d'exécution ; les frères Coleti avaient droit d'être fiers de leur œuvre, et l'on comprend, en le voyant, les éloges dont l'érudit comblait, dans une note de la Diatribe, ses savants éditeurs[4] ; on ne comprend pas moins que, hommes d'affaires aussi bien qu'humanistes, ils aient eu le désir bien légitime de vendre de ce bel et coûteux ouvrage le plus d'exemplaires possible. Villoison, c'était pour lui un devoir auquel il ne manqua pas, s'y était employé longtemps avant sa publication ; nous avons vu qu'il avait prié Ruhnken de faire à ce sujet des ouvertures à M. Luchtmans de Leyde. Dès le commencement de 1780[5] il avait écrit aussi au « conseiller ecclésiastique » Stroth de Gotha[6] pour lui demander s'il pourrait trouver « quelque libraire de cette ville ou de tout autre endroit » qui voulût bien se charger d'en vendre un certain nombre d'exemplaires. Pour complaire à Stroth, le libraire de la cour, Ettinger, accepta ; et, le 24 avril 1781, les frères Coleti « sans le prévenir de l'importance et du prix élevé de l'ouvrage »

1. *Notice sur d'Ansse de Villoison*, p. 18.

2. Lettre de Bast à Wyttenbach du 26 janvier 1808. Voir plus loin, chap. XI.

3. Charles Joret, *La Paléographie grecque de Villoison. Revue de Philologie*, t. XXXII, 1908, p. 175 et suivantes).

4. T. II, p. 245. « Is — Iacobus Coleti — cum doctissimis suis fratribus (sunt autem quinque pariter pietate, et eruditione, ac modestia, et omnibus ingenii atque animi dotibus insignes). »

5. En février. Supp. grec. *Ms.* 930, fol. 150, n° 1. « Pro Memoria ». Attestation signée de Frédéric André Stroth et datée du 19 juillet 1782.

6. Stroth (Friedrich Andreas), né en Poméranie en 1750, et, depuis 1779, directeur du gymnase de Gotha.

lui expédièrent 150 exemplaires. Trois jours auparavant, Villoison, qui avait été informé de l'expédition, écrivait à Michaelis [1] pour lui annoncer l'envoi que les frères Coleti avaient fait de ses *Anecdota* à Ettinger, et il lui disait de réclamer à ce libraire un exemplaire qui lui était destiné ; après avoir donné à Michaelis une longue analyse de son ouvrage, il lui demandait si son fils était toujours en Amérique et si le Suédois Norberg, qui l'avait accompagné de Paris à Venise, se trouvait toujours à Goettingue ; ses amis d'Italie, disait-il, se plaignaient de son silence. Ne ferait-il pas bientôt paraître son livre sur les Sabéens?

Cependant, dès qu'il eut reçu les *Anecdota*, Ettinger fit annoncer ce livre dans la « Gazette savante de Gotha » [2] ; malgré l'éloge que ce journal fit de l'ouvrage de Villoison, Ettinger n'en vendit que trente exemplaires. Les frères Coleti n'en réclamèrent pas moins le prix des 150 qu'ils avaient expédiés. Ettinger maintint qu'il ne les avait qu'en dépôt, et il ne consentit à payer que les exemplaires vendus, et encore déduction faite des frais de port [3]. Le 29 mai 1782, les frères Coleti s'adressèrent au duc de Gotha pour obtenir le paiement du tout : mais Ettinger réclama, et la justice ducale se prononça en sa faveur. Villoison, à qui ses hôtes de Venise demandèrent peut-être d'intervenir, éprouva de cette contestation un profond mécontentement, qui se traduisit, paraît-il, en propos désobligeants pour Ettinger. Ce dernier, déjà irrité, se plaignit à son souverain [4], et alla jusqu'à menacer l'érudit, qui se trouvait alors à Weimar, d'une plainte en diffamation auprès de la Régence de cette ville. On comprend combien cette affaire dut causer d'ennui à Villoison [5], et on ne doit pas être surpris qu'il y revienne souvent dans sa correspondance.

Cependant ses *Anecdota* se répandirent peu à peu, et il devait s'inquiéter du jugement qu'en porteraient les critiques, ainsi que les amis ou les correspondants, auxquels il les avait envoyés. Le premier, qui le remercia et lui écrivit ce qu'il pensait de son livre,

1. Lettre du 21 avril 1781. *Correspondance de Michaelis*, tome X, fol. 450.
2. Suppl. grec. *Ms*. 930, fol. 151 *a* et *b*.
3. *Ms*. 930, fol. 152 *a*. La somme totale à payer, d'après Ettinger, était de 314 livres, et les Coleti en réclamaient 3200.
4. *Ms*. 930, fol. 147-149.
5. Villoison eut aussi à intervenir pour hâter le paiement des exemplaires de ses *Anecdota* envoyés par Coleti à MM. Luchtmans. Lettre à Van Santen du 8 décembre 1782.

fut Van Santen ; nous ne connaissons que par une lettre de Villoison [1] « les choses trop obligeantes que la politesse » avait fait dire des *Anecdota* à l'humaniste hollandais ; mais en ami véritable il avait mêlé la critique à l'éloge « et averti Villoison des négligences de style et des défauts de latinité qui se trouvoient dans la Diatribe ». Villoison convint de bonne grâce de ces fautes tout en les excusant par « le peu de temps qu'il avoit eu pour limer son œuvre et la foule de travaux dont il avoit été accablé ». Il accueillit moins facilement les critiques que firent de ses *Anecdota* les *Annonces de Gœttingue* [2] encore que l'auteur Heyne les eût mêlées à des éloges. En effet, s'il paraissait approuver l'édition de l'*Ionia* qu'il n'hésitait pas à regarder lui aussi comme l'œuvre de l'impératrice Eudoxie, il reprochait à Villoison de n'avoir pas donné d'éclaircissements, ni indiqué les sources où la docte compilatrice avait puisé, laissant ainsi à un autre érudit cette tâche nécessaire. De même, s'il reconnaissait qu'il n'était pas inutile d'avoir publié la plupart des traités contenus dans la seconde partie de l'ouvrage de Villoison, il n'hésitait pas à dire que quelques-uns auraient sans inconvénient pu rester dans l'oubli, et il critiquait l'interprétation que le jeune éditeur avait donnée de certains passages. Il ne l'en remerciait pas moins toutefois du soin et du zèle louable qu'il avait montrés dans son travail et en particulier dans ses remarques paléographiques.

Cet article déplut à Villoison. « Il trouve, écrivait-il à Van Santen [3], les ouvrages que j'ai publiés peu intéressants. Je pense tout le contraire et vous en fais juge. » Et il ajoutait que l'auteur de l'article ne l'avait pas compris et lui faisait dire quelquefois le contraire de ce qu'il avait pensé. Et dans une lettre à Wyttenbach [4] : « J'ai vu avec surprise, disait-il, la traduction qu'un de mes amis m'a fait le plaisir de m'envoyer de la *Gazette de Gœttingue* où il est parlé de mon ouvrage. Amour-propre à part, il me semble que l'auteur a eu tort de dire qu'il n'y avoit aucune utilité dans mon travail. » Et après une longue apologie de son édi-

1. Lettre sans date. B. P. L. 244, n° 3. Oberlin écrivit-il à Villoison pour le remercier ? Cela est probable ; mais le 15 juillet l'helléniste se plaignait à son ami de n'avoir pas encore été informé de la réception de son envoi. *Ms. all.* 192, fol. 122.

2. *Zugabe zu den göttingischen Anzeigen.* I, 1781, p. 503-511.

3. Lettre citée plus haut.

4. Lettre du 19 novembre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 53.

tion : « Vous êtes plus à portée que personne de juger de la vérité de ces reproches et de m'en venger. »

Deux mois après, revenant aux prétendues attaques de Heyne : « Il y a vraiment, entre nous soit dit, écrivait-il encore à Wyttenbach [1], de l'acharnement dans la manière dont M. Heyne me persécute. J'aurois cru que la recommandation de notre ami commun M. Ruhnken auroit pu désarmer sa haine que je ne crois pas avoir méritée. Ce qu'il y a de plaisant c'est que ce même M. Heyne m'écrit sur ce même ouvrage une lettre pleine de compliments et d'éloges que je ne mérite pas plus que la critique amère qu'il en fait et où il attaque jusqu'au papier, au charactère... Mrs de Gottingen n'estiment qu'eux seuls. » Ce qui l'irritait c'est que les *Göttingische Anzeigen* qui, trouvait-il, ne l'avaient pas traité assez favorablement, avaient fait un éloge exagéré de l'édition qu'avait donné du Sophocle de Capperonnier, en y ajoutant seulement quelques notes, Vauvilliers pour lequel il avait la plus profonde aversion, « l'homme le plus vain, le plus méprisant et le plus méchant. Il avoit beaucoup de talent, comme il écrivait à Wyttenbach [2], mais il n'a jamais étudié. — Il n'y a pas dans le monde [3] un si mauvais charactère. Il est surtout furieux contre les membres de notre Académie qui l'ont refusé plus de 15 fois à cause de son moral ».

Cependant un premier article de la *Bibliotheca critica* [4] était venu apporter à Villoison un commencement de consolation. Après avoir rappelé les recherches que le jeune helléniste faisait depuis trois ans dans la Bibliothèque de Saint-Marc, si Wyttenbach se bornait presque à dire dans un premier article que le premier volume des *Anecdota* — il se proposait d'en parler plus longuement dans un autre numéro — renfermait l'Ἰωνιά ou *Violarium* de l'impératrice Eudoxie, il faisait une énumération complète des traités que contenait le second volume, depuis la Ῥοδωνιά ou *Florilegium* de Macare Chrysocéphale jusqu'au livre de Jamblique sur la philosophie pythagoricienne et les deux discours de Plotin. Et il concluait en disant que cette publication

1. Lettre du 17 janvier 1782 (datée par erreur de 1781). *Ms. lat.* 168, fol. 57*b*.
2. Lettre du 9 octobre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 52.
3. Lettre du 17 janvier 1782.
4. *Bibliotheca critica*, vol. II, pars II, 1781, in-8°, p. 132-134.

de Villoison témoignait de sa connaissance profonde du grec autant que de la littérature ancienne et de la paléographie. Ce ne fut pas tout. Dans un second article [1], après une allusion à la longue attente où l'on avait été de l'Ionia, aux espérances qu'elle avait fait naître, et aux divers jugements qui avaient déjà été portés sur la publication de Villoison, Wyttenbach, afin de donner aux lecteurs une idée de la manière dont la compilation d'Eudoxie avait été composée, examinait successivement les articles de la lettre A, en indiquant les passages des auteurs grecs d'où ils étaient tirés. « Nous nous sommes efforcés, disait-il en terminant, de montrer ce qu'il y avait de nouveau et de connu dans ce livre. Nous avons vu que, dans la partie assez considérable que nous avons passée en revue, il se trouve bien peu d'articles qu'on ne rencontrât dans les auteurs déjà publiés. Mais supposé, ajoutait-il, ce qui n'est pas croyable, qu'il ne se trouve rien dans la compilation d'Eudoxie qui ne soit dans les ouvrages connus, on n'en tirera pas moins un grand profit pour établir une meilleure leçon des auteurs où elle a puisé. Aussi Villoison, encore qu'il n'ait pas cru devoir joindre au texte un commentaire, n'en a pas moins bien mérité des amis de l'antiquité en en publiant un monument vénérable et attendu depuis longtemps par le monde des érudits. »

L'article est élogieux ; il faut ajouter, trop élogieux ; Wyttenbach s'est trompé sur la valeur de l'Ionia, ainsi que sur le mérite d'éditeur de Villoison ; mais il faudra un siècle avant que l'on soit fixé sur ce que vaut en réalité la compilation mise sous le nom de l'impératrice Eudoxie, et ce n'est qu'au bout d'un siècle aussi qu'on a reconnu les vrais défauts de la publication de Villoison. Quand il copia le manuscrit de l'Ionia, il était tout jeune encore ; quand il le publia, il était loin de Paris et ne put de nouveau collationner le texte. De là des fautes de lecture, des omissions, des interpolations introduites dans le texte, qu'on lui a justement reprochées de nos jours [2]. S'il a parfois corrigé

1. *Bibliotheca critica*, vol. II, pars III (Pars septima), 1782, in-8°, p. 1-40.

2. Hans Flach, *Untersuchungen ueber Eudokia und Suidas*. Leipzig, 1879, in-8°, p. 6-10, 12-19. — « Editionem Violarii qui primus dedit Villoisonius... non eam quam par erat curam adhibuit ». Paulus Pulch, *De Eudociae quod fertur Violario*. Argentorati, 1880, in-8°, p. 5.

de fausses leçons évidentes, il en a aussi laissé subsister d'autres, que la comparaison avec les sources ou les passages parallèles lui aurait fait découvrir sans peine. Enfin il n'a point reconnu que les extraits, dont se compose cette espèce d'*Onomasticon*, avaient le plus souvent été tirés de manuscrits fautifs, de sorte qu'ils ne sauraient, comme il l'a dit et comme l'a répété Wyttenbach, servir à corriger le texte des auteurs cités. Après une soigneuse collation du manuscrit de Paris, M. Hans Flach a cru pouvoir donner une nouvelle édition de l'Ionia [1]. Y avait-il lieu de la faire ? Cette compilation si vantée a-t-elle tous les mérites qu'on lui a si longtemps attribués? Enfin est-elle l'œuvre authentique de l'impératrice Eudoxie ? L'Ionia, non seulement a été composée avec une négligence et un manque de méthode que Hans Flach attribue bénévolement au sexe même d'Eudoxie ; non seulement elle ne renferme absolument rien de nouveau ou d'inconnu, mais les répétitions, les additions inutiles y abondent; enfin elle a été faite avec si peu de soin qu'on y trouve cité un archéologue du XVIe siècle, Cyriacus Anconitanus. Villoison avait remarqué cet anachronisme [2], et avait voulu y voir une interpolation du copiste ; mais il semble bien plutôt que ce soit une simple méprise de l'auteur lui-même, qui serait dès lors un écrivain, non du XIe siècle, mais de l'époque de la Renaissance. Aussi, à la fin de ses Recherches [3], Hans Flach lui-même a été amené à dire qu'on « peut se demander si l'Ionia n'est pas l'œuvre d'un faussaire ». M. Paul Pulch a fait plus, il a prouvé que l'Ionia, non seulement ne pouvait être l'œuvre de l'impératrice Eudoxie, mais qu'elle avait été compilée à une date postérieure à l'an 1543, d'après des textes défectueux et probablement par un érudit cisalpin [4].

Mais les contemporains de Villoison ne soupçonnèrent rien de ces vérités ; ils ne doutèrent pas un instant de l'authenticité et de l'intérêt de l'Ionia, et surent gré à l'helléniste français de l'avoir publiée, ainsi que les opuscules qu'il y avait joints. En

1. Eudociae Augustae *Violarium*. Lipsiae, 1880, in-8°, XII-182 pages. Flach a mis en tête de son édition la Préface de Villoison.

2. *Mémoires de littérature de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVII, 2 (1808), p. 316, note.

3. *Untersuchungen...*, p. 156.

4. *De Eudoxiae quod fertur Violario*, p. 97. On a voulu reconnaître dans cet érudit Constantin Palaeocappa.

dépit de quelques critiques isolées, les *Anecdota græca* furent accueillis avec faveur et mirent le sceau à la réputation de Villoison ; ils lui valurent de plus une des distinctions honorifiques qui lui étaient le plus chères, le titre de correspondant de l'Académie d'Utrecht. Son ouvrage avait à peine paru que cette société s'empressa de le lui conférer. Le 7 juin, Tydemann [1] fut chargé de l'informer de la décision prise par l'illustre compagnie. Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable au vaniteux érudit ; dès qu'il eut reçu la lettre « si flatteuse » de Tydemann [2] — elle ne lui parvint qu'au mois d'août —, il pria ce savant de faire à l'Académie « ses humbles remerciements d'un honneur dont il sentoit tout le prix », et de lui dire que « l'étude de toute sa vie seroit de le mériter un jour ».

Mais il ne s'en tint pas là, et il n'était pas homme à laisser, sans la mettre à profit, l'occasion qui se présentait « d'entrer en correspondance avec un savant » tel que Tydemann. Il avait d'ailleurs une dette particulière de reconnaissance à lui payer. Dans la traduction hollandaise des Lettres de Björnståhl, le professeur d'Utrecht avait rendu compte de la découverte des scolies d'Homère ; Villoison ne crut pouvoir mieux le remercier qu'en lui parlant de ses travaux, et il s'empressa de lui annoncer que son Iliade s'imprimait actuellement, et qu'ensuite il ferait paraître la nouvelle Version grecque de la Bible, dont « on attendoit la publication avec impatience en Angleterre ».

*
* *

L'impression de la Bible ne devait pas toutefois avoir lieu de sitôt, et, si celle de l'Iliade était commencée, d'autres occupations, le voyage de Villoison en Allemagne et en Grèce, en retardèrent pendant sept ans la publication. Ce fut au commencement de 1780 que, croyant l'apparition des *Anecdota graeca* prochaine, — elle devait, on l'a vu, n'avoir lieu que dix-huit mois plus tard — Villoison songea à éditer le manuscrit de l'Iliade qu'il avait

1. Tydemann (Minard), né en 1741 et, depuis 1766, professeur de droit naturel et public à l'Académie d'Utrecht.

2. Lettre du 22 août 1781. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, I, 1003.

découvert dans la Bibliothèque de Saint-Marc[1]. Mais, quelle qu'en fût l'importance et la valeur, il ne voulut pas le publier avant de le conférer avec les meilleurs manuscrits connus du vieux poème et il résolut d'y « réunir toutes les notes éparses et inédites des anciens critiques de l'Iliade[2] ».

Il avait à sa disposition un autre manuscrit de l'Iliade, le 454 (*Venetus B*) de la Bibliothèque de Saint-Marc, plus récent de trois ou quatre siècles que le 254, mais accompagné aussi d'excellentes scolies. Il se proposait à son retour en France de conférer tous les manuscrits d'Homère que renfermait la Bibliothèque du roi. Le chambellan danois Suhm lui avait offert de lui envoyer la collation d'un manuscrit de l'Iliade qui se trouvait à Copenhague[3]. L'ambassadeur de Venise à Rome, Jérôme Zuliani, « sans en avoir été prié », lui promit de faire copier les scolies de Porphyre sur l'Iliade que renfermait un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican. Quant au manuscrit de Leipzig que Ruhnken opposait à celui de Venise, il lui était impossible de ne pas vouloir le consulter. Il écrivit au duc de Weimar, Charles-Auguste, pour le prier de demander à l'électeur de Saxe de vouloir bien le lui envoyer en communication à Venise. L'interruption de la correspondance littéraire qu'il avait adressée à Charles-Auguste n'avait pas mis fin aux relations qu'il entretenait avec ce prince. En 1778, il lui avait dédié son édition de Longus, et la rencontre qu'il fit à Venise de la margrave de Bade-Dourlach lui avait donné l'occasion de se rappeler à son souvenir. Il pouvait donc s'adresser à lui, et il était assuré que ce prince ferait tout pour lui être agréable.

Mais il y avait à Genève un autre manuscrit de l'Iliade dont la lecture du catalogue des manuscrits de cette ville, fait par Senebier[4], lui avait révélé l'existence : le *Genevensis* 44 « dont

1. Le 254 — *Venetus A*. Cf. *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita*. Prolegomena, p. 1.

2. Lettre à Genêt du 24 février 1780. *Correspondance de Hennin*. S.

3. Il s'agit évidemment du manuscrit de l'Iliade 415, qui ne renferme que les trois premiers chants du poème. Charles Graux, *Notices sommaires des manuscrits grecs de la grande Bibliothèque royale de Copenhague*. Paris, 1879, in-8°, p. 23.

4. Né à Genève en 1742, naturaliste et bibliographe, bibliothécaire de Genève depuis 1773. Traducteur des œuvres de Spallanzani, il a fait aussi

les scholies étoient fort différentes des imprimées et pleines de notes des anciens critiques ». On s'explique qu'il fût désireux de le consulter [1]. Il écrivit à Genêt pour le prier de demander à M. Hennin de vouloir bien intervenir auprès des membres du Conseil de la petite république pour obtenir la communication de ce manuscrit. Hennin, toujours prêt à rendre service à Villoison, dont il avait favorisé la mission à Venise, écrivit aussitôt à Senebier [2] qu'il avait connu personnellement au temps où il était résident de France à Genève. Senebier eût été disposé à prêter le manuscrit, mais les membres du Conseil de qui dépendait la Bibliothèque firent difficulté de le laisser sortir, tout en offrant d'en faire collationner les scolies avec tel texte imprimé que Villoison désignerait lui-même. Senebier, comme embarrassé par cette décision, fit écrire à Hennin par son collègue Diodati. Hennin transmit cette lettre à Villoison dès qu'il l'eut reçue. Quoiqu'il eût pu, disait-il [3], s'il les avait pressés, vaincre la répugnance de « MM. de Genève », ne comprenant pas l'importance ou la nécessité pour l'helléniste d'avoir sous les yeux le manuscrit lui-même, il lui conseillait d'accepter la proposition qu'on lui faisait comme étant le meilleur parti. Mais ce n'était pas de la collation du manuscrit de Genève avec des scolies déjà connues dont avait besoin Villoison. Ce qu'il lui fallait, c'était comparer directement les scolies des manuscrits de Venise avec celles du *Genevensis*. Pour cela, il était nécessaire qu'il eût la copie de ces scolies ou la communication du manuscrit qui les renfermait. Il ne voulait pas imposer à Senebier la tâche longue et difficile de les copier. Il ne voulait pas davantage abuser de la bonté de Hennin, « ni le mettre dans le cas de contracter une obligation trop forte avec MM. de Genève ». « Il y a mille exemples, remarquait-il toutefois [4], de mss. que les papes, les rois de France, même de nos jours les empereurs ont envoyés

une *Histoire littéraire de Genève*. De Candolle a donné en son honneur le nom de *Senebiera* à un genre de crucifères siliculeuses.

1. Cf. Ch. Joret, *Sept lettres inédites de Villoison*, etc. (*Revue de philologie*, tome XXXIII, 1909, p. 183-204).

2. Lettre du 29 mars 1780. *Correspondance de Hennin*, S.

3. Lettre de Hennin à Villoison du 8 juin 1780. *Correspondance de Hennin*, V, n° 16.

4. Lettre à Hennin du 4 juillet 1780. *Correspondance de Hennin*, V, n° 17.

fort loin. » Il aurait pu ajouter, nous allons le voir, le Sénat de Hambourg.

Cependant, au bout de près de cinq mois, Senebier, presque confus de la tournure que les choses avaient prise, se décida à écrire à Hennin dont il était l'obligé, et à la lettre qu'il lui adressait il en joignait une autre « ouverte » destinée à Villoison. Hennin transmit cette lettre à ce dernier « en souhaitant qu'elle le satisfît [1] », et, sans insister sur le manuscrit de Genève, il lui parlait de son prochain voyage en Grèce, auquel il tenait encore plus que lui, l'entretenait des facilités qu'on lui donnerait, s'il se décidait à l'entreprendre, et des découvertes qu'il ne manquerait pas de faire, en particulier au mont Athos « où la gloire l'attendait ». Vingt jours après, Villoison lui répondit [2] ; mais entre temps la situation avait changé. Jérôme Zuliani lui avait envoyé la copie des scolies de Porphyre, faite par l'helléniste Vernazza lui-même, bibliothécaire de la Vaticane, et, si l'état du manuscrit de Leipzig n'avait pas permis à l'électeur de Saxe de le prêter, Charles-Auguste avait obtenu du Sénat de Hambourg que l'excellente copie de ce manuscrit faite autrefois par Bergler et léguée avec tous les papiers de l'humaniste à la Bibliothèque de la ville hanséatique lui fût expédiée directement à Venise. La première lecture qu'il fit de cette copie lui montra, ce qu'il n'avait jamais cessé d'affirmer à Ruhnken, combien l'original — le manuscrit de Leipzig — était « différent de celui de Saint-Marc et lui étoit inférieur [3] ». Il n'en était pas moins content de pouvoir le consulter, ni moins reconnaissant au duc de lui en avoir obtenu la communication. L'abondance des scolies qu'il renfermait lui fit croire qu'il pourrait se passer facilement de celles du *Genevensis*, dont il ignorait la réelle importance révélée seulement de nos jours par la publication qu'en a faite M. Jules Nicole [4]. Il renonçait donc à demander ce manuscrit et il se félicitait presque maintenant, comme il le disait à Hennin, de ne pas l'avoir reçu, car le temps lui manquerait pour en faire la collation ; il avait été jusqu'ici occupé à achever la copie de la Version grecque de l'Ancien Testament et celle de deux traités de Jamblique et de

1. Lettre du 4 septembre 1780. *Correspondance de Hennin*, V, n° 18.
2. Lettre du 24 septembre 1780. *Correspondance de Hennin*, V, n° 19.
3. Lettre du 1er novembre 1780.
4. *Les scolies genevoises de l'Iliade*. Paris, 1891, in-8°.

Plotin qu'il voulait joindre aux autres traités de sa *Diatribe*. Arrivant ensuite à la question de son voyage d'Orient, il entretenait Hennin de tout ce qui serait nécessaire pour le rendre fructueux, de l'argent indispensable pour aller en Grèce et même, avant de s'y rendre, pour prolonger son séjour à Venise où il se croyait obligé de passer une année entière — il y restera encore dix-huit mois.

En même temps, peut-être le même jour, Villoison écrivit aussi à Senebier [1]; il le remerciait de l'offre qu'il lui avait faite de collationner les scolies du *Genevensis* qui devaient « se trouver à peu de chose près dans le second des manuscrits de Saint-Marc », ainsi que de la traduction en prose de l'Iliade, traduction incomplète d'ailleurs et bien inférieure à celle de la Laurentienne dont Senebier avait dû lui parler. Et, comme à Hennin, il lui annonçait qu'il avait reçu la copie des scolies de Porphyre ainsi que le manuscrit de Hambourg et lui vantait les mérites de celui-ci. Il continuait, car il n'était pas homme à laisser passer l'occasion de parler de ses travaux, en l'entretenant de la publication prochaine de ses *Anecdota graeca* dont il lui donnait une longue analyse, de la Version grecque qu'il se proposait d'éditer; en terminant, il lui demandait comme à Ruhnken, à ses autres correspondants de Leyde et à Stroth de Gotha, s'il ne connaîtrait pas quelque libraire à Genève et en Suisse qui « voulût bien se charger d'acheter quelques exemplaires des *Anecdota graeca* à MM. Coleti [2] ».

Dès que les derniers opuscules de la Diatribe, dont parlait Villoison dans sa lettre à Hennin, furent prêts à être livrés à l'impression, Villoison commença la collation du manuscrit de Hambourg et s'y livra sans relâche. Il avait hâte de l'achever pour reprendre la collation interrompue des deux manuscrits de Venise, dont il n'avait encore copié que treize livres. Au mois de mai 1781 [3], il put enfin s'y remettre; mais il n'atten-

1. Lettre s. d. publiée par M. Jules Nicole. *Revue de philologie*, tome XXXIII, 1909, p. 63.

2. Senebier, il semble, lui donna l'adresse d'un libraire de Lausanne auquel les frères Coleti envoyèrent les *Anecdota graeca*. Lettre de Villoison à Senebier du 15 décembre 1780. *Revue de philologie*, tome XXXIII (1909), p. 68.

3. Lettre à Hennin du 29 mai 1781.

dit pas la fin de cette besogne longue et pénible pour commencer l'impression de son nouvel ouvrage. Les frères Coleti consentirent encore à s'en charger, et, séduits peut-être par la nature du sujet, ils voulurent en donner une édition vraiment luxueuse. On ne tarda pas à se mettre à l'œuvre [1]; en novembre, Villoison annonçait à Hennin que l'impression « alloit grand train et se faisoit sur de beau papier et en charactères neufs [2] ». En même temps il travaillait à la copie des scolies de Saint-Marc. Elle devait l'occuper de longs mois encore.

*
* *

Quelque important qu'il fût, Villoison ne se consacra pas exclusivement à ce pénible travail de collation. C'est ainsi que, pendant les deux dernières années de son séjour à Venise, il poursuivra, nous le verrons, avec ardeur l'étude de la langue et de la littérature italiennes; c'est ainsi que, cédant à la tentation de résoudre les questions controversées qu'il rencontrait, il publia dans une revue de Ferrare une « Lettre au célèbre Lorry [3] », médecin aux soins éclairés duquel il avait jadis confié Wyttenbach, « sur quelques passages d'Hippocrate, de Sophocle et de Théocrite ». Il entretenait d'abord ce savant d'un contresens que le vocable φθάνουσι, mal compris, avait fait faire à Mackius dans une phrase du traité *De l'air, des eaux et des lieux* [4]. Après avoir montré par de nombreux exemples quelle était la signification exacte de ce verbe, il rétablissait le vrai sens de la phrase mal traduite par l'éditeur. Il proposait ensuite une correction à un passage non moins obscur de la vingt et unième idylle de Théocrite [5], sans pouvoir cette fois complètement l'éclaircir. Enfin, examinant à son tour un vers de Sophocle [6], au sujet duquel il avait consulté l'humaniste Hottinger — l'helléniste Steinbrüchel

1. Lettre à Tydemann du 22 août 1781.
2. Lettre à Hennin du 9 novembre 1781. *Correspondance*, V, nº 25.
3. Joannis Baptistae Casparis de Villoison *De quibusdam Hippocratis, Sophoclis et Theocriti locis epistola ad clarissimum virum Lorry*. Page 20, on lit : « Dabam Venetiis, anno 1781, V Kal. Januarias » — 28 décembre.
4. Cap. X, nos 101 et 102. *Epistola*, p. 6-15.
5. Vers 34-37. *Epistola*, p. 16-18.
6. *Antigone*, vers 193. *Epistola*, p. 18-20.

lui avait répondu au nom de celui-ci [1] —, il en proposait trois lectures différentes, dont aucune toutefois n'a été acceptée par les éditeurs du poète.

On pourrait être surpris de voir une telle lettre adressée à un médecin ; mais Lorry était un érudit et un humaniste ; il avait publié les aphorismes d'Hippocrate ; Villoison pouvait donc, sans trop de pédantisme, lui soumettre ses conjectures sur des questions de grammaire grecque. Ce n'était pas d'ailleurs, en la circonstance, un vain étalage d'érudition qu'il voulait faire ; il avait saisi l'occasion de payer une dette de reconnaissance et d'adresser un témoignage d'estime à un ami et à un savant universellement considéré. On peut seulement lui reprocher d'avoir poussé la louange trop loin ; mais il ne connaissait guère la mesure dans l'éloge, surtout quand il écrivait en latin, et Lorry dut rougir de voir ses vertus domestiques comme son talent de praticien, son amour des lettres et la valeur de ses écrits, vantés avec une manifeste exagération.

Larcher, qui, j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, au fond, n'aimait point Villoison, a relevé, dans une lettre à Brunck [2], ce qu'il y avait d'excessif dans les louanges du jeune helléniste, et il l'a fait avec une amertume dédaigneuse, qui témoigne d'une aversion bien faite pour surprendre, quand on songe à la déférence dont Villoison ne cessait de faire preuve envers lui.

Je ne crois pas, Monsieur, écrivait-il à l'helléniste strasbourgeois, que, d'après les échantillons que vous avez vus des productions de M. de Villoison, vous soyez fort empressé de connoitre ses ouvrages. Cependant comme dans la carrière où vous vous distinguez, il est quelquefois utile de connoitre les fautes de ceux mêmes dont le succès n'a jamais couronné les vœux, je vais vous donner une légère idée de la nouvelle diatribe de ce jeune homme si vanté et qui mérite si peu, à mon avis, de l'être. C'est une épitre en latin, imprimée dans un journal de Ferrare, dont on a tiré quelques exemplaires, in-4°, pour en gratifier sans doute le D. Lorry, à qui elle est adressée, et l'Académie. Après quatre pages dégoutantes, écrites du plus mauvais goût et du plus mauvais style, qui font bien voir que l'auteur n'a pas pris les anciens pour modèles, il entre en matière.

1. *Epistola ad Villoisonium*, datée de 1780. *Museum Turicense*, t. I, p. 20-38.— Steinbrüchel (Johann-Jakob), né en 1729 près de Torgau, professeur à Zurich ; il fonda avec Hottinger, en 1782, le *Museum Turicense*.

2. Paris, 24 mai 1782. Suppl. grec. *Ms.* 392, fol. 269-272.

Et après avoir donné un « petit échantillon de la manière de louer » de Villoison, Larcher passe en revue les remarques du jeune helléniste et s'efforce, dans le style trivial qui lui était ordinaire, de les tourner en ridicule; puis il termine par ces mots : « Si jamais vous vous trouvez embarrassé, recourez à M. de Villoison; il vous fournira plus d'expédiens, et vous trouverez en lui plus de ressources que dans tous les critiques passés, présens et futurs. Heureux le pays qui produit un esprit aussi juste et aussi éclairé! » On sent passer dans ces mots un sentiment de jalousie et une affectation de dédain d'autant plus inexplicables que la lettre de Larcher est postérieure à la découverte du manuscrit de l'Iliade. Wyttenbach, dans la *Bibliotheca critica*, tenait un langage tout différent [1] ; loin de les critiquer, il souscrivait aux éloges décernés par Villoison à Lorry, « un des premiers médecins de ce temps », et il approuvait sans réserve la traduction que l'helléniste français donnait du passage mal interprété d'Hippocrate; il semblait aussi accepter son hypothèse que le commencement du vers obscur de Théocrite était tombé, et, s'il repoussait la triple explication que Villoison proposait pour le vers de l'Antigone, et croyait que la vraie leçon était encore à trouver [2], il n'en reconnaissait pas moins la science et la perspicacité dont le critique avait fait preuve.

Le *Journal des Savants* [3], dans un article signé de Dupuy, approuvait lui aussi l'explication de Villoison sur le passage d'Hippocrate; quant à son interprétation du vers de Théocrite, il remarquait à ce sujet à combien de conjectures différentes peut donner lieu un passage obscur d'un auteur, et pour le vers d'Antigone il se bornait à énumérer les différentes corrections proposées par Villoison sans se prononcer sur aucune d'elles.

*
* *

En même temps qu'elle nous offre un exemple curieux du goût de Villoison pour les discussions de textes, la Lettre à Lorry nous montre avec quel soin il se tenait au courant des

1. *Bibliotheca critica*, vol. II, pars III (7), p. 106-107.
2. *Bibliotheca critica*, vol. II, pars III (7), p. 106.
3. Juillet 1782, p. 461-63.

études philologiques à l'étranger. Son éloignement n'avait pas, nous le savons, mis fin à ses relations avec ses amis de Hollande. Il avait à peine interrompu celles qu'il entretenait en Allemagne et même, malgré la guerre qui avait éclaté, en Angleterre. Et depuis son arrivée à Venise, il était entré en rapport avec les plus éminents humanistes de l'Italie. Il suivait avec la plus vive attention les publications érudites qui y paraissaient en si grand nombre et dans tous les genres, et, chose qui peut surprendre, mais qu'explique sa grande curiosité d'esprit, il ne portait guère moins d'intérêt aux travaux et aux découvertes des savants de la Péninsule. Dans une lettre du mois de novembre 1781 [1], on le voit, par exemple, entretenir Hennin « des deux volumes de Dissertations de l'abbé Spallanzani sur la fécondation artificielle, sur la reproduction des plantes et sur la digestion ». On voit aussi dans la correspondance de Villoison avec Morelli quel intérêt il prenait aux découvertes de ce savant italien « l'homme de l'Europe qui se connoît le mieux en pieds de mouches [2] », et il avait fait de ses écrits une étude attentive.

Vous me plaisantez, lui écrivait-il [3], parce que moi profane, qui ne suis point dans la confidence de la Nature comme vos sçavants de Padoue, je lis l'ouvrage de Spallanzani. Sçavez-vous, cher ami, que, badinerie à part, je le regarde comme un tissu de découvertes, comme un livre immortel qui fera époque et qui soulève une partie du voile épais dont la Nature avoit enveloppé le mystère de la génération, de la fécondation des plantes, de la digestion [4].

Dans une lettre à Van Santen, dont il sera question plus loin, Villoison parlait encore de Spallanzani et de ses découvertes immortelles ainsi que du mathématicien Nicolai de Padoue, du professeur d'anatomie Caldani et de l'astronome Boskowisch.

Mais ce sont surtout les publications des érudits italiens qui

1. Lettre du 9 novembre déjà citée.
2. Lettre du 24 octobre 1780. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
3. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 2.
4. Villoison parle aussi dans cette même lettre avec non moins d'enthousiasme de l'ouvrage en six volumes de M. de Luc intitulé *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, ouvrage, disait-il, qui « tend à montrer... que le récit de Moyse est la clef de tous les phénomènes que présente notre globe, et que tous les systèmes de MM. Buffon et Bailli sont entièrement faux ».

attirèrent l'attention de Villoison. Il y avait eu bien souvent recours pour son édition des *Anecdota*, et il les avait citées avec une manifeste complaisance dans les notes de la *Diatribe*. Il aimait à en parler et à rendre hommage à leurs auteurs dans sa correspondance.

Je me suis amusé, écrivait-il à Ruhnken en juin 1780 [1], à parcourir les livres des antiquaires italiens. Je suis surpris que vous ne m'ayez jamais recommandé la lecture des ouvrages de Corsini et de Mazzocchi, qui me paroissent de la première force. Les Italiens de nos jours ont vraiment eu beaucoup de gens habiles dans la connoissance des monuments, des bas-reliefs, des inscriptions. Quels hommes que Noris, Maffei, Olivieri, Passerini, Corsini, Mazzocchi, Gori, etc.

C'était des travaux des humanistes d'Italie que Villoison entretenait aussi de préférence Hennin, quand il cédait à la tentation de donner à ce diplomate des nouvelles du monde de l'érudition. C'est ainsi que, dans la lettre déjà citée du mois de novembre 1781, il lui parle tour à tour du Napolitain Ignazza et des corrections qu'il venait de donner sur l'hymne de Cérès, attribuée à Homère, de Pinelli « imprimeur ducal de Venise », de Denina et « des deux premiers volumes de son Histoire grecque », de Torremuzza, « le plus grand antiquaire de l'Italie », qui venait de publier un beau recueil de toutes les médailles de la Sicile, ainsi qu'un recueil des inscriptions de cette île, de Borgia, « secrétaire de la Propagande », un de ses correspondants « qui avait publié un fragment cophte des actes du martyr S. Coluthe », du père Georgi « sçavant auteur de l'alphabet Thibétan et le Kircher de nos jours ».

Ce ne sont pas quelques noms que Villoison donne à Van Santen, c'est une revue complète de la science italienne qu'il lui présente dans une lettre écrite vers la fin de 1781 [2]. On y trouve une énumération interminable, ville par ville, des érudits et des humanistes contemporains ; on dirait une géographie littéraire de la Péninsule à cette époque. Après quelques renseignements bibliographiques donnés ou demandés à son ami, et après lui avoir indiqué quelques-uns des écrivains à qui Ruhnken pourrait s'adresser pour ses recherches, obéissant à son penchant

1. Le 1er juin. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 338, n° 3.
2. Lettre s. d., mais évidemment des derniers mois de 1781.

à faire étalage de son érudition, il citait tous les savants de l'Italie, dont il avait lu ou étudié les écrits, — parfois même qu'il ne connaissait que de nom —, ceux de Naples, de la Sicile ou de Rome, comme ceux de Césène, de Pesaro, de Bologne, les écrivains et les humanistes de Venise, de Vicence et de Trévise, ainsi que les érudits de Modène, de Padoue, de Parme et de Milan, de Pise, de Florence, de Lucques ou de Turin [1], en rappelant au passage ceux avec lesquels il était en correspondance [2]. L'Index de la Diatribe, remarquait-il, renfermait encore bien d'autres noms. « Je me suis particulièrement attaché dans cet ouvrage à faire connoître les bons livres d'érudition des Italiens, que j'ai beaucoup étudiés et qui sont trop peu connus. J'ai voulu connoître cette nation, et j'ai lu une foule de poètes italiens latins en tout genre, historiens, orateurs, antiquaires, etc., dont j'ai un beau recueil dans la bibliothèque de livres italiens que j'ai faite à Venise et qui passe cinq cents volumes. »

Il n'y a guère d'exagération dans ce que dit ici Villoison. Pendant les deux dernières années de son séjour à Venise, le jeune helléniste, passionné maintenant pour l'étude de l'érudition et de la littérature italienne, n'eut qu'un but, se procurer les ouvrages composés dans cette langue qui paraissaient lui offrir quelque intérêt. La plupart des lettres à Morelli écrites à cette époque sont remplies de listes sans fin de livres italiens qu'il prie son dévoué correspondant de lui acheter [3]. La mise en vente de la bibliothèque d'un amateur padouan Cornero [4] lui offrit une occasion unique de satisfaire ses goûts de bibliophile ; il demande à Morelli « d'y déterrer tous les bons poètes qui s'y trouveront ». Mais ce n'est pas de là seulement qu'il tira les poètes dont il fit l'acquisition. Il voulait avoir tous ceux du XVe et du XVIe comme ceux du XVIIe et du XVIIIe siècle, depuis Bernardo Tasso « qu'il aimoit à la folie » jusqu'à Marini « le premier des mauvais [5] », depuis Alamanni jusqu'à Maffei, depuis les plus célèbres jusqu'aux

1. Comme Perelli à Pise, « un des plus beaux et des plus vastes génies qu'ait jamais eus l'Italie » ; le grand Mazzocchi à Naples, etc.

2. Baffi à Naples, le prince de Torremuzza à Palerme, Mgr Borgia et le P. Fabrici à Rome, etc. Cf. lettre à Wyttenbach du 9 octobre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 52 *b*.

3. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n°s 6, 8, 9, 10, etc.

4. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n°s 6 et 8.

5. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 12.

inconnus, ainsi que les histoires de la littérature et les traités de prosodie italienne.

Toutefois l'étude des écrivains italiens ne faisait pas négliger à Villoison celle des savants des autres pays. Après une digression sur les poètes et les écrivains latins de la Péninsule, il promettait à Van Santen de lui en parler un autre jour encore plus longuement [1], « mais c'est à condition, disait-il, que vous m'envoyerés auparavant le nom de tous les critiques actuels de la Hollande et la note de leurs ouvrages ». Mais les écrits des érudits hollandais n'étaient pas les seuls qu'il suivait avec intérêt ; il ne tenait pas moins à être au courant des publications savantes qui se faisaient en Angleterre et en Allemagne. Lord Stormont [2], avec lequel il continuait de correspondre, le renseignait sur les publications érudites du premier de ces pays. Il demandait à ses amis de Leyde de le renseigner sur les ouvrages du second. « Je vous prie, écrivait-il à Van Santen, de vouloir bien me dire ce que vous pensez ainsi que M. Ruhnken et M. Valckenaer sur les nouveaux ouvrages d'érudition qui paroissent en Allemagne. Me conseillez-vous d'apprendre l'allemand pour les entendre ? Cette étude me seroit-elle utile pour la philologie grecque et latine ? »

On ignore quelle fut la réponse de Van Santen ; mais Villoison n'a pas appris l'allemand, ce qui eût été si naturel alors qu'il pensait déjà sans doute à aller à Weimar ; il se contenta de consulter les ouvrages des érudits d'outre Rhin, écrits en latin, — c'était alors encore le plus grand nombre —, et pour les autres il se borna à en lire les résumés ou les traductions que lui faisaient ses amis ou ses correspondants. L'italien, qu'il étudiait en ce moment même avec passion, fit évidemment tort à l'allemand. Il avait bientôt été en état « d'entendre le vénitien comme le françois », tout en le parlant peu correctement [3]. Cela

1. Il ne faut pas oublier qu'en sa qualité de poète latin, Van Santen prenait un intérêt particulier aux œuvres de ses confrères des autres pays.

2. « Milord Stormont me marque, Monsieur, qu'on va donner en Angleterre un ouvrage posthume de feu M. Musgrave, sçavant médecin et éditeur d'Euripide sur la Mythologie ancienne, et que M. Tyrwhit, qui a déjà donné une bonne Dissertation sur les fables de Gabrias, vient de publier une bonne édition d'Orphée. » Lettre de Villoison à Hennin du 9 novembre 1781. *Correspondance de Hennin*, V, n° 25.

3. Lettre à Hennin du 24 septembre 1780. *Correspondance*, V, n° 19.

ne pouvait lui suffire; dès qu'il fut débarrassé des premières recherches, qui avaient d'abord absorbé toute son attention, il résolut d'apprendre l'italien littéraire. « J'ai pris, écrivait-il en septembre 1780 à Hennin, beaucoup de goût pour la langue et la poésie italienne, que je commence à entendre assés, et que je compte étudier à fond, lorsque j'en aurai le temps. » Ce temps, il ne tarda pas à le trouver. Dans une lettre à Morelli[1], qui n'est guère postérieure, il lui dit « qu'il lit tous les jours pendant deux heures de la poésie italienne et qu'il commence à l'entendre très facilement ». Et cinq semaines plus tard, il écrivait à Ruhnken [2] :

J'ai beaucoup étudié la poésie italienne, que je possède actuellement assés [et] qui est infiniment supérieure à la françoise et qui a toutes les beautés de la latine. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les plus grands poètes italiens du 16e siècle, et c'est le siècle d'or des Italiens, étoient en même temps les plus grands poètes latins; par exemple les plus beaux vers italiens sont ceux d'Ange Politien, de Bembo, de Sennazar, de Molza, de Mgr. de la Casa, qui étoient en même temps de grands hommes dans le latin et le grec. Je ne parle pas des vers latins de l'Arioste et de Pétrarche qui sont assés médiocres. Louis Alamanni, ambassadeur de François I auprès de Charles V, si connu par les scholies d'Homère, copiées sur un mss. de Florence... et par sa belle traduction en vers italiens de l'Antigone de Sophocle est un des plus grands poètes italiens qui existe. Il en est de même du fameux Laurent de Médicis le Magnifique, dont j'ai dévoré les superbes sonnets, ainsi que ceux de Michel-Ange Buonarotti le Vieux, grand peintre et grand poète, oncle d'un autre Michel-Ange Buonarotti, fameux comique et si célèbre antiquaire. Les poésies de Rucellai et d'Angelo Firenzuola, d'Angelo di Costanzo, de Tansillo, de trois femmes célèbres, telles que Veronica Gambara, Vittoria Colonna, Gaspara Stampa, les églogues de Bernardino Ruota et les sonnets de Cappello, de Domenico Vanier, m'ont fait le plus grand plaisir, surtout Bernardo Tasso, père du fameux Torquato Tasso et plus grand homme que son fils, du moins poète d'un goût plus sage, plus correct.

Je ne m'arrêterai pas à relever ce qu'il peut y avoir de juste ou d'erroné dans les jugements de Villoison ; quels qu'ils soient, ils montrent — et c'est tout ce que je veux dire — quelle connaissance étendue il possédait de la littérature italienne. Il pourra

1. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 9.
2. Le 1er novembre 1780. B. P. L. 338, n° 4.

bientôt se vanter [1] « d'avoir lu avec le plus grand plaisir plus de soixante poètes de la Péninsule ». Dans ses lettres à Morelli, Villoison revient à de nombreuses reprises sur la passion que lui avait inspirée la poésie italienne, « qui, lui disait-il [2] comme à Ruhnken, a toutes les beautés de la latine, et est infiniement supérieure à la françoise ». Et dans une autre lettre [3] :

Rien n'égale l'obligation que je vous ai, cher ami, ni le transport que j'ai pour la poésie italienne. Ma devise est celle de Brutus dans Cicéron : *Cum noster vult, valde vult.* Je n'aurai point de repos que je n'entende la poésie italienne comme la grecque. Pardonnés, Muses grecques, vous que j'adorerai toute ma vie, si je vous donne des rivales ; ce sont vos filles, et je ne les aime que parce qu'elles conservent quelques traits de leurs mères.

Et ailleurs encore [4] :

Mon amour pour la poésie italienne et mon respect pour la nation qui a la gloire d'avoir produit de si beaux génies, et la modestie d'en parler si peu, accroît de jour en jour avec la facilité d'entendre votre langue poétique.

En même temps que les poètes, nous l'avons vu, il lisait et ne cessa pas de lire les historiens, les orateurs, les antiquaires, etc. Les recherches archéologiques avaient pour lui un attrait particulier ; il n'hésita même pas à aborder l'étude des antiquités étrusques. Les voyageurs qui revenaient des pays étrangers lui soumettaient leurs découvertes. C'est ainsi que le chevalier Nani l'invita « à examiner, copier et publier » les inscriptions et les marbres antiques qu'il avait rapportés du Levant [5]. A ces études si diverses Villoison joignit encore celle du grec moderne, langue dont la connaissance lui était indispensable pour le voyage qu'en quittant Paris il projetait de faire en Grèce et auquel il ne cessa presque jamais de songer pendant tout le temps de son séjour à Venise.

1. Lettre à Knebel du 13 décembre 1780. Ap. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 95, note.
2. Lettre du 24 octobre 1780. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
3. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 8.
4. Lettre s. d. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison*, n° 12.
5. Lettre à Hennin du 10 décembre 1779. *Correspondance*, V, n° 14. — Lettre à Van Santen, s. d. déjà citée.

*
* *

Tout en se livrant à ses nombreux travaux, Villoison entretenait avec ses amis la correspondance la plus active. Les nouvelles littéraires qu'il leur donnait si généreusement ou que, condamné à « vivre dans un pays *ad quem vix tenuis perlabitur aura* », il leur demandait avec tant d'impatience, faisaient, comme toujours, le fond principal de ses lettres. On le voit par exemple dans son insatiable curiosité demander à Wyttenbach, comme un service de la dernière importance [1], ce que lui et les autres hébraïsants d'Amsterdam comme M. Schultens pensaient de la prétendue découverte du colonel anglais Valency sur les rapports vrais ou faux de l'ancienne langue irlandaise avec le phénicien. « Si le fait était vrai, j'irois demain en Irlande. » Mais il était question aussi dans ses lettres de choses d'un caractère moins sévère. C'est ainsi qu'on le voit chercher pour Ruhnken un professeur de musique italien [2], qu'il s'occupait de faire collationner par M. Blessig, un de ses protégés, les manuscrits de Plutarque de la Bibliothèque de Saint-Marc pour Wyttenbach et celui de Callimaque pour Ruhnken [3], et qu'il engagea avec Ruhnken et Wyttenbach une longue correspondance pour tirer de « l'esclavage [4] » où il était tenu ce même Blessig dont il s'exagérait le mérite et les connaissances, « homme, disait-il, modeste, honnête, instruit et malheureux [5] — très doux, très modeste, très complaisant, très officieux, très *chaste*..., plein d'attachement à ses devoirs, (qui) sçait joliement l'italien et le françois... le latin, le grec, bien l'hébreu, un peu des autres dialectes orientaux, parfaitement l'allemand [6] ».

Cependant la copie des manuscrits d'Homère, commencée depuis si longtemps, avançait ; le 6 mars 1782, il écrivait à Hennin [7] qu'il « comptoit avoir fini son travail à Venise dans

1. « Je brûle d'envie de (le) savoir (et) j'en suis si curieux que je n'en dors pas. » Lettre à Wyttenbach du 19 novembre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 54 *b*.
2. Lettre s. d. (1782) à Van Santen, n° 3.
3. Lettres à Ruhnken du 2 et du 8 février 1782. — Lettres à Wyttenbach des 9 octobre 1781, 19 novembre 1781, 20 décembre 1781, 18 janvier 1782, 20 février 1782 et 13 mars 1782.
4. Lettre du 13 mars 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 62.
5. Lettre du 17 janvier 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 56.
6. Lettre du 13 mars 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 63.
7. *Correspondance*, V, n° 28.

quelques semaines et partir sur le champ pour s'en retourner en France ». Les hostilités paraissaient imminentes entre les Russes et les Turcs ; les Albanais s'agitaient. Il y avait là un motif d'hésiter à se rendre en Grèce; Villoison renonça aussi, pour le moment du moins, à y aller. Il manquait d'ailleurs d'argent pour ce voyage et n'osait pas en demander dans les circonstances présentes. Il se décida à rentrer en France à travers l'Allemagne. « Le soin de mes affaires domestiques, écrivait-il dès l'année précédente à Wyttenbach [1], ma mère et ma femme... mes amis, ma patrie, tout me rappelle nécessairement à Paris... Aussitôt que j'aurai fini la longue besogne que j'ai entreprise je me hâterai d'y revoler. » Il ne devait toutefois y arriver que longtemps plus tard. Traversant l'Allemagne, il résolut en chemin de « s'arrêter quelques temps dans deux ou trois de ses principales Académies », afin d'y « prendre connoissance d'une foule d'opuscules et de dissertations intéressantes, dont on ignoroit même le nom en France », et qui lui étaient nécessaires pour ses travaux ; il devait s'arrêter encore plus à Weimar.

Le 15 avril, il quitta Venise. Quelle route suivit-il pour se rendre en Allemagne? Il est probable qu'il prit celle du Brenner; il dit lui-même [2] qu'il visita Innsbruck, une des premières villes qu'on rencontre quand on a franchi ce col. De là il gagna Augsbourg, admira les beaux manuscrits de sa bibliothèque ; puis il se rendit à Nuremberg. Une raison particulière l'y appelait et l'y retint quelque temps. En quittant Venise, il n'avait pas seulement l'intention d'aller voir deux ou trois Académies allemandes ; il se proposait tout autant sans doute, et sinon plus, de rendre visite à Charles-Auguste. Ce prince l'avait-il invité à venir à sa cour? On l'ignore; mais, en mettant à sa disposition les trésors littéraires de ses états, il l'avait par là même engagé à se rendre dans sa capitale. Villoison avait encore un autre motif d'aller à Weimar ; c'était le désir de revoir son ami Knebel [3]. Mais fatigué de sa vie inutile, depuis qu'il n'était plus gouverneur du prince

1. Lettre du 9 octobre 1781. *Ms. lat.* 168, fol. 50 *b*.

2. Lettre à Van Santen du 2 juin 1782. « J'ai vu ce qu'il y avoit de plus remarquable à Inspruck, Ausbourg, Nuremberg, Erlang, etc.; les beaux mss. d'Ausbourg, etc. »

3. Lettre de Villoison à Knebel du 22 mai 1782. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 93.

Constantin, mécontent de lui et incertain de l'avenir, celui-ci avait quitté la cour et Weimar ; ce ne fut pas aussi dans cette ville, comme il l'avait espéré, que Villoison put « jouir des lumières et des agréments de sa société », mais à Nuremberg [1], où Knebel s'était momentanément retiré, qu'il le revit [2], après sept années de séparation. Rien n'égala la joie que causa aux deux amis leur trop courte réunion, et Knebel fut le premier à exprimer à Villoison le plaisir qu'il en avait ressenti. Pendant son séjour dans cette ville, Villoison fit aussi la connaissance du libraire érudit Murr [3] avec lequel il resta en relations. Quelques jours après, l'helléniste français arrivait à Weimar, que, depuis de si longues années, il avait le désir de visiter.

1. H. Düntzer, *Briefe des Herzogs Karl August an Knebel*, p. 38, note 5, a dit par erreur que la rencontre eut lieu à Ansbach.
2. Lettre de Villoison du 22 mai 1782.
3. Murr (Christoph-Theophilus), né en 1733, publiait depuis 1777 les *Antiquités d'Herculanum*.

CHAPITRE VII

VILLOISON A LA COUR DE WEIMAR
MAI 1782 — MARS 1783

Visiteurs allemands à Weimar. Visiteurs français : Cacault, Dubois de Jancigny, l'abbé Raynal. — Arrivée de Villoison. Accueil qu'il reçoit. Jugements portés sur lui : Gœthe, Wieland, Charles-Auguste, la duchesse Amélie. Leçons de grec prises par cette princesse. Les bustes de Tiefurt. Vers latins. Admiration de Villoison pour la duchesse et les hôtes de la cour. — Recherches dans la Bibliothèque ducale. Les *Epistolae Vinarienses*. Notes sur les Dionysiaques dédiées à la duchesse Amélie. Son éloge. Lettres de Villoison à ses amis de Hollande, de France et d'Italie : Wyttenbach, Van Santen, Hennin, Morelli. Excursion à Iéna. Griesbach. Relations de Villoison avec les écrivains de Weimar : Goethe, Herder et Wieland. — Dédicace à ce dernier des variantes de l'Odyssée. Son éloge. Dédicace au duc des notes de Scaliger, Heinsius, etc. Éloge de ce prince. J.-B. Carvelle. — Seconde et troisième lettres à Morelli. Nouvelles littéraires demandées et données. Séjour à Weimar prolongé. Lettre à Van Santen. Blessig. Naissance du duc héritier. Dithyrambe de Villoison. Son départ.

Depuis son avènement au pouvoir, Charles-Auguste avait suivi fidèlement le noble exemple que lui avait donné sa mère, la duchesse Amélie-; comme elle, il n'avait cessé de s'entourer des artistes et des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne contemporaine. Il avait gardé auprès de lui son gouverneur Wieland, dont la mission était terminée, et son premier soin, à peine à la tête des affaires, avait été d'appeler Gœthe à sa cour. L'arrivée du grand poète à Weimar fut comme le prélude de celle de Herder en 1776 ; trois ans plus tard, Bode s'y fixait à son tour ; Musaeus, Bertuch, Seckendorf, Einsiedel, le maître de chapelle Wolf et le peintre Kraus y résidaient déjà. Ce ne furent pas les seuls qu'on y vit. De 1775 à 1782 y vinrent tour à tour les frères Stolberg, Lenz et Klinger, « ces enfants de l'orage » ; Merck, le peintre Oeser, le sculpteur Klauer et le compositeur Kayser, le philosophe Garve, les poètes Leisewitz et Gotter, ainsi que l'historien Jean Müller [1], hôtes d'un jour, dont la pré-

1. A. Schöll, *Karl-August Büchlein*, p. 30-31, 45 et 49-50. — H. Düntzer, *Gœthe und Karl-August*. Leipzig, 1888, in-8, p. 107, 114, 119, 134, 143, etc.

sence dans la petite capitale contribua à en répandre au loin la renommée.

Après les visiteurs allemands, les visiteurs étrangers ne pouvaient manquer de se rendre dans l'Athènes germanique. Le moment arriva où des Français aussi y parurent. On en avait déjà vu avant l'avènement de Charles-Auguste. Dès le milieu de 1773 y était venu François Cacault [1]. L'ancien professeur de l'École militaire avait, en 1769, quitté la France, et s'était rendu en Italie. Après deux ans passés dans la Péninsule, il prit le chemin de l'Allemagne. Au mois de janvier 1773, on le trouve à Berlin, dans la société de Nicolaï, de Mendelssohn et de Ramler ; il fait, sous les yeux du poète, une traduction de ses Odes ; il se lie avec le lieutenant de Knebel, lit les œuvres de Lessing, et se décide, sur les conseils de Nicolaï, à se rendre à Wolfenbüttel [2] pour discuter avec le critique les théories de la *Dramaturgie*, qui choquent ses préjugés classiques. Il part, avec une lettre d'introduction de Nicolaï, s'arrête à Halberstadt, pour faire la connaissance de Gleim, qui, lui aussi, le recommande à Lessing [3], et arrive enfin près de celui-ci. Bien accueilli par l'auteur d'Emilia Galotti, Cacault reste quatre mois entiers avec lui, et il en accepte maintenant sans peine les jugements les plus hardis ; il se fait le traducteur de la Dramaturgie. Puis, il se rend à Hanovre pour s'entretenir avec Zimmermann [4], l'auteur des traités de la *Solitude* et de l'*Orgueil national*, et va, de là, visiter Herder et la résidence ducale de Buckebourg ; ensuite, après s'être arrêté à Gœttingue, dont l'Association poétique, récemment fondée, venait de faire un centre littéraire, rival de Leipzig et de Berlin, il gagne Weimar.

La petite capitale saxonne était encore obscure et sans importance ; mais la présence du romancier Musaeus, qui venait d'y faire ses débuts, celle du polygraphe Bertuch, surtout l'arrivée de Wieland commençaient à fixer les regards sur elle. Cacault

1. Charles Joret, *Cacault écrivain*, p. 5. (*Annales de Bretagne*, juillet 1905).

2. Lettre de Nicolaï à Lessing, s. d., mais du mois de janvier 1773. Lessings *Sämmtliche Werke*, éd. Lachmann, t. XIII, p. 434.

3. Lettre de Gleim à Lessing du 2 février 1773. Lessings *Werke*, t. XIII, p. 436.

4. Lettre de Zimmermann à Herder du 17 juin 1773. *Aus Herders Nachlass*, t. II, p. 330.

désirait voir l'auteur d'*Agathon* et des *Grâces*, dont le renom s'était répandu jusqu'en France. Combien de temps resta-t-il auprès du célèbre écrivain ? Nous l'ignorons ; nous ne savons pas davantage quelles relations il eut avec la duchesse Amélie ; mais il n'oublia jamais le séjour qu'il avait fait à Weimar, et il a eu le mérite sinon d'en avoir pressenti la gloire future, au moins d'être le premier Français qui l'ait visitée à cette époque [1]. Il trouva bientôt des imitateurs. Six ans après lui, un autre écrivain, Dubois de Jancigny [2], traversant alors l'Allemagne, s'arrêta aussi à Weimar. Y fit-il un long séjour ? Il ne nous l'a pas appris. Mais, en souvenir de l'hospitalité qu'il y avait trouvée et de la « manière honnête et franche » dont Wieland l'avait accueilli, il consacra en 1796 au célèbre écrivain, dans le *Magasin encyclopédique* [3], une curieuse étude. Trois ans plus tard y apparurent encore deux autres écrivains : l'abbé Raynal et l'helléniste d'Ansse de Villoison. Ce n'était pas pour faire la connaissance des grands écrivains réunis dans la capitale de Charles-Auguste que Raynal y vint, mais dans la pensée d'y recueillir des applaudissements et de nouveaux admirateurs pour son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*.

Quoique publié sans nom d'auteur, et, malgré les défauts qui le déparaient, cet ouvrage avait eu un grand retentissement et avait fondé la réputation du remuant écrivain ; mais cela ne lui suffit pas. « Enivré du succès qui avait surpassé son attente », il rêva d'un succès plus éclatant ; la première édition avait été interdite, sans que cela l'empêchât de se répandre ; il en prépara une nouvelle, augmentée et plus hardie ; elle fut annoncée bruyamment dès la fin de 1773. Elle devait paraître avec son nom et son portrait au mois de mai de l'année suivante ; mais la publication en fut retardée par les graveurs. Pour la hâter, Raynal se rendit à Genève où elle s'imprimait [4]. En Suisse,

1. Le comte de Guibert qui, la même année que Cacault, parcourut l'Allemagne, ne daigna point s'arrêter à Weimar, et il ne dit rien de cette ville, quoiqu'il parle de Gotha et d'Erfurt. *Journal d'un voyage en Allemagne*. Paris, 1803, in-8, t. I, p. 121-122.

2. Dubois (Jean-Baptiste), né à Jancigny en 1753, professeur de droit à Varsovie depuis 1773.

3. Deuxième année (1796), t. I, p. 4.

4. *Correspondance littéraire*, t. XII, p. 347 et 442.

« indigné de ne trouver aucun monument public dans l'endroit où les trois fondateurs de la Ligue helvétique firent le serment d'affranchir leur pays, il s'engagea à en élever un à ses frais [1] ». Au retour, en passant par Lyon, reçu membre de l'Académie, il remit au Président les fonds de deux prix. N'était-ce pas là, remarquait un peu ironiquement la *Correspondance littéraire*, voyager avec la magnificence d'un souverain ?

Cependant l'édition si longtemps retardée parut enfin au printemps de 1781, et causa un véritable scandale ; poursuivie aussitôt, elle fut, sur le réquisitoire de l'avocat général, Séguier, condamnée à être brûlée, et l'auteur décrété de prise de corps [2]. Mais, averti à temps, Raynal se retira tranquillement en Belgique ; à Spa, il se rencontra avec Grimm et le prince Henri de Prusse qui le recommanda à l'empereur Joseph II, et lui fit obtenir de ce prince « un asyle à Bruxelles avec tout les agréments possibles » [3]. L'année suivante il passa en Allemagne. Avant d'aller à Berlin, où l'avait invité le prince Henri, il rendit visite à la cour de Gotha, dont il avait été le correspondant ; il avait dû connaître d'ailleurs le duc actuel, Ernest II, pendant le séjour que ce prince avait fait autrefois à Paris, et il savait quelle sympathie lui inspirait tout ce qui venait de France. Le voyage de Grimm à Gotha l'année précédente avait en quelque sorte préparé le sien ; le duc avait engagé Gœthe à venir dans sa capitale voir son conseiller de légation [4]. Enchanté de faire la connaissance de cet « ami des philosophes et des grands », connaissance qui, « dans la situation où il était, devait certainement, dit-il, faire époque dans sa vie », le poète s'était empressé d'aller à Gotha. Il n'y retourna pas pour voir Raynal ; ce fut celui-ci qui vint à Weimar, en compagnie du frère

1. A la nouvelle du singulier projet de Raynal, Gœthe écrivait à Lavater : « Son obélisque de 30 pieds de haut produira un misérable effet au milieu de l'énorme nature ; quelques prétentions que fonde notre personnage sur sa pyramide de marbre, j'espère qu'elle ne se fera pas. » Lettre du 7 mai 1781. *Briefe an Lavater*, p. 128.

2. *Correspondance littéraire*, t. XII, p. 518 (juin 1781). — *Correspondance secrète*, t. XI, p. 278 (25 mai 1781).

3. *Correspondance de Grimm avec Catherine II.* Lettre du 8 août 1781. Saint-Pétersbourg, 1881, in-8, p. 218-221.

4. *Goethe's Briefe an Frau von Stein*, t. I, p. 375. Lettre du 1er septembre 1781.

d'Ernest II, le prince Auguste, l'un des hôtes habituels de Charles-Auguste.

Ami des novateurs et des beaux esprits, le prince Auguste avait dû être plus que personne séduit par Raynal ; il n'est donc pas surprenant qu'il l'ait accompagné dans la visite que l'écrivain français fit à la cour de Weimar. La nouvelle de la venue de l'historien philosophe et la réputation de son intarissable faconde avaient vivement piqué la curiosité de la petite ville ducale.

Nous avons eu tous ces temps-ci, écrivait à cette occasion Charles-Auguste [1], plus d'étrangers qu'on n'en avait vu depuis nombre d'années de réunis ici. Ce soir en arrive un nouveau convoi, et à la vérité de la plus intéressante espèce. C'est M. le prince Auguste de Gotha avec le célèbre abbé Raynal. On dit merveille de la loquacité de cet homme. Ici, des maîtres aux heiduques, l'attention de tout le monde est dirigée sur lui.

Herder, mécontent et frondeur par caractère, resta sur ses gardes et ne vit dans Raynal que « le déclamateur le plus bavard » qu'il eût rencontré de sa vie [2] ; il se réjouissait que son ami Müller ne fût pas venu à Weimar, alors qu'il s'y trouvait.

C'est vraiment, ajoutait-il, une fleur de notre siècle, car le chardon lui aussi fleurit. Au reste, rien en lui n'est digne d'estime à mes yeux que son *jargon philosophique et politique*, qui lui rend familiers les divers cabinets de l'Europe, ainsi que les deux Indes, et lui fait deviner et juger très finement son monde. Il est arrivé ici en compagnie du prince Auguste de Gotha. On dirait d'un dieu, tant il se conduit en *oracle politique* [3]. Heureux les dieux et les oracles !

Wieland, si facile pourtant d'ordinaire à s'enthousiasmer, se tint lui aussi sur la réserve ; il parle [4] avec indifférence et presque avec dédain de cet abbé qui « du matin au soir les submergeait de politique, d'histoire et d'anecdotes, au point qu'on ne savait plus où donner de la tête ». Mais Gœthe et la cour furent séduits,

1. Lettre du 24 avril 1782. *Briefe an Merck*, p. 327.
2. Lettre à Jean Müller. *Joh. von Müller's Briefe an Freunde.* (*Sämmtliche Werke*, t. XVI, p. 185). « Raynal est trop bavard pour un grand homme », disait de son côté Jean Müller. Lettre au conseiller Dohm du 4 juillet 1782. *Ibid.*, p. 179.
3. Les mots en italique sont en français.
4. Lettre du mois de mai 1782 à Gleim. *Ausgewählte Briefe*, t. III, p. 338.

tout d'abord du moins, par l'assurance et le verbiage de l'historien déclamateur.

Tes correspondants, écrivait le poète à son ami Knebel aussitôt après le départ de l'écrivain français [1], t'auront certainement donné maints détails au sujet de l'abbé Raynal, qui nous a très agréablement amusés pendant quelques jours. Il est plein des anecdotes les plus plaisantes, qu'il sait relier entre elles avec son esprit philosophique universel et français. Il dit aux rois la vérité et flatte les femmes ; il se fait bannir de Paris et s'accommode très bien de nos petites cours. J'ai, comme tu peux facilement te l'imaginer, complété, grâce à lui, nombre d'idées... Nous avons fondé, en l'honneur de l'*Histoire philosophique des Indes,* une société qui se réunit trois fois la semaine et a pour but d'étudier cet ouvrage. Nous le lisons en nous servant de cartes et chacun de nous le commente à l'usage des dames. Cela forme, pour quelque temps, un lien entre nous ; nous verrons jusqu'à quand il tiendra.

*
* *

Il est probable que cette société fut de courte durée ; de nouvelles distractions firent oublier « le lien » qu'elle avait servi un instant à former ; parmi celles-ci il faut compter l'arrivée de Villoison à Weimar. Raynal venait à peine de quitter cette ville que le célèbre helléniste y parut à son tour. Nous l'avons vu, à son départ de Venise, prendre le chemin de l'Allemagne, dans le dessein de visiter deux ou trois villes académiques, mais encore plus, sans doute, dans celui de revoir le duc Charles-Auguste et Knebel. Après quelques jours passés à Nuremberg avec son ami, il se hâta de gagner Weimar. Il y arriva le 7 mai [2]. L'accueil le plus empressé l'y attendait. Le duc avait envoyé à sa rencontre le maréchal de la cour, pour le conduire à l'appartement qui lui était destiné au château ; un chasseur qui parlait français fut attaché à sa personne ; il fut admis à toutes les parties de plaisir, à toutes les fêtes de la cour, et n'eut d'autre table que celle même du duc. « Depuis le moment de mon arrivée, écrivait-il le 2 juin à Van Santen [3], ce prince n'a cessé, lui,

1. Le 5 mai 1782. *Briefwechsel zwischen Goethe und Knebel*, t. I, p. 31.
2. *Goethe's Briefe an Frau von Stein*, éd. A. Schöll und W. Fielitz, t. II, p. 554. — H. Düntzer, *Goethe und Karl-August*, p. 104.
3. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B.P.L. 244.

S. A. S. Mme la duchesse régnante et Mme la duchesse mère, de me combler de bontés, d'attentions et de prévenances dont je suis vraiment confus et pénétré à un point inexprimable. » Et le mois suivant, écrivant à Wyttenbach [1] : « Vous aurez, lui disait-il, vu — dans la lettre que j'ai écrite de Weimar à M. Van Santen — que je suis à *la* cour, logé au palais et comblé... des bontés..., des prévenances dont leurs AA. SS. daignent m'honorer. Je suis vraiement honteux et confus de tout ce qu'elles font pour moi... Notre vie à la cour est très réglée... J'y trouve les plus sçavants hommes du monde ; il me semble être au Musée d'Alexandrie ou à la cour des Médicis. » Et dans une lettre du 1er août adressée à Morelli [2] : « MM. Coleti, lui disait-il, vous auront sûrement dit les bontés inexprimables dont leurs AA. SS. Mgr. le duc régnant de Saxe-Weimar, Mesdames les duchesses mère et régnante me comblent à l'envi... D'aillieurs à cette sçavante cour qui est comme celle des Médicis, ou le Musée des Ptolémœes, j'ai l'avantage de trouver les plus grands hommes de l'Allemagne. »

Il y avait là de quoi séduire Villoison ; il conserva aussi de son séjour à Weimar et de la réception qui lui avait été faite un souvenir ineffaçable. Mais que pensa-t-on de lui dans cette cour, dont il allait être l'hôte durant près de dix mois ? Dans une lettre adressée de Cobourg le 13 mai à Knebel [3], Gœthe faisait part à son correspondant de l'impression qu'avait produite sur lui le savant français, qu'il n'avait fait d'ailleurs qu'entrevoir. « Je n'ai vu Villoison que quelques jours, c'est un homme bon, agréable, heureux. » Ce jugement court, mais élogieux, est le premier qui ait été porté sur Villoison après son arrivée dans la capitale de Charles-Auguste. Je n'en rapproche, que pour être complet, l'appréciation dédaigneuse du dénigrant président de chambre von Kalb, qu'une disgrâce méritée allait bientôt éloigner de Weimar [4]. « Un voyage m'a fait manquer (Raynal) qui m'aurait fort intéressé [5]. L'enquêteur d'Homère est toujours ici

1. Lettre à Wyttenbach du 20 juillet 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 64.
2. Lettre du 1er août 1782. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
3. *Briefwechsel zwischen Gœthe und Knebel*, t. I, p. 34.
4. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur und Geschichte*, t. I, p. 82, note 1.
5. Lettre à Knebel du 24 juin (datée par erreur du 24 mai). H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 105.

et paraît vouloir y rester assez longtemps encore. Les illusions qu'il se fait au sujet de la puissance, de la grandeur, de l'amour pour les sciences, etc., m'amusent. Il est, sans comparaison, plus fort dans la connaissance des langues que dans celle de la géographie et des hommes. » Wieland, cela ne saurait surprendre, parlait tout autrement du voyageur français. Après avoir dit quelques mots à son ami Gleim de la visite de Raynal, venant après tant d'autres, qui s'étaient succédées sans interruption à Weimar durant les cinq dernières semaines, il ajoutait [1] :

Nous avons maintenant depuis huit jours celle du non moins célèbre M. de Villoison, qui de Venise — où il a vécu trois ans et demi dans la Bibliothèque de Saint-Marc — est venu voir notre duc, avec lequel il est en correspondance depuis qu'il a fait sa connaissance personnelle à Paris... Ce Villoison est un vrai prodige de philologie, de connaissances linguistiques, de lecture, de littérature grecque, orientale et italienne, avec cela un des hommes les plus vifs que j'aie vus, très accomodant, gai et enjoué, sans un trait du visage qui puisse seulement faire supposer qu'il a sué et gelé pendant trois ans et demi dans une bibliothèque de Venise, occupé à copier de vieux commentateurs d'Homère et à faire des extraits de manuscrits grecs, hébreux et arabes.

Le portrait est complet ; s'il y manque quelques traits, l'insouciance trop grande des convenances, peut-être le peu de soin de sa personne [2], Charles-Auguste et la duchesse Amélie se chargeront de les ajouter. Hôte de la cour, le savant helléniste l'accompagnait souvent dans ses excursions ; c'est ainsi qu'un mois après sa venue il alla, avec la famille ducale, assister à la fête du Saint-Sacrement à Erfurt ; catholique et arrivant d'Italie, ce spectacle lui devait offrir moins d'attrait de nouveauté qu'à ses hôtes protestants ; on est aussi en droit de moins s'étonner que le duc qu'il se soit endormi au milieu de cette fête, toute bruyante qu'elle était. Mais écoutons ce que Charles-Auguste dit de son hôte [3] :

1. *Ausgewählte Briefe*, t. III, p. 389.

2. Böttiger, qui, à la vérité, ne le vit pas et aimait les cancans, parle de la « manière de vivre cynique et malpropre » de Villoison, et va jusqu'à dire qu'il « négligeait son costume et son linge et puait comme une huppe ». Il lui reprochait aussi de n'avoir pas appris l'allemand, pendant son séjour de *deux* ans à Weimar. *Literarische Zustände und Zeitgenossen*, t. I, p. 17.

3. Lettre à Knebel du 11 juin 1782. *Briefe des Herzogs Karl-August an Knebel*, p. 39.

Villoison reste ici, à ce que j'apprends, jusqu'à la Saint-Michel ; il se conduit parfois d'une drôle de façon. Avant-hier il était avec nous, à Erfurt, à la fête du Saint-Sacrement, où force nobles se trouvaient. L'après-midi la garnison de Mayence a tiré sous les fenêtres du palais du gouvernement ; tu peux te faire une idée du tapage ; mais Villoison, dont les nerfs de critique et de bibliothécaire sont également émoussés contre les impressions délicates et grossières, s'est tout bonnement assis dans l'embrasure d'une fenêtre ; là, il s'est endormi et s'est mis à ronfler au milieu des détonations, aussi tranquillement que s'il eût été couché dans son lit. Il est terriblement indisposé contre l'amiral de Grasse [1] ; il ne peut lui pardonner de ne s'être pas tué plutôt que de s'être laissé faire prisonnier ; car, dit-il, *dix mille morts font moins de mal à la France que mille de pris* [2]. Il se réjouit de la *saignée* qui a été faite à sa nation dans cette guerre ; il est fort pour les moyens héroïques. Il trouve M. de Hendrich [3] un *homme très aimable, plein d'esprit et rempli de connaissances*. C'est au fond une bien bonne pâte d'homme et il est certainement plus honnête que son devancier Raynal [4].

L'esquisse est piquante ; celle de la duchesse mère est plus juste et nous permet de nous faire une idée plus exacte de ce qu'on pensait à Weimar de l'helléniste français, et de la figure qu'il y faisait. Villoison s'était fait le collaborateur d'Anne-Amélie dans l'hommage que cette princesse voulait rendre aux trois grands écrivains réunis alors à Weimar ; il avait fait plus encore, il lui avait inspiré le désir d'apprendre le grec et il lui en donnait des leçons. Tout cela est raconté d'une manière charmante dans une lettre d'Anne-Amélie à Knebel [5]. Les visites princières qu'on avait eues *à foison* étaient enfin terminées ;

1. François-Joseph-Paul, comte de Grasse, avait été, le 12 avril 1782, battu et fait prisonnier par l'amiral anglais Rodney, après une lutte de dix heures, où il avait montré un grand courage, mais beaucoup moins d'habileté.

2. Cette citation est en français.

3. Le capitaine Franz Ludwig von Hendrich, directeur du service des incendies, servait, dit Düntzer, d'intermédiaire entre Villoison et la duchesse douairière. *Briefe des Herzogs Karl August an Knebel und Herder*, p. 39.

4. Dans une lettre à Gœthe écrite cinq jours plus tard (*Briefwechsel zwischen Karl-August und Goethe*, t. I, p. 29), Charles-Auguste se borne à ces quelques mots sur son hôte : « Le cynisme de Villoison a singulièrement surpris le duc de Gotha. » S'agit-il du jugement porté par Villoison sur l'amiral de Grasse ou du peu de soin de sa personne ? Il est difficile de le dire, mais j'incline pour la première hypothèse.

5. Lettre du 23 juin 1782. *Knebel's Nachlass*, t. I, p. 190. — Cf. Lettre à Wyttenbach du 20 juillet 1782.

maintenant la duchesse pouvait respirer à son aise dans son cher Tiefurt [1] et écrire à son correspondant ; que ne venait-il passer quelques jours auprès d'elle, pour voir de ses propres yeux si elle avait été fidèle à son esprit créateur [2]? Comme elle s'estimerait heureuse, si elle pouvait « à l'aide des *superlatifs* de Villoison et de son miroir ardent l'attirer [3] » à Weimar ! Arrivant ensuite au nouvel hôte de la cour :

Le cher Villoison, ajoutait-elle, qui, par son aisance d'homme bien nourri [4] — chose pour nous absolument inconnue — nous est un peu à charge, mais qui en retour nous est cher par sa science et sa bonhommie toute enfantine, se plaît beaucoup ici. Je vous envoie la copie d'une petite correspondance qui, depuis quelques jours, s'est nouée entre nous. Il faut que vous sachiez que j'ai fait mettre les bustes de nos trois grands génies dans le *Lohhölzchen* [5]. Villoison m'a demandé d'en faire les inscriptions ; mais comme sa plume une fois en train court sans qu'on puisse l'arrêter, j'en ai reçu toute une demi-douzaine. Depuis qu'il est ici, je me suis mise au grec ; me voici en état de lire et de comprendre sept odes d'Anacréon ; je suis aussi *une princesse pleine de génie*. Qu'en dites-vous, Knebel ? Si vous étiez ici, nous parlerions la langue des dieux. Cette occupation du reste me cause un plaisir infini et me fait passer bien des heures agréables.

On peut croire Anne-Amélie sur parole, et la persévérance avec laquelle elle continua à étudier le grec montre assez l'intérêt qu'elle y prenait ; comme elle l'écrivait deux mois plus tard à Knebel [6], elle y faisait de grands progrès, et se demandait comment elle avait pu être assez abandonnée (des hommes) pour ne pas avoir appris plus tôt cette « langue de l'âme ». « Il me semble que je vis dans un autre monde, quand mon esprit voltige légèrement avec l'aimable colombe qui venait picorer le pain dans la main d'Anacréon. »

Villoison avait le droit d'être fier de son élève, et les progrès presque étonnants que fit la duchesse dans la langue qu'il lui

1. Résidence d'été de la duchesse Amélie.
2. Pendant le séjour de quatre ans que Knebel avait fait à Tiefurt avec le prince Constantin, il avait embelli cette résidence, que la duchesse allait bientôt transformer.
3. Allusion évidente à une expérience de physique essayée par Villoison, comme à ses louanges exagérées.
4. « Wohlgenährte Behaglichkeit. »
5. Petit bois attenant au parc de Tiefurt.
6. Le 29 août 1782. *Knebel's Nachlass*, t. I, p. 191.

enseignait, augmentèrent encore le respectueux attachement que lui avaient inspiré sa bonté habituelle et la bienveillante condescendance avec laquelle elle le traitait. La « petite correspondance », dont parle Anne-Amélie dans sa lettre à Knebel, nous offre un exemple curieux de l'indulgente complaisance qu'elle avait pour l'érudit et de la bonne grâce avec laquelle elle se rendait à ses désirs. Dès qu'elle eut fait mettre dans le bocage de Tiefurt les bustes qui devaient l'orner, Villoison, aspirant à être son poète officiel comme il était son professeur, lui offrit d'en faire les épigraphes — il feint de dire qu'elle le lui avait demandé. — Avec sa bienveillance naturelle elle accepta, et le lendemain il lui adressait une lettre datée de cinq heures du matin [1] dans laquelle se trouvaient, accompagnés d'une traduction, trois quatrains destinés aux bustes de Gœthe, de Wieland, de Herder [2], ainsi que

1. Lettre du mardi 18 juin 1782. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*. T. I, p. 97.

2. Vers pour M. Goethe :

Augusto et Musis carus, tractavit amores
Letiferos juvenis, fortia facta ducum,
Atque pari ingenio commissa negotia, nostrae
Maecenas aulae Virgiliusque simul.

Chéri d'Auguste et des Muses, il a traité avec le même génie les amours fatales d'un infortuné jeune homme, les grandes actions des anciens héros de l'Allemagne et les affaires d'état qui lui ont été confiées ; de la cour de Weymar il est tout à la fois le Mécène et le Virgile.

Pour M. Wieland :

Jupiter in terris dixisset voce Platonis :
Voce Wielandi diceret ipse Plato,
Maeoniusque senex, Ariostus, et ille sepultis
Qui salsas voces ingeniumque dedit.

Si Jupiter avoit voulu parler aux foibles mortels, il auroit pris la langue de Platon ; Platon, Homère, Arioste et l'ingénieux auteur qui a mis tant d'esprit et de bons mots dans la bouche des morts (Lucien auroient pris celle de Wieland, s'ils avoient voulu parler à l'Allemagne.

Pour M. Herder :

Grandiloquos reddit vultu et sermone Prophetas
Herderus, atque alto fervidus ore ruit.
Nec mortale sonat ; nec jam mortalis imago,
Cernis, ut ardenti numine plena micat !

Ses traits, son stile élevé, tout annonce un prophète sublime, un homme inspiré ; son éloquence se précipite et entraîne comme un torrent de feu. Non, son langage n'est point celui d'un foible mortel. Regardez son image : Vous y verrez étinceler les rayons de la divinité dont il est plein.

Les *Epistolae Vinariensés* (p. 71) ont *doctae* à la place de *nostrae* dans le troisième vers du quatrain fait pour le buste de Goethe.

trois distiques pour les bustes de l'abbé Raynal, du duc de Saxe-Meiningen et du cadet des enfants de Mme de Stein [1]. Mais une fois en verve, il n'était pas homme à s'arrêter si tôt ; il avait remis sa lettre au colonel Hendrich [2] ; peu après il en adressait une autre à cet officier dans laquelle se trouvait un quatrain destiné au portrait de la duchesse Amélie [3], qu'il désirait voir faire par le peintre Carvelle [4], ainsi qu'un distique pour le buste du prince Constantin [5].

Ce ne fut pas tout. Pour lui témoigner son estime, la duchesse résolut de faire faire aussi le buste de l'helléniste. On comprend, malgré la répugnance qu'il feignait d'éprouver « à laisser éter-

1. Pour M. l'abbé Raynal :

Quas Ligur invenit, perfudit lumine terras
Et notas Galli reddidit aemula mens.

Ce François, rival du génois Colomb, a éclairé et fait connoître le monde que le premier avoit découvert.

Pour Monseigneur le duc de Saxe-Meiningen (Georges) :

Principis egregii potuissem reddere vultum,
Si nobis hujus dextera docta foret.

Le portrait de ce prince seroit digne de lui, s'il m'avoit prêté sa sçavante main.

Pour le cadet des enfants de Mme de Stein :

Matrem cum puero voluissem pingere : Amori
Tunc primum in terris juncta Minerva foret.

Si j'avois peint la mère avec son fils, on auroit vu pour la première fois l'Amour avec Minerve.

2. Lettre s. d., mais probablement aussi du 18 juin. H. Düntzer, *op. laud.*, p. 100.

3. Tinctos ingenio scintillantesque benigna
Luce vides oculos ? talem Mavortius ipse
In gremio Veneris, talem, paeana canentes,
Brunsviaci heroes vibrant post praelia flammam.

Voyez-vous ses yeux que le feu du génie embrase et qui étincellent d'une lumière si douce ? Elle est allumée à la flamme des regards que lance le dieu Mars lorsqu'il se repose dans le sein de Vénus ou les héros de la maison de Bronswick, lorsqu'après la bataille ils entonnent l'hymne de la Victoire.

4. Jean-Baptiste Carvelle, établi successivement à Weimar et à Dresde, et connu seulement par la mention qu'en a faite Villoison.

5. Pour le buste de Mgr. le Pr. Constantin :

Mens bona conspicitur, formosi corporis hospes,
Gratior et grato Principis ore nitet.

On voit que c'est une belle âme qui habite ce beau corps, dont les charmes embellissent ceux de la vertu.

niser sa laideur », la joie que lui causa cette nouvelle et, dans la lettre de remercîment qu'il adressa à sa bienfaitrice [1] se trouvaient insérés deux nouveaux distiques, l'un destiné au buste de Mlle de Göchhausen [2], dame d'honneur de la reine, l'autre pour le buste de Knebel [3] qu'il aurait voulu voir revenir à Weimar. « Je prie, disait-il en finissant, M. Hendrich de croire que je suis incapable de l'oublier ; au premier moment d'*oestro*, je lui paierai mon tribut. » Je ne sais si Villoison tint parole, mais, s'il ne composa pas de vers en l'honneur du colonel Hendrich, il ne tarda pas à en faire d'autres. La première pièce lui fut inspirée par la reconnaissance du beau présent qu'Anne-Amélie, voulant sans doute récompenser son zèle, lui fit d'un chronomètre [4]. La seconde était destinée à son propre buste [5] où il était représenté « sans perruque », écrivait-il à Morelli [6], et « frisé en rond comme un abbé ».

1. Lettre s. d. « mercredi 9 heures », probablement du 19 juin. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 41 ; cf. *Correspondance inédite de Villoison avec la duchesse douairière Anne-Amélie de Saxe-Weimar*. (*Revue germanique*, t. V, 1909, p. 139.)

2. Pour le buste de Mlle Goechausen :

Maxima laus olli Musas habuisse faventes,
Major et Ameliae summum meruisse favorem.

Il suffirait, pour faire son éloge, d'observer qu'elle a toujours été la favorite des Muses ; mais ce qui est infiniment plus glorieux, c'est d'avoir mérité la faveur d'Amélie.

3. Pour mon ami, M. Knebel :

Knebelis ora vides : si mentem reddere posset
Sculptor et ingenium, nunquam discedere posses.

Vous voyez les traits de Knebel ; si le sculpteur avait pu rendre son âme et son esprit, vous ne pourriez pas partir d'auprès de ce buste.

4. Optassem potius veniens tua regna tulisse,
Perdere discedens, temporis indicium,
Ut felix potuissem horas numerare beatas,
Nunc infelices pellere mente miser.

J'aurais mieux aimé avoir en venant et perdre en partant ce fidèle indicateur des temps, pour pouvoir compter les heures de mon bonheur et laisser enfuir sans m'en apercevoir celles de mon infortune. Lettre s. d. *Briefe an Böttiger*, vol. II, n° 42. *Revue germanique*, t. V, p. 140.

5. O nimium felix, oculo si visa benigno,
Quo jam pectus adest, i, sequere, effigies.

O buste trop heureux, si on daigne t'honorer d'un regard favorable, va te placer et reste à jamais dans l'endroit où j'ai laissé mon cœur. *Revue germanique*, t. V, p. 142.

6. Lettre du 1er août 1782. « Elles viennent — les deux duchesses et le duc — de me faire peindre malgré moi, mais sans perruque ; car elles l'ont

Ces nouvelles marques de bienveillance de la duchesse Amélie portèrent au comble les sentiments de respectueuse affection qu'il éprouvait pour sa bienfaitrice, et l'on peut penser que lui, si naturellement porté à l'adulation, ne tarissait pas en éloges quand il parlait de cette princesse. Son entourage, ainsi que la duchesse régnante, ne lui inspiraient pas moins d'admiration. Les louanges, qu'il leur donne dans les lettres qu'il adressa, peu de temps après son arrivée à Weimar, à ses amis Knebel et Van Santen, en sont la preuve.

Madame la duchesse mère, écrivait-il au premier [1], est encore infiniment au-dessus des grands éloges que vous m'en aviez faits. Rien n'égale son génie et ses lumières, si ce n'est son amabilité, son affabilité et sa bonté. Vous ne m'aviez pas parlé de sa dame de compagnie, Mlle Giechausen [2], qui a tant de grâce et de délicatesse dans l'esprit, une si belle âme et tant d'attachement pour vous. J'ai l'honneur de faire souvent des soupers délicieux chez Madame la duchesse mère, qui les assaisonne de son esprit et de son enjouement, avec l'immortel M. Wieland, que j'aime autant que je l'admire, et c'est beaucoup dire. Quelquefois aussi il s'y trouve le sublime Herder, dont la physionomie porte l'empreinte du génie qui l'anime et le dévore, et l'aimable M. Seckendorf [3], qui a tant et si bien vu et observé, qui possède à fond la littérature ancienne, comme les littératures allemande, anglaise, françoise, italienne, espagnole et portugaise, et qui de plus a une fort jolie femme [4]. Mais dans votre cour vous en avez plusieurs de fort belles, par exemple Mlle Riedesel [5], Mlle Wolwarth [6] et, m'a-

bannie de mes portraits comme de ma tête », dit Villoison, parlant ainsi d'un portrait dont il n'est question dans aucune de ses autres lettres et attribuant au duc et à la duchesse ce qui était dû à l'initiative seule de la mère de Charles-Auguste.

1. Le 22 mai 1782. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 93.

2. Louise de Göchhausen, née à Eisenach en 1747, depuis 1782 dame d'honneur de la duchesse mère ; gaie, spirituelle et un peu contrefaite, elle est souvent désignée, dans la correspondance des hôtes de Weimar, sous le nom de Thusnelda, que lui avaient donné les frères Stolberg. A. Schöll, *Carl-August Büchlein*, p. 20.

3. « Le chambellan, M. Seckendorf, descendant du héros de ce nom et de l'auteur de l'*Histoire de la Réforme* ». Lettre à Van Santen du 2 juin.

4. Mme Seckendorf, née Sophie von Kalb, mariée le 25 octobre 1779.

5. « La belle et vertueuse Frédérique de Riedesel, vraiment digne par ses talents, ses connoissances et ses vertus d'être... la dame d'honneur de la duchesse régnante. » *Ms.* 943, fol. 75.

6. Maria-Henriette von Wöllwarth, venue à Weimar en 1775 comme demoiselle d'honneur de la duchesse Louise ; le 30 septembre 1782, elle épousa le chambellan et grand forestier Otto-Joachim-Moritz von Wedel.

t-on dit, Mme Werther [1], qui doit revenir incessamment, Mme Stein [2] et Mme Schardt [3], qui ont tant de lumières et de connoissances, et avec lesquelles on peut s'entretenir des choses les plus sérieuses et les plus profondes. Quelle cour instruite dans les lettres et dans les arts ! Elles suivent l'exemple de Mme la duchesse régnante, qui a tant de connoissances en tout genre et qui apporte autant de soin à cacher sa supériorité et ses avantages qu'on en apporte ordinairement à les montrer. J'ai vu très peu de femmes qui aient l'air si noble, si imposant et si majestueux. En la voyant on reconnoît tout de suite une souveraine.

On peut bien penser que Villoison n'avait pas oublié le duc dans cette lettre d'éloges, et il n'éprouvait d'embarras que pour exprimer à son ami « combien il étoit confus des bontés excessives » dont l'honorait Charles-Auguste ; mais il tenait aussi à ce qu'on sût ce qu'il pensait de lui et de son entourage.

Je n'entreprendrai point de vous peindre, écrivait-il encore à Knebel [4], les transports de l'admiration, du respect et de la reconnoissance que je dois à Monseigneur le Duc à tant de titres et dont mon cœur sera éternellement pénétré. J'oserai seulement vous supplier, quand vous aurez occasion d'écrire à leurs Altesses Sérénissimes ou à votre aimable et spirituelle amie Mlle Giechausen, de me rendre le service d'être l'interprète de mes sentiments. Il faut toute l'énergie de votre langue et la richesse de la grecque pour les rendre dans toute leur force. C'est à vous, cher ami, que je suis redevable des bontés qu'on a pour moi. Je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez rendu le service le plus important en me présentant à Monseigneur le Duc, en me recommandant fortement à Madame la Duchesse mère, qui a pour moi des attentions dont *je suis* [5] confus et pénétré.

En terminant, Villoison annonçait à Knebel que la duchesse

1. Émilie von Münchhausen-Steinsdorf, femme de chambre de la duchesse mère, avait épousé, pendant l'été de 1775, le chambellan et écuyer Christian-Ferdinand von Werther-Beichlingen ;' elle avait inspiré au duc une profonde admiration ; c'est le type de la « belle comtesse » de *Wilhelm Meister* ; elle demeurait d'ordinaire à Neunheiligen.

2. Charlotte-Albertine-Ernestine, fille du maréchal de la cour von Schardt, née à Weimar le 25 décembre 1742, et dame d'honneur de la duchesse douairière, épousa le 8 mai 1764 le chambellan, plus tard grand écuyer, baron von Stein, dont elle eut sept enfants.

3. Sophie von Bernstorff, née à Hanovre le 27 novembre 1755, épouse du conseiller intime de gouvernement Ernst von Schardt, frère de Mme von Stein.

4. Même lettre, p. 95.

5. Il y a dans le texte « nous sommes », Villoison parlant à la fois en son nom et en celui de M. et de Mme Carvelle dont il sera question plus loin.

Amélie apprenait le grec, puis il faisait l'éloge d'Einsiedel [1], « homme qui a infiniment d'esprit, de goût et de connoissances », et rappelait combien il avait à se louer des « honnêtetés de Monsieur le grand Maréchal, de Monsieur le Maréchal de la cour et de toutes les personnes qui la composent ». Parmi celles-ci, il citait en particulier M. Stein [2], son « ancienne connoissance », le directeur du gymnase de Weimar, M. Heinzius, « fort habile homme », « M. Schmid », un des bibliothécaires, « qui parle très bien italien, ainsi que M. Jagemann [3] ». On comprend que Villoison, qui avait fait de la langue italienne une étude approfondie, fût enchanté de rencontrer deux savants qui la possédassent aussi bien que Schmid et Jagemann, le maître d'italien de la duchesse douairière.

On peut être surpris de ne pas trouver dans cette longue énumération le nom de Gœthe ; mais l'oubli était purement fortuit ; Villoison connaissait et admirait, autant qu'il pouvait le faire, le grand poète. Il le cite à côté de Herder dans sa lettre à Van Santen, et, écrivant quelque temps après [4] à la duchesse mère, il en parlait dans les termes les plus élogieux. « J'ai passé hier une soirée délicieuse avec Monsieur Gœthe ; une seule de ses paroles et de ses réflexions suffit pour confirmer la grande réputation dont il jouit à si juste titre, et la haute idée que je m'en étois formée. Si l'immortel *Roué* m'avoit averti qu'il alloit à Tiefurt, j'aurois eu l'honneur de l'y suivre et de vous faire ma cour. »

On le voit, Villoison fréquentait dans le monde des écrivains de Weimar, comme dans celui de la cour ; mais il fréquentait surtout chez la duchesse mère, « dont le moindre mérite, dit-il [5], est d'être fille, sœur, femme et mère d'un duc régnant, nièce du roi de Prusse, des reines douairières de Suède et de Danemark ». Il était plein d'admiration pour les connaissances que possédait

1. Villoison écrit « Hinsiedel ». — Friedrich Hildebrand von Einsiedel, né près d'Altenbourg en 1750, page, puis chambellan de la duchesse mère, auteur de comédies jouées sur le théâtre de la cour.

2. Le baron de Stein avait accompagné le Duc à Paris, où Villoison l'avait connu.

3. Chargé depuis 1775 de la direction de la Bibliothèque ducale. W. Wachsmuth, *Weimars Musenhof*. Berlin, 1844, p. 50.

4. Probablement le 19 juin. *Revue germanique*, t. V, p. 140. Düntzer, qui cite (*Zur deutschen Literatur*, t. II, p. 94, note) ce passage, a voulu reconnaître Wieland dans « l'immortel roué ».

5. Lettre à Van Santen du 2 juin 1782.

cette princesse « dans la littérature allemande, italienne, angloise et françoise, la physique et les mathématiques ». Le goût qu'elle avait pris au grec eût suffi d'ailleurs pour le gagner. « Elle s'y livre, écrivait-il assez plaisamment à Van Santen, avec le zèle, la patience et le courage que les héros de son illustre maison de Brunswick apportent dans le champ de bataille. »

La bienveillance du duc, la liberté entière qu'il lui laissait, l'accueil qu'il fit au peintre Carvelle et à sa femme avaient achevé de gagner et de séduire Villoison ; il se plaisait dans cette cour charmante et lettrée où « il n'y avoit pas jusqu'aux dames d'honneur qui ne fussent fort éclairées et avec lesquelles on pût parler des matières les plus sérieuses ».

*
* *

Le séjour qu'il fit à Weimar n'interrompit en rien aussi ses études. « Au milieu des délices d'une cour charmante, écrivait-il à Morelli [1], je travaille fortement et j'ai toute ma liberté et tout le temps nécessaire. » La Bibliothèque ducale avec ses soixante mille volumes dont le duc lui laissa l'entière disposition lui fournit les moyens de se livrer sans entrave, comme à Venise, à sa passion pour l'étude. Il en commença aussitôt l'examen. « Il y en a, écrivait-il le 3 août à Hennin [2], un très grand nombre que je n'ai jamais vus, et que je voudrois pouvoir dévorer tous à la fois. » Il s'attacha de préférence, « d'après le conseil et l'exemple de Leibnitz », aux opuscules, pièces volantes et dissertations ; mais ce qui, dès le premier jour, n'attira pas moins son attention, ce furent « les notes, conjectures, corrections inédites et variantes des manuscrits de France, d'Italie, que les Scaliger, les Heinsius et une vingtaine de critiques de cette force avoient écrites en marge des auteurs grecs et latins qu'ils avoient possédés [3] ». Il en fit un dépouillement soigneux et entreprit de les publier. Telle fut l'origine des *Epistolæ Vinarienses*, qui parurent à Zurich après son départ de Weimar [4], et auxquelles

1. Lettre du 1er août 1782. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
2. *Correspondance de Hennin*, V, n° 29.
3. Lettre à Hennin du 10 décembre 1782. *Correspondance*, V, n° 30.
4. *Epistolæ Vinarienses, in quibus multa græcorum scriptorum loca emendantur ope librorum ducalis Bibliothecæ et cura* Io. Bapt. Casp. d'Ansse de Villoison. Turici, 1783, 4°.

il donna ce titre significatif, parce que, en tête de chacun des trois recueils de commentaires, est placée une épître adressée respectivement à la duchesse Amélie, à Wieland et au duc, à qui il les a dédiés.

Ce furent les notes trouvées sur les marges d'un exemplaire de la seconde édition des *Dionysiaques* qui avait appartenu à Meursius[1], notes destinées d'abord au *Museum Turicense* que, en attendant sa moisson littéraire sur le mont Athos, il offrit le 30 juillet 1782 à la duchesse Amélie. On peut être surpris de ce présent si peu fait, il semble, pour une princesse ; mais Villoison était helléniste, et la duchesse, il a eu soin de le rappeler, apprenait en ce moment même le grec avec lui. De ces corrections — elles se rapportent à dix-huit des quarante-huit livres du poème de Nonnus [2] — je me bornerai à remarquer qu'elles éclaircissent nombre de passages obscurs ; mais je crois devoir m'étendre plus longuement sur l'épître dédicatoire en latin [3] qui les précède et dont il s'empressa, afin d'être sûr qu'elle ne l'ignorerait pas, d'envoyer une longue analyse en français à sa protectrice [4].

Avec les années le célèbre érudit n'avait rien perdu de son penchant à la flatterie, et les qualités personnelles de la mère du duc, la bienveillance qu'elle témoignait à Villoison offraient une ample matière aux éloges et devaient l'encourager à en combler cette princesse. Il n'y manqua pas. Il rappelle avec complaisance le goût d'Anne-Amélie pour la peinture et la musique, les sciences physiques et mathématiques, sa connaissance approfondie de l'anglais, de l'italien et du français, qu'elle possédait aussi bien que l'allemand, enfin le zèle avec lequel elle s'était, à son instigation, mise à apprendre le grec, études dans lesquelles elle déployait la puissance, le courage et la constance, ainsi que l'ἀγχίνοιαν et l'εὐστοχίαν [5] d'un esprit pénétrant et sagace, dont les princes d'Este et de Brunswick, ses illustres ancêtres, avaient donné tant d'exemples dans les combats, comme en protégeant les lettres et les savants.

1. Lettre à Van Santen, s. d. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 244, n° 3.
2. « Emendationes in Nonni Dionysiacorum librum primum.... XLVIII. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 11-24.
3. « Serenissimæ principi Annæ Amaliæ, Caroli Augusti serenissimi ducis Saxo-Vinariensis feliciter nunc regnantis matri. S. P. D. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 5-10.
4. *Revue germanique*, t. V, p. 141.
5. « La vivacité et la justesse ».

Ne pouvait-elle pas d'ailleurs revendiquer quelque chose des louanges que Nonnus a données dans son poème au vainqueur des Indes et au chef de l'antiquité héroïque, elle qui, semblable au fils de Sémélé, était née au milieu des foudres de la guerre, avait grandi entourée des lauriers de la victoire, et qui, de quelque côté qu'elle portât ses regards, ne voyait que des triomphes, qu'elle contemplât ses aïeux, ses frères, ses oncles de Brunswick ou son oncle maternel, l'Achille et l'Homère, en même temps que le Solon et le roi, de la Prusse, le grand Frédéric. Tout à elle du fond de l'âme et éternellement reconnaissant des faveurs qu'il lui devait, il lui dédiait ces commentaires, écrits dans le palais et sous la protection de son illustre fils, enrichis et complétés grâce aux volumes et aux ressources de la belle et riche bibliothèque de Weimar. Ne pouvait-il pas, au milieu des loisirs que lui avait faits un dieu, s'écrier avec le poète que nulle autre part il n'avait rencontré des divinités aussi propices? Car il n'est rien au-dessus du génie naturellement sublime et élevé, embelli encore par le culte des lettres et poli par les arts, de cette grandeur d'âme suprême et vraiment royale de la duchesse mère, de son auguste fils, de sa bru non moins auguste, qui couvrait du voile de la modestie et cachait ses grandes vertus et les éminentes qualités de son esprit et de son cœur, ses vastes connaissances, et son habileté dans les arts libéraux et les belles-lettres, avec le même soin que les autres en mettent à les montrer. Il était impossible de rien ajouter à l'humaine bonté, à la grâce, à l'affabilité de la duchesse Amélie, que tant de fois il avait éprouvées et qu'il éprouvait tous les jours, comblé de bienfaits dans cette cour savante, qui, ornée des Gœthe, des Wieland, des Herder, des Seckendorf et de tant d'autres génies, brillante des lumières les plus éclatantes de l'Allemagne, peut être comparée à l'Alexandrie des Ptolémées et à la Florence des Médicis, et où, inspiré par elle dès sa plus tendre enfance, son noble fils avait reçu avec son sang généreux la science et l'amour des lettres et des savants, non moins que de l'équité et de la justice.

Et il terminait en faisant l'historique des éditions de Nonnus et des corrections qu'il publiait.

Les notes sur les *Dionysiaques* avaient été apportées de Venise [1] ; mais Villoison trouva dans la Bibliothèque ducale l'occasion d'en recueillir de plus nombreuses et de non moins curieuses ; on comprend aussi qu'au lieu de songer à partir il ait prolongé son séjour à Weimar. « Villoison reste encore chez nous, écrivait le 29 août 1782 la duchesse douairière à Knebel [2], et l'on ne sait quand il s'en ira. Le printemps prochain il fera une

1. Lettre à Wyttenbach du 20 juillet 1782.
2. Knebel's *Literarischer Nachlass*, t. I, p. 191.

promenade sur le mont Athos ; heureux mortel, qui peut ainsi rendre visite à ses amis défunts ! » Tout en pensant à ce voyage lointain, Villoison poursuivait ses recherches érudites dans les vieilles éditions des classiques et les livres de critique de la Bibliothèque ducale ; elles le charmaient et le firent différer de plus en plus son départ.

Mais ses recherches dans la Bibliothèque ducale et les distractions de la cour interrompaient à peine ses relations avec ses correspondants de France et de Hollande. Il avait d'ailleurs à leur donner de ses nouvelles et à les informer de ses recherches et de ses trouvailles. Au mois de juin, nous l'avons vu en entretenir Van Santen ainsi que de l'existence si agréable qu'il menait à la cour. Six semaines plus tard, il faisait part aussi très longuement à Wyttenbach [1], dès son arrivée à Weimar, de la vie agréable qu'il menait au milieu d'une cour lettrée, des découvertes qu'il avait faites dans la Bibliothèque ducale et des notes et des remarques sur les *Dionysiaques* qu'il allait publier à Zurich et dont il le priait de rendre compte dans sa revue. « Avoit-il parlé de son épître à Lorry ? » Approuvait-il les explications qu'il y avait données ? Il le priait de faire ses compliments à ses amis de Hollande et en particulier à Van Santen, « dont les vers latins lui avoient fait tant de plaisir », et il terminait en lui demandant suivant son habitude de lui acheter des livres — il lui en donnait une longue liste — dont il avait un pressant besoin.

Quelques jours après, il adressa presque en même temps une lettre à Hennin et à Morelli. Il n'avait pas attendu jusque là pour écrire en France et à Venise ; dès son arrivée, il lui avait fallu demander à Genêt et au comte de Vergennes, avec la permission de s'arrêter à Weimar, la continuation de la subvention [2] qui lui était allouée, et il avait chargé le premier de donner de ses nouvelles à Hennin. Il l'informait maintenant directement [3] des recherches qui le retenaient dans la capitale de Charles-Auguste, en ajoutant qu'il n'avait pas renoncé à son voyage en Grèce, auquel, il le savait, son protecteur tenait non moins que lui.

1. Lettre du 20 juillet 1782 déjà citée.
2. Le Roi lui avait continué dans son voyage d'Allemagne, écrivait-il à Wyttenbach le 20 juillet 1782, le traitement annuel de deux mille écus qu'il lui faisait à Venise.
3. Lettre du 10 décembre 1782. *Correspondance de Hennin*, V, n° 29.

Bien avant le mois d'août aussi il s'était rappelé au souvenir de Morelli. Dans les lettres qu'il avait, dès son arrivée à Weimar, adressées aux frères Coleti, ses hôtes de Venise et ses éditeurs, il n'avait pas oublié, on le pense bien, son fidèle correspondant. C'est à lui maintenant [1] — « les frères Coleti n'ayant pas trop l'usage de répondre aux questions qu'on leur faisoit » — qu'il demande les renseignements dont il avait besoin et c'est lui qu'il charge de ses compliments pour les amis de Vénétie avec lesquels il avait été en relation, le commandeur Farsetti, Zustiniani — « il n'oublieroit jamais les obligations immenses qu'il lui avoit » — Arnaldi, M. Zen[o], « possesseur d'une belle bibliothèque », les frères Coleti, Mme Cornero [2], enfin tous ceux qui voulaient se souvenir de lui. Inutile de dire qu'il lui parlait longuement de ses recherches dans la Bibliothèque ducale et de la publication qu'il se proposait de faire des notes qu'il y avait trouvées.

Mais en même temps que Villoison entretenait des relations avec la Hollande, la France et l'Italie, il cherchait à s'en créer de nouvelles à Weimar même ou dans les villes voisines. Il en avait depuis longtemps avec les érudits de Leipzig dont il avait connu plusieurs à Paris. Profita-t-il du voisinage pour aller les voir? Je ne sais, mais il semble avoir eu au moins l'intention de le faire. Déplorant dans une lettre du mois d'avril 1784 [3] la mort prématurée de Ludwig, il disait que le jeune professeur « avoit eu la bonté de lui offrir l'hospitalité à Leipzig ». Mais si Villoison ne se rendit pas dans cette ville, il nous apprend lui-même qu'il alla visiter Iéna et ses savants. Le voyage eut lieu vers l'automne; il en fut enchanté. Tout lui plut dans « l'Alexandrie de l'Allemagne », son site, ses habitants, m is surtout la société de ses doctes professeurs. « Les environs de Iéna sont charmants, délicieux, écrivait-il à Van Santen [4]; les promenades sur les bords de la Saale sont aussi belles que tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Italie; les femmes belles, la nation bonne, obligeante. » Le duc avait voulu le loger au château; mais il préféra l'hospitalité que lui

1. Lettre à Morelli du 1er août 1782 déjà citée.

2. « Elle n'a pas répondu, disait-il, aux trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire. Je vous prie de lui en faire mes reproches. »

3. Lettre du 19 avril à la duchesse Amélie. *Revue germanique*, t. V, p. 148.

4. Lettre du 8 décembre 1782. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 244. — Cf. Lettre à Morelli du 24 novembre 1782.

offrait un de ses anciens amis, le savant Griesbach, qu'il avait connu autrefois à Paris, « un des hommes les plus vertueux, les plus honnêtes, les plus modestes et les plus profondément versés dans la critique du Nouveau Testament ». On comprend quelle joie Villoison eut à le revoir ; il ne fut pas moins « content » de faire la connaissance de son beau-frère, M. Schütz, l'éditeur d'Eschyle, dont le caractère, la douceur et les vertus le ravirent. Il fut charmé par le spectacle de la vie de famille de l'helléniste, des rapports excellents qu'avaient entre eux — il parlait encore de Grüner et de l'orientaliste Döderlin — les professeurs de Iéna, qui vivaient, dit-il, dans la plus étroite union, « bien différents de ceux de Gœttingue qui se déchirent comme des serpents enfermés dans le même sac ». Il conserva de son séjour dans la petite ville universitaire un souvenir ineffaçable. Vingt ans après, il faisait prier Böttiger [1] de dire à Griesbach « qu'il n'oublieroit jamais les quinze jours qu'il avoit passés à Iéna ».

On regrette que Villoison n'ait point entretenu Van Santen de ses relations avec les écrivains et les savants de Weimar aussi longuement qu'il l'a fait pour ceux de Iéna. Il ne lui a parlé, et comme en passant, que de l'orientaliste Weber, son « intime ami, qu'il appelle ailleurs un des des hommes les plus profondément savants et les plus véritablement modestes de l'Allemagne [2] ». Il demandait pour lui le titre des versions hollandaises de la Confession d'Augsbourg, dont cet érudit faisait alors l'histoire. Mais il s'est presque borné à citer à Van Santen le nom des grands écrivains réunis alors à Weimar, sans lui parler des rapports qu'il avait avec eux et avec les divers personnages de la cour. Dans une lettre à Knebel, nous l'avons vu [3], il disait n'avoir qu'à « se louer des honnêtetés de toutes les personnes qui la composoient », et il eut avec plusieurs d'entre elles des relations assez étroites ; on le trouve encore, en 1785, en correspondance [4] avec le maréchal du palais, le baron de Klinkowström, et avec Mlle de Riedesel, dame d'honneur de la duchesse mère, « à

1. Lettre à Hase du 12 novembre 1801. *Briefe an Böttiger*, *ms.* 73, n° 15.
2. Lettre à la duchesse Amélie du 9 juillet 1784. *Revue germanique*, t. V, p. 150.
3. Lettre du 22 mai 1782. Voir plus haut, p. 227.
4. Lettres à la duchesse Amélie des 1er juin 1783, 9 juillet 1784 et 7 avril 1785.

laquelle il avoit tant d'obligations ». Ce fut elle, écrivait-il [1], qui eut la bonté de lui donner les « Observations » de son cousin « sur le Levant ». J'ai cité plus haut le passage d'une lettre où Villoison entretenait la duchesse Amélie de la « soirée délicieuse » qu'il avait passée avec Gœthe. Il eut d'autres occasions de voir et de rencontrer le grand poète. On a supposé qu'il pouvait être question de l'érudit français dans un billet du commencement d'août, adressé par Gœthe à Mme de Stein [2], et dans lequel il dit que, si la chose est à la convenance de la duchesse, il l'invitera pour la soirée. C'est bien de Villoison au moins qu'était la silhouette, envoyée vers cette époque à Lavater par le poète, et dont il avait traduit en français la légende [3]. Mais si ces lettres de Gœthe témoignent des relations qu'il dut avoir avec Villoison, leurs rapports n'eurent jamais, on peut l'affirmer, aucun caractère d'intimité. On peut en dire autant des relations de l'helléniste avec Herder; sans doute il eut bien des occasions de rencontrer l'illustre penseur; mais, s'il cite toujours son nom avec admiration [4], il ne pouvait juger de son mérite que par ouï dire, et le caractère, le genre de vie de Herder, ne permettaient guère qu'il s'établît des rapports étroits entre lui et Villoison. Tout autres furent ceux du savant français avec Wieland.

*
* *

Hôte habituel de Tiefurt [5], Villoison ne pouvait manquer d'entrer de bonne heure en rapport avec Wieland, le poète favori de la duchesse mère; l'auteur d'*Agathon* avait fait dès les premiers jours de son arrivée la connaissance de l'érudit français, et il

1. Lettre à la duchesse Amélie du 7 avril 1785. *Revue germanique*, t. V p. 153. Il s'agit des *Remarques d'un voyageur moderne au Levant*. Amsterdam, 1773, in-8°.

2. Gœthe's *Briefe an Frau von Stein*, t. II, p. 67.

3. Lettre du 23 août 1782. Gœthe's *Briefe an Frau von Stein*, t. II, p. 71.

4. On a vu plus haut les quatre vers élogieux qu'il fit pour son buste. Dans une note insérée deux ans plus tard dans les *Recherches sur les mystères du paganisme* de Sainte-Croix, il l'appelle « l'un des plus beaux génies de l'Europe, et l'un des hommes les plus éloquents, les plus philosophes et les plus savants de l'Allemagne. »

5. « Je suis allé à cheval à Tiefurt, écrivait Gœthe le 10 septembre, 1782,... Villoison bavardait. » *Briefe an Frau von Stein*, t. II, p. 77.

avait porté sur lui le jugement le plus favorable. Villoison ne jugea pas moins favorablement de Wieland et, gage des bonnes relations qui s'étaient établies entre eux, et, comme un « monument de leur amitié », il lui dédia, le 15 novembre 1782, les variantes que Heinsius avait proposées sur les vingt-quatre livres de l'*Odyssée* [1], ainsi que quelques corrections aux *Œuvres et Jours* d'Hésiode [2] qu'il avait trouvées à la Bibliothèque d'Iéna [3]. L'épître latine dans laquelle il lui en faisait hommage nous donne un nouvel exemple du penchant inné du célèbre helléniste pour la flatterie et de l'habileté qu'il y mettait [4]; mais elle offre un autre genre d'intérêt : elle nous montre quelle idée Villoison se faisait de l'un des représentants les plus illustres de la littérature allemande contemporaine.

La connaissance que Wieland avait de l'antiquité classique devait le recommander à l'estime et à l'admiration de l'humaniste français. Dans quels termes élogieux aussi il parle de cet « ami si cher, ornement et lumière de Weimar, heureux imitateur d'Homère, interprète érudit d'Horace, dont la postérité reconnaissante, alors même que la langue allemande aurait cessé d'être en usage, conservera pieusement les écrits, modèles de grâce, de douceur, d'une abondance de mots et d'une richesse de mètres jusqu'ici inconnues, qualités qui ont déjà valu à Wieland la réputation et la gloire, et lui assurent à jamais une renommée immortelle et un éternel honneur [5]. »

Et, après avoir souhaité au grand écrivain un interprète aussi habile qu'il l'avait été pour les épîtres d'Horace — Villoison pouvait savoir à quel point le poète allemand se plaignait de ses traducteurs français [6], — il le félicitait d'avoir, dans ses savants

1. « Variæ lectiones in Odysseæ librum primum,... in librum XXIV. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 40-60.

2. « Variæ lectiones in Hesiodi Opera et Dies. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 60-62. Il y joignait en appendice une correction à un vers de l'hymne à Cérès, que Schütz, « l'honneur de l'Université de Iéna », lui avait communiquée pendant son séjour dans cette ville.

3. Lettre à Morelli du 24 novembre 1782.

4. « Epistola ad Cl. Wieland, aulæ Saxo-Vinariensis a consiliis. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 27-39.

5. *Epistolæ Vinarienses*, p. 27.

6. Dans une lettre du 16 février 1785, entre autres, Wieland se plaint des « misérables traductions » qu'on avait données en France de ses écrits. *Wieland's Briefe an Sophie von La Roche*, p. 259.

commentaires, révélé les secrets de la cour si vantée d'Auguste, « cour cependant bien inférieure en réalité à celle de l'Auguste de Weimar, si on prenait en considération les qualités morales du prince et son véritable amour pour les lettres et les lettrés ».

Quiconque, poursuit Villoison dans un véritable accès de lyrisme [1], a visité Weimar, cette Athènes saxonne, s'est promené sur les bords enchantés de l'Ilm, aux eaux vives de laquelle, comme à celles de la fontaine de Piérie, les poètes viennent se désaltérer, qui s'est récréé à l'aspect riant du Tiefurt de Weimar [2] et à la vue de la déesse qui fait l'ornement de cette délicieuse demeure, qui a été témoin du crédit, du bien-être, des honneurs, lesquels sont ici le partage des poètes, celui-là ne pourra jamais se plaindre, comme autrefois Ovide, que les poètes aient cessé d'être le souci des dieux et des rois, que leur majesté ne soit plus sacrée, ni leur nom vénéré [3]. Quiconque aura vu le bonheur de ceux à qui il a été donné de contempler les vertus de notre Auguste, de sa digne épouse et de sa noble mère, a été reçu dans l'intimité de ces princes et de ces princesses, dont l'humaine condescendance s'abaisse jusqu'à leurs inférieurs ou plutôt les élève à eux, celui-là ne trouvera pas avec Horace qu'il y a je ne sais quelle amertume dans l'amitié des grands.

Rappelant ensuite que Wieland avait — un de ses plus grands titres de gloire — été choisi par la duchesse Amélie pour achever l'éducation du futur duc régnant :

Qui en eût, s'écrie-t-il [4], été plus digne que toi, dont le gracieux génie rend la science et la vertu aimables, toi à qui les Charites et Vénus elles-mêmes accordent, avec la douceur et l'enjouement, l'éclat du langage, et qui, reconnaissantes des éloges que tu leur avais donnés dans tes poèmes des *Grâces* et du *Jugement de Pâris*, ont paré de toutes les élégances ton style, lequel brille également exempt d'obscurité et de rudesse, plein de sages ornements, comme sans vulgarité.

L'infatigable louangeur passe alors en revue les divers écrits de Wieland, en accompagnant des éloges les plus exagérés et en mêlant un peu à l'aventure les œuvres les plus diverses de nature et de valeur de cet écrivain, si varié et si abondant, « en qui

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 28.
2. Tiefurt, résidence favorite de la duchesse Amélie.
3. Cura Deum fuerant olim Regumque poetæ
. . . . . .
Sanctaque majestas et erat venerabile nomen
Vatibus. *Ars amandi*, lib. III, v. 405.
4. *Epistolæ Vinarienses*, p. 29.

l'Allemagne voyait revivre plusieurs des plus grands poètes et des plus beaux génies du passé ».

Dans ton *Diogène* et surtout dans ton *Histoire des Abdéritains* [1], tous reconnaissent le rival de Lucien ; dans *Agathon*, le génie de Platon, dont l'imitation se manifeste en tous tes écrits ; dans ton *Araspe et Panthée*, Xénophon et notre Fénelon ; dans ton poème du *Sacrifice d'Isaac* [2], Homère ; dans tes odes sublimes sur *Dieu* et sur l'*Amour*, la pompe de Pindare ; dans ton *Anti-Ovide*, les *Remèdes d'Amour* du poète latin ; dans ton poème de la *Nature des choses*, œuvre enthousiaste de ta dix-septième année, qui vivra aussi longtemps que la nature elle-même, l'émule de Lucrèce ; dans tes *Épîtres des morts aux vivants* et dans tes *Épîtres morales*, Lucien, Pope et le jeune Racine ; dans tes vers sur le *Printemps*, Thomson ; dans tes contes, Hamilton, Boccace, notre La Fontaine et Crébillon le jeune ; dans le *Don Silvio*, Cervantes. Enfin tu as rendu aux Allemands Bernardo Tasso et, qui plus est, l'Arioste avec ton immortel *Obéron*, dont la grâce poétique, la finesse, l'infinie diversité, offrent aux yeux exercés un objet toujours nouveau d'admiration, beautés qui échappent aux sens émoussés des lecteurs vulgaires, comme celles de tes *Sympathies*, de ton *Cyrus*, portrait d'un prince juste et bon, de ton *Histoire des rois du Scheschian*, où tu as exposé à nos yeux, comme dans un miroir d'or [3], la vie de tant de princes bons ou méchants. Dans l'*Amadis*, qui t'appartient en propre, dans ton *Idris*, poème si plein de grâce, de gaîté et de charme, tu as rivalisé avec l'Homère de Ferrare dans l'emploi élégant et ingénieux des stances *in ottava rima ;* de même, dans ton *Alceste*, tu as égalé la douceur et l'harmonie de Métastase, malgré l'infériorité de l'idiome dont tu te servais, mais que tu as su, avec quelques autres poètes de génie, rendre plus harmonieux, plus nombreux, plus riche et plus doux.

Tant d'éloges — j'en ai supprimé une partie —, qui indignaient presque celui qui en était l'objet [4], ne parurent pas encore suffisants à Villoison. Non content de montrer dans Wieland le disciple des Grecs et des Latins, des Italiens et des Français, et même des Anglais, dont il avait rendu le Shakespeare accessible à ses compatriotes, il voulut, ignorant ou oubliant à dessein les attaques dont avaient été l'objet ses *Contes comiques*, faire aussi

1. Ceci est une adaptation résumée plus qu'une traduction de Villoison.
2. *L'épreuve d'Abraham* (*Der geprüfte Abraham*).
3. Allusion au titre du roman de Wieland : *Der goldene Spiegel oder die Könige des Scheschian.*
4. Lettre du mois de mai 1782 à Gleim. *Ausgewählte Briefe von C. M. Wieland*, t. III, p. 346.

de Wieland un précepteur de vertu et de courage, un maître dans l'art de vivre et d'écrire, et non seulement un grand prêtre des Muses et des Grâces, mais encore, comme il l'avait été dans plusieurs de ses écrits et surtout dans les *Sentiments d'un chrétien*, un noble interprète de la religion la plus auguste. Et, cédant une fois encore à son penchant pour la flatterie, et renchérissant sur les éloges qu'il lui avait déjà donnés [1] :

Qui a pénétré plus avant que toi dans les retraites les plus intimes de l'esprit humain, dont tu as si élégamment entrepris l'*Histoire secrète* ? Qui sait mieux s'emparer de l'esprit des lecteurs, les exciter et les émouvoir à sa guise ? Qui sait distinguer aussi bien ce qui convient dans chaque circonstance, approprier mieux son langage à la condition de chaque personnage ?

Puis, passant l'un après l'autre en revue les divers écrivains que Wieland avait pris pour modèles, il s'attachait à montrer à quel point le poète allemand était parvenu à imiter ou à s'assimiler leurs qualités maîtresses. Des œuvres, comme la *Musarion*, « à laquelle aucune nation ne saurait opposer rien de semblable ou d'égal », offraient aux yeux charmés de l'apologiste un résumé de toutes les qualités littéraires ; Wieland y avait égalé les plus grands poètes ou prosateurs, ou plutôt il les avait surpassés. Dans son enthousiasme, Villoison n'hésite pas à le mettre entre autres au-dessus de Lucrèce, de Fontenelle et d'Algarotti [2].

Si les ouvrages écrits en allemand, — réflexion qui commençait, on le sait, à n'avoir plus de raison d'être, — n'étaient pas renfermés dans les bornes étroites de la Germanie, mais étaient compris et par suite lus par toutes les nations, tu recueillerais de tout autres fruits de ta gloire et tu atteindrais à l'immense réputation de notre Voltaire, que tu surpasses, dans la connaissance des langues grecque et latine, des croyances et de la philosophie antiques.

Ce n'est pas encore tout ; confondant les temps et affectant de ne voir dans Wieland que l'écrivain formé sous la discipline sévère de l'austère Bodmer, « le patriarche des écrivains allemands », Villoison le proclamait exempt des défauts qui déparaient la littérature contemporaine : recherche de l'esprit, clinquant,

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 31.
2. *Epistolæ Vinarienses*, p. 33.

enflure ou rudesse de style, inventions monstrueuses des poètes allemands, qui se croyaient des Shakespeare [1], licences poétiques, obscures divagations, etc. Wieland avait su éviter tous ces défauts, et « son style pur et chaste dans sa beauté naturelle, fleuri, élégant dans l'éclat des mots, mesuré et abondant sans être diffus ou prolixe, coulait, clair et limpide, tel qu'une onde transparente à l'ombre des forêts verdoyantes qui l'ombragent ».

L'amplification était complète; si elle fait sourire par son exagération, on la lit néanmoins non sans plaisir, tant elle est écrite dans un latin élégant, fleuri, abondant, qui fait oublier l'incompétence de Villoison à juger les œuvres de Wieland. Il pouvait parler avec plus de vérité de la vie simple et presque patriarcale de l'écrivain allemand, « plus grand peut-être dans son existence privée que comme poète [2] »; il le peint également bon fils, bon mari et père tendre, dans la retraite charmante où, exempt d'ambition et d'envie, on le voyait, fatigué des travaux du jour, après avoir déposé les couronnes qui lui ceignaient le front, se délasser le soir au milieu du cercle gracieux de ses enfants, dont chaque année presque venait, comme de ses ouvrages, accroître le nombre, recevant à l'ombre des arbres qu'il avait lui-même plantés leurs douces caresses et prenant part à leurs jeux. On voit que, si Villoison était pour lui-même assez indifférent aux joies de la famille, il savait néanmoins les décrire et les vanter chez les autres.

Il était inévitable que Charles-Auguste eût sa part des éloges que Villoison distribuait d'une main si prodigue; lui aussi reçut une épître dédicatoire et lui aussi vit ses mérites glorifiés par la plume louangeuse de l'érudit français. Mais Villoison ne se contenta pas d'adresser à ce prince une simple épître; comme il l'avait fait pour la duchesse Amélie et pour Wieland, il lui fit hommage d'un recueil d'observations faites sur les belles éditions grecques que renfermait la Bibliothèque de Weimar [3], et de remarques qu'il avait relevées sur les marges de ces curieux volumes: notes de Scaliger sur les commentaires qu'Hipparque de Bithynie et Achille Tatius avaient faits des *Phénomènes* d'Aratus

1. On croit entendre ici un écho des critiques dont le *Gœtz* de Gœthe et les imitations qui en furent faites avaient été l'objet.
2. *Epistolæ Vinarienses*, p. 35.
3. *Epistolæ Vinarienses*, p. 73-111.

et d'Eudoxe, corrections du même Scaliger au texte des ouvrages historiques de Josèphe et du *Nouveau Testament* de Théodore de Bèze, ainsi que ses additions au *Dictionnaire latin-espagnol et espagnol-latin* d'Antoine de Lebrixa ; observations sur une ancienne édition de Clément d'Alexandrie et sur les Commentaires qu'Ammonius, fils d'Hermias, avait consacrés à Porphyre et aux Catégories d'Aristote ; annotations sur divers traités du Stagyrite, de Galien et de Théophraste, sur Ptolémée, Hésychius, Thucydide, les œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite et les anciens écrivains de l'histoire ecclésiastique ; notes de Heinsius sur les œuvres de saint Grégoire de Nazianze ; corrections anonymes à divers autres auteurs, en particulier à l'édition de Dioscoride dédiée par Cornarius au duc de Saxe Jean-Frédéric, etc.

Offrir à Charles-Auguste ces savants commentaires était sans doute faire à ce prince un présent non moins singulier que celui qu'avait reçu la duchesse sa mère ; dans la pensée de Villoison, c'était à la fois être utile aux éditeurs futurs et rendre hommage aux inépuisables richesses de la Bibliothèque ducale, accrue, depuis Guillaume-Ernest, son fondateur, de tant de belles collections, formées par les plus grands érudits du passé, dont les annotations avaient augmenté encore le prix de leurs rares ouvrages. Si cet hommage devait plaire à Charles-Auguste, quelques remarques semées par Villoison au milieu des commentaires qu'il publiait étaient non moins faites pour lui être agréables, en même temps qu'elles nous offrent aujourd'hui encore un véritable intérêt historique : tels sont les renseignements, tirés de la Biographie du duc Jean-Guillaume par Schwabe, sur l'emplacement de la Bibliothèque de Weimar, établie, nous apprend-il [1], par Anne-Amélie sur le lieu même où s'élevait le « château français », nom que ce prince, allié de Henri II et de Charles IX, avait donné à la résidence bâtie avec l'argent qu'il avait rapporté de ses campagnes en France. Le souvenir de Jean-Guillaume amène naturellement Villoison à rappeler les services rendus par les ancêtres de Charles-Auguste à notre pays, services que l'histoire du duc Bernard de Saxe-Weimar, préparée en ce moment même

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 104, 1.

par Gœthe [1], devait, disait-il [2], mettre en lumière d une manière éclatante.

Villoison ne laissait perdre, on le voit, aucune occasion de flatter son hôte et son protecteur ; il donna, dans l'épître qu'il lui adressa [3], libre cours à ce penchant qui lui était si naturel. Il commençait par exprimer à Charles-Auguste la reconnaissance que lui inspirait l'hospitalité généreuse que ce prince lui avait accordée, les bienfaits dont il l'avait comblé, les marques d'estime et de bienveillance dont il l'avait entouré, ainsi que la duchesse douairière et la duchesse régnante. — Charles-Auguste en particulier avait fait mettre son buste, dû au ciseau de Klauer, dans la Bibliothèque de Weimar [4]. —Puis, après avoir fait l'éloge de cette bibliothèque et de ses 70.000 volumes, et rappelé la générosité avec laquelle ce prince laissait un libre accès à tant de trésors, il vantait le goût qu'il montrait à la fois pour la littérature allemande, anglaise, italienne et française ; l'éducation brillante qu'il avait reçue sous la direction de Wieland ; ses connaissances en histoire, non moins que dans les sciences naturelles et les arts libéraux ; sa sollicitude pour les établissements d'enseignement, la protection éclairée accordée à l'Université d'Iéna, où sa munificence avait attiré les maîtres les plus illustres ; la création dans cette ville d'un Musée d'histoire naturelle, qu'il s'était appliqué à enrichir des produits les plus rares de l'Allemagne.

Fallait-il s'étonner, après cela [5], que le duché de Weimar fût comme le rendez-vous des hommes les plus illustres dans les branches les plus diverses de l'activité humaine : philosophes, poètes, orateurs, théologiens, exégètes, savants en tous genres, médecins et chirurgiens, chimistes et naturalistes, numismates, orientalistes, mathématiciens et jurisconsultes. Et il citait un peu au hasard les deux Seckendorf, chambellans du duc, Einsiedel, chambellan de la duchesse mère, l'ancien gouverneur du prince Constantin, Knebel, les ministres Fritsch, Schnauss, Gœthe, Lyncker, Koppenfels, le chancelier Schmidt et le secrétaire

1. Le poète n'a point publié cet ouvrage.
2. *Epistolæ Vinarienses*, p. 104, 2.
3. « Celsissimo atque serenissimo principi Carolo Augusto. S. P. D. » *Epistolæ Vinarienses*, p. 65-70.
4. Ce buste se trouve encore dans la Bibliothèque grand-ducale avec celui de l'abbé Raynal.
5. *Epistolæ Vinarienses*, p. 67.

Bertuch, Bode, Buchholz, Eckardt, Engelhardt, Hermann, trésoriers du duc, Spilcker et Schmidt, ses bibliothécaires, Heinze, directeur du gymnase de Weimar, Herder, Jagemann, Hufeland, Musaeus, Schneider, Schrœter, Weber, Wieland, Zinzerling, etc., et tant d'autres que le duc honorait de son amitié et encourageait de son assistance et de ses conseils.

Énumérant ensuite les agréments qu'offraient Weimar et ses environs, ses belles promenades, sa salubrité, ses maisons de plaisance : Tiefurt, Ettersburg, le Belvédère, les charmes de la cour, le commerce agréable des habitants, les doctes entretiens de tant de savants, les ressources qu'offraient les bibliothèques publiques et particulières, le voisinage de l'Université d'Iéna, asile de tant de professeurs éminents [1], Villoison disait que la réunion de ces avantages précieux avait fait de la capitale de Charles-Auguste un séjour d'élection, recherché par les étrangers. Avant de finir, le louangeur érudit s'étendait sur les qualités morales du duc, ses vertus, son amour de la justice, sa bonté inépuisable pour tous ceux qui souffraient, bonté en laquelle la duchesse mère et la duchesse régnante rivalisaient avec lui, sa vie irréprochable, étrangère aux vices ordinaires des cours et partagée entre l'étude des lettres et les soins du gouvernement, exemple heureux qui faisait renaître et fleurir à Weimar les mœurs et l'innocence des anciens Germains [2]. Après le souhait obligé que Charles-Auguste pût vivre longtemps pour l'amour de ses sujets, Villoison terminait en priant le duc d'accepter un quatrain, destiné à son buste, et que lui avaient inspiré le spectacle de la cour et la force de la vérité :

Dans ce portrait Louise reconnoît un époux chéri, Weymar un père, la Vertu un appui, les Rois un modèle, les Muses un ami, Dieu même son image. Voir Auguste et l'aimer, c'est l'affaire du même moment [3].

Ces vers n'étaient ni nouveaux ni inconnus ; c'était ceux-mêmes qu'il avait écrits six ans auparavant dans le mouvement de reconnaissance que lui avait inspiré le présent que le duc lui avait fait de son portrait [4]. Il en avait entretenu plus d'une fois ses corres-

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 68-69.
2. *Epistolæ Vinarienses*, p. 70.
3. Hic dulcem Lodoica virum, Vinaria patrem,
Hic virtus columen, Reges exemplar, amicum
Pierides, propriam Deus ipse agnoscere gaudet
Effigiem : Augustum quisquis conspexit, amavit.
4. Voir plus haut chap. III, p. 75.

pondants, et il les avait même insérés dans sa lettre du 18 juin adressée à la duchesse [1] à la suite des trois quatrains destinés aux bustes de Goethe, de Wieland et de Herder. Il n'a pas omis de les maintenir dans son édition des *Epistolae Vinarienses* [2] ; on y trouve aussi les vers composés pour les bustes de Tiefurt, et qu'on a lus plus haut, ainsi qu'un distique mis au bas d'une tête offerte à la duchesse-douairière par M. Jean-Baptiste Carvelle, « cet excellent peintre françois », dont il nous a révélé l'existence.

*
* *

« Malgré les occupations dont il étoit surchargé et au milieu de la dissipation et du tourbillon de la vie de cour », Villoison n'oublia pas, on peut le penser, d'entretenir ses correspondants de ses nouvelles recherches et de ses nouveaux travaux. A peine les notes et les remarques sur l'Odyssée étaient-elles rassemblées et l'épître à Wieland écrite qu'il en informait Morelli [3] et lui faisait une énumération complaisante de quelques-uns des traités dont il voulait publier les annotations marginales. Deux mois après, dès que ce recueil fut terminé, il en annonça à son ami la prochaine apparition [4]. Au mois de décembre [5], il avait aussi informé Hennin du travail de compilation auquel il se livrait dans la Bibliothèque ducale, et qui le forcerait de « rester encore deux mois à Weimar ».

Mais ce n'était pas seulement de ses travaux que Villoison entretenait ses correspondants ; il les entretenait également de tout ce qu'il faisait, des distractions qu'il prenait ou qui s'offraient à lui. Dans sa lettre du 24 novembre, il racontait longuement à Morelli, comme il le fit le mois suivant à Van Santen, son excursion à Iéna. Il lui parlait avec enthousiasme de la beauté des environs, de l'aménité des savants « dont cette ville étoit pavée », de ce « séjour enchanteur », où il eût souhaité de le

1. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 99.
2. *Epistolæ Vinarienses*, p. 70.
3. Lettre du 24 novembre 1782. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
4. Lettre du 8 février 1783. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
5. Lettre à Hennin du 10 décembre 1782.

voir. Mais il lui parlait encore avec plus d'enthousiasme, on le devine, de l'existence agréable qu'il menait à Weimar, de l'Allemagne, « le pays des dieux, le paradis des Muses, le séjour de la vertu », ainsi que de l'attrait toujours nouveau qu'avait pour lui la résidence ducale, les richesses de sa belle bibliothèque, des trouvailles qu'il y faisait et qui lui fourniraient matière à une seconde Diatribe. Comme on peut le supposer, il n'oubliait pas de lui donner des nouvelles littéraires qu'il connaissait et de lui en demander en retour.

MM. Coleti vous ont-ils communiqué la note sur la vie d'Alde et sur le traité de l'orthographe latine de Cellarius considérablement augmentée par Harles ?... Vous aurez lu l'édition de l'Ion de Muller qui vous rend justice. M. Woide, qui a donné le Lexicon cophte de La Croze, a obtenu la communication du travail du fameux Bentley sur le N. Testament qu'on croyait perdu, et va le publier. Ce sera un *nouveau* Nouveau Testament.

Dans sa lettre du mois de février au même Morelli il mêlait aux renseignements sur sa vie à Weimar, sur ses propres publications, les achats de livres qu'il avait faits, une longue liste d'ouvrages qui venaient de paraître, et au moment de quitter la cour et Weimar, il annonçait encore à Van Santen [1] la publication prochaine du second volume de l'Eschyle de Schütz, de la traduction allemande d'Aristophane par Schlosser [2], « ce qui sera plaisant », ainsi que du Dictionnaire hébreu de Michaelis et d'une bonne édition de Thucydide par Gottleber. « A Oxford, ajoutait-il, on prépare un Pindare, un Virgile, un Eschyle, la Poétique d'Aristote avec de bonnes notes ; mais mon savant et aimable ami M. Maty [3], dont la correspondance vous sera fort utile et fort agréable, est plus à portée que personne de vous

1. Lettre du 20 février 1783. *Acad. Lugd. Bat. Bibl.*, B. P. L. 244, n° 4.

2. Schlosser (Johann Georg), jurisconsulte, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1739, étudia successivement à Giessen, Iéna et Altdorf. Dans un voyage à Leipzig en 1766, il se lia avec Gœthe, dont il devait épouser la sœur sept ans plus tard. Schlosser a beaucoup écrit, et sur les sujets les plus divers — politique, droit, morale, philosophie, histoire et littérature —. Dès 1769 il il avait traduit en vers allemands des passages de l'Iliade et de Platon ; en 1783 il fit paraître une traduction des Grenouilles d'Aristophane, c'est le même dont parle Villoison.

3. Cet érudit avait fondé un excellent journal d'échanges de nouvelles, que Villoison, dans une lettre précédente, recommandait à Van Santen.

indiquer les nouvelles littéraires de l'Angleterre. Marquez-moi celles de la Hollande. »

Le savant helléniste était, on le voit, resté à Weimar ce qu'il était partout, un curieux insatiable de nouvelles érudites, et aussi un ami dévoué à tous ceux qu'il croyait dignes d'intérêt. Avec quelle joie il annonçait alors à Van Santen les succès de Carvelle à Dresde, où la duchesse Amélie avait favorisé son installation : « Il est, écrivait-il [1], fort considéré de l'électeur, du duc et de la duchesse de Courlande et de toute la cour, comme il l'était de celle de Weimar. » Puis c'est Blessig, ce « brave jeune homme », qu'il prie dans cette même lettre Van Santen de recommander à Ruhnken.

Tandis que Villoison donnait ainsi libre cours à sa curiosité et à sa bienveillance, et qu'il prenait ses dernières notes sur les éditions des auteurs grecs de la Bibliothèque ducale, survint un événement qui, en comblant de joie Charles-Auguste, allait être l'occasion des fêtes les plus brillantes. Après sept ans de mariage, ce prince n'avait pas encore d'héritier ; il lui manquait, comme il l'écrivait à Merck [2], un « point fixe, où il pût rattacher sa destinée ». Enfin, le 2 février 1783, la duchesse Louise mit au monde le fils si impatiemment attendu. Ce fut une joie immense, que partagèrent tous les amis de la famille ducale ; le duc de Gotha et son frère, le prince Auguste, accoururent aussitôt à Weimar ; le prince de Dessau, choisi pour parrain, y arriva le 5 ; le baptême eut lieu le soir même ; Herder prononça à cette occasion un de ses plus beaux discours et « parla comme un dieu [3] ». Gœthe, au milieu des préoccupations que lui donnait le prince Constantin [4], ne put écrire que quelques vers ; mais Wieland célébra dans une cantate enthousiaste cette heureuse naissance. Villoison ne pouvait garder le silence au milieu de ce concert de louanges ; il chanta l'illustre enfant, source de tant d'allégresse,

1. Lettre du 20 février 1783 à Van Santen déjà citée.
2. Lettre du 17 février 1783. *Briefe an und von Merck*, p. 219.
3. Lettre de Wieland du 10 février 1783. *Briefe an Merck*, p. 375.
4. Ce prince, qui venait de visiter l'Italie, s'était laissé séduire à Paris par une Mme Darsaincourt, avec laquelle il était parti pour Londres ; mais il s'en était bientôt fatigué, et, pour s'en débarrasser, il l'avait envoyée à Weimar. Gœthe avait été chargé de la recevoir et de la tenir éloignée de la cour. H. Düntzer, *Aus Goethe's Freundeskreise*. Braunschweig, 1868, 8°, p. 487.

dans une pièce de vers latins, que l'auteur d'Obéron traduisit aussitôt en allemand [1].

Le ciel avait tout donné à Louise; un fils seul lui manquait ; ce fils, la puissante Vénus le lui a enfin donné. Il ne reste ni à elle ni à la patrie rien à souhaiter ; il ne reste aux dieux eux-mêmes rien à accorder. Salut, mère heureuse d'un prince si désiré, tes vertus ont reçu leur digne récompense, et les Dieux, auxquels Weimar fut toujours chère, se réjouissent de voir leur image deux fois reflétée en toi et en lui. Nymphes de l'Ilm, remplissez les airs de vos accents joyeux et chantez votre nouveau duc. Rejeton qui, devenu arbre, donnera de l'ombre à nos derniers neveux, il croît doucement baigné par vos ondes. Dieux, écartez de lui la cruelle fureur des vents ! Écartez de lui, ô Dieux, les pluies funestes et l'âpre gelée ! Zéphyrs, jouez-vous, portés sur vos innocentes ailes, autour de son berceau ! Tressez pour son front des guirlandes de fleurs ! Un jour la victoire viendra sur son char triomphal lui présenter les lauriers qu'elle offrit jadis au duc Bernard. Dès sa première heure elle sourit au héros naissant de la Saxe et de la Hesse ; de sa douce main elle forme ses membres robustes et puissants, mêlant les foudres du Brunswick à son doux regard. Comme le descendant d'Arminius se lève fort et sublime ! Quel esprit animera un tel corps, sa demeure ! Un bruit inaccoutumé remplit la ville, annonçant à la terre un autre Frédéric. Un Dieu est en moi ; croyez-en le poète qu'il inspire ; tel était Alcide au seuil de la vie, lorsque, effrayés de ses premiers vagissements, s'enfuirent les serpents de Junon, présageant par là la défaite de l'hydre, et à cette vue Tirésias reconnut le fils de Jupiter [2].

Ce furent là comme les adieux de Villoison à Weimar ; le moment de son départ approchait : le 16 février, dans une lettre adressée à Oberlin [3], après avoir informé ce correspondant si cher de l'envoi, avec la traduction qu'en avait faite son « immortel ami M. Wieland », des « mauvais vers, que le zèle et la reconnoissance lui *avaient* dictés pour la naissance du prince héréditaire », il lui annonçait que, à la fin du mois, il quitterait, « les larmes aux yeux », la cour de Weimar [4]. Il partit, en effet, non toutefois à la fin de février, mais au commencement de mars, et sans attendre les fêtes dont les relevailles de la duchesse furent l'occasion.

1. *Epistolæ Vinarienses*, p. 111-112.

2. Ce dithyrambe, daté du 5 février 1783, était signé : « Cecinit Johannes-Baptista Caspar d'Ansse de Villoison, inter Arcadas pastor Arminius Megareus. »

3. *Ms. all.* 192, fol. 125 *a*.

4. Quatre jours après, le 20 février, il annonçait également à Van Santen son départ pour cette date.

CHAPITRE VIII

RETOUR EN FRANCE ET VOYAGE EN GRÈCE
1783 — 1786.

Villoison à Gotha et à Eisenach. Lettre à la duchesse. Francfort, Darmstadt, Carlsruhe, Strasbourg. Oberlin, Koch, Schweighaeuser, Salzmann, etc. Manuscrit de la Version grecque de l'Ancien Testament remis à la librairie académique. Arrivée à Pithiviers. Lettres à Oberlin et à Michaelis. Lettre à la duchesse. Éloge enthousiaste des Grâces de Wieland. Madame de la Roche. — Projet d'aller en Grèce formé avant et repris après le voyage de Venise. Correspondance avec Hennin et négociations à ce sujet. Subvention obtenue. Départ brusquement ajourné. — *Relation d'un voyage littéraire à Venise.* Lettre à Senebier. Hérault de Séchelles. Les *Epistolae Vinarienses* imprimées. Lettre à Van Santen. Envoi des *Epistolae Vinarienses* à Van Santen, à Ruhnken et à Wyttenbach. Article de Michaelis dans les *Göttingische Anzeigen.* Impression des « Mémoires » de Sainte-Croix « sur la religion secrète des Anciens » surveillée par Villoison. Sa *Triple théologie des Anciens* insérée dans cet ouvrage. Protestation de Sainte-Croix. Note envoyée à de Lalande sur l'état de la littérature à Venise. *Lettre au Journal des Savants sur un passage de Plutarque.* Lettres à la duchesse. Envoi à Weimar des *Epistolae Vinarienses*, et des Mémoires de Sainte-Croix. — Conclusion de la paix entre la Porte et la Russie. Ambassade de Choiseul-Gouffier à Constantinople. Dessein d'aller en Grèce repris par Villoison. Nouvelles négociations à ce sujet. Départ annoncé à Van Santen et à Wyttenbach. Seconde lettre à Van Santen. Belin de Ballu. Sa traduction d'Oppien. Entrevue avec Gustave III. Publication de la *Nouvelle version grecque*, dédiée à Lenoir. Lettres à Wyttenbach, à la duchesse Amélie et à Wieland. — Départ de Toulon avec Choiseul-Gouffier. Arrivée à Constantinople. Leçons de grec moderne. Lettre à Hennin. Lettre au duc de Weimar. Visite des îles de l'Archipel. Lettres à Hennin. Patmos. Amorgos. Inscriptions déchiffrées. Salonique. Lettres à la duchesse Amélie et à Hennin. Visite aux couvents du mont Athos. Négrepont et l'Euripe. Thèbes. Mégare. Salamine. Le chevalier Worsley. Argos. Tripolitza. Mistra et ses environs. Épidaure et le temple d'Esculape. Égine. Athènes et ses monuments, ses bibliothèques, ses couvents. Marathon, Eleusis. Visite des Cyclades. Hiver passé à Naxos chez M. Charles. Lettre de Murr. Smyrne. Excursion à Éphèse. Embarquement pour Marseille. Arrivée à l'île de Pomègues. Lettre à Hennin. Manuscrit de Lydus.

« Je pars le cinq du mois, écrivait le 3 mars 1783 Villoison à Hennin [1], quoique les chemins soient horribles, inondés et jonchés de neige et la saison affreuse. » Après une absence de

1. *Correspondance de Hennin*, V, n° 30.

quatre ans et demi, il était naturel que le voyageur songeât enfin à rentrer en France pour rendre compte de sa mission et revoir les siens dont il était séparé depuis si longtemps. D'ailleurs il n'avait pas renoncé au projet d'aller en Grèce, et le moment était venu de prendre une décision que les événements avaient contrariée jusqu'ici. Il ne s'éloigna pas toutefois sans regrets d'une ville où il avait passé des jours si heureux, et où l'on voulait, dit-il, le retenir. Ces regrets, il ne manqua pas de les exprimer, ainsi que ses sentiments de gratitude, à ses augustes hôtes. Le jour même de son départ d'Erfurt, où il s'était arrêté, il écrivit au duc ; le lendemain, il adressa d'Eisenach une longue lettre[1] à la duchesse Amélie pour lui « renouveler l'hommage de son profond respect et de sa vive reconnoissance ». En traversant Gotha, il était allé faire une visite à un « ancien ami », Stroth, directeur du gymnase ducal. C'était précisément l'anniversaire de sa naissance, comme le sien propre ; et Stroth le retint au souper donné en son honneur, « souper fort agréable, quoique chez un recteur et un savant » ; il faut ajouter fort gai, si l'on en juge par la description qu'il en envoya à la duchesse Amélie.

D'Eisenach, dont « les environs d'une beauté imposante le ravirent, malgré la mer de neige qui les submergeoit », Villoison gagna Francfort ; c'était de là qu'il voulait faire expédier à Paris ses bagages, et en particulier les livres qu'il avait achetés pendant son voyage Il en rapportait sept caisses d'Italie et trois d'Allemagne[2]. Une lettre des commissionnaires Varrentrapp et Werner, datée du 23 mars, lui en annonça l'expédition[3] — elle avait suivi son départ de près —, et ses colis, lui assurait-on, arriveraient sous peu à destination. Ses affaires réglées à Francfort, Villoison se hâta d'aller à Darmstadt. Avant de partir, il avait demandé à la duchesse Louise « la permission de lui écrire de cette ville, pour lui exprimer son profond respect et son admiration » et pour lui donner des nouvelles de son frère. C'était se ménager son entrée à la cour et s'y préparer une réception hospitalière. A Darmstadt aussi demeurait Merck, que son érudi-

1. Charles Joret, *Correspondance inédite de l'helléniste d'Ansse de Villoison avec la duchesse Anne-Amélie de Saxe-Weimar.* (*Revue germanique*, t. V (1909), p. 143.)

2. Lettre à Van Santen du 16 septembre 1783.

3. *Mss.* 943, fol. 50 *a*. Cf. *Revue d'Histoire littéraire*, t. III (1896), p. 369.

tion et l'étendue de ses connaïssances rendaient digne de recevoir le savant français ; la duchesse Amélie s'était empressée aussi de le lui adresser :

Comme vous vous adonnez avec tant de zèle aux belles-lettres, écrivait-elle le 3 mars [1], j'ai cru que je vous ferais plaisir en vous procurant la connaissance de M. d'Ansse de Villoison. Il est resté chez nous depuis le mois de mai de l'année dernière jusqu'à aujourd'hui ; il retourne en ce moment à Paris et de là, d'un *salto mortale,* s'en va au mont Athos dénicher des manuscrits grecs. Un fin limier comme vous, cher Merck, flairera quelque chose en lui ; c'est l'homme le meilleur et le plus bienveillant du monde, et qui possède, dit-on, de vastes connaissances, surtout dans la littérature grecque — mais c'est un français. Si vous ne vous connaissez pas encore bien, il vous parlera de nous, comme des premiers venus de la terre de Dieu. Il voit les hommes à travers un prisme, dont les plus belles couleurs se reflètent sans cesse dans son imagination. Heureux mortel, qui ne connaît point la gêne !

Villoison fit-il la connaissance de Merck en traversant Darmstadt ? Nous l'ignorons ; mais on pourrait en douter ; l'ami de Gœthe ne parle point du savant français dans sa correspondance, et quand, en 1791, il alla à Paris, il ne paraît pas avoir essayé de le voir [2]. Il est dès lors permis de supposer qu'il ne connut, ni ne vit jamais Villoison et que, dans la visite qu'il fit à la cour de Darmstadt, celui-ci n'eut pas occasion de rencontrer le critique allemand. De la capitale hessoise, Villoison, par Mannheim, se rendit à Carlsruhe. Il avait promis à la margrave de lui faire visite [3]. Toutefois ce ne fut pas le seul plaisir de voir la cour qui l'attira dans cette ville, mais encore le désir de faire la connaissance de son ami et correspondant Ring. Plus heureux qu'avec Merck, il eut la bonne fortune de le rencontrer et il lui montra, paraît-il, les pièces de vers qu'il avait faites pour les divers bustes de Weimar [4]. Villoison ne dut pas rester longtemps

1. *Briefe an und von Merck*, p. 220.

2. La lettre du 23 janvier 1791, en particulier, adressée de Darmstadt à Schleiermacher, et dans laquelle Merck parle en détail de ses relations à Paris, ne renferme aucune allusion à Villoison. *Briefe an und von Merck*, p. 279-285.

3. Lettre à Wyttenbach du 20 juillet 1782.

4. *Gœthe-Jahrbuch*, t. II 1881), p. 431. M. Erich Schmidt, qui, oubliant qu'elles l'avaient été déjà par Villoison lui-même et par H. Düntzer, a publié huit de ces pièces, dit que Villoison les montra à Ring le 24 mars. Si cette date était exacte, il faudrait que le savant fût resté à Francfort et à

à Carlsruhe ; il ne s'arrêta pas beaucoup plus à Strasbourg qu'il visita ensuite.

Il avait trouvé, nous l'avons vu, dans la Bibliothèque de Saint-Marc, une Version grecque d'une partie de l'Ancien Testament ; pendant son séjour à Weimar, dit Dacier[1], il en prépara l'édition, et, arrivé à Strasbourg, il s'arrêta, en 1784, dans cette ville, le temps nécessaire pour faire imprimer sous ses yeux cette précieuse Version. Bien que donné par un contemporain, ce renseignement est de tout point inexact ; c'est à la fin de mars 1783, non en 1784, que Villoison traversa Strasbourg, et il ne parle point d'un séjour prolongé dans la capitale de l'Alsace. Dans la lettre à Oberlin du 16 février, dont il a déjà été question, il annonçait l'intention d'y rester un à deux jours, non point pour surveiller l'impression d'un manuscrit, ce qui eût été impossible, mais pour avoir le plaisir d'embrasser son ami et M. Salzmann, de revoir Brunck et Blessig et de faire la connaissance de MM. Koch[2] et Schweighaeuser — il avait été, en 1780, un instant en correspondance avec ce dernier et lui avait, l'année suivante, envoyé en présent ses *Anecdota graeca*[3]. — La vérité est qu'en traversant la capitale alsacienne il remit la copie qu'il avait faite de la Version grecque de Venise à la librairie académique qui se chargea de l'éditer.

Villoison resta-t-il à Strasbourg plus longtemps qu'il ne l'avait écrit à Oberlin, je l'ignore ; mais quelle qu'ait été la durée du séjour qu'il fit dans cette ville, ce séjour dut être plein de charmes pour lui ; les humanistes qui y résidaient, surtout Ober-

Darmstadt beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait annoncé à ses correspondants. « Je m'arrêterai un jour à Francfort, un à la cour de Darmstadt, un autre à celle de Carlsrouh. » Lettre à Oberlin du 16 février 1783, à Van Santen du 20 février, et à Hennin du 3 mars.

1. *Notice sur Villoison*, p. 17.

2. Koch (Christian-Guillaume), publiciste et historien, né à Bouxwiller en 1737 ; élève de Schoepflin, dont il devint le collaborateur, il publia, en 1771, le *Tableau des Révolutions de l'Europe*, qui le rendit célèbre.

3. Schweighaeuser lui avait écrit pour lui demander s'il serait possible d'emprunter le ms. d'Appien de la Bibliothèque Saint-Marc ou d'en avoir la collation. Mais la Bibliothèque ne prêtait pas ses mss., lui répondit Villoison, et il ne connaissait personne, pas plus que l'abbé Morelli, qui pût faire la collation dont il avait besoin ; quant à lui, tout absorbé par la collation des mss. de l'Iliade, il ne pouvait se charger de faire celle de l'Appien. Lettre du 10 septembre 1780. *Correspondance de Schweighaeuser*. Bibl. Nat., *n. acq. fr.* 6886, fol. 116.

lin, le comblèrent à l'envi de prévenances ; au milieu de cette fête perpétuelle, il n'oublia pas toutefois sa passion des livres ; il en acheta chez le libraire Treuttel, et non seulement pour lui, mais encore pour la duchesse douairière de Weimar. Cependant quelque attrait que lui offrît la société des savants de Strasbourg, il dut bientôt la quitter, et se mit en route pour Paris.

A quelle date arriva-t-il dans cette ville ? Nous l'ignorons ; mais il ne s'y arrêta guère ; sa femme l'attendait à Pithiviers ; il s'y rendit, et c'est de là que, le 19 avril, il écrivit à Oberlin [1] pour le remercier de son accueil et se rappeler au souvenir des savants avec lesquels il avait fait ou renouvelé connaissance. Quelques jours après, il écrivait à Michaelis [2] pour le remercier de la lettre que l'orientaliste lui avait envoyée et qu'il avait été d'autant plus content de trouver à son retour qu'il lui en avait adressé plusieurs restées sans réponse ; il était très fâché, lui disait-il, qu'il lui ait été impossible d'aller à Gœttingue, pressé qu'il était de rentrer en France pour se rendre au mont Athos sur l'ordre du roi. Au milieu des affaires sans nombre qu'il avait à régler, des visites qu'il avait à faire, il voulait au moins lui envoyer quelques lignes : après lui avoir dit combien il était heureux des bonnes nouvelles qu'il lui donnait de son fils, il remettait, disait-il, à son retour de Grèce, la publication des fragments de la Version de la Bible qu'il avait trouvée à Venise — elle fut en réalité imprimée avant son départ par les soins de Salzmann, directeur de la librairie académique de Strasbourg — ; il lui annonçait aussi l'impression de son Iliade à Venise, et celle des *Epistolae Vinarienses* à Zurich. Enfin il le priait de faire ses compliments à MM. Heyne, Schlözer, Kulenkamp et Lessœr.

A la fin de la lettre à Oberlin dont j'ai parlé plus haut, Villoison demandait à son ami de s'assurer si Treuttel lui avait expédié les livres qui lui étaient destinés, et avait envoyé ceux qu'il avait commandés pour la duchesse Amélie. Le retour de Villoison en France ne devait pas, en effet, interrompre ses relations avec la cour de Weimar. La duchesse n'avait pas tardé à répondre à la lettre qu'il lui avait adressée d'Eisenach;

1. *Ms. all.* 192, fol. 126.
2. Lettre du 26 avril 1783. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 451.

il lui écrivit peu de temps après son retour définitif à Paris [1]. Après avoir encore parlé des regrets que lui causait son départ de Weimar, il l'entretenait de la bonne fortune qu'il avait eue de revoir les princesses de Darmstadt, des livres qu'il avait pris la liberté de lui faire expédier et de ceux qu'il n'avait pu trouver ; en terminant, il la félicitait des progrès qu'elle faisait en grec, et, en lui conseillant d'en continuer l'étude, il lui indiquait les professeurs dont elle pourrait prendre des leçons. Dans une autre lettre [2], revenant sur ce sujet, qui, on le comprend, lui était cher, Villoison insistait sur « les difficultés souvent insurmontables » que présente Aristophane, « le dernier auteur dont il lui auroit conseillé la lecture », et en particulier la pièce des *Grenouilles*, que la duchesse traduisait alors — le *Plutus* et les *Nuées* eussent été plus faciles —, et il semblait l'engager à faire représenter à Tiefurt les *Oiseaux*, dont « le plan, disait-il, rappeloit la découverte de Montgolfier [3] ».

Suivant son habitude et sans craindre d'être indiscret, Villoison avait chargé la duchesse Amélie de le rappeler au souvenir de presque toutes les personnes des deux cours ; dans le nombre il n'avait eu garde d'oublier Wieland, l'hôte assidu de Tiefurt et le poète favori de la duchesse ; mais, omission caractéristique, il ne lui parlait ni de Gœthe, ni de Herder ; cela s'explique : ses relations avec les deux grands écrivains n'eurent jamais rien d'intime, tandis qu'il en fut tout autrement de ses rapports avec Wieland, dont la bienveillance facile dut le mettre bien vite à l'aise et l'attacha pour toujours. Aussi ne laissait-il passer aucune occasion de célébrer le poète. Nous avons vu quel éloge enthousiaste il en faisait dans ses *Epistolae Vinarienses* ; la lecture que depuis son retour il avait faite de la traduction des *Grâces* fut pour lui une nouvelle occasion d'en parler à la duchesse, et il le fit avec cette exagération dans la louange, à laquelle il cédait si facilement. Non content de dire qu'il ne connaissait aucun ouvrage français qui en approchât, et que tous les grands hommes de sa nation réunis n'auraient jamais pu produire un tel chef-d'œuvre, il ajoutait [4] :

1. Lettre du 1er juin 1783. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 144.
2. Sans date. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 147.
3. La duchesse Amélie prenait, à ce qu'il paraît, un vif intérêt à cette découverte.
4. Lettre du 1er juin 1783.

Le *Temple de Gnide* de Montesquieu, où il y a tant d'esprit et pas assez de naturel, est inférieur à ce bel ouvrage dicté par les Grâces mêmes, plein d'*atticisme*, et qui auroit fait honneur à la Grèce dans les beaux jours de Périclès, que M. Wieland a si heureusement peints et éclipsés. Je ne songe jamais qu'avec orgueil que j'ai eu l'honneur de connoître ce grand homme, si élevé au-dessus de notre siècle. Je ne cesse de montrer ce beau livre à tous les François trop épris d'eux-mêmes, pour leur prouver combien les Allemands nous surpassent en délicatesse, en grâce et en finesse ; que seroit-ce donc si j'avois le bonheur si désiré d'entendre l'original ? J'espère bien un jour avoir cet avantage, dont je regrette fort d'être privé.

Villoison ne donna pas suite à ce vœu qu'il lui eût été, avec sa grande mémoire, si facile de réaliser pendant ses dix mois de séjour à Weimar ; il ne comprit jamais « la langue des plus grands poètes de l'univers », et en fut toujours réduit à les admirer sur parole, ou sous le travestissement de médiocres traductions ; mais son admiration n'en fut pas moindre, en particulier pour Wieland. Bien que celui-ci ne fût pas dupe de ces éloges exagérés, qu'il eût des écrivains de son pays une opinion moins haute et jugeât plus modestement ses propres œuvres, il n'en fut pas moins touché des sentiments de Villoison, et il l'en récompensa par une affectueuse bienveillance qui ne se démentit jamais, sans l'aveugler toutefois sur les défauts de l'érudit français. Lorsque, à quelque temps de là, son amie, Mme de la Roche, songea à aller en France, sa première pensée fut de lui offrir une lettre de recommandation pour Villoison ; c'était l'engager à lui rendre visite.

Si vous ne connaissez pas encore personnellement M. de Villoison, qui a passé près d'un an à notre cour, lui écrivait-il le 21 juillet [1], je vous donnerai une lettre pour lui. Il vit à Paris dans une très bonne société et est l'homme le plus serviable que j'aie rencontré de ma vie. Il m'a pris en grande affection, et je crois qu'il deviendrait presque fou de joie, s'il me voyait à Paris.

Je ne sais si Mme de la Roche eut l'occasion, comme Wieland semble le dire dans une autre lettre [2], de connaître personnellement Villoison ; en tout cas si elle le vit quand il traversa

1. C. M. Wieland's *Briefe an Sophie von La Roche*, hgg. von Franz Horn. Berlin, 1820, in-12, p. 248.
2. Lettre du 15 décembre 1784. *Briefe an Sophie von La Roche*, p. 257.

Mannheim, elle ne devait pas le rencontrer à Paris. Son voyage en France n'eut pas lieu de sitôt [1] ; avant de le faire, elle entreprit, en 1784, une excursion en Suisse [2], et ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante qu'elle se rendit dans la « capitale de l'Univers ». Au lieu d'une lettre d'introduction auprès de Villoison, ce fut une lettre de recommandation pour le graveur Wille que Wieland donna cette fois à son amie [3]. A cette époque le savant helléniste était depuis longtemps en Orient.

*
* *

C'est au printemps de 1778 que Villoison avait conçu le projet de se rendre dans ce pays ; et, depuis lors, même quand il eut, pour le moment, renoncé à y aller, il ne cessa de s'entretenir de ce voyage avec Hennin qui lui en avait peut-être suggéré la première pensée. Ayant entendu parler de manuscrits grecs et latins qui se trouvaient dans les bibliothèques du Levant, ce diplomate lettré avait cru qu'il serait bon d'envoyer quelque savant les étudier, sinon les acheter ; il en fit part à Villoison, et l'ambitieux helléniste songea aussitôt à se faire charger de cette mission. C'est d'elle qu'il parle à Hennin dès la première lettre qu'il lui écrivit [4]. Prenant occasion d'un « secret court et facile pour calquer les manuscrits », qui venait de lui être révélé : « c'est celui, ajoutait-il, que je tâcherois d'employer, si vous me faisiez l'honneur de me confier l'exécution du beau projet d'aller déterrer les mss. de la *Natolie*. Cette belle découverte feroit époque dans l'histoire littéraire, reculeroit les bornes de nos connoissances et vous couvriroit de gloire. »

Villoison n'était pas homme à se taire sur le projet qu'il caressait ainsi. Il s'en ouvrit à M. de Saint-Priest, ambassadeur à Constantinople, « qu'il avoit fort l'honneur de connoître », et celui-ci lui promit « tous les secours imaginables et des lettres

1. « Ce qui me chagrine, lui écrivait Wieland, c'est que votre voyage de Paris ait échoué. » *Briefe*, p. 256.

2. Ludmilla Assing, *Sophie von La Roche, die Freundin Wieland's*. Berlin, 1859, in-12, p. 212 et suiv.

3. Robert Hassencamp, *Neue Briefe Chr. Mart. Wielands vornehmlich an Sophie von La Roche*. Stuttgart, 1894, in-8, p. 272.

4. Lettre du 29 avril 1778. *Correspondance de Hennin*, V, n° 1.

de recommandation du patriarche de Constantinople, qui auroient beaucoup de force sur l'esprit des moines, en cas qu'il lui prît fantaisie de passer de Venise en Grèce [1]. » Allant plus loin, Saint-Priest lui offrit de « s'informer sur les lieux de toutes les bibliothèques où il pourroit y avoir de bons manuscrits grecs ». C'en était assez pour achever d'enflammer Villoison. « Je suis affamé de découvertes, disait-il en pressant Hennin d'agir, et tous les rois de l'Univers ne pourroient me rendre un plus grand service, ni plus dans mon goût que celui que vous voulez bien me faire espérer. » Et il ajoutait : « Je serois bien charmé que cette affaire pût se décider pour le mois de septembre, qui est le terme de mon départ pour Venise, afin que je sçusse d'avance la marche que je dois tenir et les préparatifs que je dois faire pour cette expédition littéraire. »

Entre temps, Villoison était allé voir M. Gaillard [2], « premier commis du bureau des parties casuelles », et avait appris de lui, ce dont, dit-il, il se doutait, « qu'il n'y avoit rien à chercher dans l'Asie Mineure, qu'il falloit se transporter au mont Athos, et que là il trouveroit le Tacite, le vrai Pétrone, le discours de Sénèque mourant, etc. » Gaillard l'avait fort exhorté à faire le voyage et l'avait assuré qu'il découvrirait des choses curieuses et neuves dans presque tous les monastères de la Grèce, où jusqu'à présent n'avait fouillé aucun voyageur français [3]. Villoison cependant agissait auprès de Genêt ; il écrivit même au baron de Tott [4], que ses missions dans le Levant mettaient à même de le renseigner. Hennin se chargea de remettre la lettre et promit d'aller, à son tour, voir Gaillard. Il s'était laissé gagner et croyait possibles les plus belles découvertes. J'espère, écrivait-il à Villoison au mois de juillet [5], en faisant allusion à celle de l'Hymne à Cérès, faite dans « la plus ignorante des capitales », que vous nous rapporterez encore quelque chose de plus important. Et le 6 août [6] : « Je voudrois déjà vous savoir enveloppé d'une atmosphère de poussière, arrachant aux rats et aux vers des chefs d'œuvre que l'ignorance avoit

1. Lettre du 9 mai 1778. *Correspondance de Hennin*, V, n° 3.
2. *Correspondance de Hennin*, V, n° 3 *bis*.
3. C'était oublier la mission de Fourmont et de Sevin.
4. Lettre à Hennin s. d. *Correspondance*, V, n°s 3 *bis* et 4.
5. Lettre de Hennin du 29 juillet 1778. *Correspondance*, V, n° 5.
6. Lettre du 6 août 1778. *Correspondance*, V, n° 7.

condamnés à l'oubli éternel ». Villoison n'en doutait pas, et, rappelant un article de Montfaucon sur les recherches littéraires dans les bibliothèques de la Grèce [1], « où il comptoit aller, si la mort du cardinal d'Estrées n'avoit empêché l'exécution de ce beau projet », « il prouve, disait-il, qu'il y a une ample moisson à y faire ».

Mais, pour réussir, il fallait un soin, une compétence éprouvée. Jusque là, remarquait-il [2], on n'a guère été chercher en Grèce que des inscriptions, des médailles, etc. ; on a négligé les bibliothèques et les manuscrits, et ceux qui sont allés en Orient, ou étoient d'une parfaite ignorance de la langue grecque, comme l'abbé Fourmont, ou étoient restés tranquillement à Constantinople, comme l'abbé Sevin, qui faisoit faire ses recherches par des courtiers, des négociants dénués de tout sçavoir. C'était trop oublier ou déprécier les découvertes faites par Fourmont et Sevin [3] ; mais rabaisser le mérite de ses devanciers, n'était-ce pas prouver la nécessité de la mission qu'il sollicitait ?

Cependant les encouragements ne lui manquaient pas ; le ministre Bertin, « auquel il avoit communiqué son désir d'aller en Grèce », lui avait donné de grandes espérances [4] ; mais une question le préoccupait : celle des subsides nécessaires pour son voyage. Lui serait-il possible d'obtenir la continuation du traitement de deux mille écus que Maurepas venait de lui faire accorder ? Le secrétaire du ministre, Le Clerc du Brillet, le lui faisait espérer ; mais il fallait faire sans tarder une demande, et Villoison craignait de paraître indiscret en l'adressant lui-même ; aussi aurait-il voulu que Hennin agît auprès de Vergennes et obtînt que ce ministre proposât son envoi de Venise en Grèce et fournît au moins les fonds nécessaires à l'achat ou à la copie des manuscrits [5]. C'était prévoir une éventualité bien éloignée, et dont il n'avait guère à se préoccuper en ce moment, où il ne s'agissait que du voyage de Venise ; il le comprit et, sans attendre la réponse de Hennin, il se mit en route [6].

1. Lettre à Hennin du 6 août 1778. *Correspondance*, V, n° 8.
2. Lettre à Hennin du 29 juillet 1778. *Correspondance*, V, n° 6.
3. Les longs extraits que Villoison a faits de la correspondance de Fourmont et de Sevin montrent qu'au fond il leur rendait plus justice qu'il ne le faisait ici.
4. Lettre du 17 août 1778. *Correspondance*, V, n° 9.
5. Lettre du 17 août 1778, déjà citée.
6. Lettre du 21 août 1778. *Correspondance*, V, n° 11.

Les découvertes qu'il fit dans la Bibliothèque de Saint-Marc firent oublier quelque temps à Villoison son projet d'aller dans le Levant. « Vous me demandez, écrivait-il à Ruhnken en août 1779 [1], pourquoi je ne vais pas en Grèce ; c'est que je désespère d'y trouver un mss. plus précieux et plus important que les deux mss. des scholies d'Homère et surtout celui dont je vous ai envoyé la notice. Je ne veux pas quitter le certain pour l'incertain, et je veux publier ces mss. avant tout. » Mais s'il paraissait ne plus songer à son voyage, Hennin s'en souvenait, et il le lui rappela :

Je prévois, lui écrivait-il au commencement de 1780 [2], que si vous mettez le nés dans les différentes bibliothèques de Venise, vous ne quitterez pas de si tôt cette ville. Mais les belles choses que vous y recueillés nous dédommageront de ce que vous trouveriés ailleurs. Cependant j'aimerois mieux vous savoir au mont Athos, parce que je suis persuadé que les trésors enfouis dans cette solitude sont plus abondants et moins connus que ce que renferment nos villes d'Europe, où du moins des demi-savants ont tout parcouru.

Et trois mois plus tard [3] :

J'aime à vous voir recueillir déjà des fruits précieux de vos peines ; mais je vous avoue qu'il me tarde de vous sçavoir dans l'Orient, où il me paroit impossible que vous ne fassiez pas une moisson infiniment plus abondante. Vous me trouverez bien pressant à cet égard. C'est qu'en honneur je suis convaincu que vous trouverez des choses de la plus grande importance, qui honoreront notre siècle, notre nation, et vous rangeront au nombre des sçavans auxquels le monde littéraire aura le plus d'obligation.

Tout à ses travaux et à ses recherches, Villoison montrait moins d'ardeur et de confiance. Dans une lettre écrite peu après [4], on le voit discuter longuement les conditions et les difficultés du voyage de Grèce. Sans doute il n'était ni pénible, ni coûteux d'aller de Venise à Salonique, et de là au mont Athos ; mais il fallait un guide sûr et des recommandations puissantes pour pénétrer dans les monastères ; Villoison se défiait des moines qui y résidaient. D'ailleurs il ne pouvait de longtemps songer à partir ; une année

1. Le 28. *Bibl. Lugd. Bat. Acad.*, B. P. L. 338.
2. Le 5 mars. *Correspondance*, V, n° 15.
3. Le 8 juin 1780. *Correspondance*, V, 16.
4. Le 4 juillet 1780. *Correspondance*, V, n° 17.

entière lui était encore nécessaire pour achever de copier les scolies de l'Iliade, finir l'impression de l'*Eudoxie* et des opuscules qu'il voulait y joindre, enfin terminer l'examen du manuscrit de la Bible qu'il avait découvert. Et, après trois ans de séjour à Venise, pourrait-il se flatter d'obtenir encore les 10.000 francs dont il aurait besoin pour le voyage d'Orient ? Hennin le rassura [1] ; s'il passait en Grèce, le gouvernement ne lui ménagerait pas les subsides, et le comte de Saint-Priest, qui l'attendait, lui prêterait le concours le plus entier et lui procurerait toutes les recommandations dont il aurait besoin.

Ces raisons ne pouvaient décider Villoison, que ses travaux retenaient plus que jamais à Venise ; il venait de recevoir le manuscrit de Hambourg ; il avait besoin de longs mois pour le collationner ; l'impression des *Anecdota* n'en réclamait pas moins. Cependant il n'oubliait pas pour cela le mont Athos ; il continuait d'entretenir Hennin de la possibilité d'y acheter des manuscrits [2], mais aussi de la nécessité d'examiner soigneusement ceux qui s'y trouvaient, pour ne choisir que des manuscrits vraiment intéressants. Ses recherches et ses études, écrivait-il encore deux mois plus tard [3], ne lui faisaient pas « perdre de vue l'objet principal de son voyage, la Grèce pour laquelle il soupiroit ». Cependant, absorbé par ses travaux, il finit par ne plus en parler. Hennin s'inquiéta de son silence :

Vous ne me dites rien, lui écrivait-il en juillet 1781 [4], des vues que vous avez pour la suite de votre voyage. L'Orient ne vous tente-t-il pas ? Vous y êtes désiré, vous y trouverez des secours, et je ne puis me persuader que votre curiosité n'y soit satisfaite. Du moins, si rien ne s'y offre à vous qui soit digne d'être publié, nos regrets cesseront sur le peu de notions que nous avons des bibliothèques qui subsistent encore dans ces contrées, et notre siècle n'aura rien à se reprocher à cet égard.

Villoison protesta aussitôt contre la supposition de Hennin [5] :

Je vous prie de croire que je désirerois bien vivement et au delà de toute expression de pouvoir faire le voyage de l'Orient. Il est impos-

1. Lettre du 4 septembre 1780. *Correspondance*, V, n° 18.
2. Lettre du 24 septembre 1780. *Correspondance*, V, n° 19.
3. Lettre du 9 décembre 1780. *Correspondance*, V, n° 20.
4. Le 10. *Correspondance*, V, n° 22.
5. Lettre du 6 août 1781. *Correspondance*, V, n° 23.

sible d'aimer la littérature et les manuscrits grecs sans sentir une vive émotion au seul nom du mont Athos, qui renferme les richesses littéraires les plus précieuses... Les découvertes que j'ai faites dans la Bibliothèque Saint-Marc, l'étude continue à Paris et à Venise des manuscrits grecs, la facilité que j'ai acquise par le temps et l'usage à les déchiffrer et les apprécier, tout sembleroit m'assurer le succès de cette entreprise littéraire, si je pouvois me flatter d'avoir les secours indispensables ; mais le moyen de les demander.

Plus, en effet, Villoison restait de temps à Venise, plus il hésitait à demander une seconde fois de l'argent ; et pourtant il en fallait beaucoup, non seulement pour le voyage, mais pour payer l'autorisation de pénétrer dans les monastères, d'examiner les manuscrits et de les copier, sans parler de l'argent indispensable pour les acheter au besoin. En rappelant à Hennin les difficultés de l'entreprise, Villoison insistait surtout auprès de son correspondant sur la nécessité de pouvoir parer à toutes les surprises et saisir toutes les occasions favorables. « Si le Ministre, disait-il, pouvoit avoir en moi le degré de confiance nécessaire pour me laisser libre de demander au consul de Salonique ou à l'Ambassadeur de la Porte, suivant les circonstances qu'il est impossible de prévoir, les sommes dont je pourrois avoir besoin..... alors je volerois au mont Athos ; mais sans cela puis-je entreprendre un voyage dont je prévois l'inutilité ? »

Hennin essaya une fois encore de rassurer Villoison ; « il était persuadé, lui écrivait-il [1], qu'il obtiendroit un surcroît de traitement, s'il prenoit la résolution d'aller dans le Levant. » Cette assurance était pour Villoison un encouragement à partir ; mais il lui fallait encore rester quelque temps à Venise. En attendant qu'il pût quitter cette ville, il faisait part à Hennin [2] des combinaisons qui pourraient rendre son voyage possible. « Allez seulement dans le Levant, répliquait celui-ci, et soyez assuré d'être favorisé [3]. » Cependant les choses avaient changé ; la guerre était imminente entre la Turquie et la Russie ; dans ces circonstances, Villoison, qui semblait s'exagérer à plaisir les dangers du voyage, crut qu'il devait renoncer — au moins pour le moment — à aller en Grèce ; il informa aussitôt Hennin de sa résolution, et, en le

1. Lettre du 13 octobre 1781. *Correspondance*, V, n° 24.
2. Lettre du 9 novembre 1781. *Correspondance*, V, n° 25.
3. Lettre du 29 janvier 1782. *Correspondance*, V, n° 27.

remerciant des démarches qu'il avait faites en sa faveur, il lui annonçait qu'il allait rentrer en France à travers l'Allemagne [1].

Villoison n'avait pas toutefois abandonné pour toujours l'idée d'aller en Grèce. Il y songeait au milieu des distractions de Weimar et de ses recherches dans la bibliothèque ducale. « Je souhaite, écrivait-il de cette ville à Hennin [2], que la guerre n'empêche point l'exécution de mon voyage au mont Athos, où j'irai sans faute le printemps qui vient, si je puis obtenir les secours nécessaires. » Il avait pris la liberté, ajoutait-il, de faire sentir à M. de Vergennes, avec lequel, on le voit, il continuait de correspondre, « combien il seroit à désirer pour le succès de son entreprise que M. de Saint-Priest pût amener, par la voye de l'interest quelconque, le patriarche de Constantinople à le recommander sincèrement, de bonne foi et efficacement à ses moines du mont Athos. Il n'a qu'à ordonner, et j'ai la clef des vingt-deux bibliothèques du *Monte Santo.* »

Les découvertes imprévues qu'il avait faites dans la Bibliothèque ducale avaient ranimé l'ardeur de Villoison ; il y voyait comme un présage de celles qu'il pourrait faire en Grèce. « Que sera-ce au mont Athos, s'écriait-il, si j'ai un libre accès et la facilité d'examiner à mon aise ? » Seulement il redoutait de ne pouvoir obtenir ce libre accès indispensable [3]. Il avait écrit à ce sujet à M. de Saint-Priest ; il pria Hennin d'en conférer avec M. de Vergennes. « Vous sentez qu'il seroit inutile que j'entreprisse ce voyage qui coûteroit au Roi de l'argent, à moi du temps, des peines et des fatigues et me couvriroit de honte, si je revenois en France les mains vides. » C'étaient là, il faut le dire, des discussions toutes théoriques ; en ce moment Villoison ne pouvait se rendre en Grèce, et ses recherches le retenaient encore à Weimar. Enfin le moment vint de quitter cette ville ; il en informa Hennin, en lui disant qu'il hâtait son retour, afin d'aller « prendre les ordres du ministre pour le mont Athos ».

Si cette fois Villoison paraissait résolu à se rendre en Orient, il n'en éprouvait pas moins quelque doute sur l'opportunité de le faire en ce moment. « Je vous supplie, écrivait-il à Hennin [4],

1. Lettre du 6 mars 1782. *Correspondance*, V, n° 28.
2. Le 3 août 1782. *Correspondance*, V, n° 29.
3. Lettre du 10 décembre 1782. *Correspondance*, V, n° 30.
4. Lettre du 3 mars 1783. *Correspondance*, V, n° 31.

de vouloir bien examiner si les *circonstances présentes* permettent de risquer un voyage au Levant. Je partirai très hardiment sur votre parole et sans aucun délai ; mais je vous prie de me la donner. » La réponse de Hennin fut sans doute affirmative ; en tout cas les hésitations de Villoison cessèrent ; et, à peine de retour en France, il multiplia ses courses à Versailles pour faire approuver son projet et fixer l'allocation qui devait lui être donnée. L'affaire fut réglée assez rapidement et généreusement ; le 29 avril 1783, le roi signa un décret qui autorisait sa mission et lui accordait, pour ses frais de voyage, une somme de 12.000 livres [1].

Il semble que Villoison n'avait plus qu'à partir ; mais son voyage fut encore ajourné. Ce n'est pas qu'il ne fût ou ne parût pressé de se mettre en route, afin d'arriver au mont Athos, « avant que les glaces et les neiges l'aient rendu inaccessible » ; mais non content des 12.000 livres qui lui avaient été allouées, il désirait en obtenir du Ministère des Affaires étrangères 2.000 autres, que Hennin lui avait fait espérer [2]. Celui-ci, toujours bienveillant, les lui fit accorder ; il s'empressa en même temps de le recommander au comte de Saint-Priest, et lui conseilla de demander aussi au marquis de Castries des lettres pour les consuls. Rien ne devait plus retenir Villoison, et pourtant il ne partit pas. La lettre du 1er juin à la duchesse Amélie nous en donne la raison [3].

Enfin je suis débarrassé du poids du mont Athos et délivré des inquiétudes qu'il me causoit. J'ai prié le Ministère, qui l'avoit fort à cœur, de m'en dispenser et j'ai remis au Roi l'argent que j'en avois reçu pour cette entreprise très périlleuse à la veille d'une guerre presque inévitable ou du moins de troubles, de séditions, de révoltes dans l'empire othoman qui court à sa perte. Tous mes amis m'ont engagé à prendre ce parti, et j'espère que votre Altesse Sérénissime l'approuvera ; qu'aurois-je fait seul entre trois armées, exposé à la perfidie des Grecs, à la barbarie des Russes et à la fureur des Turcs ?

Trois mois et demi après, il annonçait à Van Santen, presque dans les mêmes termes [4], la résolution qu'il venait si soudaine-

1. *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, An. 1876, p. 138.
2. Lettre du 14 mai 1783. *Correspondance*, V, n° 32.
3. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 145.
4. Lettre du 16 septembre 1783. *Ac. Lugd. Bat. Bibl.* B.P.L. 244, n° 7.

ment de prendre. Si, pendant le voyage que l'année suivante il fit enfin en Orient, Villoison n'avait pas donné des preuves incontestables d'intrépidité, on serait en droit, à la lecture de ces lettres, de mettre en doute son courage. Il n'en manquait pas; mais il montra peut-être dans cette circonstance peu de décision. Cependant qu'allait-il faire? Les travaux qu'il avait commencés, à Weimar comme à Venise, le réclamaient ; en attendant qu'il les poursuivît, il se rappela qu'il n'avait aucune de ces places « qu'on accorde ordinairement au retour à ceux qui ont été en voyage par ordre du roi [1] », et il sollicita un emploi avec la même ténacité qu'il avait mise à obtenir un double subside pour son voyage. Ses efforts aboutirent ; le baron de Breteuil lui accorda une pension de 800 livres. Il en demanda presque aussitôt une autre de 7 à 800 livres au comte de Vergennes [2] ; mais la reprise de son projet de voyage l'empêcha de l'obtenir.

*
* *

Heureusement pour la mémoire de Villoison, des pensées plus nobles l'occupaient d'ordinaire, et les travaux érudits et désintéressés auxquels il se livrait en ce moment même font oublier ses mesquines, mais passagères réclamations. Depuis son retour à Paris, il n'était pas resté inoccupé ; au milieu des négociations engagées au sujet de sa mission dans le Levant, il avait réuni les matériaux du rapport qu'il devait faire sur son voyage à Venise. Un mois après avoir renoncé à aller en Grèce, ce rapport était rédigé. Le 4 juillet, il reparut à l'Académie — son nom figure du moins pour la première fois à cette date sur les registres de présence —, et dans les quatre séances suivantes — le 8, le 11, le 15 et le 18 [3] — il lut sa *Relation sur un voyage littéraire à Venise*. C'est ainsi qu'après une absence de plus de quatre ans et demi il reprenait magistralement place parmi ses confrères de l'Académie.

Il allait bientôt renouer ses relations avec ses correspondants de l'étranger ; le 3 août 1783 il écrivait à Senebier, avec lequel, on

1. Lettres à Hennin du 19 juin et du 23 novembre 1783. *Correspondance*, V, nos 34 et 35.
2. Lettre à Hennin du 30 décembre 1783. *Correspondance*, V, no 36.
3. *Registre des Assemblées... pour l'année 1783*, p. 93, 95, 97, 99.

se le rappelle, il avait été un instant en rapport au sujet du manuscrit de l'Iliade de Genève. Cette fois, ce n'était ni le prêt, ni la collation d'un manuscrit qu'il lui demandait ; il s'agissait d'une chose tout autre et plus simple ; il lui recommandait un de ces amis des lettres qu'il aimait à protéger, Hérault de Séchelles [1]. Comment était-il entré en rapport avec lui ? Je l'ignore, mais les connaissances littéraires du jeune et brillant avocat, en particulier celle qu'il avait du grec, avaient dû bien vite lui gagner la sympathie et l'amitié de Villoison ; et on voit, à la lettre qu'il écrivit à Senebier [2], l'intérêt qu'il portait au jeune orateur, dont l'exaltation révolutionnaire devait dix ans plus tard lui inspirer de tout autres sentiments :

Je ne doute pas du vif plaisir que vous aurez à voir M. Hérault, qui, par son éloquence, la maturité de son goût, la sûreté de son jugement et sa parfaite connoissance de la littérature grecque, latine, françoise et angloise, fait l'admiration de Paris dans l'âge le plus tendre, s'est déjà fait entendre plusieurs fois au Châtelet avec le succès le plus étonnant, se livre au travail avec une ardeur infatigable et apporte dans la société tous les droits et tous les titres, sans aucune prétention. Vous serez enchanté de sa douceur, de son aménité et des agréments qu'il répand dans la conversation. Je n'ai jamais vu personne plus vraiement modeste, et c'est d'autant plus surprenant qu'il a reçu de la nature et de la fortune mille fois plus d'avantages qu'il n'en faudroit pour tourner une tête moins forte et moins solide que la sienne. Il vous priera de lui faire connoître les grands hommes de votre République, MM. de Saussure, Bonnet, Mallet, etc. Je vous en aurai en mon particulier la plus grande obligation et regarderai comme personnels tous les services que vous voudrez bien lui rendre.

Cette lettre fut la dernière que Villoison écrivit à Senebier ; le mois suivant, il en adressait une à Van Santen [3], que d'autres allaient bientôt suivre. Il était désireux de reprendre avec le célèbre humaniste une correspondance interrompue au milieu des occupations multiples qui l'avaient assailli depuis son retour et d'avoir par lui des nouvelles littéraires de la Hollande. Pour stimuler son zèle, il lui donnait l'exemple. Il énumérait les publications récentes ou prochaines d'Angleterre et d'Allemagne : Tychsen songeait à éditer Quintus Calaber ; Tyrwhit, « main-

1. Hérault de Séchelles (Marie-Jean), né à Paris en 1760, avocat au Parlement.
2. Lettre du 3 août 1783. *Revue de philologie*, t. XXXIII (1909), p. 70.
3. Lettre du 16 septembre 1783.

tenant le plus grand critique de l'Angleterre », venait de donner de belles corrections au texte de Strabon ; un jeune Anglais allait faire paraître une bonne édition d'Eschyle ; un autre, une de Pindare, avec les notes inédites de Heyne. Puis il priait son ami de le rappeler au souvenir de Ruhnken, de Valckenaer, de Wyttenbach et des autres savants de Leyde, et le remerciait d'avoir aidé à placer son protégé Blessig, dont il faisait à nouveau le plus grand éloge. « Je vous réponds sur mon honneur de sa probité, de sa droiture, de sa candeur, de ses vertus, de son exactitude à remplir ses devoirs... Plus vous le verrés, plus vous l'aimerés et vous intéresserés à son sort. Que seroit-ce si vous l'aviés vu comme moi à Venise où il étoit fort malheureux. *Res est sacra miser.* »

Cette lettre fait honneur au bon cœur de Villoison ; mais l'intérêt qu'il portait à son protégé l'aveuglait ; Blessig n'avait pas tous les talents qu'il lui attribuait ; « sa provision de latin, de grec, d'hébreu, d'italien, d'allemand, de théologie, d'histoire littéraire » n'était pas ce qu'il supposait, ni ce qu'on demandait. Ruhnken lui avait trouvé une place de précepteur dans une famille de Leyde ; il devait avoir pour élève un jeune homme, dont il s'agissait d'achever l'éducation ; la tâche était facile ; mais une connaissance approfondie et pratique du français était nécessaire, et il le parlait mal ou peu ; il ignorait aussi l'histoire et la géographie, il manquait de l'usage du monde, et Ruhnken craignit qu'il ne pût réussir. « Tu vois dans quel embarras nous a jetés Villoison, le plus léger des hommes », écrivait-il à Wyttenbach[1] ; et il demandait à son ami de tâcher de trouver à Amsterdam une autre place pour Blessig. Heureusement les choses tournèrent moins mal qu'il ne le pensait, et le protégé de Villoison put rester un an en Hollande ; et, si sa morosité et sa rudesse choquaient Ruhnken, sa bonté et sa probité charmèrent Van Santen[2].

Cependant l'impression des *Epistolae Vinarienses*, commencée à Zurich depuis plus d'un an, allait s'achever ; dès qu'il l'apprit,

1. Lettres du 27 mars, du 13 juin et du milieu d'août 1783. *Epistolae viri clarissimi Davidis Ruhnkenii ad Dan. Wyttenbachium*, editae a G. Leon. Mahne. Vlissingiae, 1832, in-8, p. 36-38.

2. Lettre s. d., mais de la fin de 1783. B. P. L. 244, n° 2. « Tristis homo et ἀγέλαστος, non factus ad hujus aetatis elegantiam », disait de lui Ruhnken. Lettre du 13 mai 1784. *Epistolae ad Wyttenbachium*, p. 42.

Villoison se hâta d'annoncer à Van Santen l'envoi — il ne devait se faire que plusieurs mois après — de quatre exemplaires de son ouvrage, un pour lui, les trois autres destinés à Wyttenbach, Valckenaer et Ruhnken, et il le priait d'engager le premier à rendre compte de ce livre dans son Journal[1]. Il lui demandait aussi à lui-même de lui « marquer franchement et amicalement le jugement qu'il en portoit ». Van Santen n'y manqua pas. Il joignit même des conseils à son appréciation. « Quoique écrites avec plus de soin que les *Anecdota graeca*, lui disait-il [2], je ne les trouve pas encore assez dans le goût des anciens. Aussi je désire que tu t'attaches pendant quelques années à un seul auteur latin et à un seul auteur grec. »

Villoison n'annonça pas seulement à Van Santen l'expédition des *Epistolae Vinarienses*; il en informa aussi Wyttenbach et Ruhnken :

J'ai l'honneur de vous écrire, disait-il au premier [3], pour vous prévenir que j'ai adressé à M. Van Santen un paquet où il y a un exemplaire pour vous de mes *Epistolae Vinarienses*, dont je m'empresse de vous faire hommage. Je vous prie de le recevoir comme une foible marque de la haute estime et du tendre attachement et de la vive reconnoissance que je vous ai voués pour la vie. Je vous prierai d'en rendre compte dans votre *Bibliotheca critica* avec votre bonté et votre indulgence ordinaire... Vous y trouverez beaucoup de corrections inédites de Jos. Scaliger et autres savants, et j'ai tâché d'écrire ces lettres le moins mal qu'il m'a été possible... Je vous prie de me donner une nouvelle preuve de votre amitié en m'écrivant à moi et non dans votre journal, franchement, librement et sincèrement, ce que vous pensez de mes *Epistolae Vinarienses*, quand vous les aurez reçues et lues.

Et après avoir fait, presque dans les mêmes termes, hommage à Ruhnken de ses Lettres : « J'espère, lui écrivait-il aussi[4], que vous voudrez bien me donner une nouvelle preuve de votre amitié, en me marquant franchement, sincèrement et librement, ce que vous pensez du style de ces lettres que j'ai tâché de rendre cicéronien. » Il continuait en indiquant quelques-unes des choses dignes d'intérêt, suivant lui, qu'il y trouverait : une conjecture de Schütz sur un vers de l'Hymne à Cérès, « que vous avez si savam-

1. Lettre du 29 novembre 1783.
2. Lettre en latin sans date, déjà citée.
3. Lettre à Wyttenbach du 9 décembre 1783. *Ms. lat.* 168, fol. 66.
4. Lettre sans date. *Acad. Bibl. Lugd. Bat.*, B.P.L. 338, n° 8.

ment expliqué, et un grand nombre de corrections inédites de Scaliger et autres savants de la première force. » Je ne sais ce que Ruhnken pensa des *Epistolae Vinarienses*; nous n'avons point la réponse qu'il fit à la lettre d'envoi de Villoison, et il n'en parle point dans sa correspondance avec Wyttenbach. Quant à celui-ci, l'interruption pendant quatre ans, de 1783 à 1787, de la *Bibliotheca critica* l'empêcha de rendre compte de la nouvelle publication de son ami. Mais un autre correspondant de Villoison, Michaelis, en donna dans les *Annonces de Goettingue* [1] une analyse détaillée, qu'il terminait en remerciant l'auteur, au nom de tous les érudits, du soin avec lequel il avait relevé les notes précieuses qu'il leur offrait.

On comprend que Villoison ne manqua pas de charger son éditeur d'envoyer à Weimar les *Epistolae Vinarienses*, cet ouvrage où il avait poussé jusqu'aux dernières limites de l'adulation les louanges dont il accablait, nous l'avons vu, le duc régnant, la duchesse Amélie et « l'immortel Wieland ». Il en fit adresser aussitôt un exemplaire à cette princesse et au poète. Il envoya aussi à sa protectrice l'ouvrage de M. de Sainte-Croix sur les Mystères des anciens, publié presque en même temps que les *Epistolae*. « Il s'étoit empressé, lui écrivait-il [2], de lui faire hommage d'un ouvrage, où il est parlé de Weimar à chaque page. » Et dans la lettre qui accompagnait son envoi [3], il indiquait soigneusement les notes où il avait « pris la liberté de parler de cette princesse, du duc régnant, de sa cour et de l'Allemagne en général, de la riche et importante Bibliothèque ducale, de la savante et délicieuse ville d'Iéna, de M. Schütz et de M. Griesbach, de M. Herder et de M. Wieland, etc. »

L'exagération des éloges dont il comblait dans ces notes le duc Charles-Auguste, la duchesse Amélie et quelques-uns des hôtes les plus illustres de Weimar, ainsi que l'Université d'Iéna et ses professeurs, ne doit pas faire douter de la sincérité de Villoison ; il portait un intérêt réel à tout ce qui touchait à la famille ducale et au pays où il avait reçu une si généreuse hospitalité. La mort de la fille aînée de Charles-Auguste, Louise-Augusta-Amélie, lui causa un chagrin véritable et, s'il eut le tort d'exagérer par une habitude

1. *Göttingische Anzeigen*, 27 décembre 1783, t. II, p. 2092.
2. Lettre du 19 avril 1784. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 147.
3. Lettre du 4 avril 1784. *Revue germanique*, t. V (1909) p. 149.

invétérée les qualités et les mérites prétendus d'une princesse de cinq ans, il avait le droit aussi, en adressant ses condoléances à la duchesse — elle lui avait elle-même annoncé le triste événement — de la supplier de « croire que personne n'étoit plus touché que lui de la douleur qu'elle éprouvoit [1] ». On doit penser qu'il ne fut pas moins véritablement charmé d'apprendre, à ce moment même, que le prince Constantin, dont la conduite incohérente avait donné plus d'un souci à son frère, avait enfin « pris le parti du militaire qui l'occupera honorablement ».

Pendant que se continuait lentement à Venise l'impression de l'Iliade et que se poursuivait à Strasbourg celle de la « Nouvelle Version grecque » de la Bible, Villoison s'était chargé, en l'absence de Sainte-Croix, de surveiller la publication des *Mémoires* de ce savant *pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples* [2]. Mais, oublieux des devoirs qui s'imposent à un éditeur, il ne craignit pas d'altérer en plusieurs endroits le texte primitif, et en d'autres d'y joindre des notes, où, « sous son nom, il faisait l'éloge des personnes qu'il voulait flatter ou auxquelles il devait de la reconnaissance, et où, sous celui de Sainte-Croix, il critiquait ses adversaires » ; il alla même, par un procédé dont il ne comprit pas l'étrangeté [3], jusqu'à insérer au milieu d'un ouvrage français une dissertation latine qu'en préparant l'édition de Cornutus il avait composée sur la théologie et les mystères des anciens [4], dissertation dans laquelle, en soutenant que le panthéisme avait toujours été la doctrine des mystagogues, il affirmait un système en opposition formelle avec la manière de penser de l'auteur, qui croyait au contraire qu'on avait aux diverses époques enseigné aux initiés des dogmes philosophiques différents [5].

Sainte-Croix ne se formalisa pas d'abord de la façon singulière dont Villoison en avait usé avec son mémoire. Il continua de cor-

1. Lettre du 19 avril 1784.

2. Ou *Recherches historiques et critiques sur les Mystères du Paganisme*. Paris, 1784, in-8°.

3. Il en parlait à ses correspondants comme d'une chose toute naturelle. Lettres à Hennin et à Van Santen des 23 et 29 novembre 1783, et à Wyttenbach du 15 avril et du 5 mai 1784.

4. *De triplici Theologia Mysteriisque Veterum*, p. 221-338.

5. C'est ce qu'affirmait aussi le critique des *Göttingische Anzeigen* dans l'article consacré dans cette revue au chapitre de Villoison. 10 juillet 1784, t. II, p. 116.

respondre avec lui et de lui demander des renseignements bibliographiques [1] que l'helléniste avec sa grande érudition était toujours prêt à fournir; mais, quand l'année suivante il eut appris qu'on allait publier en Allemagne une traduction de son livre, il craignit que son interprète ne lui attribuât des opinions et des jugements qui n'étaient pas de lui, mais de Villoison, et il crut devoir le prévenir par une protestation, modèle de persiflage et d'ironie, qu'il adressa sous forme de lettre au Journal des Savants [2]. Villoison était alors depuis lontemps en Grèce. Eut-il connaissance de cette lettre ? Je ne puis le dire, mais elle n'altéra en rien ses rapports avec Sainte-Croix, et, à son retour du Levant, il alla rendre visite à celui-ci dans son château de Mormoiron, où le savant historien, qui lui avait depuis longtemps pardonné, le retint plusieurs semaines.

C'est vers cette époque probablement que Villoison donna à de Lalande pour la seconde édition de son Voyage en Italie [3] « des notes sur l'état de la littérature à Venise ». Il était depuis longtemps en rapport avec le célèbre astronome, dont nous avons rencontré plus d'une fois le nom dans les chapitres précédents, et il n'est pas surprenant qu'il se soit empressé de lui donner des renseignements sur des hommes et des choses qu'il connaissait si bien, d'autant plus qu'il y trouvait une occasion de parler de lui et de ses ouvrages. En tête des notes sur les bibliothèques publiques et privées de Venise [4] se trouvent mentionnées les *Anecdota graeca* et les *Epistolae Vinarienses*, qui venaient de paraître, ainsi que l'impression commencée de l'Iliade et de la Nouvelle Version grecque.

C'est aussi vers la même époque que Villoison adressa au Journal des Savants [5] une lettre dans laquelle il expliquait l'expression rapportée par Plutarque et attribuée à l'orateur Lycurgue un jour que, parlant aux Athéniens, il avait été chassé de la tribune aux harangues : « O fouet de Corcyre, que tu vaux de talents ! » Quel était donc ce fouet de Corcyre ? Par la comparaison minu-

1. Lettre de Villoison à Sainte-Croix de mars 1784. *Nouv. acq. franç.*, *ms.* 501, fol. 135.
2. Avril 1785, p. 234-235.
3. *Voyage en Italie.* Paris, 1786. Préface, p. 54.
4. *Voyage en Italie*, t. 8, p. 540.
5. *Journal des Savants*, mars 1784, p. 148 et 149.

tieuse des auteurs qui en ont parlé, Villoison montre qu'il s'agissait d'un fouet à doubles lanières et à manche d'ivoire, dont on se servait à Corcyre pour réprimer les séditions populaires et que Lycurgue « auroit voulu trouver sous la main pour apaiser les cris tumultueux qui le forçoient de se taire ».

*
* *

Cependant les raisons qui, au printemps de 1783, avaient empêché le départ de Villoison pour l'Orient, n'existaient plus. La menace d'une guerre entre la Porte et la Russie avait disparu ; un accord entre les deux puissances avait été conclu [1], et Vergennes, qui l'avait ménagé, envoya Choiseul-Gouffier, à la place de Saint-Priest, travailler au maintien de la paix. Auteur d'un *Voyage pittoresque en Grèce*, qui l'avait fait entrer à l'Académie des Inscriptions, élu membre de l'Académie française, le nouvel ambassadeur se considéra autant comme chargé d'une mission littéraire que d'une mission politique, et son premier soin en partant devait être de s'entourer de savants et d'archéologues [2]. Une occasion s'offrait ainsi à Villoison de faire le voyage du Levant si longtemps désiré, puis abandonné ; on comprend qu'il l'ait saisie. Au premier bruit de la nomination prochaine de Choiseul-Gouffier, il avait senti renaître en lui le désir de partir et avait cherché à se concilier les bonnes grâces du futur ambassadeur [3]. La nouvelle de « l'heureux arrangement des différens entre la Porte et la Russie » acheva de le décider. Si M. de Vergennes « persistoit dans la bonne volonté qu'il m'avoit témoignée, écrivait-il presque aussitôt à Hennin [4], je suis prêt à voler en Grèce sous ses ordres ». Il demandait seulement, et cela était naturel, qu'on lui rendît les 14.000 francs qui lui avaient été alloués autrefois pour son voyage. Vergennes reconnut le bien fondé de la réclamation ; de son côté Choiseul-Gouffier déclara qu'il « seroit bien aise de pouvoir conduire Villoison au Levant et de faciliter le succès de son voyage ».

1. Traité du 8 janvier 1784.
2. Léonce Pingaud, *Choiseul-Gouffier. La France en Orient sous Louis XVI.* Paris, 1887, p. 137-175.
3. Lettre à Hennin du 30 décembre 1783. *Correspondance*, V, n° 36.
4. Lettre du 7 février 1784. *Correspondance*, V, n° 37.

Rien, il semble, n'eût dû maintenant arrêter ce dernier ; mais entre temps le baron de Breteuil avait formé le dessein de créer deux postes d'attachés à la Bibliothèque du Roi, chargés d'examiner les manuscrits grecs ; Villoison songea à solliciter une de ces places, et, malgré l'ardeur « qu'il avoit de voler au mont Athos », cette « difficulté le faisoit hésiter [1] ». L'intervention de Hennin, qui cette fois encore fit preuve du plus grand désir de lui être agréable, et celle de Choiseul-Gouffier lui-même, aplanirent tout. Le baron de Breteuil se déclara prêt à nommer Villoison, au cas où la création projetée se ferait, et à lui conserver sa place en son absence [2]. Restait la question des 12.000 francs que le roi lui avait accordés et qu'il avait rendus, avec les 2.000 francs de supplément ; elle exigea de nombreuses démarches ; mais, le 2 avril, il put annoncer à Hennin que le ministre avait promis de les lui faire remettre [3].

Le temps pris par ces longues négociations et par ses préparatifs de voyage ne fut pas perdu pour Villoison ; il employa les loisirs qu'ils lui laissèrent à des recherches littéraires, destinées à rendre plus fructueuse sa mission ; il notait, écrivait-il le 26 mars à Hennin, les livres de Polybe, de Diodore, etc., qui nous manquent, étudiait les inscriptions grecques déjà publiées et relisait les descriptions que les anciens avaient données des lieux qu'il devait parcourir. Le 5 mai il annonçait à Van Santen [4] son départ pour la fin du mois. « A cette époque je pars pour Constantinople avec notre savant et aimable ambassadeur, M. le comte de Choiseul-Gouffier, l'un des hommes les plus instruits et les plus éloquents qui existent en France. Nous allons d'abord à Naples, — il se proposait d'y rendre visite à Ignazza et Baffi —, puis à Palerme, relâcherons dans quelques îles de l'Archipel, arriverons enfin à Constantinople, où je passerai l'hiver chez cet ambassadeur, qui est plein de bonté et d'amitié pour moi. »

Et ce même jour — le 5 mai — Villoison, dans les mêmes termes qu'à Van Santen, informait aussi de son départ Wyttenbach, tout

1. Lettre à Hennin du 15 février 1784. *Correspondance*, V, n° 39.
2. Lettres à Hennin du 26 mars et du 2 avril 1784. *Correspondance*, V, n°s 42 et 43.
3. Lettres de Hennin, du 8 mars, et de Villoison, du 26 mars et du 2 avril 1784. *Correspondance*, V, n°s 41, 42 et 43.
4. *Bibl. Lugd. Bat. Ac.*, B.P.L. 244, n° 9.

en lui rappelant à nouveau — il l'avait déjà fait dans un billet du 15 avril — l'envoi de ses *Epistolae* et celui de l'ouvrage de Sainte-Croix, pour lequel il lui demandait un article [1].

Le programme de voyage esquissé par l'helléniste ne devait se réaliser qu'en partie, et le moment du départ n'était pas encore près de venir. Ces délais permirent à Villoison de poursuivre sa correspondance avec Van Santen, de recevoir les nouveaux vers qu'il avait faits, de lui demander des nouvelles de sa situation toujours incertaine, de ses travaux, de ceux de ses amis de l'étranger, de Ruhnken et de Valckenaer ; enfin de lui parler des siens, ainsi que des publications des savants de sa connaissance [2] : Marron, pasteur attaché à l'ambassade hollandaise, avait fait pour l'humaniste la collation de Catulle ; du Theil faisait imprimer un Eschyle ; Pingré, savant géographe, allait donner le texte de Manilius avec une traduction française et des « notes astronomiques ». Enfin il priait Van Santen de lui faire envoyer chez sa mère, rue de la Tournelle, la suite de la *Bibliotheca critica*, avec les deux premiers livres de l'Iliade de Wassenberg, ainsi que les discours de Hemsterhuis et de Valckenaer, leurs notes sur le Nouveau Testament, et il lui demandait de lui écrire à Constantinople par le canal de son ambassadeur et d'y joindre pour lui une lettre de recommandation auprès de ce ministre. « Je serai charmé de voir ainsi que notre commerce littéraire ne sera pas interrompu. »

Dans ses lettres à Van Santen du 5 mai et du 10 juin, Villoison parlait à son ami d'un savant que nous rencontrons ici pour la première fois dans sa correspondance, le conseiller à la Cour des Monnaies, Belin de Ballu [3], qui, au milieu de ses occupations professionnelles, trouvait le temps de cultiver les lettres anciennes. En 1783, une traduction en français de l'Hécube d'Euripide avait déjà attiré sur lui l'attention des humanistes et, sans doute, à son retour d'Allemagne, celle de Villoison. Connaissait-il déjà le jeune magistrat ? Je l'ignore, mais on les trouve désormais intimement liés. Une édition d'Oppien que Belin prépara bientôt devait les rapprocher, et il s'établit entre eux — la minute

1. *Ms. lat.* 168, fol. 68 et 72.
2. Lettre du 10 juin 1784. B.P.L. 244, n° 10.
3. Né à Paris en 1753, et reçu membre de l'Académie des Inscriptions le 11 décembre 1787. *Registre des Assemblées.. pour l'année 1787*, p. 198.

d'une lettre non datée [1], mais qui doit être de ce temps, en est la preuve — les relations les plus étroites. Après avoir demandé à son ami des nouvelles de ses études, de ses plaisirs, de l'éducation de son fils, Villoison, tout en le félicitant d'avoir approuvé une « belle correction de Lennep », proposait une lecture différente, en s'appuyant sur l'autorité du grammairien Dracon de Stratonice, puis il terminait en engageant Belin à rédiger une note à ce sujet et à l'insérer à la fin de sa traduction d'Oppien. C'est aussi sur un vers des Cynégétiques que « Belin n'entendoit pas plus que lui » qu'il consultait Van Santen et le priait de consulter de son côté Ruhnken et Valckenaer. Villoison proposait sur ce vers — « que Schneider avoit corrigé de son chef » — une leçon toute différente [2]. Le 1er juillet suivant il consultait encore Wyttenbach sur le même vers et, presque dans les mêmes termes, il lui demandait ce qu'il pensait de la leçon qu'il avait proposée; il le priait en même temps, s'il avait quelque correction au texte d'Oppien, de l'envoyer directement à M. Ballu. Wyttenbach n'avait pas besoin de se presser; l'édition des Cynégétiques [3] — le seul poème d'Oppien que Belin ait publié — ne devait paraître que deux ans après, dans les derniers mois du séjour de Villoison en Orient.

Villoison, on le voit, mettait à profit les retards apportés à son départ ; ils lui procurèrent un autre avantage, cher à sa vanité, celui de « faire sa cour » à Gustave III [4], roi de Suède — « le

1. « Ce lundi matin ». *Suppl. grec, ms.* 943, fol. 76 a.

2. C'est le vers 253 du premier chant pour lequel Schneider avait adopté la leçon :

Ὀδμὴν πρεσβυτέρην ἀπαμαλδῦναι φιλοτήτος.

leçon qu'il n'a pas conservée du reste dans sa seconde édition. Villoison, lui, proposait : Ὀδμὴν ΔΗΛΗΤΕΙΡΑΝ ἀμαλδῦναι φιλοτήτος. Ballu adopta ; Ὀδμὴν ἡγήτειραν ἀμαλδῦναι φιλοτήτος.

3. Oppianus, *Poemata de venatione et piscatione cum interpretatione latina* ... tomus I : *Cynegetica* recens. Belin de Ballu. Argentorati, 1786, in-8°. L'année suivante, Belin publia la traduction française des Cynégétiques. Oppien, *La chasse, poème traduit en français*, par Belin de Ballu. Strasbourg, 1787, in-8°.

4. Gustave, qui était venu en France, comme prince royal, au printemps de l'année 1771, y revint en 1784, pour signer avec Louis XVI un traité d'alliance. Le 5 juin, il assista à la séance de l'Académie, où l'on reçut le marquis de Montesquiou, et il y fut l'objet d'une ovation enthousiaste. *Correspondance de Grimm*, t. IX, p. 275, et XIII, p. 537.

grand Gustave », comme il l'appelle quelque part [1] —, et « d'admirer les talents et les rares connoissances dans l'histoire et dans la littérature » de ce souverain, « dont il étoit déjà l'obligé ». Il a consigné le souvenir de cette entrevue dans une publication — la Nouvelle Version grecque [2] — qu'il put, grâce aux mêmes retards, terminer avant de partir pour le Levant.

« Plus de la moitié de mon Homère est déjà imprimée à Venise, où j'ai deux bons correcteurs », écrivait-il vers le mois de mai à Ruhnken ; quoiqu'elle « avançât fort », il ne pouvait espérer de voir achever l'impression de cet ouvrage avant de se mettre en route, et il ne devait le publier que quatre ans plus tard. Au contraire, la Version grecque de la Bible parut peu de temps après son départ. Le 5 mai il en avait annoncé à Van Santen l'impression qui se faisait à Strasbourg ; comme il se borna à y ajouter quelques notes, et qu'il renonça à y joindre les commentaires explicatifs qu'aurait plus d'une fois demandés le texte, elle fut bientôt finie [3]. Le texte est précédé d'une savante préface dans laquelle on trouve, comme le remarque Chardon de la Rochette [4], des notions et des anecdotes précieuses pour l'histoire littéraire. En tête de l'ouvrage est une dédicace écrite le 5 juillet et adressée à Lenoir [5], lieutenant de police, dans laquelle Villoison a heureusement rappelé la vigilance de ce magistrat et défini les fonctions nombreuses qu'il remplissait avec le zèle le plus admirable.

1. Lettre à la duchesse Amélie du 9 juillet 1784. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 149.

2. Préface, p. 26 : « Ut regni, ita ingenii, doctrinae et eloquentiae Principi, magno illi Gustavo, qui nos jamdudum suis dignatus est muneribus, nuper autem Lutetiae benignis beavit alloquiis. »

3. *Nova versio graeca Proverbiorum, Ecclesiastis, Cantici canticorum, Ruthi, Threnorum Danielis, selectorum Pentateuchi locorum, ex unico S. Marci bibliothecae codice veneto*, etc. Argentorati, 1784, in-8. — Les *Göttingische Anzeigen* consacrèrent dans le numéro du 6 novembre 1784 un article très détaillé à l'édition de Villoison, article dans lequel le critique faisait ressortir l'intérêt du texte publié par le savant helléniste. T. III, p. 1789-1800.

4. Chardon de la Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, t. III, p. 44.

5. Lenoir (Jean-Charles-Pierre), né à Paris en 1732, successivement conseiller au Châtelet, lieutenant criminel, depuis 1774 lieutenant de police, devint en 1785 garde de la Bibliothèque du Roi et président de la Commission des finances.

Il se croyait alors à la veille de son départ pour Constantinople. Le 1er juillet il écrivait à Wyttenbach [1] pour lui faire, avant de se mettre en route, ses dernières recommandations. Il commençait par le remercier du jugement qu'il avait porté sur les *Epistolae Vinarienses*; il lui annonçait l'envoi par Salzmann — il la fit envoyer aussi à Tollius — de sa Bible grecque ainsi que d'un paquet de l'abbé Auger remis au libraire Barrois et, après l'avoir prié d'adresser directement à M. Belin de Ballu les corrections et variantes qu'il pourrait trouver sur le poème de la Chasse, il lui demandait de lui envoyer ses dissertations, en particulier celle *De sententia veterum de animarum immortalitate*, « dont il auroit eu si grand besoin pour sa dissertation *De triplici theologia mysteriisque veterum* », ainsi que l'*Apollonii Lexicon* que venait de publier Tollius. Il l'entretenait des mémoires « très curieux et très bien écrits du baron de Tott sur les Turcs »; enfin il terminait en le priant de trouver un moyen de lui faire passer ses lettres par son ambassadeur et en lui proposant pour collationner ses manuscrits, à la place de Lefebvre de Villebrune, l'abbé Ricard, éditeur des *Moralia* de Plutarque.

Le 9 juillet, Villoison annonçait à la duchesse Amélie son départ. Il en informa aussi le baron Klinkowström et le pasteur Weber, auteur d'une Histoire de la Confession d'Augsbourg, avec lequel il s'était intimement lié pendant son séjour à Weimar [2], et qui, préparant un commentaire du Pentateuque, l'avait, avec le théologien Semler, encouragé à donner son édition de la Bible. Chose qui peut surprendre au premier abord, Villoison n'annonça pas son départ à Wieland; le poète lui avait écrit cependant — sans doute pour le remercier de l'envoi des *Epistolae Vinarienses* — une « lettre mille fois trop flatteuse et capable de lui faire tourner la tête »; mais, au milieu des préparatifs du voyage, le temps lui manqua pour faire la longue réponse qu'il voulait lui adresser. Il pria la duchesse de l'excuser auprès du poète s'il ne lui écrivait pas, promettant de lui donner de ses nouvelles dès son arrivée à Constantinople [3].

1. *Ms. lat.* 168, fol. 73.
2. « Quo cum jucundissimas in amoena illa et erudita Vinaria horas traduxisse me semper cum desiderio et quodam γλυκυπίκρῳ voluptatis sensu recordabor. » Préface de la *Nova versio*, p. 25.
3. Lettre à la duchesse du 9 juillet 1784.

Une circonstance particulière l'amena à lui en donner bien auparavant. Un de ses « meilleurs amis », un M. Girard, son ancien condisciple, « homme plein de génie, de talents, de vertus et de lumières », qui se rendait en Allemagne dans le dessein d'en étudier la littérature, lui demanda de le recommander. Villoison lui donna une lettre pour Wieland :

Je ne puis mieux l'adresser, écrivait-il au poète [1], qu'à celui qui est le principal ornement de la littérature allemande. Plus vous verrez M. Girard, plus vous l'aimerez et l'estimerez. Je regarderai comme personnels tous les services que vous voudrez bien lui rendre, et je vous en aurai la plus vive obligation. Je suis sûr d'avance du plaisir que vous fera sa connoissance. Je vous prie de le présenter à leurs Altesses et de leur faire agréer les très humbles assurances de mon profond respect, et de présenter mon hommage à toutes les personnes de Weimar, que j'ai eu le bonheur de connoître et que je regretterai éternellement.

Je ne sais quel est ce M. Girard ; mais son nom doit, on le voit, figurer parmi ceux des Français qui commencèrent vers cette époque à aller « acquérir » en Allemagne même la connaissance de sa littérature. La lettre dans laquelle Villoison le recommandait si chaleureusement était datée du 24 juillet et écrite « à la veille de quitter Paris ».

*
* *

Il ne dut pas en effet tarder à se mettre en route [2] ; s'arrêta-t-il à Marseille pour voir quelques-uns de ses confrères de l'Académie, en particulier son ami Guys ? Cela est vraisemblable ; il n'avait pas cessé d'être en correspondance avec lui ; l'année précédente il l'avait mis en rapport avec Klinkowström, maréchal de la cour de Weimar [3], et il continuera pendant son voyage et après son retour, nous le verrons, d'écrire au marchand érudit et de lui demander des services que sa situation particulière d'agent chargé d'expédier le courrier d'Orient [4] le mettait à même de lui rendre.

1. Autographe en ma possession.
2. Dès le 13 juillet, Choiseul-Gouffier avait annoncé son départ à Hennin. *Correspondance de Hennin*, C.
3. Lettre à la duchesse Amélie du 1er juin 1783, déjà citée.
4. Archives du Ministère des Affaires étrangères. Turquie, année 1784, § 5, etc.

De Marseille, où en tout cas il dut rester peu de temps, Villoison gagna Toulon, et le 4 août il s'embarqua avec Choiseul-Gouffier et les collaborateurs littéraires et scientifiques de l'érudit ambassadeur : le poète Delille, emmené un peu malgré lui, le dessinateur Cassas, le gentilhomme d'ambassade Blanc d'Hauterive, l'astronome Tondu, le peintre archéologue Fauvel. L'helléniste Le Chevalier, qui devait aussi accompagner Choiseul-Gouffier, ne le rejoignit que l'année suivante, alors que Villoison parcourait les îles de l'Archipel. Retardé par les vents contraires, le vaisseau, qui portait l'ambassadeur et ses auxiliaires, n'arriva à Constantinople que vers la fin de septembre ; le 24, il fut obligé de relâcher dans les Dardanelles à Gallipoli ; enfin le jour suivant il entra dans la Corne d'Or [1].

A peine installé à Péra, le premier soin de Villoison, comme il l'écrivait à Hennin [2], fut de « se pourvoir d'un maître de grec vulgaire ». Il voulait se rendre aussi familier que l'italien, cette langue, « qui n'étoit pas aussi aisée à parler qu'il l'auroit cru ». Tous les jours son maître, originaire de l'île de Paros, venait de huit heures à dix heures lui donner des leçons ; depuis dix heures jusqu'à midi, il conversait en grec vulgaire et en français avec un prêtre de l'île de Syra, « qui avoit autant d'ardeur pour la dernière langue que lui pour la première ». De midi jusqu'à quatre heures il étudiait le grec ancien ; enfin après dîner, c'est-à-dire de cinq heures et demie jusqu'à huit heures, il faisait des visites, « tâchant de prendre partout des renseignements utiles aux lettres ».

Il s'agissait surtout pour lui, on le comprend, de découvrir des manuscrits ; il espérait en trouver dans les bibliothèques des anciens podestats roumains ; il fut bien accueilli par eux, en particulier à Constantinople, par le prince Constantin Maurusi, qui le combla de bontés, et par Sloutziari, un de ses parents, à Chourouchesmé, village « où on trouvoit plus de princes déposés de Valachie et de Moldavie que Candide ne trouva de rois dans son auberge de Venise ». Ils lui montrèrent leurs manuscrits, dont plusieurs étaient du Xe ou du XIe siècle ; « il les examina page par page » ; mais malheureusement il n'y rencontra que « des

1. Léonce Pingaud, *Choiseul-Gouffier*, p. 138-141.
2. Le 25 octobre 1784. *Correspondance*, V, n° 44.

homélies, des livres ascétiques, des vies des pères du désert, des canons et autres drogues de cette nature », écrivait-il dédaigneusement à Hennin. Pourtant Sloutziari possédait le manuscrit d'un ouvrage en partie perdu de Lydus — il en sera question plus loin —, qu'il cherchera par tous les moyens à se procurer [1].

Dans la lettre qu'il avait, avant son départ de Paris, adressée à la duchesse Amélie, Villoison promettait de donner, de Constantinople, de ses nouvelles au duc et à la duchesse régnante. Il tint parole et, avant de quitter cette ville, il adressa au duc une longue épître, qui était, nous apprend Wieland, pleine des remarques qu'il avait faites pendant son voyage et durant son séjour dans la capitale de la Turquie. On ne put s'empêcher de la trouver bien prolixe, et Wieland s'en amusait un peu dans une lettre à son amie Mme de la Roche [2].

Notre *merveilleux* ami V. a dernièrement adressé au duc régnant une lettre de trois grandes feuilles in-folio, uniquement remplie des remarques qu'il a faites dans son voyage et pendant son séjour à Péra et à Constantinople. Cet homme étrange a aperçu et noté tout ce que tout le monde avait vu avant lui et ce que nous avons lu dans toutes les descriptions de voyage. En ce moment il part pour le mont Athos, afin de voir si dans les bibliothèques moisies des monastères, dont est couverte cette montagne, il n'y aurait pas moyen de découvrir de quoi dédier, comme ses notes sur Nonnus, à quelque princesse d'en deçà ou d'au delà de l'Hellespont. Malgré tout, c'est une bonne âme que ce V. ; je connais peu d'hommes plus heureux qu'il ne l'est, grâce au nuage enchanté qui, constamment, lui fait voir toutes choses et lui-même sous la forme la plus agréable ou du moins sous une forme qui lui plaît ; avec cela il est doux comme un agneau, *et par-dessus tout grec jusqu'aux dents* [3].

Ce n'était pas pour le mont Athos, comme le disait Wieland, que Villoison était parti ; son plan de voyage était changé et devait encore se modifier plus d'une fois. Il avait d'abord l'intention de passer l'hiver à Constantinople ; mais il finit par se fatiguer du séjour de cette ville ; après en avoir vu toutes les curio-

1. Ce même Sloutziari avait aussi un manuscrit du xe siècle fort bien écrit renfermant les *Institutiones Arithmeticae* de Nicomachus Gerasenus, accompagnées de savantes scolies inédites, et qu'il lui donna généreusement, dit-il, dans les Prolégomènes de l'Iliade (*Homeri Ilias*, I, p. XLV, note 1), mais dont il n'est pas question ailleurs.

2. Le 15 décembre 1784. *Briefe an Sophie von La Roche*, p. 257

3. Les mots soulignés sont en français.

sités, parcourules bourgs du voisinage et feuilleté tous les manuscrits qu'il avait pu rencontrer, il crut qu'y rester davantage « seroit un temps perdu pour les lettres », et il songea à aller passer la mauvaise saison à Athènes, qu'il « brûloit depuis longtemps du désir de voir [1] ». Mais une fois encore il changea de projet, et entreprit, en plein hiver, de visiter les îles de l'Archipel ; il espérait ainsi échapper plus facilement aux pirates qui les infestaient. Avant de se mettre en route, il eut soin de se procurer de nombreuses lettres de recommandation. Le drogman du capitan pacha Hassan lui en donna une pour tous les primats et commandants des Iles. Elle est datée du 7 novembre ; cinq jours après, il en reçut une autre du patriarche Gabriel adressée aux supérieurs des couvents du mont Athos [2]. Le prince Constantin Maurusi lui donna aussi les lettres « les plus fortes et les plus puissantes » pour la plupart de ces derniers, auxquels il avait rendu des services pendant son passage au pouvoir.

Villoison n'a pas laissé de Journal de son voyage ; avait-il l'intention d'en faire un? On pourrait le croire, à lire, dans le manuscrit 935 [3], les notes éparses où il en raconte divers épisodes. Malheureusement elles sont trop incomplètes et informes pour qu'on puisse avec leur aide seule reconstituer son itinéraire ; mais il a eu soin d'énumérer les différents lieux qu'il avait visités dans ses lettres à Hennin, à la duchesse Amélie et à Oberlin [4] ; on en trouve aussi la mention détaillée dans le Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions en août 1787 [5], surtout dans les Prolégomènes de l'Iliade. En rapprochant entre eux ces divers documents, on arrive à suivre l'infatigable voyageur dans les nombreuses courses qu'il fit dans les îles de l'Archipel, au mont Athos, dans la Grèce proprement dite et le Péloponèse, et jusque dans les villes des côtes de l'Asie Mineure.

1. Lettre à Hennin du 13 novembre 1784. *Correspondance*, V, n° 45.

2. Ces lettres avec la traduction en grec littéraire ont été intercalées par Villoison au commencement et à la fin de son exemplaire de la Paléographie grecque de Montfaucon. Suppl. grec. *Ms.* 989, fol. 2-5 et 23-28.

3. Fol. 289 et suiv.

4. Lettres à Hennin du 25 février, 5 avril et 15 octobre 1785, à la duchesse Amélie du 7 avril 1785, et à Oberlin du 17 avril 1787.

5. *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues ou expliquées inexactement*. Extrait de la relation du voyage fait dans le Levant par J.-B.-G. d'Ansse de Villoison. *Mémoires de l'Académie*, t. XLVII (1809), 2, p. 283-341.

Après avoir, vers la fin de novembre, quitté Constantinople et vu les bords du Bosphore et de l'Hellespont, franchissant ce détroit, il alla, en attendant le moment de se rendre au mont Athos, visiter quelques-unes des Cyclades et des Sporades orientales les plus connues : Tenos, Myconos, les deux Délos, Paros, Naxos et Patmos, puis Leros et Cos. A Patmos, il s'arrêta pour voir la bibliothèque du couvent de Saint-Jean le Théologien ; mais, comme dans celles de Constantinople et des villes voisines, il ne rencontra, dit-il [1], que des ouvrages de piété : bibles, évangiles, lectionnaires, homélies des Pères, etc. Ne cherchant que des manuscrits d'auteurs anciens, on comprend que Villoison ait passé avec indifférence devant ceux qui ne contenaient que des œuvres d'un caractère religieux, encore que quelques-uns d'entre eux, tel que le manuscrit du livre de Job avec ses scolies, les fragments de l'Évangile de saint Marc, écrits en lettres d'argent sur du parchemin teint en pourpre [2], auraient mérité, ce me semble, au moins une mention. Mais que dire du silence qu'il a gardé sur un manuscrit, du XIe siècle, de Diodore de Sicile, même sur un manuscrit du XVIe, qui renferme divers traités d'Aristote et l'Isagoge de Porphyre, et sur un bombycin qui contient l'Ajax et l'Électre de Sophocle, signalés avec tant de raison par Mgr Duchesne [3]? On voit que Villoison se faisait d'une mission littéraire une idée tout autre que celle qu'on en a aujourd'hui.

De Patmos il se rendit à Amorgos. Il y était attiré par la célébrité de la bibliothèque du riche couvent de la Vierge ; mais, après avoir « examiné feuille par feuille, comme ceux du monastère de Saint-Jean, tous les manuscrits, et pour épargner à lui des regrets, à d'autres des recherches inutiles », il partit, convaincu par ses propres yeux qu'il n'y avait rien à espérer pour la littérature ancienne [4]. Il fut plus heureux avec les inscriptions. A Cos où beaucoup avaient été détruites, il en releva encore un grand nombre. Il devait en rencontrer dans presque toutes les

1. Lettre à Hennin du 25 février 1785. *Correspondance*, V, n° 46. Il avait envoyé un récit détaillé de sa visite à Patmos malheureusement perdu.

2. Abbé Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos* (*Archives des Missions scientifiques*, 3e série, XIII (1876), p. 386 et 433).

3. *Mission au mont Athos*, p. 438-439.

4. Lettre à Hennin du 25 février 1785.

îles de l'Archipel, et quelques-unes importantes pour l'histoire locale ou pour la paléographie. Aussi ne se borna-t-il pas à en informer Hennin ; il en envoya la copie et la description au Journal des Savants ; mais des trois lettres qu'il avait, dit-il [1], adressées à la direction de cette revue, aucune n'a été publiée. Après être d'Amorgos retourné à Naxos, à Paros et à Myconos, remontant vers le nord, il alla visiter Metelin — l'ancienne Lesbos —, puis Chios et Smyrne. Là il s'embarqua pour Salonique, « où il avoit à prendre des éclaircissements nécessaires pour le mont Athos ».

A peine arrivé, après une traversée longue et pénible de douze jours, pendant laquelle il fut obligé de relâcher à Ténédos et à Lemnos [2], il écrivit à Hennin. Il avait appris sa nomination à l'Académie des Inscriptions [3] ; il s'empressa de le féliciter, et, en même temps, de le mettre au courant des péripéties de son voyage. La lettre était du 5 avril ; deux jours après, il en adressa une autre à la duchesse [4]. Elle était, comme celle de Hennin, et plus encore, remplie des détails les plus circonstanciés sur les difficultés qu'il avait eues à surmonter, les privations auxquelles il avait été exposé et les dangers qu'il avait courus. « Mais, remarquait-il justement, quand on cherche ses aises, il ne faut pas voyager dans le Levant, ni courir après les inscriptions et les manuscrits grecs. » Non seulement il n'avait pas recherché ses aises, mais il n'avait pas craint d'affronter les périls de la mer dans la plus mauvaise saison ; il avait visité une partie des îles de l'Archipel en décembre et en janvier, dans des barques découvertes, exposé aux injures de l'air, à la pluie, au froid de la nuit, forcé parfois de rester jusqu'à douze et quinze jours sans se déshabiller, contraint de coucher par terre dans des chapelles grecques, ou même courant risque de mourir de soif, comme à Délos, où, retenu par les vents contraires pendant trois jours, il n'avait trouvé à boire que l'eau

1. Lettre à Hennin du 5 avril (*Correspondance*, V, n° 47) et lettre à la duchesse du 7 avril 1785. *Revue germanique*, t. V (1909), p. 151.

2. Suppl. grec. *Ms.* 935, fol. 289. Villoison arriva à Salonique dans les derniers jours de mars.

3. Hennin avait été nommé à une des huit places d'académiciens résidents libres, créées par ordonnance royale du 15 janvier 1785. *Registre des Assemblées... pour l'année 1785*, p. 14.

4. Peut-être est-ce alors aussi qu'il écrivit à Murr, érudit et éditeur de Nuremberg, une lettre à laquelle celui-ci, on le verra plus loin, lui répondit le 5 novembre.

de pluie, qu'il était « obligé d'aller disputer aux corbeaux dans le creux des rochers escarpés du mont Cynthus [1] ».

Dans sa lettre à la duchesse, Villoison ne se borna pas à lui parler de son voyage ; il la priait comme toujours de le rappeler au souvenir des nombreux personnages des deux cours, avec lesquels il avait été en rapport à Weimar : Mlle de Riedesel et le baron de Klinkowström, qui avaient promis de lui écrire, Mlle de Gœchhausen, Mme de Stein, M. d'Einsiedel, Wieland, Herder, Weber, Sigismond de Seckendorf et vingt autres dont l'énumération témoigne de la fidélité de sa mémoire. Il va sans dire qu'avant tout il demandait à son auguste correspondante de présenter ses hommages au duc et à la duchesse régnante, ainsi qu'au prince Constantin. Mais il l'entretenait aussi de choses toutes différentes, de sa Bible grecque qu'il lui avait fait envoyer, ainsi qu'au duc et à Wieland, et où il avait, dans la préface, « rendu justice à l'Université d'Iéna », et de l'affaire de Coleti, l'éditeur de ses *Anecdota græca*, avec lequel Ettinger refusait de régler.

Le 13 avril, Villoison, « avec un sac de lettres de recommandation », — il en avait une entre autres du métropolitain Jacob [2] — quitta Salonique, pour se rendre au mont Athos ; il en visita, dans le plus grand détail, tous les ermitages et acheta à prix d'argent l'accès des bibliothèques [3] ; mais, si toutes renfermaient des « manuscrits grecs très anciens et fort bien écrits » — il lui en passa sept à huit mille par les mains, — il n'y trouva encore « que des bibles, des évangiles, des liturgies, rituels, livres d'église, de dévotion, des vies des saints ou des martyrs, presque point d'auteurs profanes et aucun que nous n'ayons à Paris ou que nous voulussions avoir ». On peut trouver que Villoison a traité les manuscrits des monastères du mont Athos, comme ceux des bibliothèques de Patmos et d'Amorgos, avec un dédain exagéré, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas au moins dit quelques mots des manuscrits d'auteurs anciens. Que les scolies de l'Iliade du monastère de Vatopèdi lui aient paru sans valeur [4], on l'accorde ; mais

1. Lettres à Hennin du 5 et à la duchesse du 7 avril 1785. — *Mémoire sur quelques inscriptions*, p. 297-300.

2. Elle était adressée aux supérieurs des couvents et datée du 28 mars 1787. *Ms.* 989, fol. 23.

3. Lettre à Hennin du 11 mai 1785. *Correspondance*, V, n° 48.

4. Mgr Duchesne n'a pourtant pas hésité à les publier dans la *Mission au mont Athos*, p. 366-378.

était-ce une raison pour n'en point parler? Pourquoi n'avoir pas fait mention non plus de l'Electre et de l'Ajax de Sophocle, du Plutus et des Nuées d'Aristophane, des Halieutiques d'Oppien, du poème des Travaux et des Jours d'Hésiode, et d'autres ouvrages manuscrits que Mynoïde Minas a eu grand raison d'énumérer [1]? On pourrait se demander aussi si le vaniteux érudit a aussi bien exploré les bibliothèques des couvents du mont Athos qu'il le prétend, puisqu'il n'a pas vu dans celle du monastère de Pantocrator les manuscrits des Fables de Babrius, des Fables et des Maximes d'Ésope, ainsi que le *Philogétôs*, recueil curieux de 107 facéties inconnues d'Hiéroclès, découvert par le même Mynoïde Minas en 1843.

Dans une lettre aujourd'hui perdue, Villoison avait rendu compte à Genêt de sa visite aux vingt monastères de la « Montagne sainte ». Le manuscrit 935 renferme aussi [2] la minute du récit de cette longue excursion; ce récit, qui a été publié dans la *Revue de Bibliographie analytique* [3], nous permet de suivre le voyageur dans ses infructueuses explorations du 14 avril au 7 mai. Les espérances ambitieuses que Villoison avait formées s'évanouirent dès qu'il eut pénétré dans ces retraites sacrées ; au lieu des découvertes brillantes que Hennin lui avait laissé entrevoir et qu'il rêvait d'y faire, il n'en rapporta rien que la mince consolation « d'avoir résolu un problème d'histoire littéraire ». Aussi se hâta-t-il de quitter ces lieux, où il avait cru faire un long séjour, pour aller voir le flux et le reflux de l'Euripe et visiter l'île de Négrepont, l'ancienne Eubée [4].

Heureusement les observations [5] qu'il faisait tous les jours sur

1. *Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique.* (*Revue de Bibliographie analytique*, t. V (1844), p. 80-86.)

2. Fol. 299-306. — *Prolégomènes* de l'Iliade, p. 48.

3. T. V (1844), p. 839-859 et 935-943. La même revue a publié aussi t. IV, p. 940-993, 1068-1083, et t. V, p. 59-80) les *Mémoires pour servir à l'histoire du mont Athos* du P. Braconnier, dont le manuscrit, inédit jusque là, se trouve dans les papiers de Villoison.

4. Lettre à Hennin du 11 mai 1785, déjà citée. — *Ms.* 935, fol. 306 *a* et *b* et 309 *a*.

5. Ces observations sont éparses dans les volumes de notes et extraits qu'il a réunis pendant près de quinze ans en vue d'une Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne, dont il sera souvent question par la suite. Malte-Brun en a publié un certain nombre, relatives aux productions naturelles, au langage, au culte et à « divers usages singuliers ». *Annales de voyage*, t. II (1809), p. 137-183.

la géographie, la langue, les mœurs, les usages et coutumes des Grecs modernes, comparés à ceux des anciens Grecs — elles lui expliquaient une foule de passages d'auteurs qu'il n'entendait pas auparavant [1] — le dédommagèrent de l'absence des manuscrits qu'il avait cherchés en vain. Ce qui le consola encore plus, ce furent les nombreuses inscriptions qu'il recueillait presque à chaque pas, « comme si la Grèce en étoit pavée ». Aussi espérait-il en « donner une bonne collection dans la relation de son voyage ».

Le 5 mai, Villoison quitta le dernier monastère du « Monte santo », et le lendemain il s'embarqua pour Négrepont ; après avoir passé en vue de Thasos et de Samothrace et doublé Péparèthe, il alla le soir mouiller à l'île déserte de Panagia ; il en repartait le jour suivant ; le 8, il relâcha au village de Palæokori dans l'île de Scyathe — Skiathos —, où il eut la joie inespérée de trouver quelques inscriptions [2]. Il gagna ensuite Livadra — sans doute Lithada —, puis se rendit à Talandi — Atalanta — dans le pays des Locriens Epicnémidiens ; c'est du port de cette dernière ville que, le 11, il mit à la voile pour l'Eubée — Négrepont [3] —. Il se proposait, écrivait-il le même jour à Hennin [4], « de se rendre, de cette île, à Thèbes, Mégare, Éleusis, Athènes et de là dans les îles qu'il n'avoit pas encore vues ». Et il ajoutait : « Je ne veux pas quitter la Grèce sans la connoître le mieux qu'il me sera possible. » Il remplit fidèlement le programme qu'il s'imposait ainsi.

Après avoir observé le flux et le reflux de l'Euripe et visité longuement Négrepont, le 14 mai, il prenait des chevaux à Chalcis et, traversant la « grasse » plaine de la Béotie, alors dans toute la beauté de sa végétation printanière, il arriva le même jour à Thèbes ; il y releva quelques inscriptions curieuses, et le 16 il partait pour Mégare. En route il alla voir un vieux château ruiné [5], bâti sur une colline en pierres énormes « à la manière antique », s'arrêta plus loin pour contempler l'île de Coulouri —

1. Lettre à Hennin du 11 mai 1785.
2. *Ms.* 935, fol. 306 *a*.
3. *Ms.* 935, fol. 306 *b*.
4. *Correspondance*, V, n° 48.
5. Il est difficile de dire de quelles ruines parle Villoison, peut-être est-ce de celles d'Eleutheræ.

Salamine —, et dans la soirée atteignit Mégare [1]. Le lendemain il monta à sa citadelle en ruines ; il y releva une inscription curieuse et le soir il s'embarqua pour l'île à moitié déserte de Salamine, où il eut la satisfaction de trouver encore plusieurs inscriptions [2].

Le 18, il fit la connaissance du « savant et aimable chevalier Worsley, membre du Parlement d'Angleterre et de la Société royale de Londres [3] ». Tous deux du même âge, ayant les mêmes goûts, ils furent bientôt intimement liés. Pour lui être agréable, Villoison retourna visiter la ville et la citadelle de Mégare ; puis ils s'embarquèrent ensemble pour Corinthe. Arrêtés par les vents contraires, ils n'y arrivèrent que le surlendemain ; traversant rapidement les ruines voisines du port et le village d'Hexamilia, où se célébraient les jeux isthmiques, les voyageurs montèrent à la citadelle — l'Acrocorinthe — pour jouir du spectacle magnifique qu'offrent aux yeux les deux mers, et le cirque majestueux des montagnes qui les dominent. Au retour, Villoison alla voir la ville nouvelle ; puis, après souper, afin d'éviter la chaleur, il se mit, vers minuit, en route pour Argos, et au matin, il en admirait la belle et vaste plaine, que fertilisent les eaux de l'Inachos. Presque sans s'arrêter, il gagna Nauplia — Napoli de Romanie —. Dès le 23 il quittait cette ville, et, après avoir passé à deux lieues de là, près de ruines, qu'il prit pour celles de l'ancien port d'Argos, il s'engagea dans la région montagneuse qui s'étend à l'ouest et sépare la plaine argienne de celle au milieu de laquelle se dresse Tripolitza — Tripolis —. Il reçut une hospitalité princière chez l'archevêque de cette dernière ville [4]. Le lendemain il la quitta pour gagner Misithras — Mistra — ; il traversa d'abord la plaine où s'élevait l'antique Tégée, dont, chose surprenante, il ne fait pas mention ; puis, par un chemin difficile et montueux, il atteignit la vallée de l'Eurotas — l'Iri —, et la vue de ses rives couvertes de peupliers, de cyprès, de lauriers-roses le remplit

1. *Ms.* 935, fol. 309 *a* et *b*. Coulouri est, à vrai dire, le nom moderne, non de Salamine, mais de sa ville la plus importante.

2. *Ms.* 935, fol. 310 *a* et *b*.

3. *Ms.* 935, fol. 313 *a*. Il s'agit du baronnet sir William Richard Worsley, né en 1751 et député de Newport de 1774 à 1784. Nommé ambassadeur à Venise, il avait, en février 1783, quitté l'Italie pour se rendre dans le Levant, et, depuis le 9 mai, il demeurait à Athènes.

4. *Ms.* 935, fol. 313 *b*.

d'admiration. « Pourquoi donc, s'écrie-t-il [1], les Grecs n'en ont-ils pas parlé autant que d'Athènes ? » Le spectacle qui s'offrit à lui, le jour suivant, du haut de l'ancien château de Mistra lui inspira un enthousiasme encore plus grand.

L'œil étonné, dit-il dans son *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues* [2], parcourt une grande partie du Péloponèse, se repose sur la cime du mont Taygète toujours couronné de neige, suit le cours de l'Eurotas, dont les bords enchanteurs sont encore garnis de roseaux comme au temps de Théocrite, plane sur les ruines majestueuses de Sparte, se plaît à errer dans sa fertile et riante plaine, toute couverte d'oliviers, de mûriers, de vignes, de blés, de grenadiers, d'orangers, de peupliers, de pins, de cyprès, de citronniers, de lentisques, de lauriers-roses, de rosiers blancs.

Le même jour, il alla voir, à une heure de Mistra, les ruines d'un amphithéâtre et les débris de colonnes qui se trouvaient dans un village qu'il appelle Palaiocastro ; puis le lendemain 26, après avoir visité l'église de la Panagia, il se rendit par un chemin tout bordé de vignes, de mûriers, de lauriers-roses, de peupliers et de cyprès, au village de Slavochori — l'ancienne Amyclæ [3] — ; revenu ensuite à Mistra, il reprit, le 27, « par Magoula et les ruines de Sparte », la route de Tripolitza, d'où le lendemain il regagna Argos [4]. Cette fois il s'y arrêta pour en visiter les ruines, en particulier celles de l'ancien théâtre, où l'on célébrait les Ἡραῖαι, puis il regagna Nauplie. Le 30, il quitta cette ville, et en six heures gagna le village de Ligourio, d'où il se rendit aussitôt à Gero, situé une lieue plus loin. Il fut frappé par le nombre et l'importance des ruines qu'il y rencontra : temple, grand édifice souterrain, constructions diverses, bains, réservoirs d'eau et citernes, ainsi que la base d'une statue de Vulcain avec une inscription, des restes de colonnes doriques, de chapiteaux, d'architraves, mais surtout un « magnifique théâtre, parfaitement conservé, avec ses cinquante gradins en pierre du pays et dont rien n'égale la beauté [5] ». « J'ai bien regretté, dit Villoison, de n'avoir pu rester que quelques heures et de n'avoir pas été à portée de faire fouiller

1. *Ms.* 930, fol. 68 ; 935, fol. 320 *b* et 321 *a*. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVII, 2, p. 344.
2. *Ms.* 935, fol. 314 *a*.
3. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVII, 2, p. 311.
4. *Ms.* 935, fol. 314 *b*.
5. *Ms.* 935, fol. 320 *a*. Magoula est parfois indiqué comme un cours d'eau ; Villoison en parle toujours comme d'une localité.

dans cet endroit, qui a dû être un des plus beaux de toute la Grèce, à en juger par ses ruines, dont celles de Délos n'approchent nullement. »

En étudiant les inscriptions qu'il avait relevées sur les ruines et en comparant la description que Pausanias a donnée du temple d'Esculape, des constructions qui l'entouraient, du bois qu'on voyait auprès avec sa fontaine sacrée, et des deux montagnes qui le dominaient, Villoison ne douta plus qu'il n'eût, après 1600 ans, retrouvé le sanctuaire célèbre du Dieu de la médecine. Quant à la ville qu'il croyait avoir existé en ce lieu, elle se trouvait au delà de la montagne ; c'était Epidaure, où il arriva après trois heures de marche ; mais, sur l'emplacement qu'elle occupait, il ne vit qu'un misérable village, qui toutefois avait conservé le nom de l'antique cité. Et, dans le théâtre, si ignoré des modernes, qu'il venait « de retrouver presque en entier », il reconnut « le fameux théâtre de Polyclète », mis par Pausanias au-dessus de tous ceux des Grecs et des Romains. « Ce superbe monument de la belle antiquité, dit-il en terminant son récit, suffit seul pour dédommager des peines, des fatigues, des dépenses et des dangers du voyage de la Grèce. »

A Epidaure, Villoison s'embarqua pour Égine, où il arriva le lendemain, 31 mai. Il n'aperçut que quelques restes de l'ancienne ville, et, après avoir jeté un coup d'œil sur la nouvelle, « bâtie en amphithéâtre dans une fort jolie situation », il alla, « par un chemin affreux, entre les rochers et les précipices », visiter, à deux heures de là, un ancien temple, dont vingt-cinq colonnes étaient encore debout [1]. En redescendant à la « marine », il découvrit une inscription qu'il s'empressa de copier ; puis il alla voir les ruines d'un vieux temple, dont il restait encore deux colonnes. Ces courses retinrent plusieurs jours Villoison à Égine, et ce ne fut que le 2 juin qu'il s'embarqua pour le Pirée. Le lendemain, après avoir relevé une inscription qui se trouvait au bas d'une statue achetée à Mégare par le « chevalier » Worsley, il se rendit enfin, « par le plus beau chemin du monde », à Athènes, qu'il désirait voir depuis si longtemps [2].

1. *Ms.* 935, fol. 320 *b*. On trouve dans le ms. 930, fol. 42-50, une longue description de l'île d'Égine, d'une écriture inconnue, mais annotée par Villoison, ainsi que la description de Mistra et de la plaine de Tégée.

2. *Ms.* 935, fol. 321 *a*. Le vaisseau de l'ambassadeur avait fait escale à

Un accueil empressé l'y attendait chez le consul de France, M. Gaspari, et, retenu par le charme et l'intérêt que lui offrait le séjour de cette ancienne capitale du monde hellénique, il y resta près d'un mois et en visita avec une curieuse attention les monuments, les ruines imposantes et les environs si riches en souvenirs. Il commença le 4 juin en allant à la « citadelle » — l'Acropole — voir le « superbe temple de Minerve » — le Parthénon — et l'Erechtheion, « qui est au premier ce que les odes d'Anacréon sont à celles de Pindare », puis le temple de Bacchus [1] et les restes grandioses des Propylées. Le lendemain, après avoir, à l'église des Capucins, assisté à un *Te Deum* chanté à l'occasion de la naissance du duc de Normandie, il alla visiter le temple de Thésée, « si parfaitement conservé depuis 2250 ans », et celui de Jupiter Olympien [2]. Il retourna encore les voir trois jours après, tant ils l'avaient frappé.

Mais Villoison ne se borna pas à visiter les ruines des grands monuments de l'antiquité, il visita aussi les lieux célèbres par quelque événement historique, les restes d'œuvres d'art, qu'on trouvait dans presque toutes les anciennes maisons d'Athènes ; il aimait également à voir les cérémonies, les fêtes, dont le spectacle pouvait servir à l'initier à la vie du peuple grec. C'est ainsi qu'on le voit assister un jour à un mariage, un autre aux exercices des derviches tourneurs, dans la maison desquels il n'avait pas oublié, dès le surlendemain de son arrivée, d'aller examiner un sarcophage en bon état de conservation [3]. Inutile d'ajouter qu'il s'empressa de visiter les bibliothèques qui se trouvaient dans les couvents athéniens, par exemple chez les religieuses de Saint-André à l'hospice du mont Hymette et à celui du mont Pendeli [4];

Athènes, et l'un des compagnons de Choiseul-Gouffier, Blanc d'Hauterive, en avait profité pour visiter la ville avec Delille, mais Villoison ne paraît pas avoir pris part à cette excursion.

1. *Ms.* 935, fol. 321 *b*. En réalité, il y a deux temples de Bacchus, l'un plus récent, l'autre dit « le vieux temple », mais situés tous deux sur le versant méridional de l'Acropole. G. Fougères, *Grèce*. Paris, 1909, in-12, p. 74.

2. Il ajoute aussi « celui d'Auguste » ; il s'agit sans doute du temple de Rome et d'Auguste qui se trouve sur l'Acropole, à l'est du Parthénon. G. Fougères, *Grèce*, p. 56.

3. *Ms.* 935, fol. 321 *b*.

4. *Ms.* 935, fol. 326 *a* et *b*. Villoison alla au couvent de Saint-André le 17 juin, le 19 à l'hospice du mont Hymette et le 26 à celui du mont Pendeli.

il y rencontra quelques bons livres et quelques manuscrits anciens, mais rien qui fût inconnu pour lui.

Le 6 au soir, raconte-t-il, il visita les restes de l'Odeion, puis il monta les quelques degrés qui restent de l'Aréopage, et alla voir le monument de Philopappos. Il parle aussi d'une visite qu'il aurait faite le lendemain 7 juin, ainsi que le 10, au Panthéon et à l'arc de triomphe de Thésée ; on est tenté de supposer qu'il s'agit dans ce dernier cas de l'arc de triomphe d'Adrien, que Villoison dit d'ailleurs être allé revoir le 24 ; mais j'ignore quel monument le savant helléniste peut avoir désigné sous le nom de Panthéon ; je ne connais, dans le voisinage de l'Ilissos où il paraît le placer [1], aucun édifice qui puisse convenir.

Dans la soirée du 9 il alla visiter ce qui restait de l'Académie et parcourut les jardins qui l'avoisinent. Le lendemain soir il fut voir, près du pont de l'Ilissos alors presque à sec, les ruines du stade et monta au couvent Asomatòn [2], puis à la chapelle Saint-Georges, bâtie sur l'ancien Anchesmos — le Lycabette actuel — ; de là, dit-il, la vue s'étend à gauche sur l'Hymette et à droite sur le Pendeli — le Pentélique — ; au-dessous on aperçoit la ville d'Athènes et au loin la mer avec l'île d'Égine, à gauche et à droite celle de Salamine et au fond la Morée [3]. Et il remarque à cette occasion qu'il n'est pas de ciel plus pur que celui de l'Attique.

Après avoir visité la ville d'Athènes et ses monuments, Villoison en voulut voir les environs. Le 11, avec M. et Mme Gaspari, le baronnet Worsley, son dessinateur Willey Reveley [4] et plusieurs autres compagnons, il monta à cheval au sommet de l'Hymette ; ils soupèrent, dit-il, avec les provisions qu'ils avaient

1. « Le soir (du 10), j'allai revoir l'arc de triomphe de Thésée, le Panthéon et un peu plus loin, près du cours de l'Ilissus..., les foibles restes du Stade. » D'après cela on pourrait croire que ce que Villoison appelle Panthéon n'est autre chose que le temple de Jupiter Olympien.

2. Il dit plus loin qu'un des trois moines qu'il trouva au monastère — les autres étaient occupés à faire la moisson — lui donna de l'hydromel et du miel de l'Hymette. *Ms.* 935, fol. 321 *b*.

3. Villoison ajoute qu'il redescendit avec peine et qu'après avoir traversé les restes de ce que l'on appelle l'École de Platon — l'Académie — il rentra par la cinquième porte, sur laquelle il y a une inscription latine. Rien de tout cela n'existe plus.

4. Villoison dit « Mr. Ribel, son architecte ».

emportées, dans ce site délicieux ; ils y passèrent même la nuit. Le lendemain en redescendant, il s'arrêta à l'église Saint-Marc, « dont la situation est superbe », et y copia une inscription encastrée dans un mur. Deux jours après, le 14, nouvelle excursion ; cette fois ils firent l'ascension du Pentélique et passèrent la journée à parcourir ses splendides paysages, qu'ils devaient revoir encore deux jours après, au retour d'un voyage à Marathon. Ce fut le 15 que Villoison l'entreprit avec ses amis. Après avoir franchi le joli bourg de Chevitzia — Kephisia [1] —, au pied du Pentélique, ils entrèrent dans la « vaste et immense plaine » de Marathon, près d'un bois de lauriers-roses. Ils allèrent d'abord au village de Bey, puis, s'avançant dans la plaine, ils aperçurent un tombeau qu'ils regardèrent comme celui de Miltiade, et plus loin un tertre — χῶμα —, qu'ils prirent pour l'endroit où étaient enterrés les Athéniens tués dans la bataille [2]. Après avoir été voir le lac poissonneux et rempli de tortues qui s'étend au sud de Marathon, ils revinrent plus bas coucher au village de Bey, situé sur les bords à sec du Charadra, par lequel les eaux du lac se déversent en hiver dans le golfe. Le lendemain ils se mirent en route pour revenir, visitèrent en passant près de Marathon un antre dont parle Pausanias, et admirèrent en arrivant à Kephisia les beaux περιβόλια ou jardins potagers qui entourent ce bourg, avec le superbe platane, qui en ombrage la place ; après quoi ils allèrent dîner au couvent du Pentélique. Le soir, « par un chemin superbe, bordé de lentisques, de myrtes, de lauriers-roses, de rosiers blancs [3], de pins, etc., » ils allèrent visiter les carrières de marbre, dont la vue imposante les frappa. Ils y virent d'énormes blocs prêts à être transportés, et descendirent dans les excavations abandonnées pour voir les curieuses pétrifications qui s'y trouvent.

Villoison consacra les jours suivants à visiter les bibliothèques qui se trouvaient à Athènes et à en revoir les principaux monuments, entre autres, le 18, l'Odeion et le monument de Philo-

1. *Ms.* 935, fol. 326 *a*. A vrai dire, on ne voit la plaine de Marathon qu'après avoir dépassé Vrana, dont Villoison ne parle pas.

2. Il est à peine besoin de relever l'erreur de Villoison au sujet du prétendu tombeau de Miltiade; il parle aussi de 2000 Athéniens tués; il y en eut seulement 192, et l'endroit où ils reposent porte le nom de σῶρος.

3. Je crois bien qu'ici, comme plus haut, Villoison appelle rosiers blancs les cistes, si communs dans toute la région.

pappos, l'Acropole et le théâtre de Bacchus, le 23 ; mais il ne parle ni de la Bibliothèque d'Adrien, ni de la « Tour des Vents » ou Horologion d'Andronic [1], ni du Stoa d'Attale — le Gymnase de Ptolémée — ; ils ne paraissent pas, ainsi que le monument de Lysistrate, avoir attiré son attention. Le 24, à onze heures e demie du matin, raconte-t-il [2], on éprouva — les jours précédents il avait beaucoup tonné sans pluie — un violent tremblement de terre. Il y en eut encore un, mais sans importance, le 29 dans la soirée et le 30 au matin. Ils le dérangèrent à peine dans ses recherches ou dans ses excursions [3].

Worsley avait communiqué à Villoison une inscription qu'il avait trouvée à Éleusis ; c'était presque l'inviter à s'y rendre. Le 27, il partit pour cette ville ; en une heure et demie il atteignit le couvent de Daphni, d'où l'on jouit, dit-il, d'une vue magnifique et dont « l'eau est légère et délicieuse [4] ». Il y releva quelques inscriptions, et, remontant à cheval, il se dirigea vers la plaine fertile d'Éleusis — il la compare à celle de Marathon — ; avant d'y arriver, il aperçut les deux lacs d'eau saumâtre, dont parle Pausanias ; puis, une fois dans la plaine, des puits et les deux « reposoirs », près desquels s'arrêtaient les initiés, qui faisaient la route à pied, enfin le misérable village d'Éleusis, qui ne comptait que trente-deux cabanes. Il y découvrit néanmoins d'assez nombreuses inscriptions, qu'il releva soigneusement, après quoi il alla visiter le temple bâti en amphithéâtre sur une colline à un mille au delà d'Éleusis [5]. Il revint ensuite par Daphni ; puis, après avoir traversé le bois d'oliviers qui s'étend au-dessous de ce couvent, il revit l'emplacement de l'ancienne « Académie de Platon » et rentra à Athènes.

Le 29 juin Villoison alla voir les ports de Munychie, de Phalère et du Pirée ; ce fut sa dernière excursion en Attique ; le 1er juillet il quitta définitivement Athènes à cinq heures du matin et se dirigea vers Thoriko [6]. A une heure de la ville, dit-il, il aper-

1. Il faut dire toutefois qu'il parle d'une inscription de la Tour des Vents, publiée par M. le Roi. *Ms.* 935, fol. 329 *a*.

2. *Ms.* 935, fol. 326 *b*. Le lendemain il plut avec violence, chose extraordinaire, dit-il, pour la saison.

3. Ainsi le soir même du 24 il alla revoir l'arc de triomphe d'Adrien, les bords de l'Ilissos et le Stade.

4. *Ms.* 935, fol. 326 *b*.

5. *Ms.* 935, fol. 329 *a*.

6. *Ms.* 935, fol. 329 *b*.

çut une antique colonne, et, plus loin, dans un endroit qu'il appelle Candgia [1] « un lion superbe, plus beau que celui de Venise », les pattes de devant appuyées sur un bloc de pierre, celles de derrière enfoncées en terre. Arrivé près de Thoriko, il vit à sa droite se dresser le mont Laurium, célèbre par ses mines d'argent exploitées par les Athéniens, et près de la route les ruines d'un temple, ou plutôt d'un théâtre ; enfin il atteignit le port. Il s'y embarqua le soir même, sur le bateau de M. Worsley avec M. Reveley, à destination de Zéa [2] — Keos — qu'il devait visiter une seconde fois et où il fit la connaissance de la famille nombreuse des Pancalos, dont un membre était consul de France, un autre de Venise, un troisième d'Angleterre [3].

Que devint Villoison après son excursion à Zéa ? Il est impossible — le manuscrit 935 nous fait ici défaut — de le suivre presque pas à pas, comme nous venons de le faire depuis son arrivée à Salonique vers la fin de mars ; mais on ne peut douter, et les renseignements fournis par les Prolégomènes de l'Iliade confirment cette hypothèse, qu'il reprit alors ses courses dans l'Archipel, visitant les îles qu'il n'avait pas encore vues, ou explorant de nouveau celles qu'il avait déjà visitées. Il alla ainsi tour à tour, après Keos, à Thermia [4] — Kythnos — ; puis encore à Keos, ensuite à Andros, à Syros et pour la troisième fois à Naxos, puis à Nios — Ios —, dont le vaivode Léonard Valetas lui donna, le 30 juillet, une lettre de recommandation pour Komiso, vaivode de l'île de Seriphos [5]. Il visita ensuite Santorin — Théra —, Nanfi — Anaphê —, puis de nouveau Santorin. Après il alla à Sikinos, à Pholegandros — Polykandros —, à Kimolos, à Siphnos, dont il voulait voir la bibliothèque, à Paros, où la visite des carrières l'appela une seconde fois, et à Antiparos, ensuite à Naxos — il

1. A vrai dire Kandza ou Kampas. Ce lion se trouve près d'une chapelle de Saint-Nicolas. K. Baedeker, *Griechenland*, 4e Auflage, 1904, p. 118.

2. Le 4 juillet 1785, veille de la Saint-Jean en Grèce, il vit, dit-il, à Zea, les habitants allumer des feux le soir et sauter par-dessus en criant. *Observations faites pendant un voyage dans la Grèce.* (*Annales des voyages*, par Malte-Brun, t. II, p. 180.)

3. Lettre du 31 janvier 1791. *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne, Dimitrios Lotos.* Paris, 1880, in-8°, p. 90.

4. Dans le manuscrit 948, fol. 547, il parle de l'enterrement d'une femme, qu'il vit à Thermia le 11 juillet 1785.

5. *Ms.* 989, fol. 25. Ce Valetas s'appelait en réalité Valette et était originaire de Chartres.

y allait pour la quatrième fois —. De là il gagna Mykonos, qu'il avait déjà visitée deux fois, puis Sdiles — la petite Délos —, qu'il voulait « achever de connoître à fond », et où il releva quelques nouvelles inscriptions ; mais aussi « il manqua d'y être assassiné par les pirates qui rôdoient autour [1] ». De Délos il retourna à Naxos et à Santorin, puis à Anaphê et à Stampalie — Astypalæa —, dont il parle [2] comme d'une « carrière d'inscriptions ». Il visita ensuite les petites îles qu'il appelle Adikéria et Kouphonisi [3] ; puis il retourna, pour la quatrième fois à Paros, pour la sixième à Naxos, et pour la troisième à Rhénéa — la grande Délos —. De là il alla à Ténos, revint à Rhénéa, puis encore à Paros et enfin — c'était le septième voyage qu'il y faisait — à Naxos.

Je ne puis dire combien de temps Villoison employa à ces diverses excursions, ni s'il les fit toutes, ainsi qu'on pourrait le croire d'après l'énumération des Prolégomènes, sans s'arrêter, depuis le jour de son départ d'Athènes, le 1er juillet, jusqu'au milieu d'octobre. A cette date nous le trouvons à Naxos, dans la maison de M. Charles, médecin français, avec lequel il s'était lié, et chez qui il se faisait adresser sa correspondance [4]. Ses courses continuelles, les privations qui les accompagnaient avaient altéré sa santé si robuste ; pour la refaire et se soigner, il se retira auprès de cet ami dévoué. Il n'y resta pas oisif ; il occupa ses loisirs à rédiger — il avait eu la précaution de les emporter avec lui — les matériaux qu'il avait réunis autrefois en vue d'une histoire de la philosophie stoïcienne et de l'édition de Cornutus. Il se proposait, écrivait-il à Hennin [5], de publier ces deux ouvrages aussitôt après son retour. Il ne devait pas le faire plus alors qu'en 1775.

Villoison resta-t-il longtemps à Naxos ? Rien ne nous l'apprend ; mais il semble bien qu'il y passa une grande partie de

1. Lettre du 15 octobre 1785 à Hennin. *Correspondance*, V, nº 50. L'année précédente, il avait failli y mourir de soif.

2. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLVII, 2, p. 287.

3. Probablement Apanokouphos et Katokouphos.

4. Lettre à la duchesse du 5 avril et à Hennin du 15 octobre 1785.

5. Lettre du 15 octobre 1785. Le ms. 935 renferme, fol. 197-268, de nombreuses variantes au texte de Cornutus. On trouve dans le ms. 933, p. 130-141, de longs extraits de l'Histoire critique de la Philosophie de Brucker, relatifs à Cornutus et à la doctrine des Stoïciens.

l'hiver [1], sinon davantage. Ce fut probablement pendant le séjour qu'il fit à Naxos qu'il reçut une lettre de l'éditeur érudit Murr, dont il avait fait la connaissance en passant par Nurenberg, à son retour de Venise. Il était depuis lors resté en relation avec lui, et il lui avait écrit — est-ce de Constantinople ou de Salonique ? on ne peut le dire — pour lui donner de ses nouvelles et lui demander des livres. Murr lui répondit le 7 novembre [2]. Il commençait par souhaiter qu'il eût « trouvé dans les monastères du mont Athos, pillés à diverses reprises par les Turcs et volés par les Grecs mêmes, plusieurs manuscrits de conséquence », que n'avait pu découvrir feu Björnstähl. Il en avait vu un certain nombre dans la bibliothèque des Nani à Venise, mais ce n'étaient que des ouvrages ecclésiastiques. « C'est dommage, remarquait-il, que les sçavans nous donnent ou des réimpressions des auteurs grecs, ou des *inedita*, qui ne valent pas une feuille d'une comédie d'Aristophane ou de Ménandre. Mais ces choses ne se trouvent pas dans les monastères des Grecs. » Après ces observations générales, Murr énumérait — un peu tardivement, puisqu'elle avait paru, — plusieurs corrections à la Version grecque de la Bible, publiée par Villoison ; puis il donnait la liste des livres qu'il avait envoyés à Treuttel, sous l'adresse de Mme de Villoison, et il y ajoutait quelques-unes de ces nouvelles littéraires que le curieux érudit aimait tant à recevoir : publications de Morelli à Venise, de Tychsen, professeur extraordinaire à Gœttingue, édition d'Appien par Schweighæuser, visite de Heeren se rendant en Italie ; enfin, il indiquait à Villoison, renseignement maintenant bien inutile, divers ouvrages intéressants qui se trouvaient dans des monastères du mont Athos. En terminant, il lui demandait de tâcher de lui procurer quelques mss. du N. T. ou d'un auteur classique, ou quelque Coran en arabe, et il finissait par ce souhait :

I, bone, quo virtus tua te vocat ; i pede fausto !

Le long séjour que Villoison fit à Naxos ne fut pas perdu pour lui ; il y rétablit sa santé et y poursuivit ses études. Le moment

1. Il parle quelque part des pleureuses qu'il y vit le 20 janvier 1786. *Annales des voyages*, t. II, p. 183.

2. Suppl. grec. *Ms.* 932, fol. 185 *a* et *b* et 186 *a*. Cette lettre a été publiée par M. Omont, dans la *Revue des Bibliothèques*, t. II (1892), p. 82-85.

vint cependant où il lui fallut quitter cette île hospitalière et reprendre ses courses. Il retourna d'abord à Paros ; puis, abandonnant pour toujours les Cyclades qu'il avait parcourues tant de fois, il se dirigea vers la côte de l'Asie Mineure et gagna Smyrne. Au commencement de l'année précédente, il était déjà, en se rendant à Salonique, allé voir cette grande et belle cité [1] ; cette fois, en compagnie de M. Charles, qui était venu de Naxos avec lui, et du vice-consul de France, il parcourut toutes les villes du voisinage, et poussa jusqu'à Éphèse, visita les ruines de son temple célèbre, et, avec le regret de ne pouvoir aller plus avant, il revint à Smyrne [2]. C'est dans cette ville que, le 13 octobre, il s'embarqua pour rentrer en France sur le bateau l'Espérance. Le 18 on relâcha à Mandro, dans l'île de Lemnos, qu'il put ainsi visiter une seconde fois [3]. Le 22, on passa entre Andros et le cap d'Or, puis, après avoir cinglé entre Kydnos et Syra, Seriphos et Siphnos, le 24 on doubla le cap Malée et le cap Matapan — Ténare —. Mais à mesure que le vaisseau avançait, le temps et les vents devenaient contraires ; du 25 au 27 les bourrasques se succédèrent, et le 1er novembre un terrible ouragan assaillit le navire ; il eut encore à essuyer deux tempêtes avant d'arriver à Marseille. Enfin le 16 on fut en vue de Pomègue, et le 18 on débarqua au Lazareth, où Villoison dut faire une quarantaine de 25 jours.

A peine installé, — le 24 —, il écrivit à Hennin pour lui annoncer son retour et « lui faire hommage d'un Voyage littéraire, dont *il lui* étoit en partie redevable, et dont *il* avoit tiré le plus grand profit pour son instruction ». Il était naturel qu'au terme de son voyage, Villoison songeât à faire le bilan de ce qu'il avait trouvé ; il n'y manqua pas [4].

Je rapporte une foule d'inscriptions et d'observations neuves sur la langue, les mœurs et les usages des Grecs modernes comparés avec les anciens. J'ai parcouru trente-quatre îles de l'Archipel, Constantinople, Scutari, ses environs, Gallipoli, Salonique, le mont Athos, presque toute l'Attique, Éleusis, Marathon, Salamine, Égine, Thèbes, Mégare, une grande partie de la Morée, surtout Corinthe, Argos, Tri-

1. Lettre à la duchesse du 7 avril 1785.
2. *Ms.* 935, fol. 295-297. — *Prolegomena*, p. 37.
3. *Ms.* 935, fol. 289, 293 et 294 *a*.
4. Lettre du 24 novembre 1786 à Hennin. *Correspondance*, V, n° 51.

polissa, Naples de Romanie, Sparte, Amycles, Épidaure, Smyrne et ses environs, Éphèse, etc... Dans le pays des Tzaconiens j'ai retrouvé la langue grecque des anciens Doriens, le dialecte de Pindare et de Théocrite, et, près d'Épidaure, le plus bel amphithéâtre de la Grèce et de l'Italie, au jugement de Pausanias. J'ai fait des observations curieuses sur le voyage d'Éphèse... Je me suis promené sur les bords du Caystre, si vanté par les poètes ; je n'étais pas loin du Pactole, qui coule dans la Lydie. Si j'avois pu recueillir quelques parcelles de son or qui enrichit Crésus, j'aurois saisi une occasion unique pour étendre le cercle de nos connoissances.

Et, après avoir exprimé le regret de n'avoir pu pénétrer dans l'Asie Mineure, pour en étudier « la géographie, les inscriptions, les médailles, les monuments et peut-être même les manuscrits », — car, avec son imagination facile à s'enflammer, « l'intérieur de l'Asie » lui apparaissait comme « une mine inépuisable, et où on n'a jamais fouillé[1] », — il ajoutait avec un mélange de mélancolie et de résignation : « Malgré les ennuys du Lazareth que je ressens maintenant, malgré les trois violentes tempêtes que j'ai essuyées en revenant, je serois encore prêt à braver la peste, la mer et les autres fléaux du Levant, pour faire une riche moisson. Mais cette idée est trop flatteuse et trop riante pour que je m'y puisse arrêter. »

Si Villoison avait fait une « riche moisson » d'inscriptions inconnues, s'il avait recueilli de nombreuses observations sur les mœurs, les usages, les institutions des Grecs, dont il espérait bien tirer parti pour ses travaux futurs, le but principal de son voyage n'en était pas moins manqué. Moins heureux que ses devanciers, dont il parlait avec dédain, il n'avait trouvé aucun des manuscrits précieux, qu'il avait, durant plusieurs années, rêvé de découvrir ; après tant de longues et coûteuses recherches, il n'avait réussi qu'à en rencontrer un seul[2], et encore d'importance secondaire ; c'était le traité de Jean Lydus sur les magistratures romaines, qui n'était connu que par une mention de Photius ; il appartenait à Sloutziari, officier du prince Constantin Maurusi, et Villoison écrivit à ce dernier pour qu'il le déterminât à le vendre ; il pria aussi Choiseul-Gouffier d'intervenir auprès du prince. Enfin « après beaucoup de peines, de soins et de dé-

1. Lettre à Hennin du 24 novembre 1786.
2. Lettre à Hennin du 15 octobre 1785.

marches[1] », l'ambassadeur « vint à bout de *lui* obtenir de *son* possesseur avide et ignorant ce manuscrit grec unique ». Il ne devait pas toutefois avoir la gloire et le plaisir de le publier. Les travaux divers qui sollicitèrent son attention après son retour en France, en particulier la publication, commencée depuis si longtemps, de l'Iliade, les études préparatoires qu'il entreprit en vue de l'Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne, qu'il se proposait d'écrire[2], bientôt la maladie et la mort de sa femme, les troubles de la Révolution, sa retraite à Orléans et l'exil volontaire de Choiseul-Gouffier en Russie, l'empêchèrent de se faire l'éditeur du manuscrit qu'il avait découvert, et ce fut seulement plusieurs années après sa mort que parut, aux frais de l'ancien ambassadeur, avec une traduction latine de Fuss et une savante préface de Hase, le curieux traité de Lydus[3].

1. Lettre à Hennin du 24 novembre 1786.
2. Préface de Ch.-B. Hase, p. LXV.
3. Joannis Laurentii Lydi Philadelpheni *De magistratibus reipublicae romanae libri tres, nunc primum in lucem editi, et versione, notis indicibusque aucti* a Joanne Dominico Fuss. Præfatus est Carolus Benedictus Hase. Parisiis, 1812, in-8.

CHAPITRE IX

RETOUR DE GRÈCE. L'ÉDITION DE L'ILIADE ET LA RÉVOLUTION (1786-1789)

Villoison à Marseille. Antiquités romaines et chrétiennes de cette ville. Œuvres d'art. Aix. Les présidents Fauris de Saint-Vincens et des Noyers. Boyer de Fonscolombe. L'archevêque Boisgelin. Salon. Arles. Nîmes. Avignon. Le docteur archéologue Calvet. Villoison chez Sainte-Croix. Correspondance avec Fauris de Saint-Vincens. Lyon. — Arrivée à Paris. Lettres à Calvet. *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues.* Reprise des relations interrompues. Larcher. Belin de Ballu. Chardon de la Rochette. Lettre à Oberlin. Correspondance avec Fauris de Saint-Vincens. Inscription du jeune Navigateur. Explication et conjectures de Villoison. Restitution de Chardon de la Rochette. — Lettres à Morelli. Livres demandés. Nouvelles littéraires. Correspondance reprise avec l'Angleterre et la Hollande. Lettres à Ruhnken, à Van Santen et à Wyttenbach. — Impatience des frères Coleti. Lettres à Morelli. Dédicace de l'Iliade à Gustave III. Prolégomènes. Lettre de Morelli. Don de l'Iliade aux correspondants et aux protecteurs de Villoison. Articles de la *Gazette de France*, du *Journal des Savants* et de la *Bibliothek der alten Kunst und Literatur*.—Plan d'une Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne. Recherches entreprises pour cet ouvrage. Achat de livres à Venise, à Rome, à Strasbourg, en Angleterre et en Hollande. Lutte de Brienne contre les Parlements. Désordres qui l'accompagnent. Maladie et mort de Mme de Villoison. Lettres à Hennin et à Oberlin. Élection de Michaelis comme associé de l'Académie. Villoison aux Assemblées de la Noblesse. Son aversion pour la politique. Retraite studieuse.

Villoison rentrait en France après vingt-sept mois d'absence ; il semble qu'il eût dû être pressé d'aller revoir les siens ; mais pour lui les droits de la science et de l'érudition passaient avant ceux du sentiment et des affections les plus légitimes ; au lieu de retourner directement à Paris et à Pithiviers, il résolut, après un court séjour à Marseille, d'aller « visiter les antiquités des villes voisines ». Quelques mots, jetés au hasard sur un chiffon de papier, à moitié déchiré et égaré au milieu des notes relatives aux îles de l'Archipel [1], nous permettent de le suivre en partie durant les premières semaines de son voyage de retour.

1. Suppl. grec, *Ms.* 948, fol. 459 *a* et *b*. A côté se trouvent quelques recettes médicales.

Quoiqu'il crût, comme il l'avait écrit à Hennin le 24 novembre[1], que Marseille ne lui offrait « presque rien à voir dans *son* genre », Villoison trouva dans cette antique cité plus à observer et à apprendre qu'il ne le soupçonnait ; aussi y resta-t-il une semaine entière. Débarqué seulement le 12 décembre du Lazareth, il ne quitta Marseille que le 19. Il employa les sept jours qu'il y passa à en visiter les monuments et les œuvres d'art. Les antiquités grecques et romaines attirèrent avant tout son attention ; il commença par relever les inscriptions de deux bas-reliefs curieux, dont un représentait Apollon avec sa lyre, ayant à sa droite Diane armée de l'arc et à gauche Minerve ; puis il visita les restes des casernes de l'arsenal détruit par César, les prisons des soldats avec leurs restes de bains, les vestiges du temple de Diane sur l'emplacement duquel s'élevait la Major — la cathédrale —, ainsi qu'un tombeau romain, qui servait de baptistère, et une colonne de marbre qui se dressait près de la maison du prévôt[2].

Les antiquités et les monuments chrétiens ne le retinrent pas moins ; il alla voir d'abord l'emplacement où se trouvait le prétoire et où le premier évêque de Marseille, saint Lazare, avait, dit-on, souffert le martyre, et l'endroit où saint Victor avait, lui aussi, été martyrisé sous Dioclétien. Il visita ensuite l'ancienne abbaye des Filles du Sauveur, fondée par Cassien, puis l'église Sainte-Croix et même « une petite chapelle dans la grande rue ». Il n'oublia pas surtout d'aller voir, dans l'église de l'Hôpital, le cénotaphe du chancelier du Vair, qui en fut le bienfaiteur, ainsi que dans celle des Dominicains le tombeau de M. de Villeneuve, et aux Accoules[3], « bel édifice gothique », le monument où reposait le cœur de M. du Muy, père du maréchal[4].

Après les monuments et lieux historiques, Villoison visita les œuvres d'art, d'abord à l'Hôtel de Ville, le bel écusson sculpté

1. *Correspondance*, V, n° 51.

2. Cf. Charles Joret, *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*. Aix-Paris, 1906, in-8, p. 12-13.

3. Notre-Dame des Accoules, église qui fut détruite en 1794, pour avoir « servi de lieu de réunion aux assemblées doctrinaires » de Marseille. Casimir Bousquet, *Quelques mots sur l'ancienne église des Accoules*. Marseille, 1850, in-8, p. 18.

4. Jean-Baptiste de Félix, marquis du Muy, sous-gouverneur du Dauphin, père de Louis XVI.

sur la porte par Puget, ainsi qu'à la « consigne »[1] son superbe bas-relief, représentant saint Charles, soignant les pestiférés de Milan, l'inscription en l'honneur de Clément XI et les deux tableaux de la peste par le peintre marseillais Serre[2]; le serment prêté par les derniers comtes de Provence, le portrait de Charles du Maine; au-dessus de la porte de la salle consulaire, l'apothéose de Marseille par Faudran, autre artiste indigène. A la « Major[3] » le *Salvator Mundi* et le baptême de Clovis et de Constantin, tableaux de Puget; puis la statue d'Arthuse de Laval, belle-sœur du roi René, ainsi qu'un « tombeau en fayence du temps de Bernard Palissy ». Il ne manqua pas non plus, nous apprend-il, d'aller voir le Cours, les allées de Meilhan, le palais civil et criminel, et même la « morne »[4], mais il ne dit rien des visites qu'il dut faire aux savants de Marseille, à son ami Guys, à M. Grosson, « qui, comme Mercure, joignoit le goût des lettres au commerce »[5], et à d'autres membres de l'Académie; peut-être était-il fait mention au moins de quelques-uns d'entre eux au bas rogné de la page de son fragment de journal.

Villoison quitta Marseille le mardi 19 décembre; le même jour il arriva à Aix, il y resta jusqu'au 24[6]. Il aurait employé ces quatre jours, si l'on en croit son journal, plus en visites à des personnages connus qu'à l'étude des monuments; du moins il ne parle d'aucun de ceux qui se trouvaient et dont plusieurs se trouvent encore à Aix; mais on ne peut douter toutefois qu'il ne les ait visités; s'il n'en fait pas mention, il énumère par contre avec complaisance les personnes de marque qu'il alla voir : le président de Saint-Vincens, le président des Noyers, son fils et sa femme, MM. Boyer de Fonscolombe, « père et fils », l'envoyé de Genève et son cabinet, le chanoine de Saint-Sauveur Durou-

1. On ne lit dans le manuscrit que les lettres *cons*; je restitue le mot « consigne », ancien nom de la « Santé », où se trouve aujourd'hui encore le bas-relief de Puget.

2. Serre était d'origine catalane; mais il passa presque toute sa vie à Marseille.

3. Guys, *Marseille ancienne et moderne*. Paris, 1786, in-8, p. 143-147. — *Notice des tableaux et monuments antiques exposés dans le Musée de Marseille*, 1851, in-8°, p. 96.

4. La morgue. Mercier dit aussi morne.

5. Lettre du 6 vendémiaire an 8 — 29 septembre 1799 — à Fauris de Saint-Vincens. Bibl. nat., Suppl. grec., *Ms.* 944, fol. 19.

6. *Ms.* 948, fol. 549 *b*.

ret, etc. Il fait ensuite mention de la visite qu'il fit à l'archevêque M. de Boisgelin, ainsi qu'à M. de Castellane, évêque de Senez, et à l'évêque de Sisteron, M. de Suffren, « frère du vice-amiral », qui se trouvait alors à Aix, enfin à Portalis, « grand avocat » [1].

Le dimanche 24, veille de Noël, Villoison quitta Aix, et, suivant la voie Aurelia, par les villages de Saint-Cannat et Pélissanne, il gagna Salon. Il s'arrêta dans cette petite ville pour visiter l'église des Cordeliers et l'Hôtel de Ville, où il vit les portraits de Nostradamus et de son fils [2], celui de l'historien Hozier [3] et du jésuite Suffren [4], de Pontis [5] et d'un botaniste qu'il ne nomme pas. Il alla aussi visiter, dit-il, le cabinet d'histoire naturelle d'un M. Mannon [6], ancien enseigne retiré, et passa le reste de la journée hors de la ville. Le jour suivant, lundi 25, il se rendit à Arles. Chose qui peut étonner, Villoison ne parle pas, dans son fragment de journal, des monuments de cette ville, si intéressante cependant par ceux qu'elle possède, — mais on peut croire qu'il ne négligea pas plus qu'à Aix d'en visiter les antiquités ; — il se borne à énumérer les personnes assez nombreuses qu'il eut occasion de voir, l'archevêque, MM. Besson, lieutenant de l'amirauté, les abbés Porcellet et de Bries et trois grands vicaires, M. de Barras, maître du port, officier de marine, puis MM. Bertrand et de la Chapelle, Mme la marquise d'Avignon et Mme sa fille, la marquise de Villeneuve [7].

Que devint Villoison en quittant Arles. Ses notes de voyage s'arrêtant brusquement, nous l'ignorerions si la correspondance qu'il engagea bientôt avec le président de Saint-Vincens ne nous l'apprenait [8]. Dès le mois de novembre il avait formé le projet d'aller à Nîmes, où l'appelait le désir de voir les manuscrits laissés

1. Cf. *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, p. 15.
2. Michel et César, nés, le premier à Saint-Rémy en 1503, le second à Salon en 1555.
3. Sans doute Étienne d'Hozier, né à Salon en 1574, auteur d'un *Epitome des événements du monde dès sa création.*
4. Jean Suffren, né à Salon en 1563.
5. Le capitaine Louis de Pontis (1583-1670).
6. Probablement de Lamanon.
7. *Ms.* 948, fol. 459 *b*. — *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, p. 16.
8. Cette correspondance est renfermée dans le manuscrit 1295 de la Méjanes.

par Seguier et de visiter les richesses archéologiques de la vieille cité; il s'y rendit en effet, en quittant Arles, et y fut l'hôte de la baronne Bourdick [1]; mais on ignore combien de temps il y resta. On peut supposer néanmoins qu'il s'y arrêta, ainsi qu'à Arles, un certain nombre de jours. De Nîmes, d'où il alla voir le pont du Gard [2], il se dirigea vers Avignon, qu'il ne pouvait guère manquer de visiter, ainsi que ses érudits. Une note du manuscrit 930 [3], qui reproduit une inscription relevée sur une pierre du cabinet de M. Calvet, nous apprend qu'il alla voir ce médecin et savant antiquaire avec qui il resta en relations.

D'Avignon, Villoison ne manqua pas d'aller visiter la fontaine de Vaucluse. En quittant la capitale du Comtat, il se rendit, en passant sans doute par Carpentras, dont la bibliothèque devait naturellement l'attirer, à Mormoiron chez le baron de Sainte-Croix. On comprend le motif qui conduisit Villoison chez cet érudit; il était intimement lié avec le savant auteur des *Recherches sur les mystères du paganisme*, et nous avons vu avec quel sans-gêne, quand cet ami lui avait demandé de surveiller l'impression de son ouvrage, il n'avait pas hésité à y intercaler des notes de lui et même un traité entier de sa composition. Sainte-Croix avait protesté contre un procédé aussi singulier, mais il n'avait pas tardé à l'oublier, et il reçut avec le plus vif empressement le savant helléniste dans son domaine du Comtat. Le 28 janvier, celui-ci adressa de Mormoiron une première lettre à Saint-Vincens. Après l'avoir remercié de l'accueil qu'il lui avait fait à Aix, il ajoutait en lui prodiguant, suivant sa coutume, les éloges et les flatteries [4] :

Vous me ferez éternellement regretter cette ville, où j'ai retrouvé un second Peiresc; l'époque la plus flatteuse de mon voyage est celle où j'ai eu l'avantage précieux de faire la connoissance d'un savant aussi respectable que vous par son rang, par ses vertus, par sa profonde érudition et par sa rare modestie. Aix est maintenant la seule ville qui nous offre le plus beau spectacle de l'antiquité, un vrai sénateur romain, digne des beaux jours de la République. J'ai bien reconnu,

1. *Ms.* 948, fol. 459.
2. Lettre à Morelli du 5 mai 1787. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
3. Suppl. grec, fol. 76.
4. Bibl. Méjanes. *Ms.* 1295 — Cf. *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, p. 18.

Monsieur le Président, que je m'étois trompé en allant chercher si loin la science dans la Grèce. Au lieu de faire le voyage d'Athènes, j'aurois dû me fixer à Aix, et y profiter de vos lumières.

Le 1er février, Villoison écrivit à Saint-Vincens une seconde lettre [1]. Il ne venait pas cette fois le remercier; il lui demandait une faveur. Il s'était, disait-il, entretenu avec le baron de Sainte-Croix, « un de ses plus grands admirateurs », de la belle dissertation sur les monnaies qu'il avait insérée dans l'Histoire de Provence de Papon, et il le priait de lui envoyer pour leur « savant confrère et ami » un exemplaire de cet ouvrage, « qu'on distribuoit aux amateurs ». On ne peut douter que Saint-Vincens n'eût été tout disposé à faire droit à cette demande ; mais les exemplaires de l'Histoire de Provence ne se distribuaient pas aussi généreusement que Villoison le croyait, et le président n'en put trouver qu'un chez un libraire d'Aix. Désireux de lire son « excellente dissertation », Sainte-Croix, dans une lettre du 11 février [2], pria Saint-Vincens de l'acheter.

A cette date Villoison était encore à Mormoiron ; mais il ne s'y trouvait plus quand l'Histoire de Papon y parvint [3] ; le 10 mars, en annonçant à Saint-Vincens l'arrivée de cet ouvrage, Sainte-Croix lui disait que le savant helléniste était « parti depuis quelques jours ». Dans sa lettre du 28 janvier, Villoison écrivait qu'il comptait être à Paris « dans environ trois semaines », c'est-à-dire vers le 20 février. Il dut, on le voit, y arriver beaucoup plus tard. Mais on ignore à quelle date il y rentra. Tout ce que nous apprend une de ses lettres de beaucoup postérieure, il est vrai, c'est qu'il visita successivement Orange et Vienne [4], dont les antiquités étaient bien faites pour fixer son attention. De Vienne il gagna Lyon. Il s'était fait adresser sa correspondance dans cette ville. Il y trouva entre autres une lettre d'un M. Jonville, qui lui envoyait de Toulon, avec le dessin de la colonne de Rosette,

1. Bibl. Méjanes. *Ms.* 1295.

2. Bibl. Méjanes. *Ms.* 1295. Cette lettre, la première que Sainte-Croix ait écrite à Saint-Vincens, est datée du 11 janvier ; mais il est évident qu'elle doit être postérieure à celle de Villoison du 1er février.

3. Villoison, dans une lettre du 28 mai 1788 à Wyttenbach, dit qu'il resta un mois à Mormoiron.

4. Peut-être retourna-t-il à Avignon, comme il en exprimait l'intention dans une lettre à Calvet du 5 février.

la copie de l'inscription qu'elle porte[1]. L'arrêt à Lyon fut-il le dernier que Villoison fit en revenant à Paris ? Je l'ignore, mais il est probable qu'avant d'y rentrer il se rendit à Pithiviers auprès de sa femme. En tout cas il ne dut guère arriver à Paris que vers la fin de mars ou même au commencement d'avril.

*
* *

La lenteur mise par l'helléniste voyageur à y revenir peut surprendre, mais elle ne lui avait pas fait négliger ses intérêts. A peine débarqué, nous l'avons vu, le 24 novembre 1786 il avait écrit à Hennin pour lui annoncer son retour et lui faire part de ses découvertes. En même temps ou peu après il en informa aussi un autre de ses protecteurs, Lenoir, ancien lieutenant de police et, depuis 1785, garde de la Bibliothèque du Roi[2]. Dès le 18 décembre, celui-ci envoya au ministre un extrait de la lettre de Villoison[3] en lui vantant la découverte que l'helléniste avait faite à Constantinople d'un manuscrit précieux — j'ai dit combien ce manuscrit avait un intérêt secondaire — et celle, d'une importance plus réelle, de nombreuses inscriptions grecques : « Les recherches de cet académicien éclairé et plein de zèle, disait Lenoir en terminant, seront très utiles à la Bibliothèque du Roy. » Villoison, on le voit, pouvait compter sur un accueil bienveillant ; il n'avait pas besoin de se presser.

Il était à peine arrivé à Paris qu'une lettre de Calvet vint l'y trouver. Nous avons vu comment, en passant par Avignon, il avait fait la connaissance du médecin-archéologue ; depuis lors celui-ci ne cessait de le consulter sur les inscriptions qu'il possédait. Villoison de son côté n'avait pas hésité à recourir à sa complaisance. Dans une lettre du 5 février, écrite de Mormoiron, où il lui envoyait l'explication de l'inscription sépulcrale d'Orrippe[4], dont il avait vu la copie chez Sainte-Croix — Calvet en

1. *Ms.* 930, fol. 76. Cette lettre était datée du 7 janvier ; elle dut donc l'attendre longtemps.

2. Voir plus haut, Chapitre V, p. 275, note 5.

3. F. Bournon, *Documents relatifs à la Bibliothèque du Roi, 1777-1791.* (*Correspondance historique et archéologique*, t. XV (1908), p. 153).

4. Il en fit don au cabinet des antiques, en 1800, en l'accompagnant d'une lettre explicative à Millin reproduite dans le *Magasin encyclopédique*, VIe année (1800), t. III, p. 536.

possédait l'original —, il le priait d'expédier à sa mère, rue de Bièvre, des livres qu'il avait achetés à Avignon. Maintenant Calvet le consultait au sujet de l'inscription d'un de ses camées. Villoison lui répondit sans tarder — peut-être vers la fin d'avril —, en rapprochant de cette inscription une autre qu'il avait trouvée dans Gruter.

Bientôt vint une nouvelle lettre de Calvet à propos de l'inscription sépulcrale d'une femme Phœbé à son mari Pamphile. Villoison lui répondit sur-le-champ en le renvoyant encore à Gruter [1]. La lettre de Villoison était datée du 10 mai ; à cette époque, il était à peine installé à Paris et n'avait pas encore paru à l'Académie — il y alla pour la première fois le 5 juin —. On eût dit qu'il se recueillait avant de s'y rendre. Les soins les plus divers et les plus pressants le réclamaient : affaires à régler, visites à rendre à ses protecteurs, ouvrages reçus en son absence à classer et à mettre en ordre ; enfin relation détaillée à donner de son voyage, ce qui devait lui permettre de répondre aux critiques adressées à une mission « dont on avoit attendu de plus grands résultats ». Mais cette relation, telle qu'il en conçut le plan, exigeait de longues et patientes recherches et ne pouvait être terminée de longtemps. Sans y renoncer, il résolut pour le moment de se borner à traiter un point isolé de son sujet ; s'il n'avait pas rencontré les manuscrits précieux qu'il rêvait de trouver, il avait en échange découvert, dans presque tous les lieux qu'il avait visités, des inscriptions pour la plupart inédites. Pour faire une étude digne d'être offerte à la curiosité du monde lettré, il lui suffisait de donner un choix de ces inscriptions, en rappelant les circonstances dans lesquelles il les avait trouvées, les obstacles qu'il avait eu à surmonter — questions dont nous l'avons vu entretenir tous ses correspondants —; ainsi prit naissance le *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues*, qu'il lut à l'Académie en première lecture les 3, 6, 10 et 13 juillet 1787 [2].

Après avoir énuméré rapidement les villes célèbres et les trente-quatre îles qu'il avait visitées — quelques-unes plusieurs

1. Bibl. d'Avignon, *ms.* 2367, fol. 229, 231, 233.

2. *Registre des Assemblées.... pour l'année 1787.* La seconde lecture fut faite les 24, 27, 31 juillet et le 3 août suivants. — *Mémoires de l'Académie*, t. XLVII, 2, p. 283-344. Le volume n'a paru qu'en 1809, quatre ans après la mort de Villoison.

fois —, Villoison passait en revue les inscriptions qu'il avait rencontrées [1], entre autres dans les îles de Stampalie, de Nanfi, de Tine, de Délos, de Polykandros, etc., ainsi qu'à Mytilène, à Parchia, capitale de Paros, à Salonique, à Palæochori, à Ampelachi et autres villes [2], et même dans les églises de Mégare, de Thèbes, d'Éleusis, d'Égine et de Salamine. Et chemin faisant il racontait comment il les avait découvertes et était parvenu à les copier, disait quelle en était l'importance, quelle lumière plusieurs d'entre elles jetaient sur l'histoire locale, et il racontait, ce qui augmentait l'intérêt de son mémoire, quelques-uns des épisodes de son voyage. Il terminait son savant exposé par la description — elle fut supprimée à l'impression — des ruines qu'il avait trouvées auprès d'Épidaure.

Ce Mémoire ne comprenait qu'une bien faible partie de la relation du voyage dans le Levant ; celle-ci devait, dit-il, lui fournir de nombreuses dissertations sur le mont Athos et le singulier genre de vie de ses habitants — le récit qu'il a laissé de la visite qu'il y fit a été, nous l'avons vu, publié —, sur les monastères grecs et leurs bibliothèques, sur les différents monuments qu'il avait vus dans le Levant, enfin sur la langue, les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses, le costume, l'agriculture, le commerce, etc., des Grecs modernes comparés avec ceux des Grecs anciens. Il y avait là une tâche bien faite pour « l'absorber entièrement ». Il la poursuivit pendant quinze ans avec une ardeur inlassable ; mais cet immense travail, on le verra, ne devait aboutir à aucun résultat.

Cependant Villoison avait repris ses relations avec ses anciens amis, avec Larcher, avec Belin de Ballu, qui était sur le point d'entrer à l'Académie, et avec bien d'autres que nous avons déjà rencontrés. Il faut ajouter Chardon de la Rochette [3] ; le connaissait-il avant son départ pour la Grèce? Cela est vraisemblable. Il serait surprenant que l'helléniste, qui depuis 1773 travaillait à une édition de l'Anthologie, lui fût resté étranger. Mais c'est seulement à l'époque qui nous occupe que des rapports suivis s'établirent entre eux. La connaissance approfondie que Chardon

1. On en trouve une partie dans le manuscrit Suppl. grec 933, fol. 78-83.

2. *Mémoires de l'Académie*, t. XLVII, 2, p. 284. Parchia — Parikia — ; Ampelachi — Ambelaki — dans l'île de Salamine.

3. Né en 1753 dans le Gévaudan, il est connu surtout par les *Mélanges de critique et de philologie*, publiés deux ans avant sa mort.

avait du grec était bien propre à le recommander à Villoison. Trois lettres malheureusement non datées [1], mais qui remontent évidemment aux premiers temps de leurs relations — Chardon y appelle encore « Monsieur » Villoison, auquel il donnera bientôt le nom de « cher ami » —, nous montrent les deux érudits se prêtant des livres et se consultant sur l'interprétation de passages obscurs, et l'accord, qui dès le premier jour régna dans leurs explications, dut leur inspirer une estime mutuelle. Les relations de Chardon avec l'étranger, son obligeance naturelle, que Villoison mit souvent à contribution — il lui demandait en particulier des renseignements sur les savants d'Italie avec lesquels il était en rapport — [2], devaient le lui rendre cher. On voit quel cas Villoison faisait de cet ami par ce qu'il en écrivait à Van Santen le 7 janvier 1788 : « M. Chardon de la Rochette est un critique de la première force, dont les corrections sont sûres et fort heureuses. Vous en jugerez un jour, lorsqu'il aura donné son excellente édition de l'Anthologie, sur laquelle il a fait un travail immense. Vous serez fort étonné et enchanté de ses restitutions. D'ailleurs, c'est un savant fort aimable, fort modeste, fort obligeant, qui a un excellent cœur, une âme sensible et cultive les lettres par goût et pour son plaisir. »

Après les amis de Paris, vint le tour des amis de province. Un des premiers avec lequel il rentra en relations fut Oberlin. A peine de retour à Paris, il avait écrit à Treuttel à Strasbourg pour lui demander des livres dont il avait besoin. Le chargea-t-il de le rappeler au souvenir d'Oberlin? Je ne sais ; en tout cas celui-ci, ayant appris son retour, lui adressa de jeunes étrangers — des Livoniens —, qui se rendaient à Paris. C'était presque lui demander de ses nouvelles. Villoison, qui, depuis le mois de juillet 1784, n'avait peut-être pas écrit à son ami, devait avoir hâte de lui en donner, ainsi que des visiteurs qu'il lui avait envoyés. Aussi, dès qu'il fut « débarrassé des soucis de toute nature qui l'avoient assailli à son retour, avant d'écrire une lettre en Allemagne, le pays qu'il préféroit à tout l'univers et qu'il regrettoit sans cesse »,

1. Bibl. nat., *nouv. acq. fr.*, *ms.* 807, fol. 82, 84 et 88. Dans une lettre non datée, mais postérieure, on voit Villoison lui demander son avis sur l'expression « τύραννον ἄντλην », qui se trouve dans l'épître 35 de Théophylacte. Cf. *Ms. lat.* 168, fol. 112.

2. Cf. lettre s. d. *Ms. fr.* 807, fol. 104, n° 9.

en adressa-t-il à Oberlin une fort longue[1], dans laquelle, après les compliments d'usage et un souvenir envoyé à ses amis de Strasbourg, Brunck, Salzmann, Schweighæuser, etc., il lui énumérait tous les pays qu'il avait visités ou parcourus et lui parlait des découvertes et des observations qu'il avait faites et des travaux qu'il se proposait d'entreprendre. La correspondance de Villoison ainsi reprise avec Oberlin devait se continuer pendant les années suivantes ; celle que Villoison engagea vers la même époque avec Fauris de Saint-Vincens ne dura que quelques mois, mais fut aussi active que courte.

Parmi les connaissances qu'il avait faites pendant son séjour à Aix, aucune ne lui fut plus agréable que celle de Saint-Vincens ; des amitiés communes, le même culte pour la belle antiquité, devaient les attirer naturellement l'un vers l'autre, et l'on se représente sans peine les doctes entretiens qu'ils eurent entre eux[2]. On ne peut guère douter, bien que Villoison n'en dise rien, que son hôte ne lui ait longuement parlé des curiosités archéologiques d'Aix, entre autres d'une pierre tombale découverte dans l'ancienne maison de Peiresc, et sur laquelle se trouvait l'inscription grecque dite du « jeune Navigateur ». Villoison, qui savait peut-être que Saint-Vincens avait l'intention de la publier, s'était gardé de l'examiner. Elle était loin d'ailleurs d'être complètement inconnue ; en 1685, Frédéric Spon l'avait déjà publiée, mais d'une manière incorrecte, et dernièrement l'abbé de Périer, allié à la famille de Saint-Vincens, en avait donné une reproduction presque aussi inexacte. On comprend que celui-ci ait voulu en faire mieux connaître le texte obscur. Au moment de mettre son projet à exécution, il se rappela les offres de services que Villoison lui avait faites[3], et il envoya au complaisant helléniste la copie nouvelle qu'il avait fait prendre de la célèbre inscription ; il eût mieux fait de la lui montrer sur place.

Quoi qu'il en soit, Villoison, que rien ne pouvait plus intéresser, répondit aussitôt par une lettre[4], où, après les compliments flatteurs qui lui étaient habituels, il tentait un premier essai de reconstitution et d'explication du texte primitif. Après avoir

1. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 134 *a* et *b*, n° 43.
2. *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, p. 16-22.
3. Lettre du 28 janvier 1787. Bibl. Méjanes, *Ms.* 1295.
4. Lettre s. d. Bibl. Méjanes, *Ms.* 1295.

remarqué combien il était dommage que cette inscription, qui « étoit du très bon temps », fût « si fort mutilée », il passait en revue un à un les vers qui la composaient, et, avec son admirable connaissance du grec et sa perspicacité non moins grande, il retrouvait en majeure partie la vraie leçon de ce texte défiguré ; il en mettait aussi merveilleusement en lumière la pensée philosophique, et, pour l'illustrer, il la rapprochait d'un sonnet où le comte Joseph Baschi montre le mari de sa belle-sœur, à qui elle vient d'annoncer tout en pleurs que le moment de la séparation suprême est proche, lui disant de sécher ses larmes, en lui rappelant qu'ils se reverront au ciel, et lui recommandant d'y guider leurs enfants.

Nous n'avons pas la réponse de Saint-Vincens ; à peine l'eut-il reçue que Villoison s'empressa de lui écrire et de lui soumettre les nouvelles conjectures qu'il avait faites[1]. Elles étaient excellentes, comme les premières. Maintenant il ne manquait presque plus rien à la reconstitution de l'inscription ; les vers 2, 3, 4, 6, 7, 9, 10 et 11 étaient complètement restitués ; Villoison avait aussi rétabli le vers 8, à l'exception d'un mot qu'il demandait au président d'essayer de mieux lire ; il avait également corrigé toute la fin du vers 12 ; il n'avait échoué que pour le premier vers détruit presque en entier[2], et pour le vers 5, dont il avait cependant encore restitué trois mots. Bien qu'il crût exactes ces corrections, Villoison demandait à Fauris de les « communiquer au baron de Sainte-Croix, qui étoit à portée de les vérifier ». « Il vous enverra en échange, ajoutait-il, deux belles inscriptions grecques que j'ai trouvées à Éleusis [avec] le compte que j'ai rendu à l'Académie[3] et la notice que j'ai donnée d'un ouvrage curieux de M. Lenglès ». Il terminait cette lettre, comme la précédente, par quelques renseignements bibliographiques ou littéraires, destinés à Saint-Vincens lui-même et à Sainte-Croix, et qui témoignent de la curiosité scientifique des trois amis.

Suivant le conseil de Villoison, Saint-Vincens envoya les « observations » épigraphiques du savant avec la copie de l'inscription à Sainte-Croix. En l'examinant, celui-ci en reconnut

1. Lettre du 30 octobre 1787. Bibl. Méjanes, *Ms.* 1295.
2. Il en avait toutefois retrouvé le dernier mot.
3. Il s'agit évidemment du Mémoire sur les inscriptions, lu en juillet à l'Académie, et dont il a été question plus haut.

l'intérêt ; mais il mit en doute, tant elle était mutilée, qu'on la pût « restituer parfaitement[1] ». « Les corrections de M. de Villoison, ajoutait-il, sont très heureuses. » Je ne sais si c'était là entièrement l'avis de Saint-Vincens et surtout de l'abbé Périer. Ce dernier avait écrit sur le sujet des observations que Fauris envoya à Villoison. « Les occupations dont il étoit surchargé », peut-être aussi le peu de cas qu'il faisait des remarques de Périer, l'empêchèrent longtemps de répondre. Ce ne fut qu'au mois de janvier de l'année suivante, et, après avoir reçu une nouvelle lettre de Saint-Vincens, qu'il se décida à lui écrire[2] et à discuter les conjectures de Périer. S'il félicitait le savant abbé d'avoir bien lu le mot du huitième vers, qu'il avait demandé à Fauris d'essayer de déchiffrer, il relevait vivement ses erreurs de lecture, et montrait, par les fautes de quantité qui s'y trouvaient, combien certains vers de sa version étaient incorrects.

Villoison ne s'était pas contenté d'étudier seul l'inscription d'Aix, il l'avait soumise à l'examen d'un « savant du premier mérite », Chardon de la Rochette. Ainsi consulté, cet érudit proposa pour la fin du cinquième et le commencement du douzième et dernier vers des corrections hardies et ingénieuses, sinon définitives[3]. Saint-Vincens, à qui Villoison les envoya, les communiqua à Sainte-Croix, comme il lui avait, l'année précédente, communiqué les conjectures de Villoison lui-même ; mais il ne fit pas plus usage des unes que des autres. Les troubles, précurseurs de la Révolution, qui agitèrent bientôt la Provence, et dont on retrouve l'écho dans sa correspondance avec Sainte-Croix[4], le détournèrent des recherches érudites, et il renonça à publier un texte qu'il avait si longtemps étudié. Au milieu de ses soucis, il finit même par égarer les lettres et les observations de Villoison, et il cessa de correspondre avec le savant helléniste. Préoccupé bientôt, lui aussi, de l'agitation des esprits, inquiet de la santé chancelante de sa femme, Villoison ne chercha pas davantage à poursuivre une correspondance, dont l'objet principal n'existait plus. Des tâches plus importantes

1. Bibl. nat., *nouv. acq. fr., ms.* 1893, fol. 3, n° 2.
2. Lettre du 10 janvier 1788, datée par un lapsus de 1787. Bibl. Méjanes. *Ms.* 1295.
3. Lettre du 10 janvier 1788.
4. Lettres du 18 mai 1788, 8 août et 6 octobre 1789, 27 août 1791, etc. *Nouv. acq. fr., ms.* 1893, fol. 11, 30, 32, 34, etc.

que la restitution impossible d'une inscription mutilée — reprise de ses relations avec ses correspondants de l'étranger, publication de son Homère et recherches sur la Grèce ancienne et moderne, — s'imposaient maintenant à lui et allaient absorber toute son attention.

*
* *

A peine rentré à Paris, Villoison avait écrit aux frères Coleti pour leur proposer de reprendre l'édition suspendue de son Homère et leur demander les livres dont il avait besoin. Les chargea-t-il de ses compliments pour Morelli ? Cela est probable. En tout cas, celui-ci, informé de son retour, s'empressa de lui envoyer les morceaux d'Aristide, de Libanius et d'Aristoxène qu'il venait de publier. Rien ne pouvait être plus agréable à Villoison que ce souvenir. Il répondit aussitôt à son fidèle ami. Après quelques mots sur son voyage et sur les villes du midi qu'il avait visitées, il remerciait Morelli avec effusion de son beau présent. « La savante préface [1] et les doctes notes que vous y avez ajoutées vous couvrent de gloire. Je suis on ne peut pas plus satisfait de vos remarques et trop flatté de la manière si obligeante dont vous avez bien voulu parler de moi dans votre préface. » Il lui demandait ensuite quelles nouvelles publications il préparait. Songeait-il à donner une autre édition de son Histoire de la Bibliothèque de Saint-Marc? Le troisième volume du catalogue de cette bibliothèque devait-il bientôt paraître ? — il le priait de le lui envoyer dès qu'il serait terminé — puis il lui parlait de Heeren, qu'il avait vu pendant le court séjour que cet historien avait fait à Paris, de Cesarotti [2], « qui n'entendoit rien à la critique et ne savoit pas le grec », et à qui MM. Coleti avaient eu tort de prêter ses scolies qu'il ne pouvait pas entendre. « Vous me marquez en plaisantant que son Homère *sarà l'Omero degli Omeri*, et moi je dis que ce sera l'Homère des aveugles. » Et, après une allusion à son édition de l'Iliade — il en sera question plus loin —, il continuait en lui demandant les nouvelles littéraires

1. Lettre du 5 mai 1787. *Papiers Morelli.*

2. Cesarotti (Melchior), né à Padoue en 1730, professeur à l'Université de sa ville natale, avait donné une traduction en prose de l'Iliade, qu'il fit suivre d'une traduction en vers, où il eut la singulière idée de refaire le poème.

de l'Italie — pour lui, il n'en avait qu'une à lui donner : c'était celle de l'impression d'une grammaire et d'un dictionnaire Tartare-Mandchou —. Y avait-il en Italie une feuille périodique qui annonçât tous les livres nouveaux ? Puis il le priait de l'aider à avoir les ouvrages qu'il avait demandés à MM. Coleti — il lui fera la même prière dans ses lettre du 28 juillet et du 10 octobre —. Comme autrefois, Morelli allait redevenir un intermédiaire obligeant de ses achats de livres en Italie, livres grecs, latins, mais surtout livres italiens ; car son voyage en Grèce n'avait pas diminué la passion de l'helléniste pour la littérature de la Péninsule.

Inutile de dire que Villoison chargeait Morelli de faire ses compliments à toutes les personnes avec lesquelles il avait été en relation à Venise ou dans les villes voisines. Mais il alla plus loin. Dans les notes qu'au retour d'Allemagne il avait envoyées à de Lalande pour son *Voyage en Italie*, il avait fait leur éloge, et, dans une lettre du 28 juillet [1], il rappelait à son correspondant tous les noms que, d'après lui, l'astronome français avait cités dans son ouvrage, depuis Morelli lui-même, « un des plus savants hommes de l'Europe », jusqu'aux « savants libraires » Coleti, depuis l'abbé Schioppalalba jusqu'au commandeur Farsetti, depuis Angelo Quirini jusqu'à Cesarotti, depuis Fortis jusqu'à Polcastro, à Pindemonte et à Mme Grimani Corner. « Je vous prie de présenter mon respect à tous ces messieurs et dames, de leur communiquer les articles qui les regardent, surtout à Mme Cecilia Grimani Corner, à Mme Theotoki Marini et à M. son mari, à M. Ascanio Zustiniani, à MM. Nani, à M. le comte Lodovico Arnaldi, à MM. Coleti. »

Mais dans la lettre du mois d'octobre et surtout dans celle du mois de mars suivant, ce sont les nouvelles littéraires qui occupent la plus grande place ; seulement ce n'est pas Morelli qui les lui envoie, c'est lui qui les envoie à Morelli : nouvelles de France, d'Allemagne, de Hollande ou d'Angleterre, et, ce qui peut surprendre, même d'Italie : traduction de l'Apollonius de Rhodes par Caussin, édition de l'Anthologie préparée par Chardon de la Rochette [2] ; traduction de Lucien commencée par Belin,

1. *Papiers Morelli.*
2. Lettre du 10 octobre 1787. *Papiers Morelli.*

édition des petits géographes grecs promise par Sainte-Croix, traduction française des *Conciones* de Thucydide, de Xénophon et d'Hérodote publiée avec des notes par l'abbé Auger, sa traduction de Démosthène annoncée; nombreuses publications de Burgess, entre autres une dissertation sur Josèphe, un Traité sur l'Analogie de la langue grecque, ainsi qu'une réimpression des *Marmora Oxoniensia* et un Journal sur la critique des auteurs grecs ; édition de Pindare préparée par l'humaniste Chandler, réimpression des Opuscules de Toup ; édition de Catulle de Van Santen et son Callimaque ; le Muret de Ruhnken sous presse[1] ; publication de l'Hymne à Cérès par Mitscherlich[2] ; le Dion Cassius de l'abbé Penzel dédié au pape ; le Dictionnaire hébreu de Eichhorn de Iéna ; le troisième volume de l'Euripide de Beck, publié à Leipzig, où s'imprime aussi le Polybe de Schweighæuser ; le *Conciones Thucydidis* de Bauer[3] ; impression du monument copte et grec du cabinet de Mgr Borgia, faite par le Père Fabrici ; apparition prochaine de la Dissertation de Zoega sur les monnaies d'Alexandrie[4] ; édition de Vitruve de Foa, Fragments coptes de Mgr Borgia publiés par le Père Georgi ; découverte par Invernizzi d'un manuscrit d'Aristophane.

On s'étonnerait de cette abondance de renseignements envoyés à Morelli, si l'on ne savait que Villoison n'avait rien de plus pressé que de demander des nouvelles littéraires à ses amis et de leur communiquer celles qu'il recevait. Son premier soin à son retour avait été de reprendre ses relations avec ses correspondants de l'étranger. Elles n'avaient même pas été toutes interrompues pendant son voyage de Grèce. Nous l'avons vu, en avril 1785, adresser de Salonique à Murr une lettre, à laquelle le libraire érudit répondit au mois de novembre suivant ; il parle aussi quelque part[5] de lettres écrites de Grèce à Mgr Borgia, et dont celui-ci avait fait insérer des extraits dans les Éphémérides de Rome. Sont-ce là les seuls savants auxquels il ait écrit pendant son voyage en Grèce? Je l'ignore ; en tout cas, à son retour, il renoua ses relations avec les humanistes de tous les pays voisins. J'ai parlé des lettres qu'il adressa à Coleti, et l'on vient de voir combien étaient nombreuses

1. Lettre du 17 mars 1788. *Papiers Morelli.*
2. Lettre du 10 octobre 1787.
3. Lettre du 17 mars 1788, déjà citée.
4. Lettre du 10 octobre 1787, déjà citée.
5. Lettre à Morelli du 10 octobre 1787.

celles qu'il écrivit à Morelli ; mais il avait bien d'autres correspondants en Italie. Dans une lettre du 1er septembre 1787 il prie Hennin de contresigner trois lettres destinées à trois savants de ce pays ; il ne donne pas leurs noms ; peut-être Borgia était-il l'un d'eux. Nous savons d'ailleurs qu'il était en rapport avec Baffi à Naples. Au mois de mars 1788, il parle aussi à Morelli des nouvelles que lui avait envoyées Morus de Leipzig. Peu auparavant, la venue de Burgess lui avait permis de renouer ses relations avec l'Angleterre ; il y avait longtemps qu'il les avait reprises avec ses amis de Hollande.

Au mois de novembre, on le voit écrire en même temps à Ruhnken et à Wyttenbach. On comprend qu'il fût désireux de reprendre ses relations interrompues depuis longtemps avec deux correspondants qui lui étaient aussi chers et de leur raconter en détail son voyage de Grèce. La lettre à Ruhnken est perdue. Dans celle qu'il écrivait à Wyttenbach, il lui exprimait « les raisons de tendre attachement et les sentiments d'estime, d'admiration et de reconnoissance qu'il lui avoit voués pour la vie [1] ». En terminant, il lui demandait quand paraîtraient son Plutarque, ce *Phidiacum opus*, attendu et désiré depuis si longtemps, ainsi que le Phrynichus [2] et le Denys Périégète de Frieseman, l'Apollonius de Tollius. « Y a-t-il quelque nouvelle littéraire ? De grâce, daignez m'en instruire et me mettre au courant de la littérature grecque, dont j'ai perdu le fil en Grèce. » Il n'eût pas oublié d'adresser une lettre à Van Santen, mais celui-ci le devança en lui envoyant son édition de Callimaque avec la traduction en vers latins qu'il y avait jointe. Il y avait deux exemplaires, l'un pour Belin de Ballu, l'autre pour Chardon de la Rochette. « Elle est fort heureuse, lui écrivait Villoison [3], et digne de vous. » Et il le priait, comme Wyttenbach, de lui marquer les nouvelles littéraires de Hollande. Dans la réponse qu'il lui fit, Van Santen reprochait, il semble, à Villoison, d'avoir oublié pendant son voyage de prendre les renseignements qu'il lui avait demandés sur Catulle et sur les manuscrits de Naples. On comprend que Villoison tint à se défendre d'une négligence dont il n'était pas coupable, et cela lui

1. *Nouv. acq. lat.*, *ms.* 168, fol. 73-74.
2. Le Phrynichus fut publié par Ruhnken, non par Frieseman.
3. Lettre du 17 janvier 1788.

était facile[1]. Il ne s'était pas arrêté à Naples ; il n'avait donc pu interroger Ignazza et ses autres correspondants sur les manuscrits qui pouvaient se trouver dans cette ville. Quant à Catulle, ce n'était pas à Corinthe ni au mont Athos qu'il eût pu en trouver un nouveau texte. « Croyez-vous, disait-il non sans ironie, qu'il y ait des manuscrits latins dans les bibliothèques grecques, et que les moines se soient amusés à copier un Catulle, eux qui ont laissé périr Sapho, Ménandre ? » Il n'avait pas d'ailleurs oublié Van Santen ; il avait parlé de son désir à Chardon de la Rochette, et celui-ci, qui avait « les plus grandes relations avec les savants d'Italie », lui avait promis de demander à Pasquale Baffi, à Naples, de collationner en entier le Catulle de la Carbonara.

Là ne se terminait pas la lettre de Villoison. Pour remercier Van Santen des nouvelles littéraires qu'il lui avait données et l'engager à lui en envoyer d'autres, il l'entretenait de toutes celles qu'il connaissait en France et à l'étranger : de Thomas, « le Claudien françois par l'enflure », et de son ode « superbe » au Temps[2], du voyage de Burgess à Paris et du grand ouvrage sur l'Analogie de la langue grecque, auquel il travaillait, du Strabon et du Polybe qu'on préparait en Angleterre, etc. Mais c'était surtout sur les publications savantes de l'Italie que Villoison s'étendait ; sa lettre à Van Santen, comme celles à Morelli, montre combien vite il s'était remis au courant des travaux des érudits de la Péninsule : Anthologies publiées à Naples par Carcani et par Bodoni à Parme, excellent ouvrage sur les anciennes langues de l'Italie, par l'abbé Lanzi, « garde du cabinet de Toscane » ; Académie fondée à Naples par le Mis Caraccioli pour déchiffrer les manuscrits d'Herculanum ; Dissertation de l'abbé Marini sur les frères Arvales ; enfin, publications tirées des magnifiques collections de Mgr Borgia et faites, sous ses auspices, par le danois Zoega sur les médailles alexandrines, par le P. Biagi sur des inscriptions grecques, etc. Il énumérait ainsi tout ce que l'on faisait en Italie.

Trois mois après la lettre à Van Santen, Villoison en adressait à Wyttenbach une autre[3] dans laquelle, après l'avoir exhorté à

1. Lettre à Van Santen, du 10 février 1788.

2. J'aime bien mieux toutefois, remarquait-il, le fragment de l'ode de *Danaé* par Simonide.

3. Le 28 mai 1788. *Nouv. acq. lat.*, *ms.* 168, fol. 73.

mettre le sceau à sa g oire en publiant son Plutarque, il l'entretenait de ses amis et de leurs travaux, de l'abbé Barthélemy, qui allait faire paraître son Voyage du jeune Anacharsis, « excellent ouvrage sur l'ancienne Grèce, très savant et très bien écrit », de Larcher, « très sensible aux choses honnêtes » que Wyttenbach avait dites de son Hérodote, du baron de Sainte-Croix, « très flatté de son souvenir », et de Chardon de la Rochette, qui était sur le point de partir pour l'Italie où il allait copier, en vue de son édition de l'Anthologie, les manuscrits de la Vaticane et des autres bibliothèques célèbres de la Péninsule ; il n'oubliait pas de faire l'éloge de ce savant ami, qui « excelle, disait-il, dans la critique et dans la connoissance de la langue grecque et est plein d'ardeur et d'esprit ». Après tant de renseignements littéraires donnés à Wyttenbach et à Van Santen, Villoison avait le droit de leur en demander à son tour ; et, fidèle à son habitude, il ne manqua pas, nous l'avons vu, de le faire. Une note, égarée dans le manuscrit 931 [1], nous montre qu'au mois de mars il reçut de Hollande — de qui ? on l'ignore — quelques-unes de ces nouvelles littéraires dont il était si avide. Il en recevait aussi, ce même manuscrit nous l'apprend [2], d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne, comme de Hollande.

*
* *

Au milieu de cette correspondance si étendue et si variée, Villoison ne cessait pas de travailler à son édition de l'Iliade. Elle était, comme on le voit dans ses lettres à Morelli, l'objet constant de ses préoccupations. Les frères Coleti, dès qu'il leur en eut parlé, avaient consenti à la publier, mais ils désiraient qu'elle parût le plus tôt possible, et la préface — les Prolégomènes — n'était pas écrite, ce qui devait demander un certain temps. Ils semblaient croire aussi que le texte pourrait être reproduit sans les signes diacritiques qui l'accompagnent dans le manuscrit de Saint-Marc. Enfin ils paraissaient disposés à le publier sans les scolies. Il y avait là pour Villoison une cause d'inquiétude et de perplexité, dont il fit Morelli le confident. « J'ai

1. Fol. 136. « Nouvelle littéraire de Hollande », 14 mars 1788.
2. Fol. 136, 137, 158, 161-164. Cf. *Ms.* 966, fol. 8.

toujours dit à MM. Coleti, écrivait-il le 5 mai à cet ami [1], qu'il falloit imprimer le texte de l'Iliade avec les signes critiques, qui sont essentiels et donnent un très grand prix à cette édition... Je vous prie de m'en donner des nouvelles et de me marquer quand ils comptent publier tout l'ouvrage, quand enfin il paroîtra. » Et trois mois après [2] : « Je suis désolé et désespéré au-delà de toute expression du projet qu'ont formé MM. Coleti d'attendre pour publier ces scholies si désirées de toute l'Europe savante, dont ils laisseront refroidir l'ardeur, qu'ils aient imprimé le texte et qu'ils l'aient retouché sur le manuscrit de Saint-Marc. Jamais nous n'en verrons la fin, et nous mourrons à la peine comme a déjà fait M. de Vergennes. » Et, parlant ensuite du temps, des dépenses qu'exigerait le remaniement des épreuves, de la perte d'argent qui en résulterait pour ses éditeurs, de l'ardeur du public qui se refroidirait par une longue attente : « On perdra, disait-il, de vue ce livre qu'on attendoit si fort, et ceux qui y songent encore murmurent après l'éditeur et l'imprimeur, ce qui me fait beaucoup de tort dans l'esprit du public. » Il priait donc Morelli d'user de son influence pour détourner les frères Coleti de leur dessein ; c'étaient les scolies bien plus que le texte qu'il importait de publier, dût-on les faire paraître séparément. Mais, avant tout, il fallait attendre sa dédicace et sa préface.

Cependant les choses finirent par s'arranger, et MM. Coleti se décidèrent à reproduire le texte de l'Iliade d'après le manuscrit de Saint-Marc et à y joindre les scolies. Villoison était satisfait ; il demanda seulement qu'on lui envoyât, pour les revoir, les dernières feuilles, depuis la page 257 jusqu'à la fin. « Si je pouvois les recevoir promptement [3], elles me serviroient pour mettre la dernière main à ma préface, qui est finie. » Toutefois cette préface devait lui prendre plus de temps qu'il ne l'avait pensé. La fin de l'hiver approchait, et les frères Coleti, qui l'attendaient depuis longtemps, s'impatientaient non sans raison. « Je conjure instamment mes chers amis MM. Coleti [4], au nom des Muses, au nom d'Homère, au nom de l'amitié qui nous unit et au nom de leur propre intérêt dont il s'agit fortement, d'avoir la bonté d'avoir un

1. Lettre du 5 mai 1787. *Papiers Morelli.*
2. Lettre du 28 juillet 1787.
3. Lettre du 10 octobre 1787, déjà citée.
4. Lettre du 17 mars 1788, déjà citée.

peu de patience pour la préface de mon Homère. J'y travaille incessamment et sans relâche jour et nuit, au risque même de tomber malade. S'ils ne veulent pas que je meure, j'espère qu'à votre sollicitation et à mes prières ils voudront bien me pardonner un retard dont ils sont seuls la cause. » Il affectait de dire que c'était la non-réception des scolies qui avait empêché l'achèvement de sa préface ; celle-ci toutefois ne tarda pas à être terminée, mais une difficulté se présenta qui devait en retarder l'impression.

Il devait expédier les Prolégomènes aux frères Coleti par l'intermédiaire du chevalier Hennin, attaché à l'ambassade de Venise; mais un différend, qui avait éclaté entre le ministre de France et le Sénat, rendit cette combinaison impossible [1]. Villoison se trouva dans un grand embarras, car il avait promis d'envoyer son manuscrit ; heureusement une occasion sûre se présenta qui lui permit de le faire parvenir à destination [2]. L'impression en commença aussitôt et se poursuivit avec rapidité. Dès le mois de juin, il crut pouvoir annoncer comme prochaine à Oberlin l'apparition de son livre [3] ; il se hâtait trop, l'impression n'en fut terminée que le 1er août [4].

Villoison n'eût pas été fidèle à son penchant habituel, s'il n'avait pas cherché pour son Homère quelque puissant protecteur ; il avait obtenu de Vergennes [5] la permission de le lui dédier, mais la mort imprévue [6] de celui-ci le força de chercher un autre patron pour son ouvrage. Grâce à l'intermédiaire du baron de Staël, il obtint que le roi de Suède en acceptât l'hommage. La dédicace [7], écrite dans un style élégant et louangeur était datée d'Éphèse, le 19 des calendes d'octobre 1786, sans doute pour faire croire que dès longtemps il avait pensé à l'adresser à Gustave III.

L'ouvrage [8] se compose de trois parties. Les Prolégomènes,

1. Lettre à Hennin du 11 avril 1788. *Correspondance*, V, n° 55.
2. Lettre à Hennin, s. d. *Correspondance*, V, n° 56.
3. Lettre du 4 juin. *Ms. all.* 192, fol. 127 *a*.
4. Lettre à Oberlin du 3 septembre 1788. *Ms. all.* 192, fol. 129 *a*.
5. Lettre à Hennin du 19 juin 1788. *Correspondance*, V, n° 34.
6. Vergennes mourut le 13 février 1787.
7. « Gustavo tertio, Suevorum, Gothorum, Vandalorum regi potentissimo, felici, augusto patriae restitutori et reparatori, locupletatori et amplificatori, publicae quietis et felicitatis fundatori, etc. »
8. *Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primum edidit cum asteriscis,*

par lesquels il s'ouvre, sont, suivant l'expression de Chardon de la Rochette[1], « une mer d'érudition, dans laquelle on risque de se noyer, parce qu'on y vogue sans boussole ». Tout en y voyant une « mine de science », Morelli, dans sa lettre du 16 juillet, les comparait à un labyrinthe, mais dont les choses excellentes, qui s'y trouvaient, excusaient les nombreux détours. Ruhnken fut plus sévère ; écrivant au même Morelli, le lendemain du jour où il les avait reçus et lus, il voyait, lui disait-il[2], que « toutes les lettres, dans lesquelles il s'était efforcé de détourner Villoison de la manie de compiler, n'avaient servi à rien ».

La remarque est juste et la critique qu'elle renferme est fondée, mais elle est exagérée ; si l'on peut avec raison reprocher à Villoison quelques-unes des longueurs qui lui étaient habituelles, on ne peut aussi que lui savoir gré de toutes les choses que ses Prolégomènes nous apprennent. Après avoir dit quelle était l'importance du manuscrit 454 de la Bibliothèque de Saint-Marc, base de l'édition qu'il donnait, et prouvé son ancienneté, il parlait des signes diacritiques qui accompagnent chaque vers, de leur signification et de leur utilité, ainsi que des accents, dont il avait dès longtemps fait une étude particulière. Il rappelait ensuite les différentes éditions données dans l'antiquité, citait les nombreux grammairiens qui avaient commenté et publié l'Iliade en y introduisant trop souvent et d'une manière arbitraire des variantes et des interpolations, qui avaient altéré le texte primitif, et montrait comment s'étaient formés les divers recueils de scolies, telles que celles des manuscrits de Venise et du manuscrit de Leipzig, compilations tirées d'une soixantaine de grammairiens, la plupart de l'École d'Alexandrie : exposé prolixe peut-être, mais qui est semé d'anecdotes littéraires et d'observations personnelles, qui en dissimulent l'aridité. Enfin, après avoir rappelé l'accueil qu'il avait rencontré à son arrivée dans le Levant, il terminait en énumérant complaisamment les différents lieux qu'il avait visités ou explorés et les découvertes épigraphiques qu'il avait faites.

obeliscis aliisque signis criticis J.-B. Caspar d'Ansse de Villoison. Venetiis, typis et sumptibus fratrum Coleti, 1788, in-fol.

1. *Notice*, p. 45.

2. Le 27 février 1789. *Epistolae Davidis Ruhnkenii ad diversos*, p. 168.

Les Prolégomènes sont suivis du texte de l'Iliade reproduit avec les signes diacritiques qui l'accompagnent dans le manuscrit 454, mais sans les accents. Ne pouvant revoir les épreuves, Villoison a préféré omettre ces derniers, dans la crainte qu'en les plaçant à tort les correcteurs ne commissent trop de barbarismes [1]. Après le texte de l'Iliade viennent, pour chaque vers des vingt-quatre chants du poème, les scolies A et B des manuscrits 454 et 453 de Venise, comparées avec les scholies L du manuscrit de Leipzig copié par Bergler. Elles comprennent 532 pages in-folio à deux colonnes. Elles forment un répertoire complet de tout ce que les grammairiens de l'antiquité ont dit sur ce sujet, encore que Villoison ait omis volontairement d'y joindre les scolies de Genève et celles de la Laurentienne. Aussi ne saurait-on trop le remercier de les avoir fait connaître. Leur publication, avec celle du texte de l'Iliade, a permis de s'orienter au milieu des variantes et des interpolations des anciens éditeurs. Elle a rendu possible de substituer au texte altéré et arbitraire, accepté jusque-là, un texte pur et intelligible. Elle a fait mieux comprendre comment se sont formés les différents chants du poème et rendu possible l'œuvre critique de Wolf. Villoison a été véritablement le précurseur du grand philologue allemand.

L'édition de l'Iliade mit le comble à la réputation déjà universelle de Villoison, et ne rencontra que des admirateurs. Elle étonna bien un peu les héllénistes conservateurs. Dans une lettre [2] où il remerciait l'humaniste français de la mention si honorable qu'il avait faite de lui dans ses Prolégomènes, Morelli, tout en reconnaissant que son édition était un véritable arsenal pour qui voulait exercer sa critique sur le poème, semblait craindre « qu'elle n'arrivât à le réduire à rien ou à le transformer en un autre ». Tout différent, on le pense, fut le jugement de Wolf ; dans la préface de ses Prolégomènes [3], le célèbre philologue proclame hautement « l'insigne mérite de Villoison, qui le premier avait publié les deux précieux manuscrits de Venise avec leur recueil de scholies, si précieuses pour l'intelligence des choses ».

1. Dupuy dans le *Journal des Savants*, année 1789, p. 10.
2. Le 16 août 1788. *Ms.* 943, fol. 46.
3. « Delibandum nobis est insigne meritum Villoisonii. » *Prolegomena ad Homerum*, p. XI.

Dès longtemps Villoison avait donné l'ordre aux frères Coleti de faire parvenir les exemplaires qu'il destinait à ses correspondants éloignés; les premiers furent remis directement à ses amis de Venise : Morelli, les chevaliers Nani et Giustiniani et le professeur Pesaro [1]. Trois exemplaires furent envoyés à Salzmann, à Strasbourg, l'un pour Oberlin, l'autre pour Brunck et le troisième pour Schweighæuser [2]. Six furent expédiés à MM. Luchtmans, à Leyde, pour être distribués à ses amis de Hollande : Wyttenbach, Ruhnken, Van Santen, Tollius, Wassenberg et Scheidius de Harderwyk [3]. Quatre envoyés à Gœttingue étaient destinés à Michaelis, à Heyne, à Mitscherlich et à Tychsen. Dans la lettre par laquelle il annonçait à Michaelis [4] cet envoi, Villoison, cédant au penchant qu'il avait de parler de lui et de ses ouvrages, donnait à son correspondant une analyse détaillée des Prolégomènes, attirait en particulier son attention sur les remarques critiques et paléographiques qu'ils renfermaient ; enfin, il remerciait son correspondant de l'accueil qu'il avait fait à Girard, celui-là même que quatre ans auparavant il avait recommandé à Wieland.

Mais Villoison fit encore envoyer des exemplaires dans bien d'autres pays. Une note du manuscrit 966 [5] cite, parmi les savants étrangers qui reçurent son Homère, Burgess, le Dr Chandler en Angleterre, Kern, conseiller du landgrave de Hesse, Eidegger, sénateur à Zurich, Petiscus, premier bibliothécaire de Hambourg, Dom Clément Biagi à Rome, Fr. Fontani, conservateur de la Riccardiana à Florence. Cette liste est évidemment encore incomplète ; on n'y rencontre pas le nom du roi de Suède, le premier évidemment auquel il adressa un exemplaire de l'ouvrage qui lui était dédié, « exemplaire en grand papier et relié en maroquin avec les armes du roi », comme nous l'apprend une lettre de Villoison à son relieur [6] ; un autre exemplaire, relié en veau écaillé, fut remis

1. Lettre de Morelli du 16 août 1788. *Ms.* 943, fol. 46.
2. Lettre à Oberlin du 4 juin 1788.
3. Lettre à Wyttenbach du 28 mai 1788. *Nouv. acq. lat. ms.* 168, fol. 76 *a*.
4. Lettre du 21 juillet 1788. *Correspondance de Michaelis*, tome X, fol. 454.
5. Fol. 15 *b*. Dans une lettre à Chardon de la Rochette, il demande à son ami s'il ne pourrait point trouver une occasion de faire passer trois exemplaires de son Homère en Angleterre.
6. British Museum. *Additional Ms.* 23890, fol. 1.

au baron de Staël, ministre de Suède à Paris. On n'y rencontre pas non plus les noms ni des amis de Villoison à Strasbourg, ni de ses correspondants de Hollande, auxquels, nous le savons, il fit adresser son ouvrage, ni d'aucun des humanistes scandinaves à plusieurs desquels il ne put manquer de l'envoyer. On le voit en particulier demander à Chardon de la Rochette de faire parvenir son Homère à M. Suhm, « chambellan de sa Majesté danoise, l'un des plus savants hommes de l'Europe et l'un de ceux qui ont rendu le plus de service aux lettres ». Ce gentilhomme érudit, avec lequel on le trouve en correspondance, lui avait écrit, disait-il [1], de lui envoyer son livre à Rouen et de là à Copenhague par un vaisseau sûr.

Villoison n'oublia pas, il est à peine besoin de le dire, de faire présent de son Homère à ses protecteurs et amis de France. La lettre à son relieur nous apprend qu'il en donna un exemplaire couvert en veau écaillé — le sien était en simple parchemin — à Necker, directeur des Finances, au comte de Montmorin, ministre des Affaires Étrangères, à M. de Villedeuil, secrétaire d'État, au baron de Breteuil, au comte de Saint-Priest, à M. Lenoir, etc. Il est inutile de dire que Hennin figurait sur cette liste, et Villoison voulait lui remettre lui-même l'exemplaire qui lui était destiné. Absent de Paris [2], — nous verrons pourquoi — au moment où il comptait le lui donner, il prit la résolution d'expédier par les « messageries » cet ouvrage à son ami. Villoison avait une raison particulière pour ne pas différer son envoi; il désirait que la Gazette de France rendît compte de son nouveau livre. Genêt s'était chargé de faire annoncer ses autres ouvrages, mais il n'était plus ; Villoison demanda à Hennin de lui rendre pour celui-ci le même service à lui, à ses imprimeurs de Venise, les « honnêtes et vertueux Coleti », auxquels cette édition coûtait fort cher [3], et à son libraire de Paris. Et, sûr d'avance du consentement de son confrère, il rédigea lui-même le « petit article », qui devait paraître dans la Gazette.

Villoison avait fait aussi en vue de le publier, dans le Journal des Savants, le dépouillement complet des Prolégomènes ; il formait

1. Lettres à Chardon de la Rochette, s. d. et du 17 mars 1789. *Nouv. acq. lat. ms.* 168, fol. 93 et 90.
2. Lettre du 24 décembre 1788. *Correspondance*, V, n° 59.
3. Lettre du 5 janvier 1789. *Correspondance*, V, n° 60.

huit grandes pages, qu'il envoya à Dupuy, l'un des rédacteurs de ce journal : mais celui-ci, dit Chardon de la Rochette [1], ne tint pas grand compte de ce travail aujourd'hui perdu, dans les deux extraits qu'il fit insérer en janvier et en octobre 1789 dans son journal. Le reproche que Chardon fait à Dupuy est peut-être fondé, mais il importe peu. L'« auteur » du Journal des Savants avait lu les Prolégomènes, ce qui suffisait, et l'analyse qu'il en a donnée se lit encore avec intérêt [2].

Après avoir décrit d'après Villoison les manuscrits utilisés ou publiés par l'helléniste et donné, sur l'origine et la composition des recueils de scolies, les renseignements les plus propres à mettre le lecteur au courant de la question, Dupuy a fort bien résumé tout ce qui concerne les éditions d'Homère données par les anciens, les commentaires dont les poèmes homériques furent l'objet de la part des grammairiens de l'école d'Alexandrie. Il était impossible de mieux faire connaître l'origine des variantes et des interpolations qui ont altéré le texte primitif de l'Iliade. Il a traité aussi avec un soin particulier la question des signes diacritiques et celle des accents en s'efforçant de compléter ce qui concerne l'emploi de ces derniers. Enfin, après avoir rappelé le culte dont Homère jouissait dans l'antiquité, Dupuy terminait son étude par un résumé du récit, fait par Villoison lui-même, de son voyage dans les îles de l'Archipel, au mont Athos et sur le continent grec. Je ne sais ce que pensa Villoison de cet article, mais les éloges dont Dupuy le comblait au début et à la fin étaient bien propres à satisfaire sa vanité.

Dupuy, dans son « Extrait », n'a parlé que des Prolégomènes. Dans le compte rendu que vers le même temps Tychsen donna à la Bibliothèque de littérature et d'art anciens [3], fondée par lui et par Heeren en 1786, l'orientaliste de Gœttingue, au contraire, a passé en revue les trois parties de l'ouvrage de Villoison. Après avoir salué comme bienvenue pour tous les amis des lettres la publication de l'helléniste français et rappelé l'ardeur au travail dont ce savant avait donné tant de preuves, son immense lecture et sa connaissance approfondie de l'antiquité, Tychsen

1. *Notice*, p. 46.
2. *Journal des Savants*, année 1789, p. 4-14 et 641-649.
3. *Bibliothek der alten Literatur und Kunst*, Göttingen, 1789. Fünftes Stück, p. 26-55.

refaisait à son tour la description des différents manuscrits utilisés par Villoison, abordait comme lui aussi l'examen des signes diacritiques, en montrait l'utilité, et aussi l'incertitude qu'ils présentent parfois, parce que les anciens critiques ne leur ont pas toujours attribué la même signification; il parlait ensuite des éditions de l'Iliade données par les anciens, des grammairiens qui l'avaient commenté ou publié, et dont Villoison n'avait pas épuisé l'énumération, laissant ainsi un champ à explorer à ses successeurs. Puis, sans s'arrêter à raconter d'après les Prolégomènes le voyage de l'helléniste en Grèce et dans les îles de l'Archipel, voyage connu d'ailleurs par d'autres publications de l'auteur, il passait à l'examen du texte de l'Iliade publié par Villoison d'après le manuscrit 454 de la Bibliothèque de Saint-Marc. Tout en reconnaissant la valeur de ce manuscrit, il semblait dire que son antiquité n'était pas une preuve suffisante de son excellence, et, tout en admettant que les différents commentateurs avaient, pour des raisons diverses, introduit dans le texte primitif des variantes et des interpolations nombreuses, il croyait, ce qui doit surprendre, que les divers manuscrits reproduisaient dans ses parties essentielles le texte du poème, et il s'efforçait par la comparaison des divers passages du chant VI de prouver cette thèse singulière. Mais c'est sur les scolies surtout que Tychsen insistait. Il essayait de refaire l'histoire des recueils les plus importants qu'on en possède, ce qui lui donnait occasion de montrer la grande valeur de celles que renferment les manuscrits de Venise, ainsi que celui de Leipzig; et, s'il ne parlait pas des scolies de Genève que Villoison avait trop facilement dédaigné de consulter, il s'étendait sur celles de Leyde publiées par Walckenaer, ainsi que sur les excellentes scolies de la Laurentienne et les scolies médiocres de l'Escurial, qu'il avait examinées dans un récent voyage. Il terminait en souhaitant qu'un critique plus habile soumît à un examen attentif l'ouvrage de Villoison, ouvrage qui resterait en tout cas, comme un monument de l'activité désintéressée de son auteur et de son enthousiasme pour la littérature de l'antiquité, qualités si rares de notre temps, qu'on ne pouvait que les saluer avec un sentiment de reconnaissance et d'admiration pour celui qui les possédait.

*
* *

A la fin des Prolégomènes, Villoison traçait le plan d'une histoire comparée de la Grèce dans les temps anciens et modernes; ce n'était pas en effet une simple relation de son voyage qu'il voulait faire, mais un tableau comparatif des mœurs et des usages de la Grèce aux diverses époques. Afin de pouvoir mettre à exécution ce plan ambitieux, il voulut auparavant « faire un voyage dans la Grèce ancienne; c'est-à-dire qu'il lut, d'un bout à l'autre et la plume à la main, tous les auteurs grecs et latins [1] ». Ce travail « l'absorbait entièrement ». Mais c'est aussi, comme il l'écrivait à Hennin [2], « le seul moyen de tirer tout le parti possible de son voyage ». Il trouvait, remarquait-il avec raison, dans l'examen attentif qu'il avait fait des mœurs des Grecs et de leur pays, dans la comparaison de ce que disent les anciens avec ce qu'il avait vu, l'explication d'usages, de descriptions géographiques, de tournures de langage mêmes, « dont le sens avoit échappé à tous les interprètes qui étoient privés de ce secours ». Rien de plus vrai; mais Villoison eut le tort d'étendre outre mesure ses recherches, d'accumuler notes sur notes, extraits sur extraits — ses manuscrits en fournissent la preuve manifeste [3] —; aussi ne devait-il jamais arriver à en tirer un récit suivi, encore moins le tableau comparatif de la civilisation grecque dans l'antiquité et dans les temps modernes qu'il avait rêvé de faire.

Pour mener à bien un pareil travail, Villoison avait besoin de consulter les ouvrages les plus divers; aussi son premier soin, après son retour du Levant, fut-il de chercher à se les procurer. Toute sa vie, il a été un amateur fervent des livres [4]; nous avons vu quelle passion il avait montrée pour eux durant son séjour à

1. Lettre à Oberlin du 17 juin 1792. *Ms. all.* 192, fol. 145 *b*, n° 48.
2. Le 9 octobre 1787. *Correspondance*, V, n° 54.
3. Les manuscrits 946-960 du Supplément grec, à la Bibliothèque nationale, sont en grande partie remplis d'extraits d'auteurs anciens relatifs à la Grèce, et en particulier aux îles de l'Archipel.
4. Il ne se bornait pas à noter tous les ouvrages savants, récents ou anciens, dont il entendait parler; il saisissait toutes les occasions d'en acheter le plus grand nombre possible; il suivait curieusement les ventes (Ventes du baron d'Holbach, de Lorry, de Loménie, etc. *Ms.* 931, fol. 88, 136, 153, 158, etc.) et dépouillait avec soin les catalogues des libraires.

Venise ; s'il ne put la satisfaire pendant son voyage en Grèce, elle se réveilla avec plus de force après son retour en France et s'accrut avec le besoin encore plus grand qu'il avait d'ouvrages nécessaires à ses recherches. Il en demanda d'abord aux frères Coleti, ses hôtes de Venise ; dès le 15 février 1787 [1], ils lui firent un premier envoi qu'un autre devait suivre quatre mois plus tard [2] ; en même temps il écrivait à Morelli, pour le prier de presser MM. Coleti de lui procurer les livres qu'il leur avait demandés. Le 9 mai et le 10 octobre [3], on le voit lui envoyer deux listes d'ouvrages qu'il désirait acquérir ; en même temps, il le consultait sur ceux qui pourraient lui être utiles, en particulier sur la description des îles de l'Archipel, les voyages dans le Levant, etc. Le 12 novembre 1787, il reçut un troisième envoi des frères Coleti, qu'une autre expédition devait suivre le 12 avril.

Mais Venise n'était pas la seule ville d'Italie d'où Villoison faisait venir des livres ; il en demandait également à ses correspondants de Rome et de Naples [4]. Il fit aussi, on le devine, plus d'une commande aux libraires de Strasbourg, avec lesquels il était depuis longtemps en relations d'affaires ; Treuttel lui fit plusieurs envois, l'un entre autres du 30 août 1788 [5]. Le manuscrit 931 renferme une facture de livres fournis par Bauer le 15 juin 1789 et une autre facture de livres que Kœnig expédia le 13 mai 1791 [6]. Le même manuscrit nous montre Villoison, mais j'ignore à quelle époque, en relation d'affaires avec un libraire de Leipzig [7].

Il recevait aussi des livres d'Angleterre, mais c'est surtout de Hollande que lui vint le plus grand nombre de livres qu'il acheta à cette époque. Dans la première lettre qu'il écrivit, après son retour de Grèce, à Van Santen, il le priait de lui indiquer quelque honnête libraire de Leyde ou d'Amsterdam, auquel il pût s'adresser pour se procurer les livres qui lui manquaient. Van Santen le mit en rapport avec les Luchtmans de Leyde ; le 26 août 1788, ils lui firent un premier envoi, que bien d'autres

1. Suppl. grec, *ms.* 931, fol. 53 *a* et *b*, 84-85.
2. Le 14 juin 1787.
3. Suppl. grec, *ms.* 931, fol. 99 et 164.
4. Suppl. grec, *ms.* 931, fol. 84-85.
5. Suppl. grec, *ms.* 966, fol. 14.
6. Suppl. grec, *ms.* 931, fol. 72.
7. Suppl. grec, *ms.* 931, fol. 152.

suivirent[1]. On en compte trois pour l'année 1789, autant pour chacune des deux années suivantes. Les agitations qui précédèrent la Révolution et en marquèrent les premières années n'interrompirent pas les achats de livres que Villoison faisait en Hollande ; il ne cessa ni d'en demander, ni d'en recevoir jusqu'au milieu de 1793, date à laquelle il avait quitté Paris. « J'augmente tous les jours ma bibliothèque », écrivait-il le 17 mars 1789 à Chardon, auquel il avait recours comme à Van Santen pour ses achats ; c'est à lui, en particulier, qu'il s'adressait pour les livres d'Angleterre dont il avait besoin[2] ; il le prenait aussi pour intermédiaire dans ses relations avec le libraire Kœnig[3].

*
* *

On entrevoit par ce qui précède avec quelle ardeur Villoison poursuivait ses recherches ; il les continua pendant près de quinze ans ; mais, durant ce long espace de temps, plus d'un événement devait les troubler et les arrêter. Dès 1788, les agitations politiques, la maladie et la mort de sa femme vinrent les interrompre une première fois. La lutte de Brienne contre les Parlements, les désordres qui l'accompagnèrent ou la suivirent eurent leur contre-coup dans la retraite de Villoison et troublèrent la paix studieuse dans laquelle il vivait ; il craignit pour sa bibliothèque[4] « qui lui avoit coûté tant de peine à ramasser dans les différentes parties de l'Europe ». Des soucis plus graves encore l'assaillirent bientôt. Au commencement d'août il avait été appelé à Pithiviers par la maladie de sa femme[5] ; « un mieux marqué, qui lui donna les plus heureuses espérances, lui permit de faire un

1. Le 4 avril, le 16 juillet et le 26 août 1789 ; le 20 avril, le 10 septembre et le 1er novembre 1790 ; le 15 février, le 19 avril et le 30 septembre 1791 ; enfin le 5 janvier et le 11 juillet 1793. *Ms.* 966, fol. 18-31. — *Ms.* 931, fol. 55, 90*b*, 98, 139-142, etc.

2. Lettre du 17 mars 1789 et lettres s. d. *Ms. lat.* 168, fol. 90, 93, 100 et 106.

3. Lettre s. d. *Ms. lat.* 168, fol. 102. On trouve, fol. 103, une liste de 27 ouvrages, notés sur le catalogue de la foire de novembre 1788.

4. Lettre à Oberlin du 18 juillet 1788. *Ms. all.* 192, fol. 128 *b*.

5. Lettre à Wyttenbach du 24 août 1788. *Nouv. acq. lat.*, *ms.* 168, fol. 77.

voyage de quinze jours à Paris[1] » ; mais bientôt le mal s'aggrava de nouveau, et le 30 novembre la catastrophe fatale arriva[2]. Quoiqu'il eût presque toujours vécu séparé de sa femme, sa mort lui causa une vive douleur.

Plaignez votre malheureux confrère, écrivait-il trois semaines après à Hennin[3]. Je suis le plus malheureux des hommes depuis près d'un mois que j'ai eu la disgrâce de perdre ma femme que j'aimois passionnément. Une maladie de poitrine de plus de quatre mois me l'a enlevée au moment où je commençois à concevoir les espérances les plus flatteuses de son rétablissement. Rien n'égale mon désespoir. J'ignore quand la rigueur de la saison et l'état de ma santé affoiblie par ce violent choc me permettront de retourner à Paris. D'ailleurs j'aurai de la peine à me détacher des lieux qui ont vu naître et périr celle que j'ai la douleur amère de pleurer avec ma belle-sœur.

Au commencement de janvier 1789, Villoison était encore à Pithiviers, retenu par l'état de sa santé[4] ; il ne tarda pas cependant à rentrer à Paris, et l'élection de Michaelis vint faire diversion à la douleur qu'il éprouvait. La mort de Bartholi avait laissé vacante une place de membre étranger de l'Académie. Encouragé par de Sacy, conseillé par Villoison qui lui indiqua la marche à suivre[5], Michaelis résolut de se présenter. Le 13 décembre[6], il adressa une lettre de demande au secrétaire ; le même jour, il informa de sa démarche de Sacy[7], Pastoret[8] et Villoison. Sa candidature ne pouvait être que bien accueillie, et le 17 mars[9], jour de l'élection, il réunit « la pluralité des suffrages ». Villoison voulut être le premier à lui annoncer cette heureuse nouvelle ; dès le soir même, il lui écrivit pour lui « exprimer la joie qu'il éprouvoit à être le confrère d'un savant de son mérite[10] » ;

1. Lettre à Wyttenbach du 15 décembre 1788. *Nouv. acq. lat.*, *ms.* 168, fol. 79. — Lettre à Oberlin du 17 décembre 1788. *Ms. all.* 192, fol. 131.
2. Actes de l'état-civil de Pithiviers.
3. Lettre du 24 décembre 1788, datée de Pithiviers. *Correspondance*, V, n° 59.
4. Lettre du 5 janvier 1789. *Correspondance de Hennin*, V, n° 60.
5. Lettre du 27 novembre 1788. *Correspondance de Michaelis*, t. X, fol. 456.
6. *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 458.
7. *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 459.
8. *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 460.
9. *Registre des assemblées .... pour l'année 1789*, p. 43. — La lettre de demande fut lue par Dacier dans la séance du 13 janvier.
10. Lettre du 17 mars 1789. *Corresp. de Michaelis*, tome X, fol. 462.

M. Dacier lui enverrait l'avis officiel de sa nomination ; l'usage était de répondre immédiatement. Il le remerciait ensuite du présent de son Dictionnaire syriaque, lui demandait de relire, quand il en aurait le temps, les Prolégomènes de son Iliade et d'en rendre compte, s'il le pouvait, dans quelque journal [1]. « M. Åkerblad [2], qui a eu l'honneur de vous voir à Gœttingue, est maintenant à Paris de retour de ses voyages d'Égypte, de Syrie, de Palestine. Il me prie de vous présenter ses respects. »

Michaelis écrivit sans tarder à Villoison ; à sa lettre était joint un exemplaire de son Dictionnaire syriaque destiné comme marque de sa gratitude à l'abbé Barthélemy. Ce ne fut que le 9 juin [3] que Villoison lui répondit — on verra plus loin la raison de ce retard —. Il avait remis, lui disait-il, à l'abbé Barthélemy le Dictionnaire syriaque qui lui était destiné ; ce « beau présent » ne pouvait pas être mieux placé que dans les mains d'un savant de son mérite : « Je suis bien touché de toutes les marques d'amitié dont vous m'honorez. Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments à M. Tychsen [4] que j'ai eu l'honneur de voir à Paris, et de lui dire que j'attends avec impatience la publication de sa belle édition de Quintus Calaber. » Chemin faisant, il lui communiquait quelques remarques sur divers passages de ce poète. « Est-il vrai, ajoutait-il, que Moldenhauer ait découvert dans la Bibliothèque de l'Escurial, comme me l'écrit M. Suhm, un livre inédit des *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète ? . . . Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments à Monsieur votre fils et à M. Bloch, jeune, aimable et savant Danois que j'ai eu le plaisir de connaître à Paris dernièrement, et qui doit être maintenant de retour à Gœttingue. » Il terminait en lui disant qu'il s'occupait fortement de la lecture de tous les auteurs grecs et latins, sacrés et profanes.

Dès son retour à Paris, il avait repris cette tâche qu'il s'était

1. Il l'informait aussi qu'il avait fait don à M. Ammon d'Erlangen de la copie du Pentateuque de Saint-Marc, qu'il n'avait pas le temps de publier lui-même, comme il le lui disait dans une lettre précédente.

2. Orientaliste suédois, né à Stockholm en 1763, dont il sera question plus loin.

3. Lettre à Michaelis du 9 juin 1789. *Corresp. de Michaelis*, t. X, fol. 464.

4. Tychsen (Thomas-Christian), né dans le Slesvig en 1758, professeur à l'Université de Gœttingue, auteur d'une *Esquisse de l'histoire des Hébreux* et éditeur de Quintus de Smyrne.

dès longtemps imposée, mais il s'était vu bientôt obligé de l'interrompre ainsi que sa correspondance ; en sa qualité d'électeur de la noblesse, il avait dû prendre part aux assemblées de ce corps. Pendant un mois, elles absorbèrent tout son temps ; on y restait, écrivait-il [1], de neuf heures du matin à trois heures après minuit. On comprend qu'il s'en soit fatigué et qu'aussitôt que ses assemblées furent terminées « il se trouva fort aise d'être débarrassé d'une occupation qu'il avoit été forcé d'accepter malgré lui [2] ». Cet apprentissage suffit aussi pour l'éloigner à jamais de la politique. « J'ai retenu d'Épicure, écrivait-il en 1790 [3], que le sage ne doit pas se mêler des affaires de la République, et du moins je serai sage dans ce seul point. » La tournure que prirent les événements ne fit que le confirmer dans cette résolution et accroître son aversion pour le gouvernement démocratique. Chardon de la Rochette raconte [4] qu'il aimait à repéter les vers de l'Iliade qui condamnent la souveraineté partagée entre plusieurs et disent qu'il ne faut qu'un chef, un roi. Ne pouvant s'opposer à l'établissement d'un état de choses qu'il réprouvait, il prit la résolution de s'en tenir à l'écart. Il ne vécut plus désormais que pour l'étude et, retiré dans sa modeste résidence de la rue de Bièvre, il ne songea qu'à poursuivre les recherches qu'il avait entreprises sur l'histoire de la Grèce ancienne et moderne.

1. Lettre à Oberlin du 4 mai 1789 (*Ms. all.* 192, fol. 131) et lettre à Michaëlis du 9 juin 1789, déjà citée.
2. Lettre à Wolf du 22 juillet 1790.
3. Lettre à Morelli du 22 janvier 1790. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.* — Lettre à Oberlin du 21 juin 1790. *Ms. all.* 192, fol. 133 *b*. Les mots « et du moins je serai sage dans ce seul point » ne se trouvent que dans la lettre à Oberlin.
4. *Notice*, p. 17. — *Ilias*, II, v. 204-205.

CHAPITRE X

RETRAITE DE LA RUE DE BIÈVRE
1789 — 1792.

Relations anciennes de Villoison continuées ou reprises. Hennin. Guys. Lettres à Oberlin. Harles. Nouvelle profession d'indifférence politique. Schweighæuser. Anciens rapports avec Villoison. « Remarques sur Suidas. » Lettre de Villoison. Édition de Polybe. Éloges qu'en fait Villoison. Renseignements bibliographiques et philologiques. — Première lettre à Morelli. Nouvelles littéraires demandées et données. Temps exclusivement consacré aux recherches sur la Grèce. Élection de Villoison comme membre pensionnaire de l'Académie. Seconde lettre à Morelli. L'ambassadeur Pisani. Heerkens et le prétendu *Tereus* de Varius. — Lettre d'Évrard Scheidius à son frère. Collation de l'Abrégé médical de Nonius demandée par le docteur Bernard. Copiste trouvé par Villoison. Lettres de Villoison à Scheidius et à Bernard. Réponse de ce dernier. L'édition du Discours de Démosthène pour Leptine envoyée par Wolf à Villoison. Lettre de Villoison. Reiz. Nouvelle édition de son « Traité des accents » dédiée par Wolf à Villoison. Remerciements de l'helléniste. — Coray. Premiers rapports de Villoison avec lui. Ses études médicales à Montpellier. Ses traductions. Son arrivée à Paris. Ses collations. Ses conjectures sur Hippocrate, Hérodote, etc. Éloges enthousiastes qu'en fait Villoison à ses correspondants, Wolf, Bernard, Schweighæuser, Oberlin, etc. Coray et Chardon de la Rochette. Nouvelles littéraires demandées par Villoison à Bernard. Ses études poursuivies avec ardeur. Bruit répandu de son émigration. Mort de Maurogeni. Lettre à Coray. Départ pour Orléans.

La retraite dans laquelle Villoison se renferma depuis le milieu de 1789 et les recherches historiques auxquelles il se livra désormais sans partage n'interrompirent pas, au moins pendant les premières années, les relations qu'il avait, après son retour de Grèce, continuées ou reprises avec ses anciens correspondants. Il en forma même alors de nouvelles avec quelques humanistes qui jusque-là lui étaient restés étrangers, sinon inconnus. On le voit un jour, par exemple, demander à Hennin de contresigner, avec une lettre pour Guys, deux autres lettres que le marchand marseillais devait, par l'intermédiaire de son fils, faire passer dans l'Archipel [1] : preuve manifeste des relations qu'il entrete-

1. Lettres du 19 septembre et du 19 octobre 1789. *Correspondance*, V, nos 61 et 63.

nait avec ce pays éloigné, comme avec Guys. Depuis 1778, il n'avait pas cessé aussi de correspondre avec Hennin. Ce diplomate lettré s'efforçait de justifier sa nomination comme membre de l'Académie des Inscriptions en se livrant à l'étude de l'antiquité. C'était un devoir de reconnaissance pour Villoison de lui venir en aide dans ses recherches. C'est dans cette pensée qu'il lui envoya le titre de « l'ouvrage le plus clair, le plus lumineux et le plus instructif qui existe jusqu'à présent sur l'alphabet et la langue des étrusques », l'*Alphabetum veterum Etruscorum* de l'abbé Amaduzzi [1].

Villoison n'entretenait pas une correspondance moins active avec Oberlin ; des services mutuels rendus ou demandés en étaient l'objet ordinaire. C'est ainsi qu'un jour il fait annoncer le Traité de diplomatique, dont l'érudit strasbourgeois lui avait fait hommage [2] ; qu'un autre jour, en le remerciant des catalogues et des programmes qu'il lui avait envoyés, il lui demande de lui procurer le dernier volume du Nouveau Testament de Matthaei [3]. Une autre fois encore, on le voit adresser à Oberlin de la part de Sainte-Croix « l'excellente » dissertation de ce savant sur les Géographes grecs, ainsi qu'un « petit paquet » destiné à Harles, qui devait y « trouver des choses nécessaires pour sa Bibliothèque grecque [4] ». Dans une lettre, entre autres, à laquelle j'ai déjà fait allusion [5], il lui faisait part des recherches érudites qu'il poursuivait sans relâche et de son éloignement pour les affaires publiques, « dont sans *lui* assez de gens s'occupoient ». Et deux ans après [6], en remerciant Oberlin de l'envoi de son almanach et d'un paquet de « leur savant ami » M. Harles, Villoison revenait encore sur les études auxquelles il se livrait en vue de son Histoire de la Grèce et entretenait son ami de l'aversion toujours plus grande que lui inspiraient les affaires publiques : « Persuadé de cette grande vérité des anciens philosophes grecs que τῷ σοφῷ οὐ πολιτευτέον, je me livre uniquement exclusivement aux longues et immenses recherches que demande la composition de mon grand ouvrage. »

1. Lettre du 27 septembre 1789. *Correspondance*, V, n° 62.
2. Lettres du 4 juin et du 18 juillet 1788.
3. Lettre du 4 mai 1789.
4. Lettre du 14 octobre 1789. *Ms. all.* 192, fol. 132.
5. Lettre du 21 juin 1790, citée plus haut.
6. Lettre du 17 juin 1792. *Ms. all.* 192, fol. 145 *a*.

En même temps qu'il poursuivait ainsi sa correspondance avec Oberlin, Villoison entrait en relations suivies avec un autre savant strasbourgeois, l'helléniste Jean Schweighæuser, avec lequel il n'avait eu jusqu'alors que des rapports intermittents. J'ai dit plus haut [1] à quelle occasion ces rapports avaient pris naissance et comment, en 1783, Villoison avait fait la connaissance personnelle de Schweighæuser. Quelque agréable souvenir qu'il conservât de leur rencontre, il ne pouvait guère songer, au milieu des préparatifs de son voyage en Grèce et des occupations qui l'assaillirent au retour, à entrer en correspondance avec lui ; il ne l'oubliait pas cependant ; il lui fit faire, comme à Brunck et à Salzmann, ses compliments par Oberlin dans la première lettre qu'à son retour il écrivit à cet érudit, et, quand parut son Iliade, il ne manqua pas de lui adresser, magnifique présent, ce bel ouvrage [2]. En témoignage de sa reconnaissance Schweighæuser envoya l'année suivante à Villoison un exemplaire de ses Remarques sur Suidas [3], et, faisant appel à sa complaisance bien connue, il le priait en même temps de faire passer ceux qu'il destinait « aux plus habiles grecs » du temps. Villoison s'acquitta sans retard de cette commission ; il remit lui-même les exemplaires de Larcher et de Caussin, et, dès que cela lui fut possible, il fit tenir ceux qui leur étaient destinés à Chardon de la Rochette, à Burgess et à Morelli.

« J'ai lu, écrivait-il à Schweighæuser, en lui en annonçant l'expédition [4], avec beaucoup de profit et de plaisir, vos savantes notes », et, après une remarque sur le mot κεφαλαργία ou κεφαλαλγία, que Schweighæuser citait d'après Belin de Ballu, mais qui se trouvait aussi dans Eustathe : « J'entends, Monsieur, ajoutait-il, faire les plus grands éloges de votre premier volume de Polybe et je ne doute point que cette édition ne soit aussi excellente que celle d'Appien [5] dont vous avez enrichi la République des Lettres.

1. Chap. VIII, p. 252.
2. Voir plus haut chap. IX, p. 308 et 322.
3. *Emendationes et observationes in Suidam.* Fasciculi I et II. Argentorati, 1789, in-8°.
4. Lettre du 25 juillet 1789. *Correspondance de Schweighæuser. Nouv. acq. fr., ms.* 6886, fol. 122.
5. Cette édition avait paru en 1786 pendant le séjour de Villoison en Grèce.

Soyez persuadé que personne ne vous rend plus de justice que moi et n'applaudit plus sincèrement à vos succès. »

Un mois et demi après, Villoison recevait le Polybe de Schweighæuser. Inutile de dire qu'il l'en remercia aussitôt en le comblant encore d'éloges plus grands [1]. « Cette excellente édition mettra le sceau à la gloire dont vous a couvert votre Appien. Vous êtes vraiment le *Sospitator* des historiens grecs. » Puis, après l'avoir informé qu'il avait remis leurs exemplaires à MM. Barthélemy, Caussin et Desaulnayes, ainsi que celui dont Schweighæuser faisait hommage à l'Académie des Inscriptions [2], il lui demandait s'il connaissait une brochure de Car. Christoph. Foersterus [3] sur des passages de Polybe mal traduits par Tite-Live, Casaubon et Valois. Il lui parlait même d'une bévue de Tite-Live relevée par Paulmier de Grentemesnil et il terminait en lui disant qu'il avait prié MM. Caussin et Desaulnayes de tâcher de découvrir à la bibliothèque des livres qu'il avait demandés, mais il craignait qu'ils ne s'y trouvassent pas. « Je reçois, continuait-il, une lettre, dans le moment, de M. Burgess ; il est fort content de vos remarques sur Suidas [4]. »

La réception du second volume de Polybe fut pour Villoison l'occasion d'adresser une nouvelle lettre à Schweighæuser et de lui rendre un nouveau service — celui de remettre à Dacier, Barthélemy, Caussin, Desaulnayes les exemplaires qui leur étaient destinés : « Votre docte préface m'a fait le plus grand plaisir, et j'attends avec le plus vif empressement la publication de vos notes. Ce sera un ouvrage immortel ainsi que votre excellente édition d'Appien. M. de Guignes vous a rendu à l'Académie la justice qui vous étoit due [5]. »

Deux ans après [6], l'envoi par Schweighæuser du troisième volume de son Polybe fournit à Villoison le motif d'écrire de nouveau au savant strasbourgeois. Après l'avoir remercié de son

1. Lettre du 7 septembre 1789. *Nouv. acq. fr., ms.* 6886, fol. 124.

2. L'usage, disait-il, était d'adresser directement cet exemplaire au secrétaire.

3. *Locos quosdam Polybii a Latinis interpretibus Livio, Casaubone et Valesio perperam translatos proponit atque examinat Car. Christoph. Foersterus.* Lipsiæ, 1755.

4. « Vous aurez lu, lui disait-il encore, le livret intitulé *Nouvelle découverte dans l'Histoire littéraire sur Polybe* par M. Gaudio, Berlin, 1758, 8°. »

5. Lettre du 25 novembre 1789. *Nouv. acq. fr., ms.* 6886, fol. 128.

6. Lettre du 4 octobre 1791. *Nouv. acq. fr., ms.* 6886, fol. 130.

présent, il lui demandait s'il connaissait l'ouvrage du marquis de Saint-Simon sur la campagne faite dans les Alpes en 1744 par les Français et les Espagnols. Il s'y trouvait des remarques curieuses sur le passage des Alpes par Annibal. Puis, cédant à son penchant habituel de donner à ses correspondants des nouvelles littéraires, il parlait d'une inscription grecque trouvée à Athènes et expliquée par l'abbé Barthélemy, inscription utile pour la connaissance des usages et du culte des anciens Grecs, ainsi que de la découverte qu'avait faite de Sacy en déchiffrant les inscriptions sassanides. On le voit, au milieu de l'agitation croissante des esprits, Villoison n'avait de curiosité que pour les problèmes historiques et les publications littéraires. Les deux lettres qu'il écrivit vers le même temps à Morelli en sont une preuve manifeste.

*
* *

La publication de son Iliade n'avait pas mis fin aux relations de Villoison avec les frères Coleti et ses amis de Venise ; mais il semble avoir été quelque temps sans écrire à Morelli. Au commencement de janvier 1790, une occasion — le départ du comte Zanobio — s'offrit à lui de lui donner de ses nouvelles [1] et de lui envoyer une « excellente dissertation de Sainte-Croix [2] ». Il avait à lui parler de tant de choses : Épîtres latines de Sollini, qu'il lui avait demandées, et dont il n'avait plus que faire — il les avait reçues de Hollande —, Boccace publié chez Didot par l'abbé Baroni, vérification sur le manuscrit de Venise des derniers vers du roman de Nicetas Eugenianus, dont il avait parlé dans ses *Anecdota graeca*, prix offert à MM. Coleti, qui n'avaient pas répondu à sa dernière lettre, pour leur Saint Chrysostome. Il les priait de le lui adresser le plus tôt possible chez le libraire Debure avec les autres livres qu'il leur avait demandés et « d'y joindre tout ce qui a déjà été imprimé du savant ouvrage de mon cher Padre Domenico Coleti, *De siglis Latinorum* ». Il lui donnait ensuite,

1. Lettre du 22 janvier 1790. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

2. Certainement le *Mémoire sur une nouvelle édition des petits géographes anciens*, qu'il avait envoyé aussi de la part de Sainte-Croix à Oberlin.

suivant son habitude, des nouvelles littéraires, ce qui lui permettait de lui en demander en retour : c'était l'édition de Synésius, que M. Bloch, de Copenhague, devait donner au printemps, celle du médecin Nonius, que M. Bernard, « savant médecin et critique de Harlem[1] », préparait à ce moment — il en sera question plus loin. — Enfin il lui disait quel plaisir lui avait causé « la justice que *lui avait* rendue M. Ruhnkenius dans son édition de Muret ». « Donnez-nous donc vite votre Catalogue des Mss. de S. Marc, et votre nouvelle édition de l'Histoire de cette Bibliothèque. »

Il terminait sa lettre en lui parlant comme à Oberlin de l'éloignement qu'il avait pour les « affaires de la République, dont le sage ne doit pas se mêler, » et de ses études qu'il poursuivait sans relâche : « Je ne m'occupe que de mon ouvrage sur la Grèce qui me prend tout mon temps et me fait faire des recherches immenses. J'aurai lu la plume à la main tous les auteurs grecs et latins de tous les âges, sacrés et profanes. » Cette vie de travail devait avoir sa récompense. A la mort de l'obscur Sigrais, Villoison fut élu le 11 mars 1791, à sa place, membre pensionnaire de l'Académie des Inscriptions et remplacé, le 29[2], comme associé par le géographe Gosselin[3].

Le 18 août 1792[4], Villoison écrivit une autre lettre à Morelli. Les circonstances étaient graves; l'ambassadeur de Venise, le chevalier Pisani, s'était cru obligé de quitter Paris ainsi que ses collègues[5]. Villoison mit à profit son départ pour donner de ses nouvelles à Morelli et le remercier de l'Histoire du cardinal Bembo, qu'il lui avait envoyée, et il faisait l'éloge de Pisani et des autres membres de l'ambassade. Mais pas un mot des événements qui les avaient forcés de s'éloigner. On voit seulement que ces événements ne firent que confirmer Villoison dans sa résolution de ne pas « se mêler des affaires de la République » et de ne s'occuper que de son grand ouvrage. C'est de lui seul dont il parle à Morelli ainsi que d'une publication récente de Heerkens

1. Bernard demeurait, non à Harlem, mais à Arnhem.

2. *Registre des Assemblées .... pour l'année 1791. — Histoire de l'Académie royale des Inscriptions*, t. XLVII, p. 43.

3. Gosselin (Pascal-François-Joseph), né à Lille en 1751, avait publié en 1789 un *Parallèle de Strabon et de Ptolémée*, qui fut couronné par l'Académie.

4. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

5. A la suite de l'insurrection du 10 août et de la déposition du roi, tous les ambassadeurs accrédités auprès de Louis XVI quittèrent la France.

où se trouvait une énigme littéraire dont il lui demandait l'explication.

Le départ précipité de votre ambassadeur ne me laisse que le temps de vous écrire deux mots fort à la hâte, et de vous renouveler les assurances de la tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie, ainsi qu'à MM. Coleti que je vous prie d'embrasser bien tendrement de ma part. Recevez mes remerciements du beau et superbe présent que vous m'avez fait, Monsieur, de votre édition de l'Histoire du cardinal Bembo. Vous avez rendu par là un grand service aux Lettres. Cette édition fait le plus grand honneur aux presses de Venise. Je ne l'ai reçue que par le plus grand hasard, étant passé contre mon ordinaire chez Molini, qui avoit oublié de me le remettre depuis plusieurs mois. J'ai réuni quelques livres que je prends la liberté de vous offrir, et je vous prie de vouloir bien m'indiquer une occasion pour vous les faire passer... Votre aimable et respectable ambassadeur laisse les plus grands regrets à Paris. C'est un homme d'une vertu, d'une probité, d'une candeur et d'une honnêteté bien rares. Il faisoit la plus grande figure à Paris, et y vivoit avec plus de magnificence que tous les autres ambassadeurs. Son secrétaire d'ambassade est aussi un homme d'un grand mérite, ainsi que M. l'abbé Signoretti, l'un des hommes les plus spirituels et les plus pleins de sagacité et de pénétration que j'aye jamais connus.

Feu M. Heerkens [1], Hollandois, auteur de l'*Epimenides*, a fait imprimer en Hollande, sous le faux titre de Paris, le livre suivant : Ger. Nicolai Heerkens, Groningani, *Icones*. Parisiis, apud B. Dusaulchoi bibliopolam, 1788, 8°. J'ai ce livre, qui ne se trouve pas à Paris, non plus que le libraire Dusaulchoi. Dans sa préface il donne de longs fragments d'une tragédie latine intitulée *Tereus*, qu'il dit avoir reçue d'un couvent d'Allemagne, et qu'il attribue au fameux Varius du siècle d'Auguste. Son roman est assez mal imaginé ; il m'a paru démontré que cette tragédie, où l'on trouve à chaque vers des réminiscences, des imitations de Sénèque, d'Horace, etc., est d'un auteur moderne, mais non pas d'Heerkens, qui est un fort mauvais poète latin et très dur, à en juger par ses *Icones* et par son *Epimenides*, qu'il avoit publié auparavant. Je soupçonne que ce *Tereus* est d'un poète italien du XVIe siècle. Vous qui connoissez à fond tous les coins et recoins de l'histoire littéraire, n'avez vous pas l'idée d'un poète italien qui ait laissé une tragédie manuscrite intitulée *Tereus* ? Alors vous pourriez retrouver ce manuscrit et le comparer avec les extraits qu'en donne M. Heerkens dans la préface de ses *Icones*.

Villoison avait deviné juste et avait raison de s'adresser à Morelli. Une lettre [2] de son savant ami datée du dixième jour des

1. Heerkens (Gérard), né à Groningue en 1728.

2. Cette lettre a été reproduite par Chardon de la Rochette à la fin de son article intitulé *Anecdote littéraire sur Heerkens*, publié dans *Le Maga-*

Calendes d'octobre — 22 septembre 1792 — lui apprit que le prétendu *Tereus* du contemporain d'Auguste, Julius Varius, n'était autre que la *Progne* de Gregorio Corrario, poète latin de la Renaissance, qui l'avait écrite à dix-huit ans, et cette tragédie, imprimée d'abord en 1558 à Venise, avait été publiée une seconde fois à Rome en 1638. Elle n'était donc ni ancienne ni inconnue, et le roman de Heerkens n'était qu'une grossière supercherie. Villoison aimait de tels problèmes littéraires, et leur solution était un charme pour lui dans sa solitude. Chaque jour plus éloigné de la politique, il s'occupait exclusivement de son ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, ne dérobant à ce travail immense que quelques rares instants pour écrire à ses amis d'autrefois ou à ses nouveaux correspondants. Parmi ces derniers prend place alors au premier rang le docteur Bernard d'Arnhem [1].

*
* *

Trois ans auparavant, une circonstance fortuite l'avait mis en rapport avec ce médecin érudit, qui, comme son confrère français Lorry, alliait l'étude de l'antiquité à la pratique de l'art de guérir. Dès l'année 1743, il avait commencé la publication des Traités des petits médecins grecs, que suivirent les éditions de divers autres ouvrages [2]. En ce moment, il préparait une édition de l'Abrégé de l'Art médical de Nonius [3] et désirait avoir la collation d'un manuscrit précieux de cet ouvrage, renfermé dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Pour l'obtenir, il écrivit au frère de l'helléniste Évrard Scheidius, qui se trouvait alors à Paris. Évrard Scheidius était, nous l'avons vu, depuis longtemps en relation avec Villoison; en 1773, il l'avait consulté au sujet du traité de l'*Analogie de la langue grecque* de Van Lennep [4], et Villoison l'avait engagé à publier cet ouvrage dont il avait plus

sin encyclopédique, 10e année (1804), t. V, p. 75 et suiv. Cf. *Mélanges de critique et de philologie*, t. III, p. 318-342.

1. Bernard (Jean-Étienne), d'origine française, né à Berlin en 1718.

2. Entre autres, en 1754, celle des *Pastorales* de Longus.

3. Nonius (Théophanes), médecin grec du xe siècle, qui composa, à l'instigation de Constantin Porphyrogénète, un Abrégé de l'art médical — *Epitome de cura morborum* —.

4. Le philologue hollandais Jacob Van Lennep, né en 1724 et mort en 1771.

tard parlé avec éloges dans les Prolégomènes de son Longus. Dernièrement, au moment du départ de son frère pour Paris, Scheidius l'avait recommandé à Villoison, et celui-ci lui fit l'accueil le plus empressé. Pour reconnaître ce bienfait, l'érudit hollandais résolut de dédier l'édition qu'il allait donner du traité de Lennep [1] au grand helléniste, « son Mécène et son ami le plus tendre [2] ». On comprend aussi que, quand le docteur Bernard lui eut demandé de faire collationner le manuscrit de Nonius, le frère de Scheidius se soit adressé à Villoison [3]. Trop heureux de faire quelque chose pour un critique dont les ouvrages lui avaient été fort utiles, il s'assura aussitôt d'un copiste compétent et habile — nous verrons qui ce fut — ; il débattit avec lui le prix du travail, que l'état des manuscrits rendait particulièrement difficile [4] ; puis, après en avoir obtenu la communication du bibliothécaire de Saint-Germain, il se procura un exemplaire fort rare du texte imprimé. La collation commença aussitôt et se continua avec rapidité.

Villoison n'était pas homme à laisser échapper l'occasion d'entrer en relation avec un savant dont le rare mérite lui inspirait une profonde estime. Le service qu'il lui rendait l'autorisait à écrire au Dr Bernard ; il le fit sans tarder. Le 18 décembre 1789 [5], il lui annonça que la collation du manuscrit de Nonius était commencée, et en lui disant dans quelles conditions elle se faisait : « Je serai toujours très flatté, ajoutait-il, lorsque je pourrai saisir les occasions d'être utile à un savant de votre mérite, d'autant plus que c'est rendre un vrai service à la République des Lettres. Je brûle d'impatience de voir paroître votre édition. Les ouvrages que vous avez déjà publiés me sont un garant de la bonté des notes et de la sagacité des corrections dont vous enrichirez le texte de Nonius. »

Le mois suivant la collation était terminée. Villoison écrivit aussitôt à Scheidius [6] de la faire passer le plus tôt possible au

1. J. Van Lennep, *Praelectiones Academicae de Analogia linguae graecae* recensuit Ev. Scheidius. Trajecti ad Rhenum, 1790, in-8.

2. « Viro illustri et eruditissimo ... Maecenati suo et amico suavissimo. » La dédicace était datée du second jour des Calendes de juillet 1789.

3. Lettre du 18 novembre 1789.

4. Lettre s. d. à Scheidius, dont la fin manque.

5. Acad. Lugd. Bat. Bibl., B. P. L. 242, n° 1.

6. Lettre du 22 janvier 1790. Acad. Lugd. Bat. Bibl., B. P. L. 242, n° 2.

Dr Bernard. Il le priait en même temps de présenter son hommage au savant médecin, ainsi qu'à son frère, et de redire encore à ce dernier, en l'assurant de son tendre attachement, combien il était empressé d'avoir son traité *De analogia linguae graecae* et sa nouvelle édition de la Grammaire grecque de Struchtmayer. Dix jours après [1], Villoison annonçait à Bernard lui-même que la collation de Nonius avait été remise à Scheidius, et lui demandait quand il comptait publier son ouvrage. « Je ne doute pas, ajoutait-il, que vous n'y joigniez, suivant votre usage, d'excellentes corrections sur différents auteurs grecs. Vos notes valent toujours infiniment mieux que les auteurs que vous publiez et y donnent le plus grand prix. » Après ces éloges obligés, Villoison adressait, en la commentant [2], à l'érudit médecin une incantation d'un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Germain pour détruire les mouches. Bernard ne pouvait se dispenser d'écrire à Villoison pour le remercier, et les marques d'amitié qu'il lui prodigua remplirent de joie le complaisant et vaniteux helléniste. Il lui répondit en réclamant encore au plus tôt la publication de l'ouvrage de Nonius [3] et en lui envoyant une correction à un passage de cet abrégé. Ainsi commença avec l'helléniste-médecin une correspondance, qui, née à l'occasion d'un simple service rendu, prit bien vite, grâce à la conformité de goûts des deux érudits, un caractère tout particulier d'intimité, et se continua jusqu'à la mort du savant hollandais.

L'année qui en suivit la naissance vit aussi Villoison entrer en rapport avec un humaniste bien autrement célèbre : le philologue Frédéric-Auguste Wolf [4]. Chose surprenante, les deux savants étaient restés jusque là étrangers l'un à l'autre, et c'est en 1788 que j'ai rencontré pour la première fois le nom de Wolf dans la correspondance de Villoison, et non pas à l'occasion de son Homère qu'il n'eut pas l'idée de lui envoyer, comme à tous les hellénistes célèbres. Il est vrai que, plus jeune que Villoison de neuf ans,

1. Lettre du 3 février 1790. Acad. Lugd. Bat. Bibl., B. P. L. 242, n° 3.

2. Il expliquait entre autres ἐξιφορε où Scheidius voulait voir de l'arabe par les mots latins *exi foras* mal transcrits.

3. Lettre du 1er juillet 1790. Acad. Lugd. Bat. Bibl., B. P. L. 242, n° 4. Il exprimait aussi le désir qu'il donnât une édition des lettres de Théophylacte Simocatta.

4. Né en 1759, près de Nordhausen dans la Saxe prussienne, et depuis 1782 professeur à l'université de Halle.

Wolf était loin alors d'avoir la réputation universelle qu'il devait acquérir quelques années plus tard. On ne doit pas s'étonner aussi que ce fut lui qui inaugura ses relations avec l'éditeur de l'Iliade, en lui adressant, en 1790, avec la « lettre la plus flatteuse et la plus obligeante » le Discours de Démosthène contre Leptine, qu'il venait de publier [1]. Aucun envoi ne pouvait être plus agréable à Villoison que ce « beau présent » ; aussi remercia-t-il Wolf avec une véritable effusion de reconnaissance [2]. Après lui avoir exprimé le témoignage de sa vive gratitude, il poursuivait :

J'ai dévoré votre excellente édition du Discours de Démosthène. Vos savans Prolégomènes et vos notes, pleines de la critique la plus judicieuse, m'ont fait le plus grand plaisir et m'ont appris beaucoup de choses. J'y ai admiré votre sagacité et votre profonde connoissance du gouvernement, de la législation, des mœurs et de la langue des Athéniens. Il seroit bien à souhaiter que vous nous procurassiez les mêmes secours sur les autres harangues de Démosthène. Vous rendriez par là le plus grand service aux Lettres. Je ne saurois trop, Monsieur, vous en conjurer au nom des Muses.

Il ajoutait qu'il avait donné un exemplaire du Démosthène à M. Dupuy, pour qu'il en rendît compte dans le Journal des Savants. Mais Villoison ne se bornait pas là, et il était trop heureux de l'occasion qui lui était donnée d'écrire à Wolf pour ne pas l'entretenir longuement des sujets les plus divers. Ainsi il lui annonçait l'apparition du premier volume de l'édition grecque et latine que l'abbé Auger [3] donnait de Démosthène et d'Eschine, « avec le caractère grec nouveau, étrange et bizarre, fondu pour Didot fils ». Puis il lui offrait un exemplaire de son Homère, et lui parlait de la mort de Reiz, « savant d'un très grand mérite et fort honnête que je regretterai toute ma vie ». Et il en prenait occasion pour exprimer le désir que le second volume de son Hérodote parût, et pour dire à Wolf quel grand service il rendrait aux Lettres en faisant imprimer conjointement tout ce que Reiz avait fait sur les Accents. « Il possédoit à fond, remarquait-il, cette partie trop négligée et nous a laissé dans ce genre des obser-

1. *Oratio adversus Leptinem.* Halis Saxonum, 1789, in-8.
2. Lettre du 22 juillet 1790. *Trois lettres inédites de Villoison à Fr.-A. Wolf* (*Revue des Études grecques*, t. XIX (1906), p. 399).
3. Auger (Athanase), né à Paris en 1734, avait, dès 1777-78, donné une traduction française des deux orateurs grecs.

vations fort judicieuses que je voudrois bien voir réunir dans un seul volume. » Ce vœu devait être bientôt exaucé. Mais Villoison en formait encore un autre ; c'était que Wolf donnât un traité complet sur la mesure des différentes espèces de vers des Tragiques et des Comiques grecs et surtout des chœurs. Rien de plus important. « Ce seroit un livre classique, ainsi que celui de feu M. Reitz sur les Accents. » Ce n'était pas tout. Villoison demandait à Wolf de consacrer ses soins, non à réimprimer les auteurs grecs que tous les critiques pouvaient publier, mais à éclaircir quelques-uns des écrivains les plus rares ou presque introuvables. « Employez toutes vos forces à aplanir les difficultés innombrables qui y restent. C'est à vous qu'il appartient de donner de nouvelles corrections et de nouvelles remarques. »

Outre le Discours contre Leptine, Wolf avait envoyé à Villoison quelques « intéressantes dissertations qui lui firent le plus grand plaisir ». Dans l'une d'elles il était question des cartes de la Grèce dressées par un M. Rhode sous les auspices de l'Académie de Berlin. Rien n'était plus propre à piquer la curiosité de Villoison. Étaient-ce les cartes de toute la Grèce, de l'Asie-Mineure et de l'Archipel ? Où se trouvaient-elles et à quel prix ? demandait-il ; et il ajoutait : « Ces questions m'importent d'autant plus que je suis exclusivement occupé depuis le matin jusqu'au soir de mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne,... qui me fait relire la plume à la main tous les auteurs grecs et latins, sacrés et profanes, de tous les âges. » Et il énumérait avec sa complaisance habituelle les écrivains qu'il étudiait et dépouillait si soigneusement. On a là un témoignage nouveau — on en trouve de semblables dans presque toutes les lettres de cette époque — du travail acharné et ininterrompu auquel se livrait alors Villoison.

Wolf avait-il cédé à la prière de Villoison ? Fut-il sollicité d'un autre côté ? Je l'ignore ; mais, l'année suivante, il publia le Traité de Reiz sur les Accents [1], et le dédia à l'helléniste français, auquel il l'envoya « relié de la manière la plus élégante ». On comprend la surprise et la vive reconnaissance que Villoison éprouva en le recevant. « Je suis confus, écrivait-il à Wolf [2], de l'honneur de

1. *De prosodiae graecae accentus inclinatione scribebat Fr. Wolfgang Reitzius.* Editio repetita, curante F. A. Wolfio. Lipsiae, 1791.

2. Lettre du 20 juillet 1791. *Trois lettres inédites de Villoison à Fr.-A. Wolf* (*Revue des études grecques*, t. XIX, p. 403). Wolf avait dû écrire dans l'intervalle à Villoison une lettre qui s'était égarée.

votre dédicace et n'aurois jamais osé espérer une pareille distinction de la part d'un savant tel que vous... Je vous aurois toujours la même obligation, quand même vous n'auriez fait que m'envoyer la réimpression de l'excellent ouvrage de M. Reitz, enrichi de vos savantes et judicieuses observations. Jugez donc combien je suis touché de l'honneur que vous m'avez fait de me dédier ce livre immortel. » Villoison ne se bornait pas à remercier Wolf de son beau présent ; comme dans sa première lettre, il l'entretenait des questions les plus diverses : de l'ouvrage, cité par Wolf, du moine Néophyte, dont il avait vu l'ermitage au mont Athos ; d'une règle d'accentuation de Reiz, à propos de laquelle il lui demandait son opinion ; puis du Plaute de ce philologue, qu'il le priait de donner, avec une dissertation préliminaire, qui expliquât son système sur le mètre des comiques latins ; ainsi que de l'Eschyle, qu'il devrait bien engager leur savant ami M. Schütz [1] à continuer, en donnant, à la fin de son édition, un petit traité sur le mètre des tragiques grecs, etc. Il lui parlait même en terminant d'une inscription fausse que lui avait envoyée l'anglais Richard Payne Knight [2], un de ces nombreux savants étrangers, dont le nom apparaît ainsi de temps en temps dans sa correspondance, sans que malheureusement on sache rien ou à peu près de leurs relations.

*
* *

Dans ses deux lettres à Wolf, Villoison entretenait encore le grand philologue d'un autre savant étranger, dont, à cette époque, on trouve sans cesse l'éloge sous sa plume : Adamante Coray — Ἀδαμαντίος Κοραῆς —, qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'hellénisme à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Né à Smyrne en 1748, Coray avait, à l'âge de 24 ans, été envoyé par son père en Hollande pour être son correspondant commercial ; il y resta six ans, qu'il employa à parfaire son éducation scientifique. Rentré dans sa patrie, mais

1. Il le priait de le saluer de sa part, ainsi que Griesbach.

2. Numismate, né en 1750, il visita l'Italie méridionale en 1777 et 1785. Il s'agit probablement ici d'une des inscriptions laconiennes, dont Knight venait de mettre en doute l'authenticité dans son *Analytical Essay on Greek Alphabet*. London, 1791.

entraîné par une force irrésistible vers les études médicales, il finit, en 1782, par obtenir la permission d'aller préparer son doctorat à Montpellier [1]. Il y arriva au mois d'octobre. Il fut reçu en 1788. Qu'allait-il faire ? Il ne pouvait songer à demander à la pratique de la médecine les moyens de vivre. Où pourrait-il en trouver ? Une lettre de Villoison mit fin à son incertitude. Coray était depuis longtemps en relations avec l'helléniste français. Dès 1782, de Smyrne où il était encore, il avait — pour quelle raison ? on l'ignore, — écrit à Villoison. « J'ai reçu dernièrement, disait ce dernier à Wyttenbach [2], une lettre d'un certain Coray, grec de Smyrne, qui me paroît connoître la littérature grecque. » Villoison répondit-il ? Je ne saurais le dire, mais, peu de temps après son arrivée à Montpellier, Coray lui adressa une nouvelle lettre en lui signalant quelques erreurs dans ses notes [3]. Loin d'être fâché de la hardiesse du jeune médecin grec, il lui en fut reconnaissant et en témoignage de sa gratitude il lui envoya cinq volumes. « Croyez-vous cela, écrivait Coray à un correspondant de Smyrne — le protopsalte Dimitrios Lotos [4] —. C'est pourtant la vérité... Un autre serait devenu mon ennemi mortel. Tels sont les savants de l'Europe, hommes de premier ordre. »

Ce fut le point de départ des relations qui s'établirent entre Coray et Villoison, et qui devaient se continuer de longues années. Villoison conçut pour le savant étranger la plus grande amitié et lui porta le plus vif intérêt. C'est lui peut-être qui le mit en rapport avec un académicien, dont Coray parle, sans le nommer, dans une de ses lettres [5]. Ce fut aussi à son amitié qu'il dut cette visite que l'évêque d'Agde, Rouvray de Sandricourt, membre de l'Académie des Inscriptions, fit le premier à l'étudiant étonné, visite que Coray a racontée complaisamment dans la même lettre. Mais Villoison fit plus : il l'engagea à venir à Paris. « J'ai

1. *Vie de Diamantios Coray écrite par lui-même*, p. XXIII-XXXIII (*Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette, 1790-1796*. Paris, 1877, in-8°).

2. Lettre du 13 mai 1782. *Ms. lat.* 168, fol. 63 *b*.

3. Sont-ce les notes des *Anecdota graeca* ou du Longus, Coray ne le dit pas.

4. Lettre du 11 juillet 1783. *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne Dimitrios Lotos sur les événements de la Révolution française (1782-1793)*, traduites et publiées par le Mis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, 1880, in-8, p. 5.

5. Lettre du 15 janvier 1788. *Lettres de Coray au Protopsalte*, p. 42.

reçu de lui une lettre pleine d'une sincère amitié, écrivait Coray au protopsalte, il m'invite à aller à Paris ; qu'en dites-vous ? M'en donnez-vous le conseil, oui ou non ? Paris est en réalité et est regardé aujourd'hui comme une nouvelle Athènes en Europe, et généralement vous savez quelle considération avaient pour Athènes nos ancêtres. » On comprend aussi l'admiration reconnaissante que Coray dut éprouver pour Villoison. « Je suis bien fâché, dit-il dans la même lettre, que vous n'ayez pas connu là-bas mon ami l'académicien de Paris, homme plein de sagesse et de prudence. Il sait à lui seul plus de grec que n'en savent cent grecs du Levant, sans compter les autres langues et les autres sciences. Et cependant il est modeste comme s'il ne savait rien... Ce savant ami ne se contente pas de connaître le grec ancien ; dans le très peu de temps qu'il a passé en Grèce, il a appris le grec moderne, et me prie de lui écrire dans cette langue. »

Coray attendit-il la réponse de son ami pour se décider? Je ne saurais le dire, mais le 24 mai il était à Paris [1]. Les lettres de recommandation qu'il apportait de ses anciens maîtres, entre autres de Broussonnet, de Grimaud et de Chaptal [2] lui assurèrent un accueil empressé dans le monde savant. On devine celui que lui fit Villoison et la joie qu'éprouva l'helléniste à voir ce correspondant pour lequel il avait tant d'estime. Avant l'arrivée de Coray à Paris, Villoison l'avait mis déjà en rapport avec un de ses confrères de l'Académie des Inscriptions. Après son arrivée, il le fit entrer en relation avec bien d'autres érudits [3] : Larcher, le traducteur d'Hérodote, l'abbé Barthélemy, Mercier de Saint-Léger, Lévesque, ainsi qu'avec Clavier [4], ce jeune magistrat que ses devoirs professionnels n'empêchaient pas de se livrer avec passion à l'étude de l'antiquité. Mais il fallait vivre et, encore que Coray pût, comme il l'écrivait, compter en cas de besoin sur les secours de ses amis, il était trop fier pour ne pas vouloir se suffire à lui-même. A Montpellier, il s'était mis à la solde d'un libraire. C'est ainsi qu'en 1787 il fit une traduction française de

1. Lettre du 15 septembre 1788. *Lettres de Coray au Protopsalte*, p. 44.

2. *Vie de Diamantios Coray écrite par lui-même* (*Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, p. XXXIII).

3. *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, p. 7, n° 4; p. 16, n° 8, etc.

4. Clavier, né à Lyon en 1762, conseiller au Châtelet, se consacra de bonne heure à l'étude de la langue et de la littérature grecque. Mort à Paris, en 1817.

la *Médecine clinique* de Chr. G. Selle, dédiée à la Société des Sciences de cette ville [1]. Après son arrivée à Paris, on l'engagea à publier les manuscrits inédits de la Bibliothèque Royale relatifs à la médecine. Mais ces éditions demandaient beaucoup de temps. Il lui fallait faire un travail qui en exigeât moins et fût rémunérateur. Tout en se livrant à l'étude des textes, qu'il poursuivit toute sa vie, il résolut de faire des collations. Par bonheur, il en put trouver. Précisément Scheidius venait d'être chargé par le Dr Bernard de faire collationner le manuscrit de Nonius ; Villoison auquel il s'adressa lui indiqua Coray. Et Scheidius, en en informant son ami, vantait l'habileté du copiste qu'il avait trouvé, et plus tard, dans la lettre où il annonçait à Bernard que le travail de collation était terminé, Villoison ne manqua pas, lui aussi, de faire son éloge [2] :

M. Coray mérite que vous fassiez mention de lui dans votre Préface [3]. C'est un grec de Smyrne, originaire de Chio et d'une des meilleures familles de sa patrie, où j'ai connu ses parents. Il est docteur en médecine de Montpellier, et nous donnera incessamment d'excellentes remarques et corrections sur le texte d'Hippocrate, qu'il a restitué avec une sagacité incroyable. Vous serez enchanté de ce bel ouvrage, qui fera sûrement époque.

Coray ne se livrait pas seulement à la besogne fastidieuse des collations ; il consacrait ce qui lui restait de temps à lire et à étudier les auteurs grecs. A ce moment, il s'occupait spécialement d'Hippocrate, comme nous l'apprend la lettre de Villoison au Dr Bernard, et on le voit précisément alors envoyer sur un passage du deuxième livre des Épidémies une « superbe correction, telle qu'il en faisoit tous les jours », disait Villoison enthousiasmé en la communiquant à Chardon de la Rochette [4]. Et il ajoutait : « J'espère que dans six mois il sera dans le cas de nous donner ses remarques sur la moitié d'Hippocrate. Ce sera un chef-

1. *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, p. 3, n° 2.
2. Lettre du 3 février 1790. Et le 1er juillet suivant : « Il n'y a pas de pages d'Hippocrate où il n'ait fait des corrections de la plus grande importance. »
3. Bernard n'y manqua pas. « M. Coray, écrivait-il, outre sa collation, a ajouté quelquefois des remarques que je donnerai au public en y ajoutant son nom, et qui lui feront honneur. » Lettre à Villoison, s. d.
4. Lettres s. d. *Lettres inédites de Coray*, nos 3 et 4, p. 4-8.

d'œuvre ». Dans ses lettres à Oberlin et à Schweighæuser [1], Villoison ne professait pas une moins vive admiration pour Coray, et il va jusqu'à dire qu'il sera « le restaurateur » d'Hippocrate.

Dans la première lettre qu'il adressa à Wolf il crut devoir aussi entretenir longuement son nouveau correspondant du critique dont il admirait tant la pénétrante sagacité [2] :

Nous avons à présent à Paris un grec de mes amis, M. Corai de Smyrne,... qui a longtemps étudié en Hollande et en France. C'est un des plus habiles hommes qui ayent jamais existé dans la langue grecque et un des plus grands critiques. Il va nous donner d'excellentes remarques sur Hippocrate. J'ai vu la plupart de ses innombrables corrections, qui feroient toutes honneur aux Toup et aux Hemsterhuis. Rien de plus simple et de plus naturel ; elles portent avec elles le charactère de la vérité et de la conviction. Hippocrate devra la vie à M. Corai. Je suis sûr que son εὐστοχία et son ἀγχίνοια vous étonneront. Sa sagacité est incroyable.

Ce n'était pas seulement à Wolf, au Dr Bernard, à Oberlin ou à Schweighæuser que Villoison vantait le savoir de Coray ; il faisait son éloge à tous ses correspondants de l'étranger. Coray en était lui-même confus.

Sachez donc, écrivait-il au protopsalte [3], que Villoison, lorsque je lui ai montré une faible partie de mon ouvrage, en a été étonné ; il m'a encouragé à le finir et à le publier... Il ne s'est pas contenté de cela ; mais, ayant des correspondances très étendues avec tous les savants de l'Europe, il a écrit en Allemagne, en Hollande, en Italie et dans d'autres pays à ce sujet, en faisant de moi des éloges excessifs, et en me nommant le premier critique de l'Europe, à ce point qu'on m'a fourré dans les journaux philologiques de Leipzick... Villoison m'a forcé d'envoyer en Angleterre un petit échantillon de mon ouvrage ; j'en ai adressé une partie à l'Académie d'Oxford, une partie à Londres à de fameux médecins qui savent le grec. Je rougirais de vous écrire ce qu'ils ont répondu, non pas directement à moi, mais à une troisième personne.

Les remarques de Coray sur Hippocrate ne devaient pas paraître

1. Lettres à Oberlin du 21 juin 1790 (*Ms. all.* 192, fol. 133) et à Schweighæuser du 4 octobre 1791. *Nouv. acq. fr.*, *ms.* 6886, fol. 130.
2. Lettre du 22 juillet 1790, citée plus haut.
3. Lettre du 1er juillet 1790. *Lettres de Coray au protopsalte*, p. 76.

aussi tôt que l'écrivait Villoison à Wolf [1]. Coray n'avait pas d'ailleurs soumis à sa critique les seuls ouvrages du médecin de Cos ; il avait entrepris aussi de corriger le texte d'Hérodote, d'Athénée, etc. [2]. Dans sa seconde lettre à Wolf [3], Villoison disait qu'il avait promis à Morus, s'il imprimait le second volume de l'Hérodote de Reiz, de lui faire envoyer les « superbes corrections » que Coray, « l'un des plus grands critiques qui ayent jamais existé, avoit faites sur le Père de l'histoire ». Mais l'habile helléniste avait exercé sa sagacité sur le texte de bien d'autres auteurs ; sa correspondance avec Chardon de la Rochette, avec qui il était, au printemps de 1790, entré en relation, peut-être par l'intermédiaire et sous les auspices de Villoison, — sa première lettre à Coray s'était égarée chez l'infatigable érudit parmi les volumes immenses des Conciles et de la Byzantine [4] — nous le montre abordant tour à tour les Tragiques et les Lyriques grecs, dont la lecture lui suggérait les corrections les plus ingénieuses. Tandis que Coray échangeait avec Chardon de la Rochette cette correspondance instructive, Villoison poursuivait sans discontinuer celle qu'il entretenait avec le Dr Bernard ; il y était surtout question de l'établissement du texte du traité de Nonius, dont le savant hollandais continuait de préparer l'édition ; et Villoison lui transmettait les observations de Coray et de Chardon de la Rochette [5].

Ainsi, au milieu de l'agitation des esprits et malgré le décri où semblaient tombées les lettres grecques et latines [6], Villoison continuait de les cultiver avec passion ; il portait toujours le même intérêt aux publications qui paraissaient à l'étranger ; il demandait à Bernard, comme il l'avait fait à Van Santen et à Wyttenbach, les nouvelles littéraires de Hollande et lui donnait celles d'Italie et de France ; mais surtout il poursuivait sans se lasser ses lectures, tenant, « avant de rien publier, à rassembler tous les matériaux de son histoire comparée de la Grèce ancienne et

1. Dans une lettre au Dr Bernard du 23 avril 1792, il écrivait : « Le savant M. Coraï continue toujours ses excellentes notes sur Hippocrate ». B. P. L. 242, n° 8.

2. Lettre de Villoison à Oberlin, du 21 juin 1790.

3. Lettre du 20 juillet 1791.

4. *Lettres inédites de Coray à Chardon de la Rochette*, p. 8, n° 5.

5. Lettres à Bernard du 1er juillet et du 2 août 1790, du 24 janvier et du 4 avril 1791, et du 23 avril 1792.

6. Lettre à Bernard du 1er juillet 1790.

moderne, considérée sous tous les points de vue [1] ». Il y consacrait tout son temps, et se désintéressait de plus en plus des affaires publiques, comme il l'écrivait, nous l'avons vu, à Oberlin et à Morelli. Il s'y était tellement absorbé, et il finit par s'isoler si complètement, que le bruit se répandit qu'il avait quitté Paris; plusieurs de ses amis n'en doutèrent pas, à son grand étonnement. « Je ne puis comprendre, écrivait-il à Oberlin en juin 1792, comment vous avez pu croire pendant six mois que j'étois hors de France. J'entretiens une correspondance continuelle avec vos libraires de Strasbourg, et ils auroient pu vous dire le contraire. »

Comme Oberlin, Morelli [2] ainsi que Coray, qui semble avoir été alors loin de Paris, avaient cru aussi à l'exil volontaire de l'érudit. « Villoison est-il donc parti ? écrivait ce dernier vers la même époque à Chardon de la Rochette [3]. A-t-il reçu ma lettre avant son départ ? » Ce bruit sans fondement ne tarda pas sans doute à être démenti; car peu après, à propos d'un vers de l'Anthologie qu'il proposait de corriger autrement que ne le faisait Chardon, Coray lui recommandait de « consulter à ce sujet nos grands grécistes MM. de Villoison et Larcher [4] ». Et dans une autre lettre [5], où il entretenait son ami du « mal sacré » des Anciens — l'épilepsie ou *haut mal* — : « Je soumets, lui disait-il, mes conjectures à votre jugement, à celui de M. Larcher et de M. de Villoison, si vous avez occasion de voir ce dernier. »

La correspondance interrompue de Villoison et de Coray ne tarda pas d'ailleurs à être reprise. La disgrâce et la fin sanglante de Maurogeni, ancien prince de Valachie, qu'il avait connu pendant son voyage d'Orient, avait vivement frappé Villoison et excité sa curiosité. Pour savoir ce qui avait amené ce dramatique événement, il écrivit à Coray. Celui-ci, qui ne connaissait pas « le nom du scélérat καὶ φιλοτούρκου », promit de demander des renseignements à un de ses amis, un *chantre* de Smyrne, « qui dans trois ou quatre mois *lui* enverrait une lettre, où il aurait toute l'histoire de Maurogeni *ab*

1. Lettres à Bernard du 24 janvier 1791 et du 23 avril 1792, à Wolf du 20 juillet 1791 et à Oberlin du 17 juin 1792.

2. « Je n'ai point quitté Paris depuis mon retour de Grèce, quoiqu'en ait dit faussement il y a un an une mauvaise gazette que d'autres ont copiée, suivant l'usage. » Lettre du 13 août 1792, déjà citée.

3. *Lettres inédites de Coray*, p. 51, n° 21.

4. *Lettres inédites de Coray*, p. 53, n° 22.

5. *Lettres inédites de Coray*, p. 59, n° 24.

ovo ». [1] Coray tint parole, et son correspondant ne mit pas moins de zèle que lui à satisfaire la curiosité de Villoison, et à « répondre à ses nombreuses questions relatives à la vie, aux actions, à la mort tragique de Maurogeni ». Le 7 mars 1793 [2], Coray informa Villoison de l'arrivée de ce « chef d'œuvre de mémoire historique ». La lettre était adressée à Orléans ; la précédente l'était rue de Bièvre, n° 4, où demeurait l'helléniste depuis son retour de Grèce. Dans l'intervalle Villoison avait quitté Paris.

1. Lettre sans date, mais antérieure au mois d'octobre de 1792. *Ms.* 943, fol. 128. — *Lettres inédites de Coray*, p. 92, n° 39. La lettre se termine par quelques conjectures sur divers passages d'Hippocrate.
2. *Ms.* 943, fol. 15. — *Lettres inédites de Coray*, p. 96, n° 40.

CHAPITRE XI

L'EXIL D'ORLÉANS

(1793-1799)

Pourquoi Villoison quitta-t-il Paris à la fin de 1792 ? Explications différentes données de son exode. Lettre à Morelli. La Bibliothèque d'Orléans. Les livres de Henri de Valois et leurs notes marginales. Recherches historiques de Villoison. Son isolement. — Interruption de ses relations avec ses correspondants éloignés ou étrangers. Lettres de Coray. Refroidissement. Lettres de Chardon de la Rochette. Exaspération croissante de Coray. Rupture. — Lettre de Lévesque. Son caractère particulier. Mme de Villoison mère et Joseph. Lettre de Villoison à de Jussieu. Lettre à Chapet. Achats de livres. Voyage à Pithiviers. Mme de Castellane. Copie des notes marginales de Henri de Valois achevée. Mort de Mme de Villoison. La société d'Orléans. Lettre du « prêtre » Antoine. — Le Magasin encyclopédique. Collaboration de Böttiger. Opinion de Millin sur Villoison. Le Chevalier à Orléans. Heyne. Barbié du Bocage. De Guignes. Lettre à Morelli. — Les *Prolegomena ad Homerum* de Wolf. Compte rendu de Caillard. « Réfutation d'un paradoxe sur Homère » par Sainte-Croix envoyée à Villoison. Lettre de ce dernier. Sa collaboration au Magasin encyclopédique. Lettres à Chardon de la Rochette sur Synésius, sur un passage d'Horace et sur quelques usages de l'antiquité. Lettre de Le Chevalier. Collaboration de Villoison au « Voyage de la Troade ». Son retour à Paris.

Quelle raison avait pu porter Villoison à abandonner sa résidence de la rue de Bièvre, d'où naguère encore il était si fier de ne s'être pas éloigné, et à aller demeurer dans la capitale de l'Orléanais ? Ses biographes ne sont pas d'accord sur les causes de son exode, et ils n'en indiquent pas la date : « Le désir de s'éloigner du foyer des tempêtes, dit Dacier [1], et le besoin de pourvoir à sa sûreté, le *déterminèrent* à se retirer à Orléans, où il espéroit pouvoir vivre ignoré et paisible, et se livrer sans relâche à la suite de ses travaux. » Tout autre est l'explication qu'ont donnée du départ de Villoison Chardon de la Rochette et Étienne Quatremère [2] — Boissonade n'en donne aucune —. En quittant Paris, Villoison, d'après eux, n'aurait fait qu'obéir à l'ordre donné aux nobles de sortir de la capitale et aurait choisi Orléans pour le lieu

1. *Notice historique*, p. 26.
2. Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 17. — Ét. Quatremère, art. *d'Ansse de Villoison*, dans la *Biographie* Didot.

de son exil. Il y a ici, je crois, confusion : Chardon me paraît attribuer à la Convention un décret du Directoire. Dans sa correspondance Villoison ne se représente nulle part comme ayant été forcé de s'éloigner de Paris. Écrivant le 2 mai 1793 à Morelli [1], après l'avoir remercié des deux lettres qu'il lui avait adressées, en particulier de celle où il lui faisait connaître Corrario, l'auteur du prétendu *Tereus* de Heerkens, et lui avoir dit quelle reconnaissance il lui avait pour la Vie du doge Gritti, don d'une « main chérie » [2], arrivant à lui-même, il ajoutait :

Je suis depuis sept mois à Orléans, où je n'étois venu que dans l'intention de passer quelques jours avec ma belle-sœur [3] ; mais différentes affaires de famille, et surtout la Bibliothèque publique, m'y retiennent. Cette bibliothèque trop peu connue, et qui mériteroit bien davantage de l'être, est d'autant plus précieuse qu'elle renferme une grande partie des auteurs grecs et latins avec les notes manuscrites inédites dont Henri de Valois avoit enrichi les marges de ses exemplaires..... *Les notes* sur Hésychius et Pollux, etc., ont été communiquées aux derniers éditeurs par Prousteau, qui avoit fait l'acquisition de la Bibliothèque de Henri de Valois, et qui de son vivant fit présent de la sienne aux Bénédictins, d'où elle a passé à la ville. Pour être à portée de profiter de ces livres, je me suis logé en face de la Bibliothèque [4], d'où j'ai la permission d'emprunter et d'emporter chez moi tous les ouvrages dont j'ai besoin. Quand mon travail à Orléans sera fini, je retournerai à Paris, d'où j'aurai l'honneur de vous envoyer quelques livres que je vous destine... Je vous prie... de m'adresser toujours vos lettres à ma demeure de Paris..., rue de Bièvre, n° 4.

Ainsi ce fut de son plein gré que, dans le courant d'octobre probablement [5], Villoison alla à Orléans où l'appelaient des affaires de famille, et il avait été si peu contraint de quitter Paris qu'il comptait, écrivait-il, y rentrer prochainement. Quelles recherches

1. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
2. Il lui conseillait aussi de redonner la *Petri Mocenici Vita a Coriolano Cepione Dalmata.*
3. Hélène-Henriette-Marie de Neufcarre, née à Pithiviers le 11 juillet 1755, morte en 1824. Connue par sa bienfaisance, elle s'était chargée du bureau des pauvres, et elle donna asile au culte catholique sous la Révolution. Son portrait est dans une des salles de l'Hôtel de ville de Pithiviers.
4. Rue du Bourdon blanc, n° 35, maison de M. Lubin.
5. Je dirais « certainement », si les indications de Villoison étaient toujours d'une exactitude rigoureuse.

l'avaient retenu jusque là à Orléans et devaient l'y faire prolonger son séjour longtemps encore ? Chardon de la Rochette a donné des occupations studieuses auxquelles se livra alors son ami un récit dramatisé, mais incomplet, et qui n'est pas entièrement exact [1].

Il (Villoison) savoit que la Bibliothèque d'Orléans étoit enrichie de celle de Prousteau, dans laquelle se trouvoient les livres qui avoient appartenu à Henri de Valois, et dont les marges étoient couvertes de ses notes. Il ne voulut point laisser enfouies ces richesses; il se condamna à passer douze heures par jour dans cette bibliothèque, pour extraire les notes marginales dont je viens de parler. Les journées froides et quelquefois glaciales de l'hiver ne le rebutoient pas. Le bon M. Rochas, bibliothécaire, ne pouvoit se lasser d'admirer notre savant, luttant contre le froid qui engourdissoit ses doigts, mais ne le décourageoit pas.

Villoison ne se serait, d'après Chardon, pas borné à faire ce travail de dépouillement ; il aurait profité de son séjour à Orléans pour mettre aussi la dernière main à une Paléographie grecque, que — je l'ai montré dans un chapitre précédent [2] — il n'a jamais faite. Boissonade n'a rien dit de cette Paléographie ; mais il parle du dépouillement des notes de Henri de Valois, dont, dit-il, Villoison aurait formé un recueil volumineux [3]. Dacier, lui, ignore ce dépouillement, tandis qu'il dit quelques mots, non de la composition d'une Paléographie grecque par Villoison, mais d'une réédition préparée par l'helléniste de celle de Montfaucon [4] ; après quoi il s'étend longuement sur les recherches que Villoison poursuivait dans la Bibliothèque d'Orléans avec une inlassable ardeur en vue de son Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne.

C'est de ses recherches aussi, et non de la copie des notes marginales de Henri de Valois, — cette copie ne fut pour lui qu'une occupation secondaire et à laquelle, il semble, il ne se livra même

1. *Notice*, p. 17.
2. Chap. VI, p. 190-191. Cf. *La Paléographie grecque de Villoison.* (*Revue de Philologie*, t. XXXII (1908), p. 175 et suivantes.)
3. *Magasin encyclopédique*, année 1805, t. III, p. 387.
4. *Notice historique*, p. 27. Villoison ne parle nulle part du dessein qu'il aurait eu de donner une réédition de la Paléographie grecque de Montfaucon.

que plus tard [1] — que Villoison entretenait surtout à cette époque ses correspondants. Dans une lettre écrite le 8 mars au docteur Bernard [2], dont il n'avait pas reçu de nouvelles « depuis un siècle », pour savoir où en était son édition de Nonius et l'informer de sa nouvelle résidence et des recherches qu'il poursuivait dans la Bibliothèque « trop peu connue » d'Orléans, il continuait : « Je lis la plume à la main tous les auteurs grecs et latins de tous les âges, sacrés et profanes. Dans ceux que les érudits s'avisent le moins de consulter, dans S. Nil, S. Astorius, S. Maxime, S. Jean Damascène, etc. j'ai trouvé beaucoup de choses curieuses. » A quelque temps de là, informant Ruhnken de son installation à Orléans, il lui parlait aussi et uniquement des recherches qu'il poursuivait dans la Bibliothèque si riche de cette ville, comme nous l'apprend une lettre de l'humaniste hollandais à Wyttenbach [3]. Et dans la lettre du 2 mai, où il informait Morelli des études auxquelles il se livrait dans la Bibliothèque d'Orléans, il lui énumérait, comme au docteur Bernard et presque dans les mêmes termes, les auteurs grecs et latins demi-ignorés qu'il lisait. Puis il continuait :

Vous serez étonné du travail et des recherches que j'ai faites. Elles auront du moins le mérite de l'exactitude. Indépendamment de la Bibliothèque d'Orléans, il y a aussi celles du Séminaire et de la Nation germanique, qui faisoit partie de l'Université de la même ville. J'ai lu les historiens vénitiens que j'ai pu trouver, afin d'en tirer tout ce qui est relatif aux îles de l'Archipel.

Et, après de nombreuses questions sur certains passages obscurs ou incertains qu'il avait rencontrés chez ces écrivains :

Je vous prie de m'indiquer les historiens vénitiens qui peuvent me fournir des lumières sur l'histoire littéraire, de me marquer les nouvelles littéraires de l'Italie, surtout de me parler de vos ouvrages.

1. Il n'en est question, du moins pour la première fois, que dans la lettre de Chardon de la Rochette, du 5 vendémiaire an III — 26 septembre 1794 —. « Je vois avec plaisir que vous êtes toujours *impaziente di riposo* et que vous poursuivez sans relâche votre travail intéressant sur H. de Valois. Nous vous devrons d'avoir rassemblé en faisceau toutes ces lumières éparses, dont la presque totalité seroit demeurée ὑπὸ τὸν μόδιον. » *Ms.* 943, fol. 7.

2. Lettre du 8 mars 1793. B. P. L. 242, n° 9.

3. Lettre du 29 décembre 1793. *Epistolae viri clarissimi Davidis Ruhnkenii ad Dan. Wyttenbachium*, ed. Mahne. Vlissingae, 1832, p. 73.

Indifférent aux événements du jour, Villoison, on le voit, n'avait, au plus fort de la Terreur, de curiosité que pour les nouvelles littéraires, ni d'autre soin que la poursuite de ses études historiques. Elles étaient, depuis son arrivée à Orléans, son unique souci, et elles continueront de l'être pendant les longs mois qu'il y passera encore. Son retour à Paris, qu'il annonçait comme prochain à Morelli, ne devait pas avoir lieu de sitôt ; il devait rester encore six ans entiers dans la capitale de l'Orléanais, années de travail [1] et de recherches ininterrompues, il faut ajouter, d'un isolement encore plus grand que celui où il avait vécu dans sa retraite de la rue de Bièvre.

*
* *

La lettre que Villoison avait écrite le 8 mars au Dr Bernard devait rester sans réponse. Le jour même où il la lui adressait, le médecin érudit succombait à une maladie de langueur dont il était atteint depuis plusieurs mois [2]. Le surlendemain de sa mort [3], son neveu M. Gavanon informait l'helléniste du douloureux événement. Mais Villoison ne lui répondit pas. La guerre, qui avait éclaté sur presque toutes les frontières, allait interrompre sa correspondance avec les pays voisins. Correspondre avec l'étranger, ç'eût été, d'ailleurs, s'exposer à passer pour suspect [4]. Ses relations avec les humanistes d'Angleterre et d'Allemagne avaient cessé dès avant son arrivée à Orléans. Elles allaient cesser presque complètement avec ceux d'Italie et de Hollande. Pendant

1. « Je n'ai jamais tant travaillé que depuis mon séjour à Orléans. » Lettre à Morelli du 2 mai 1793.

2. « M. Bernard, savant médecin et critique d'Arnheim, écrivait-il dans sa lettre du 2 mai à Morelli, vient de mourir dans cette ville. C'est lui qui avoit donné la dernière édition du Thomas Magister, et l'édition de Longus qui porte faussement le titre de Paris, apud Neaulme, 1754, in-4°. C'est de lui que je tiens cette particularité. Il alloit nous donner les Épîtres érotiques de Théophylacte, et étoit près de faire imprimer en Allemagne son édition de Nonius, médecin grec, dont le savant M. Corai lui avoit envoyé la collation des mss. de Paris. C'est une perte réelle. »

3. Lettre du 10 mars 1793. Suppl. grec, *ms.* 943, fol. 48.

4. Lettre à Wyttenbach du 13 juillet 1800, qu'on lira plus loin.

sept ans, il n'écrira qu'une fois à Morelli, et la lettre perdue à Ruhnken, dont j'ai parlé plus haut, est la dernière qu'il ait adressée au célèbre humaniste.

Ses rapports même avec une partie de ses amis de France furent alors interrompus. Une lettre adressée à Hennin en 1792 [1], dans laquelle il lui donnait, non plus des renseignements bibliographiques, mais « un remède sûr et immanquable pour le plus cruel des maux, celui des oreilles », est la dernière qu'il lui ait écrite, à ma connaissance, pendant la période révolutionnaire. Les charges publiques que remplit Oberlin à l'étonnement de Villoison [2], puis son long emprisonnement à Metz, l'avaient empêché de répondre à la lettre que lui avait écrite l'helléniste en juin 1792. Et celui-ci ne devait renouer sa correspondance avec lui et avec Hennin qu'en 1799. Durant son séjour à Orléans, il n'eut guère de relations qu'avec quelques anciens correspondants restés à Paris ou fixés aux environs : avec Coray, jusqu'au jour de leur rupture, Chardon de la Rochette, son fidèle et constant ami, et l'historien Lévesque. Mais, si les relations de Villoison étaient ainsi renfermées dans un cercle étroit, il ne devait tenir que davantage à les entretenir. N'était-ce pas le seul moyen qu'il eût de se tenir au courant des nouvelles littéraires, de parler de ses recherches et d'obtenir à l'occasion les renseignements dont il avait besoin?

Sa correspondance avec Coray lui offrait tous ces avantages. C'est ainsi que dans une lettre non datée [3], mais évidemment postérieure à celle du 7 mars 1793, on voit l'érudit grec indiquer à Villoison quelle était, d'après les auteurs anciens et modernes, la vraie nature des éponges, puis le « régaler de quelques chansons en retour des bonnes choses qu'il lui envoyait ». C'étaient des corrections à des odes d'Anacréon, auxquelles il avait joint des conjectures sur divers passages d'Eschyle et

1. Cette lettre n'est pas datée; mais l'allusion au retour du duc d'Orléans du « petit voyage qu'il avoit fait pour prêter son serment en qualité de vice-amiral », ainsi qu'à Dumouriez qui avait « envoyé promener le comité diplomatique » — il devait être alors ministre des Affaires étrangères — montre que cette lettre est très probablement de 1792.

2. « Mon cher ami, la politique vous a donc arraché aux Muses. » Lettre du 17 juin 1792.

3. *Ms.* 943, fol. 9. *Lettres inédites de Coray*, p. 100, n° 42.

d'Hippocrate. « Si vous jugez à propos, disait Coray, de communiquer ces remarques à M. de la Rochette, souvenez-vous, je vous prie, de lui envoyer votre Van der Linden [1]. Il est sans Hippocrate, et voilà pourquoi il se porte si bien. J'ai perdu ma santé à force de le méditer. »

Coray ne communiquait pas seulement à Villoison des conjectures sur les auteurs grecs ; il lui donnait aussi, à l'occasion, ce qui ne lui était pas moins agréable, des nouvelles de leurs amis communs ; il l'entretenait de ses travaux personnels, de sa situation si précaire et de sa santé toujours délicate. Elle l'avait forcé de négliger son Hippocrate ; il avait dû aussi, pendant deux mois, interrompre la collation des Septante, qu'il avait entreprise pour l'helléniste anglais Holmes [2] ; il venait de reprendre cette besogne, qui, avec les traductions d'ouvrages de médecine, lui fournissait les principales ressources dont il vivait. Il recommença aussi, « bien qu'il n'eût pas la dixième partie des forces nécessaires », à travailler à son Hippocrate ; enfin il venait de se mettre à lire Aristote dans l'édition de Deux-Ponts, et il annonçait à Villoison « quelques corrections nouvelles sur Thucydide et beaucoup sur Hésychius ». Ainsi l'intimité qui unissait les deux érudits semblait aller croissant chaque jour, et cependant un refroidissement ne devait pas tarder à se produire entre eux. La correspondance de Chardon de la Rochette avec Coray et avec Villoison nous en fait connaître la cause et nous permet d'en suivre le développement.

L'exil d'Orléans n'avait interrompu que temporairement, s'il les avait interrompues, les relations de Villoison avec Chardon de la Rochette. Quinze mois après son installation, le 19 et le 30 pluviôse an II — 7 et 18 février 1794 —, on le voit adresser à son ami deux lettres, auxquelles Chardon répondit seulement le 26 ventôse (15 mars) [3] — le retard mis par Mercier [4] à lui

1. Humaniste qui publia à Leyde en 1665 une édition célèbre des œuvres complètes d'Hippocrate.

2. *Lettres inédites de Coray*, p. 98, n° 41. Les éditeurs considèrent cette lettre, je ne sais pour quelle raison, comme antérieure à celle où Coray renseigne Villoison au sujet de la nature des éponges, lettre qui la précède dans le ms. 943. — Holmes (Robert), né en 1748, théologien érudit, qui depuis 1788 travaillait à l'établissement du texte de la version des Septante.

3. *Ms.* 943, fol. 5 *a*-6 *b*.

4. Il s'agissait de l'éditeur du traité de Nonius, Josias le Mercier, qui n'avait pas gardé l'anonymat, comme le croyait Villoison, et des manuscrits

envoyer un renseignement, qu'il lui avait demandé pour Villoison, l'avait seul fait jusque-là différer à lui écrire —. Après avoir répondu aux nombreuses questions philologiques et bibliographiques de Villoison, il lui donnait des nouvelles de leurs amis communs : de Clavier, qui était toujours à la Nozaye près Nemours, et auquel sa femme venait de donner un garçon [1], de Lévesque et du savant Larcher, qui faisaient leurs compliments à Villoison, mais surtout de Coray. « Pour l'acquit commun de leur conscience », disait Chardon, il s'efforcerait de lui faire obtenir le traité de Séthi [2], qu'il « lirait sans doute avec fruit et surtout avec plaisir ». En attendant il lui avait montré « la parodie heureuse des vers de Théocrite » que venait de faire Villoison [3]. « Il en a ri », remarquait-il. Et il ajoutait :

Il s'occupe peu dans ce moment de son Hippocrate, car... notre protobibliothécaire [4] ne se souvenant plus aujourd'hui que ses prédécesseurs lui ont prêté des manuscrits, n'en veut point prêter, mais encore fait rendre impitoyablement tout ce qu'il sait exister ailleurs de livres et de manuscrits. Notre ami s'occupe donc à traduire des livres de médecine allemande, dont le débit va encore, quoique *zoppicando*. Je vous prierois d'écrire à ce Cerbère, ou plutôt à ce τριχράνῳ σκύλακι[5], si je ne connaissois l'humeur envieuse du personnage.

de cet ouvrage qui n'auraient pas tous été copiés sur celui de Saint-Victor, ainsi que le prétendait cet éditeur.

1. Et il ajoutait, exemple de l'étrangeté des renseignements que demandait parfois Villoison : « Coray n'a pas su me dire si la maison de l'enfant qui pisse a été conservée ; mais, comme elle se trouve dans un quartier sans culotte, il espère qu'elle l'aura été. »

2. Il s'agit de l'ouvrage sur l'alimentation du médecin grec du XIe siècle, Simon Seth ou Sethi, traduit et publié pour la première fois à Bâle en 1538 sous le titre : Symeonis Sethi magistri Antiochiæ *Syntagma per literarum ordinem de cibariorum facultate*, Lilio Gregorio Gyraldo Ferrarensi interprete.

3. Je n'ai pu retrouver cette parodie, dont il n'est question, à ma connaissance, nulle part ailleurs.

4. Quel était ce « protobibliothécaire »? Il semble que ce soit Lefebvre de Villebrune, qui, le 3 août 1793, avait été nommé « garde de la Bibliothèque ». Le 25 juillet 1794, Coray écrivait à Chardon : « Je vous prie de commencer par vous assurer si le citoyen Langlès a le pouvoir et la volonté de me prêter des manuscrits en l'absence de l'abbé » — sans doute Désaulnays qui lui en avait prêté autrefois —. En 1795 Laporte du Theil fut chargé des manuscrits grecs et latins, et c'est à lui directement que Coray s'adressa dans la suite. *Lettres inédites de Coray*, n° 124, p. 311, n° 125, p. 314, etc.

5. Chien à trois têtes. Cf. *Trachyniennes*, vers 1098.

Au moment où Chardon de la Rochette entretenait si longuement Villoison de Coray, la rupture était déjà presque définitive entre les deux savants. Coray avait été froissé du peu de ménagement et de discrétion avec lesquels Villoison manifestait l'intérêt qu'il lui portait ; les conseils qu'il lui donnait sur un ton souvent ironique lui apparurent comme de « sanglants outrages » ; sa dignité d'homme se révolta, et son irritation ne put se contenir :

Son amitié pour moi n'est que *matérielle*, passez-moi l'expression [1]; il n'en a jamais connu la partie morale. Il m'a toujours aimé comme un gourmand aime les bêtes de sa basse-cour, par la seule raison qu'elles lui procurent d'agréables repas. Ami passionné de la littérature grecque, il a cru apercevoir chez moi quelque foible talent pour cette littérature ; et voilà, je pense, le seul motif de son attachement. Ses conseils ont toujours été ceux qu'on donne à un gueux... Parce que j'ai le malheur d'être un Grec du dix-huitième siècle, il a cru qu'il n'existoit chez moi aucun sentiment d'honneur. Il se trompe très fort. Quant à mes *véritables intérêts*, je crois les connoître un peu mieux que lui. Les véritables intérêts d'un homme qui sait s'estimer sont de tâcher de se soustraire à toute espèce de joug. J'aime aussi bien que lui avoir toutes mes aises ; mais je les aime à la manière de Solon, sur le portrait duquel j'ai les yeux fixés dans ce moment, en le priant comme un saint du paradis de soutenir mon courage dans les malheurs qui m'accablent.

Ce qui avait achevé d'indisposer Coray contre Villoison, c'était le dédain avec lequel le savant helléniste parlait de ses compatriotes ; lui, si grand admirateur des anciens Grecs, n'avait que du mépris pour les Grecs modernes ; on eût cru qu'il les rendait responsables de tout ce qu'il avait souffert en visitant leur pays ; il ne se gênait pas pour en dire du mal en présence de Coray. Celui-ci, frappé au cœur, se révolta :

Il a pris à tâche [2], tout en sachant que cela me chagrinoit beaucoup, de dénigrer toujours ma malheureuse nation, et cela sous la marque du badinage. Je lui ai fait savoir plus d'une fois que cette éternelle invective étoit d'autant plus injuste qu'il n'avoit essuyé aucun désagrément de la part des Grecs... Peine inutile ; il a toujours continué sur le même ton.

1. *Lettres inédites de Coray*, s. d., n° 48, p. 113.
2. Lettre du 26 septembre 1793 (?). *Lettres inédites de Coray*, n° 53, p. 130.

Sous le coup de l'injure que sa sensibilité exagérait, Coray, afin de se délivrer une fois pour toutes des outrages de Villoison, lui écrivit une lettre de protestation et de reproches, qu'il chargea Chardon de la Rochette — il se trouvait alors chez Clavier à la Nozaye — de lui faire parvenir [1]. « Malgré tous les ménagemens et toute l'honnêteté qu'il s'étoit efforcé d'y mettre », Chardon la désapprouva. Coray, qui, il l'avouait, « avoit eu toutes les peines du monde à s'y résoudre », chercha à se justifier :

Considérez, écrivait-il à son ami [2], que ce n'est point la première fois qu'il m'a navré le cœur par ses conseils avilissants. De vive voix ou par écrit, toutes les fois que l'occasion s'est présentée, il m'a outragé de la manière la plus cruelle. Il m'a mis dans la cruelle alternative de m'avilir à mes propres yeux, si j'endurois plus longtemps un pareil langage, ou de payer d'ingratitude les services qu'il m'a rendus. J'ai cru que le moyen le plus propre de me sauver d'un pas si périlleux était de l'avertir de la manière la plus honnête que cette manière peu délicate de s'intéresser au sort de ses amis n'était point du tout de mon goût, et que je fais plus de cas d'un ennemi qui m'estime que d'un ami qui cherche à m'avilir. Je ne crois pas que cette lettre puisse l'offenser...

Un certain embarras perce dans la justification de Coray ; il semblait comprendre qu'il était allé trop loin, et il essayait de se rassurer en affectant de douter que sa lettre eût pu blesser Villoison. Le savant helléniste n'était rien moins que susceptible, et l'on peut croire qu'il eût été disposé à pardonner à son correspondant irrité ; mais il semble aussi que, avec une délicatesse et un tact qui l'honoreraient, comprenant qu'il répondait par là à la secrète pensée de Coray — celui-ci ne lui avait-il pas écrit [3] qu'il aurait « souhaité qu'il n'eût point du tout communiqué sa lettre » ? — Chardon la garda par devers lui. En tout cas, il promit d'intervenir auprès de Villoison, et il s'efforça, en attendant, d'apaiser Coray. Ce dernier céda en partie [4] :

1. Lettre du 2 septembre 1793 (?). *Lettres inédites de Coray*, n° 51, p. 123. La date donnée par les éditeurs ne concorde guère avec celle de la lettre adressée par Chardon de la Rochette à Villoison et doit être inexacte, comme celle de la lettre précédente.
2. Lettre du 26 septembre 1793 (?), p. 129.
3. *Lettres inédites de Coray*, s. d., n° 48, p. 112.
4. *Lettres inédites de Coray*, s. d. [1794], n° 67, p. 163.

Si vous voulez absolument faire adopter des sentiments plus humains à l'*épervier* — Villoison — (ce qui me paraît aussi difficile que d'ἀλλάξαι Αἰθίοπος δέρμα) [1], que cela soit, mon ami, de votre part, sans lui faire apercevoir que je m'en suis plaint. Quand on a l'atrocité d'ἐμβαίνειν κειμένῳ, on ne mérite pas même des reproches. S'il étoit sincèrement mon ami, ainsi qu'il le professe, étant comme il doit l'être, convaincu que je suis cent fois plus que lui *impatiens jugi* et aussi jaloux de ma liberté que les guerriers de Marathon, il devroit par complaisance pour moi se taire sur l'horrible état où est réduite ma malheureuse nation. Car, mon ami, ce n'est pas le fond de la chose, mais c'est la forme qui me révolte. Je connois mieux que lui et les fautes et les sottises de ma nation, fautes qui l'ont réduite à vivre sous le gouvernement turc. Mais cette affectation de me déchirer toujours le cœur d'une manière si barbare a quelque chose qui m'étonne.

On voit à quel degré d'exaspération en était arrivé Coray, et combien était délicate la mission entreprise par Chardon de la Rochette de le réconcilier avec Villoison. Ce dernier lui avait écrit. « Accablé de besogne », et peut-être encore plus embarrassé, Chardon fut longtemps sans répondre ; enfin, le 26 septembre 1794 [2], il lui adressa une longue lettre. Après avoir dit un mot de quelques corrections proposées par Villoison et loué, comme le faisaient ses amis, des remarques critiques « entièrement curieuses et instructives » de l'helléniste sur le « grand traducteur » de Procope, arrivant à Coray, il ajoutait :

Joseph vous aura appris que l'ami Coray étoit devenu votre voisin, au n° 13 de votre rue. Son déménagement et son aménagement l'ont assez occupé pour ne pas lui laisser le loisir de répondre à votre dernière lettre qu'il m'a communiquée. Je vais donc répondre pour lui aux articles essentiels. Mais je vous observerai d'abord que vous connaissez depuis longtemps son extrême sensibilité et son ardent amour pour sa patrie. Il est sans doute trop clairvoyant pour ne pas apercevoir au moins une partie des défauts que vous reprochez à sa nation ; mais, quoiqu'il ne m'en ait pas ouvert la bouche, j'ai vu que cet article de votre lettre l'avoit affligé. Je vous en prie donc, au nom des lettres et de l'amitié, d'épargner à l'avenir cette sensibilité, qui peut-être est portée à l'excès, mais que la mauvaise santé de notre ami, sa situation et ses rares talens rendent respectable. Votre intention n'a pas été de lui faire de la peine. Je me hâte donc de vous faire part de ces réflexions, et c'est même la raison principale qui m'a fait lui dire que

1. « Changer la couleur de la peau d'un Éthiopien. » Plus loin : « Fouler aux pieds qui est à terre. »
2. 5 vendémiaire an III. *Ms.* 943, fol. 7, n° 4.

je me chargerai de sa réponse, en attendant qu'il pût vous répondre lui-même.

On ignore quelle réponse Villoison fit à la lettre de Chardon de la Rochette, ni ce qu'il pensa des plaintes et des griefs de Coray; mais il semble ne s'en être guère préoccupé ou les avoir vite oubliés; et, comme s'il n'eût pas eu conscience de l'avoir offensé, on le voit peu après parler de lui du même ton affectueux et avec le même intérêt que par le passé. Le 19 floréal an III — 5 mai 1795 —, envoyant, selon son habitude, à Chardon de la Rochette quelques observations sur divers passages d'auteurs grecs, il ajoutait en post-scriptum [1] :

Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments à mes savans amis le C. Mercier, le C. Larcher et le C. Coraï, et de me donner des nouvelles de leur santé et de leurs travaux. A tout autre qu'au C. Coraï, je conseillerois d'aller passer ce temps de disette chez notre ami Clavier [2]; mais il n'en voudra rien faire. Comment va son Hippocrate ? Avance-t-il ? Y travaille-t-il fortement ? L'ouvrage du C. Dupuis sur la mythologie [3], qui s'imprime chez Agasse, va-t-il bientôt paroître ? Avez-vous reçu quelques nouvelles littéraires ? J'ai sçu la mort du C. Barthélemy, que je regrette fort [4]. Votre ouvrage avance-t-il ? Entrevoyez-vous le moment où il paroîtra [5] ?

Ainsi rien, en apparence, n'était changé dans les sentiments de Villoison pour Coray ; la réponse de Chardon de la Rochette [6] pourrait faire croire que ceux de ce dernier étaient aussi restés les mêmes à l'égard de Villoison.

J'ai vu il y a peu de jours nos communs amis Larcher et Mercier. Tous les deux se portent bien et me chargent de leurs compliments. Le premier revoit sa traduction d'Hérodote ; le second continue son travail très important sur les poètes latins et ses recherches bibliographiques. Coray traduit les médecins allemands, sans négliger son Hippocrate. Le traité *De aere, locis et aquis*, qu'il a traduit en français

1. N. Piccolos, *Supplément à l'anthologie grecque*. Paris, 1853, in-8°, p. 112. — Bibl. nat. Suppl. gr., *ms.* 448 I, fol. 239.
2. A la Nozaye, près Nemours. Coray y alla au mois de juillet.
3. Il s'agit de l'*Origine de tous les cultes ou la Religion naturelle*.
4. L'abbé Barthélemy était mort le 30 avril 1795.
5. L'édition de l'Anthologie, à laquelle Villoison fait ici allusion, ne devait pas paraître.
6. Lettre du 15 prairial an III — 6 juin 1795 —. *Ms.* 943, fol. 3, n° 2.

et commenté, sera, d'après ce qu'il m'en a communiqué, un livre classique pour les médecins et pour les observateurs. Le texte, du moins nous l'espérons, accompagnera la traduction, et ce texte a été travaillé de main de maître. Il se joint à nos autres amis pour vous saluer et vous souhaiter τὸ ὑγιαίνειν καὶ τὸ εὖ πράττειν.

J'incline à croire que les compliments qui terminent ce billet ne venaient pas de Coray, mais qu'ils furent ajoutés par Chardon de la Rochette ; rien dans sa correspondance ne permet d'attribuer de pareils sentiments à Coray ; désormais dans ses lettres à Chardon, il ne parle plus qu'en passant de Villoison et en le désignant le plus souvent par le nom d'épervier [1] — γυναικοϊέραξ — : « Dites-nous, écrivait-il par exemple de la Nozaye [2], où est dans ce moment l'*épervier* ? » Parfois encore, du moins pendant quelque temps, bien qu'ayant cessé toute relation avec lui, Coray conserva quelque chose de l'estime qu'il avait pour le grand mérite de Villoison et son autorité en fait de grec. Ainsi, en envoyant un jour à Chardon de la Rochette une nouvelle explication d'un passage obscur d'Athénée : « Je vous prie, disait-il à son ami [3], de l'examiner attentivement et de la communiquer à MM. de Villoison et Larcher. » Mais bientôt ce reste de déférence fait place à une indifférence et à un éloignement complets. En 1796, quand il put enfin annoncer à Chardon l'apparition prochaine, mais qu'il voulait encore tenir secrète, de son traité *De aere, locis et aquis*, « repris pour la cinquième ou sixième fois », il lui recommandait de n'en rien dire à personne, « mais surtout de n'en point parler à l'épervier [4] ». Ce nom injurieux même disparaît de sa correspondance ; il n'y est plus question de Villoison. Coray ne pardonna jamais au grand helléniste et se vengea de lui par le silence.

*
* *

Avant que la brouille avec Coray eût éclaté et en même temps qu'il écrivait à Chardon de la Rochette, Villoison entrait en

1. « Vous m'exhortez comme ὁ γυναικοϊέραξ, à songer à mes intérêts. » Lettre du 2 septembre 1793 (?). *Lettres inédites de Coray*, p. 123, n° 51.
2. Le 26 octobre 1793 ou plutôt le 25 juillet 1794. *Lettres inédites de Coray*, p. 141, n° 56.
3. Lettre s. d. *Lettres inédites de Coray*, p. 168, n° 71.
4. Lettre du 5 août 1796. *Lettres inédites de Coray*, n° 117, p. 289.

correspondance avec Lévesque [1]. A quelle époque remontent les relations des deux savants? Je ne puis le dire; mais elles durent être assez tardives. Plus âgé que Villoison de quatorze ans, occupé à ses débuts d'études toutes différentes, Lévesque n'avait guère dû être en rapports avec Villoison avant son départ pour Saint-Pétersbourg en 1773; quand il revint de Russie, sept ans après, Villoison se trouvait à Venise, et il ne semble pas avoir eu l'occasion, à son retour, de se lier avec l'historien. Mais tout changea après le voyage de Grèce. La publication de l'Histoire de Russie qui l'a illustré était à peine terminée que Lévesque s'était adonné à l'étude du moyen âge, puis de l'antiquité hellénique. Il y avait là quelque chose de bien fait pour attirer l'attention de Villoison. La candidature et l'élection de l'historien érudit à l'Académie en 1789 [2] achevèrent de les rapprocher, et il se forma entre eux une étroite amitié. Ce fut peut-être Villoison qui le mit en rapport avec Coray et Chardon de la Rochette. Il s'intéressait de sa retraite d'Orléans au cours que Lévesque fit depuis 1791 au Collège de France [3] sur l'histoire économique et littéraire de la Grèce et à la traduction qu'il avait entreprise de Thucydide :

J'ai fait part, écrivait Chardon de la Rochette dans sa lettre du mois de mars 1794, au C. Lévêque, qui est venu me voir, de votre indication de la *Diatriba Euripidis* sur Thucydide; mais il la connaissoit déjà.

Et six mois après [4] :

Le citoyen Lévêque s'est adressé à l'ami Coray pour les passages de Thucydide qui l'embarrassoient; il lui auroit probablement fait revoir sa traduction entière, disait-il un peu ironiquement, si la santé de ce pauvre ami l'avoit permis [5].

1. Lévesque (Pierre-Charles), né à Paris en 1736, nommé en 1773, sur la recommandation de Diderot, professeur de belles-lettres à l'École des cadets de Saint-Pétersbourg, fit paraître en 1782-83 son *Histoire de Russie*, qu'il avait composée à l'aide de documents originaux.

2. Lévesque fut élu le 24 mars 1789. *Registre des assemblées.... pour l'année 1789*, p. 49.

3. Lévesque y fut nommé en 1791 professeur d'Histoire et de Morale. Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France*. Paris, 1883, in-8°, p. 387.

4. Lettre du 5 vendémiaire an III — 27 septembre 1794 —.

5. « Pour moi, ajoutait Chardon, j'avoue ingénument que, quand même mes occupations me le permettroient, je n'aurois pas le courage de revoir sur le texte une traduction aussi longue, aussi épineuse, et qui demande,

Villoison ne demandait pas seulement à Chardon des nouvelles de Lévesque ; il en demandait à Lévesque lui-même. Au commencement de 1794, s'engagea entre eux une correspondance, dont une lettre de l'historien, du 27 ventôse an III [1], — la seule qui reste — nous montre le caractère intime et familier.

Ma femme est avec moi depuis une quinzaine de jours après quatre mois d'absence. Elle se porte bien et vous fait bien ses complimens. Ma fille jouit aussi d'une bonne santé. Ni elle, ni la jeune Perrégaux n'ont été au delà de six lieues de Paris, sur la route d'Orléans.

Et, après quelques mots sur une erreur de Villoison, mal renseigné au sujet d'une « citoyenne », qui avait tenu compagnie à Mme Perrégaux la dernière semaine de sa vie, et sur les commencements humbles et les premiers emplois du banquier son mari [2] :

La Cne Michel, femme d'un négociant, devrait savoir qu'un banquier a toujours été commis de quelqu'autre banquier. Sa femme, filleule de Baujon [3], ne lui a rien ou presque rien apporté en mariage. Mais par testament de Baujon elle a eu une rente reversible sur la tête de sa fille. Ce n'est donc pas cela qui a contribué à la fortune rapide de son mari. Il était fort peu à son aise dans les premières années de son mariage; mais il adorait sa femme, lui sacrifiait ses principaux bénéfices, la couvrait de diamans, lui procurait toutes les sociétés, toutes les parties où il croyait qu'elle aurait du plaisir, et elle a fini bientôt par aimer mieux le plaisir que le mari. — Je n'ai pas fait un discours à la rentrée du Collège de France ; j'ai lu des observations sur le caractère des trois tragiques grecs. — ... L'impression de mon Thucydide [4] en est à peu près à moitié. Je ne crois pas qu'il paraisse avant fructidor. — Je n'ai point encore apperçu l'ouvrage de Dupuis [5];

pour être fidèle, un homme consommé dans la connoissance du grec. J'espère au reste que le cit. Lévèque remplira sa tâche avec gloire et honneur. »

1. 17 mars 1795. *Ms.* 943, fol. 1.

2. Perrégaux (Alphonse-Claude-Charles-Bernardin, comte), né à Neufchâtel (Suisse) en 1754, régent de la Banque de France en 1800, plus tard sénateur. Sa fille épousa le maréchal Marmont.

3. Beaujon (Nicolas), né à Bordeaux en 1718, mort à Paris le 26 décembre 1786, homme d'affaires connu par son habileté et sa bienfaisance, qui fonda, entre autres, l'établissement d'éducation devenu plus tard l'hôpital qui porte son nom.

4. La publication du premier volume du Thucydide eut lieu quelques mois après. Le Magasin encyclopédique en rendit compte dans le t. III de la 2e année (1796), p. 377.

5. L'*Origine de tous les cultes*, qui parut peu de temps après. — Dupuis, né à Trye-Château (Oise) en 1742, s'était fait connaître en 1781 par un

je crois cependant qu'il paraît, ou qu'il est sur le point de paraître et que quelques personnes en ont déjà des exemplaires. — On fait une édition de luxe du Jeune Anacharsis. — Tous les mss. de la Bibl. Sangerm. ont été sauvés. Fort peu d'imprimés l'ont été, et, comme on les a sauvés au milieu de l'eau et par le moyen de l'eau, ils sont en fort mauvais état. — Le Cit. Sacy est souvent à Paris, et va travailler au dépôt des mss. de cette bibl. Il y met en ordre les mss. orientaux. — Le vieux Dupuy est encore vivant, c'est tout ce que j'en sais [1]. — Dacier vient de temps [en temps] passer une journée à Paris. — Deguignes, Garnier ont accepté la gratification. — Il n'y a pas de chaire grecque à l'École normale; ainsi on n'a pu en donner une au C. Coray. D'ailleurs il n'est pas connu. — Il n'y a pas non plus de chaire spécialement consacrée au grec dans les écoles centrales, mais seulement un professeur de langues anciennes, c'est-à-dire de grec et de latin. Assurément le grec mériterait bien d'avoir un professeur *ex professo* dans chacun des établissemens de Paris. — Je crois que Coray s'occupe moins d'Hippocrate que de traductions de l'allemand. — Le C. Larochette se porte bien; il ne paraît pas qu'il cherche aucune place. — ... Robin ne peut plus songer au Pausanias. On réimprime dans deux endroits différens celui de Gedouin [2]. —... La femme de Belin a fait divorce pendant que son mari était en prison [3]. Il a épousé sa gouvernante dont il a un enfant. — .... Vous regardez sans doute le Collège de France comme mort; je le crois de même, quoiqu'il se traîne encore languissamment jusqu'à l'organisation des écoles centrales. Barthélemy est l'un des trois jurés nommés pour choisir les professeurs de ces écoles, les deux autres sont Laplace, célèbre géomètre, et Garat. — La C. Duboccage [4] se porte toujours bien. Bréquigny [5] s'affaiblit considérablement. — Le Comité d'instruction public (!) a donné à Dutheil les exemplaires de son Eschyle imprimé à l'Imprimerie royale.

Ἔρρωσο.

On voit par la lettre qu'on vient de lire quelle abondance de nouvelles Villoison trouvait dans la correspondance de Lévesque.

Mémoire sur l'origine des constellations et l'explication de la Fable par l'astronomie.

1. Dupuy mourut le 10 avril suivant.

2. Gedoyn (Nicolas), né à Orléans en 1677, traduisit Pausanias en 1731. — Lévesque parle ensuite de Philippe, qui « n'est point mort » et « est à peu près imbecille », et de sa fille, de Valade et d'autres inconnus.

3. Ce renseignement est en contradiction avec ce que disent tous les dictionnaires biographiques, d'après lesquels Belin de Ballu se serait, pendant la Terreur, caché aux environs de Paris.

4. Marie-Anne Lepage, femme Fiquet du Boccage, née à Rouen en 1710, auteur de faibles imitations du Paradis perdu de Milton et de la Mort d'Abel de Gessner, ainsi que d'un poème de la Colombiade et de la tragédie des Amazones. Elle était âgée de quatre-vingt-cinq ans et devait vivre encore sept années entières.

5. Bréquigny mourut le 3 juillet 1795.

Mais on voit en même temps combien cette correspondance diffère de celle de Chardon de la Rochette. Chez Lévesque ce sont les anecdotes et les faits divers qui dominent, chez Chardon ce sont les renseignements bibliographiques, philologiques ou même archéologiques [1] : discussion de textes obscurs, explication de passages [2] ou de mots difficiles [3] sur lesquels Villoison l'avait consulté, livres notés dans ses lectures [4] ou relevés sur des catalogues de librairie [5], voilà quelques-uns des sujets abordés dans les lettres échangées entre les deux amis. Chardon entretenait Villoison de ses recherches et de ses travaux [6] ; celui-ci lui parlait des siens, par exemple de la copie des notes de Henri de Valois [7] ; puis, en retour des services que lui rendait son zélé correspondant, il lui envoyait soit une épigramme, soit une inscription [8] pour l'appendice de son Anthologie.

Il est inutile de dire combien cette correspondance devait être agréable et précieuse à Villoison dans sa retraite. Il n'y trouvait pas, il est vrai, de ces racontars qu'il ne dédaignait pas d'apprendre, mais ce n'était pas à Chardon de la Rochette qu'il les demandait, c'était après Lévesque d'un autre correspondant qu'il les recevait. Ce correspondant, dont je n'ai pas encore parlé, c'était sa mère. En partant pour Orléans, il l'avait laissée dans sa résidence de la rue de Bièvre. Elle était chargée, comme pendant son séjour à Venise et son voyage en Grèce, de recevoir les livres qu'on lui donnait ou qu'on lui envoyait — on lui en expédia de Leyde encore au milieu de 1793 [9] —. Mais maintenant elle n'était pas seule. Avec elle était resté Joseph, le serviteur qui avait accompagné Villoison dans le Levant. Une correspondance active devait

1. Par exemple, la description de la lampe de Théodose. Lettre du 5 vendémiaire an III.

2. Lettre du 26 ventôse an II — 20 mars 1794 —.

3. Lettres du 15 prairial et du 15 vendémiaire an III.

4. *Histoire des journaux*, par Camusat. Lettre du 5 vendémiaire an III. — *Relation du voyage du P. Robert, capucin, à Constantinople*. Lettre du 26 ventôse an II.

5. Liste de 13 ouvrages remarqués sur le catalogue de la foire de Leipzig de Pâques. Lettre du 15 prairial an III.

6. « Je n'ai pas oublié de dépouiller l'*Imperium orientale* d'Osandini. » Lettre du 26 ventôse an II.

7. Lettre du 5 vendémiaire an III.

8. Lettre du 15 prairial an III. — Lettre du 19 floréal an III. Suppl. gr., *ms*. 448 I.

9. Voir plus haut, chap. IX, p. 325.

exister entre la mère et le fils. C'est par elle et ce domestique que l'helléniste recevait des nouvelles de ses amis; c'étaient eux qui donnaient de ses nouvelles à ces derniers [1]. Mais Mme Villoison devait parler dans ses lettres de bien d'autres choses, des événements du jour, grands et petits, des personnes de son entourage et de sa connaissance.

On peut supposer, sans trop craindre de se tromper, que ce fut elle qui l'intéressa au sort d'une « respectable mère de famille », qui désirait obtenir une place de dessinateur au Jardin des Plantes. Avec sa bienveillance habituelle, il écrivit à plusieurs professeurs de cet établissement, et en particulier au « C. Jussieu [2] ». Après s'être rappelé au souvenir du célèbre naturaliste, qui pouvait bien avoir oublié son nom depuis le temps si long qu'il ne l'avait vu, il lui recommandait cette veuve, « qui réunissoit aux vertus les plus rares et à toutes les qualités du cœur et de l'esprit le talent de la peinture ». La démarche ne devait pas aboutir [3]; mais elle est une preuve nouvelle du penchant que Villoison avait à rendre service.

Quelque temps auparavant, on le trouve en correspondance avec un bibliophile émérite d'Auxerre, M. Chapet, qui s'était chargé de trouver des livres pour lui et pour M. de Chaumont, un ami commun d'Orléans. Après de longues recherches, il avait fini par les découvrir et demandait à Villoison comment il pourrait les lui expédier [4]. Mais il est question de bien d'autres choses dans la lettre de Chapet. Il parlait aussi d'un M. Morel, sur lequel le curieux helléniste lui avait demandé des renseignements, encore que ses ouvrages n'eussent intéressé et ne pussent « en aucune manière intéresser qui que ce fût des hommes

1. « J'aurois été inquiet sur votre santé, si Joseph, que je rencontre de temps en temps sur mon chemin, ne m'avoit point assuré qu'elle étoit toujours bonne. » Lettre de Chardon de la Rochette, du 15 prairial an III — 3 juin 1795 —.

2. Lettre du 23 octobre 1795. Je dois la connaissance de cette lettre à une bienveillante communication de mon confrère le Dr Hamy. — Jussieu (Antoine-Laurent de), né à Lyon en 1748, nommé directeur du Jardin du Roi, lorsque son oncle, Bernard, fut devenu aveugle.

3. Le directeur fut chargé de répondre à Villoison « qu'on ne pouvoit recevoir de peintre qu'au concours ». *Archives du Museum*. Séance du 24 brumaire an IV — 16 novembre 1795 —.

4. Lettre du 9 septembre 1795. *Ms*. 943, fol. 41.

d'aujourd'hui » et que « sa personne n'eût pu faire aucune sensation non plus, puisqu'il n'*avait* été transporté ici qu'après avoir perdu tout à fait la tête ». Mais il l'entretenait surtout de ses nombreuses trouvailles bibliographiques, dont Villoison lui avait demandé des nouvelles, trouvailles qui prouvent « qu'il ne tendait pas en vain ses lignes dans les bouquinières d'Auxerre ». On le voit, dans son exil, Villoison avait conservé sa passion pour les livres, et, malgré sa fortune diminuée, il faisait tout pour se procurer ceux qui lui étaient utiles. On trouve dans le manuscrit 931 une « liste de 120 livres achetés à Orléans [1] », malheureusement sans indication de la date de leur acquisition.

A la fin de cette même année 1795, Villoison fit à Pithiviers un voyage, et même, il semble, un séjour assez long. C'est du moins ce qu'on peut conclure d'une lettre adressée de Pithiviers à un M. de Loane, d'Orléans, et dans laquelle il lui demandait des nouvelles de ce qui était arrivé dans cette ville depuis son départ [2]. Villoison, on le voit, ne restait pas toujours renfermé à Orléans; il voyageait à l'occasion. Les personnes de sa connaissance le savaient, et on ne doit pas être trop surpris de voir une dame « d'Andrieu Castellane » l'inviter, si « un heureux hasard l'amenait *à Tournon* (?) » — elle devait s'y rendre au mois d'octobre —, à descendre chez elle [3]. Quelles relations avait-il avec cette dame, dont le nom apparaît ici pour la première et la dernière fois? Rien ne nous l'apprend. Mais ces relations devaient être assez intimes, puisqu'elle le prenait pour confident d'une mésaventure singulière qui lui était arrivée. On lui avait écrit de Bretagne que M. de C., évidemment son mari, était en liberté et se trouvait à Paris. Elle y était accourue du fond du Dauphiné; mais la personne à laquelle on l'avait adressée n'avait pu lui donner aucune nouvelle de M. de C. « Jugez, Monsieur, de

1. *Ms.* 931, fol. 32.

2. *L'Intermédiaire des chercheurs*, année 1904, p. 659-660. « A Pithiviers, mardi soir. » La mention de l'emprunt forcé nous reporte à la fin de l'année 1795.

3. *Ms.* 943, fol. 23. Lettre datée : « A Paris, le 6 septembre », et adressée : « Au citoyen Villoison, chez le cit. Dolbeau, m^d^ épicier, vis-à-vis le Département, rue Bourgogne, Orléans. » Villoison demeurait dans cette rue depuis l'année 1794. La mention d'un échange de prisonniers et de la mise en liberté de M. de C. me font croire que cette lettre a dû être écrite au mois de septembre 1795.

mon désespoir, lorsque j'appris... que c'était un quiproquo [1]. »

Quand Villoison pouvait ainsi se déplacer, il est naturel de se demander s'il vint à Paris et pourquoi il n'y rentra pas. La copie des notes de Henri de Valois, qui, d'après Chardon de la Rochette, le retenait à Orléans, était, il semble, terminée [2], et il eût pu continuer à Paris, aussi bien que dans la capitale de l'Orléanais, ses recherches historiques. Il resta néanmoins dans cette ville, peut-être parce que, comme dit Dacier [3], il pouvait s'y livrer plus en paix et sans relâche à ses travaux. Quoiqu'il en soit, l'année suivante (1796), un événement imprévu, la mort de sa mère, aurait dû l'appeler à Paris. Mme de Villoison mourut le 26 ventôse an IV — 17 mars 1796 —, non dans la rue de Bièvre, mais au n° 25 de la rue Étienne des Grès [4] — aujourd'hui la rue Cujas —. Quelle raison l'avait amenée à quitter la rue de Bièvre? Villoison put-il assister à ses derniers instants ou à ses obsèques? L'absence de documents nous met dans l'impossibilité de répondre à ces questions.

Pendant près de deux ans, la vie de Villoison est entourée de l'obscurité la plus complète. Tout ce qu'on peut dire de lui à cette époque, c'est qu'il resta à Orléans, poursuivant le jour sans se lasser ses recherches dans la Bibliothèque publique et passant sans doute ses soirées, suivant son habitude, dans la société des personnes avec lesquelles il s'était lié : M. de Chaumont, M. de Loane, Mlle de Saint-Germain, dont il parle quelque part [5]. Les entretiens devaient rouler parfois sans doute sur ses travaux, sur les études auxquelles il se livrait, sur les goûts littéraires de ses commensaux; mais on y parlait aussi de choses moins graves, des petits événements du jour, des anecdotes concernant les per-

1. Et elle ajoutait ces quelques lignes que je crois devoir citer : « La gaîté ne m'anime pas assez aujourd'hui pour vous parler de la fête que vous, M. d'Aiguevives et M. T. (?) consacrâtes à l'absence. Je sais que le sel attique y fut prodigué; mais vous m'avez traitée en Proserpine. Deviez-vous m'immoler des victimes noires ? » Je ne sais à quelle fête Mme de Castellane peut faire allusion, mais ce passage de sa lettre nous montre qu'à l'occasion Villoison ne reculait pas plus devant les distractions que devant les voyages.

2. « Vous ne me parlez point du dépouillement des notes de H. de Valois. Je présume donc que ce travail important est fini. » Lettre de Chardon de la Rochette, du 15 prairial an III.

3. *Notice historique*, p. 26.

4. Arch. de la Seine.

5. Dans une note écrite en tête de la lettre de Chapet.

sonnes. On médisait du prochain, et Villoison n'hésitait pas parfois à répéter le mal qu'on avait dit d'autrui. C'est sans doute à quelque médisance de ce genre que fait allusion une lettre signée « Antoine prêtre [1] », qui se plaignait avec une véhémente âpreté d'avoir été accusé sans raison par lui de luxe et de dépenses inutiles. Villoison se disculpa ; mais il semble bien qu'il y ait eu au moins de sa part quelque bavardage indiscret, défaut que ses amis lui ont parfois reproché : « Ne confiez à Villoison que ce que vous voudrez que tout le monde sache », écrivait en 1792 (?) à Coray Chardon de la Rochette [2], mécontent que le savant trop peu discret eût répandu le bruit qu'il était disposé à émigrer, « en cas que les émigrants devinssent victorieux ». Le moment n'était pas encore proche où Villoison devait quitter Orléans et la société, malheureusement si peu connue, au milieu de laquelle il vivait ; mais il allait sortir de l'obscurité dans laquelle depuis deux ans sa vie était enveloppée et de l'oubli où, contre son habitude, il paraissait se complaire.

*
* *

La paix de Bâle et les traités qui la suivirent, en rétablissant les relations politiques entre la France et une partie des états voisins, allaient amener aussi le rétablissement des relations intellectuelles et littéraires de ces pays avec la France. Une revue, le Magasin encyclopédique, y contribua également. Fondée en 1792 par Noël, Warens et Millin, elle avait sombré au milieu de la tourmente révolutionnaire. Mais, à peine remis en liberté après le coup d'État du 9 thermidor — il avait été enfermé à la Conciergerie pendant la Terreur —, Millin [3] songea à reconstituer sur un plan élargi le Magasin disparu. Reprenant l'œuvre commencée quarante ans auparavant par le Journal étranger, il résolut d'y faire une place aux productions littéraires et scienti-

1. *Ms.* 943, fol. 26.
2. Lettre s. d. *Lettres inédites de Coray*, p. 66, n° 28.
3. Millin de Grandmaison (Aubin-Louis), né à Paris en 1759, après s'être fait connaître d'abord par des *Mélanges de littérature étrangère* (1785-1786), s'était livré à l'étude des sciences et publia en 1790 un *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, suivi la même année d'une *Minéralogie homérique*. En 1794, il succéda à Barthélemy comme conservateur du Cabinet des Médailles.

fiques des nations voisines. Pour mener à bien cette tâche et assurer l'existence de sa revue, il lui fallait des collaborateurs et des correspondants en France et à l'étranger. Dès 1796, il en trouva, en Allemagne, dans l'érudit Böttiger[1], directeur du Gymnase de Weimar, un aussi habile que dévoué.

C'était l'époque de la première Campagne d'Italie, qu'allait terminer si glorieusement le traité de Campo-Formio. Ces grands événements avaient rappelé l'attention de l'Europe sur les choses de France. On se demandait ce qu'étaient devenus tant d'hommes illustres autrefois, et dont on ne savait plus rien. Tel était Villoison. Arrivé seulement en 1791 à Weimar, Böttiger n'avait pas connu personnellement l'helléniste français; mais il avait dû entendre parler de lui bien des fois par les écrivains et les savants dans la société desquels l'hôte de Charles-Auguste avait vécu. On ne doit pas être surpris non plus qu'avec sa curiosité naturelle il ait demandé à Millin des nouvelles d'un érudit dont il appréciait si haut les travaux.

Que fait M. Villoison? écrivait-il le 6 mai 1797[2]; il a fait un long séjour à Weimar, et nous nous intéressons un peu à un homme, qui, quels préjugés qu'il ait en fait de politique, a rendu des services considérables à la république des lettres par la publication des scholiastes d'Homère copiés à Venise.

Le mois suivant[3], Millin répondait à Böttiger en ces mots qui l'honorent et témoignent en quelle haute estime il tenait l'éditeur de Longus et de l'Iliade :

M. de Villoison est à Orléans très tranquille depuis plus de deux années[4]. Je ne sais pas de quels torts vous parlez. Je ne connois pas *Villoison le politique;* mais je connois *Villoison le grand helléniste*, et c'est de celui-là seul qu'il nous convient de nous occuper. Rien ne peut lui ravir à mes yeux la grande portion d'estime qui lui est due. Il a été à Orléans dans le dessein de dépouiller la belle bibliothèque du célèbre Henri de Valois[5], laissée par lui à cette ville et

1. Böttiger (Karl August), né à Reichenbach (Saxe) en 1766, nommé directeur du Gymnase de Weimar en 1791, devint en 1804 directeur de l'École des pages à Dresde.

2. Bibl. de Dresde. *Briefe an Böttiger*, t. 131, n° 2.

3. Le 9 juin. *Briefe an Böttiger*, t. 131, n° 3.

4. Il aurait fallu dire « plus de quatre années ».

5. Villoison, on le sait, n'était pas plus allé à Orléans « pour dépouiller la bibliothèque de Valois » que pour y travailler à l'histoire de la langue grecque.

dont les livres grecs sont remplis de notes de sa main. Il y a aussi des manuscrits. M. de Villoison a été dans cette ville pour y travailler à l'histoire de la langue grecque, dont il s'occupe depuis plusieurs années. Cet ouvrage sera bien différent de celui de Harles [1], qui, à l'exception du discours préliminaire, donne une histoire de ceux qui ont écrit en grec, plutôt que de la langue elle-même. Cet ouvrage sera sûrement très savant, et on doit beaucoup désirer de le voir achever.

Ce n'était pas seulement Böttiger qui s'informait de ce que faisait Villoison; d'autres savants d'Allemagne et habitant d'autres villes que Weimar se demandaient aussi ce qu'était devenu le grand helléniste, qui depuis près de dix ans n'avait rien publié; parmi eux était Heyne. A l'espèce d'hostilité dont Villoison avait eu à se plaindre de la part du célèbre érudit, avait succédé un rapprochement complet; une correspondance suivie, mais malheureusement perdue, s'était engagée entre les deux savants. Dans une des dernières lettres écrites par Villoison à Wyttenbach avant la Révolution [2], il est question d'un renseignement qu'il avait reçu de Heyne sur la bibliothèque de l'Escurial. Mais depuis les troubles politiques, tout rapport avait cessé entre les deux érudits. Ils ne s'étaient pas oubliés cependant, et, quand l'occasion s'en présenta, Heyne chercha à avoir des nouvelles de Villoison. Il en demanda, il semble, à Le Chevalier [3]. L'ancien compagnon de Choiseul-Gouffier dans son voyage en Orient avait émigré ou plutôt s'était exilé volontairement dès les premiers temps de la Révolution; il avait parcouru l'Allemagne, l'Angleterre et presque toute l'Europe septentrionale; il avait visité Gœttingue et s'était lié avec Heyne, avec lequel il était resté en correspondance. Rentré en France en 1796, Le Chevalier avait été chargé de porter au gouvernement espagnol le nouveau système des poids et mesures [4]. Au retour, il s'arrêta à Orléans. Il

1. Il s'agit de l'*Introductio ad historiam linguae graecae*, ouvrage, en effet, qui n'a aucun rapport avec celui que projetait Villoison. Harles, nous l'avons vu, était avant 1790 en correspondance avec l'helléniste français.

2. Le 28 mars 1788. *Ms. lat.* 168, fol. 77. Heyne tenait le renseignement de Tychsen.

3. Le Chevalier (Jean-Baptiste), né à Trelly, près Coutances, en 1752, successivement professeur aux collèges du Plessis, d'Harcourt et de Navarre, avait suivi, comme on l'a vu, Choiseul-Gouffier dans le Levant. Cf. Ch. Joret, *Un helléniste voyageur normand, J.-B. Le Chevalier, d'après sa correspondance avec Böttiger*. Caen-Paris, 1903, in-8°.

4. *Un voyageur-helléniste normand, J.-B. Le Chevalier*, p. 11-19.

connaissait Villoison, encore que je n'aie pas trouvé de traces de leurs relations avant cette époque; ils paraissent même avoir été liés assez étroitement, et il en avait parlé à Heyne, comme ce dernier l'en avait entretenu. Un fragment de lettre, écrite évidemment au philologue dans le courant de 1798, et égarée dans la correspondance de Böttiger, en fournit la preuve [1] :

L'ami Villoison est toujours enseveli dans la bibliothèque d'Orléans. Je l'y ai vu dernièrement en revenant d'Espagne et ne l'ai point trouvé changé. Il commence son grand ouvrage; mais je doute qu'il paraisse de longtemps. Il est difficile de parler des Grecs sans parler politique, et le temps des révolutions n'est pas le plus propice pour ce langage.

Le « grand ouvrage » de Villoison ne devait pas paraître du tout. Songeait-il alors à l'écrire, cela est douteux, mais on le croyait, il semble, dans le cercle de ses amis. Le passage d'une lettre dont il sera question dans un instant permet du moins de le supposer. Villoison ne demanda pas seulement, durant son séjour à Orléans, les renseignements dont il avait besoin à Coray, à Lévesque et à Chardon de la Rochette. Il s'adressa aussi à l'occasion à des amis ou à des confrères avec lesquels il ne correspondait pas d'ordinaire. Un billet égaré au milieu de ses lettres à Wolf et à Reiz nous le montre priant le géographe Barbié du Bocage [2] de lui envoyer le plus tôt possible la copie de l'article du voyage de Fourmont qui concerne les bibliothèques de Stiris en Phocide, s'il y a été, et du Megaspileon — μέγα σπήλαιον —. Ce billet [3] n'est pas daté, mais le titre de citoyen qu'il donne à Barbié du Bocage nous montre qu'il fut écrit pendant la Révolution et probablement durant l'exil d'Orléans.

A la fin de l'année 1797 ou au commencement de 1798, il écrivit aussi à un autre savant, l'orientaliste de Guignes, dont il était le confrère à l'Académie depuis près de vingt-six ans, pour lui demander un renseignement d'une nature toute différente. Il s'agissait des caractères qui avaient été employés

1. « Aus einem Briefe von Lechevalier an Heyné ». *Briefe an Böttiger*, t. 26, n° 19.

2. Barbié du Bocage (Jean-Denis), né à Paris en 1760, attaché en 1785 au Cabinet des Médailles, dressa l'atlas du Voyage du jeune Anacharsis et fut, en 1792, nommé conservateur à la Bibliothèque nationale.

3. Bibl. royale de Berlin. Le copiste de cette lettre ne m'a donné ni le folio où elle se trouve ni la cote du manuscrit.

pour l'impression de la Bible polyglotte de Lejai [1]. De Guignes lui répondit aussitôt par une lettre affectueuse [2].

Je vous suis très sensiblement obligé de ce que dans des tems si nébuleux vous voulez bien songer à moy; je vous en remercie ainsy que Mme Deguignes et ma fille. Nous nous portons tous bien; pour moy, j'ai beaucoup de peine à marcher.

Et, après quelques mots sur les caractères employés pour l'impression de la Bible de Lejai, il ajoutait :

Je vous félicite de votre séjour à Orléans et de vos occupations. Je ne crois pas qu'à présent il soit possible de faire imprimer la moindre chose en littérature. Vous vous amusés et vous ne vous occupés point du reste. Vous me parlés de M. Anquetil [3]; je crois qu'il se porte bien, car je ne le vois pas si souvent. Il a trouvé chez moy M. de Tersan [4], qui luy a déplu, ce qui en est la cause. Du reste je n'entends parler d'aucun de nos confrères.

Villoison ne songeait pas pour le moment, comme paraissait le croire de Guignes, à « faire imprimer la moindre chose » ; il ne pensait même pas à composer quoi que ce fût ; il continua à « s'amuser », c'est-à-dire à recueillir des documents pour cet ouvrage qu'il ne devait pas écrire ou dont il n'écrivit que des fragments, comme nous le montre une lettre écrite trois mois après à Morelli.

Depuis cinq ans il n'avait pas reçu de nouvelles de ce correspondant si aimé. Mais, après le rétablissement de la paix, Morelli s'empressa de lui écrire et de lui envoyer, cadeau qui dut lui être bien agréable, les fragments de Dion Cassius qu'il venait de publier. Villoison le remercia aussitôt avec cette effusion de sentiments qui lui était propre et en l'entretenant, suivant son habitude, de ses travaux [5].

1. Excudebat Ant. Vitré. Lutetiae Parisiorum, 1645, 10 vol. in-fol.

2. Lettre du 26 janvier 1798. *Ms.* 943, fol. 39. Cette lettre est adressée rue de Bourgogne, où Villoison, on le voit, continuait de demeurer.

3. Il m'est difficile de dire s'il s'agit de l'historien Anquetil (Louis-Pierre), né à Paris en 1723, ou de son frère l'orientaliste Anquetil-Duperron (Abraham-Hyacinthe), né en 1731.

4. Campion de Tersan (Charles-Philippe, abbé), né à Marseille en 1736, numismate et collectionneur célèbre.

5. Lettre du 18 avril 1798. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

Je ne saurois trouver de termes pour vous exprimer le vif plaisir que votre lettre m'a causé. Il n'y a point de jour, cher ami, que je n'aye pensé à vous avec la plus vive reconnoissance ainsi qu'aux vertueux et obligeans Mrs Coleti. Je vous prie de vouloir bien les en assurer, et de les embrasser de ma part. Une de mes plus grandes privations, c'est de ne pouvoir pas avoir de vos nouvelles et de celles de mes amis de Venise aussi souvent que je le désirerois. J'espère qu'ils me rendront la justice de croire que je prends le plus grand intérêt à tout ce qui les regarde et que dans les Nouvelles étrangères, c'étoit l'article de Venise que je dévorois avec le plus d'avidité et que j'ai partagé toutes les différentes situations où vous vous êtes trouvé successivement.

Et il continuait en le remerciant du « beau présent » qu'il venait de lui faire. Il avait écrit, ajoutait-il, à ses domestiques [1], qu'il avait laissés rue de Bièvre, de lui faire passer cet ouvrage « d'autant plus précieux qu'il sort de la plume d'un savant tel que vous et d'un ami aussi cher ». Puis arrivant à lui-même :

La Bibliothèque d'Orléans... me retient encore dans cette ville. J'y passe depuis le matin jusqu'à la chute du jour... et j'y suis, disait-il comme dans sa lettre du mois de mai 1793, uniquement et exclusivement occupé de mon grand ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne... qui... m'oblige à lire la plume à la main tous les auteurs grecs et latins.

Et il énumérait avec sa complaisance coutumière quelques-uns des ouvrages qu'il venait de lire ou allait lire, *Jus orientale* de Bonefidius, *Jus graeco-romanum* de Leunclavius, Νεαραὶ ou *Nouvelles* des Empereurs grecs. Ainsi, on le voit, Villoison en était toujours au travail d'élaboration et non à la composition, encore moins à l'impression de son ouvrage.

*
* *

Peu de temps avant que Morelli envoyât à Villoison ses fragments de Dion Cassius, celui-ci avait reçu d'un autre correspondant — et l'un des plus anciens —, Sainte-Croix, un mémoire, présent qui dut lui être singulièrement agréable comme venant

1. Jusqu'ici il n'a été question que de Joseph. Il est surprenant, surtout après la mort de sa mère, que Villoison ait eu d'autres domestiques à Paris. En tout cas, que Villoison ait eu plusieurs ou un seul domestique dans cette ville, il y avait un appartement; il avait aussi, quelque modeste qu'elle fût, une installation à Orléans. Dans ces conditions, il semble impossible qu'il ait été aussi « ruiné » qu'il l'écrira désormais.

d'une main chère, et à cause du sujet qui y était traité. En 1795, Wolf, qui, l'année précédente, avait donné une Iliade, première partie d'une édition complète des poèmes homériques [1], publia un livre, Les Prolégomènes d'Homère [2], appelé à un grand retentissement en Allemagne et hors d'Allemagne. Maintenant il ne s'agissait pas de l'établissement du texte, de la discussion des variantes ou des leçons diverses qu'on y rencontre; c'était l'origine et la composition même de ces épopées que le philologue allemand soumettait à une critique pénétrante et sévère. A l'époque à laquelle on fait remonter ces poèmes, l'écriture — les témoignages les plus incontestables le prouvent d'après Wolf; ceux qui paraissent dire le contraire sont pour lui sans valeur — était inconnue des Grecs. Or comment un poète, si bien doué qu'il fût, aurait-il pu composer de mémoire et retenir des épopées d'une étendue aussi considérable que l'Iliade ou l'Odyssée. Ces poèmes aussi ne sont pas l'œuvre d'un seul homme. Les différents récits ou chants qui les forment ont été inventés par des aèdes indépendants les uns des autres. Ces récits conservés dans la mémoire fidèle des rhapsodes, répétés par eux, ont été plus tard réunis, et leur ensemble a formé l'Iliade et l'Odyssée actuelles. Telles sont les idées originales et hardies de Wolf; on comprend combien elles durent troubler dans leur admiration les humanistes élevés dans le culte d'Homère.

Un an et demi après la publication des Prolégomènes, le diplomate érudit Caillard [3], qui, durant ses missions en Allemagne, avait fait de la langue et de la littérature d'outre-Rhin une étude approfondie, donna dans le Magasin encyclopédique [4] une analyse fidèle et habilement faite des Prolégomènes de Wolf [5]. A peine eut-il lu son article, Sainte-Croix, sans attendre qu'il eût

1. *Homeri et Homeridarum opera et reliquiae.... Recensuit* Frid. Aug. Wolfius. Pars I, Ilias. Halis Saxonum, 1794, 2 vol. in-8°.

2. *Prolegomena ad Homerum sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi. Scripsit* Frid. Aug. Wolfius. Vol. I. Halis Saxonum, 1795.

3. Caillard (Antoine-Bernard), né à Aignay (Côte-d'Or) en 1737, successivement secrétaire de légation à Parme, Cassel et Copenhague, puis chargé d'affaires dans cette dernière ville et à Saint-Pétersbourg, ministre plénipotentiaire, en 1792, à Ratisbonne et, en 1795, à Berlin, avait été à son retour nommé garde des Archives des Relations extérieures.

4. IIIe année (1797), t. III, p. 202-222.

5. Ou plutôt de la première des six époques entre lesquelles le philologue allemand partage l'histoire du texte homérique.

vu le livre même de Wolf, envoya au Magasin une « réfutation » de ce qu'il appelait un « Paradoxe sur Homère [1] ». La théorie de Wolf reposait sur la prétendue ignorance de l'écriture où auraient été les Grecs aux temps homériques. Sainte-Croix s'efforçait de montrer que les témoignages qui prouveraient cette ignorance n'ont pas la valeur que leur attribuait Wolf, qu'au contraire les témoignages favorables à la connaissance de l'écriture, qui pour le philologue allemand auraient été sans force, avaient une valeur incontestable.

Dès qu'il eut paru, Sainte-Croix adressa son article à Villoison, souvenir qui causa une vraie joie à l'helléniste, resté, il semble, depuis son arrivée à Orléans, sans relations avec cet ancien ami. On le voit à la lettre qu'il lui écrivit aussitôt, et qui est trop curieuse pour que je ne la reproduise pas presque en entier [2].

J'ai reçu avec la plus vive reconnoissance le beau présent que vous avez eu la bonté de me faire, et je suis très sensible à l'attention si flatteuse et si obligeante que vous avez bien voulu avoir de me faire jouir d'un ouvrage aussi solide et aussi judicieux. Homère a trouvé en vous... un défenseur digne de lui. Votre dissertation est un chef-d'œuvre de critique, d'érudition et de vrai goût. M. Wolf est un savant du premier mérite, mais il est atteint de la maladie du siècle, de la fureur d'innover. Cependant, comme il est presque impossible de trouver maintenant une erreur nouvelle, il n'a fait que ressusciter celle de l'abbé d'Aubignac, et il a eu soin de l'appuyer avec toutes les ressources que lui fournit sa vaste érudition. Quelques-unes des remarques des anciens critiques, dont j'ai publié des morceaux dans les Prolégomènes de mon Homère, auront pu lui fournir des armes. Avec de la lecture et de l'esprit on peut venir à bout de tout prouver et d'ébranler les vérités les plus incontestables.

Et, après lui avoir demandé, si le livre de Wolf était en latin, de vouloir bien le lui acheter et de le donner à son domestique Joseph, qui lui en remettrait immédiatement le prix, il continuait :

J'aurois désiré que vous eussiez donné en entier l'article de la troisième *Réflexion critique sur quelques passages de Longin* où Boileau expose et réfute l'opinion de Perrault ou plutôt celle de l'abbé d'Au-

1. *Réfutation d'un paradoxe sur Homère.* IIIe année (1797-1798), t. V, p. 66-79 et 191-209.
2. Bibl. nat., *Nouv. acq. fr. Ms.* 501, fol 139.

bignac, qui est développée plus au long dans l'ouvrage de l'abbé Terrasson [1] sur Homère. Un savant Napolitain, dont la tête sulfureuse est un volcan, qui peut quelquefois *ex fumo dare lucem*, Mr Ciro Saverio Minervini [2], avec lequel j'étois en correspondance jusqu'au moment où je me suis prescrit la règle de n'écrire à qui que ce soit, M. Minervini, dis-je, a été bien plus loin. Il prépare un ouvrage pour prouver qu'il ne faut pas lire l'Iliade d'Homère Ἰλιάς Ὁμήρου, mais l'Homère de l'Iliade, Ὅμηρος Ἰλιάδος, et il entend par ὅμηρος, *connexio*, mot dérivé selon lui, d'ὁμοῦ, *simul*, et d'εἴρω, *connecto* [3].

Villoison oubliait qu'en indiquant dans son édition de l'Iliade tant de vers douteux ou interpolés, il avait ébranlé lui-même la croyance en un auteur unique du poème. On est surpris dès lors qu'il ait pris aussi ouvertement parti pour Sainte-Croix et contre Wolf. Mais cela importe peu. Ce qu'il faut remarquer seulement, c'est le changement qui se fait maintenant dans sa manière d'agir et de penser. Rompant le silence qu'il gardait depuis dix ans, il reprend la plume et, affrontant la publicité qu'il fuyait naguère, il collabore au Magasin encyclopédique. En connaissait-il le directeur? Cela n'est pas invraisemblable. Mais il n'avait dû avoir que peu de rapports avec lui. Plus jeune que Villoison de neuf ans, Millin avait fait ses débuts à l'époque où l'helléniste était en Grèce, et son *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France* n'avait pas dû attirer l'attention de l'éditeur de l'Iliade plus que ses *Mélanges de littérature étrangère*. Villoison ne dut guère remarquer davantage les

1. Il s'agit évidemment de la *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, Paris, 1715, 2 vol. in-12, ouvrage qui n'a aucune espèce de rapport avec celui de Wolf, et qui n'est qu'un exposé des « règles d'une poétique », telle qu'on la concevait au commencement du XVIIIe siècle. — Terrasson (Jean), né à Lyon en 1670, mort en 1750, prit parti, dans la querelle des anciens et des modernes, pour ces derniers.

2. Minervini (Ciro Saverio), né en 1734 à Mogetta (Pouille), mort à Naples en 1805; auteur *Dell' origine e corso del fiume Meandro* (1768), a laissé un certain nombre d'ouvrages inédits; c'est probablement à l'un d'eux que Villoison fait allusion.

3. « J'ai publié un livre de la Métaphrase d'Homère à la fin de mon *Apollonii Lexicon*, ajoutait-il, et j'ai exprimé, comme vous, Monsieur, le désir de la voir paroître en entier, ce qui seroit fort utile aux commençans pour leur apprendre la différence de la langue poétique d'avec la prosaïque. Cette Métaphrase est bien mieux faite que celle de Virgile de la Rue et serviroit à fixer le sens dans beaucoup d'endroits. Un certain Démosthène, cité par Eustathe, auteur fort ancien, en avoit composé une élégante. »

premiers essais archéologiques du publiciste, si faibles d'ailleurs. Millin n'arriva à la notoriété qu'après être devenu directeur du Magasin encyclopédique en 1795 ; mais à cette époque, Villoison vivait, on le sait, dans le plus grand isolement. Ce ne sont pas aussi les relations qu'il aurait eues avec Millin qui l'amenèrent à écrire dans le Magasin encyclopédique. C'est par l'intermédiaire et comme sous les auspices de Chardon de la Rochette qu'il entra à la célèbre revue.

Chardon était en rapport avec Millin ; en 1796 il lui avait envoyé pour le Magasin un article de Mercier de Saint-Léger sur vingt-quatre lettres de Peiresc [1], communiquées par Fauris de Saint-Vincens à ce bibliographe célèbre. Les relations de Chardon de la Rochette avec Villoison, encore qu'on ne les puisse suivre depuis le milieu de l'année 1795, n'avaient peut-être jamais été interrompues ; en tout cas, elles existaient ou avaient été reprises à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, et les premiers articles que le Magasin encyclopédique publia de Villoison furent des lettres adressées à cet ami fidèle. Dans la première [2], il proposait une correction à un passage d'une des odes philosophiques de Synésius. Il consultait dans la seconde [3] Chardon sur une explication du vers d'Horace : « *Difficile est proprie communia dicere* », proposée, après l'abbé Galiani, par le diplomate érudit Caillard dans un numéro précédent du Magasin [4]. Dans la troisième [5] enfin, il parle de « quelques usages de l'antiquité », — il s'agit de l'amour des Grecs pour les spectacles comiques des bouffons et des parasites, d'après saint Jean Chrysostome — et, chemin faisant, il restitue un passage corrompu du célèbre écrivain.

Écrits d'une plume alerte et non sans agrément, les articles de Villoison ne pouvaient pas manquer d'être remarqués. La collaboration au *Voyage en Troade* de Le Chevalier contribua aussi, à quelque temps de là, à rappeler l'attention sur lui. Quand l'ancien compagnon de Choiseul-Gouffier dans le Levant entreprit de donner une seconde édition du *Tableau de la plaine*

1. 2e année (1796), t. IV, p. 246.
2. 3e année (1797-1798), t. V, p. 428-431.
3. Datée du 26 floréal an VI. — 4e année (1798), t. I, p. 589. La courte lettre de Villoison était suivie d'une longue discussion de Chardon.
4. Dans une lettre signée C... (Caillard).
5. 4e année (1798), t. IV, p. 187.

de Troie [1], qui avait fondé sa réputation, il résolut de joindre à ce « mémoire », agrandi et transformé, quelques inscriptions trouvées dans la région qu'il avait explorée. Mais ces inscriptions étaient si « défigurées et corrompues » qu'il craignit de les avoir mal lues. Il demanda aussi à la Porte du Theil et à d'Ansse de Villoison « de lui aider à les éclaircir [2] ». Du Theil, « surchargé d'ouvrage, avoua qu'il ne pouvait pour le moment y donner son attention » et se borna à communiquer à Le Chevalier « son opinion sur chacune d'elles [3] ».

Mais Villoison, au contraire, lui promit son concours entier, et, le 28 pluviôse an VII — 17 février 1799 —, Le Chevalier envoya à l'helléniste la copie de ces inscriptions mutilées et, après lui avoir dit dans quels lieux il les avait découvertes, il ajoutait [4] : « Si je ne craignois pas d'abuser de vos bontés, je vous prierois de corriger les fautes que j'ai pu commettre en les copiant et de restaurer, sinon les mots, au moins les lettres qui manquent. » Cet appel ne fut pas fait en vain. Villoison suppléa et restitua les lettres détruites ou mal lues — elles sont dans la reproduction de Le Chevalier imprimées en majuscules —, et il lui renvoya les inscriptions accompagnées d'une traduction latine et de quelques remarques [5].

Mais Villoison ne se borna pas là. Il offrit à Le Chevalier — celui-ci ne pouvait manquer d'accepter avec empressement et reconnaissance — de lui envoyer une « Notice » détaillée de la Troade « au temps du Bas-Empire [6] ». Elle devait compléter heureusement ce que le voyageur avait dit de cette contrée d'après Strabon et d'autres auteurs anciens. [7] « Jamais le savoir ne vint plus à propos au secours de l'amitié », remarque Le Chevalier. On

1. Publié dans les *Transactions* de la Société royale d'Édinbourg, devant laquelle Le Chevalier avait lu son mémoire. 1791, in-4°, 92 pages.

2. *Voyage dans la Troade ou tableau de la plaine de Troie dans son état actuel*, 2e édition. Paris, an VII, in-8°, p. 255.

3. Post-scriptum de la lettre de Le Chevalier à Villoison du 28 pluviôse an VII. *Ms.* 943, fol. 18 *b*.

4. Même lettre. *Ms.* 943, fol. 18 *a*.

5. *Voyage dans la Troade*, 2e édition, p. 255 à 264.

6. *Voyage dans la Troade*, 2e éd., 1e partie, p. 90 à 125. — 3e édition. Paris, 1802, in-8°, t. II, p. 103 à 150.

7. *Voyage dans la Troade*, 2e édition, seconde partie, chap. II et III, p. 78 à 90. — 3e édition, troisième partie, chap. II et III, t. II, p. 86 à 103.

pourrait ajouter que jamais question ne fut traitée avec plus de savoir ; mais, si l'érudition abonde dans cette « Notice » de quarante-sept pages, l'art de la composition y fait défaut ; ce sont des notes sur la Troade, bien plus qu'un tableau historique de cette province, durant les premiers siècles de notre ère, que Villoison donna à son ami.

Quoi qu'il en soit, avec cette Notice et les trois lettres à Chardon de la Rochette, Villoison faisait sa rentrée dans la carrière littéraire. Sa rentrée à Paris devait suivre de près. Il se proposait depuis longtemps déjà d'y revenir ; il n'attendait seulement pour le faire que « les temps nébuleux », dont parlait de Guignes, se fussent éclaircis. Il y était venu, il semble, à plusieurs reprises ; il parle du moins quelque part d'un dernier voyage qu'il y fit au commencement de janvier [1]. « On dit que le duc d'Ossuna, écrivait Le Chevalier dans sa lettre du 28 pluviôse suivant, est parti d'Espagne en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, il ne serait pas étonnant que son voyage n'eut pour but un peu de pacification *continentale ;* que Dieu l'amène et vous rende le plus tôt possible à vos amis de la capitale ! » La « pacification continentale » dont parle Le Chevalier n'eut pas lieu de sitôt, mais la pacification intérieure parut assez complète à Villoison pour qu'il revînt à Paris. Quelques semaines plus tard, il était réinstallé dans la rue de Bièvre, non au n° 4 toutefois, mais au n° 22, où il devait rester jusqu'à sa mort.

1. Livres achetés à mon dernier voyage à Paris le 1er janvier 1799. *Ms.* 931, fol. 28-30.

CHAPITRE XII

VILLOISON PROFESSEUR ET PUBLICISTE. ANCIENNES RELATIONS ET RELATIONS NOUVELLES (1799-1802).

Rentrée à Paris de Villoison demi-ruiné. Cours de littérature grecque projeté. Démarches faites à ce sujet. Langlès. Annonce du cours dans le Magasin encyclopédique. Lettre de Villoison à Hennin. Explication de Pindare. Auditoire d'élite, mais peu nombreux. Transformation du cours de grec ancien en cours de grec moderne. Mme de Staël. Lucien Bonaparte. Arnault. Cours de grec moderne annexé à l'École des Langues orientales. — Notes et extraits rapportés d'Orléans par Villoison. Notes de Henri de Valois communiquées à Weiske, à Bast et à Boissonade. Continuation, puis abandon des recherches historiques de Villoison. Anciennes et nouvelles relations. Gail. Bast. Boissonade. Correspondance avec Millin. L'introduction à l'étude des pierres gravées de ce dernier. Lettre de remerciement de Villoison. Les Monuments antiques. Nouvelles lettres de Villoison. Collaboration au Magasin encyclopédique. La Henriade de Malmignati. Inscription grecque d'Égypte. Bévue d'Othon Reiz. Inscriptions grecques en forme de dialogues. Lettre à Lécluse sur la prononciation grecque. — Mort de Fauris de Saint-Vincens. Son éloge par Millin. Notice de Fauris des Noyers sur son père envoyée à Villoison. Lettre de remerciement de celui-ci. Médaille de Vélie. Explication inexacte de Saint-Vincens. Rectification de Villoison. Double lettre à Fauris. Mémoire de Fauris sur l'Inscription de Glaucias. Restitution et traduction de Villoison. Lettre de Sainte-Croix à Fauris. Lettres de Fauris et de Villoison. Inscription de la maison de Peiresc publiée par Fauris. Fautes de transcription relevées par Villoison et Sainte-Croix. Longue correspondance à ce sujet. Lettre de Sainte-Croix à Fauris. Mécontentement de Villoison. Projet de Chardon de la Rochette de publier cette inscription. Corrections de Villoison acceptées par Fauris dans une nouvelle édition. Dernière lettre de Villoison à Fauris. Correspondance avec Calvet. — Lettres de Villoison à Wyttenbach et de Wyttenbach à Villoison. Reprise des relations avec Oberlin. Le « Patois messin ». Remerciements de Villoison. Réédition du Tacite d'Ernesti par Oberlin et Annales de la vie de Gutenberg envoyées à Villoison. Remerciements. Lettre à Schweighæuser. Winckler. Paul-Louis Courier. Intérêt que lui porte Villoison. Son départ pour Strasbourg. Lettre de recommandation à Oberlin. Arrivée du jeune Oberlin à Paris. Plaisir que trouve Villoison à le voir. Cas qu'il en fait. Nouvel éloge de l'édition de

Tacite. Compliments et conseils à Courier. Son étude du grec continuée. Son compte rendu de l'Athénée de Schweighæuser. — Nouveaux efforts de Villoison pour améliorer sa situation. Indemnité accordée par Chaptal. Place de conservateur de la Bibliothèque des Quatre-nations sollicitée du premier consul. Place d'inspecteur ou chaire de grec demandées au ministre. Villoison nommé membre de l'Institut.

Le retour de Villoison à Paris, après les six années de son exil volontaire à Orléans, inaugure dans sa vie une ère nouvelle. C'était pour l'honneur seul qu'il avait autrefois publié des textes inconnus ou difficiles ; c'est en vue du gain maintenant qu'il va se faire professeur. Les rentes [1] qui composaient la plus grande partie de sa fortune lui avaient été remboursées en assignats [2] ; il revenait à demi ruiné ; il lui fallait se créer des ressources pour vivre ; il résolut de les demander aux connaissances qu'il avait acquises, comme il le dit, pour sa satisfaction personnelle. Depuis 1796, l'École des Langues orientales vivantes était installée dans les bâtiments de la Bibliothèque nationale. Millin, conservateur du Cabinet des Médailles, y faisait un « cours d'antiquités ». Villoison songea à y faire un cours privé et payant de littérature grecque ancienne et moderne — il avait essayé en vain de le donner au Lycée [3] —. A cet effet, il s'adressa à Langlès [4], directeur de l'École des Langues orientales. Il le connaissait depuis longtemps. En 1787, il avait écrit une « Notice » sur « un ouvrage curieux » de cet orientaliste [5], la traduction des Instituts politiques et militaires de Tamerlan. Il lui écrivit, alla le voir et, par surcroît, fit agir auprès de lui ses amis Clavier et Chardon

1. Une quittance égarée aux Archives du port de Brest nous fait connaître la nature d'une de ces rentes montant à 125 livres, et qui avait été constituée à son profit par contrat passé chez Me Duléon, notaire au Châtelet, le 11 juillet 1779.

2. Lettre à Wyttenbach du 13 juillet 1800, citée plus loin. — Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 18.

3. Lettre à Millin, s. d. Bibl. nat., *Nouv. acq. fr.*, *ms.* 1093, fol. 136.

4. Langlès (Louis-Mathieu), né à Péronne en 1763, se fit connaître, dès 1787, par une traduction des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan* et la publication de l'*Alphabet tatar-mandchou*, ouvrages que suivirent, en 1790, des *Fables et contes indiens* ; en 1796, la traduction du *Voyage de Thunberg au Japon*, etc.

5. Lettre à Fauris de Saint-Vincens, du 30 octobre 1787. Voir plus haut, p. 310. — Cette notice est probablement, quoique le fait paraisse surprenant, celle qui a été publiée sous la signature : « Extrait de M. de Guignes », dans le Journal des Savants, septembre 1787, p. 585-589.

de la Rochette, ainsi que Millin[1]. Langlès se montra favorable. L'autorisation que demandait Villoison lui fut accordée, et Millin mit à sa disposition la salle où il enseignait en hiver[2]. Villoison lui demanda alors un autre service, celui de faire connaître dans le Magasin encyclopédique la raison et l'objet du cours qu'il allait ouvrir[3]. Il lui en envoya le programme, en le priant d'y joindre quelques mots de recommandation[4].

Après avoir, dans cette note[5], rappelé son titre d'ancien membre de l'Académie des Inscriptions, les douze Académies étrangères dont il faisait partie, ses travaux littéraires, son aisance et sa richesse d'autrefois, et sa ruine présente, il continuait ainsi :

D'Ansse de Villoison se glorifiant maintenant d'une honorable pauvreté, après avoir longtemps lutté contre la mauvaise fortune, sans se plaindre ni murmurer, se trouve réduit à tirer parti des connaissances qu'il ne cultivait auparavant que pour son plaisir et qu'il a tâché d'acquérir dans les langues grecques ancienne et moderne par un travail opiniâtre de quarante ans, par ses voyages en Allemagne et en Italie et par un séjour de trois ans dans la Grèce... Il ne veut ni solliciter, ni accepter aucune place qui l'empêche de se livrer à sa passion dominante, l'amour de la littérature grecque (qu'il préfère à la vie) et l'obligation de renoncer à sa bibliothèque (l'unique bien qui lui reste) et d'abandonner un ouvrage *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous les rapports*, dont il s'occupe exclusivement depuis quinze ans. En conséquence, incapable d'être à charge à ses amis et désirant, au contraire, être utile à ses concitoyens, il offre de donner un cours de langue et de littérature grecque ancienne et moderne.

Et, après quelques indications sur le sujet de ce cours, le prix auquel il était fixé — 24 francs par mois —, le lieu où il fallait s'inscrire[6], l'endroit ainsi que l'heure où il devait se faire, la note ajoutait sans craindre de tomber dans la réclame vulgaire :

1. Lettre à Millin, s. d., mais évidemment de la fin de juillet 1799. Bibl. nat., *Ms. fr.* 24701, fol. 162.
2. *Briefe an Böttiger*, vol. 131, n° 98.
3. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 160.
4. « Vous pourriez, disait-il en post-scriptum, faire observer qu'en Angleterre une pareille souscription seroit bientôt remplie, que la France sera jalouse de rivaliser avec la fière Albion, etc. »
5. *Magasin encyclopédique*, V^e^ année (1799), t. III, p. 122.
6. 22, rue de Bièvre, c'est-à-dire au domicile de Villoison.

Nous connaissons plusieurs hommes de lettres, même des savans distingués, qui s'empresseront de suivre le cours du C. Villoison, qui doit nécessairement offrir un grand intérêt par sa solidité et l'étendue de son érudition ; nous savons même que la plupart des hellénistes qui existent encore à Paris ont l'intention d'y être assidus. Ce cours peut ranimer l'étude des lettres grecques.

La note parut dans le mois de fructidor — août-septembre —, et le 3 Vendémiaire — 25 septembre — Villoison remerciait son ami du « zèle si obligeant [1] qu'il voulait bien mettre à faire connoître son nouvel établissement... et à assurer le succès d'une entreprise qui pourra être de quelque utilité aux amateurs de la langue grecque ». Un mois après, la veille même du jour où il fit sa première leçon, il crut devoir informer de l'ouverture de son cours son ancien protecteur Hennin, avec lequel il avait repris ses intimes relations d'autrefois [2].

Rentier et par conséquent ruiné (c'est synonyme), après avoir essuyé beaucoup de pertes et avoir lutté longtemps contre la mauvaise fortune sans me plaindre, ni murmurer, j'ai imaginé de vivre de racines grecques et de tirer parti des connoissances que je ne cultivois auparavant que pour mon amusement. Je vais donc ouvrir demain, six brumaire, lundi, à deux heures précises, et continuer tous les jours pairs à la même heure [3], un cours de langue et de littérature grecque. Je tâcherai de le rendre instructif et aussi utile pour les autres que pour moi. Il n'est pas défendu de vivre du fruit de son jardin. Je connois votre amitié si vive, dont vous m'avez donné tant de preuves ; je compte sur votre zèle et vous prie de vouloir bien indiquer, recommander mon cours à toutes vos connoissances, leur en expliquer les avantages, leur dire que c'est le vrai moyen de faire florir en France l'étude de la langue grecque trop négligée, leur expliquer combien un pareil établissement auroit été favorisé, encouragé en Angleterre par une foule de souscriptions, etc., etc. Si vous connoissez des journalistes qui puissent prôner, mettre en vogue mon établissement, je vous prie d'y avoir recours, et je vous ferois injure, si je vous en conjurois plus longuement ; vous m'aimez, vous aimez les lettres ; vous connoissez beaucoup de monde, êtes fort répandu, et pouvez contribuer par conséquent à une entreprise qui rallumera le feu sacré de l'Antiquité. Si elle ne réussit pas, je dirai comme le roi Jacques à son Parlement : « Je vous ai joué de la flutte, et vous n'avez pas voulu

1. *Ms. fr.* 24701, fol. 160.

2. Cette lettre, datée « ce dimanche matin », est du 27 octobre 1799. *Correspondance*, V, n° 65.

3. « Rue Neuve des Petits-Champs, n° XI, au coin de la rue de la Loi. »

danser. » J'explique Pindare, l'auteur le plus difficile de tous, celui dont l'intelligence exige le plus de secours, facilite le plus celle des autres auteurs, et je me flatte de le rendre aussi clair que les Fables d'Ésope. Écolier de seconde (et il y a longtemps), je l'avois déjà lu quarante fois.

Les vues de Villoison étaient peut-être bien ambitieuses, et son cours donnait à quelques-uns de ses amis des espérances plus modestes [1]. Néanmoins il eut la satisfaction d'y voir venir tout d'abord quelques auditeurs d'élite [2] : le diplomate lettré Caillard, le ministre de Suède Brinckmann, Paul-Louis Courier, « capitaine d'artillerie fort instruit », Le Page, « ancien conventionnel », Firmin Didot, Gail, « professeur au Collège de France », Millin, « un danois fort savant », Thorlacius, un grec de l'Épire, M. Alexandre, deux médecins, l'un prussien, l'autre français [3]. Il aurait, on le comprend, désiré avoir beaucoup d'élèves ; « c'eut été pour lui une planche dans le naufrage ». Malheureusement le nombre de ses auditeurs fut loin de s'accroître. « Rien ne prouve mieux l'indifférence de nos concitoyens pour la plus belle et la plus riche des langues, écrivait à ce sujet Chardon de la Rochette [4], que le petit nombre de ses auditeurs, composé en partie d'étrangers. Cependant on parcourrait en vain les plus savantes universités de l'Europe pour trouver une connaissance plus profonde, je ne dis pas d'une, mais de toutes les branches de la littérature grecque. » Rien de plus vrai ; mais peut-être aussi les leçons de Villoison ne répondirent-elles pas à l'idée qu'on s'en était faite et les aurait-on voulues plus littéraires. « Le cours de Villoison, écrivait, en janvier 1800, Millin à Böttiger [5], n'est autre chose

1. « Il devrait avoir, écrivait Millin à Böttiger, une foule d'auditeurs et de souscripteurs, mais il s'en présentera peu, tant le goût des lettres anciennes est tombé en France. Winckler vous en donnera des nouvelles. Nous comptons être de ses auditeurs assidus. » Lettre à Böttiger, s. d., mais évidemment du 27 octobre 1799. *Briefe an Böttiger*, vol. 131, nº 98.

2. Lettre à Hennin, s. d. *Correspondance*, V, nº 66.

3. Étienne Quatremère, art. *d'Ansse de Villoison*, dans la *Biographie Didot*, donne quelques autres noms : Codrika, drogman de l'ambassade ottomane, Séguier de Saint-Brisson, Hase, Jules David, Casimir Rostan, et lui-même. Mais Quatremère, qui cite évidemment de mémoire, paraît confondre le cours public de grec moderne de l'École des Langues orientales avec le cours privé de grec ancien ; il est certain que Hase ne put suivre ce dernier, puisqu'il n'était pas encore à Paris.

4. *Magasin encyclopédique*, Ve année (1799), t. V, p. 27.

5. Le 21 janvier. *Briefe an Böttiger*, vol. 131, nº 19.

que l'explication de Pindare avec d'amples commentaires philologiques. » Plusieurs de ses auditeurs s'attendaient sans doute à autre chose; ils cessèrent de venir; d'autres, comme le ministre de Suède Brinckmann, le danois Thorlacius, Paul-Louis Courier quittèrent alors Paris.

Dans ces conditions, les ressources que Villoison tirait de son cours de grec ancien ne pouvaient être considérables. Mais — par quelle influence? je l'ignore — il avait obtenu une subvention de 2.500 francs; toutefois, cette allocation n'était que provisoire, et son cours n'avait qu'une existence précaire; afin d'en assurer la durée, avoir un traitement régulier et plus élevé et obtenir le rattachement officiel de son cours à l'École des Langues orientales, il crut devoir en changer l'objet, et substituer l'enseignement du grec moderne à celui du grec ancien. Pour réussir dans son dessein, il rechercha — ce qui peut surprendre au premier abord — l'appui de Mme de Staël. Il avait peut-être connu cette femme célèbre à l'époque où, grâce à l'intervention de son mari, ambassadeur de Suède [1], il avait obtenu la faveur de dédier son édition de l'Iliade à Gustave III. Elle jouissait maintenant encore d'une influence assez grande pour qu'après son retour d'Orléans il eût cherché à se rapprocher d'elle.

Elle n'était pas alors l'ennemie irréconciliable de Bonaparte, ce qu'elle fut depuis, et le premier consul était loin d'éprouver pour elle l'aversion invincible qu'il ressentit plus tard. Elle vivait dans les meilleurs termes avec Lucien et Joseph. Villoison l'informa de l'incertitude de sa situation. Elle en parla sans doute à Lucien, ministre de l'Intérieur, de qui dépendait l'Instruction publique. Celui-ci fit appeler le savant, lui demanda des renseignements sur le cours de grec moderne qu'il se proposait de faire, et lui dit de s'adresser à Arnault. L'auteur de Marius à Minturnes et de Lucrèce s'était attaché de bonne heure à la fortune de Bonaparte, et, après le coup d'État du 18 brumaire, il fut nommé par Lucien directeur de l'Instruction publique [2]. Arnault connaissait Mme de Staël ainsi que Pougens.

Ce fils naturel du prince de Conti, ruiné par la Révolution,

1. Voir plus haut, chap. IX, p. 319.
2. Arnault (Ant.-Vinc.), *Souvenirs d'un sexagénaire*, t. IV, p. 23 et suiv.

s'était fait libraire[1] et avait pour clients les personnages les plus illustres. Malgré sa cécité — la petite vérole l'avait rendu aveugle à l'âge de 23 ans[2] —, il se livrait à des travaux érudits et, au mois de mai 1799, il fut nommé membre de l'Institut. Il y avait là bien des raisons pour que Villoison recherchât son amitié, et désormais on les trouve en étroites relations. Recommandé par Mme de Staël et par Pougens, Villoison ne pouvait être que bien accueilli par Arnault, et la double audience qu'il avait reçue du ministre et de son directeur le remplit d'espérances. Il s'empressa de faire part à Mme de Staël de ses démarches, en la priant de l'appuyer de nouveau auprès d'Arnault. « Une ligne de votre main, lui écrivait-il[3], le déterminera et m'assurera définitivement le traitement en entier de cette place qui n'est que provisoire. » Qu'arriva-t-il de ses démarches? Je l'ignore, mais il semble bien qu'elles eurent pour résultat la transformation du cours libre de littérature grecque ancienne et moderne, qu'il faisait depuis l'année précédente, en un cours de grec moderne rattaché à l'École des Langues orientales vivantes. On lit sur le programme de cette école daté du 15 frimaire an IX — 6 décembre 1800 — la mention suivante[4] :

COURS DE GREC MODERNE

Le citoyen d'Ansse de Villoison développera l'origine et les principes du grec vulgaire, dictera des dialogues pour enseigner à parler cette langue et expliquera ensuite le Γεωπονικὸν *ou Traité d'agriculture d'Agapius et l'*Ἀραβικὸν μυθολογικὸν, *contes arabes traduits en grec vulgaire.*

1. « Il exerce cette profession avec la plus grande délicatesse, probité et intelligence et a les plus nombreuses correspondances dans toute l'Europe. » Lettre de Villoison au révérend Dr Jones, de Bristol, du 8 mai 1803. British Museum, *Additional mss.*

2. *Mémoires et souvenirs de Ch. de Pougens*, Paris, 1834, in-8°, p. 68.

3. Lettre du 26 nivôse an VIII — 16 janvier 1800 —. Autographe en ma possession. Cf. *Mme de Staël et l'helléniste d'Ansse de Villoison.* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XV (1908), p. 614.) « Si, par bonté pour moi, Madame, disait-il, vous mettez dans votre lettre la cent millième partie du feu et de l'éloquence victorieuse qui brille dans vos écrits, je serai sûr du succès, et avec un demi-quart de votre talent vous me feriez *pape*, s'il vous en prenoit la fantaisie. »

4. A. Carrière, *Notice historique sur l'École spéciale des Langues orientales vivantes.* (*Mélanges orientaux*, Paris, 1883, in-8°, 2e série, t. IX, p. XIX.)

Le but que poursuivait Villoison était atteint, mais en partie seulement. Il prenait place officiellement parmi les professeurs de l'École, mais son cours conservait un caractère provisoire ; le traitement qu'il touchait n'était que la moitié de celui de ses collègues. Il y avait là une situation inférieure contre laquelle il ne cessa de protester et dont on comprend qu'il ait cherché à s'affranchir.

*
* *

Que devinrent, au milieu des démarches engagées par Villoison pour obtenir l'autorisation, puis la transformation de son cours de grec, les recherches et les travaux qu'il poursuivait depuis de si longues années? Il rapportait avec lui d'Orléans de volumineux extraits des auteurs anciens et modernes, faits en vue de son ouvrage sur l'Histoire comparée de la Grèce à ses différentes époques. Il rapportait également la copie des notes marginales de Henri de Valois. Mais, quoique Chardon de la Rochette le félicitât [1] « d'avoir rassemblé en faisceaux toutes ces lumières éparses, dont la presque totalité seroit demeurée ὑπὸ τὸν μόδιον », il n'avait jamais songé pendant son séjour à Orléans à les publier — du moins, il n'en parle nulle part dans sa correspondance — ; il n'y pensa pas davantage après son retour. Toutefois, le recollement de ces notes précieuses n'avait pas été un travail inutile. Il les communiquait « avec une rare bonté » aux savants auxquels il croyait qu'elles pouvaient être utiles. C'est ainsi qu'il envoya à Weiske les notes trouvées sur l'exemplaire de Xénophon, dont cet helléniste préparait une édition ; qu'il donna à Bast — il en sera question plus loin — les notes qui étaient relatives à Lucien, et que, encore qu'il connût « à peine de vue et de nom » le jeune Boissonade, qui allait publier les Héroïques de Philostrate, il lui envoya, sans qu'il les eût demandées, « et accompagnées de la lettre la plus aimable et la plus obligeante », les notes de Valois sur cet ouvrage [2].

Mais si Villoison ne se proposait pas de publier les annotations

1. Lettre du 5 vendémiaire an III. Voir plus haut, chap. XI, p. 355, note 1.

2. Boissonade, *Notice* (*Magasin encyclopédique*, année 1805, t. III, p. 387).

de Henri de Valois, il avait dès longtemps l'intention d'utiliser les nombreux extraits qu'il avait faits, pour écrire une Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne. En 1798, on l'a vu, le bruit courait déjà qu'il travaillait à cet ouvrage, « bien que le temps parût peu propice pour une publication de ce genre ». Ce bruit était prématuré, comme nous l'apprend la lettre de Villoison à Morelli, lettre dans laquelle il ne parle que des recherches qu'il continuait de faire en vue de cette histoire, sans songer encore à l'écrire. Après son retour à Paris, entreprit-il enfin de composer cet ouvrage tant de fois annoncé et promis ? Ceux mêmes qui y avaient cru autrefois commençaient à en douter. « Il sera impossible de rien tirer de Villoison, écrivait, le 31 mai 1800, Millin à Böttiger [1], et c'est dommage, car il a beaucoup d'inscriptions copiées par lui avec soin dans la Grèce ; mais je ne crois pas que jamais il achève le Voyage, dont la rédaction est commencée depuis quinze ans. »

Le « Voyage » auquel — Millin le croyait — aurait travaillé Villoison ne devait jamais paraître. Il en avait autrefois comme tracé le plan dans le Mémoire sur quelques inscriptions inconnues lu à l'Académie en juillet 1787 [2]. Mais il avait brusquement renoncé à l'écrire pour entreprendre cette Histoire comparée de la Grèce dans tous les temps dont il a été jusqu'ici tant de fois question. Depuis lors, il avait, en vue de cet ouvrage, fait les immenses lectures dont il aimait à se vanter. Il avait poussé ses recherches dans tous les sens, accumulé extraits sur extraits; mais de tous les matériaux qu'il avait réunis, il ne tira que la « Notice sur la Troade au temps du Bas-Empire », qu'il envoya [3], on se le rappelle, d'Orléans à Le Chevalier. Après son retour à Paris, il ne chercha pas à mettre à profit pour un autre travail son énorme amas de notes et d'extraits. Absorbé presque tout entier par son cours, sa collaboration au Magasin encyclopédique, ses relations et sa correspondance reprises et étendues, il se borna à continuer les recherches commencées et poursuivies depuis tant d'années sur la Grèce ancienne et moderne, et il finit même par les interrompre ou les abandonner — nous verrons pourquoi —. La dernière mention que j'en connaisse se

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 131, n° 19.
2. Voir plus haut, chap. IX, p. 306.
3. Voir plus haut, chap. XI, p. 382.

trouve dans la lettre au premier consul du 3 juillet 1801, dont il sera question plus loin.

Dès sa rentrée à Paris, il avait renoué ses relations avec ses amis anciens ou nouveaux. Elles n'avaient peut-être jamais été interrompues avec Chardon de la Rochette et Lévesque. Il était resté indirectement en rapport avec Mercier de Saint-Léger, Larcher et Clavier. Nous l'avons vu aussi écrire en 1798 à Sainte-Croix et à de Guignes. Il est vrai qu'il ne retrouva pas à son arrivée Belin de Ballu, qui était directeur du Prytanée militaire. Barthélemy, Bréquigny, Dupuy, d'autres encore, étaient morts pendant son absence ; mais, vers la fin de son exil d'Orléans, on le trouve en relations étroites avec Le Chevalier. Après son retour, il entra aussi en rapport avec d'autres humanistes, Gail, un de ses auditeurs, le diplomate érudit Bast et le jeune Boissonade, sur lesquels il faut m'arrêter quelques instants ; enfin il se lia étroitement avec Millin.

Quoique Gail [1] ne fût guère plus jeune que Villoison, il ne semble pas avoir eu de relations avec lui avant la Révolution. Le caractère élémentaire et la médiocrité de ses premières publications n'étaient pas faits pour attirer l'attention du célèbre helléniste ; Villoison ne semble guère avoir fait plus de cas des ouvrages que publia Gail pendant les annnées suivantes ; aussi ne dut-il pas à son retour chercher à se rapprocher du remuant professeur. Ce fut Gail qui vint à lui, en assistant à son cours. Cette circonstance devait imposer à Villoison une réserve naturelle, mais on voit, par le ton de bienveillance ironique sur lequel il parle de Gail dans ses lettres à Millin, combien il estimait peu ses travaux, et dans l'intimité il était encore plus sévère pour le trop fécond éditeur, « dont jamais personne, écrivait-il à Wolf en 1804, n'a jamais été tenté de suivre l'exemple en aucun point ».

Il faisait tout autrement cas de Bast et de Boissonade. Élève à Iéna de Griesbach et de Schütz, l'éditeur d'Eschyle, Bast [2] avait été attaché de bonne heure à la légation de Hesse-Darmstadt à Vienne. Il consacra ses loisirs à l'étude des lettres anciennes, et

1. Gail (Jean-Baptiste), né à Paris en 1755, professeur au collège d'Harcourt, fut, en 1791, nommé suppléant de Vauvilliers au Collège de France ; il a édité, entre autres, Théocrite (1792), Anacréon (1793), Xénophon, texte et traduction (1795-1815), Homère (1801), etc.

2. Né en 1771 à Bouxviller (Alsace).

le *specimen* qu'il projetait d'une édition des lettres d'Aristénète révéla au monde des érudits quelle connaissance approfondie il avait de la langue grecque. Envoyé, après le Congrès de Rastadt, par le duc de Hesse comme secrétaire de légation à Paris, sa double qualité d'helléniste et d'élève de l'Université d'Iéna devait le recommander à Villoison. Il s'intéressa au jeune philologue et il lui donna généreusement des notes qu'il avait recueillies sur Lucien à Orléans ; mais il fit plus ; il renonça en sa faveur, nous apprend Bast [1] lui-même, à écrire la Paléographie grecque, tâche qu'il avait autrefois voulu entreprendre et « qu'il engagea son jeune émule à remplir ». Villoison ne pouvait pas donner une preuve plus manifeste de l'estime qu'il avait pour Bast.

Il n'en avait pas moins pour le jeune Boissonade [2], et il ne lui témoigna pas un intérêt moins vif. Au milieu des soins de l'administration dans laquelle il était entré, Boissonade n'avait pas cessé de se livrer avec ardeur à l'étude de l'antiquité, et la lettre, adressée à Millin le 16 thermidor an VI et insérée dans le Magasin encyclopédique [3], sur la nouvelle édition des Lettres d'Aristénète projetée par Bast, révéla en lui un fin connaisseur de la langue grecque et un écrivain humoristique. Malgré le ton un peu ironique — qu'atténuait, il est vrai, une note élogieuse —, avec laquelle Boissonade avait relevé une correction hasardée et inutile faite à un vers de Synésius [4] par Villoison, celui-ci n'en fut pas moins frappé par la lecture de cette lettre, et, ayant appris que le jeune helléniste préparait une édition des Héroïques de Philostrate, il lui communiqua généreusement, nous l'avons vu, les notes qu'il avait relevées sur l'exemplaire de Henri de Valois, trait de bienveillance que Boissonade lui-même nous a révélé.

Malgré l'intérêt qu'il porta à Boissonade, Villoison n'eut jamais avec lui — pas plus d'ailleurs, il semble, qu'avec Bast — de rapports suivis. Il en fut tout autrement pour Millin, le futur confident, avec Chardon de la Rochette, de ses pensées et de ses projets, avec lequel il eut, dès son arrivée à Paris, les relations

1. Lettre de Bast à Wyttenbach, du 26 janvier 1808. *D. Wyttenbachii epistolarum selectarum fasciculi tres*, editi a G. Leonardo Mahne, Gandavi, 1830, in-8°, fasc. II, p. 119.

2. Boissonade (Jean-François), né à Paris en 1774.

3. IVe année (1798), t. III, p. 215. Lettre du 3 août 1798.

4. Il avait changé un T en Γ et proposé μεγαμελεταί à la place de μεταμελεταί.

les plus étroites. L'estime dans laquelle Millin tenait Villoison lui faisait naturellement désirer de l'attacher à la rédaction du Magasin. On s'explique aussi le bienveillant appui qu'il lui prêta pour l'établissement de son cours de grec. Ce service acheva de les rapprocher, et il se forma entre eux une amitié, dont rien n'altéra jamais l'intimité. Villoison fut un des habitués les plus fidèles des mercredis littéraires de Millin — ses septidis d'autrefois —. Mais non content de l'aller voir, il engagea avec lui, encore que la rue de Bièvre ne fût pas éloignée de la rue Neuve des Petits-Champs, où demeurait Millin, une correspondance qui, commencée au lendemain de son retour à Paris, se continua jusqu'à la veille de sa mort. Les lettres de Villoison à Millin au nombre de vingt-neuf [1] — ce ne sont souvent que de simples billets non datés — sont précieuses par les renseignements qu'elles nous donnent sur les rapports des deux amis et sur leur activité intellectuelle. C'est des démarches faites en vue de son cours — j'en ai parlé plus haut — que Villoison entretient d'abord son nouveau correspondant. Mais bientôt le sujet s'élargit. En témoignage de sa sympathie et de sa haute estime, Millin lui avait fait hommage de son *Introduction à l'étude des pierres gravées*, espèce de traité de glyptique, publiée deux ans auparavant [2]. C'était au mois de juillet ou d'août 1799. Aussitôt Villoison lui écrivit pour le remercier de son présent, et, après lui avoir parlé de sa visite à Langlès, « qui ne *l'avait* pas laissé sans espérances [3] » :

Recevez tous mes compliments, disait-il, pour votre bel ouvrage sur la glyptographie. C'est un livre classique fort instructif, plein de science et d'érudition (*rara est concordia*)... Je l'ai lu avec le plus grand intérêt et je suis aussi content de ce livre que de son aimable auteur et c'est beaucoup dire. Si ma mémoire ne se trompe, vous y parlez de Pélée qui offre sa chevelure au fleuve Sperchius. C'est Achille et non son père, V. Homère, Iliade, l. 23, v. 143 et 146.

Et quelques jours après, revenant sur le même sujet [4] :

1. 26 sont conservées dans le *ms. fr.* 24701 et 3 dans le *ms. nouv. acq. fr.* 1093, de la Bibliothèque nationale.
2. 2e édition. Paris, an VI (1797). La 1re avait paru en 1796.
3. *Ms. fr.* 24701, fol. 162. Lettre s. d., mais où l'on trouve une allusion à une lettre de Villoison à Fauris de Saint-Vincens, datée, elle, du 30 juillet 1799.
4. Lettre s. d. *Nouv. acq. fr.*, *ms.* 1093, fol. 136.

Permettez-moi de vous donner une preuve de mon amitié en hasardant une légère observation, qui peut servir à la nouvelle édition de votre livre vraiment classique et très instructif et lumineux. Je vous réponds sur ma tête que le vieux Pélée n'avait pas offert sa blanche chevelure, mais celle de son fils Achille. Ce héros, après la mort de Patrocle, désespérant de son retour, n'attend pas cette époque incertaine pour la consacrer au fleuve Sperchius, auquel il la réservoit (Il., ψ, v. 142). Pélée ne l'avait promise que conditionnellement dans le cas où son fils reviendrait des combats (*ibid.*, v. 145). Donnez-vous la peine de relire ce passage en entier, de le peser, de consulter le savant la Rochette, et soyez sûr de mon explication. Elle est confirmée par les scholies, les excellentes scholies des mss. de la Bibliothèque Saint-Marc.

La publication des *Monuments antiques*, commencée en 1801, devait amener un nouvel échange de lettres entre Villoison et Millin. Après l'apparition de la première et de la deuxième livraison, celui-ci lui avait envoyé, en même temps que la description d'un camée du Cabinet des Antiques représentant les chevaux de Pélops [1], insérée dans la première livraison, des Extraits de la seconde reproduits dans le Magasin encyclopédique [2] et contenant en particulier la description de quelques autels antiques avec des inscriptions gauloises. Aucune étude ne pouvait avoir plus d'intérêt pour Villoison ; il s'empressa de remercier Millin de son double présent [3], en le félicitant de l'habileté avec laquelle il avait déchiffré « ces monuments fort difficiles ». « Il est impossible, disait-il, de rien ajouter ni changer à ce que vous avez dit sur ce sujet. » L'année suivante encore, après avoir lu dans le Magasin [4] de nouveaux extraits des Monuments antiques, entre autres la « belle dissertation sur le tympanon », il lui écrivit aussitôt pour l'en féliciter [5].

1. Publiée déjà dans le *Magasin encyclopédique*, VIe année (1800), t. II, p. 7 et suiv., elle forme le premier article des *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués*, Paris, t. I (1802), p. 1-12.
2. VIIe année (1801), t. VI, p. 559 et suiv.
3. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 145.
4. VIIIe année (1802), t. IV, p. 19-38.
5. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24.701, fol. 150. « P. s. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt... votre belle dissertation (car c'en est une) sur le tympanon. Vous y dites... que dans le Bas-Empire on croyoit que les corps des excommuniés enfloient après leur mort, et qu'on les appeloit à cause de cela tympanites. J'ai retrouvé cette superstition en Grèce. On y dit la même

S'il est question des ouvrages de Millin dans les lettres de Villoison, il n'y parle pas moins souvent des articles qu'il destinait à la revue de son ami. Tantôt c'est un article qu'il lui promet, tantôt c'est un article déjà envoyé dont il lui demande la publication aussi prochaine que possible ou auquel il aurait voulu apporter quelque changement [1]. A peine rentré à Paris, il avait repris ou continué, mais cette fois directement, et non plus par l'intermédiaire de Chardon de la Rochette, sa collaboration au Magasin encyclopédique. Dès le commencement de 1799, il envoya à Millin un article [2] sur Malmignati, auteur ignoré d'une Henriade italienne, antérieure de plus d'un siècle à celle de Voltaire. En 1800, il lui donna deux articles : le premier sur une inscription grécque d'Égypte, postérieure à notre ère, mais que le voyageur Sonnini avait regardée comme ancienne [3]. Millin avait, ainsi que Gail, expliqué déjà cette inscription. Villoison se rangea à l'avis de Millin. Il fut forcé de s'écarter de celui de Gail ; toutefois il le fit avec « tous les ménagements possibles [4] ». Dans le second article il racontait l'histoire plaisante de la bévue singulière d'Othon Reiz [5], qui avait pris une lettre en grec adressée à son père par Godefroy Van Swieten, comme faisant partie du code Justinien, dont ce jeune homme avait été chargé de copier un manuscrit à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Villoison ne se bornait pas dans cet article à parler d'Othon Reiz ; il y était question aussi de Gail, dont il avait également relevé une erreur [6] dans un passage supprimé par Millin, tout éloignement que celui-ci semble avoir eu pour ce savant médiocre. C'est à ce passage que Villoison fait allusion dans une lettre postérieure, où, après avoir prié Millin de corriger une faute qui lui était échappée, il ajoutait :

chose de tous les *revenans* ou *vroukelakas*, dont Tournefort parle si bien et si en détail dans la 3e lettre du premier tome de son voyage. »

1. Lettres s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 142, 143, 147.
2. Ve année (1799), t. I, p. 299-318.
3. VIe année (1800), t. II, p. 477-489.
4. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 143.
5. VIe année (1800), t. IV, p. 342-346.
6. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 147.

J'espère que le C. Gail ne sera pas mécontent de ma note, où j'ai, comme vous le voyez, tous les égards et tous les ménagements possibles. J'y annonce tous ses ouvrages et lui prodigue toutes sortes d'éloges. Je me flatte bien que cette lettre ne fera que resserrer les liens de votre amitié avec ce fameux professeur qui se plaignoit avec raison qu'on ne l'avoit jamais voulu louer dans votre journal, ce qui auroit pu montrer de la partialité. J'ai réparé cet oubli, car c'en est un. Notre ami Gail mérite toute sorte d'encouragement et je me félicite de vous avoir rapproché de ce savant.

En 1801, Villoison donna aussi au Magasin deux nouveaux articles ; le premier sur quelques inscriptions grecques en forme de dialogue [1] est un petit chef-d'œuvre par la perspicacité et l'érudition aussi variée que sûre dont il témoigne ; le second, sous forme de lettre adressée à Fl. Lécluse [2] « sur la prononciation, l'accent, la prosodie et la mélodie de la langue grecque [3] », — sujet dont Villoison avait fait depuis plusieurs années une étude particulière [4] — plein d'une richesse d'informations qui étonnerait de tout autre que de lui. Ce sont ces articles et d'autres, dont il sera question plus loin, que Chardon de la Rochette avait en vue, quand, à la fin de sa Notice sur Villoison, il émettait le vœu qu'ils fussent réunis et publiés en deux ou trois volumes. Ces deux articles furent-ils accompagnés de lettres d'envoi? je ne puis le dire; mais les mémoires que, deux ans auparavant, lui avait adressés Fauris des Noyers, furent au contraire l'occasion d'un assez long échange de lettres entre lui et ce savant, ainsi qu'avec Millin et Sainte-Croix.

*
* *

Villoison connaissait depuis longtemps Fauris des Noyers [5] ; il l'avait vu chez son père, quand, en 1786, il traversa Aix, à

1. VIIe année (1801), t. II, p. 451-509.

2. Érudit né en 1774, auteur du *Panhellénisme* (Paris, 1800) et d'un *Manuel de la langue grecque* (Paris, 1801); nommé au commencement de l'Empire professeur de Belles-Lettres au Prytanée français — Collège de Saint-Cyr —, Lécluse devint, sous la Restauration, professeur de Littérature grecque à l'Académie royale de Toulouse. Il a publié lui-même, en 1830, une *Dissertation sur la prononciation grecque.*

3. *Mag. encyclopéd.*, VIIe année, t. V, p. 456.

4. Le *ms.* 930, suppl. grec, fol. 183, renferme un mémoire de Villoison sur la prononciation grecque.

5. Depuis la mort de son père, Fauris des Noyers portait le nom de Fau-

son retour du Levant, et il ne l'oublia jamais dans les lettres qu'il écrivait au président de Saint-Vincens. C'était même lui qu'il chargeait de ses compliments pour les personnes au souvenir desquelles il tenait à se rappeler. Mais, lorsque ses relations eurent cessé avec le père, Villoison n'en entretint pas davantage avec le fils, et ce n'est pas durant son exil volontaire d'Orléans qu'il pouvait songer à en établir de nouvelles. Les choses changèrent lorsque, après sa rentrée à Paris, il renoua ses anciennes relations avec ses amis d'autrefois. Parmi eux était Sainte-Croix ; or, des Noyers était trop lié avec celui-ci pour rester étranger à Villoison et ne pas chercher à entrer en rapport avec lui ; nous allons aussi bientôt le trouver en correspondance avec le grand helléniste.

Lorsque le président de Saint-Vincens, affaibli par l'âge, ne fut plus en état d'écrire à Sainte-Croix, ce fut son fils qui le remplaça ; c'est lui qui recevait maintenant les nouvelles littéraires que l'auteur de tant de savants ouvrages envoyait à son ami éloigné, dont la curiosité pour les recherches érudites persista jusqu'au dernier soupir. Le président expira le 1er brumaire an VII — 22 octobre 1798 —. Sa mort fut un deuil universel pour le monde savant. Quand il en reçut la nouvelle, Millin, dont il avait été le collaborateur, prononça son éloge funèbre à la fin de son discours d'ouverture du Lycée républicain. Son fils, auquel il avait inspiré le goût de l'étude et qui, pendant les dernières années de sa vie, avait été son compagnon et son auxiliaire fidèle, regarda comme un devoir de perpétuer le souvenir de ses travaux et de ses vertus. Il écrivit une Notice [1] détaillée sur sa vie et l'envoya à Millin. Le directeur du Magasin encyclopédique s'empressa de publier cette étude et il la fit suivre d'un nouvel éloge du grand érudit [2]. Il y inséra aussi les quatre vers latins que Marron [3], le lendemain de la séance du Lycée, avait composés

ris Saint-Vincens; mais pour plus de clarté, je continuerai à l'appeler Fauris des Noyers ou tout simplement Fauris.

1. *Notice sur Jules-François-Paul Fauris Saint-Vincens.* Aix, an VIII, 34 p., in-4°.

2. *Magasin encyclopédique*, Ve année (1799), t. IV, p. 461-478.

3. Marron (Paul-Henri), né à Leyde en 1754, chapelain de l'ambassade de Hollande en 1782, devint quelques années après pasteur de l'Église protestante de Paris. Il est connu par ses poèmes latins et sa collaboration au Magasin encyclopédique.

en l'honneur de cet « émule de Peiresc ». Dès qu'elle eut paru, des Noyers envoya sa Notice aux amis et aux admirateurs de son père. Villoison fut un des premiers à la recevoir. Sans tarder, il remercia l'érudit provençal de son souvenir et du beau présent qu'il lui avait fait [1], et, rappelant l'accueil qu'il avait autrefois reçu de lui et de son père, il lui disait combien la mémoire du vénéré président lui serait toujours chère.

Dans son étude, Fauris des Noyers parlait de « dissertations manuscrites que son père avait laissées sur l'état de la Provence aux XIVe et XVe siècles ». Rien ne pouvait piquer plus vivement la curiosité de Villoison : « Je désirerois, lui écrivit-il [2], bien ardemment la publication des mémoires dont vous donnez une notice. C'est une dette sacrée, dont vous vous acquitterez sûrement envers M. votre père, la république des lettres et votre patrie. Je ne saurois trop vous exhorter à nous rendre au plus tôt ce service important. » Ce vœu, renouvelé plus d'une fois par Villoison [3], ne fut qu'en partie exaucé ; les tentatives de Fauris pour faire paraître, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, les dissertations de son père, échouèrent toutes, et à part celle qui traite de l'état du commerce provençal et fut publiée en 1801 dans le Magasin encyclopédique [4], on ne connait les autres mémoires du président que par les analyses de la « Notice » revue et agrandie de son fils [5] et les résumés qu'il en donna beaucoup plus tard dans les Mémoires de l'Académie [6].

Dans son étude biographique, des Noyers parlait de médailles, trouvées aux environs d'Aix, qui portaient la marque FHAI ; son père les regardait comme ayant appartenu aux peuples qui habitaient la Provence avant la conquête des Romains et croyait que ces caractères étaient runiques. Villoison ne pouvait laisser passer une erreur aussi manifeste, et, avec tous les ménagements possibles, il la signala à son correspondant.

1. Lettres s. d. et du 4 juillet 1800. Suppl. gr. *ms.* 944, fol. 8 et 16.
2. Lettre du 24 juin. *Ms.* 944, fol. 10.
3. Lettres du 4 thermidor an VII — 22 juillet 1799 — et du 6 vendémiaire an VIII — 28 septembre 1799 —. *Ms.* 944, fol. 6 et 19.
4. VIIe année, t. III, p. 433.
5. On y trouve ces analyses, p. 22-33.
6. *Magasin encyclopédique*, XVIIIe année (1813), t. V, p. 358, et VI, p. 326-359.

« Je vais, lui écrivait-il le 24 juin 1799 [1], vous demander la permission de hasarder une légère observation, que je m'empresse de soumettre à vos lumières. Notre vertueux et savant ami, M. de Sainte-Croix, auquel je viens de la communiquer, m'enhardit à vous en faire part. » Et, relevant l'assertion de la Notice que les caractères FHΛI des médailles étaient runiques : « Je suis convaincu que ces caractères sont grecs et non runiques ; le F est le digamma éolique fort usité dans la Grande Grèce ; c'est une aspiration, et il tient lieu de ce que les grammairiens appellent *esprit*. » Puis, après avoir cité tous les textes qui confirmaient sa thèse : « Je crois, concluait-il, que ces lettres initiales FHΛI, ou, comme on l'écrivit dans des temps postérieurs VHLI, peuvent être mises pour VHΛITΩN, c'est-à-dire de Vélie, ville de Lucanie. »

Des Noyers ne se pressa pas d'écrire. Villoison s'inquiéta de son silence, et le 22 juillet [2], il lui adressa une nouvelle lettre. Enfin, par l'intermédiaire de Sainte-Croix, il reçut la réponse de Fauris des Noyers. L'érudit provençal ne s'était pas rendu à ses raisons. Non sans impatience, Villoison répondit aussitôt à ses objections, « autant que la multitude de ses occupations le lui permettoit [3] ».

Je persiste irrévocablement et persisterai toute ma vie à croire une vérité indubitable, et dont je me suis assuré par le témoignage de plusieurs savans de Paris ; c'est que votre médaille est grecque et non runique ; secondo qu'elle est ancienne ; tertio qu'elle est de la ville de Vélia. Permettez-moi de vous en réitérer l'assurance pour la dernière fois. Si je me trompe, si Denys d'Halicarnasse, si Servius, etc., si toute l'antiquité m'ont induit en erreur, je la partage avec les plus grands critiques de Paris, et je vous prie de m'imputer cette faute dont je me rends garant et responsable.

Et, passant en revue pour les réfuter les objections de Fauris des Noyers, il montrait, par le témoignage des Anciens et l'histoire même de Vélie, combien elles étaient peu fondées.

Mais de grâce, disait-il en terminant, sortons enfin de cet ennuyeux village, pour n'y plus revenir. Mes affaires et mes travaux littéraires

1. *Ms.* 944, fol. 10.
2. 4 thermidor an VII. *Ms.* 944, fol. 6.
3. Lettre du 3 fructidor an VII — 20 août 1799 —. *Ms.* 944, fol. 1.

m'empêcheront d'y remettre à jamais le pied, et j'abandonne ce vaste champ aux savans qui auront plus de loisir et des droits, des titres pour mériter l'honneur de votre confiance.

Six jours après, il revenait encore sur le même sujet [1], en faisant remarquer à des Noyers qu'il n'avait pas fait « la moindre mention », dans les copies figurées qu'il lui avait envoyées de sa médaille, du trait qui précède le digamma et prouve la haute antiquité de cette médaille précieuse, puisque c'est l'ancienne forme primitive de l'aspiration chez les Grecs. « Mais, ajoutait-il, j'ai fait vœu de ne plus mettre le pied dans l'ennuyeuse ville de Vélia où chacun est libre d'errer à son gré, et je tiendrai parole, quand même tous les murs de Pisciota [2] seroient tapissés d'inscriptions runiques et de copies figurées de cette médaille grecque. »

Un examen plus attentif et les arguments de Villoison finirent par ébranler des Noyers; il supprima dans la nouvelle édition de sa Notice le passage relatif aux médailles marquées du caractère FHΛI, mais, reprenant le sujet pour son compte, il lui consacra un travail qu'il envoya à Villoison, avec un mémoire sur une inscription marseillaise dont il sera question plus loin. Villoison transmit les deux mémoires à Millin, en les accompagnant d'une lettre où il lui demandait instamment de les publier dans le plus prochain numéro du Magasin et, si possible, de faire graver l'inscription et la médaille : « C'est un service à rendre aux muses grecques [3]. » Dans son mémoire des Noyers ne se bornait pas à décrire minutieusement les médailles marquées du caractère FHΛI; il donnait de longs extraits des lettres que Villoison lui avait écrites — celles même que je viens de citer — pour prouver qu'elles étaient originaires de Vélia et il terminait en disant que, « consulté de nouveau, le savant helléniste persistait à dire que ces médailles étaient grecques et non rúniques et ne cessait de lui écrire à ce sujet, en citant le vers de Virgile :

. . . portusque require Velinos.

Abandonnez les glaces du Nord, si vous voulez trouver la vraie leçon et ne vous point égarer. »

1. Lettre du 9 fructidor an VII — 27 août 1799 —. *Ms.* 944, fol. 4 *b*.
2. Nom moderne de l'antique Vélia.
3. *Ms. fr.* 24701, fol. 165.

Fauris des Noyers ne faisait suivre cette affirmation nouvelle de Villoison d'aucune réflexion ; mais le Magasin encyclopédique joignit à son Mémoire une lettre que Millin lui adressa « sur les médailles attribuées par le C. Villoison à Vélia [1] ». Fauris la reproduisit plus tard, avec son mémoire, à la suite de sa Notice biographique. Millin [2], en effet, tout en convenant « d'une vérité incontestable » qu'il était absolument impossible que la légende de la médaille fût runique, et en admettant qu'elle était sûrement grecque, fort ancienne, avec le digamma éolique, soupçonnait qu'elle était d'Élis, dans le Péloponèse, et non de Vélia. Villoison ne pouvait admettre cette explication. « Plus je réfléchis à cette médaille, écrivait-il à Millin [3], moins je la crois d'Élis. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu seulement prouver que la légende étoit grecque, expliquer la nature du digamma, et donner quelques détails sur la ville de Vélie ; et je crois avoir rempli mon but. » Et dans une autre lettre [4] : « Le travail grossier de cette médaille ne convient guère à l'Élide. J'ai observé que le digamma n'étoit souvent qu'une *aspiration*, un *esprit* et Elia s'écrivait de même, sans V en grec et en latin. » — « J'ai peine à le croire, écrivait encore peu après Villoison à Fauris [5] au sujet de la manière de voir de Millin ; mais je l'ai engagé à publier ses raisons à la suite du mémoire. Le lecteur en jugera. »

En même temps que son mémoire sur les médailles de Vélia, Fauris avait envoyé, on l'a vu, à Villoison un article, destiné aussi au Magasin, mais d'une nature toute différente et plus intéressant ou, du moins, plus original. Une découverte faite à Marseille, au mois de prairial an VII, en fut l'occasion. En démolissant une partie de l'antique abbaye de Saint-Victor, qu'un nommé Audibert Roze avait achetée, pour y établir une fabrique de savon, on trouva, à huit ou dix pieds au-dessous des anciennes caves, plusieurs urnes et quelques inscriptions sépulcrales [6]. L'une de ces dernières — celle d'un certain Glaucias —, qui était en vers

1. *Magasin encylopédique*, 5e année (1799), t. III, p. 475-483.
2. Lettre de Villoison du 6 vendémiaire an VIII — 28 septembre 1799 —. *Ms.* 944, fol. 18 *b*.
3. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24.701, fol. 164.
4. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24.701, fol. 163.
5. Lettre du 1er frimaire an VIII — 22 novembre 1799 —. Suppl. grec, *ms.* 944, fol. 14.
6. *Mémoire sur une urne sépulchrale et sur une inscription en vers grecs, trouvées à Marseille, dans le mois de prairial an 7.*

grecs, excita vivement l'attention. Le 1er messidor an VII — 19 juin 1799 —, Fauris, étant allé à Marseille, fit dessiner cette pierre tombale et en copia l'inscription. Mais, avant de la publier, « son premier soin fut de consulter le docte d'Ansse de Villoison, qui avait bien voulu lui continuer l'amitié qu'il avait pour son père ». Il la lui fit parvenir par l'intermédiaire de Sainte-Croix. Le 4 thermidor — 22 juillet —, Villoison la renvoya « lue, restituée et expliquée ».

Elle est, lui écrivait-il [1], composée de sept vers assez élégants, dont le sixième seul, l'avant-dernier, est hexamètre et tous les autres pentamètres, ce qui est remarquable. C'est le fils de Glaucias, qui, dans l'âge le plus tendre, consacre ce monument de sa piété filiale à son père.

Et, après avoir rétabli et traduit en latin les sept vers, Villoison ajoutait :

La poste part ; je n'ai pas le temps de vous rendre compte des très légers changements de quelques lettres ou même seulement de traits de lettres effacés ou oubliés par le copiste, que j'ai faits. Vous les verrez en comparant l'original. Je réponds de la leçon et de la traduction de cette inscription, à l'exception d'un mot sûrement corrompu et que je vous prie de vérifier très scrupuleusement sur la pierre. C'est la fin de la septième et le commencement de la huitième ligne de l'original [2].

C'est seulement après avoir ainsi restitué et expliqué cette inscription que Villoison adressa à Millin le mémoire de Saint-Vincens, en le suppliant, au nom de son ami et de Sainte-Croix, de lui envoyer au plus tôt les épreuves à corriger [3]. Il lui demandait en même temps de faire paraître sans retard ce mémoire. « L'ami Saint-Vincens, qui craint d'être prévenu et de voir sa belle Inscription de Marseille défigurée par des demi-savans, vous supplie et conjure instamment de donner d'abord le plutôt possible sa Dissertation sur cette inscription sépulchrale, qui mérite fort de voir le jour et intéressera fortement les savans Italiens et Allemans. »

1. *Ms.* 944, fol. 6 *b*.

2. Il ajoutait : « HIΘNEIA. J'ai corrigé : ἡ τρηχεία, en attendant mieux. C'est une épithète de la Fortune cruelle. » La vraie leçon est ἡ φθονερά et non ἡ τρηχεία.

3. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24.701, fol. 165.

Cependant Sainte-Croix avait communiqué à Fauris les observations de Villoison [1]. « En lisant votre copie, remarquait-il, je m'étais aperçu que la fin avait été mal lue et mal expliquée ; j'en avertis Villoison, en lui envoyant cette inscription, et j'écrivis à Millin pour qu'il suspendît l'impression dans le Magasin, jusqu'à une réponse définitive de votre part. » Ainsi averti, Fauris fit faire une nouvelle copie de l'inscription ; elle permit à Villoison d'en établir définitivement le texte ; il l'adressa alors à son correspondant, en lui demandant « de vouloir bien l'envoyer en original à Millin, pour épargner les fautes qu'entraîneroient d'autres copies [2] ». Il désirait aussi qu'on lui en adressât les épreuves et priait Fauris « de le recommander expressément à Millin, en lui faisant passer *son* nouveau mémoire, avec les observations qu'*il* jugeroit convenables », et il ajoutait qu'il était « charmé d'apprendre par la lettre de Fauris qu'un examen plus sérieux et plus attentif de la pierre l'avoit convaincu de la vérité de ses soupçons et avoit changé ses conjectures en démonstrations. » « Vous voyez [3] que mes doutes étoient fondés et que le sens et la mesure m'avoient fait découvrir la vraie leçon. » Il terminait en relevant quelques fautes de lecture que Fauris, lequel décidément savait fort mal le grec, avait laissé échapper. Cependant, dans une nouvelle lettre, des Noyers cherchait à se défendre. Villoison se hâta de lui répondre et de lui parler *pour la dernière fois* de l'Inscription de Marseille suffisamment éclaircie [4]. « J'ai montré mon explication et la manière dont je la lisois et restituois aux premiers savans de la capitale, et ils n'ont rien trouvé à changer, ni moi à ajouter. » Puis, rappelant sa lettre précédente, dans laquelle il avait « prévu toutes les difficultés et objections et conformé sa traduction à la copie du marbre revue et corrigée » :

Je me ferois un scrupule, ajoutait-il, d'abuser de votre temps et de votre complaisance, en répétant toujours les mêmes vérités incontestables aux yeux d'un savant et en écrivant sept cent pages sur sept vers, qui ne peuvent jamais être lus et expliqués que d'une seule

1. Le 9 thermidor an VII — 27 juillet 1799 —. *Nouv. acq. fr.*, *ms.* 1893, fol. 58.
2. Lettre du 3 fructidor an VII — 20 août 1799 —. *Ms.* 944, fol. 2 *b*.
3. *Ms.* 944, fol. 3 *a*.
4. Lettre du 9 fructidor an VII — 26 août 1799 —. *Ms.* 944, fol. 4 *a*.

manière, parce que la vérité est une et indépendante des erreurs des graveurs et des différentes copies contradictoires.

On sent percer dans ces dernières lignes l'impatience que causait au savant helléniste l'inexpérience par trop grande de Fauris. Mais « dans une lettre si honnête » et avec des « expressions si flatteuses » que Villoison s'en déclara confus, Fauris reconnut tout ce que celui-ci avait montré de sagacité dans son interprétation. Villoison fut désarmé et l'en récompensa en ajoutant de nouveaux services à ceux qu'il lui avait déjà rendus. Il recommanda « fortement » à Millin ses deux mémoires ; il s'aboucha même avec l'imprimeur du Magasin, et, le 28 septembre 1799 [1], il put annoncer à son correspondant qu'on composait son Mémoire sur l'Inscription de Marseille et qu'il en aurait la dernière épreuve dans deux jours. Et, après avoir dit qu'il avait retouché et augmenté ses notes, avant de livrer à l'impression cette inscription précieuse :

Il faut avouer, ajoutait-il, que Glaucias a tout gagné à la Révolution, et qu'il lui doit une seconde vie. Sans ce marchand de savon, qui a eu la fantaisie de détruire un des plus anciens monuments de l'Europe chrétienne, nous aurions toujours ignoré le nom de ce brave *sans-culotte*, et il seroit resté toute l'éternité ignoré dans sa tombe, si un décret bienfaisant ne l'en avoit tiré pour mettre Rose à portée de troubler ses cendres.... Je réponds sur ma tête de la leçon et de l'explication de cette belle inscription que j'ai tâché d'éclaircir par mes notes. J'y ai joint votre élégante traduction françoise, en me permettant, d'après votre autorisation, quelques légers changemens.

Quelques jours après, le Magasin encyclopédique publiait, avec les notes qu'y avait jointes Villoison, le Mémoire de Fauris sur la célèbre épitaphe. Quant à la Notice sur les médailles de Vélia, elle ne tarda pas non plus à paraître, suivie de la lettre de Millin dont il a été question plus haut. Deux ou trois mois plus tard, le Magasin publiait un article de Chardon de la Rochette sur un texte donné d'abord par des Noyers, et qui devait avoir un bien autre retentissement que l'épitaphe de Glaucias : c'était l'inscription trouvée dans la maison de Peiresc. On se rappelle comment le président de Saint-Vincens avait, en 1787, formé le projet de publier cette inscription et comment il y renonça ; elle

1. Le 6 vendémiaire an VIII. *Ms.* 944, fol. 18 *a*.

avait donné lieu entre lui et Villoison à une curieuse correspondance ; elle fut, entre son fils et le grand helléniste, l'occasion d'un échange de lettres bien autrement important.

Malgré son ignorance de l'épigraphie, Fauris n'avait pas hésité à publier l'inscription de Peiresc [1], et non seulement il fit la faute de ne pas consulter Villoison, comme il l'avait fait pour l'Inscription de Marseille, mais il eut le tort encore plus grand de laisser croire que la copie de l'abbé Périer, qu'il reproduisait, avait été corrigée par Villoison ; c'était s'exposer à blesser le susceptible savant, en le rendant responsable de fautes de lecture qu'il n'avait pas commises. Fauris avait d'abord envoyé son mémoire à son ami Sainte-Croix. En le remerciant [2], celui-ci lui fit remarquer que « malgré son savoir », Henricy [3] avait laissé échapper des fautes, et il lui signalait, comme la plus notable, ΛΑΚΩΝ pour ΛΑΧΩΝ. « Le changement d'une lettre, disait-il, rend ici le tout inintelligible. » Et il le priait de lui en envoyer deux ou trois copies, dont l'une était pour Villoison, qui la lui avait demandée, en le chargeant de le rappeler à son souvenir.

On s'explique sans peine la demande et la curiosité de Villoison. Dès qu'il eut l'inscription, il écrivit à Fauris des Noyers [4] ; après avoir relevé la faute ΛΑΚΩΝ pour ΛΑΧΩΝ, que Sainte-Croix lui avait déjà fait remarquer, il lui en signalait une autre à l'avant-dernier vers. Au lieu de ΧΟΡΕΓΕΙ, mot barbare, et qui forme un anapeste, il faut évidemment ΧΟΡΕΥΕΙ, par le changement d'une seule lettre. « Ce mot signifie *choreas exercet* et le sens est *cum astris aethereis choreas exercet*. C'est la danse pythagoricienne des astres si célèbre dans l'antiquité. » Dans sa lettre du 4 thermidor [5], il revenait encore sur ce vocable, « qui n'est pas grec ». Sainte-Croix, lui non plus, n'était pas satisfait du texte publié par Fauris. Le 1er prairial [6], il lui avait, on l'a vu,

1. *Inscription grecque que Saint-Vincens avait recueillie parmi les débris de la maison de Peiresc. Villoison et Sainte-Croix ont examiné sur les lieux la copie et la traduction qu'en avait faite Périer, frère du gendre de Saint-Vincens.* A Aix, de l'imprimerie d'Antoine Henricy, an VII de la République.

2. Lettre du 1er prairial an VII — 20 mai 1799 —. *Nouv. acq. fr., ms.* 1893, fol. 56.

3. L'imprimeur de Fauris.

4. Lettre du 24 juin, déjà citée. *Ms.* 944, fol. 11 *b*.

5. Le 22 juillet. *Ms.* 944, fol. 6.

6. Le 20 mai. *Nouv. acq. fr., ms.* 1893, fol. 56.

signalé la fausse lecture ΛΑΚΩΝ ; le 18 [1], il lui écrivait qu'il lui en indiquerait d'autres ; le 9 thermidor [2], il lui adressait « deux ou trois observations nouvelles », et tout en lui recommandant de faire imprimer à la suite du mémoire de son père cette inscription et celle de Marseille, — « ce qui augmenteroit beaucoup le prix du recueil aux yeux des étrangers » —, il lui demandait de lui envoyer les épreuves de ces inscriptions : « Nous tâcherons, disait-il, de les rendre correctes. »

Ce *nous* semble désigner Sainte-Croix et Villoison. Celui-ci ne tarda pas à intervenir de nouveau. Le calme apparent des premiers temps fit place bientôt au dépit et aux reproches. Le 3 fructidor [3], il rappela à Fauris, non sans amertume, que l'inscription qu'il venait de publier, « il l'avoit corrigée et expliquée fort au long dans plusieurs lettres qu'il avoit pris la liberté d'écrire à son père », et qu'il y avait « joint plusieurs remarques et restitutions de Chardon de la Rochette ». Et il poursuivait :

L'interprétation, que j'avois ajoutée et que je n'ai pas le temps de refaire, étoit très différente de celle que vous avez publiée, et comme je n'ai absolument aucune part à cette dernière, je vous prie de vouloir bien avoir la bonté de retrancher de cet article, dans votre nouvelle édition, mon nom qui y est totalement étranger. Je ne suis pour rien dans la manière de lire et de traduire cette inscription, que je croyois avoir amplement éclaircie par mes notes et par celles de M. Chardon de la Rochette. Je serois désespéré de m'attribuer un travail auquel je n'ai nullement contribué, et qui n'a aucun rapport avec le mien.

La leçon était sévère ; mais, si elle peut paraître brutale, elle était méritée. Toutefois Villoison ne s'en tint pas là ; dans son mécontentement, il s'en prit presque à Sainte-Croix de la maladresse de Fauris des Noyers. « Avant-hier, écrivait à celui-ci l'auteur des Mystères du paganisme [4], il m'a fait au sujet de l'inscription une espèce de scène, prétendant que vous aviez compromis sa réputation en faisant imprimer ce monument et mettant

1. Le 6 juin. *Ms.* 1893, fol. 54.
2. Le 27 juillet. *Ms.* 1893, fol. 58 et 60. Outre les deux fautes signalées plus haut, on trouve relevées encore au vers 6, ΤΡΕΦΕΩΝ pour ΤΡΕΦΩΝ ; au vers 10 et à la ligne 11 « l'inexplicable » ΕΙΣΕΙΛΑ.
3. Lettre du 20 août. *Ms.* 944, fol. 3 *b*.
4. Lettre du 3 brumaire an VIII — 25 octobre 1799 —, *Ms.* 1893, fol. 61.

en tête son nom. Je suis accoutumé à toutes les extravagances que lui fait faire sa vanité . . ; mais comme il revient souvent à la charge, il faut en finir. » Et en lui annonçant que Chardon de la Rochette se proposait de faire réimprimer l'inscription dans le Magasin encyclopédique avec des notes, il lui demandait pour ce dernier la permission de la publier ; « par ce moyen, disait-il, vous apaiserez Villoison. »

Mis indirectement en cause par la publication de Fauris, Chardon de la Rochette avait résolu de publier à nouveau l'inscription si mal reproduite par l'inexpérimenté épigraphiste ; il lui suffisait pour y parvenir de mettre à profit ses notes d'autrefois ; mais afin de ne pas blesser Fauris, il tint à le prévenir de son dessein. Nous venons de voir comment Sainte-Croix lui avait, au nom de son ami, demandé l'autorisation de faire cette publication ; Villoison la lui demanda de son côté, et avec des précautions qui devaient éviter à Fauris tout froissement d'amour-propre [1]. Après avoir rappelé une fois encore la correspondance qui s'était établie, au sujet de l'inscription, entre son père et lui, et qui s'était égarée, il lui annonçait que Chardon de la Rochette, qu'il avait consulté sur ce texte précieux, venait de retrouver la copie de ses notes et désirait la publier « avec son agrément ». « Il a, ajoutait-il, prié M. de Sainte-Croix de vous demander la permission de rendre ce service aux lettres. . . Je me joins à lui pour vous prier de faire à ce sujet une prompte réponse, de peur que quelques savans ne nous préviennent. »

On entrevoit là ce qui inquiétait et irritait Villoison ; il craignait qu'on ne lui attribuât des fautes qu'il n'avait en réalité pas commises ; il redoutait aussi qu'un savant étranger ne publiât sous sa vraie forme une inscription qu'il était depuis longtemps parvenu à rétablir. « J'ai déjà vu, écrivait-il à Fauris [2], une lettre d'un allemand fort estimable qui ne peut comprendre comment j'ai pu, ainsi que Sainte-Croix, approuver une leçon aussi éloignée de la vérité. . . . . Vous savez, ajoutait-il, que j'ai vu le marbre à Aix, que j'en ai, à la demande de M. votre père, envoyé une explication totalement opposée à celle qui a vu le jour et que je désavoue formellement et renierai toujours. Vous êtes trop juste

1. Lettre du 1er frimaire an VIII — 22 novembre 1799 —. *Ms.* 944, fol. 14.
2. Même lettre.

pour refuser de rendre témoignage à la vérité. » Et il terminait en disant à Fauris que Chardon de la Rochette n'attendait que sa réponse « pour gagner de vitesse ceux qui s'empresseroient de rétablir ce monument et d'en présenter le vrai sens ».

Chardon de la Rochette fut vite prêt et, quelques jours après, son article parut dans le Magasin encyclopédique [1]. Après avoir expliqué que la lecture du mémoire de Fauris de Saint-Vincens lui avait suggéré l'idée de rechercher et de publier les remarques qu'il avait autrefois envoyées à son père, il reproduisait « textuellement l'inscription telle qu'elle avait été publiée à Aix ». Comparant ensuite la version qu'en avait donnée le président de Saint-Vincens, et celle qui venait de paraître, « afin d'en tirer, s'il était possible, un texte meilleur », il reproduisait à son tour cette inscription rectifiée, en la faisant suivre d'une double traduction latine et française ; il terminait, en montrant, comme l'avait fait Villoison par l'allusion aux danses des corps célestes, contenue dans les derniers vers, que l'auteur de l'inscription devait être pythagoricien ou néoplatonicien.

Fauris accueillit avec une entière bonne grâce les rectifications de Chardon de la Rochette, et quand, l'année suivante, il donna une nouvelle édition de la Notice sur son père, il la fit suivre du Mémoire du savant helléniste sur l'inscription d'Aix [2] ; il se borna à joindre à ses traductions en prose de l'inscription une traduction en vers latins que Marron avait envoyée à Millin, et à remplacer par quelques notes explicatives le préambule trop élogieux pour lui de Chardon de la Rochette. Après avoir rappelé en quelques lignes les diverses versions données de la curieuse inscription, dont aucune n'était correcte, sans excepter celle que venait de proposer Visconti [3], il n'hésitait pas à reconnaître que des fautes s'étaient glissées dans la leçon qu'il avait adoptée, et qu'il était « tombé dans une erreur involontaire en pensant que Villoison et Sainte-Croix avaient approuvé son interprétation » ; il ajoutait qu'ayant trouvé un jour favorable pour lire l'inscription,

1. 5e année (1799), t. V, p. 7-27. *Explication d'une inscription grecque en vers, conservée à Aix dans le cabinet de M. Fauris de Saint-Vincens.* Cf. *Mélanges de critique et de philologie*, t. I, p. 121-137.

2. *Notice sur Jules-François-Paul Fauris Saint-Vincens*, p. 35-40.

3. La version de Visconti était purement conjecturale ; « il n'avait pas eu la pierre sous les yeux. »

« la plupart des conjectures de Chardon de la Rochette *étaient* devenues des certitudes ».

Villoison avait lieu d'être content ; la satisfaction que lui accordait Fauris ne pouvait être plus complète ; aussi est-ce avec une joie sans mélange qu'il reçut et qu'il lut la nouvelle édition de la Notice du savant provençal. On le voit à l'empressement qu'il mit à lui témoigner sa vive reconnaissance du beau présent qu'il lui avait fait, et à l'effusion des remerciements qu'il lui adressa pour « la manière trop flatteuse et trop obligeante dont il s'était expliqué sur son compte[1] ». Cette lettre marque presque la fin des relations de Villoison et de Fauris des Noyers ; le motif qui avait donné naissance entre eux à une correspondance si active n'existait plus ; on s'explique par là qu'elle se soit ralentie et ait même bientôt cessé complètement. Le manuscrit 944 ne renferme, après celle dont je viens de parler, qu'une lettre assez insignifiante de Villoison, postérieure au mois d'août 1801[2]. Il s'y bornait presque à faire faire à Fauris des Noyers des compliments par son « intime ami » M. d'Ymonville de Martini — ou plutôt de Martiny d'Ymonville[3] — et à signaler à son attention les « Remarques » qu'il venait de publier dans le Magasin, « sur quelques inscriptions de marbres antiques en forme de dialogue ».

Presqu'en même temps qu'à Fauris, Villoison écrivait à Calvet, avec lequel nous l'avons vu en correspondance à son retour de Grèce, pour lui recommander son ami Martiny ; comme à Fauris aussi, il lui parlait de l'article sur les Inscriptions en forme de dialogue qu'il venait de publier dans le Magasin encyclopédique, en ajoutant qu'il y avait fait l'éloge de ses ouvrages et mentionné l'inscription qu'il avait vue dans son cabinet[4]. Cette lettre non

1. Lettre du 4 juillet 1800. *Ms.* 944, fol. 16.

2. *Ms.* 944, fol. 12. Cette lettre n'est pas datée ; mais la mention des Remarques « publiées, dit Villoison lui-même, en fructidor an 9 », montre qu'elle fut écrite au plus tôt en septembre 1801.

3. « Petit-fils de M. de Bregançon, et neveu de M. de Saint-Jean, conseiller au Parlement d'Aix », dit Villoison dans une lettre à Calvet citée plus loin. Il était fils de Jean-Paul-Auguste de Martiny, seigneur de Saint-Jean de Bregançon. Il semble avoir tenu de sa mère la terre d'Ymonville en Orléanais. C'est durant son séjour dans cette province que Villoison fit sans doute sa connaissance.

4. Lettre sans date. Bibl. d'Avignon, *ms.* 3050, fol. 55.

datée doit être au plus tôt du mois de septembre 1801, puisqu'elle est postérieure à l'article de Villoison, qui parut au mois d'août de cette année. Malheureusement le Magasin encyclopédique ne parvenait pas à Avignon. Calvet ignorait par suite que Villoison y eût parlé des inscriptions sur lesquelles il l'avait consulté en 1787. Il les avait étudiées à nouveau dans un mémoire adressé à l'Académie, et où il s'écartait sur certains points de l'interprétation de Villoison. Cette circonstance suggéra à celui-ci, qui avait assisté à la lecture de ce mémoire, l'idée d'écrire de nouveau à Calvet [1]. Après l'avoir remercié de l'accueil qu'il avait fait à son protégé, M. d'Ymonville de Martiny, il lui rappelait les lettres qu'il lui avait adressées quatorze ans auparavant, l'interprétation qu'il avait essayée de ses inscriptions, ainsi que celle qu'il venait de donner longuement dans son article du Magasin, sur lequel il s'étendait avec d'autant plus de complaisance que Calvet n'avait pu le lire. « J'ai saisi avec plaisir, disait-il après ces observations, l'occasion que me fournissoient ces inscriptions et l'explication que je vous en avois donnée, pour vous témoigner publiquement les sentimens de la haute estime que je vous ai vouée pour la vie. » C'est par ces mots que se terminait cette lettre, la dernière qu'il paraît avoir écrite à Calvet.

*
* *

En même temps qu'il poursuivait sa correspondance avec le savant président au Parlement d'Aix et avec l'érudit médecin d'Avignon, Villoison reprenait celle qu'il avait entretenue autrefois avec Wyttenbach et Oberlin, ces correspondants fidèles et si chers, et qui devait, elle, se continuer jusqu'à sa mort. Les troubles de la Révolution et son exil l'avaient empêché depuis de longues années de correspondre avec eux et en particulier avec le premier. Dès qu'il fut réinstallé à Paris et qu'il eut organisé son cours, il songea à lui écrire. La lecture de la Vie de Ruhnken lui en fournit l'occasion. Wyttenbach avait parlé de lui en termes flatteurs et obligeants [2] dans sa notice. Il le remer-

1. Lettre du 23 octobre 1801 — 1er brumaire an X —. Bibl. d'Avignon, *ms.* 2367, fol. 235.

2. *Vita Davidis Ruhnkenii*, auctore Daniele Wyttenbachio. Lugduni Batavorum, 1799, in-8°, p. 163.

ciait aussi et le félicitait de son éloge de Ruhnken, « chef-d'œuvre de sensibilité, de goût, d'érudition et de critique[1] ». Il avait prêté, disait-il, son exemplaire à Chardon de la Rochette, qui se proposait de rendre compte de cet ouvrage dans le Magasin encyclopédique, « où vous pourrez voir, ajoutait-il, de temps en temps quelques articles de ma façon ». Après ce préambule, il entretenait son correspondant des livres qu'il avait demandés à Luchtmans, du Nonius que lui avait promis Bernard — la mort l'avait empêché de le lui envoyer —, et que son neveu avait oublié de lui faire parvenir. C'était par ce neveu lui-même qu'il avait appris la mort du savant médecin[2]; mais il n'avait pas pu lui répondre, « parce que c'étoit dans un moment où toute lettre en pays étranger suffisoit pour rendre suspect, et de suite faire arrêter, et peut-être même guillotiner ».

Wyttenbach ayant exprimé des inquiétudes sur son compte dans la préface de son Plutarque, Villoison s'empressa de le rassurer en lui parlant de sa situation actuelle.

La Révolution m'a presque entièrement ruiné. Seul héritier de toute ma famille, je commençois depuis quelque temps à jouir d'environ vingt-quatre mille livres de rente, placées sur la nation, et sur des particuliers qui m'ont remboursé en papier ; ainsi j'ai perdu la plus grande partie de ma fortune, et je le regrette mille fois moins que la facilité de me livrer sans partage à la littérature grecque, ma passion dominante... Voilà en peu de mots, cher ami, mon histoire. Vous avez su dans le temps que j'avois eu le malheur de perdre ma mère et ma femme que j'aimois tendrement, deux oncles, ensuite mon bien. J'ai passé sept ans dans la Bibliothèque d'Orléans sans en sortir; maintenant me voilà de retour à Paris. Et vous, cher ami, donnez-moi des nouvelles de votre situation dans le plus grand détail. Vous savez le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde. J'espère que vous n'êtes pas marié : τῷ σοφῷ οὐ γαμητέον. Τῷ σοφῷ οὐ πολιτευτέον. Il faut présenter le moins qu'on peut de surface aux coups de la fortune, et se renfermer exclusivement dans la littérature grecque.

Le mois suivant, Villoison adressait à son ami une nouvelle lettre[3] pour le remercier des *Selecta Historicorum* et de la Disser-

1. Lettre du 13 juillet 1800. *Ms. lat.* 168, fol. 81-82. Cette lettre a été publiée *in extenso* par M. Dorez, dans la *Revue critique*, (nouvelle série), t. XXIV (1887), 2, p. 393-396.
2. Voir plus haut, chap. XI, p. 356.
3. Lettre à Wyttenbach du 3 août 1800. *Ms. lat.* 168, fol. 83.

tation sur Aristoxène qu'il lui avait envoyés. Puis, après lui avoir recommandé d'une manière toute spéciale le naturaliste anglais Banks [1], porteur de sa lettre, il lui demandait s'il ne pouvait lui faire obtenir de ses éditeurs anglais — puisqu'il n'en possédait plus — un exemplaire de son Plutarque, en faisant valoir qu'il était membre de la Société royale et de celle des Antiquaires de Londres. « La perte presque totale de ma fortune me prive.. des moyens de faire l'acquisition de ce thrésor... Il ne me reste presque rien de mon patrimoine. » Et, après un mot sur le cours de grec qui lui rapportait si peu, il lui faisait les compliments de Larcher, de Chardon de La Rochette et de Sainte-Croix, à chacun desquels Wyttenbach avait destiné un exemplaire de sa Vie de Ruhnken.

La correspondance de Villoison reprise avec Wyttenbach devait se continuer avec quelques interruptions jusqu'à sa mort. C'est ainsi qu'en juin 1801 [2] on voit l'helléniste hollandais recommander à Villoison deux de ses amis, Van Heusde et Heemskerke, docteur en droit civil et canon, désireux de faire par son intermédiaire la connaissance des érudits de Paris, en particulier de Sainte-Croix et de Chardon de la Rochette. Quelques mois après [3], ce fut à ce dernier que Wyttenbach écrivit pour lui recommander un autre de ses amis, le sénateur Frédéric Van Leyden, en le priant de le présenter à Villoison, à Sainte-Croix et à Larcher.

En même temps qu'avec Wyttenbach, ou peu avant, Villoison renouait ses relations interrompues avec Oberlin; celui-ci n'était pas moins désireux que son ami de les reprendre. Dès qu'il le sut sorti de sa retraite d'Orléans, il s'empressa de lui envoyer un

1. Banks (Joseph), né à Londres en 1743, accompagna Cook dans ses voyages à Madère, au Brésil, en Patagonie, etc., de 1768 à 1771, explora plus tard les Hébrides et l'Islande, forma de riches collections scientifiques. Président de la Société royale de Londres, il usa de son crédit pendant la guerre de l'Indépendance d'Amérique pour faire rendre à la France les collections d'histoire naturelle qui avaient été capturées par les Anglais. Il fut nommé en 1802 correspondant de l'Institut. Cuvier, *Éloge de M. Banks*. (*Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. V, p. 204.)

2. Lettre à Villoison du 6 juin 1801. *D. Wyttenbachii epistolarum selectarum fasciculi tres*. Fasc. I, p. 48.

3. Lettre à Chardon de la Rochette du 13 janvier 1802. *Op. laud.*, fasc. I, p. 49.

mémoire qu'il venait de publier [1]. Villoison remercia aussitôt son savant ami de la « belle dissertation qu'il avoit eu la bonté de lui envoyer [2] ». « Elle est digne de vous, ajoutait-il, et c'est beaucoup dire. Recevez-en tous mes remerciemens, ainsi que du plaisir que vous m'avez procuré en me donnant de nouvelles marques de votre amitié. » Et il terminait en lui faisant part de la satisfaction qu'il avait eue d'apprendre qu'il préparait une nouvelle édition de Tacite. « Avez-vous eu quelques nouveaux manuscrits ? » lui demandait-il. Dans un billet non daté [3] comme la lettre, mais évidemment postérieur, après s'être rappelé à son souvenir, il s'informait encore, tant il y prenait intérêt, de son édition de Tacite [4]. Il ne devait pas tarder à la recevoir. Elle parut, en effet, en 1801 [5], et Oberlin la lui envoya aussitôt avec un mémoire [6] où il s'efforçait de prouver que Gutenberg était né à Strasbourg.

Villoison était alors à la campagne ; dès son retour à Paris, il s'acquitta du « devoir sacré » de témoigner à son ami « sa vive reconnoissance des beaux présents qu'il lui avoit faits [7] ». Se répandant, suivant sa coutume, en éloges : « C'est un livre classique, qui fera époque, lui écrivait-il. Votre Tacite d'Ernesti, avec vos doctes additions et vos savantes remarques vraiment dignes de ce grand homme, dont vous êtes l'heureux continuateur, fera tomber toutes les éditions précédentes et en dispensera. C'est un nouveau service que vous avez rendu à la République des lettres et un titre précieux que vous avez acquis à la reconnoissance des amateurs de l'antiquité. » Et arrivant à la dissertation sur la vie de Gutenberg : « Il me semble que vous avez décidé sans

1. Peut-être s'agit-il des *Observations sur l'ancien langage messin* publiées en 1798.

2. *Correspondance d'Oberlin. Ms. all.* 192, fol. 146 *a*, n° 56. Lettre s. d., mais adressée rue de Bièvre, n° 22, où Villoison demeurait depuis son retour d'Orléans, et par suite postérieure à ce retour.

3. *Ms. all.* 192, fol. 147 *a*, n° 57. En 1800, Oberlin lut à la Société littéraire de Strasbourg une *Notice d'un manuscrit de Tacite.*

4. « Je m'occupe toujours, ajoutait-il, de mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne. »

5. *C. Cornelii Taciti opera, ex recensione Joh. Augusti Ernesti*, denuo curavit Jer. Jac. Oberlinus Argentoratensis. Lipsiae, MDCCCI.

6. *Essai d'Annales de la vie de Jean Guttenberg, inventeur de la typographie.* Strasbourg, 1801, in-8.

7. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 148 *a*, n° 58.

réplique une des questions les plus importantes pour l'histoire littéraire. » Il continuait en consultant le savant humaniste sur quelques expressions obscures et en lui donnant des nouvelles littéraires de Paris. Enfin il le priait de remettre une lettre adressée à leur ami commun, Schweighæuser, avec lequel aussi il avait repris sa correspondance depuis son retour à Paris.

Peu à peu, on le voit, se reformaient au loin comme auprès les relations de Villoison si longtemps interrompues. Celles que la mort avait détruites étaient remplacées par d'autres. Son cours de littérature grecque avait élargi le cercle de ses connaissances. C'est ainsi qu'on le trouve alors en rapport avec deux de ses rares auditeurs, le capitaine Paul-Louis Courier et l'archéologue Winckler [1]. Disciple d'Oberlin, attaché par Millin au Cabinet des Médailles, ce dernier se recommandait par là doublement à lui; d'autres raisons le lui rendaient encore cher ; Winckler lui donnait des nouvelles de son ami éloigné; c'était lui qui lui remettait les livres que le savant strasbourgeois lui adressait, et, en retour, il transmettait à Oberlin les nouvelles de son correspondant souvent trop occupé pour pouvoir lui écrire. Les relations de Villoison et de Winckler devaient se continuer sans nuage et avec le même caractère d'intimité jusqu'à la mort de l'helléniste. L'amitié qui l'unit à Paul-Louis Courier [2] ne fut pas moins intime, mais elle devait lui susciter, nous le verrons, plus d'un souci.

Villoison n'avait pas tardé à remarquer parmi ses auditeurs, pour son zèle et sa singulière perspicacité, ce jeune officier, aussi versé dans la connaissance de l'antiquité hellénique que dans celle des mathématiques ; il avait pris bien vite en affection ce disciple que son culte pour les Anciens devait lui rendre particulièrement cher. Mais Courier quitta bientôt Paris et le cours de

1. Winckler (Théophile-Frédéric), né à Strasbourg en 1770, venu à Paris après avoir servi aux armées, fut attaché par Millin à son cabinet, et devint un des collaborateurs les plus actifs du Magasin encyclopédique et le correspondant le plus zélé de Böttiger.

2. Paul-Louis Courier était né à Paris en 1772 ; sorti en 1793 de l'École de Châlons, il fut envoyé à l'armée du Rhin, d'où il revint deux ans après. En 1798, il était parti pour l'Italie ; il venait de rentrer en France, quand Villoison ouvrit son cours. Déjà en relations avec Millin, Clavier et Sainte-Croix, il y entra bientôt avec Åkerblad, Boissonade et Villoison. Armand Carrel, *Essai sur la vie et les écrits de P.-L. Courier*. Paris, 1829, in-8°, p. 6-11.

Villoison. Obligé, par l'état précaire de sa santé, d'aller, au printemps de l'année 1801, chercher quelque repos en Touraine, il avait été, au mois de novembre, envoyé en garnison à Strasbourg. Ce départ ne pouvait qu'affliger Villoison ; il s'en consola en recommandant son protégé à Oberlin [1].

Je vous adresse et recommande au delà de toute expression un de mes plus intimes amis, M. Courier, capitaine d'artillerie, jeune homme plein d'esprit, d'amabilité, de talent et de connoissances dans la littérature grecque et dans les mathématiques. Je vous prie de lui rendre tous les services qui dépendront de vous, Monsieur et cher ami, de lui ouvrir votre bibliothèque et vos dépôts littéraires, de lui faire connoître vos savants, et je vous aurai la plus vive obligation de tout ce que vous ferez pour mon jeune ami, qui a les plus heureuses dispositions pour la critique et la plus rare sagacité.

On peut croire qu'Oberlin n'eut rien de plus pressé que d'accueillir comme il le méritait l'élève de son ami, et Courier profita largement de la bienveillance du savant bibliothecaire; il ne tarda pas non plus à entrer en relation avec les érudits que comptait alors Strasbourg [2], et il se plut tant dans ce nouveau milieu qu'il négligea d'écrire à Villoison. Mais heureusement l'arrivée à Paris, vers le même temps, du jeune Oberlin adoucit les regrets que lui donnait le départ de son oublieux disciple. On s'imagine sans peine la joie que causa à Villoison la venue du fils de son fidèle correspondant, et l'on ne peut douter qu'il n'ait tout fait pour lui rendre agréable le séjour de Paris. Le jeune homme le charma d'ailleurs par le sérieux de son caractère et l'étendue de ses connaissances. Par lui aussi, il avait des nouvelles de ses amis d'Alsace. On ne doit pas être surpris que, quand, au printemps de 1802, le jeune voyageur reprit le chemin de Strasbourg, Villoison l'ait chargé d'une longue lettre pour son père. Il commençait en renouvelant à ce dernier ses remerciements pour l'édition de Tacite dont il faisait à nouveau l'éloge.

C'est la meilleure que je connoisse et la plus utile, disait-il [3] ; ce que vous y avez ajouté de votre cru, Monsieur et savant ami, vous fait

1. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 150 *a*.
2. Ch. Joret, *Un épisode inconnu de la vie de Paul-Louis Courier*. (*Revue d'histoire littéraire*, t. XIII (1906), p. 294).
3. Lettre sans date, mais du commencement de 1802. *Ms. all.* 192, fol. 151 *a*.

infiniment d'honneur et répand beaucoup de lumière sur le texte. Mais un ouvrage qui doit vous donner infiniment de satisfaction et qui est bien digne de vous, c'est Monsieur votre fils. Il marche à grands pas sur vos traces, et se distingue par des connoissances, une maturité, une prudence, une candeur, une assiduité fort au-dessus de son âge. Rien de plus admirable que sa conduite dans une ville aussi corrompue que la nôtre, au centre des plaisirs et de la dissipation. Vous êtes le plus heureux des pères.

On pense bien qu'il ne manqua pas de parler à Oberlin de son ancien disciple. Il continuait, en effet, sa lettre en demandant à son ami « de faire ses compliments à M. Courier » et de lui « donner des nouvelles de ce jeune savant plein de goût et de finesse ». « Faites-lui, ajoutait-il, mes reproches de ce qu'il nous oublie, et engagez-le à s'occuper des mathématiciens grecs. Il est plus en état que personne de les éclaircir, parce qu'il sait très bien les mathématiques et le grec, et réunit deux genres de connoissances qui ne vont pas ordinairement ensemble. » Et il continuait : « Comme vous recevez sûrement le Magasin encyclopédique, je vous prie de vouloir bien donner à lire à mon ami M. Courier ma Lettre sur la prononciation, l'accentuation, la prosodie et la mélodie de l'ancienne langue grecque [1]. » Il terminait en demandant à Oberlin de faire ses compliments à M. Schweighæuser, « qui n'avoit pas répondu à ses deux dernières lettres ».

Si Courier ne s'occupa pas des anciens mathématiciens, comme l'eût désiré Villoison, il ne cessa pas pour cela de se livrer avec ardeur à l'étude de la littérature grecque. Il n'avait pas tardé à se lier avec Schweighæuser, qui poursuivait courageusement la publication d'Athénée, commencée l'année précédente ; ce fut pour lui une occasion toute naturelle de lire cet auteur, et il y prit tant de goût qu'il n'hésita pas à se charger d'annoncer l'édition de Schweighæuser dans la revue de Millin ; mais il ne voulut pas se borner à en faire un simple compte rendu. Il se proposa, comme il l'écrivait à Clavier [2], de donner à l'occasion

1. L'article du Magasin, dont parle Villoison, avait, nous l'avons vu, paru dans le numéro de ventôse an X — février-mars 1802 —. Sa lettre à Oberlin était donc postérieure à cette date, mais probablement d'assez peu.

2. Lettre du 2 mai 1802. *Mémoires, correspondance et opuscules inédits de Paul-Louis Courier*. Paris, 1828, in-8°, t. I, p. 51.

« des conjectures, explications et corrections de certains passages, qui n'ont été entendus ni de M. Schweighæuser, ni même de Casaubon, tout Casaubon qu'il est ». L'article parut bientôt dans le Magasin [1], et les doctes notes qui le suivent montrent que Courier n'avait pas trop présumé de ses forces.

*
* *

Cette correspondance étendue et variée ne faisait pas oublier à Villoison ses intérêts. Elle ne l'empêchait pas de chercher par tous les moyens à améliorer sa situation. Une première démarche auprès de Chaptal [2] lui fit obtenir une indemnité de 1200 francs; mais ce n'était là qu'un secours transitoire, et, ruiné comme il l'avait été pendant la Révolution, c'était trop peu pour lui; on comprend aussi qu'il ait voulu se créer d'autres ressources.

L'occasion qu'il cherchait parut se présenter en 1801 : le bruit de la démission de Leblond, conservateur de la Bibliothèque des Quatre-Nations — la Bibliothèque Mazarine d'aujourd'hui —, semble s'être répandu. Villoison vit là un emploi qui pourrait lui convenir. Il s'empressa de le solliciter; mais, au lieu de le demander au ministre, il s'adressa directement au Premier Consul, qui réunissait chaque jour davantage entre ses mains tous les attributs du pouvoir. Villoison ne connaissait pas personnellement l'habile et heureux général ; mais il n'y avait rien là qui pût l'arrêter. Il écrivit, le 13 messidor an IX [3], une longue lettre « au favori des Muses et de la Victoire ». Après avoir rappelé les douze Académies « les plus célèbres de l'Europe » dont il faisait partie et les nombreux ouvrages qu'il avait publiés, la perte de sa fortune — fortune qu'il regrettait moins que la facilité de se livrer à l'étude et la consolation de pouvoir continuer son ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne —, il lui demandait la place qui allait être vacante par le départ de Leblond, place qui lui donnerait un logement « au centre des livres » et le mettrait « à

1. 8e année (1802), t. II, p. 325-364.

2. Chaptal (Jean-Antoine), né en 1756, entré au Conseil d'État après le 18 brumaire, fut nommé ministre le 1er pluviôse an IX — 21 janvier 1801 —, et le resta jusqu'à la fin de l'an XII — 1804 —.

3. 4 juillet 1801. British Museum, *Additional ms.* 23889, fol. 1. Cf. *Journal des Savants* (Nouvelle série), t. VII (1909), p. 150.

portée de reprendre ses travaux interrompus »; il terminait en lui demandant une audience.

Leblond ne donna pas sa démission — il ne prit sa retraite qu'en 1805 [1] —; Villoison ne put donc lui succéder. Mais l'insuccès de sa démarche — elle ne fut pas toutefois entièrement inutile, elle le mit en rapport avec le Premier Consul — ne découragea pas Villoison et ne l'empêcha pas de faire l'année suivante une nouvelle tentative pour sortir de la situation précaire où il se trouvait. Les projets d'une réorganisation prochaine de l'Instruction publique lui firent penser qu'il trouverait sans peine, dans les cadres élargis de l'enseignement, un poste lucratif. Le 25 germinal an X [2], il écrivit au ministre « pour se rappeler à son souvenir ». Il le suppliait « de vouloir bien lui accorder une place d'Inspecteur des études de la Littérature grecque et latine et de l'Antiquité dans les Écoles Centrales, ou une chaire de grec ancien et moderne dans quelque École spéciale ou la garde d'une Bibliothèque publique, ou enfin tout autre emploi qui le mît à portée d'exister et de consacrer à l'utilité publique le fruit de quarante ans d'études opiniâtres et de voyages longs et pénibles ». Villoison n'obtint aucune des places qu'il sollicitait; mais au mois d'août un Arrêté des Consuls [3] lui accorda un « secours » de 1200 francs; trois mois auparavant, il avait été nommé membre de l'Institut [4]; cela le consola de son nouvel échec, et il prit patience, en attendant une occasion favorable qui lui permît enfin de sortir de la situation inférieure où il se trouvait; elle se présenta, nous le verrons, deux ans plus tard.

1. A. Franklin, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut*. Paris, 1901, in-8°, p. 279.
2. 15 avril 1802. Autographe communiqué par M. Robert de Courcel.
3. 25 thermidor an X — 13 août 1802 —. *Arch. Nat.*, A F IV, plaq. 389.
4. Le 4 floréal an X — 24 avril 1802 —.

CHAPITRE XIII

DERNIÈRES ANNÉES DE VILLOISON (1802-1805)

Relations de Villoison avec l'Allemagne reprises. Arrivée de Hase à Paris. Accueil que lui fait Villoison. Leçons et relations qu'il lui procure. Compliments faits à Böttiger. Livres demandés par celui-ci. Portrait de Villoison par Hase. Son attachement pour la famille ducale. Correspondance de Villoison et de Böttiger. Spécimen d'une édition de Térence envoyé. Éloges qu'en fait Villoison. Louanges données à Hase. — Le duc héritier de Weimar à Paris. Lettre de Hase à son camarade Erdmann. Visites qu'il fait au jeune duc ainsi que Villoison. Renseignements demandés par Böttiger à Winckler et à Millin. Lettre de Villoison. E. Ferlet trouvé comme professeur de français pour le jeune duc. Mort du précepteur de Mme de Staël. Villoison consulté sur son successeur. Lettre à Böttiger. Lettre de la duchesse à Villoison. Réponse de celui-ci. Envoi de la pièce de vers faite pour l'anniversaire de la naissance de Lalande. Sa publication dans la Bibliothèque française, etc. — Relations du duc héritier avec le libraire Pougens. Correspondance littéraire adressée par ce dernier à Charles-Auguste. Départ du prince héritier pour Montpellier. Mme de Créqui et son salon. Correspondance avec le duc héritier. Élection de Wieland comme membre de l'Institut. La pluie de pierres de Laigle. Achat de météorolithes par Charles-Auguste. Lettre de Pougens. — Collaboration de Villoison au Magasin encyclopédique continuée. Annonces d'ouvrages relatifs à l'éducation. Extrait du prospectus d'un Dictionnaire grec ancien et moderne. Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec de Morin. Notice de quelques ouvrages nouveaux en grec moderne. Études épigraphiques. Publication projetée d'un recueil d'inscriptions. Lectures faites à la Classe de Littérature ancienne sur quelques inscriptions grecques. Inscription de l'agathe-onyx du baron de Staël expliquée. Lettre à Angiolini. Inscription de la prétendue colonne de Pompée. Inscription de Rosette. Publications dont elle est l'objet. Silvestre de Sacy et Åkerblad. Première lettre de Villoison à Åkerblad. Éclaircissement d'Ameilhon. Seconde et troisième lettres à Åkerblad. Lettres à Millin et à Chardon de la Rochette. Inscriptions runiques du lion de Venise. — Lettre à Morelli. Livres reçus et donnés. Ouvrages demandés aux frères Coleti. Réponse de Morelli. Autres correspondants de Villoison en Italie. Lettre à Caluso. Le chevalier Baldelli recommandé par la Ctesse d'Albany. Mort d'Alfieri. Lettre de Villoison à la comtesse. Réponse de celle-ci. Départ de Paul-Louis Courier pour Plaisance. Impatience d'Oberlin. Lettre de Villoison à Courier. Réponse de ce dernier. — Correspondance avec Wyttenbach. Mlle Gallien à Paris. Soirée littéraire chez Millin. Envoi par Wolf à Villoison des « Quatre Discours » de Cicéron et du premier volume des Poèmes homériques. Dernière lettre de Villoison à Wolf.

Candidature de Millin à la Classe d'histoire et de littérature ancienne. — Proclamation de l'Empire. Lettres de Villoison à M. de Champagny et à de Gérando. Maret. Lettres à Millin. Création d'une chaire de grec moderne au Collège de France. Villoison autorisé à y faire un cours de grec ancien. Lettre à Morelli. Travaux et projets de Villoison. — Indifférence de P.-L. Courier à satisfaire Oberlin. Lettre de Villoison à Courier. Réponse de ce dernier. Maladie de Villoison. Son découragement. Élection de Gérando. Mort de Villoison. Douleur qu'elle cause à ses amis. Notices de Boissonade et de Chardon de la Rochette. Son éloge par Dacier.

On est surpris que Villoison, qui, après sa rentrée et son installation définitive à Paris, ne tarda pas à écrire à Wyttenbach, n'ait pas alors aussi essayé de renouer sa correspondance avec ses amis d'Allemagne ; mais, si le fait reste inexpliqué [1], il ne faudrait pas l'attribuer à un sentiment d'indifférence. L'empressement avec lequel, vers la fin de 1801, il accueillit Hase et, quelques mois après, fit sa cour au duc héritier de Weimar montre assez qu'en réalité il ne cherchait qu'une occasion de reprendre ses relations interrompues avec le pays « qu'il aimait le plus ».

Après avoir achevé à l'Université d'Iéna ses études commencées au gymnase de Weimar, Hase [2] était venu tenter la fortune en France. Arrivé à Paris [3] presque sans ressources, sans moyens d'existence prochains, sachant à peine le français, le jeune étudiant avait frappé à bien des portes, à celles de Millin, de Gail, de Coray, de Winckler, des libraires allemands Fuchs et Vogel, etc., sans rien trouver que des promesses [4] ; il pensait presque à s'engager, quand un heureux hasard le conduisit chez Villoison [5] ; celui-ci le reçut « avec toute la politesse française », le retint à dîner, promit de lui donner à copier des manuscrits grecs à la Bibliothèque nationale et l'engagea à venir une fois chaque décade parler grec moderne avec lui. Cela ne lui suffit pas encore ; il multiplia les recommandations en sa faveur ; il songea même à

1. La mort de quelques-uns de ses correspondants ordinaires, par exemple celle de Michaelis en 1791, celle de Morus en 1792, etc., ne suffit pas en effet à rendre compte de cette abstention.

2. Hase (Karl Benedikt), né en 1780 à Sulza près de Naumburg (Saxe).

3. Il y était arrivé le 18 octobre 1801. *Briefe von der Wanderung und aus Paris*. Leipzig, 1894, in-8°, p. 48.

4. Millin l'avait pris pour un riche étranger et invité à ses septidis. *Briefe von der Wanderung*, p. 53, 54, 55.

5. Lettres du 5 et du 7 brumaire an X — 27 et 29 octobre 1801 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 60 et 62.

le faire nommer professeur d'allemand à Saint-Cyr [1]. Grâce à ces démarches de Villoison, Hase se trouva au bout de quelque temps dans la situation la plus heureuse [2]. Sa « méthode philosophique » lui valut une espèce de réputation ; il eut bientôt autant de leçons qu'il en voulut [3] ; on proposa au « jeune saxon » — c'est le nom qu'on lui donnait — de faire des conférences d'histoire dans un prytanée ; il fut même question de lui pour la correction des épreuves d'une édition d'auteurs grecs à bon marché que le gouvernement projetait sous la direction de Sainte-Croix [4]. Chaque jour son horizon s'élargissait dans le milieu lettré où il vivait [5]. Villoison et Millin l'avaient introduit dans les meilleures sociétés [6]; il y passait ses soirées et il s'y voyait en rapport avec les savants ou les érudits les plus célèbres du jour, Sainte-Croix et Larcher, Barbié du Bocage, Picard, Mercier, Clavier et Berthollet même.

Telle était l'existence heureuse que menait Hase et la situation presque brillante où en quelques semaines la protection de Villoison avait conduit ce jeune émigrant. L'intérêt si grand porté à un étranger par le savant helléniste peut surprendre ; mais Hase était allemand ; Villoison, nous le savons, avait une prédilection pour les Allemands, et cet ancien élève du gymnase de Weimar et de l'Université d'Iéna lui rappelait un pays qui lui était cher entre tous. On ne peut douter qu'il ne s'en soit entretenu souvent avec son jeune protégé ; il dut lui parler, ou du moins lui entendre parler plus d'une fois aussi, de son ancien maître Böttiger, dont l'enseignement lui avait laissé le plus vivant souvenir, et avec lequel il était en correspondance suivie depuis son arrivée à Paris. Devenu un des rédacteurs les plus assidus du Magasin encyclopédique, Böttiger était en relation continuelle avec Millin, et nous l'avons vu [7], dès les premiers temps, demander à celui-ci des

1. Lettres du 9 brumaire et du 15 frimaire an X — 31 octobre et 6 décembre 1801 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 69 et 75.

2. Lettre du 16 nivôse an X — 6 janvier 1802 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 80.

3. Il eut entre autres pour élève la veuve de Condorcet. Lettre du 3 nivôse an X — 24 décembre 1801 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 79.

4. *Briefe von der Wanderung*, p. 79.

5. Lettre du 15 frimaire an X — 6 décembre 1801 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 76.

6. Lettres du 21 brumaire an X — 12 novembre 1801 —, et du 23 pluviôse an X — 12 février 1802 —. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, nos 12 et 15.

7. Chapitre XI, p. 373.

nouvelles de Villoison ; il y avait là bien des raisons pour que l'helléniste français cherchât à entrer en rapport avec lui. Le 12 novembre [1], Villoison chargea son protégé de l'assurer de son estime : il le faisait prier en même temps de dire en son nom au conseiller Griesbach qu'il n'oublierait jamais les deux semaines qu'il avait passées à Iéna.

Le premier pas était fait ; des relations ne devaient pas tarder à s'établir entre les deux savants. Böttiger, ayant eu besoin de livres qui se trouvaient à la Bibliothèque de Valois, les fit demander à Villoison par l'intermédiaire de Hase. Malgré le désir qu'il eût de lui être agréable, Villoison ne put les lui procurer ; il lui en fit exprimer ses regrets, en lui adressant par leur jeune ami son salut le plus cordial [2]. En le transmettant, Hase crut le moment venu de faire plus amplement connaître Villoison à Böttiger, et il lui envoya le portrait suivant du célèbre helléniste. « Villoison est un des hommes les plus intéressants que j'aie jamais connus : gai, spirituel, vif, passant toutes ses soirées en société, doué d'une puissance de mémoire presque incroyable et tranchant (décidé) dans ses jugements. » Et, après avoir remarqué, en quoi il allait peut-être trop loin, qu'il haïssait autant les Grecs qu'il estimait hautement les Allemands, il ajoutait : « Ce qui, étant donné l'affection que je porte à la ville où j'ai été élevé et mon estime pour un prince excellent dont je ne peux oublier le secours qu'il m'a donné pendant mes études, m'a le plus touché et m'a donné la plus grande joie, c'est son attachement pour notre famille ducale. » Les portraits du duc et de la duchesse Amélie étaient, dit-il, suspendus au-dessus de la cheminée de son salon, « comme les dieux pénates de son foyer ». Ces portraits paraissaient médiocres à Hase, qui forma le projet de les remplacer le jour de l'anniversaire de Villoison par les gravures du duc et de la duchesse dues au burin de Müller.

Peu de temps auparavant, dans une lettre à son ancien disciple, Böttiger avait dit du savant helléniste les choses les plus flatteuses. Villoison, à qui Hase la traduisit, en prit aussitôt occasion pour adresser à l'érudit saxon une lettre de remerciements, qu'il

1. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, n° 15.
2. Lettre du 22 pluviôse an X — 11 février 1802 —. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, n° 10.

pria son jeune ami de lui faire parvenir [1]. Maintenant ce fut au tour de Böttiger d'écrire. Il n'y manqua pas ; il commença par envoyer à Villoison le *Specimen* d'une nouvelle édition de Térence, qu'il avait récemment publié, et en même temps il lui demandait des renseignements sur quelques points de prononciation grecque. Dans cette espèce de programme, Böttiger avait placé l'éloge de Villoison. Le savant français — on n'en sera pas surpris — ne voulut pas être en reste avec lui et il ne crut pas pouvoir mieux le remercier qu'en l'accablant des louanges les plus exagérées [2].

Il y a très peu de savants, depuis la renaissance des lettres, qui aient réuni autant de tact, de finesse et de goût à une érudition aussi profonde.

Et il ne craignait pas d'ajouter :

Bien supérieur à Winckelmann dans la parfaite connoissance des langues anciennes, vous l'égalez au moins dans celle de l'Antiquité figurée et des différents monuments... Vous avez su trouver le secret de répandre de la grâce et de l'intérêt sur les matières les plus arides et sur les recherches les plus érudites, et c'est un talent bien rare que vous possédez au suprême degré.

Aussi exprimait-il le souhait que M. Bast, collaborateur ordinaire du Magasin encyclopédique, traduisît prochainement pour cette revue les Mémoires que Böttiger avait écrits sur la Toilette, les Jardins, ainsi que les autres pièces du même genre. Quant aux questions relatives à la prononciation grecque, il le renvoyait à un article qui avait paru dans le Magasin [3] sur ce sujet, dont il s'occupait depuis de longues années.

Il avait, dans cet article, fait l'éloge de « l'aimable » M. Hase, ou plutôt lui avait « rendu une partie de la justice qu'il méritoit » ; il le fit encore, et non pour la dernière fois, dans sa lettre à Böttiger. « Ce jeune savant, disait-il, se fait universellement chérir et estimer à Paris, où il est un modèle de sagesse, de bonne conduite, d'amour de l'étude et de travail. Il s'y livre sans relâche et avec le plus grand succès, sans se laisser distraire par les plaisirs. » On ne peut s'empêcher de trouver quelques traits

1. Lettre du 23 pluviôse an X — 12 février 1802 —. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, n° 12.
2. Lettre du 16 juin 1802. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 38.
3. 7e année (1802), t. V, p. 456.

du portrait embellis. Mais ici, comme dans tant d'autres circonstances, Villoison avait cédé à son penchant à la flatterie ; il pouvait croire qu'il plairait à l'ancien professeur de Hase, ainsi — et cela devait le toucher davantage — qu'à Charles-Auguste, dont celui-ci était le protégé ; aussi demandait-il à Böttiger de redire au duc et à la duchesse de Weimar tout le bien qu'il pensait du jeune érudit.

*
* *

Un événement qui le ramena aux années les plus heureuses de sa vie s'était produit alors pour Villoison. Ses relations avec la cour de Weimar, depuis si longtemps interrompues, allaient se renouer d'une manière inattendue. Si, en venant en aide au jeune Hase, Villoison croyait acquitter une dette de reconnaissance envers le pays où il avait reçu une si généreuse hospitalité, il prépara par là aussi, du moins dans une certaine mesure, la reprise de ses relations avec la famille ducale. Dès que la tourmente révolutionnaire fut terminée, les étrangers reprirent le chemin de la France ; ils y affluèrent après la paix de Lunéville, surtout après celle d'Amiens, qui la confirma et l'étendit à toute l'Europe. Charles-Auguste crut le moment favorable pour envoyer à Paris son fils aîné, comme il y était venu lui-même vingt-sept ans auparavant.

Le jeune prince quitta Weimar sous la conduite du baron de Wolzogen dans les derniers jours de mars [1], s'arrêtant en chemin dans les diverses villes, et trouva partout un accueil empressé. Villoison fut informé, peut-être par Winckler, de sa venue, et il l'annonça à Hase [2]. Celui-ci, qui affectait alors des allures jacobines — on sait combien dura peu son républicanisme —, qui se scandalisait presque du royalisme de Villoison, écrivait à son ancien camarade de gymnase Erdmann qu'il « commettrait la grossièreté républicaine de ne pas aller voir le prince, s'il ne le faisait appe-

1. Lettre de Henriette Knebel à son frère du 27 mars 1802. *Aus K. L. von Knebel's Briefwechsel mit seiner Schwester*. Iéna, 1858, in-8°, p. 147, n° 140.
2. Lettre du 20 germinal an X — 10 avril 1802 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 88.

ler ». Il agit en réalité tout autrement et il tient un langage bien différent dans ses lettres à Böttiger : « Le prince est ici, écrivait-il quelques jours après à ce dernier [1], à ma grande joie et à celle de Villoison ; je suis allé le voir, ainsi que M. de Wolzogen qui l'accompagne. » Et le mois suivant [2] : « Le prince paraît bien se porter ; dès son arrivée, je suis allé lui faire visite à son hôtel, et, depuis lors, j'ai eu plusieurs fois occasion de lui présenter mes hommages. Villoison ne se possède pas de joie. »

La nouvelle était faite pour plaire à Böttiger, mais elle ne suffisait pas pour satisfaire sa curiosité ; il avait cherché dès les premiers jours à obtenir des renseignements plus circonstanciés de Winckler, avec lequel il entretenait une correspondance étendue. Le jeune savant, qui n'avait point eu occasion de voir le prince, ne pouvait guère le satisfaire ; il ne savait rien de lui, disait-il [3], que ce qu'il avait entendu dire à Hase et à quelques autres personnes. Tout ce qu'il put lui apprendre, c'est, renseignement assez singulier, que le prince s'occupait entre autres choses de chimie [4]. « Il a devant lui une longue besogne qui pourrait bien fortement l'absorber », remarquait-il, et il ajoutait : « Villoison saura bien aussi l'accaparer d'une autre façon. » Böttiger fut encore moins bien renseigné par Millin. Le baron de Wolzogen dédaigna ou négligea de conduire son élève à la Bibliothèque nationale et au Cabinet des Antiques. Millin ne pardonna pas cet oubli au gouverneur du prince. Il s'en plaignit amèrement à Böttiger, et son irritation fut d'autant plus grande qu'il comptait davantage sur la visite du prince héritier. Pour se venger, il affecta de ne rien savoir, ou du moins il ne voulut rien dire à Böttiger. Il en fut tout autrement de Villoison ; il n'eut rien de plus pressé que d'entretenir Böttiger de la visite qu'il avait faite au jeune duc et de lui faire part de la joie qu'il avait eue de le voir [5].

Rien n'a égalé mon attendrissement, lorsque j'ai eu le bonheur touchant de faire ma cour à Monseigneur le prince héréditaire. J'avois eu l'honneur de chanter son aurore ; jugez combien il a été flatteur pour moi de contempler le soleil naissant et d'y retrouver l'image ché-

1. Le 3 floréal an X — 23 avril 1802 —. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, n° 8.
2. Le 6 prairial an X — 26 mai 1802 —. *Briefe an Böttiger*, vol. 73, n° 16.
3. *Briefe an Böttiger*, vol. 228, n° 93.
4. *Briefe an Böttiger*, vol. 228, n° 96.
5. Lettre du 16 juin 1802, déjà citée.

rie d'un prince qui a daigné me combler de ses bontés et dont je dirai toujours avec Virgile :

Erit ille mihi semper Deus.

Peignez, si vous le pouvez, mon ravissement à leurs AA. SS.

Villoison ajoutait en marge un renseignement précieux. D'après un bruit, dont Winckler, nous l'avons vu, s'était fait l'écho, le jeune prince se serait occupé de chimie ; la lettre de Villoison nous apprend qu'il se livrait à des études plus en rapport avec sa situation et le but de son voyage. Il était venu en France pour compléter son éducation ; aussi n'est-il pas surprenant qu'il y ait, comme l'avait fait son père, cherché à se perfectionner dans la connaissance de notre langue. Il paraît qu'un « ancien et habile professeur de l'Université de Paris », Edme Ferlet [1], auteur d'*Observations littéraires, critiques, politiques, militaires, géographiques, etc., sur les Histoires de Tacite* [2], fut chargé de lui donner des leçons de goût et de littérature française, et ce fut Villoison, il a soin de le rappeler, qui indiqua au baron de Wolzogen ce maître aujourd'hui si peu connu.

Le mois suivant, Villoison écrivit de nouveau à Böttiger ; mais cette fois, il ne lui parlait pas du prince, pas plus que de Hase ou de ses travaux personnels, mais de Mme de Staël [3]. Nous l'avons vu au commencement de 1800 en rapport avec cette femme célèbre. Qu'étaient devenues leurs relations ? Nous l'ignorons ; mais elles n'avaient pas cessé, et nous ne devons pas être surpris de voir Mme de Staël écrire à son ancien correspondant au milieu de l'année 1802. Au mois de mai, elle avait perdu presque subitement le précepteur de ses enfants, M. Gerlach, qui était dans sa maison depuis deux ans seulement. Cette mort lui causa un vif chagrin et un grand embarras. Le jeune professeur lui avait plu par ses talents et par son caractère, et il était difficile à rempla-

1. Edme Ferlet avait été d'abord professeur à l'Université de Nancy et avait débuté, en 1772, par une pièce intitulée : *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*, suivie l'année suivante de l'*Abus de la philosophie par rapport à la littérature* et, en 1774, de l'*Éloge de M. le chevalier de Polignac, secrétaire du Cabinet du feu roi de Pologne.*

2. « Avec le texte latin corrigé. » Paris, an IX (1801), 2 vol in-8°. L'ouvrage de Ferlet n'est autre chose que le texte des Histoires, accompagné de longs commentaires.

3. Lettre non datée, mais évidemment de la fin de juillet, comme la lettre de Hase qui l'accompagnait et qui, elle, est du 27 juillet 1802. *Briefe an Böttiger*, vol. 2, n° 37.

cer. Pour lui trouver un successeur, elle s'adressa d'abord à Meister [1]. « J'ai vu, lui écrivait-elle [2], mourir sous mes yeux l'instituteur de mes enfants, M. Gerlach, à vingt-six ans... Pourriez-vous m'aider de quelque manière à réparer cette perte ? Vous savez ce que je désire. De plus, je tiens à la musique. » Et elle continuait en lui rappelant que le précepteur de ses enfants, « s'il était jeune et libre, pourrait y voir une longue perspective ». Elle le mènerait à Paris et, s'il lui convenait, elle le garderait chez elle aussi longtemps qu'il le voudrait. Meister lui proposa un M. Keller. Quel était-il ? Nous l'ignorons ; mais nous savons qu'avant de l'accepter, elle se renseigna auprès de Villoison, qui répondit simplement que Keller « ne lui convenait pas. Rien de plus [3] ».

Villoison ne se borna pas là ; trouvant une de ces occasions qu'il aimait de se rendre utile ou nécessaire, il eut l'idée de chercher de son côté, et, comme il savait que Mme de Staël désirait avoir un Allemand, il s'adressa à Böttiger, pensant que le meilleur candidat qu'il pût trouver serait un jeune Saxon et un élève de l'Université d'Iéna. Après avoir énuméré les avantages attachés à cette place, il ajoutait [4] :

J'ai pour principe sacré, dont je ne me départirai jamais, de placer de préférence des personnes du duché de Weimar, de la ville de Weimar, d'Iéna, etc. C'est un devoir que la reconnoissance m'impose et qui est bien cher à mon cœur. Je dois trop à leurs Altesses Sérénissimes, aux pieds desquelles vous voudrez me mettre. J'ai donc conseillé à Mme de Staël de prendre un allemand de Iéna ou de Weimar... Trouvez donc quelque saxon qui veuille se charger de cette éducation et réunisse les trois qualités d'homme d'esprit, de musicien et d'être versé dans la langue françoise.

1. Meister (Henri), fils du pasteur Meister de Zurich et de la française Marie Malherbe, naquit à Bückeburg le 6 août 1744. Venu à Paris en 1766 comme précepteur chez Mme de Vermenoux, admis dans le salon de Necker, il connut encore enfant Mme de Staël, avec laquelle il resta toute sa vie en rapport. On sait qu'il a été le collaborateur et le successeur de Grimm à la Correspondance littéraire.

2. Lettre du 3 juin 1802. *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister*, publiées par Paul Usteri et Eugène Ritter. 2e éd. Paris, 1904, in-12, p. 174.

3. Lettre du 4 août 1802. *Lettres inédites de Mme de Staël à Meister*, p. 177.

4. Lettre s. d., déjà citée.

C'étaient là les qualités exigées ; le candidat devait écrire directement à Mme de Staël une lettre qui permît de « juger de son style et de son esprit ». Et Villoison ajoutait :

La place est bonne et avantageuse pour une personne qui voudroit étudier à fond la littérature française. Mme de Staël aime beaucoup la littérature allemande, la philosophie morale, politique et platonique, la métaphysique de Kant, les vues sur la perfectibilité de l'esprit humain. Le jeune homme n'oubliera pas de parler dans sa lettre à cette dame des ouvrages qu'elle a composés, etc., soignera le style de cette lettre, y mettra de la chaleur, etc.

Villoison, on le voit, n'oubliait rien. Je ne sais si Böttiger parvint à découvrir un candidat qui répondît aux exigences de Mme de Staël ; en tout cas, il ne fut pas agréé, et elle dut attendre deux ans avant de rencontrer dans Guillaume Schlegel un gouverneur qui convînt à ses goûts littéraires et à ses opinions philosophiques.

Cette lettre, écrite par Villoison au nom de Mme de Staël, semble être la dernière qu'il ait adressée à Böttiger, mais ce n'est pas la dernière qu'il écrivit à Weimar. De cette ville, on n'en peut douter, on suivait d'un œil curieux, dans la famille ducale, ce que faisait le jeune prince à Paris ; on avait appris avec quelle sollicitude Villoison s'était occupé de lui ; il était naturel qu'on l'en remerciât ; la duchesse Amélie n'y manqua pas. Elle avait conservé un fond d'indulgente affection pour l'érudit français ; en juillet le baron d'Egloffstein [1] était allé à Paris ; elle le chargea de porter de sa part à Villoison une lettre, avec son portrait et ceux du duc et du prince héréditaire. Mais Egloffstein partit, sans s'acquitter de sa commission, et ce fut le baron de Wolzogen qui les remit à l'heureux destinataire.

On devine les transports de joie que ce souvenir causa à Villoison ; les années n'avaient en rien diminué son penchant à l'adulation ; il s'est surpassé dans la lettre de remerciement qu'il adressa, le 26 août 1802, à la duchesse douairière [2]. Après l'expression de la reconnaissance la plus vive pour les « marques si touchantes de la bonté et de l'indulgence », dont cette prin-

1. Egloffstein (Wolfgang Gottlob Christof Freiherr von), maréchal de la cour, établi à Weimar depuis 1787.

2. *Grossherzoglich Sächs. Hausarchiv*, n° 106. Abth. A. XVIII. Amalia. Cf. *Revue germanique*, t. V, p. 154.

cesse faisait preuve à son égard, et un souvenir ému donné à Tiefurt et à la cour ducale, à la « charmante ville de Weimar et à la savante ville de Iéna », dont il avait souvent le bonheur de s'entretenir avec le savant « M. Hase, qui sera un des plus grands ornements de votre Université par ses rares lumières et ses profondes connoissances », arrivant au duc héréditaire, il parlait des « transports de joie dont il avoit été pénétré en faisant sa cour à ce prince qui annonce toutes les vertus de Mgr son père », et, rappelant qu'il avait eu « l'avantage de chanter, à Weimar, sa naissance dans des vers latins que l'immortel M. Wieland... n'avoit pas dédaigné de traduire en vers allemands », il demandait à la duchesse la permission de lui offrir un dithyrambe [1] qu'il avait fait pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'astronome Lalande [2] avec quelques autres vers de sa composition [3], « qui n'avoient pas encore paru ». On pourrait s'étonner de voir Villoison célébrer un savant dont les opinions philosophiques étaient si différentes des siennes et qui, comme le dit l'auteur des Mémoires de Pougens, avait la prétention d'être athée et la sottise de s'en vanter [4]. Mais Villoison connaissait Lalande depuis de longues années. Il lui avait même, on se le rappelle [5], donné pour son *Voyage d'Italie* des notes sur l'état de la littérature à Venise. Quelque temps auparavant, Lalande s'était employé pour faire aboutir sa candidature à l'Institut, et Villoison payait, en faisant son éloge, une dette de reconnais-

1. Il avait été publié, nous allons le voir, dans le *Magasin encyclopédique.*

2. Lalande (Joseph-Jérôme Lefrançais de), né à Bourg le 11 juillet 1732.

3. C'était un distique d'envoi :

Parve, quod invideo, sine me ibis liber in aulam,
Qua doctrina, fides, ingeniumque vigent.

Et « l'inscription d'une vieille tour, reste unique d'un château fort, que Mme de Castellane vient de métamorphoser en colombier :

Qua mors intonuit, turre columba gemit.

Ou bien :

Mortem turre Venus Venerisque columba fugavit ;
Hic suspirat amor, quondam Mors dira tonabat. »

Mme de Castellane, dont parle ici Villoison, est-elle la même que Mme d'Andrieu de Castellane, dont il a été question au chap. XI? et où se trouvait la tour changée en colombier?

4. *Mémoires et souvenirs de Charles de Pougens.* Paris, 1834, in-8°, p. 136.

5. Voir plus haut, chap. VIII, p. 270.

sance. C'était aussi pour lui une occasion de faire des vers latins, penchant auquel il cédait si volontiers.

Suivant son habitude, il ne les réserva pas au seul destinataire ; il voulut encore les faire connaître au public. Il avait demandé d'abord à Pougens de les insérer dans sa Bibliothèque française. « Dérogeant à la double loi qu'elle s'était imposée de ne parler que des ouvrages français et de n'insérer que des analyses d'ouvrages imprimés », cette revue s'empressa de les publier. Villoison demanda aussi à Millin [1] de faire paraître dans son Magasin « par amitié pour lui et pour le patriarche des astronomes » avant le 11 juillet « l'éloge qu'il faisoit du respectable Lalande ». Millin s'empressa de se rendre à sa demande [2]. Mais cela ne lui suffit pas encore ; il pria Böttiger de les insérer dans son journal — le Mercure allemand — ou dans la Gazette d'Iéna. On ne doit pas être surpris que Villoison désirât publier ses vers en Allemagne. Lalande était aussi connu en ce pays ; il avait été l'hôte de la cour de Gotha, où les études astronomiques étaient en honneur. D'ailleurs, Villoison ne s'était pas borné à parler dans ses vers, et dans les notes qu'il y avait jointes, du savant français et de sa femme, ainsi que de Mlle Sophie Germain, fameuse « par ses connoissances en mathématiques » et de Laplace « que son génie sublime *mettait* au-dessus de tous les titres et de tous les éloges » ; il célébrait aussi les mérites de Burckhardt, astronome originaire du duché de Saxe-Gotha, qui s'était illustré par ses découvertes astronomiques — il demeurait en ce moment chez Lalande —. Enfin, dans une dernière note, il rappelait que la duchesse régnante de Saxe-Gotha protégeait et cultivait avec succès l'astronomie et remarquait que « les princes des différentes branches de la maison de Saxe étoient les Médicis de l'Allemagne ». On comprend d'après cela qu'il envoyât ses vers à la duchesse. Les louanges dont il comblait les princes de sa famille étaient un moyen de lui faire sa cour. Il n'oubliait pas non plus dans la lettre d'envoi de se rappeler au souvenir des personnes qu'il avait connues à la cour de Weimar — sans omettre, cette fois, ni Gœthe, ni Herder —. A la fin de sa lettre, Villoison se félicitait

1. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 140.
2. *Genethliacon Hieron. Landii* (*de Lalande*) *clarissimi Astronomi.* (*Magasin encyclopédique*, 8e année (1802), t. I, p. 238).

d'avoir maintenant « des occasions fréquentes et sûres de renouveler à la duchesse l'hommage de son respect ».

*
* *

En écrivant ces lignes, Villoison faisait allusion à la correspondance envoyée à Charles-Auguste par Pougens. J'ai dit [1] comment ce fils naturel du prince de Conti, ruiné par la Révolution, s'était, tout en continuant les études auxquelles il dut d'être nommé membre de l'Institut, fait libraire, et comptait dans sa clientèle les personnages les plus illustres du temps. Il était naturel que le comte de Wolzogen et son élève se soient adressés à lui pour avoir les livres dont ils avaient besoin, et l'on pourrait supposer qu'ils y avaient été conduits par Villoison, ami et confrère de Pougens, et qu'il représente, dans sa lettre à la duchesse, comme « l'un des hommes les plus recommandables par ses malheurs, par son austère probité, par ses vertus et par l'étendue de ses connoissances variées ». Quoi qu'il en soit, Pougens ne fut pas seulement le libraire du prince héritier pendant son séjour à Paris ; il devint aussi le correspondant du duc, et, à partir du mois de septembre, il prit l'engagement de lui envoyer tous les quinze jours une notice des dernières nouveautés littéraires [2].

Mais il ne s'en tint pas là ; il forma le dessein d'établir une succursale de sa maison de commerce à Weimar. Il exposa son projet au baron de Wolzogen, qui le soumit au duc ; Gœthe, consulté, l'approuva, mais il pensa que l'établissement devait se faire à Iéna ; le commissionnaire de Pougens devait être en même temps un lettré, et on pourrait peut-être « joindre à sa maison un collège [3] d'histoire politique et littéraire des derniers siècles et un cours de philosophie ». L'idiome employé serait le français. C'eût été une répétition ou une copie de l'Institut fondé au Belvédère par Mounier ; mais aussi on était loin du plan de Pougens ;

1. Voir chapitre précédent, p. 389.
2. Lettre du 28 fructidor an X — 15 septembre 1802 —. P. von Bojanwoski, *Herzog Carl August und der Pariser Buchhändler Pougens. Ein Beitrag zur Geschichte der internationalen Beziehungen Weimars.* Weimar, 1903, 4°, p. 14.
3. « Un cours ». Lettre du duc régnant, du 29 octobre 1802.

sans contredire aux vues du duc et de Gœthe, il laissa tomber son projet [1].

Ces négociations se poursuivaient encore, quand le prince héritier quitta Paris pour se rendre dans le midi de la France ; il s'y était plu et avait été accueilli avec empressement dans la société où il fréquentait; mais il y avait un salon qu'il affectionnait entre tous, c'était celui de la marquise de Créqui [2], l'amie intime de Pougens [3], qui, malgré ses 88 ans, avait conservé l'esprit et les grâces de sa jeunesse et dont « la société circonscrite et très choisie [4] » était bien faite pour charmer une nature distinguée comme celle du jeune prince. On l'y chérissait pour sa « douceur et son exquise politesse ». Et on regretta son départ. Le fils de Charles-Auguste n'oublia pas l'accueil qu'on lui avait fait. De Montpellier, où il s'était rendu, il écrivit à Mme de Créqui une « lettre véritablement très aimable ». La marquise ne fut pas en reste avec son auguste correspondant; elle lui répondit par une lettre sensible et remplie d'amitié. Elle ne devait pas lui en écrire d'autres; elle mourut peu de temps après.

L'abandon tacite du projet de Pougens ne mit pas fin à sa correspondance avec le duc; il continua de lui adresser régulièrement la liste des livres nouveaux qui venaient de paraître; à l'approche du premier janvier 1803, il joignit à sa notice l'envoi de ses propres œuvres : son *Vocabulaire des nouveaux privatifs français* et son *Essai sur les antiquités du Nord*, ainsi que la collection complète de la Bibliothèque française, qu'il publiait depuis 1800, et il priait Charles-Auguste de vouloir bien les déposer

1. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 12-18.

2. Froulay (Renée-Caroline de), née en 1714, mariée en 1737 au général Louis-Marie, marquis de Créqui. Devenue veuve en 1741, elle ouvrit, quatorze ans après, un salon, qui fut fréquenté par quelques-uns des hommes les plus distingués du temps : d'Alembert, Sénac de Meilhan, etc.

3. Ce fut Pougens lui-même qui, avec la permission du prince, le présenta à la marquise de Créqui. *Mémoires et Souvenirs*, p. 229. Cf. la lettre de Pougens, du 5 février 1803, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 22.

4. Lettre de Pougens du 12 frimaire an 11 — 3 décembre 1802 —, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 19. Parmi les habitués de Mme de Créqui, Pougens cite Mme de Montmorency, ses nièces les duchesses de Sceaux et de Cossé, Mlle Louise Saint-Léon, etc. Les *Mémoires*, p. 219, parlent aussi de la princesse de Tingry-Luxembourg, du chevalier de la Tremblaye, de l'abbé Ricard, etc.

dans sa bibliothèque [1]. Le prince accepta ce don, et il chargea aussitôt Gœthe de remercier [2] le généreux libraire.

Plus d'une fois, on le devine, Pougens fut chargé par Villoison d'offrir ses respectueux hommages au duc et à la duchesse ; il ne pouvait manquer de le faire; il était intimement lié avec le célèbre helléniste et partageait l'attachement de son ami pour la famille ducale ; il ne comprenait pas moins bien l'intérêt que Villoison portait à tout ce qui touchait à la cour de Weimar. On s'explique aussi facilement la « sainte coalition » qu'ils formèrent ensemble pour faire nommer associé de l'Institut Wieland [3] pour lequel Villoison avait, nous l'avons vu, une véritable vénération. Le 29 décembre 1802, Pougens annonçait au duc que l'auteur d'Agathon était présenté en première ligne, avant le suisse Mérian, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, et Sheridan, l'auteur dramatique et l'orateur politique connu. Le résultat ne fit pas de doute. Le 25 janvier suivant, Wieland fut élu par 171 voix contre 125 données à Mérian et 91 à Sheridan [4]. Ce fut une nouvelle occasion pour Villoison d'envoyer au duc « son plus empressé hommage ». Encouragé par ce succès, Pougens songea avec son ami à faire entrer aussi à l'Institut Gœthe, dont « les ouvrages faisaient toujours ses délices [5] » ; mais le projet n'eut pas de suite.

Dans ses lettres à Charles-Auguste, Pougens joue, on le voit, le rôle que Villoison remplit en 1775 ; comme le célèbre helléniste vingt-sept ans auparavant, il envoyait à ce prince, non seulement les nouvelles littéraires, mais, à l'occasion, il l'entretenait des événements contemporains et même de ses affaires personnelles ; c'est ainsi qu'on le voit annoncer un jour au duc, en s'excusant de la liberté qu'il prenait, qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg et de la Société royale de Gœttingue [6] ; qu'un autre, il l'informe de la mort de la marquise de Créqui et de la douleur profonde que lui avait causée la perte de cette amie de vingt-trois ans, ainsi que

1. Lettre du 18 décembre 1802, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 19.
2. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 20.
3. Lettre du 18 décembre 1802, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 20.
4. Lettre du 26 janvier 1803, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 22.
5. Lettre du 29 décembre 1802, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 21.
6. Lettre du 18 décembre 1802.

de l'affection qu'elle portait au prince [1]. Charles-Auguste recevait ces nouvelles avec plaisir, et il fit à plusieurs reprises remercier Pougens de ses lettres. On comprend la joie que causaient au studieux aveugle ces témoignages de satisfaction. « L'Auguste du Nord, écrivait-il dans un élan de reconnaissance [2], a bien voulu embellir par un souvenir mes jours attristés par la plus cruelle des infimités. » Et prédisant que le prince, dont il avait bien étudié le caractère, serait heureux et contribuerait au bonheur du duc : « Et moi aussi, s'écriait-il, en s'inspirant de l'ode que Villoison avait écrite pour sa naissance, je m'appelle Tirésias [3] ; la contemplation du présent a quelquefois légitimé les emprunts que j'ai osé faire sur l'avenir. »

Un événement particulier — il ne s'agissait plus de livres ou de nouvelles littéraires, mais d'un phénomène atmosphérique, — vint donner un nouvel aliment à la correspondance de Pougens avec Charles-Auguste. Au mois d'avril 1803 [4] une pluie de météorolithes d'une abondance inusitée, on n'en compta pas moins de 2 à 3.000, avait eu lieu près de Laigle en Normandie ; le monde officiel comme le monde savant s'en émut. Le 1er messidor an XI — 20 juin 1803 — Fourcroy lut à la séance publique de la Classe des Sciences mathématiques et physiques un Mémoire [5] sur les pierres tombées de l'atmosphère et spécialement sur celles tombées auprès de Laigle, et le 30 du même mois, le physicien Biot y lut à son tour la Lettre adressée au ministre de l'intérieur [6] — celui-ci l'avait chargé d'aller étudier sur place le phénomène — sur son voyage à la recherche des pierres tombées du ciel. La relation de ce voyage et la lecture qu'il en avait faite à l'Institut accrurent encore le retentissement qu'avait eu dans toute l'Europe ce météore. On se disputa les précieuses pierres, et le duc de Weimar chargea Pougens d'en acheter quelques-unes. Celui-ci s'acquitta de cette commission avec son

1. Lettre du 5 février 1803, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 22.
2. Lettre du 28 décembre 1804, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 23.
3. Cum primo vagitu infans conterruit angues
Praeludens hydrae, Tiresiasque Jovis
Agnovit sobolem ... Voir plus haut, chap. VII, p. 248.
4. Le 6 floréal an XI — 26 avril 1803 —.
5. *Magasin encyclopédique*, 9e année (1803), t. II, p. 508-518.
6. « Lettre adressée au ministre de l'intérieur par le C. Biot, membre de l'Institut, sur son voyage à la recherche des pierres tombées du ciel. » *Magasin encyclopédique*, 9e année (1803), t. II, p. 408-415.

zèle habituel, et il joignit à l'envoi de météorolithes tous les renseignements qu'il put obtenir sur le phénomène. Ces pierres furent déposées au Cabinet d'histoire naturelle d'Iéna, et Charles-Auguste adressa à Pougens une longue lettre de remerciements pour le soin qu'il avait mis à les expédier [1]. Cette lettre ne pouvait manquer de combler de joie le libraire érudit. Pougens répondit aussitôt; on était à la fin d'avril; il profita de la circonstance pour offrir de nouveau à Charles-Auguste l'hommage de son admiration et de sa reconnaissance et pour lui demander de lui « conserver ses bontés pour toute la vie ». Et parlant du plaisir avec lequel il avait lu « la charmante lettre » du duc : « En vérité, disait-il, peu m'importe à présent que les pierres tombées dans le département de l'Orne soient ou ne soient pas les enfants de la lune, j'en dirai désormais tout le bien possible. » Puis après une allusion aux études qui ne cessaient d'occuper ses loisirs, il ajoutait avec une certaine mièvrerie [2] :

Vieux amant des lettres, jeune négotiant, puisque je ne le suis que depuis les beaux jours de 1793, ne trouvez-vous pas, Monseigneur, que je ressemble assez bien à une de ces vieilles médailles antiques dont on enrichit ou, pour mieux dire, dont on alourdit les Cabinets des curieux: un noir pédant, assis sur des ballots, emblêmes du commerce, et sacrifiant aux Muses. Voilà de quoi exercer la sagacité de toute une Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'an 3.000.

On voit de quel style Pougens écrivait à Charles-Auguste ; mais sa correspondance avec le prince ne se poursuivit guère après 1803, et devait même bientôt cesser complètement ; il continua néanmoins encore de lui fournir des livres [3], mais il le fit par l'intermédiaire du bibliothécaire Vulpius [4], et n'écrivit plus au duc.

Il n'est pas question de Villoison dans la dernière lettre que je viens de citer de Pougens; le savant helléniste ne le chargeait qu'à l'occasion de ses compliments pour la famille ducale; il ne paraît pas avoir cherché alors à renouer avec Charles-Auguste des relations qu'il avait été si désireux d'établir autrefois ; et il vit sans jalousie Pougens devenir le correspondant de ce prince. Il

1. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 23.
2. Lettre du 26 décembre 1803, ap. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 24.
3. Pougens quitta d'ailleurs le commerce de la librairie en 1808.
4. P. von Bojanowski, *op. laud.*, p. 25.

ne semble pas non plus qu'il ait écrit à la duchesse Amélie depuis le mois d'août 1802, et il ne correspondit jamais directement avec le duc héritier. Les temps avaient changé ; Villoison était loin maintenant de chercher, comme en 1775, à être le ministre ou le correspondant littéraire de Charles-Auguste ; bien vu des consuls, invité tous les décadis, si l'on en croit Hase [1], à dîner chez eux, professeur à l'École des Langues orientales, quoique dans un rang inférieur, mais il espérait en sortir, membre de l'Institut depuis le mois d'avril 1802, nommé membre de la Légion d'Honneur le 18 décembre 1803, son ambition et sa vanité étaient satisfaites, du moins pour le moment. Son cours ainsi que les études ou les discussions philologiques et épigraphiques, dont ses correspondants et le Magasin encyclopédique étaient les confidents, suffisaient à son activité.

*
* *

Avant les vers faits pour l'anniversaire de Lalande, Villoison avait adressé à Millin deux articles pour sa revue. Le premier, très court, annonçait des ouvrages relatifs à l'éducation [2]. Il était accompagné d'une lettre assez longue, dans laquelle il recommandait vivement à son ami et la méthode d'Adam [3] et sa nièce, Mme Michel : « Je crois, lui disait-il, que vous rendrez un service important aux lettres, en faisant connoître les ouvrages de M. Adam, et en annonçant que personne n'est plus à portée que Mme Michel de suivre la route qu'il a tracée... Vous serez le bienfaiteur de l'enfance et le restaurateur de la langue latine si négligée. » Dans le second article [4] — il s'agissait du prospectus d'un

1. Lettre du 7 brumaire an X — 29 octobre 1801 —. *Briefe von der Wanderung*, p. 66.

2. *Annonces d'ouvrages relatifs à l'éducation* (*Magasin encyclopédique*, VIIIe année (1802), t. I, p. 119).

3. Adam (Nicolas), né à Paris en 1716, professeur au collège de Lisieux, chargé d'affaires à Venise pendant douze ans, auteur de traductions et d'ouvrages élémentaires, mort en 1792.

4. *Extrait du prospectus écrit en grec vulgaire d'un Dictionnaire grec ancien et moderne avec des observations* (*Magasin encyclopédique*, VIIIe année (1802), t. I, p. 214-222). — L'article lui avait été demandé par M. Alter, « garde de la Bibliothèque de l'Université de Vienne », un de ses correspondants dont le nom apparaît ici pour la première fois, ainsi que par le « saint archimandrite » Anthime Gazis et par Barbié du Bocage.

Dictionnaire grec ancien et moderne, auquel il avait joint, comme il l'écrivait à Millin [1], quelques remarques nouvelles sur la littérature grecque et sur l'histoire littéraire — il insistait sur le service qu'était appelé à rendre un pareil ouvrage et indiquait aux éditeurs les sources où ils devaient puiser, s'ils voulaient rendre cet ouvrage utile. Ces deux articles, et surtout le premier, sont une preuve nouvelle du penchant naturel que Villoison avait à rendre service.

Ce fut dans la même pensée qu'il écrivit des notes à la préface d'un Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec, que J.-B. Morin lui avait dédié [2]. On le voit encore faire comme par passe-temps une « Notice curieuse de quelques ouvrages des grecs modernes et notamment de la traduction en grec vulgaire de la Philosophie chymique de Fourcroy [3] », notice qui montre la connaissance vraiment surprenante qu'il avait de la littérature grecque moderne. Bien plus importants sont les articles donnés par Villoison au Magasin sur les inscriptions, objet pour lui dès longtemps d'une étude de prédilection.

On se rappelle avec quel soin il avait, pendant son voyage en Grèce, recueilli toutes les inscriptions qu'il avait rencontrées. Si, après son retour, les recherches faites en vue de son Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne avaient paru le détourner des études épigraphiques, il ne s'en désintéressa jamais et, quand, vers le commencement de 1802, il renonça à écrire le grand ouvrage dont il entretenait depuis quinze ans ses correspondants comme d'un monument qui devait mettre le comble à sa gloire, il revint avec une ardeur nouvelle à ces études. Elles furent désormais sa principale occupation. Il forma même le projet — nous le savons par sa correspondance avec Morelli [4] — de publier un recueil d'inscriptions. Pour mener à bien cette entreprise, il chercha à se procurer tous les ouvrages qui traitaient de la matière ; il en acheta aux frères Coleti et il pria Morelli de lui indiquer

1. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 141.

2. *Dictionnaire étymologique des mots français dérivés du grec et usités principalement dans les sciences, les lettres et les arts*, par J.-B. Morin, directeur de l'École secondaire de Clermont-Ferrand, enrichi de notes par le citoyen d'Ansse de Villoison.

3. *Magasin encyclopédique*, VIIIe année (1803), t. V, p. 482-493.

4. Lettres du 22 décembre 1802 et du 26 novembre 1804, citées plus loin.

ceux qu'il connaissait. On ne doit pas être surpris aussi que les articles qu'il envoie au Magasin roulent tous désormais sur ce sujet, pour lequel il s'était passionné. C'est d'inscriptions aussi qu'il entretenait ses confrères de l'Institut dans les communications qu'il fit à la fin de 1802 et dans le courant de 1803 [1].

La « Notice des travaux de la Classe de littérature et beaux-arts », par le C. Picard dans le Magasin encyclopédique [2], nous apprend que Villoison lut dans le premier trimestre de l'an XI — octobre-décembre 1802 — des « Observations sur les inscriptions grecques des pierres gravées inédites ou mal expliquées ». Il y interpréta, entre autres, l'inscription d'une belle agathe-onyx, achetée par l'ex-ministre de Toscane en France, le chevalier Angiolini, à la vente du baron de Staël-Holstein — interprétation qu'il avait déjà donnée dans une lettre où il remerciait ce diplomate de lui avoir communiqué son agathe — [3]. Il fixait le sens de cette inscription, en étudiait le caractère, ce qui lui donnait lieu de faire des additions à la Paléographie de Montfaucon, à la Diplomatique de Mabillon et au Nouveau traité de diplomatique des Bénédictins ; cela lui permit de déchiffrer par surcroît une pierre gravée du cabinet du feu duc d'Orléans. En concluant, il revenait sur l'inscription de Marseille et il en donnait une nouvelle explication.

Avant ces « observations » sur les inscriptions des pierres gravées, le Magasin avait publié sous forme de lettre adressée à Millin [4], auquel Villoison avait demandé de lui donner une place dans le prochain numéro [5], un article où il étudiait l'inscription grecque de la colonne dite de Pompée à Alexandrie, inscription dont Jaubert [6] avait, en 1799, apporté la copie en France. On

1. Séances des 11 germinal, 22 fructidor, 29 fructidor an XI, 7 vendémiaire, 14 vendémiaire an XII. *Registre des Procès-Verbaux....*, p. 65, 66, 67, 68.

2. VIIIe année (1803), t. V, p. 251.

3. *Ms.* 943, fol. 55. Villoison expliquait l'inscription :

ΑΔΩ
ΕΓΩ
ΠΑΝ

par : « C'est moi Pan qui chante. »

4. Cette lettre est datée du 9 pluviôse an XI — 29 janvier 1803 —. VIIIe année (1803), t. V, p. 55-60.

5. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 150.

6. En 1787, un M. Jouville en avait envoyé de Toulon la copie à Villoison

croyait cette colonne ancienne et antérieure à notre ère ; par l'étude minutieuse du texte, Villoison montra qu'elle était contemporaine de Dioclétien, à qui le préfet d'Égypte l'avait élevée [1].

D'un tout autre intérêt sont les trois lettres que Villoison écrivit peu de temps après sur l'Inscription égyptienne de Rosette. La découverte, en 1799 [2], de cette inscription en deux langues et trois écritures différentes : hiératique, démotique et grecque, dont l'étude comparative devait conduire au déchiffrement des hiéroglyphes, eut un grand retentissement. Les linguistes et les philologues cherchèrent aussitôt à l'interpréter. La partie grecque, la plus facile, fut d'abord étudiée ; la Société des Antiquaires de Londres en publia le texte ou plutôt en fit faire un fac-simile, que Millin reproduisit dans sa revue [3]. De son côté, l'Institut, qui en avait reçu deux copies et une empreinte, chargea [4] un de ses membres [5] de l'examiner. On s'attaqua ensuite à la partie démotique.

Silvestre de Sacy, qui s'était mis aussitôt à l'étudier, adressa, en 1802, au ministre de l'intérieur, Chaptal, une lettre [6] dans laquelle, après avoir donné une description générale de l'inscription, il essayait par l'examen comparé de quelques-uns des noms propres que renfermaient les textes grec et égyptien — Alexandre, Alexandrie, Ptolémée, Arsinoé, Épiphane, Isis et Osiris — de retrouver, au moins en partie, l'alphabet démotique. Un savant

avec le dessin de la colonne qui la porte. Suppl. grec, *ms.* 935, f° 311. Cf. chap. IX, p. 304, où Colonne de Rosette a été mis pour Colonne de Pompée.

1. « Publius, préfet d'Égypte, a consacré ce monument à la gloire du très saint empereur Dioclétien Auguste, le génie tutélaire d'Alexandrie. » — Chateaubriand, qui avait vu cette inscription dans son voyage en Égypte et la croyait alors inédite, encore qu'elle fût connue, en a donné dans son Itinéraire de Paris à Jérusalem (VIe partie : Égypte) une leçon un peu différente, dit-il, de la « lecture du docte Villoison », mais moins exacte. Cf. *Corpus inscriptionum graecarum*, t. III, n° 4681. — *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*, Paris, 1908, t. I, fasc. V, n° 1068.

2. *Magasin encyclopédique*, 8e année (1803), t. VI, p. 71, note 2.

3. VIIIe année (1802), t. II, p. 568.

4. 23 vendémiaire an XI — 15 octobre 1802 —. *Registre des Procès-Verbaux...*, p. 9.

5. Du Theil, qui, ayant été obligé de quitter Paris, fut remplacé par Ameilhon.

6. *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'Intérieur..., au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette.* Paris, an X (1802), in-8° de 47 pages.

versé dans la connaissance des langues orientales, Åkerblad [1], ancien secrétaire des commandements du roi de Suède, qui avait, dès le premier jour, entrepris la même recherche, aborda à son tour le problème dans une lettre à Silvestre de Sacy [2], et par la comparaison des mêmes noms et de quelques autres, s'efforça d'une manière analogue, quoique différente, de le résoudre. Il s'appuyait, pour mieux établir son système, sur des passages correspondants du texte grec, et essayait, chemin faisant, d'en expliquer d'autres plus ou moins inutiles ou incomplets. La lettre d'Åkerblad appela une réponse courtoise de Silvestre de Sacy [3], qui, tout en se déclarant frappé du « succès des combinaisons qui l'avaient mené à reconnaître les noms propres du préambule », faisait ses réserves sur d'autres points, mais terminait en l'engageant à publier sa lettre, « sans attendre qu'il eût vaincu toutes les difficultés ».

Bien plus importantes que cette courte réponse, furent les trois lettres à Åkerblad que suggéra à Villoison l'épître du savant suédois, lettres publiées dans le Magasin encyclopédique. Ce n'était pas le texte démotique que Villoison venait soumettre à un nouvel examen ; helléniste, c'est du texte grec seul qu'il s'occupa. Åkerblad en avait cité quelques passages ; il les examina à son tour, et en donna des interprétations toutes différentes. C'est ainsi que dans la première lettre [4], s'attaquant à une fausse interprétation de la cinquième ligne de l'inscription, il essayait de montrer que l'épithète ἀθλοφόρου s'appliquait non à Pyrrha, prêtresse de Bérénice, mais à Bérénice elle-même, et qu'il s'agissait de Bérénice, femme de Ptolémée III Évergète, et non femme de Ptolémée Ier Soter. Il réfutait ainsi à la fois l'explication erronée qu'avait donnée Åkerblad et celle du « patriarche de la littérature grecque » Heyne, qui avait cru qu'il s'agissait du premier

1. Åkerblad (Jean-David), né à Stockholm en 1763, visita la Troade et la Palestine. Chargé d'affaires à Paris en 1800 à la place de Brinckmann, il fut à la fin de 1802 transféré à la Haye.

2. *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette*, adressée au C. Silvestre de Sacy... par J. D. Åkerblad. Paris, an X — 1802 —, in-8°. — *Magasin encyclopédique*, VIIIe année (1802), t. III, p. 141.

3. *Réponse du Cen Silvestre de Sacy*. Paris, 15 messidor an X — 4 juillet 1802 —. A la suite de la Lettre d'Åkerblad, p. 64-70.

4. *Lettre de d'Ansse de Villoison... à M. Akerblad..sur un passage de l'Inscription grecque de Rosette*. 1er avril 1803 (*Magasin encyclopédique*, VIIIe année, t. VI, p. 70-85).

Ptolémée. Satisfait de son explication, il demanda aussitôt à Millin [1] de lui trouver sur-le-champ une place « pour cet article très court, qui roule sur un objet important, aura le mérite de la primeur, et renverse le système de la Société des antiquaires et de Gottingue sur cette inscription fameuse ». Et, s'exagérant l'importance de cette interprétation, il ajoutait :

Je crois avoir complètement réfuté l'assertion de ces savants, réfuté deux assertions d'Eckhel par le moyen de cette inscription, fixé la vraie leçon d'un passage d'Ératosthène, donné le sens de quelques médailles et rapporté quelques anecdotes littéraires assez curieuses. L'addition d'une demi-feuille ne peut pas surcharger votre numéro, mais faire plaisir aux lecteurs étrangers, peut-être même à quelques *Républicoles*. Vous êtes, mon cher, le seul qui donniez l'hospitalité aux muses errantes et dispersées, et c'est ce que je dis dans ma seconde note, et le premier qui ait fait connoître cette belle inscription en France.

Millin se rendit sans peine au désir de son collaborateur et de son ami et il envoya aussitôt à l'impression la lettre à Åkerblad. A peine Villoison en eût-il corrigé les épreuves qu'il demanda à Millin [2] de lui en envoyer le plus tôt possible un tirage à part, afin d'en donner communication à ses collègues de l'Institut. Toutefois, à la réflexion, il eut des doutes sur l'exactitude de son interprétation, et, quelques temps après, il envoya au Magasin un « Supplément à sa lettre sur l'inscription grecque de Rosette » [3], dans lequel il reconnaissait avec franchise que l'épithète ἀθλοφόρου pouvait aussi bien s'appliquer à Ptolémée qu'à Bérénice, mais qu'il ne s'agirait plus alors de Ptolémée III Évergète, mais de Ptolémée V Épiphane.

D'un plus haut intérêt que sa première lettre à Åkerblad furent la deuxième et la troisième lettre que Villoison adressa au même savant, quoiqu'il ne s'agît plus en réalité des interprétations qu'il eût données. Entre temps, le confrère de Villoison à l'Institut, Ameilhon [4], avait publié des « Éclaircissements sur cette inscription avec le texte grec, une version latine littérale et une traduc-

1. Lettre à Millin, s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 152.
2. Lettre à Millin, s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 146.
3. *Magasin encyclopédique*, VIIIe année (1803), t. VI, p. 378-379.
4. Ameilhon (Hubert-Pascal), né à Paris en 1730, avait publié une *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne des Ptolémées*. Depuis 1778 il continuait l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau.

tion française [1] ». C'est à l'interprétation d'Ameilhon maintenant que s'en prend Villoison, tout en continuant de s'adresser à Åkerblad. Dans la seconde lettre [2] il fait voir que le mot πτεροφόροι, qu'il faut lire à la place de πτεροφόραι, se dit de prêtres qui portaient des plumes sur la tête et non des ailes attachées aux épaules et montre que la locution τὰ ἱερὰ καταστήσασθαι signifie non « élever un temple », mais « rétablir la décence dans le culte, régler tout ce qui concerne le culte ». Puis, après avoir parlé des peines que Ptolémée avait prises pour restaurer la pompe et la magnificence du culte, entraîné par son sujet, il passe en revue et discute les épithètes données aux dieux et aux rois.

C'est encore des « éclaircissements » d'Ameilhon que, dans sa troisième lettre [3], Villoison entretenait Åkerblad, son « cher hiérophante » ; il y rectifiait les traductions erronées ou les fausses interprétations que son confrère avait données de quelques expressions usuelles [4] et il terminait par une savante digression sur les fêtes et les festins sacrés, ainsi que sur la langue de l'inscription grecque de Rosette et le dialecte macédonien importé en Égypte et en Syrie. On a dans ces lettres, ainsi que dans les notes qui accompagnent les deux dernières, un nouvel exemple et le monument le plus achevé de l'érudition de Villoison et de son art à discuter les textes. Après avoir rédigé cette dernière lettre, Villoison l'envoya à Millin en lui demandant [5] à titre d'ami et d'un des plus assidus collaborateurs du Magasin, ainsi que « pour l'importance de cette inscription qui intéresse fort les étrangers » de faire paraître cette lettre dans le mois qui suivait la publication de la précédente. « Cette Inscription, ajoutait-il, est un monument précieux pour l'Antiquité, et pour la langue grecque, pour le dialecte alexandrin-macédonien de Polybe, des Septante, etc., qui répandent

1. Paris, floréal an XI (1803), in-4° de 116 pages. Cf. *Magasin encyclopédique*, VIIIe année, t. III, p. 531.

2. *Seconde lettre de d'Ansse de Villoison à M. Åkerblad... sur l'Inscription grecque de Rosette.* 2 juin 1803 (*Magasin encyclopédique*, IXe année, t. II, p. 174-214).

3. *Troisième lettre de d'Ansse de Villoison à M. Åkerblad... sur l'Inscription de Rosette, et sur les fêtes solennelles des Égyptiens et des grecs anciens et modernes et sur le dialecte macédonien.* 15 juin 1803 (*Magasin encyclopédique*, IXe année, t. II, p. 313-364).

4. Par exemple μένειν ἐπὶ χώρας, διαστετήκειν ἐπὶ χώρας, καταχωρίσαι ἐδοκίμασε.

5. Lettre à Millin, s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 144.

plus de jour sur ce monument que Platon et que Xénophon, quand même nous aurions l'édition de notre ami Gail. » Mais Villoison n'entretint pas seulement Millin de ses lettres à Åkerblad ; il consulta aussi à leur sujet son ami Chardon de la Rochette. Au moment où il venait de corriger les épreuves de la deuxième lettre et où il revoyait celles de la troisième, il lui envoya, en même temps qu'une lettre de Prévost de Genève [1], adressée à Bitaubé [2], sa première lettre à Åkerblad, avec le supplément qu'il y avait joint : « Je vous prie, lui demandait-il, de me dire franchement, naïvement, ce que vous pensez de mon explication d'ἀθλοφόρου et de toutes ces lettres [3]. »

On retrouve quelque chose de l'érudition toujours sûre de Villoison dans les remarques qu'il écrivit pour la « Notice » publiée l'année suivante par Åkerblad sur deux inscriptions runiques [4]. En visitant Venise, le savant suédois avait remarqué deux inscriptions en caractères étranges, gravées sur un des lions apportés du Pirée en 1687 et placés à l'entrée de l'Arsenal. Il ne douta pas qu'elles fussent runiques, mais, trop peu versé dans les langues anciennes du Nord, il n'osa pas, surtout dans l'état de dégradation où elles se trouvaient, entreprendre de donner l'explication de ces inscriptions ; « il voulut seulement appeler l'attention des savants sur un monument digne peut-être de leurs recherches », et il se borna, dans sa Notice, écrite d'abord en suédois et lue, en 1800, devant une société littéraire de Copenhague [5], à essayer de dire à quelle époque elles pouvaient remonter et lequel des peuples du Nord, ayant pénétré dans l'Attique, les avait fait graver. C'est sur ces questions historiques que Villoison, à qui Åkerblad avait communiqué la traduction française de sa Notice, a écrit les

1. Prévost (Pierre), né à Genève en 1751, avait traduit en 1782 les tragédies d'Euripide, plus tard les *Essais philosophiques* d'Adam Smith, les *Éléments de philosophie* de Dugald-Stewart, etc.

2. Ce billet, conservé dans le ms. de la Bibl. nat. Suppl. grec, 448, fol. 233, porte pour suscription : « Pour Mr Bitaubé de la part de son ami et confrère P. Prévost ». Bitaubé le remit à Villoison, qui, à son tour, le transmit à Chardon.

3. Lettre s. d. à Chardon de la Rochette. *Ms. lat.* 168, fol. 101 et 108.

4. *Notice sur deux inscriptions en caractères runiques trouvées à Venise et sur les Varanges*, par M. Akerblad, avec les remarques de M. d'Ansse de Villoison. A Paris, an XII (1804), in-8° de 55 pages, dont 41 de notes.

5. *Notice*, p. 15, note 1.

remarques érudites insérées à la fin de cette étude [1], et à laquelle elles donnent une valeur inappréciable.

Villoison ne se borna pas à annoter l'étude d'Åkerblad ; il en fit hommage, au nom de l'auteur, à l'Académie, comme il avait fait quelque temps auparavant hommage d'une nouvelle interprétation de l'Inscription phénicienne d'Oxford [2] et de la Lettre du savant orientaliste à Sylvestre de Sacy sur l'Inscription de Rosette ; il n'oublia pas aussi de faire hommage des trois lettres qu'il avait écrites à Åkerblad sur le même sujet ainsi que du Dictionnaire étymologique de Morin et d'une Notice imprimée de quelques ouvrages nouveaux des grecs modernes.

*
* *

Au milieu de sa collaboration au Magasin encyclopédique et des études nouvelles auxquelles il se livrait, Villoison reprenait successivement ses relations avec l'étranger. Nous l'avons vu, en 1800, écrire à Wyttenbach, le seul humaniste hollandais avec lequel il sera maintenant en rapport [3] ; j'ai dit aussi quel accueil empressé l'année suivante il fit à Hase, et comment il entra en correspondance avec le maître du jeune helléniste, Böttiger, directeur du Gymnase de Weimar. Quelles relations eut-il alors avec les savants des pays scandinaves et d'Angleterre ? Il en entretint d'intimes, on vient de le voir, avec l'orientaliste Åkerblad, qui était venu remplacer Brinckmann à Paris. Un billet égaré au British Museum [4], sans date, mais vraisemblablement de cette époque, nous le montre également en rapport avec un autre diplomate suédois, le chevalier d'Ohsson [5], « ministre de la cour de Suède à la Porte Ottomane », comme dit Villoison, mais qui, rentré dans la vie privée, résidait alors à Paris, où il s'occupait

1. *Magasin encyclopédique*, IXe année (1804), t. V, p. 25.
2. *Inscriptionis phoeniciae oxoniensis nova interpretatio.*
3. La plupart de ses correspondants hollandais d'ailleurs étaient morts, Bernard en 1793, Évrard Scheidius en 1795, Ruhnken et Van Santen en 1798.
4. *Additional ms.* 23889, fol. 121.
5. Mouradgea d'Ohsson (Ignace), arménien d'origine, né à Constantinople en 1740, longtemps attaché à l'ambassade de Suède à Constantinople, vint à Paris avec le même titre en 1784 et y séjourna plusieurs années. Nommé ministre de Suède à Constantinople en 1795, il revint à Paris en 1799 et prépara dans ses loisirs un *Tableau historique de l'Orient*, qui parut en 1804. Villoison en fit l'éloge dans un Mémoire lu à l'Académie au mois de novembre.

d'études historiques. Dans ce billet, que je cite à cause de son caractère singulier, il lui adresse M. Wailly [1], « héritier... des rares connoissances de son père, le législateur de la grammaire françoise », et « parent du célèbre M. Fourcroy, le conseiller d'état et le grand chimiste », lequel, disait-il, « auteur d'excellents ouvrages sur notre langue », était « l'homme du monde le plus propre à remplir *ses* vues [2] ». Dans une autre lettre, du même dépôt, datée du 8 mai 1803, on le trouve en relation avec le Révérend Dr Jones, de Bristol, auquel il faisait l'éloge du libraire Pougens [3], homme « très vertueux » qui « a les plus nombreuses correspondances dans toute l'Europe ». Mais ces relations avec cet érudit furent passagères et sans importance. La rupture de la paix d'Amiens dut fatalement d'ailleurs rendre difficiles ou même impossibles celles qu'il avait pu reprendre avec l'Angleterre. Il n'en fut pas de même des relations qu'il va entretenir avec l'Italie et qui durèrent jusqu'à la veille de sa mort.

On se rappelle la longue lettre qu'il avait écrite en avril 1798 à Morelli ; les papiers du célèbre bibliothécaire en renferment une autre du mois de décembre 1802. Villoison était-il resté pendant ce long espace de temps sans écrire à son ami ? Il y aurait là un fait peu explicable ; en réalité il avait, il semble bien, pendant ces quatre années et demie, adressé à son ami plus d'une lettre. Quoi qu'il en soit, Morelli avait, dans le courant de 1802 probablement, envoyé à Villoison quelques ouvrages nouvellement parus. C'était pour le remercier de ces « beaux présens » que, « profitant d'une occasion favorable », Villoison lui écrivit le 22 décembre [4] : « J'en suis... honteux et confus, lui disait-il, et ne sais comment vous en témoigner ma vive reconnoissance. Je vais agir en mauvais chrétien, et vous rendre le mal pour le bien, χάλκεα χρυσείων, et vous envoyer quelques brochures que j'ai réunies à la hâte. »

Après ce préambule obligé, Villoison, abordant un autre sujet,

1. Wailly (Étienne-Augustin de), né en 1770, avait publié, en l'absence de l'auteur, le Dictionnaire étymologique de Morin et s'est fait connaître plus tard par un Dictionnaire des rimes et une traduction en vers des Odes d'Horace.

2. Osshon avait besoin d'un écrivain de profession pour corriger ses manuscrits. C'était pour ce travail sans doute que Villoison lui recommanda M. de Wailly.

3. Voir plus haut, chap. XII, p. 390, n. 1.

4. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*

parlait à Morelli d'une lettre latine que celui-ci lui avait écrite et dans laquelle il lui avait donné de l'inscription χαῖρε καὶ σύγε une explication nouvelle, qu'il s'était décidé à adopter. « J'ai inséré, disait-il, cette lettre dans mon exemplaire de Paciaudi [1], et j'en ferai usage, lor que je publierai mon recueil d'Inscriptions. » C'était en vue de ce recueil, « dont il s'occupoit beaucoup », qu'il avait consulté Morelli. C'était dans le même but qu'il avait acheté « un très grand nombre de livres dans ce genre », et il priait instamment son ami « de vouloir bien lui indiquer toutes les Dissertations qui paroîtroient sur cette matière, non seulement sur les Inscriptions grecques, mais sur les latines ». Il le priait aussi de remettre, « après l'avoir lue », une lettre à « ses amis Mrs Coleti » et de leur « procurer les moyens d'acheter les ouvrages » qu'il leur demandait ; ils voudraient bien, disait-il, « par la première occasion », les lui envoyer avec les Inscriptions grecques et latines qu'il leur donnerait pour lui. Il lui demandait enfin de traduire en italien les titres des Dissertations de Tiraboschi qu'il leur avait donnés en français.

« Vous verrez dans ma lettre à Mrs Coleti, ajoutait-il, combien je désire qu'ils publient les Inscriptions qu'avoit ramassées leur vertueux et aimable frère ; je vous prie de les exhorter à remplir ce devoir, à payer ce tribut à la mémoire d'un frère si respectable, et à rendre ce service important aux Lettres. » Et, après avoir dit qu'il était « très mécontent de la Vie de ce savant », où l'on avait omis « tant de particularités intéressantes, tant de dates, etc. », « vous devriez bien, ajoutait-il, donner une nouvelle vie de M. Dominique Coleti [2] d'après les Mémoires et les anecdotes que ses frères vous fourniroient. Je regretterai sans cesse cet homme d'une piété si solide, et d'un charactère si aimable. Il étoit plein d'une vraie modestie,

1. Paciaudi (Paolo-Maria), né à Turin en 1710, bibliothécaire du duc de Parme depuis 1761, auteur de nombreux ouvrages, entre autres, des *Monumenta Peloponnesiaca*, auxquels sans doute Villoison fait ici allusion. Il était correspondant de l'Académie des Inscriptions et mourut en 1785.

2. Coleti (Giovanni-Domenico), né à Venise en 1727, entra dans l'ordre des Jésuites et fut envoyé au Paraguay. Après la suppression de son ordre, il rentra dans sa patrie et se consacra à des travaux d'érudition. Il a publié entre autres ouvrages un *Dizionario storicogeografico dell'America meridionale* (1771), les *Hispellates inscriptiones emendatae* (1780), les *Notae et siglae quae in nummis et lapidibus apud Romanos obtinebant explicatae* (1775). Il était mort en 1799.

d'une charité sans bornes, d'une facilité prodigieuse, d'une mémoire étonnante. »

Et arrivant à Morelli et à ses ouvrages : « Votre édition de Pétrarque est un livre classique, et votre préface un chef-d'œuvre de critique. Vous nous prouvez que le texte de Pétrarque a été presque aussi altéré que celui des anciens auteurs. » Et il terminait en le priant « de vouloir bien présenter ses respects... à toutes les personnes de Venise », qui voudraient bien se ressouvenir de lui.

Ce fut au bout de six mois seulement que Morelli répondit à la lettre de Villoison. Les frères Coleti lui expédiaient les ouvrages qu'il leur avait demandés. Par la même occasion, disait-il [1], il lui adressait, de son côté, quelques livres en signe de sa reconnaissance ; il s'y trouvait, entre autres, deux exemplaires d'une dissertation de l'abbé Assemani, l'un pour lui, l'autre pour de Sacy, ainsi que les *Carmina* de Costa, destinés à Chardon de la Rochette, auquel il le priait de faire ses compliments. Après lui avoir demandé le catalogue imprimé de la bibliothèque de Mercier de Saint-Léger, il lui donnait des renseignements détaillés sur divers livres au sujet desquels Villoison l'avait consulté : dictionnaire historique imprimé d'abord en français à Caen, puis traduit en italien, dissertation de l'abbé Andrea Mazza sur les causes de l'exil d'Ovide, etc. Enfin, il lui indiquait les ouvrages où se trouvaient les opuscules de Tiraboschi dont il lui avait envoyé les titres.

Ainsi, maintenant comme autrefois, ce n'était pas en vain que Villoison faisait appel à la complaisance de Morelli pour avoir les renseignements bibliographiques ou autres dont il avait besoin, et cet ami montrait toujours le même empressement à satisfaire sa curiosité. Mais le savant bibliothécaire n'était pas, avec les frères Coleti, le seul correspondant que Villoison eut alors en Italie. Le manuscrit supplément grec 448 de la Bibliothèque nationale [2] renferme une lettre datée, par un lapsus vraiment sans exemple, de 1782 [3], mais adressée certainement en 1802 à

1. Lettre du 16 juin 1803. British Museum, *Additional ms.* 23889, fol. 164.

2. Fol. 239. Lettre du 18 juillet 1782. Cette lettre a été reproduite par N. Piccolos, *Supplément à l'Anthologie grecque*, p. 113.

3. La mention du Magasin encyclopédique fondé en 1795, celle de la collaboration de Villoison à cette revue, qui commença seulement en 1798 et

l'abbé Caluso [1], professeur à l'Université de Turin. Depuis quand Villoison était-il en rapport avec cet orientaliste ? Les premiers écrits de Caluso parurent pendant son séjour à Weimar ou son voyage en Grèce. Il ne put guère les remarquer. Ce fut probablement aussi après son retour du Levant, peut-être par l'intermédiaire d'Alfieri, dont Caluso était depuis 1772 le confident et l'ami, que Villoison entra en relation avec ce savant. Quoi qu'il en soit, il le connaissait assez pour qu'il crût pouvoir lui adresser son ami Chardon de la Rochette, qui devait se rendre en Italie :

Je profite avec bien de l'empressement de l'occasion que m'offre le savant M. Chardon de la Rochette, porteur de la présente, pour me rappeler à l'honneur de votre souvenir et vous renouveler mon hommage. Je crois, Monsieur, vous faire plaisir en vous procurant la connoissance de M. Chardon de la Rochette, l'un des plus grands hellénistes de la France, et l'un des hommes les plus profondément versés dans l'histoire littéraire, comme dans la littérature grecque et latine. C'est un homme plein d'esprit, de sagacité et de talents. Il nous prépare une excellente édition de l'Anthologie grecque, avec des notes précieuses, et est maintenant commissaire du gouvernement pour rechercher et réunir à la Bibliothèque nationale de Paris les livres rares qui ne s'y trouvent pas, mais se rencontrent dans les bibliothèques des couvents supprimés. Vous aurez vu plusieurs articles importants de ce grand critique dans le *Magasin encyclopédique* de M. Millin, où j'insère aussi de temps en temps quelques pièces. M. Chardon de la Rochette est plus à portée que personne de vous dire les nouvelles littéraires de la France.

On pourrait se demander si cette lettre a été remise à son destinataire, puisqu'elle est restée dans les papiers de Chardon de la Rochette ; celui-ci, au reste, ne paraît pas avoir été, ainsi que l'écrivait Villoison, envoyé comme commissaire en Italie [2] ;

l'adresse de Villoison « rue de Bièvre, n° 22 », où il ne s'installa qu'à la fin de l'hiver 1799, montrent que cette lettre est postérieure à ces dates. Et, comme le Piémont ne fut annexé à la France qu'en 1802, c'est seulement en cette année que Chardon de la Rochette aurait pu y être envoyé comme commissaire et que, par conséquent, cette lettre dut être écrite. C'est aussi le 28 thermidor an X — 16 août 1802 — que fut pris un arrêté des Consuls relatif à la suppression des couvents du Piémont et à la répartitio de leurs biens et manuscrits. Arch. nat. AF IV, plaquette 390.

1. Valperga di Caluso (Tommaso), né à Turin en 1737, professeur de littérature grecque et orientale à l'Université de sa ville natale, auteur des *Litteraturæ copticae rudimenta* (Parme, 1783), d'une « lettre au chevalier J. N. Azara », préface de l'édition grecque des *Pastoralia* de Longus (Parme, 1786).

2. Un arrêté des Consuls du 25 thermidor, an X — 13 août 1802 — anté-

mais cela importe peu et ne diminue en rien l'intérêt que présente la lettre à Caluso. Elle est, en effet, le seul monument que nous ayons des rapports que Villoison eut avec cet orientaliste et dans le Piémont. Mais il eut alors bien d'autres relations dans la Péninsule. Un article non signé, mais dont il est facile de reconnaître l'auteur, publié dans la IXe année du Magasin encyclopédique [1], sous le titre « Extrait de lettres écrites à M. d'Ansse de Villoison » nous laisse entrevoir ce que furent quelques-unes d'entre elles. Dans le premier extrait, sur lequel je reviendrai plus loin, il est question des travaux et de la mort d'Alfieri. Le second extrait nous apprend que le P. Paulin de Saint-Barthélemy [2] « a presque fini sa *Bibliotheca indica*, dans laquelle il range par ordre alphabétique tous les manuscrits indiens connus, ceux de la Bibliothèque nationale de Paris, de l'Angleterre, et du cardinal Borgia ». — « Le digne successeur des Bembo et des Sadolet, lit-on dans le troisième extrait, le savant cardinal Borgia [3], auquel les lettres et ceux qui les cultivent ont de si grandes obligations, publie à ses frais, en grand in-fol°, le catalogue et les extraits de ses manuscrits coptes, memphitiques et saïdiques, avec les notes de M. Zoega [4]. Il y en a déjà quarante feuilles d'imprimées. »

D'où Villoison avait-il reçu ces deux derniers renseignements? Ils lui venaient vraisemblablement de Rome. Quant au premier,

rieur de trois jours à celui qui décrétait la suppression des couvents en Piémont, accordait bien à Chardon de la Rochette, ainsi du reste qu'à Villoison, un secours annuel de 1200 francs comme « helléniste distingué », mais sans le charger d'aucune mission. Arch. nat. AF IV, plaquette 390.

1. Ann. 1803, 1804, t. IV, p. 387-390.

2. Paulin de Saint-Barthélemy (Johann-Philipp Werdin, en religion), né à Hof-sur-Leitha (Autriche), en 1748, partit en 1774 pour la côte de Malabar et resta 14 ans dans l'Inde.

3. Borgia (Stefano), dont il a été question à diverses reprises dans le chap. IX, était né à Velletri en 1731. Tour à tour gouverneur de Bénévent, et secrétaire de la Congrégation des Missions étrangères, il fut nommé cardinal en 1789 et devint gouverneur des États romains en 1797. Arrêté le 8 mars 1798 lors de la proclamation de la république, il fut chargé de la réorganisation du gouvernement pontifical en 1800, après son retour à Rome. Archéologue passionné, il avait fondé à Velletri un musée riche en monuments égyptiens et indiens.

4. Zoega (Georg), né en 1755 dans le Jutland, étudia à Goettingue, fut un instant précepteur, abjura le luthérianisme dans un voyage à Rome ; il fut nommé par le pape interprète de la Propagande et devint l'auxiliaire le plus actif des publications savantes de Borgia.

il lui avait été envoyé par un correspondant de Florence, et ce correspondant n'était autre que la comtesse d'Albany [1]. Il était depuis longtemps en rapport avec cette femme célèbre. Il avait fait la connaissance d'Alfieri [2] et la sienne pendant les divers séjours que l'illustre écrivain fit à Paris de 1787 à 1792. Quelles relations l'helléniste français avait-il eues avec le poète italien ? Nous l'ignorons. Dans ses Mémoires, Alfieri ne parle pas de Villoison ; de son côté, Villoison ne cite nulle part alors dans sa correspondance le nom d'Alfieri, ni de la comtesse d'Albany. Cependant il avait été en relations assez étroites avec eux, et, on peut l'affirmer, il les avait intimement connus, et il n'oublia jamais le grand tragique, pas plus que la comtesse d'Albany, et ceux-ci conservèrent de lui également un souvenir fidèle. « Si vous écrivez, disait-il à Caluso, dans sa lettre du 18 juillet 1802, à Madame la comtesse d'Albany et à M. le comte Alfieri, je vous prie de leur dire : *Vivo equidem vitamque extrema per omnia duco...* » Et l'année suivante, quand le chevalier Baldelli [3], ami d'Alfieri, vint à Paris, la comtesse d'Albany lui donna une lettre de recommandation pour Villoison. Ce dernier — on n'en peut douter — fit à Baldelli l'accueil le plus empressé, et, dans la joie de l'avoir vu, il écrivit à la comtesse une lettre [4] pour la remer-

1. Albany (Louise-Marie-Caroline Stolberg, comtesse d'), née en 1753 à Mons, épousa, en 1772, le prétendant Charles-Édouard, comte d'Albany, dont elle se sépara en 1780. Elle vécut désormais dans l'intimité d'Alfieri, avec lequel elle se maria secrètement en 1788, après la mort de Charles-Édouard.

2. Alfieri (Vittorio, comte), né en 1749 à Asti ; orphelin de père dès son enfance, son éducation fut négligée ; il mena une vie de dissipation, voyagea dans tous les pays d'Europe. La rencontre de la comtesse d'Albany amena un changement complet dans son existence ; désormais il ne vécut que pour l'étude et le travail et fit paraître coup sur coup plusieurs ouvrages en prose et des tragédies qui le rendirent célèbre. Obligé au mois d'octobre 1792 de quitter Paris, il se retira à Florence, où il resta jusqu'à sa mort.

3. Baldelli (Giovanni-Battista, comte), chevalier de Saint-Étienne, né à Cortone en 1766, fit ses études à Florence, puis vint en France, où il prit du service, se maria à Marseille ; en 1791, il émigra et servit dans l'armée des princes, puis rentra en Toscane en 1795 et y resta jusqu'à l'époque de l'occupation française (1800). Il quitta alors sa patrie et voyagea en France et en Angleterre. En décembre 1802, on voit la comtesse d'Albany lui adresser une lettre à Marseille et, le 24 novembre de l'année suivante, elle lui en écrivit une autre à Paris. C'est dans l'intervalle qu'elle le recommanda à Villoison.

4. Cette lettre ne parvint pas à la comtesse, comme elle l'écrivit à Baldelli.

cier de son souvenir et de la connaissance qu'elle lui avait fait faire d'un homme aussi distingué.

Peu de temps après, il devait lui en adresser une autre, mais d'un caractère tout différent. Épuisé par l'excès de travail, affaibli encore par une mauvaise hygiène, Alfieri avait succombé, le 8 octobre, après une courte maladie. Sa mort plongea la comtesse d'Albany dans l'affliction. Elle chercha à soulager sa douleur en consacrant ses soins et sa vie à honorer la mémoire de celui qu'elle ne cessait de pleurer ; il faut ajouter, en s'entretenant, avec les amis du poète, de sa fin prématurée et de ses travaux. M. A. de Reumont a publié une lettre [1] adressée le 24 novembre à Baldelli, dans laquelle elle lui parlait longuement du chagrin profond qu'elle éprouvait et des grandes qualités du célèbre écrivain. Écrivit-elle aussi à Villoison ? Le fonds Fabre-Albany, à la Bibliothèque de Montpellier, renferme une lettre de condoléance de l'helléniste, qui semble bien être une réponse à une lettre que lui aurait écrite la comtesse. Quoi qu'il en soit, voici celle de Villoison que je reproduis presque en entier à cause de son importance [2] :

Trois fois j'ai pris la plume, trois fois elle est tombée de ma main glacée. Abîmé dans la douleur, Madame la Comtesse, hors de moi-même, j'essayerois en vain de vous consoler du coup horrible qui nous frappe. J'ai besoin de consolation, et personne ne pourroit m'en donner. Le grand homme que nous pleurerons sans cesse avoit assez vécu pour sa gloire, mais pas assez pour celle de l'Italie, dont il étoit le principal ornement, et où il laisse un vide immense pour l'exemple d'un monde pervers et pour ses amis. Je me glorifierai toujours d'avoir eu le bonheur d'être de ce nombre, et c'est ce qui augmente mes vifs et éternels regrets. Vous lui allez, Madame la Comtesse, ériger un monument dans l'église de Sainte-Croix ; mais le plus beau, le plus digne de

1. *Die Gräfin von Albany*, Berlin, 1860, 8°. T. II, p. 164.

2. Cette lettre a été publiée par M. L.-G. Pélissier dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, t. XXXVI (1900), p. 462. Elle est datée du 4 X^bre ; mais elle doit être antérieure — peut-être du 4 IX^bre, Villoison ayant écrit X^bre au lieu de IX^bre —. Dans la lettre du 24 novembre de la comtesse à Baldelli, on lit cette phrase : « Villoison... prétend m'avoir écrit une autre lettre avant cette dernière pour cette malheureuse circonstance. » L'*autre lettre* est la lettre qu'il lui écrivit pour la remercier de lui avoir fait faire la connaissance de Baldelli, et la *dernière pour cette malheureuse circonstance* me paraît être celle même qu'on va lire. M. L.-G. Pélissier a supposé que cette lettre avait été précédée, non de une, mais de deux autres.

lui, c'est l'édition de ses œuvres, où son génie immortel respire tout entier et bravera les injures du temps. Il n'y avoit pas de jour depuis votre départ où je ne songeasse à ce grand poète devenu encore plus intéressant, et aux bontés dont vous n'avez cessé de me combler, et qui me seront toujours présentes à l'esprit. Vous aurez vu, Mme la Comtesse, l'expression de ces sentiments inaltérables dans la dernière lettre [1] que j'avois pris la liberté de vous écrire. J'ignorois, hélas ! qu'elle dût être suivie d'une autre si triste, lorsque je vous remerciois de l'honneur si flatteur et si précieux de votre souvenir et de la connoissance si intéressante de l'aimable M. le chevalier Baldelli, le digne ami de notre ami, et qui joint tant de vertu, tant de raison et tant de vraie philosophie à tant de goût, de lumières, de connoissances et de talens...

Et il terminait en exprimant le désir qu'elle eût l'idée « de faire quelque voyage, quelque excursion, non pour *se* dissiper, mais pour conserver *sa* santé, qui étoit si chère à l'objet de *leurs* regrets ».

La lettre de Villoison ne pouvait manquer de toucher la comtesse d'Albany. Elle lui répondit aussitôt pour le remercier de sa profonde sympathie :

J'étais bien sûre, lui disait-elle [2], mon cher Monsieur, que vous prendriez un grand intérêt à la perte horrible que j'ai faite. Vous savez par expérience quel malheur affreux c'est de perdre une personne avec qui on a vécu pendant 26 ans, et qui ne m'a jamais donné un moment de déplaisir, que j'ai toujours adorée, respectée et vénérée. Je suis la plus malheureuse créature qui existe.

Et, après quelques mots sur sa douleur, elle entretenait son correspondant des derniers travaux d'Alfieri, en particulier de ses traductions du grec. Cette digression frappa naturellement Villoison et il crut ne pouvoir mieux faire que de la reproduire en entier, en la modifiant légèrement, dans le premier des *Extraits* qu'il donna au Magasin :

Le célèbre comte Vittorio Alfieri, le plus grand tragique de l'Italie, s'est tué à force de travailler. Depuis dix ans que ce grand homme demeuroit à Florence, il avoit appris le grec tout seul et sans maître, traduit en vers italiens les *Perses* d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle,

1. Cette *dernière lettre* est évidemment celle qu'il avait écrite à la comtesse après avoir reçu Baldelli.

2. Lettre du 9 décembre 1803. A. von Reumont, *Die Gräfin von Albany*, t. II, p. 353.

et l'*Alceste* d'Euripide ; composé un *Alceste*, à l'imitation d'Euripide, et une espèce de mélodrame ou tragédie mêlée de chant, intitulée *Abel*[1] : ce seront les premiers ouvrages que sa respectable amie, Mme la comtesse d'Albanie, fera imprimer pour completter le théâtre de ce poète qui fait tant d'honneur à l'Italie.

Et après avoir ajouté qu'Alfieri avait traduit les *Grenouilles* d'Aristophane, l'*Énéide* et Térence en vers, la *Conjuration de Catilina*, composé dix-sept satires, un tome de poésies lyriques, les Mémoires de sa vie jusqu'au 14 mai 1803, « et depuis deux ans, six comédies qui ont accéléré sa mort », il continuait :

Il travailloit sans relâche à les revoir ; mais il n'en a pu corriger que quatre et demie, et est tombé malade lorsqu'il mettoit la dernière main à la moitié du troisième acte de la cinquième de ces pièces. Il se livroit à cette occupation, à son ordinaire, le matin du 3 octobre 1803, lorsque la fièvre le prit avant quatre heures. La goutte s'étoit jettée sur les entrailles qu'il avoit très-affoiblies... Enfin, le samedi 8 octobre, après avoir passé une nuit moins mauvaise que les précédentes, il mourut sans fièvre et sans agonie.

Les lettres à Morelli et à la duchesse d'Albany ne sont pas les seules que Villoison adressa à cette époque en Italie ; il en écrivit, un peu malgré lui, d'autres, dont il me faut parler maintenant, à son oublieux ami Paul-Louis Courier, que le devoir militaire avait appelé dans la Péninsule.

Le jeune officier n'était pas resté longtemps à Strasbourg. Depuis le rétablissement définitif de la paix, sa présence n'y était point nécessaire ; il obtint sans peine un congé de semestre, et, le 10 septembre 1802, il arrivait à Paris, qu'il ne fit que traverser, pour se rendre dans sa terre de la Véronique près Langeais en Touraine, où l'appelaient des affaires « aussi pressantes que fâcheuses[2] ». Il employa les loisirs qu'elles lui laissaient à écrire le *Voyage de Ménélas à Troie pour redemander Hélène* ; il y remania aussi l'*Éloge d'Hélène*, qu'il avait ébauché en 1798. Une lettre d'Oberlin vint le surprendre au milieu de ces occupations littéraires. En quittant Strasbourg, Courier avait oublié de rendre un

1. A propos de ce drame de son « immortel ami », Villoison, dans une longue note signée de son nom, expose ses idées sur le rôle de la musique dans la tragédie antique et sur sa ressemblance, plus ou moins éloignée, avec l'opéra moderne.

2. Lettre au général Duroc, du 6 octobre 1802. *Œuvres complètes*, p. 141-2.

livre que lui avait prêté le complaisant bibliothécaire. Justement mécontent, Oberlin lui écrivit pour le réclamer. Où sa lettre atteignit-elle le négligent officier ? Nous l'ignorons ; mais ce fut de Langeais que, le 31 octobre 1802 [1], Courier lui répondit : « Il ne pouvait exprimer, lui disait-il, combien il était surpris et en même temps affligé de ce qu'il lui marquait au sujet du livre qu'il avait eu la bonté de lui prêter. » Il ne s'expliquait pas qu'il n'eût pas été rendu ; mais, ajoutait-il, s'il ne parvenait pas à le retrouver, il s'en procurerait un autre exemplaire. Et, après quelques excuses données d'assez mauvaise grâce, il demandait à Oberlin de vouloir bien attendre son retour à Paris « où il pourrait seulement savoir ce qu'étaient devenus ses livres ».

Quoique cette lettre fût loin de pouvoir entièrement le satisfaire, Oberlin attendit ; mais, au bout de quelque temps, n'entendant parler de rien, il écrivit à son ami Winckler de s'informer auprès de Sainte-Croix si Courier était de retour à Paris [2]. « Il m'importe, disait-il, de le savoir. » C'était le 17 décembre ; à cette date Courier était encore à la Véronique, et il ne rentra à Paris qu'au commencement de 1803. Son premier soin fut de s'occuper de l'impression de son Éloge d'Hélène ; on le voit s'en entretenir avec le jeune Geoffroi Schweighæuser [3], venu alors à Paris, ainsi que de l'ouvrage que Coupé avait composé sur le même sujet ; quant au livre égaré d'Oberlin, il ne songea, ni à le rechercher, ni à le remplacer, et il n'y pensa pas davantage pendant les mois qui précédèrent son départ pour Douai, où, en juillet, il dut aller rejoindre sa batterie. Deux mois après, il est vrai, il revenait déjà à Paris ; mais, nommé presque aussitôt chef d'escadron [4], il fut envoyé en Italie. Il partit sans écrire à Oberlin et sans lui avoir rendu son livre.

Cette fois, le bibliothécaire perdit patience ; mais, ne sachant où se trouvait son oublieux emprunteur, il écrivit à Villoison, en lui envoyant un programme qu'il venait de publier. Villoison alla aussitôt, mais inutilement, aux renseignements ; Courier ne s'était pas pressé de se rendre à son poste, et n'y était pas encore arrivé.

1. Lettre du 9 brumaire an XI. *Ms. all.* 193, fol. 354.
2. Lettre du 26 frimaire an XI. *Ms. all.* 199, fol. 246. Ce manuscrit renferme 49 lettres d'Oberlin à Winckler.
3. Lettre du 12 mars 1803. *Mémoires, correspondance*, t. I, p. 57.
4. Le 27 octobre 1803. *Œuvres complètes*, p. 242, 1.

Je me suis en vain adressé, lui répondait-il [1], en le remerciant de son « beau programme », à tous nos amis communs, M. Clavier, M. Sainte-Croix, M. Langlès. Il m'avait seulement dit en partant qu'il allait en Italie. Enfin j'ai pris le parti d'en dire un mot à M. Koch, qui, en sa qualité de tribun, est plus à portée que personne d'avoir des nouvelles sûres par le Ministère de la guerre. Je suis persuadé que M. Courier s'empressera de réparer l'erreur ou la négligence de celui qu'il avoit chargé de vous remettre ce livre et qu'il vous en fera tenir le prix, comme il le doit. Je suis très fâché de cette étourderie; mais j'espère qu'il aura soin de la réparer. Le tout est de lui faire parvenir votre lettre. Je la lui adresse à tout hasard à Parme, où il devoit aller. Écrivez-en une autre que vous ferez tenir directement à M. Koch, qui la lui fera passer par les bureaux de la guerre; c'est la voye la plus courte et la plus sûre, et je n'en connois pas d'autre après toute la poursuite que j'ai faite.

Cependant Villoison reçut, par l'intermédiaire de Koch [2], l'adresse de Courier, arrivé enfin à Plaisance. Il l'envoya sans tarder à son « savant et respectable ami » M. Oberlin. « J'ai déjà écrit, ajoutait-il, à M. Courier, et je vous exhorte à lui récrire de votre côté. » On ignore la date de la lettre de Villoison; mais Courier ne lui répondit que le 6 août 1804. Dès qu'il eut reçu sa lettre, Villoison se hâta d'en informer Oberlin et lui transmit le passage [3] qui le concernait. « Je compte sous peu, disait Courier, me rendre à Paris et vous remettre l'argent que réclame justement M. Oberlin pour son livre perdu par ma faute. Envoyer d'ici une si petite somme serait difficile et embarrassant. » Était-il aussi difficile que le disait Courier d'envoyer une somme, quelle qu'elle fût, de Plaisance en France? Cela n'est pas probable. Mais Villoison accepta l'excuse, et Oberlin prit encore une fois patience.

*
* *

Tandis que se faisait cet échange de lettres avec ses correspondants si divers d'Italie, Villoison continuait ses relations, reprises en 1800, avec Wyttenbach. On se rappelle comment celui-ci avait, au printemps de 1801, recommandé deux de ses amis, qui se rendaient à Paris [4]. L'année suivante, ce fut au tour de Villoison

1. Lettre sans date. *Ms. all.* 192, fol. 149 *a*.
2. Lettre s. d. *Ms. all.* 192, fol. 155 *a*.
3. Lettre de Villoison du 16 août 1804. *Ms. all.* 192, fol. 153 *a*.
4. Voir chap. XII, p. 414.

de lui adresser un des siens, Åkerblad. Le savant orientaliste venait d'être chargé de la légation de Suède dans les Pays-Bas. Dès qu'il le sut, Villoison écrivit à Wyttenbach : « Je vous prie, lui disait-il [1], de vouloir bien rendre tous les services qui dépendront de vous, et je les regarderai comme personnels, à ce savant distingué, l'un des plus habiles orientalistes de l'Europe. Il vient de s'immortaliser par sa belle découverte de l'ancien alphabet égyptien qu'il a retrouvé dans l'Inscription de Rosette ». Et il lui demandait de lui faciliter l'accès de sa bibliothèque et de lui faire connaître les savants orientalistes de son pays.

Wyttenbach répondit-il à cette lettre de Villoison ? Je ne saurais le dire. Il semble qu'absorbé par ses travaux, il resta quelque temps sans lui donner de ses nouvelles, quand, au printemps de 1804, son ami en reçut et de la manière la plus agréable par Mlle Gallien [2], sa nièce. On s'imagine sans peine la joie qu'eut Villoison à voir la docte étrangère et l'empressement qu'il mit à la recevoir d'une manière digne de son savoir et de l'amitié qu'il portait à son oncle. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour lui rendre agréable le séjour de Paris. Parmi les distractions qu'il crut devoir lui offrir, il n'en trouva pas de plus appropriées que de la conduire à une soirée littéraire de Millin. Un heureux hasard nous a conservé le billet qu'il écrivit au savant archéologue [3] pour lui annoncer leur visite. Il est trop curieux pour que je ne le reproduise pas en entier.

Monsieur et cher ami,

Mercredi soir j'aurai l'honneur de vous amener, sur les huit heures et demie neuf heures, la nièce du célèbre M. Wyttenbach, l'éditeur de Plutarque et l'un des plus grands hellénistes qui ayent existé. C'est Mademoiselle Gallien, qui, formée par son savant oncle, M. Wyttenbach, possède supérieurement le latin, le françois, l'anglois, l'allemand, le hollandois et le dessin, etc. Elle n'est à Paris que pour très peu de temps, désireroit infiniment d'avoir le plaisir de faire la connoissance d'un *aussi célèbre antiquaire que vous*, Monsieur (comme j'ai mis à la fin des notes de ma dernière lettre sur l'Inscription de Rosette), voudroit voir réunis les autres savans, tels que M. de Sainte-Croix, l'ami de son oncle, et que je vous prie d'inviter, les hellénistes, les

1. Lettre à Wyttenbach du 3 novembre 1802. *Ms. lat.* 168, fol. 85.
2. Jeannette Gallien, née vers 1774, était venue depuis quelque temps tenir la maison de Wyttenbach, qu'elle épousa en 1817.
3. Lettre à Millin s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 149.

savans conservateurs de la Bibliothèque et leur Bibliothèque. Elle en est digne par ses lumières, par sa rare modestie, son amabilité, etc. Tâchez d'avoir aussi M. Bernardi, M. Gosselin, M. Van Hultheim, M. Van Praet, M. Langlès, etc. Je sais que vous ne recevez pas de dame ; mais les connoissances précieuses de Mademoiselle Gallien lui méritent une exception. C'est un *savant* distingué, et un aimable savant en jupe, ce qui vaut mieux qu'en robe. *Audetque viris concurrere virgo.* Aimez toujours votre meilleur ami.

de Villoison.

Mlle Gallien dut être satisfaite. Combien resta-t-elle de temps à Paris ? Je l'ignore ; mais elle conserva de l'accueil que lui avait fait Villoison et de « l'exquise politesse » avec laquelle il l'avait reçue un profond souvenir. On le voit à la lettre que Wyttenbach lui adressa [1] « au nom de sa nièce et au sien propre pour le remercier des soins délicats dont il l'avait entourée et qui l'avaient d'autant plus vivement touché qu'ils venaient d'un ami qui unissait à la science la plus profonde la plus élégante urbanité ». Il terminait en annonçant, ce qui devait être bien agréable à Villoison, l'envoi de son Plutarque, le seul exemplaire qui lui restât, celui même qui avait servi à son usage personnel. Quant au commentaire, il continuait d'y travailler et ne pouvait prévoir ni quand il serait terminé, ni quand il pourrait le lui envoyer.

Dans la joie qu'il en éprouva, Villoison remercia aussitôt Wyttenbach de son précieux présent, de sa lettre et de celle que sa nièce lui avait adressée [2] :

Je n'ose pas lui écrire ni lui répondre en françois, ajoutait-il, parce qu'elle l'écrit mieux que personne, ni même en aucune autre langue parce que ma lettre auroit l'air d'une déclaration, ce qui me brouilleroit avec l'oncle et ne rendroit jamais toute la force des regrets qu'elle m'a laissés, toute l'estime qu'elle m'a inspirée. *Hanc vidi tantum*, et mon bonheur auroit été au comble si vous l'aviez accompagnée dans cette excursion malheureusement trop courte.

Il continuait en faisant de la part de M. Hase, M. de Sainte-Croix et M. Larcher — ce dernier avait inspiré à sa nièce la plus respectueuse admiration — ses compliments pour lui et pour Mlle Gallien « qui réunit la plus grande simplicité et le plus grand

1. Lettre à Villoison du 20 mai 1804, *D. Wyttenbachii epistolarum selectarum fasciculi tres.* Fasc. I, p. 50.
2. Lettre à Wyttenbach, du 19 juillet 1804. *Ms. lat.* 168, fol. 86.

talent, la candeur la plus rare et l'esprit le plus fin et le plus délicat et qui a tous les droits sans la moindre prétention ».

Votre préface de Plutarque, ajoutait-il, est touchante comme celle des remarques sur Platon et fait autant d'honneur à votre cœur qu'à votre esprit, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, et peint parfaitement votre belle âme. Vous êtes, M., du petit nombre des auteurs et surtout des critiques que tout le monde voudroit connoître personnellement et qui soient aussi bons à voir qu'à lire. Tous vos lecteurs désireront d'être de vos amis, et moi qui depuis longtemps suis fier de cet honneur je ne cesserai de dire à ceux qui m'exprimeront ce sentiment : *Que seroit-ce donc si vous l'entendiez lui-même* ? Votre cœur seroit *brûlant quand il vous parleroit.*

En terminant, il lui annonçait l'envoi de son article sur les runes d'Athènes et sur les Varanges et lui conseillait « de jeter un coup d'œil sur la nouvelle édition de la traduction françoise du Plutarque d'Amyot », à laquelle l'éditeur Clavier avait joint « quelques notes, quelques variantes et des corrections de M. Coray et de M. Courier, officier d'artillerie, qu'il l'invitoit à parcourir ». Enfin il lui annonçait l'apparition prochaine de l'Apollodore de Clavier et la publication récente de l'Héliodore de Coray. Au mois de décembre suivant [1], Mlle Gallien écrivit de nouveau à Villoison une lettre de remerciements. Wyttenbach y ajouta quelques mots pour lui demander les observations qu'il pourrait avoir faites sur son Plutarque ; il le priait, en outre, de lui envoyer des nouvelles littéraires et de faire ses compliments à Larcher et à Sainte-Croix.

Pendant qu'il entretenait ce commerce de lettres avec Wyttenbach, Villoison avait repris avec Wolf ses relations interrompues par la Révolution. Dans cet intervalle avaient paru les *Prolegomena ad Homerum*, qui avaient suscité une si vive polémique. On a vu comment Sainte-Croix avait essayé de réfuter ce qu'il appelait le « paradoxe sur Homère » de Wolf et quelle adhésion complète avait donné Villoison à la manière de voir de son ami. Ce n'était pas là un acte de simple courtoisie à l'égard de Sainte-Croix, mais l'expression même de ce qu'il pensait et de ce qu'il continuera à penser au sujet de la question homérique. Cinq ans après, — on le voit par ce qu'il écrivait au chevalier Angiolini

1. Lettre du 24 décembre 1804. *Wyttenbachii epistolarum selectarum fasciculi tres.* Fasc. I, p. 52.

dans une lettre dont il a été question plus haut — sa propre manière de voir à cet égard n'avait pas changé. Remarquant que les auteurs anciens « avoient grand soin de placer leur nom dans leurs ouvrages de peur qu'on ne l'oubliât », « Hécatée, Hérodote et Thucydide, disait-il, n'y ont pas manqué... le divin Homère, dont on ne sait pas plus l'origine que celle du Nil, a rendu ses oracles du fond d'un sanctuaire invisible et impénétrable aux yeux des mortels, ce qui a fait révoquer en doute l'existence de ce dieu de la poésie, de ce génie créateur qu'on ne connoît que par ses œuvres, et c'est une des principales causes de cet athéisme littéraire ».

Il semble bien que cet *athéisme littéraire* vise les théories de Wolf; mais il ne diminua en rien l'admiration que le grand critique avait inspirée à Villoison. Aussi reçut-il avec la plus vive joie les *Quatre Discours* de Cicéron [1] et le *Pro Marcello* que Wolf, reprenant le premier des relations si longtemps interrompues, lui envoya. Villoison l'en remercia dans une lettre malheureusement perdue, où il disait au critique « combien ses savantes et ingénieuses remarques sur Cicéron et la belle latinité lui avoient fait plaisir et appris de choses ». En 1804, Wolf envoya à Villoison le premier volume de son édition des poèmes homériques [2]. Celui-ci l'en remercia aussitôt [3] et le félicita des « *Prolégomènes* pleins de critique, de sagacité et d'érudition » qu'il avait joints à son édition de l'Iliade, et, après avoir dit avec quelle impatience il en souhaitait la continuation :

Il avait vu, remarquait-il, avec le plus grand plaisir, qu'il n'y avoit rien laissé qui pût déplaire à son respectable ami M. Heyne — celui-ci avait combattu les théories de Wolf —. Ce seroit un sujet de joye pour les ennemis de la République des Lettres et de la Grèce, s'ils voyoient la discorde régner parmi ses chefs et dans leur camp, comme du temps des Atrides ; vous êtes tous deux faits, vous, Monsieur, et M. Heyne, pour vous estimer réciproquement, et pour concourir au bien de la littérature dont vous êtes les ornemens.

1. Marci Tullii Ciceronis *Quae vulgo feruntur orationes* IV... *recognovit animadversiones integras Merklandi et J. M. Gessneri, suasque adjecit* Fr. Aug. Wolfius, Berolini, 1801, in-8°. Ce livre était dédié à Larcher.

2. ΟΜΗΡΟΥ ΕΙΙΙΙ. *Homeri et Homeridarum opera et reliquiae.* Ex recensione Fr. Aug. Wolfii. Lipsiae, 4 vol. in-8°, 1804-1807.

3. Lettre du 17 septembre 1804. *Trois lettres inédites de Villoison à Wolf. Revue des Études grecques*, novembre-décembre 1906.

Puis, après quelques remarques sur les caractères employés par l'imprimeur des poèmes homériques et une critique sévère, faite en passant, des publications de Gail, Villoison terminait sa lettre par des protestations d'admiration et d'attachement pour Wolf. Elle devait être la dernière qu'il lui adressa, et c'est le seul débris de sa correspondance à cette époque avec les érudits allemands que j'aie retrouvé.

En même temps qu'il poursuivait ce commerce épistolaire si varié avec ses correspondants d'Italie, de Hollande et d'Allemagne, Villoison ne cessait d'échanger avec Millin, depuis son retour à Paris, des lettres plus modestes, mais non moins curieuses. Sa collaboration au Magasin encyclopédique en était l'ordinaire objet. Les démarches qu'il fit pour obtenir le transfert de sa chaire de l'École des Langues orientales au Collège de France et l'élection de Millin à la Classe d'histoire et de littérature ancienne — Académie des Inscriptions — fournirent, en 1804, à cette correspondance intime un nouvel aliment. Millin avait échoué à plusieurs reprises ; une nouvelle vacance, amenée par la mort soudaine de Camus [1], lui offrit les plus grandes chances d'être nommé. Dès la séance qui suivit celle où l'on annonça sa mort, Villoison proposa de faire l'élection. « Cette proposition, écrivait-il à Millin [2], a souffert des difficultés parce qu'on craignoit, disait-on, de *troubler les cendres encore chaudes* du confrère que nous pleurons. » Cependant l'Académie décida de procéder à l'élection au bout de quinze jours. Coray et Dom Brial étaient au nombre des candidats. Le 2 frimaire an XIII [3], eut lieu l'élection, et Millin fut nommé, au quatrième tour, par 18 voix contre 14 à Dom Brial. L'intervention de Villoison avait puissamment contribué au succès de Millin. Le concours empressé que lui prêta Millin servit non moins efficacement à Villoison pour faire transférer sa chaire au Collège de France.

*
* *

Malgré ses relations et ses réclamations répétées, Villoison n'était pas parvenu à faire augmenter son traitement et à enlever

1. Le vendredi, 11 brumaire an XIII — 2 novembre 1804 —.

2. Lettre s. d. mais probablement du 18 brumaire an XIII. *Ms. fr.* 24701, fol. 159.

3. 23 novembre 1804. *Registre des procès-verbaux pour l'année 1804*, p. 246.

à son cours le caractère provisoire qu'il avait. Il semble que le ministre hésitât à placer l'enseignement du grec moderne sur le pied d'égalité avec celui des langues orientales proprement dites. Villoison finit par le comprendre, et il comprit aussi que le meilleur moyen de sortir de la situation incertaine où il se trouvait était de faire transférer son cours dans un autre établissement. Après l'avènement de l'empire, il crut le moment venu d'agir de nouveau et fit des démarches où il déploya toutes les ressources de sa diplomatie et mit en jeu toutes les influences dont il pouvait disposer. Le British Museum [1] renferme la minute sans date et sans suscription d'une pétition ou mémoire destiné évidemment au nouveau ministre de l'Intérieur, M. de Champagny [2]. Il commençait par demander que son traitement fût égal à celui de ses collègues, qui la plupart jouissaient encore d'autres avantages particuliers ; puis, comme s'il prévoyait que cette nouvelle réclamation serait inutile, il demandait au ministre de transférer son cours de l'École des Langues orientales au Collège de France, « gradation », disait-il, qui « désirée par beaucoup de personnes studieuses, et, j'ose le dire, provoquée par l'opinion publique, coûteroit très peu en supprimant ma chaire à la Bibliothèque Nationale ».

Villoison ne connaissait pas M. de Champagny ; aussi ne lui adressa-t-il pas directement sa pétition ; il l'envoya à de Gérando [3], secrétaire général du ministère, avec lequel il était en relation ; il ne pouvait douter que la bienveillance du philosophe, homme d'état, alors candidat à l'Institut, ne lui fût acquise ; par surcroît cependant, il se fit encore recommander auprès de lui par Mme Dufresnoy [4]. A la pétition était jointe une lettre dans laquelle il

1. *Additional ms.* 23889, fol. 145 *b*. Cf. L'*helléniste d'Ansse de Villoison et la création d'une chaire de grec moderne au Collège de France.* (*Journal des Savants*, avril 1909, p. 152.)

2. Champagny (J.-B. Nompère de), né à Roanne en 1756 ; député de la noblesse aux États Généraux, il fut appelé au Conseil d'État en 1801 et nommé le 4 novembre 1804 ministre de l'Intérieur.

3. De Gérando (Joseph-Marie), né à Lyon en 1772, connu par divers mémoires d'un caractère philosophique, fut attaché par Lucien au ministère de l'Intérieur, dont il devint le secrétaire général le 5 novembre 1804.

4. Dufresnoy (Adélaïde-Gillette Billet, Mme), née à Nantes en 1765, mariée à un procureur au Châtelet, qui fut ruiné par la Révolution, elle suivit son mari en Italie, où il fut nommé simple greffier ; elle fut pensionnée par Napoléon.

priait de Gérando de rappeler au ministre ses longs travaux [1], la foule de ses ouvrages, ses voyages en Grèce, en Asie, en Italie, en Allemagne, la perte de ses vingt-quatre mille francs de rente. Il terminait en disant : « Mon sort, ma fortune, mon existence, mon bonheur dépendent de ce que vous direz et du rapport qui sera fait à l'Empereur. », et il lui demandait de lui faire obtenir une réponse et une audience.

Une lettre aussi pressante ne put manquer de toucher de Gérando ; Villoison avait d'ailleurs en même temps fait agir ses amis, en particulier Millin, depuis cinq ans le confident de ses entreprises, et qui jouissait du plus grand crédit auprès de Maret [2], secrétaire d'État ; aussi le décret de la translation de sa chaire ne se fit pas attendre ; dès le samedi 17 novembre, il était signé [3]. Le lendemain, de Gérando vint lui-même en informer Villoison, comme celui-ci l'écrivait à son ami Millin [4], en s'excusant que des douleurs affreuses l'empêchassent de lui porter lui-même l'heureuse nouvelle. « J'ai passé la soirée, ajoutait-il, chez mon ami M. de Sainte-Croix qui partage bien vivement tous mes sentiments et mes vœux, ainsi que ses amis. Je vous prie de faire part de ma nomination à mon ancien ami et collègue, M. Dacier », et après lui avoir demandé de dire à Langlès, directeur de l'École des Langues orientales, qu'il ne pouvait aller voir, de ne pas le mettre sur le programme des cours : « Je vous prie, ajoutait-il, de compter sur ma vive reconnoissance, sur la mémoire d'un érudit qui oublie malheureuseument presque tout ce qu'il a lu, mais les services, jamais... et de faire agréer l'hommage de mon respect et de ma reconnoissance à votre illustre ami M. Maret. »

1. Autographe Charavay. Lettre datée du 8 novembre 1804, sans adresse, mais évidemment destinée à de Gérando. L'expression « Je serai flatté de devoir le succès à un philosophe de votre mérite » ne laisse aucun doute à cet égard. Il est d'ailleurs nommé dans la lettre à Millin dont il va être question.

2. Maret (Hugues-Bernard , né à Dijon en 1763 ; avocat au parlement de Bourgogne, ambassadeur à Vienne en 1792, il devint secrétaire d'Etat après le 18 brumaire.

3. *Arch. Nat.*, AF IV, plaq. 854, n° 3. « L'empereur, disait le *Magasin encyclopédique*, a créé au Collège de France une nouvelle chaire de langue grecque moderne, en faveur de M. d'Ansse de Villoison, un des plus célèbres hellénistes de l'Europe. » Année 1805, t. I, p. 186.

4. *Nouv. acq. fr. Ms.* 1093, fol. 140.

Quelques jours après le 26 novembre [1], Villoison annonçait sa nomination à Morelli : « L'Empereur vient de créer pour moi une troisième chaire de grec au Collège de France, autrefois appelé *Collège Royal* .... Vous savez, ajoutait-il, en cédant à son penchant aux digressions, que le premier professeur de grec dans ce Collège de France, fondé par François I, à la sollicitation de Budé, fut le célèbre Pierre Danès, évêque de Lavaur et ambassadeur au Concile de Trente... Cette place me prend cent heures de leçon par an et me vaut six mille francs argent de France. » Cependant, quelque content qu'il fût, Villoison n'était pas entièrement satisfait. Son traitement, peut-être par une erreur de copiste, était de cinq mille et non comme il y comptait de six mille francs. De plus, il n'avait pu obtenir, comme il l'avait demandé, l'autorisation de faire un cours de grec ancien en même temps que de grec moderne. Aussi fit-il sans plus tarder des démarches pour avoir l'autorisation qu'il désirait et le traitement de six mille francs donné à tous les professeurs du Collège de France.

C'est encore à Millin qu'il fit appel [2], en même temps qu'il s'adressait à Maret ; il envoya à l'archéologue le mémoire destiné à M. de Champagny, en le priant de le recommander : « Je vous supplie, lui disait-il, d'accélérer la conclusion de mon affaire que le ministre, M. de Gérando, M. Barbier de Neufville, M. Amaury-Duval ont fort à cœur. Tâchez, ajoutait-il en post-scriptum, de me faire savoir le jour où M. Maret aura renvoyé mon affaire au Ministre qui l'attend. » Peu de jours après, autre billet à Millin [3] pour « lui demander d'engager M. Maret et toutes les personnes qui ont du crédit sur l'esprit du Ministre à le prier de terminer promptement cette affaire ». Ces démarches si pressantes aboutirent. Un nouveau billet adressé à Millin [4] lui annonçait « qu'il avait appris de la bouche même de l'empereur et du ministre que son affaire était heureusement terminée ». Ce billet dut être écrit le 26 décembre ; ce jour-là, en effet, fut signé le décret [5] qui l'autorisait à faire un cours de grec ancien et qui portait son traitement de cinq mille à six mille francs.

1. *Papiers Morelli. Correspondance de Villoison.*
2. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 155.
3. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 157.
4. Lettre s. d. *Ms. fr.* 24701, fol. 156.
5. *Arch. Nat.*, A. F. IV, plaq. 876, n° 14. Cf. *Journal des Savants*, avril 1909, p. 156.

Cette fois, Villoison avait obtenu une entière satisfaction. Grâce aux influences qu'il avait su faire agir, il s'était assuré un succès complet. Il l'avait préparé par l'activité qu'il avait déployée pendant les dernières années, sa collaboration assidue au Magasin encyclopédique, les communications qu'il avait faites à la Classe de littérature ancienne depuis sa nomination comme membre de l'Institut ; le 25 brumaire et le 9 frimaire an XIII — 16 et 30 novembre 1804 —, il y faisait encore une lecture sur quelques médailles et inscriptions grecques, principalement sur celles des anciens rois de Perse et des chrétiens de Syrie et de Galatie [1]. Enfin, il le méritait par la science dont il avait fait preuve dans son cours et par les nouveaux travaux qu'il avait entrepris.

C'est de ses travaux — la publication projetée d'un recueil d'inscriptions —, de l'achat des ouvrages dont il avait besoin, de ceux qu'il lui expédiait, qu'il entretenait Morelli dans la lettre du 26 novembre que j'ai déjà citée. Après lui avoir dit qu'il y avait un siècle qu'il n'avait eu de ses nouvelles : « Avez-vous reçu, lui demandait-il, ...un paquet de livres que j'ai pris la liberté de vous offrir [2]. » C'étaient des extraits de ses derniers articles publiés par le Magasin, entre autres l'article sur l'inscription runique de Venise, qu'il « devrait, lui disait-il, faire calquer » et envoyer aux Académies d'Upsal et de Copenhague. Il lui demandait, en outre, ce qu'il pensait du commentaire qu'il avait joint à l'explication d'Åkerblad.

Puis, après lui avoir parlé de l'argent envoyé aux frères Coleti pour les livres qu'ils lui avaient expédiés et des nouveaux ouvrages qu'il leur demandait, il remerciait son ami des publications dont il lui avait fait présent. « Elles mettent le sceau à votre gloire, Monsieur et cher ami. Que de découvertes précieuses renferme votre dissertation sur les Voyageurs Vénitiens ? Vous nous faites voyager dans un pays inconnu, et vous déterrez un grand nombre de savans qui jusqu'icy étoient restés dans l'obscurité, tandis qu'ils font le plus grand honneur à leur patrie. » A cette occasion, il exprimait le vœu qu'on publiât les récits de ces voyageurs. Il avait parcouru, continuait-il, avec un vif intérêt l'édition donnée par Morelli du *Memoriale* d'Agostino Valiero, ainsi que — « il avait beaucoup lu tout ce qui sert à l'intelligence du Dante » — la *Lettera di Eustazio Dicearcho.*

1. *Registre des Procès-Verbaux... pour l'année 1804.* — Suppl. grec, *ms.* 932, f° 14-32.

Mais, ajoutait-il en arrivant à ses propres travaux, ce sont surtout les Inscriptions grecques et par conséquent les ouvrages sur les bas-reliefs, pierres gravées, médailles, qui m'occupent principalement dans ce moment, parce que je vais donner avec beaucoup de notes de ma façon un recueil précieux et inédit d'Inscriptions grecques du président Bouhier [1], qu'on vient de découvrir dans une bibliothèque de Troye. Jugez donc du plaisir que m'a fait le beau cadeau des *Monete antiche di Capua*.

Il concluait en priant Morelli de dire à MM. Coleti de lui « acheter toutes les Dissertations nouvelles qui paroîtront sur les Inscriptions, bas-reliefs, médailles, pierres gravées ». Il demandait ensuite à son *ami* ce qu'on pensait du dictionnaire de Rubbi [2], si ce n'était qu'une compilation de Pitiscus, de Mongez, etc. Ce Rubbi était-il le même que l'auteur de l'Éloge du comte Balthasar Castiglion, du poème de la Vanille et de la Dissertation sur l'inscription grecque d'Isaac, exarque de Ravenne [3]? Et après lui avoir envoyé un extrait de la lecture qu'il avait faite à l'Institut de l' « inscription de Gotarze », « et où *il lui* rendait à chaque ligne la justice qui lui était due », cédant à son penchant, il lui donnait quelques nouvelles littéraires : « Le *Magazin encyclopédique* de M. Millin, le seul journal littéraire et érudit qui existât en France, avoit été interrompu par la banqueroute du libraire, et va reprendre avec exactitude [4]. » Il avait présenté à l'Institut le Mémoire de Torrès sur les Antiquités de Crète... Il lui demandait enfin des renseignements « sur le savant Espagnol — il ne se rappelait pas le nom —, qui nous promet l'explication de l'Inscription hiéroglyphique de Rosette... »

1. Il s'agit du célèbre humaniste du XVIIIe siècle, né et mort à Dijon (1673-1746), auteur des Remarques sur le *De Natura Deorum*, les Catilinaires, les Tusculanes de Cicéron, des Recherches sur Hérodote et d'autres ouvrages estimés, mais qui n'a pas à ma connaissance laissé de recueil d'inscriptions grecques.

2. Rubbi (Andrea), né en 1738 à Venise, jésuite, auteur entre autres des *Elogi italiani* (1782), commença en 1793 la publication du *Dizionario di antichita sacre e profane*, l'ouvrage même dont parle Villoison.

3. « J'ai eu occasion, ajoutait-il, d'en parler dernièrement avec éloge dans une dissertation lue à l'Institut. » Et, après avoir parlé de deux corrections erronées que Rubbi avait faites à cette inscription : « Si vous croyez, ajoutait-il, que cette note puisse intéresser M. André Rubbi, vous pouvez la lui copier, en lui présentant mon hommage et lui témoignant tout le cas que je fais de sa dissertation et de son beau poème latin. »

4. Cf. Préface du tome I de l'année 1805.

Son ouvrage avance-t-il ? Quand paroîtra-t-il ? Vous voudrez bien aussi lui offrir de ma part, si vous lui écrivez, la communication de quelques notes inédites que je viens de faire sur l'Inscription grecque de Rosette, depuis la publication de mes lettres à M. Akerblad sur ce monument. Je vous ai envoyé dans mon dernier paquet l'ouvrage de M. Ameilhon, et son édition de ce monument. De grâce, marquez-moi donc promptement, si vous avez reçu ce paquet, ce que vous pensez de mes notes.

« Le savant et vertueux Cardinal Borgia, disait-il dans un post-scriptum ajouté à sa longue lettre, est resté à Lyon très malade d'une fièvre maligne [1]. Le Pape est arrivé à Fontainebleau en bonne santé. »

On sent partout dans cette lettre le contentement de l'ambition satisfaite, l'ardeur nouvelle qu'elle inspira à Villoison pour l'étude et le travail, la joie secrète d'avoir atteint le but qu'il poursuivait. Cette joie allait être troublée par les ennuis que lui causa l'indifférence de Paul-Louis Courier à restituer ou à payer le livre égaré de Oberlin et les projets qu'il croyait voir bientôt réalisés allaient être entravés brusquement par la maladie et réduits à néant par une mort fatale et imprévue : il ne devait même pas monter dans la chaire qui, créée pour lui, disparut avec lui.

*
* *

Au lieu de « se rendre à Paris », comme il le croyait, ou du moins, comme il l'avait écrit à Villoison, Paul-Louis Courier avait été envoyé soudainement dans le Napolitain. Le 14 septembre 1804, il quitta Plaisance, et, après s'être arrêté quinze jours à Parme, où se trouvait une « belle bibliothèque », par Reggio et Modène, il gagna Bologne ; continuant son chemin par Fano et Sinigaglia, où il releva quelques inscriptions curieuses, il arriva à Ancône le 11 octobre [2]. Huit jours après, il entrait dans le royaume de Naples ; enfin le 5 novembre, il atteignit Barletta, où il devait tenir garnison. De cette ville il était encore plus embarrassant que de Plaisance d'envoyer de l'argent en France ; Courier ne l'essaya pas, et la crainte continuelle d'une attaque des coalisés, les tournées qu'il lui fallut faire dans les villes occupées par des troupes

1. Il y était mort trois jours auparavant (23 novembre 1804).
2. Lettre à M. Lejeune du 26 mai 1805. *Mémoires, Correspondance*, t. I, p. 64.

françaises, les préoccupations archéologiques en un pays, « où l'on ne peut fouiller qu'on ne trouve des ruines magnifiques », lui firent oublier sa dette.

Mais Oberlin s'en souvenait, et mécontent de ne pas recevoir de nouvelles de son emprunteur infidèle, il écrivit de nouveau à Villoison. On comprend le déplaisir que cette affaire presque ridicule devait causer au savant ; si l'on songe que de plus il était malade, on s'expliquera sans peine la réponse diffuse et ampoulée qu'il fit à Oberlin. Après un mot du mal — la jaunisse — dont il souffrait, il continuait [1] :

Je me suis empressé d'envoyer sur le champ votre lettre à M. Courier, d'y joindre une autre de ma façon très forte, très pressante, où je lui répète vivement qu'il faut qu'il fasse la plus sérieuse attention à cette affaire importante et grave, qu'il s'agit de son honneur, de sa réputation ,que vous êtes justement indigné, courroucé, que j'ai eu toutes les peines du monde à modérer vos transports, que sans moi vous alliez sur le champ écrire à tous ses chefs, au Ministre de la guerre, ce qui le décrieroit ; que s'il tarde à vous satisfaire, je ne suis plus le maître de vous arrêter, de désarmer votre colère.

Et il continuait en disant à son ami de ne pas manquer d'écrire directement à Courier « dans le même sens, avec la même force, la même énergie, d'une manière encore plus pressante, plus instante, s'il se peut, afin d'achever de l'ébranler ». La lettre que Villoison conseillait à Oberlin d'écrire était inutile ; la sienne avait suffi. Le savant, mais négligent officier se décida à finir par où il aurait dû commencer ; il adressa un chèque à Villoison. Celui-ci tout joyeux en avertit aussitôt Oberlin « afin qu'il n'adressât pas la lettre de reproches à Courier ». « On ne perd jamais rien avec les honnêtes gens, écrivait-il [2]. J'ai reçu, il y a quelques jours, en date du mardi gras 1805, de Barletta, une lettre de M. Courier... Il me marque qu'il m'envoye pour vous un bon de 50 francs à toucher chez M. Arnoux. » Villoison ajoutait que sur le champ il avait envoyé son domestique chez ce banquier, qu'il l'y renverrait — M. Arnoux était à la campagne pour 25 jours —, dès qu'il serait de retour ; il demandait ensuite à son ami à qui il voulait que cette somme fût remise. Dans un billet qu'il lui adressa par l'intermédiaire de Winckler, Oberlin lui dit de les remettre à ce der-

1. Lettre du 8 février 1805. *Ms. all.* 192, fol. 154.
2. Le 3 germinal an XIII — 24 mars 1805 —. *Ms. all.* 192, fol. 152 *a*.

nier, et il écrivit à ce correspondant [1], chargé de ses commissions et de ses achats de livres à Paris, d'aller les recevoir. « Vous aurez là de nouveau, lui disait-il, quelques fonds. »

Il semble que la lettre, dans laquelle Villoison réclamait à Courier le livre d'Oberlin, fut suivie d'une seconde, où il lui parlait plus de ses études que de son oubli, l'exhortait une fois encore à traduire les mathématiciens grecs, et même, on pourrait le croire, à quitter le service militaire pour se donner tout aux lettres et où il lui faisait un reproche d'écrire et de travailler si peu. C'est de la traduction que Villoison l'engageait à faire, et des conseils qu'il lui donnait, qu'il est uniquement question dans la lettre que Courier lui écrivit le 8 mars de Barletta. Le spirituel officier y répond à Villoison avec ce mélange de sceptique badinage et d'humour qui caractérisent ses écrits [2] :

Vous me tentez, Monsieur, en m'assurant qu'une traduction de ces vieux *mathematici* me couvrirait de gloire ; je n'eusse jamais cru cela ; mais enfin vous me l'assurez, et je saurai à qui m'en prendre si la gloire me manque après la traduction faite ; car je la ferai, chose sûre. J'en étais un peu dégoûté, de la gloire, par de certaines gens que j'en vois couverts de la tête aux pieds et qui n'en ont pas meilleur air ; mais celle que vous me proposez est d'une espèce particulière, puisque vous me dites que moi seul puis cueillir de pareils lauriers. Vous avez trouvé là mon faible ; à mes yeux, honneurs et plaisirs, par là même qu'ils savent s'exclure, acquièrent un plus grand prix. Ainsi me voilà décidé ; quelque part que ce livre me tombe sous la main, je le traduis, pour voir un peu si je me couvrirai de gloire.

Puis, arrivant au conseil que Villoison lui avait donné de renoncer à la carrière des armes, Courier, tout en avouant que c'était là son secret dessein, en ajournait l'exécution ; l'Italie, surtout la région où il se trouvait, l'avait séduit [3] ; il y était bien et y avait tout à souhait : « un pays admirable, l'antique, la nature, les tombeaux, les ruines, la Grèce », l'amitié du général en chef — c'était Gouvion Saint-Cyr —, « tout le retenait ».

1. Lettre du 8 germinal an XIII — 29 mars 1805 —. *Ms. all.* 199, fol. 290. « M. de Villoison m'écrit qu'il touchera vers Pâques une somme de 50 francs pour moi ; il me demande comment me la faire parvenir ; je lui écris dans l'incluse de vous la remettre. »

2. *Mémoires, Correspondance*, t. I, p. 73-78.

3. « Je suis devenu italien », écrivait-il à Lejeune le 26 mai 1805.

Ne croyez pas, au reste, ajoutait-il, que je perde mon temps ici ; j'étudie mieux que je n'ai jamais fait, et du matin au soir, à la manière d'Homère, qui n'avait point de livres ; il étudiait les hommes ; on ne les voit nulle part comme ici. Homère fit la guerre, gardez-vous d'en douter, et il fut aide-de-camp, je crois, d'Agamemnon ou bien son secrétaire [1]. Ni Thucydide non plus n'aurait eu ce sens si vrai, si profond ; cela ne s'apprend pas dans les écoles... Et qui m'empêcherait quelque jour.. ? Car j'ai vu, moi aussi ; j'ai noté, recueilli tant de choses... j'ai bonne provision d'esquisses ; pourquoi n'en ferai-je pas des tableaux où se pourraient trouver quelque air de cette vérité naïve qui plaît si fort dans Xénophon ? Je vous *compte* mes rêves. Que voulez-vous dire que nous autres soldats, nous écrivons peu et qu'une ligne nous coûte.... Vous ne savez de quoi vous parlez... Apprenez que tel d'entre nous écrit plus que tout l'Institut ; qu'il part tous les jours, des armées, cent voitures à trois chevaux, portant chacune plusieurs quintaux d'écriture ronde et batarde, faite par des gens en uniforme... que moi seul, ici, cette année, j'en ai signé, moi qui ne suis rien et ne fais rien, plus que vous n'en liriez en toute votre vie...

Et il poursuivait cette plaisanterie humoristique en parlant des « officiers qui passent leur vie à signer, parapher », des « troupes réglées d'écrivains qui expédient paquets sur paquets... Allez, Monsieur, ajoutait-il, il serait aisé de démontrer, si l'on voulait vous humilier, que de tous les corps de l'état, c'est l'Académie qui écrit le moins aujourd'hui, et que les plus beaux travaux de plume se font par les gens d'épée ». Puis après une allusion ironique à l'asservissement de la nation au nouveau régime, et la recherche des « nouveaux brimborions » — la croix de la légion d'honneur — qu'il ne pouvait respecter, — « c'était la faute de son père » — il terminait par cette spirituelle sortie :

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Suis-je si paresseux, moi qui vous fais pour quelques lignes que vous m'écrivez trois pages de cette taille ? Vous vous piquerez d'honneur, j'espère, et ne voudrez pas demeurer en reste avec moi. A votre loisir, je vous prie, donnez-moi des nouvelles de la Grèce, dont je ne suis pas un transfuge, comme il vous plaît de le dire ; vous m'y verrez reparaître un jour, quand vous y penserez le moins et faire acte de citoyen... Et vous qui accusez les autres de paresse, me voulez-vous laisser si longtemps sans rien lire de votre façon, que ces

1. On trouve là une opinion analogue à celle que devait émettre vingt ans plus tard Le Chevalier à savoir qu'un guerrier seul de l'armée d'Agamemnon — pour lui c'était Ulysse — avait pu composer l'Iliade.

articles de journal [1], excellens, mais toujours trop courts, comme les iambes d'Archiloque, dont le meilleur était le plus long. *Ah ! que ne suis-je roi pour cent ou six-vingts ans*, je vous ferais pardieu travailler; il ne serait pas dit que vous êtes savant pour vous seul ; je vous taxerais à tant de volumes par an, et ne voudrais lire autre chose.

Courier ne pouvait retourner d'une manière plus piquante contre Villoison le reproche que celui-ci lui avait fait de ne rien écrire ; mais si la critique adressée au grand helléniste « d'être savant pour lui seul » était juste, elle avait aussi, dans les circonstances présentes, quelque chose de tragique et de lugubre ; Villoison souffrait d'une maladie qui devait bientôt l'emporter et dont il ressentait les atteintes depuis quelque temps. Peut-être y faisait-il déjà allusion dans la lettre où il écrivait à Millin [2] que M. de Gérando lui avait annoncé sa nomination au Collège de France. Mais c'est au commencement de l'année 1805 que le mal, un ictère aigu aggravé par une mauvaise hygiène — « intempérance dans le boire et le manger [3] » —, se déclara ouvertement. Dans la lettre du mois de février [4], où il annonçait à Oberlin sa nomination au Collège de France, il ajoutait que sa maladie seule l'empêchait de répondre aux lettres si tendres et si amicales qu'il lui avait écrites. Mais, robuste comme il l'était, encore dans la force de l'âge, il ne se préoccupa pas de son mal, et n'interrompit ni ses études, ni sa nombreuse correspondance.

Le transfert de sa chaire de grec moderne au Collège de France avait été bien fait pour le soutenir et l'encourager à les poursuivre avec une nouvelle ardeur. Dans la lettre où il annonçait à Oberlin cette création, on le voit charger son ami de remercier M. de Murr du « beau présent » qu'il venait de lui faire de sa *Bibliothèque glyptographique*, ainsi que des autres livres qu'il lui avait précédemment envoyés, et il le priait de lui dire combien il était touché de ces marques d'amitié et de souvenir, combien ses savants ouvrages lui faisaient de plaisir, et qu'il lui serait infiniment obligé de lui envoyer ou de lui

1. Allusion aux articles publiés par Villoison dans le Magasin encyclopédique, en particulier à la « Lettre sur la prosodie... de la langue grecque », dont il lui avait fait recommander la lecture par Oberlin.

2. Le 18 novembre 1804. Cf. plus haut, p. 464.

3. Lettre de Sainte-Croix à Wyttenbach du 21 mai 1805. *D. Wyttenbachii Epistolarum selectarum fasciculi tres*, fasc. I. p, 135.

4. Le 8 février 1805. *Ms. all*, 192, fol. 154 *a*.

procurer, outre sa *Mantissa minor*, ses *Specimina antiquissimae scripturae graecae* et les *Notitiae SS. Bibliorum Judaeorum in Imperio sinensi*, qu'il désirait ardemment posséder. Il terminait en demandant à Oberlin de dire à M. et Mme Schweighæuser et à leurs fils combien il les aimait.

Le mois suivant Villoison priait encore Oberlin [1] de faire ses compliments — ce devaient être les derniers — à MM. Schweighæuser père et fils, et il finissait sa lettre par ces mots simples, mais où perçait sa tristesse : « Portez-vous mieux que moi. » Loin de diminuer, en effet, le mal dont il souffrait faisait des progrès ; lui qui était si assidu aux séances de l'Académie cessa d'y venir depuis le 12 pluviôse — 1er février —. Il y reparut cependant encore le 15 germinal — 5 avril 1805 —, le jour de l'élection de de Gérando [2]. Mais on ne l'y revit plus. Vingt jours après, le 6 floréal, — 26 avril 1805 — il expirait. Ses obsèques eurent lieu le dimanche suivant. Le nom seul de sa belle-sœur, Mlle de Neufcarre, figure sur la lettre de faire part. Le lieu d'inhumation n'y est pas indiqué.

Le monde savant, qui avait applaudi à la nomination du « Grand Grec [3] » au Collège de France, apprit avec une véritable stupeur la nouvelle de sa mort [4].

Je viens de voir dans les feuilles [publiques] à ma grande surprise, écrivait, le 5 mai, Oberlin à Winckler [5], la mort de mon ancien ami de Villoison. C'est par vous, mon cher Winckler, que je savais qu'il était malade ; mais je ne croyais pas que ce fût une maladie aussi grave. Les lettres font là une perte des plus sensibles. Pour moi je le regrette de tout mon cœur. Vous voyez sans doute quelquefois M. de Sainte-Croix ; faites-moi le plaisir de lui témoigner de ma part combien je suis sensible à cette nouvelle si fâcheuse pour lui comme pour moi. Il était l'âme de la maison.

Dans toutes les lettres écrites vers cette époque à ses correspondants — à Sainte-Croix, à Chardon de la Rochette, à Bast, à Larcher en France, à Banks en Angleterre, à Wolf, à Eichstaedtius, à Beck, en Allemagne, — Wyttenbach ne parle que de la douleur qu'avait dû leur causer la perte du célèbre helléniste et

1. Lettre du 24 mars 1805. *Ms. all.* 192, fol. 152 *a*.
2. *Registre des Procès-Verbaux... pour l'année 1805*, p. 272.
3. Mot de Fox dans une lettre à un ami, cité par Sainte-Beuve. (*Nouveaux Lundis*, t. X, p. 54, note 1.)
4. Chardon de la Rochette, *Notice*, p. 20. V. Appendice B, à la fin.
5. Lettre du 15 floréal an XIII. *Ms. all.* 199, fol. 292.

du chagrin profond qu'il en ressentait [1]. Le deuil fut grand en particulier pour les sociétés savantes dont faisait partie Villoison. A Marseille, un de ses anciens élèves, Casimir Rostan, se fit l'interprète ému de la douleur que causait à l'Académie la mort d'un de ses plus illustres associés [2].

Les journaux littéraires rivalisèrent dans l'éloge qu'ils firent du grand érudit. La *Bibliotheca critica* de Wyttenbach [3] — cela ne doit pas surprendre — fut une des premières à lui rendre hommage. Millin dès le lendemain de la mort de Villoison avait fait annoncer dans le *Magasin* « la grande perte » que la Classe de littérature ancienne venait de faire [4]. Mais cela ne lui suffit pas. Il demanda à Boissonade d'écrire pour les lecteurs du Magasin encyclopédique un article détaillé sur le célèbre helléniste [5]. Boissonade s'acquitta de cette tâche avec la conscience la plus louable, et cette « Notice », avec celle que, plus tard, Chardon de la Rochette consacra à son ami [6], et que j'ai souvent citée, nous montre à merveille combien fut grande l'activité littéraire de Villoison et quelle place considérable, moindre cependant que celle qu'il aurait pu y prendre, il occupa dans le domaine de l'érudition durant le dernier quart du XVIIIe siècle.

Boissonade et la Rochette se sont attachés surtout, et le dernier presque exclusivement, à mettre en lumière la production scientifique de Villoison ; Dacier, c'était son rôle, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, a fait son éloge, et le portrait qu'il a retracé du savant et de l'homme est, dans ses grands traits, si ressemblant, que je ne puis mieux faire que d'en citer, comme conclusion à mon étude, les principaux passages [7].

1. *D. Wyttenbachii epistolarum selectarum fasciculi tres*, fasc. I. Lettres du 22 juillet 1805 à Chardon de la Rochette, p. 58, à Larcher, p. 61 —, du 22 juillet et du 27 octobre à Sainte-Croix, p. 54 et 65 —, fasc. II, lettres du 23 août à Bast, p. 26 —, du 4 juin 1805 à Beck, p. 21 —, du 13 mai à Eichstaedtius, p. 22 —, du 5 juillet, à Wolf, p. 25.

2. « Discours prononcé à l'Académie de Marseille à l'occasion de la mort de M. d'Ansse de Villoison par M. Casimir Rostan. » *Mémoires publiés par l'Académie de Marseille*, t. III (1805), p. 123-136.

3. Vol. III, pars. III, 1805, p. 127.

4. Année 1805, t. III, p. 200.

5. *Notice sur M. Dansse de Villoison.* Année 1805, t. III, p. 380-398.

6. *Notice sur la vie et les principaux ouvrages de Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison.* (*Mélanges de Critique et de Philosophie*, tome III, p. 1-61.)

7. *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Villoison, lue dans la séance publique du vendredi 11 avril 1806.*

L'érudition a perdu en lui un de ses plus fermes soutiens, et l'Institut, un de ses membres les plus célèbres et les plus capables de contribuer à sa gloire. Personne peut-être n'a été plus savant ; il possédoit à fond la langue grecque ; il savoit tout ce qui a été écrit dans cette langue et sur cette langue, il connoissoit tous les changements qu'elle a éprouvés pendant les vingt-quatre siècles qu'elle a été en usage et toutes les acceptions diverses dans lesquelles les mots ont été employés par les différents auteurs, depuis Homère jusqu'à Chalcondyle, et aucune difficulté grammaticale ne pouvoit l'embarrasser. Sa tête ressembloit à un immense dictionnaire, auprès duquel le Trésor de Henri Estienne pourroit ne paroître qu'un abrégé succinct et incomplet.

S'il avoit été moins habile en grec, on remarqueroit qu'il savoit très bien le latin, que les ouvrages des grands écrivains de Rome lui étoient très familiers, qu'il écrivoit leur langue avec facilité et correction, et qu'il a composé sur différens sujets une grande quantité de vers Latins, qui sont à-peu-près aussi bons que ceux de la plupart des poëtes Latins modernes. Il n'étoit pas moins versé dans la Littérature italienne ; il connoissoit tous les bons ouvrages et tous les ouvrages d'érudition écrits dans cette langue, et il la parloit et l'écrivoit, sinon avec élégance, du moins avec pureté. Ce seroit se tromper que de croire que la Littérature françoise lui fût entièrement étrangère. Quoi qu'il n'en eût point fait une étude particulière, il y a peu de bons ouvrages écrits en notre langue, soit en vers, soit en prose, qui lui fussent inconnus...

Après avoir ainsi loué sans restriction les connaissances linguistiques et littéraires et l'immense érudition de Villoison, Dacier arrivait à ses qualités morales et intellectuelles ; mais ici la critique se mêle à la louange, et le disert académicien montre avec beaucoup de finesse et de vérité comment quelques-unes des qualités du savant helléniste avaient pour contre-partie des défauts, qui, résultat fatal de leur manque d'équilibre, en ternissaient l'éclat.

La nature l'avoit doué d'un esprit vif et pénétrant ; mais sa mémoire, qui tenoit réellement du prodige, et qu'il avoit peut-être trop exercée, paroit avoir arrêté, jusqu'à un certain point, le développement de ses autres facultés intellectuelles et les avoit empêchées de parvenir à une maturité parfaite. Insatiable de savoir, il n'avoit jamais trop de temps pour apprendre, et il en trouvoit rarement assez pour penser et pour réfléchir ; de là l'incohérence, les écarts, les digressions, le manque de mesure et d'ensemble qu'on remarque dans quelques-unes de ses compositions ; de là encore l'incohérence et la légèreté dans sa conduite et dans ses discours, dont il a quelquefois encouru le reproche. Mais ces imperfections, ou, si l'on veut, ces défauts, doivent disparoître à l'éclat de ses grandes et utiles qualités ; s'il est toujours resté jeune pour le jugement, pour le goût, pour le sentiment des conve-

nances [1], il avoit plusieurs siècles, avec toute la vigueur de l'âge viril, pour l'érudition ; et les compagnies savantes devroient s'estimer heureuses d'avoir souvent des membres qui méritassent de pareils éloges et de pareilles critiques.

On comprendra, après avoir lu ces lignes, que je me sois laissé entraîner — tout autre était à l'origine mon dessein — à écrire la biographie d'Ansse de Villoison ; et l'éloge que Dacier a fait du grand érudit est l'excuse et la justification des développements qu'a pris l'étude que je lui ai consacrée. Je n'ai qu'un désir, c'est qu'on ne la trouve pas trop incomplète, ni trop indigne de l'humaniste trop oublié que j'ai voulu remettre en honneur.

1. « Jeune pour le sentiment des convenances » ; on ne pouvait plus finement désigner la rudesse et le manque de tact, dont parfois faisait preuve Villoison.

APPENDICE

A

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

I

Le vif intérest [1] que je prens à tout ce qui peut toucher Votre Altesse de près ou de loin m'engage à me hâter d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous faire part d'une nouvelle qui ne vous sera peut-être pas indifférente. L'Académie de Manheim, venant de me faire la grâce de m'admettre au nombre de ses membres, a chargé de ses lettres d'association un de ses académiciens nommé M. l'abbé Hemmer [2], qui vient d'arriver à Paris et qu'elle me recommande très spécialement.

Ce M. l'abbé Hemmer paroît jouir d'une grande considération auprès de l'Électeur palatin [3]. Il est son aumônier et le chef du cabinet de physique qu'il vient de fonder. L'électeur l'a même envoyé à Paris pour acheter et pour faire faire tous les instruments de physique qu'il jugeroit à propos.

J'adressai M. l'abbé Hemmer chés mademoiselle Bieron, dont Votre Altesse a vu le cabinet d'anatomie. Au sortir de chez elle, il vint me voir et me dit qu'il en étoit si content qu'il étoit totalement décidé à le faire acheter à l'Électeur, que c'étoit un cabinet unique dans l'Europe, fort nécessaire pour l'anatomie et que cette acquisition entroit fort dans les vues de l'Électeur, qui lui avoit recommandé de lui indiquer toutes celles qui pourraient servir au bien des lettres et des sciences. Je lui demandai s'il avoit traité du prix avec cette demoiselle ; il me dit que tout étoit arrangé, qu'il croyoit d'abord qu'elle alloit demander une somme beaucoup plus considérable, mais qu'elle s'étoit bornée à trente six mille livres, ce qu'il regarde comme fort modique. Je ne laisai point tomber cet entretien et aussitôt j'allai chez Mademoiselle Bieron pour m'assurer de ses intentions sur cet article [4].

1. Bibl. nat. Suppl. grec. *Ms.* 943, fol. 58 *a*.
2. Voir plus haut, chap. III, p. 73, note 2.
3. Charles-Théodore.
4. Le 6 mars 1771, Mlle Biheron avait montré, avec démonstrations anatomiques à l'appui, quelques pièces de son musée à une séance de l'Académie des Sciences, où assistait le prince royal de Suède ; mais presque sans ressources, elle songeait alors à se défaire de son musée anatomique ; l'année précédente Diderot, dans la maison duquel elle demeu-

J'ai cru devoir me hâter de vous en faire part, croyant que peut-être vous pourriez avoir vous-même quelques vues sur ce cabinet et qu'il étoit de mon devoir de vous avertir du mouvement qu'on faisoit pour le vendre. J'ose répondre à Votre Altesse que mademoiselle Bieron se fera un devoir et un honneur de donner à prix égal la préférence à Votre Altesse et qu'elle s'offre en outre à faire raccommoder les parties qui pourroient peut-être un jour se casser. Je crois même qu'il ne seroit pas impossible de la déterminer à faire des élèves qui perpétueroient dans vos états la connaissance de ce beau secret. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'est pas pour vous engager à acheter ce beau cabinet ; Votre Altesse sçait mieux ce qu'elle a à faire que moi ; c'est seulement pour vous prouver l'attention que j'apporte à tout ce qui peut vous intéresser et vous avertir en cas que vous en ayez envie. Je me ferais un crime de laisser échapper la moindre occasion de vous prouver que vous n'aurés jamais de sujets si totalement dévoués à vos intérests et si jaloux de votre gloire.

Si par hasard Votre Altesse avoit intention de l'acheter, je la prierai de vouloir bien m'écrire le plus tôt possible une lettre positive à ce sujet pour en faire part à mademoiselle Bieron, qui sur le champ cessera de traiter avec M. Hemmer. Vous n'avés sur cet objet aucun ménagement à garder avec l'Électeur, puisqu'il n'a point encore traité par lui-même pour ce cabinet et qu'il n'en est point enthousiasmé. M. l'abbé Hemmer partira dans un mois dans toute hypothèse. Je serois bien flatté de sçavoir vos intentions à ce sujet, afin de laisser pleine liberté à mademoiselle Bieron, si le cabinet ne vous convient pas.

Je serai [1] encore mille fois plus curieux d'avoir des nouvelles de votre précieuse santé et de celle de Son Altesse Monseigneur votre frère, que j'ai l'honneur d'assurer de mon profond respect. J'embrasse bien tendrement M. le Baron de Knebel et je suis plein de reconnaissance pour la lettre si obligeante dont m'a honoré M. le comte de Goerz, que j'assure de mon profond respect. La vive joye qu'elle m'a causée a été atténuée par la peine d'y voir que vous avez été malade à Carlsrouh, mais heureusement que j'y ai appris en même temps votre rétablissement.

Il n'y a point pour le présent de nouvelles littéraires, si ce n'est que j'ai entendu parler d'un nouveau livre contre la religion intitulé *Ecce homo* [2], et qui est, dit-on, infâme.

M. de Choiseul est dans la plus haute faveur ; Votre Altesse sent aisément les suites que doit entraîner son rappel à la cour [3].

rait, avait négocié, sans y réussir pendant son voyage en Russie, l'acquisition de son musée par Catherine II. *Correspondance de Grimm*, t. IX, p. 276. — Lettre de Diderot au général Bestzky, du 14 juin 1774. *Œuvres complètes*, t. XX, p. 62.

1. *Ms.* 943, fol. 59 *a*.

2. Ce livre est de Louis-Claude de Saint-Martin, « le philosophe inconnu », mais il n'a rien d'infâme.

3. Le bruit qui avait couru de ce rappel ne devait pas se confirmer, comme on le verra plus loin.

Il paraît que l'Électeur palatin fait les plus beaux établissements. Sa bibliothèque est ouverte matin et soir; chaque académicien a la permission d'en emporter des livres chez lui, et aussitôt qu'il lui manque un livre pour son travail, il n'a qu'à l'indiquer, et on le lui achète. M. Hemmer m'a donné un discours françois lu à une séance de l'Académie de Manheim et composé par un allemand, M. l'abbé Haeffelin [1], qui me paroît écrire en français aussi bien que la plupart des membres de notre Académie françoise. L'imprimerie de cette Académie de Manheim est fort belle et se charge volontiers des frais de l'impression des ouvrages des académiciens, institution fort sage qui manque en France, où nous avons souvent bien de la peine à trouver des imprimeurs pour les livres d'érudition, ce qui retarde le progrès des études sérieuses.

M. l'abbé Hemmer m'a assuré qu'on étoit fort fâché d'avoir reçu M. de Voltaire à l'Académie de Manheim, et qu'on y disoit qu'il la deshonoroit par ses productions impies.

Je vous avouerai, Monseigneur, que je serois bien plus charmé de voir entre vos mains qu'entre celles de l'Électeur palatin le beau cabinet de Mademoiselle Bieron, qui n'auroit jamais dû sortir de la France. Indépendamment des pièces que Votre Altesse a vües, il y en a beaucoup d'autres que cette sçavante n'a pas eu le temps de vous montrer. J'attens vos ordres.

II

Monseigneur [2],

Votre Altesse veut bien permettre que je continue de me procurer l'honneur de l'informer des nouvelles littéraires. Il paroit depuis hier dans Paris quelques vers manuscrits de M. de Voltaire adressés à M. le Chevalier de Chatelus [3] pour lui rendre à usure l'encens qu'il lui avoit donné dans les discours académiques auquel Votre Altesse étoit présente; les voici :

Dans ma jeunesse avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un temple au bon goût;
Mais c'étoit un mince édifice ;
Vous en avez fait un plus beau ;
Vous y logez auprès du maître ;
Le goût devient un dieu nouveau,
Qui vous a nommé son grand-prêtre.

1. Probablement le théologien Johann Gaspard Häfelin, né en Thurgovie en 1754, et si vanté par Lavater dans sa physiognomique.

2. *Ms.* 943, fol. 93 *a*. Cette lettre est peut-être du 13 juillet 1775. Cf. H. Düntzer, *Zur deutschen Literatur*, t. I, p. 37, note 2.

3. François-Jean, chevalier, plus tard marquis de Chastellux, né en 1734.

M. de Voltaire a bien raison de dire qu'en France le goût devient un dieu nouveau. Il est en effet maintenant si éloigné du vrai goût des anciens qu'il faut nécessairement qu'un dieu nouveau préside à ce goût de nouvelle datte.

Il paroit tout nouvellement un livre assez excellent chez la veuve Duchesne, et où il peut y avoir de très bonnes choses à prendre. C'est un extrait de ce qu'il y a de pratiquable dans les ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre, dont Votre Altesse à entendu l'éloge à l'Académie [1]. Ce livre est intitulé les *Rêves d'un homme de bien qui peuvent être réalisés, ou les vües utiles et pratiquables de M. l'Abbé de Saint-Pierre*, choisies dans le grand nombre de projets singuliers dont le bien public étoit le principe [2]. Votre Altesse voudra bien m'honorer de ses ordres, si elle désire que je lui envoye ce livre, qui n'est point à négliger, non plus que les Mémoires pour servir à l'histoire du maréchal Catinat par M. le marquis de Créquy [3], qui paroissent depuis le mois de mars. Je ne vous parlerai point, Monseigneur, d'un nouveau roman intitulé *Zélis ou la difficulté d'être heureux*, par M. Dantu [4], et d'un théâtre complet de Scarron en 3 vol. in-douze, où il y a des pièces qui n'avoient jamais vu le jour [5]. Il vient de paroître de nouveau le *Voyage d'Italie et d'Hollande* par M. l'abbé Coyer [6], auteur assez connu. M. Grosley [7], de notre Académie des Belles-lettres, et auteur du voyage intéressant de deux gentilshommes suédois à Rome, vient de redonner une nou-

1. Cet éloge, œuvre de d'Alembert, fut prononcé le 16 février 1775. Cf. chap. III, p. 57.

2. Cet ouvrage est de Pons-Augustin Alletz, polygraphe, né à Montpellier en 1703, mort à Paris en 1785.

3. Ces mémoires avaient déjà été publiés en 1772, à Amsterdam, sous le titre de *Vie de Nicolas de Catinat, maréchal de France*. Cf. *Correspondance de Grimm*, janvier 1775, t. XI, p. 13, note 1.

4. *Zélis ou la difficulté d'être heureux*, roman indien, suivi de *Zima* et des *Amours de Victorine et de Philogène*. D'après Quérard, Dantu ne fut que l'éditeur de ces romans, œuvres, le premier de Fourqueux, les deux autres de l'abbé de Voisenon.

5. *Théâtre complet*. Nouvelle édition, revue et augmentée d'une comédie qui n'a jamais été imprimée dans ses œuvres. La Haye et Paris, Veuve Duchesne, 1775.

6. Paris, 1775, 2 vol. in-12. — Gabriel-François Coyer, polygraphe célèbre, né à Baume-les-Dames en 1775, mort à Paris en 1782. Son *Inoculation du Bon-Sens* avait, quelques années auparavant, attiré l'attention en Allemagne. La *Correspondance de Grimm* jugeait sévèrement son Voyage : « Ce sont des lettres adressées à Aspasie, mais elles sont d'un ton qui ressemble beaucoup plus à celui de Mascarille qu'à celui de M. Brydoine ». Mai 1775. (T. XI, p. 83.)

7. Pierre-Jean Grosley, né à Troyes en 1718. La *France littéraire* ne mentionne pas son *Voyage de deux gentilhommes suédois à Rome*. Son ouvrage sur Londres publié pour la première fois, en 3 volumes, en 1770, le fut, en 1774-75, en 4 volumes.

velle édition augmentée d'un volume de son voyage de Londres, avec un plan de la ville de Londres.

M. Le Meunier [1], auteur de la traduction de l'excellent voyage de Sicile, va faire paroître demain une traduction d'un voyage anglois au pôle boréal.

Barbou, imprimeur, va donner une nouvelle édition superbe in-quarto du Télémaque [2], qui est le *bréviaire* des souverains. Il y aura une suite de 72 estampes qui représenteront les principaux sujets des Aventures de Télémaque. Elles sont faites par les sieurs Monnet, de l'Academie de peinture, et Tillard graveur ; on distribue à présent le second cahier composé de six estampes nouvelles ; le troisième paroîtra vers le commencement de l'année prochaine. Chaque cahier formant six estampes est de 8 livres. Ce texte de Télémaque pourra aller d'un louis à dix écus.

Il vient de paroître en trois volumes in-8° un ouvrage assez curieux pour ceux qui aiment le théâtre françois et très propre à le faire connoître ; il est intitulé *Anecdotes dramatiques* [3], contenant par ordre alphabétique :

1° La notice de toutes les pièces de théâtre, tragédies, comédies, pastorales, drames, opéra, opéra-comique, parades, proverbes, qui ont été joués à Paris ou en province, sur des théâtres publics ou dans des sociétés particulières, depuis l'origine des spectacles en France jusqu'à l'année 1775.

2° Tous les ouvrages dramatiques qui n'ont été représentés sur aucun théâtre, mais qui sont imprimés ou conservés en manuscrits dans quelques Bibliothèques.

3° Un recueil de tout ce qu'on a pu rassembler d'anecdotes imprimées, manuscrites, verbales, etc., d'événements singuliers, de traits curieux, d'épigrammes, de plaisanteries, de bons mots, auxquels ont donné lieu la représentation de la plupart des pièces de théâtre.

4° Les noms de tous les auteurs, poètes ou musiciens, qui ont travaillé pour tous nos théâtres, de tous les acteurs ou actrices célèbres, qui ont joué à tous nos spectacles, avec un jugement de leurs ouvrages, et de leur talent, un abrégé de leur vie, et des anecdotes sur leurs personnes.

1. Il s'agit du polygraphe Anne-Marie Meusnier de Querlon, né à Nantes en 1702, mort en 1780 à Paris. La *Correspondance de Grimm*, mai 1775, t. XI, p. 82, parle de sa traduction du *Voyage en Sicile et à Malte* de Brydoine, et elle en parle avec beaucoup d'éloges, mais elle ne dit rien du *Voyage au pôle boréal*; ce dernier ouvrage, suivant le *Supplément à la France littéraire*, t. III, p. 147, était traduit de l'anglais du capitaine Philips.

2. C'était une réimpression de l'édition que cet imprimeur avait donnée en 1768.

3. Paris, Veuve Duchesne, 1775. Barbier, qui attribue ces Anecdotes à J.-M.-B. Clément de Dijon et à l'abbé Jos. de la Porte, les a datées par erreur de 1765.

La dernière lettre de M. Clément [1] contre M. de Voltaire sent trop la partialité.

M. l'abbé Morlet [2], grand ami de M. Turgot, vient de publier une seconde réponse écrasante [3] contre M. Linguet [4] et va faire après une réponse à l'ouvrage de M. Necre [5]. Comme je sçais l'intérêt que Votre Altesse prend à cet ouvrage, ainsi que M. le comte de Goerz, j'aurai l'honneur de vous envoyer la lettre de M. l'abbé Morlet, aussitôt qu'elle paroîtra ; mais je vous prierai de me faire indiquer une occasion pour vous l'adresser, car cette brochure est considérable.

Je vais maintenant avoir l'honneur d'entretenir Votre Altesse d'un ouvrage très intéressant, qui paroîtra dans un an et que je me charge d'avoir l'honneur de vous envoyer aussitôt qu'il sera fait. Il mérite votre attention ; c'est une seconde édition considérable du *Voyage en Grèce* fait par M. Guys [6], l'un des plus grands savants et des meilleurs écrivains de la France. M. Guys, de l'Académie de Marseille, a passé vingt ans dans le Levant et dans les îles de la Grèce, et en a donné une description vive, animée, pittoresque et pleine de particularités neuves. L'auteur y compare les mœurs des Grecs modernes avec celles

1. J.-M. Bernard Clément de Dijon avait commencé en 1772 la publication de *Lettres à M. de Voltaire* — il y en eut neuf — qui eurent un grand retentissement. Cf. Grimm, *Correspondance littéraire*, nov. 1772 et juin 1774, t. X, p. 100 et 443.

2. Morellet (André), né à Lyon en 1727 ; collabora d'abord à l'Encyclopédie, puis s'occupa d'économie politique et projeta, en 1770, d'écrire un *Dictionnaire du commerce* ; il entra à l'Académie en 1785. D'abord favorable aux idées de la Révolution, il se jeta après 1792 dans l'opposition. Il devint membre du Corps législatif en 1807.

3. Dans un virulent pamphlet : *Théorie du paradoxe* (Cf. Grimm, février 1775 ; et *Mémoires secrets*, 8 février 1775), Morellet avait attaqué Linguet, rayé l'année précédente du tableau de l'ordre des avocats ; celui-ci répondit par une diatribe sanglante : *Théorie du libelle ou l'art de calomnier avec fruit* ; Morellet répliqua à son tour par une satire intitulée : *Réponse sérieuse à M. Linguet, par l'auteur de la Théorie du paradoxe*, Amsterdam (Paris), 1775, in-12. Cf. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France*, 7 et 12 mars 1775.

4. Linguet (Simon-Nicolas-Henri), né à Reims en 1736, accompagna comme secrétaire le duc de Deux-Ponts en Pologne. Un mémoire en faveur du comte de Moranges le mit au rang des premiers avocats ; mais son caractère difficile lui attira de nombreuses inimitiés. Obligé de quitter la France à la suite d'une querelle avec l'Académie, il publia à Londres des *Annales* qui eurent un grand succès. Jeté à la Bastille en 1780, il fit paraître, à sa sortie, des *Mémoires sur la Bastille* d'une lecture aussi attrayante que peu exacts.

5. Cet ouvrage de Necker est le mémoire *Sur la législation et le commerce des grains* ; Morellet y répondit dans la *Lettre à l'auteur des observations sur le commerce des grains*. Cf. *Correspondance secrète politique et littéraire*, Londres, 1787, t. I, p. 323 et 364, 20 avril et 25 mai 1775, et *Mémoires secrets*, 28 avril et 14 mai 1775.

6. *Voyage littéraire de la Grèce*. Nouvelle éd., Paris, 1776, 2 vol. in-8.

des anciens dont il montre le rapport, et il a sçu allier les grâces d'un style brillant à la profondeur d'une érudition bien digérée. Madame Chénier [1], cette aimable Grecque chez laquelle j'ay eu l'honneur de vous accompagner, est son amie et lui a adressé pour la seconde édition de cet ouvrage une lettre fort curieuse et supérieurement écrite sur les danses grecques qu'elle a longtemps dansées elle-même [2] et que vous avez pu voir chez elle peintes de sa main. J'ai cru que cette lettre, qui ne sera publique de plus d'un an, pourroit vous intéresser et en conséquence j'ay pris la liberté de vous l'envoyer ci-jointe. Vous y retrouverez les regrets d'Ariadne abandonnée par Thésée, qu'elle a eu l'honneur de chanter en votre présence avec ce ton triste que son Altesse Monseigneur votre frère a si bien défini lorsqu'il a dit qu'elle faisoit passer dans l'âme l'impression délicieuse d'une douce mélancholie et d'un sentiment profond. D'ailleurs, comme je sçais par M. le Baron de Knebel, qui ne hait point les dames grecques, que Madame la princesse Amélie a pris quelque plaisir aux détails qui le concernoient, je pense que cette lettre de Madame Chénier pourra l'intéresser [3] ; je serois trop heureux si elle pouvoit amuser cette grande princesse, et serois bien charmé si elle sçavoit que l'homme du monde, qui est le plus dévoué à Monseigneur son fils, seroit trop heureux si cette lettre l'amusoit.

Ce M. Guys est un riche commerçant en gros qui a plus d'un million de bien, qui a fourni toute la cour de France, et qui étoit même honoré de la confiance de Louis XV. Comme il a les relations les plus étroites dans tout le Levant, et comme son fils est auprès de notre ambassadeur à Constantinople, il pourroit vous être fort utile, en vous procurant directement tout ce que lui fournit le commerce du Levant, tels que les meilleurs produits [4] qui en viennent, la provision de café moka, de vin de Chypre, d'autres vins grecs, des étoffes, etc., et généralement tout ce qu'on trouve à Constantinople et dans les villes de la Grèce. Je vous réponds de son honnêteté ; il a l'honneur de fournir un prince d'Allemagne, à qui il envoye sa provision de Marseille, où il demeure, par Lion à Strasbourg, où l'agent de ce prince a le soin de tout retirer pour le lui faire parvenir. M. Guys avoit épousé la plus belle Grecque qui ait jamais existé ; elle est maintenant morte. Je n'ai jamais rien vu de si beau que le portrait de cette femme qu'il porte toujours avec lui sur une boete et qui mérite d'être conservé.

1. Cette lettre se trouve à la suite de la Lettre XIII, de la seconde édition du *Voyage littéraire*.

2. Voir plus haut, chap. III, p. 61 et 81.

3. « Je serois charmé qu'elle lût cette lettre, écrivait-il aussi à Knebel le 29 mai, et... je serois flatté si cette grande princesse sçavoit que l'homme du monde qui se glorifie d'être le plus dévoué à Messeigneurs ses fils se croiroit le plus heureux des mortels si cette lettre de Madame Chénier pouvoit l'amuser un instant. » H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 38.

4. J'ai remplacé par cet à peu près deux mots du manuscrit qu'il m'a été impossible de lire.

J'ai été bien charmé de la lettre de M. le Baron de Knebel, qui m'a fait l'honneur de me marquer que vous êtes arrivé en bonne santé à Strasbourg, ainsi que Monseigneur votre frère, que j'ay l'honneur d'assurer de mon profond respect [1]. Je supplie Votre Altesse d'être persuadée que personne n'y prend un plus vif intérêt, et qu'on ne peut être plus sensible que je le suis au souvenir dont vous daignez m'honorer et à l'attention flatteuse que vous avez eue de m'en faire donner des preuves par M. le baron de Knebel. Je sens tout le prix de cette faveur inestimable, et j'en suis reconnoissant comme je le dois. J'ai l'honneur d'assurer de mon respect et de mon tendre attachement M. le comte de Goerz et Mons. Stein et M. Engelhart [2] et Jean Oberlin [3].

Comment le duc a-t-il trouvé... (*la fin manque*).

III

Je vais avoir [4] l'honneur de vous rendre compte des deux ouvrages que je vais donner à l'impression dans six mois en un seul volume in-quarto, et dont V. A. S. m'a fait l'honneur d'accepter la dédicace, ce que je regarde comme une faveur insigne, n'ayant rien de plus empressé que de vous offrir mon hommage respectueux à la face de l'univers et de vous témoigner publiquement le profond respect et le dévouement que je vous ai voués pour la vie.

Le premier de ces deux ouvrages est l'édition d'un auteur grec nommé Cornutus, qui avoit été le maître du poète latin Perse, qui lui dédia sa quatrième [5] satyre. Ce Cornutus était un célèbre philosophe stoïcien. Son ouvrage avait déjà été publié dans la collection des opuscules mythologiques donnés par un sçavant anglois, Thomas Gale [6]. Mais cette édition est si fautive et si corrompue que le texte est souvent inintelligible et que les plus habiles hommes de l'Europe n'y peuvent rien comprendre dans beaucoup d'endroits. J'ai trouvé six manuscrits à la Bibliothèque du Roi, autant à celle de Florence et un à Ausbourg, dont on m'a envoyé les variantes et qui m'ont servi à rétablir le texte dans une foule d'endroits, à corriger un nombre prodigieux de pas-

1. On lit en marge : « M. de Knebel m'a marqué que votre frère étoit arrivé », ce qui fait double emploi avec la ligne qui précède et a été ajouté en surcharge.

2. Le médecin et le compagnon du duc.

3. Le savant strasbourgeois, dont il a été si souvent question et auquel Villoison avait recommandé Knebel.

4. *Ms.* 943, fol. 36 *a*. Il faut rapprocher de cette lettre celle que Villoison écrivit à Fornay le 8 juillet et à Björnståhl, le 22 septembre 1775, et dont il a été question au chapitre v, p. 132 et 133.

5. La cinquième.

6. *Opuscula mythologica, ethica et physica.* Cambridge, 1671; Amsterdam, 1688, in-8.

sages et de mots corrompus, à expliquer toutes les difficultés et à rétablir une foule de lacunes et de lignes entières que les copistes avoient oubliées. Comme par ce moyen le texte épuré et corrigé est tout à fait nouveau et n'est plus reconnoissable, j'ai été obligé d'en faire une nouvelle traduction latine de ma façon, que je mettrai à côté du texte grec. L'ouvrage de Cornutus roule sur la mythologie et sur la théologie grecques [1], que cet auteur explique suivant les dogmes de sa secte. Ainsi c'est proprement le catéchisme, l'abrégé de foi des stoïciens. Aussi j'ai joint d'amples notes philosophiques, théologiques, critiques et mythologiques, où j'explique tous les dogmes des stoïciens, auxquels Cornutus a fait allusion dans son ouvrage. Comme cet auteur a tout pris de Zénon, Cléanthe et Chrisippe, les trois plus fameux stoïciens, dont les ouvrages sont malheureusement perdus et que Cornutus n'a fait qu'abréger, j'ai été déterrer tous leurs fragments, qui se retrouvent épars dans les différents auteurs grecs et latins, que j'ai tous lus et relus pour cet effet la plume à la main, ce qui m'a donné des peines infinies, pour pouvoir indiquer d'où Cornutus avoit pris chaque endroit. J'explique aussi les endroits les moins connus de la mythologie, et je rends compte dans ces mêmes notes de tous les changements que j'ai introduits dans le texte, à la faveur... (*la suite manque*).

IV

Monseigneur [2],

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse sérénissime la notice des pièces qui composent le cabinet de Mademoiselle Biheron. J'ai toujours cru que cette notice ne vous sera pas indifférente, quand même vous ne seriez point décidé à acheter ce cabinet, pour lequel je vois tous les jours redoubler l'ardeur de M. Hemmer. Il va partir incessamment pour Manheim. Aussi j'ose supplier Votre Altesse de me donner le plus promptement ses ordres sur cet achat, au cas qu'elle en ait envie.

Il y a déjà longtemps que M. l'abbé Baudot [3] et M. l'abbé Morlet ont publié une réfutation de l'ouvrage de M. Neckre [4].

1. Le second ouvrage, comme nous l'apprend une lettre à Oberlin du 12 août 1774 (*Ms. all.* 192, fol. 36 *a*), était la *Theologia physica stoicorum*.
2. *Ms.* 943, fol. 107 *b*.
3. Nicolas Baudeau, économiste, né à Amboise le 25 avril 1730, mort vers 1792. Baudeau s'était déjà, en 1770, attaqué, dans les *Lettres d'un amateur à M. l'abbé G*** sur ses dialogues anti-économistes*, à l'ouvrage de Galiani sur le commerce des blés; il chercha en 1775 à réfuter celui de Necker sur le même sujet, dans les *Éclaircissements demandés à M. N*** sur les principes économiques et sur les projets de législation, au nom des propriétaires fonciers et des cultivateurs français*. Cf. *Mémoires secrets*, 7 juillet 1775.
4. Voir plus haut, page 482 et note 5.

M. Du Theil, de l'Académie des Inscriptions et chevalier de Saint-Louis, vient de publier une édition de Callimaque, poète grec avec une version française.

M. Berquin [1], jeune poète déjà avantageusement connu dans la littérature françoise par la publication de douze idylles en vers françois, dont il a traduit plusieurs du fameux Gessner, va donner un second recueil également composé de douze idylles, ornées de fort belles gravures.

Un célèbre philosophe suisse nommé Lavater va publier à Leipsick [2], en allemand et en françois, un traité fort curieux et fort important de physiognomonie, ou de l'art de connoître les charactères par les traits du visage. Cet ouvrage est attendu avec la plus grande impatience. Il coûtera cent escus, parce qu'il est enrichi d'une foule de planches relatives à chaque sujet et à chaque charactère qu'il traite. Ce livre peut être fort utile à ceux qui vivent dans le grand monde, à un envoyé, à un ministre, à un prince même, pour deviner l'artifice de ceux qui cherchent à le tromper, et pour le mettre en état de répondre plustôt à la physionomie qu'aux langages des personnes qui l'environnent ; reproche obligeant qu'une comtesse allemande faisoit à Vienne à un sçavant allemand de mes amis, nommé M. Mieg [3], chapelain de l'ambassadeur de Hollande à la cour de l'empereur. Avec tout cela je doute qu'on puisse réduire et soumettre à des règles certaines et infaillibles la physiognomonie, qui [4] est le résultat d'une foule d'observations générales aussi variées que les individus et souvent démenties par les expériences particulières. C'est le fruit d'un tact fin et délicat, qui nait avec nous plutôt qu'il ne s'acquiert. Au reste l'usage de cette science, si [elle] étoit certaine, pourroit être fort dangereux et renverser cette pure apparence, qui contient l'harmonie de la société. Nous avions déjà un assez bon ouvrage de cette nature par l'abbé Pernetti [5], frère de dom Pernetti, bénédictin défroqué, biblio-

1. Arnaud Berquin, « l'ami des enfants », né à Bordeaux en 1749, avait publié, dit Grimm, *Correspondance littéraire*, septembre 1774 (t. X, p. 489), un recueil de six idylles ; en réalité ce recueil contient vingt-quatre idylles, dont treize imitées de Gessner. Quant au nouveau recueil dont parle Villoison, il m'a été impossible de le trouver ; je n'ai rencontré que l'idylle dont il est question dans la *Correspondance* de Grimm, juin 1775 (t. XI, p. 95), et que son savant éditeur dit n'avoir pu découvrir ; elle a été publiée en 1775, en même temps que la traduction en vers du *Pygmalion* de Jean-Jacques Rousseau.

2. Il est assez singulier de voir Villoison annoncer au duc de Weimar un ouvrage allemand publié à Leipzig.

3. Serait-ce Johann Friedrich, fils du théologien réformé Ludwig Christian Mieg de Heidelberg ?

4. Fol. 107 *a*.

5. Jacques Pernetti ou Pernety, né en 1696 à Chazelles près Lyon, avait publié en 1746 des *Lettres philosophiques sur les physionomies*, augmentées en 1760 et traduites en allemand.

théquaire du Roi de Prusse et auteur de livres singuliers, dont il n'a pas même le mérite de l'invention.

Le bruit qui s'étoit répandu généralement de la haute faveur dont alloit jouir M. de Choiseul est entièrement faux [1]. Le Roi a toujours le même éloignement pour ce ministre singulièrement aimé de la Reine. Aussi les choses restent toujours dans le même état.

Votre Académie de Iéna n'est point dans un si mauvais état que Votre Altesse le craint ; il y a encore de très habiles gens. Comme j'ai occasion de voir actuellement un grand nombre d'Allemands, qui me sont recommandés de différentes villes, le vif intérêt que je porte à tout ce qui touche Votre Altesse m'a engagé à m'en informer soigneusement, pour avoir l'honneur de vous en rendre le compte. Étant allemands, leur témoignage n'est pas suspect ; c'est le cri public de la renommée [2]. Votre professeur de mathématiques Jacques Carpov [3] doit vous être infiniment précieux. Il a publié un ouvrage excellent : *Œconomia salutis novi Testamenti, seu theologiæ revelatæ dogmaticæ, methodo scientifica adornatæ* [4]. T. 4, Francof. et Lips., 1737-1749; Rudolstad. et Lips., 1761-4. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il sembloit s'être donné le mot avec un célèbre théologien réformé et suisse, nommé M. Wyttenbach [5], dont le fils [6] est professeur à Amsterdam [et] est fort mon ami. Ce M. Wyttenbach publia à Berne en 1741-47, in-8°, un ouvrage en trois volumes intitulé : *Tentamen theologiæ dogmaticæ methodo scientifica pertractatæ* ; le but de ces deux ouvrages est le même.

V

La lettre qui précède fut suivie d'une autre, dont il manque tout le commencement, avec une partie de la fin, et dont le reste se trouve placé vers la fin du manuscrit, aux folios 118-119 ; cette lettre renferme l'analyse de l'*Éloge de Bossuet*, prononcé devant l'Académie française dans la séance du 15 mai 1775. Après le discours du maréchal de Duras, élu membre, et la réponse, « digne

1. Voir plus haut, p. 478.

2. Dans une surcharge, je lis le mot « Viela » mais j'ignore ce que Villoison a voulu dire.

3. Carpov, théologien luthérien, né à Goslar en 1699, professeur à Iéna depuis 1725.

4. Villoison a mis au génitif le mot *Theologia* et les participes qui s'y rapportent ; tous ces vocables sont au nominatif.

5. Daniel Wyttenbach, pasteur à Berne, puis professeur à Marbourg, où il mourut en 1779.

6. Daniel Wyttenbach, depuis 1771 professeur de grec au collège des Remontrants à Amsterdam, avec lequel Villoison, on l'a vu (chap. IV), s'était lié l'année précédente (1774).

de l'Aristote de la France », que lui fit Buffon, Delille avait lu sa traduction du quatrième chant de l'Énéide. Cette lecture, « infiniment applaudie », fut suivie de celle de l'Éloge de Bossuet, qui, dit la Correspondance de Grimm [1], « ne fit pas une impression moins vive ». On comprend d'après cela que Villoison se soit cru obligé d'en donner une analyse détaillée. A en juger par ce qui en reste, cette analyse était très longue et devait égaler presque en étendue le discours de d'Alembert, qui, dans l'édition in-12 de 1779, n'a que 40 pages ; il est vrai que Villoison s'est permis plus d'une digression, comme il ne s'est pas astreint à suivre le plan de l'original.

Il a parlé d'une manière noble et sublime des vérités de la religion [2], et comme le grand Bossuet, précepteur du Dauphin, s'étoit attaché à lui inspirer beaucoup de respect pour la divinité, il dit que, s'il est des hommes assez malheureux pour penser que la croyance de l'existence de Dieu est inutile aux particuliers, ils sont coupables de lèse-humanité d'enseigner cette doctrine aux princes, qui n'ont rien à craindre sur la terre que le moment où ils doivent la quitter ; il ajoute que si les sujets doivent espérer en Dieu, les princes doivent le craindre.

Il rapporte le sacrifice glorieux que le grand Bossuet avoit fait du chapeau de cardinal, que le pape lui avoit offert, à condition qu'il parleroit avec moins de force des libertés de la religion gallicane, et il est surprenant, remarque-t-il, que le Roi n'ait pas reconnu cet héroïsme, en lui faisant donner un des chapeaux qui étoient à sa nomination. Il réfute le bruit, répandu par les ennemis de la gloire de Louis XIV, que ce prince ne l'avoit pas cru d'assez bonne maison pour l'élever à cette dignité. Comme si, dit-il, il falloit être de meilleure maison pour être prêtre de l'église romaine que pour être chargé de former un prince et de répondre à toute une nation des espérances qu'elle doit concevoir de son éducation.

Ce qui m'a plu davantage dans le portrait de l'éducation qu'il fait de M. le Dauphin, c'est qu'il prête à son élève une partie des grandes sentences dont votre altesse est pénétrée, et qu'il m'a retracé l'image des soins qu'a pris M. le comte de Goerz pour développer les grandes qualités dont le ciel vous a doué. En entendant le langage qu'il prête à M. Bossuet, j'ai cru entendre parler M. le comte de Goerz, et cette flatteuse illusion m'a rappelé les moments agréables où j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour.

1. Juin 1775, t. XI, p. 89.
2. Folio 118. Ce passage se rapporte à la page 21 de l'*Éloge* de d'Alembert.

Il parle des disputes qui s'étoient élevées entre M. de Fénelon et M. Bossuet. Ce dernier s'étoit emporté avec force contre l'archevêque de Cambrai, qui lui répondit avec sa douceur ordinaire : « Monseigneur, je ne sçais pourquoi vous m'écrivez des injures, au lieu de raisons ; auriez-vous pris par hasard mes raisons pour des injures ? » Le Roi soutint fortement M. Bossuet et lui dit ensuite : « Qu'auriez-vous fait, si je vous avois abandonné ? » — « Sire, j'aurois crié mille fois plus haut » ; ce qui fait également l'éloge de Louis XIV et de M. Bossuet. Il remarque qu'il y a beaucoup de courage à Bossuet d'avoir tenu un pareil discours et encore plus à Louis XIV de l'avoir bien pris.

Il rapporte que plusieurs évêques, qui se croyent faire un titre de leur inutile résidence à la cour, étoient jaloux du crédit dont jouissoit le précepteur du Dauphin et tâchoient de lui nuire dans l'esprit du roi, en disant qu'il fatiguoit son élève de préceptes et de leçons [1]. Ils étoient d'ailleurs choqués de ce que la grande âme de Bossuet, pleine d'une noble fierté, dédaignoit d'avoir recours aux artifices d'une fausse modestie, qui n'est qu'un raffinement plus déguisé de l'orgueil. Un jour Bossuet, présentant le célèbre père Mabillon au Roi, lui dit que c'étoit le moine le plus sçavant de son royaume. « Ajoutez le plus modeste », reprit malignement l'archevêque de Reims, qui étoit présent et qui vouloit faire sentir à Louis XIV que la modestie n'étoit pas la vertu favorite de Bossuet.

Cependant ce même archevêque de Reims sçavoit bien faire rendre justice au grand Bossuet. Un jour quelques aumôniers de la cour, parlant en sa présence de Bossuet avec la légèreté françoise, suivant l'expression de M. d'Alembert : « Taisez-vous, jeunes gens, reprit-il, et apprenez à respecter votre maître et le mien. »

Il rapporte que M. Bossuet s'étoit exercé de bonne heure à la chaire. A l'âge de seize ans sa réputation s'étoit déjà répandue à l'hôtel de Rambouillet, où les talents étoient cités à comparoître et forcés de se rendre. On l'y fit prêcher sur le champ, à onze heures du soir, un sermon inpromptu, qui fut généralement applaudi et qui fit dire au célèbre Voiture qu'il n'avoit jamais entendu prêcher si tôt, ni si tard [2] ; mais il remarque que même dans les sermons de Bossuet on voyoit paroître son goût pour la controverse, qui lui faisoit quelquefois perdre de vue son objet principal, et alors il dit qu'il descendoit de cette chaire, où il tonnoit et où il régnoit, pour se mettre dans l'arène, comme un simple athlète, et qu'il quittoit le sceptre pour le ceste [3]. Il remarque qu'il a eu le bon esprit de rester toujours l'ami d'un ministre protestant [4], contre lequel il avoit écrit des traités de controverse, qu'il s'étoit fortement déclaré contre la persécution cruelle que Louis XIV

1. D'Alembert dit : « l'excéder d'ennui et de fatigue », p. 18.
2. Voir p. 9 de l'*Éloge*.
3. Il y a dans l'*Éloge*, p. 23, « la foudre pour le ceste ».
4. Paul Ferry, dont il avait, dit d'Alembert, réfuté le catéchisme.

fit subir aux protestants et qu'on ne lui avoit conseillé d'exercer que pour en faire retomber l'odieux sur M. Bossuet, qu'il avoit coutume de dire qu'il n'avoit jamais regardé les coups de bayonnettes comme des arguments [1].

Il réfute la calomnie, qui s'étoit répandue et qui avoit été accréditée par Voltaire, que Bossuet étoit marié en secret. Il montre que ce grand homme étoit plus affamé de gloire que d'amour ; il croyoit apparemment qu'un évêque ne doit épouser que son clergé, ce qui me rappelle cette parole superbe et à jamais mémorable de Monsieur votre frère, qui me faisoit l'honneur de me dire un jour, en présence de M. de Knebel, qu'un prince ne doit épouser que son peuple ; que même il se refusoit les divertissements les plus innocents, et qu'ayant un jour demandé par distraction à son jardinier comment alloient ses arbres, celui-ci lui répondit : Monseigneur, si je plantois des saints Jérômes ou des saints Augustins, vous les viendriez voir.

Sa piété n'avoit cependant rien d'austère. Louis XIV, ayant conservé sur la fin de sa vie le goût des chefs-d'œuvre du théâtre, qui sont peut-être, dit M. d'Alembert, nécessaires à un prince, parce qu'il y entend des conseils, qu'on n'oseroit pas lui donner, demanda à Bossuet si ce divertissement n'étoit pas condamnable : « Sire, répondit-il, il y a de grands exemples pour et de grandes raisons contre [2]. » Réponse fort adroite. Bossuet avoit été lui-même au spectacle dans sa jeunesse, pour se former à la déclamation et pour imiter, disoit-il, les Israélites qui se parent des dépouilles des Égyptiens. Mais, depuis qu'il entra dans les ordres, il refusa de prendre ces leçons dangereuses à un ecclésiastique.

Quoiqu'il fût presque toujours occupé à l'étude, il ne laissoit pas d'être accessible, bien différent du célèbre évêque d'Avranches, M. Huet [3]. Un paysan demandant un jour à parler à ce dernier, on lui répondit qu'il étoit à étudier : « Et pourquoi aussi le Roi ne nous donne-t-il pas un évêque qui ait fait ses études ! »

Bossuet, voulant ramener les protestants dans sa communion, écrivoit à ce sujet des lettres au fameux Leibnitz ; celui-ci, qui s'occupoit fort peu de ces disputes de controverse, traitoit l'affaire, dit M. d'Alembert, comme le Ministre d'un prince étranger traite une négociation et croit qu'il faut se relâcher des deux côtés et céder quelques-unes de ses prétentions pour en venir à un accommodement. Bossuet, fier et inflexible, vouloit, pour préliminaire, que les protestants commençassent par se soumettre au concile de Trente. Il est à remarquer que M. d'Alembert veut faire passer M. Leibnitz, dans cet éloge, comme un philosophe, dans le sens qu'on l'entend aujourd'hui, fort peu attaché à la

1. D'Alembert dit : « regarder les bayonnettes comme des instruments de conversion. »

2. Page 33 de l'*Éloge*.

3. D'Alembert n'a pas nommé Huet ; il s'est borné à dire « un prélat très savant ». Il n'a point conservé non plus l'anecdote qui suit.

religion. C'est une erreur que les philosophes veulent accréditer et dont il est aisé de démontrer la fausseté.

Il rapporte que Bossuet s'attacha au cartésianisme alors triomphant, malgré les persécutions qu'il essuyoit et qui depuis, ajoute-t-il, est mort de sa mort naturelle, lorsqu'on a cessé de l'attaquer. Il remarque à ce sujet que plus le gouvernement agite le vase qui renferme les vérités et les erreurs, plus on l'empêche de s'épurer et plus on s'oppose à l'opération lente et insensible du temps, qui précipite les erreurs au fond et qui fait surnager les vérités [1].

M. d'Alembert réfute la calomnie accréditée par Voltaire que M. Bossuet ne croyoit pas ce qu'il enseignoit et qu'il se faisoit un jeu d'esprit de soutenir des dogmes dont il sentoit la fausseté [2]. Un fait que M. d'Alembert ignore peut-être et qui m'a été rapporté par M. l'abbé Durand, frère de notre ministre en Russie, qui le tient de la bouche de M. Vinslow [3], c'est ce que ce savant anatomiste conversant avec M. Bossuet sur la religion et s'étant avisé de lui demander s'il y croyoit, lui, le grand Bossuet, s'écria avec un transport sublime et un élan impétueux, qui ne peut partir que du cœur : « Ah ! plût à Dieu, mon cher fils, que je pusse donner mon sang pour vous prouver combien j'en suis convaincu. » En prononçant ces mots, M. Vinslow rapporte que tout à coup le visage de Bossuet devint radieux et qu'il se fit sur tous ses traits un changement, une altération rapide qui, comme un coup de foudre... (*Le reste manque*).

VI

Je sçais de M. Hérédia [4], secrétaire d'ambassade, et c'est de plus marqué dans la Gazette d'Espagne d'aujourd'hui, qu'il n'y a eu que 27 officiers et 411 soldats espagnols de tués, 70 officiers et deux mille et tant de soldats blessés, mais fort légèrement [5] ; ils prétendent que

1. Tout ce passage manque dans l'*Éloge*.

2. Encore un passage que d'Alembert n'aura pas conservé.

3. Jacques-Bénigne Winslow, né en 1669 à Odensee (Danemark), mort en 1760, abandonna la théologie pour la médecine, alla se perfectionner dans cet art en Hollande, puis en France et se fixa à Paris en 1698; il abjura le luthérianisme entre les mains de Bossuet et devint professeur d'anatomie et de physiologie au jardin du Roi ; il avait été nommé membre de l'Académie des sciences en 1707.

4. *Ms.* 943, fol. 84.

5. Il s'agit de l'expédition tentée contre Alger au mois de juillet 1775, sous la conduite du général O'Reilly ; le 1er, l'escadre avait jeté l'ancre dans la rade d'Alger, mais le débarquement de la première division de l'armée ne fut achevé que le 7 ; néanmoins les Espagnols, se flattant de surprendre la ville, se mirent en marche à peine débarqués ; bientôt

parmi les Mores, tant de tués que blessés, il y a eu dix mille hommes. Le Dey d'Alger avoit promis seize sequins à quiconque lui apporteroit la tête d'un espagnol. Aussi ont-ils impitoyablement coupé la tête à tous les blessés, qui sont restés sur le champ de bataille, et par tout Alger il ne font que promener ces têtes sur des piques et il les montrent en triomphe. Le combat a duré treize heures avec un acharnement incroyable. J'ai entendu dire à plusieurs espagnols qu'on pourroit attribuer en partie cette défaite à la mésintelligence qui s'étoit glissée dans l'armée et à l'aversion qu'ils avoient pour O'Relli, leur général, dont ils n'ont pas exécuté les ordres.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est bien difficile de prendre Alger. Ils l'ont si bien fortifié depuis Louis XIV qu'il est totalement impossible de le bombarder ; leur artillerie étoit comparable et même supérieure à celle des Espagnols. Elle étoit conduite par des renégats françois, anglois et hollandois. Ils avoient des canons, qui portoient beaucoup plus loin que tous ceux des Européens et dernièrement, avant toute apparence de cette guerre, la France leur avoit envoyé un canonnier, nommé M. Dupont, pour leur aider à faire des armes à feu. Tous les présents que leur font le Danemarck et l'Angleterre consistent en canons ; ils avoient plus de cent mille hommes sous les armes et rangés dans sept forteresses. La France est alliée des Algériens et n'a pas pu se déclarer contre eux [1], parce qu'elle en tire de grands services.

Les Espagnols se sont rembarqués à Alicante et à Carthagène [2] et il me paroît presque indubitable qu'ils vont abandonner cette expédition, qui leur coûteroit trop de peine et une armée trop considérable. D'ailleurs ils disent que, quand même ils s'empareroient d'Alger, ils ne voudroient pas y laisser de troupes, mais qu'ils se borneroient à détruire cette ville et à combler son port, et que, comme les Algériens ont encore un autre port, dont ils ne se servent plus actuellement, mais qui leur seroit alors nécessaire, il faudroit aussi tâcher de combler cet autre port. Ces réflexions me paroissent un peu tardives. D'ailleurs je crois qu'ils ont été contre Alger avec trop de confiance. Huit jours auparavant le comte d'Aranda parloit de sa destruction publiquement à l'Opéra, comme d'une chose certaine et indubitable.

Ces nouvelles des Espagnols m'ont été confirmées de Marseille par M. Guys, qui a les plus étroites relations dans le Levant et dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler [3]. Ces mêmes Espagnols m'ont appris

entourés par les Maures, ils furent obligés de battre en retraite ; la seconde division ne fut pas plus heureuse, et le lendemain l'armée se rembarqua, emmenant avec elle plus de 700 blessés, et laissant sur le rivage 1500 cadavres et 16 canons. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. XIII, p. 179.

1. Villoison a mis « elle ».
2. Il semble qu'il faut « pour Alicante et Carthagène ».
3. Voir plus haut, p. 482.

un de leurs usages qui est fort sage. C'est que chez eux, pour être notaire, il faut faire preuve de noblesse. Je crois, en effet, qu'une personne à qui on confie le secret et souvent le sort des familles et dont l'état par là-même est sacré devroit être gentilhomme. Si on adoptoit cet usage en France, on trouveroit le moyen de donner cent onze places lucratives et honorables à la noblesse, qui est ordinairement pauvre en France et qui n'a pas, comme en Angleterre et en Allemagne, des moyens de subsister et de s'enrichir par le commerce et les alliances pour les filles.

A propos de la noblesse d'Allemagne, M. d'Arnaud Baculard [1], ancien conseiller d'ambassade en Saxe, vient de publier une nouvelle *nouvelle* intitulée : *Lieman* [2] et fort bien écrite, où il y a des détails très heureux, mais quelques invraisemblances. Il y fait p. 349 cette réflexion judicieuse : « On sçait, dit-il, que la manie de quelques allemands est cet amour d'extraction et de titres qu'ils portent jusqu'au fanatisme » ; et au commencement il fait ce bel éloge si vrai et si juste des Allemands... [3] Jugés, Monseigneur, combien ce beau morceau m'a plu, moi qui ai l'honneur de n'être désigné à Leipsick et à Gottingue que par le titre glorieux d'ami des allemands.

M. Guys me marque dans l'instant de Marseille qu'il a appris par son fils, qui est avec notre ambassadeur à Constantinople, que l'armée égyptienne, commandée par Aboudaab [4], qui marchoit contre le fameux chek Daher, qui s'étoit rendu indépendant à Ain Jaffa, etc. s'est jetée d'abord sur cette dernière ville, où tous les malheureux habitants ont été passés au fil de l'épée [5]. Le vieux chek, abandonné par ses propres enfants, s'est sauvé à la montagne dans un château bien fortifié et les négociants français qui étoient à Acre se sont sauvés en Chypre.

On dit que M. Turgot va être surintendant des postes. Cette place étoit vacante depuis la disgrâce de M. de Choiseul, et M. d'Ogni, qui en remplissoit le poste et qui, en conséquence, travailloit directement avec le roi, piqué de se voir donner un supérieur, va, dit-on, donner sa démission.

1. François-Thomas, né à Paris, correspondant, puis hôte du roi de Prusse, auteur de petits vers et d'une série de romans publiés, de 1772 à 1791, sous le titre d'*Épreuves du sentiment*.

2. *Liebmann*, sans doute, mais je n'y trouve pas le passage cité par Villoison.

3. Page 344, note. « Il n'y a pas de pays où il existe plus *d'hommes*... Ces villes sont le séjour du vrai, du simple, de ce que les Anglais nomment *good nature* ; les ailes du génie n'y sont point rognées par les ciseaux timides du bel esprit ; chaque écrivain a le courage d'y conserver ses talents, son caractère propre. »

4. Mahomed Abou-Dahab.

5. Cf. J.-J. Marcel, *Égypte*, Paris, 1848, p. 242, note 1.

On fait beaucoup de cas d'une nouvelle pièce de vers de M. Colardeau [1] intitulée : *Les hommes de Prométhée* [2].

Il y a de très judicieuses observations dans les *Commentaires* de feu M. de La Beaumelle *sur la Henriade* [3], qui paroissent depuis quelque temps.

VII

On sçavoit [4], il y a plus d'un mois, les noms de ceux à qui l'Académie étoit décidée de donner les prix. Ce fut M. de la Harpe qui eut le prix de l'Éloge de Catinat, et le prix de poésie [5]. Comme il avoit envoyé deux pièces de vers, sa seconde eut le premier accessit, tandis que la première étoit couronnée. Ce M. de la Harpe est un homme singulièrement protégé par les philosophes et porté par Voltaire. Son Éloge de Catinat a des beautés. On y retrouve cependant l'esprit de sa secte. L'auteur y ose dire que le siècle de Louis XIV, le siècle des Descartes, des Mallebranche, etc. n'étoit pas philosophe, que c'est le nôtre qui mérite cet éloge, c'est-à-dire, dans son langage, qu'il n'y a que le nôtre d'impie et que celui de Louis XIV étoit religieux. Si Votre Altesse le désire, j'aurai l'honneur de lui envoyer cet Éloge de Catinat. M. Guibert [6] et M. l'abbé d'Espagnac [7], fils du commandant de l'école militaire et âgé de vingt-deux ans [8]...

1. Charles-Pierre Colardeau, né en 1732, s'était d'abord fait connaître par son héroïde *Armide à Renaud* et par la *Lettre d'Héloïse à Abailard*, imitée de Pope. Malheureux au théâtre, l'*Épître à Duhamel de Denainvilliers* (1774) releva sa réputation, à laquelle *les Hommes de Prométhée* mirent le sceau.

2. Cf. *Correspondance de Grimm*, juillet 1775 (t. XI, p. 96), où ce petit poème est vivement attaqué.

3. La Beaumelle était mort le 17 novembre 1773 ; en 1775, Fréron publia, sous le titre de *Commentaires sur la Henriade*, une seconde édition modifiée de l'édition donnée, six ans auparavant, par l'adversaire de Voltaire, du poème du grand écrivain.

4. *Ms.* 943, fol. 115 a. Cette lettre est du 26 août 1775, comme nous l'apprend la mention faite plus loin de la représentation du *Connétable de Bourbon* à Versailles.

5. Grimm, *Correspondance littéraire*, août 1775, t. XI, p. 109.

6. Jacques-Antoine-Hyppolyte, comte de Guibert, né à Montauban en 1743, officier et auteur d'un *Essai de tactique générale* (1772), où il s'efforçait de montrer la supériorité du système prussien ; il avait aussi, en 1774, publié des *Observations* sur la constitution politique et militaire des armées de Sa Majesté prussienne. Possédé de l'envie d'aller « à la gloire par tous les chemins », il aborda la littérature proprement dite et même le théâtre. On verra plus loin qu'un parti trouvait son Éloge de Catinat supérieur à celui de la Harpe.

7. M. R. Sahuguet d'Espagnac, né vers 1750, fils de Jean-Bapt.-Jos. Damarzit de Sahuguet, baron d'Espagnac, lieutenant général et gouverneur des Invalides.

8. Il y a ici tout un membre de phrase passé. Villoison disait sans doute que ces deux écrivains avaient été les concurrents de la Harpe pour le prix d'éloquence.

La pièce de M. de la Harpe qui a remporté le prix n'étoit pas des meilleures. Il y avoit cependant quelques vers heureux. Elle étoit intitulée : *Conseils à un jeune poète.* L'accessit de poésie a été donné à M. de Rossel [1], et on a fait une mention honorable des pièces de vers de M. de Sacy [2], Ogny du Ponceau [3], Geoffroi de Neufchâteau [4], et d'un quatrième auteur, qui n'a pas voulu mettre son nom. On n'a pas osé lire ces pièces, qui sans contredit étoient préférables à celles de M. de la Harpe, et la scéance a été remplie par la lecture de l'Éloge de Catinat, et de là on a proposé pour prix d'éloquence dans deux ans l'éloge du chancelier de l'Hôpital.

Le prix de poésie pour l'année qui vient a été fort mal choisi. C'est une traduction de deux cents vers au moins et de quatre cents au plus de tel morceau qu'on voudra choisir de l'*Iliade* d'Homère. Il y a plusieurs observations à faire sur ce choix singulier : premièrement, ce ne sera plus un prix de poésie, mais un prix de versification, puisqu'on réduit le mérite de nos jeunes poètes à être traducteurs ; on ne pourra plus juger du mérite de l'invention, de l'ordonnance d'un poème, de l'imagination ; 2° il est prouvé qu'il n'y a pas quatre hommes à l'Académie françoise qui sçachent le grec. Comment ce corps pourra-t-il donc juger du mérite d'une traduction faite d'après le grec ? 3° Nos jeunes poètes ne sçavent pas le grec, et ceux qui sçavent le grec ne savent pas faire des vers ; il n'y aura donc ni juges ni concurrents.

M. l'abbé de Besplas [5], aumônier de M. le Comte d'Artois, a prononcé ce matin à l'Académie françoise un panégyrique de saint Louis, qui contient des vérités neuves et hardies, mais le plan du discours n'est pas trop régulier, quoiqu'il y ait de très beaux détails.

Il vient de paroître une *Épître* en vers, par M. de Murville [6], *sur les avantages des femmes de trente ans.* Cette pièce, qui a concouru pour le prix de l'Académie françoise, est assez foible. Voici le meilleur endroit... [7].

1. Il s'agit probablement de l'auteur des *Bouquets de noce ou les deux Bouquetières* et de quelques pièces de vers, contenues dans le tome VII des *Mélanges de littérature* (1775).

2. Claude-Louis-Michel de Sacy, né à Fécamp en 1746, auteur des *Amis rivaux* (1767 et 1772) et des *Amours de Sapho et de Phaon* (1775).

3. Doigny du Ponceau, qui avait concouru pour le prix de poésie avec une pièce de vers intitulée *Discours d'un négrier à un européen.*

4. Il s'agit évidemment du célèbre François de Neufchâteau, né en 1752, déjà connu par de nombreuses pièces fugitives.

5. Joseph-Marie-Anne Gros de Besplas, auteur d'*Essais sur l'éloquence de la chaire*, né à Castelnaudary en 1734. Cf. *Mémoires secrets*, 5 septembre 1775.

6. Pierre-Nicolas André, dit Mirville, né en 1754, auteur d'une ode : *Les bienfaits de la nuit.* Il devait, l'année suivante, partager avec Gruet, avocat au Parlement, le prix de poésie proposé par l'Académie française. *Correspondance de Grimm*, août 1776, t. XI, p. 305.

7. On comprend que Villoison n'ait point écrit dans son brouillon le passage dont il parle ; mais il nous est aussi impossible de dire quel il est.

M. de Chabanon, de l'Académie des Belles-Lettres [1], vient de faire imprimer un dialogue en vers sur l'esprit de parti, que j'ai l'honneur d'envoyer à S. A. S. pour lui faire voir que tous les gens de lettres en France ne souscrivent point aux folies qui la déshonorent ; aussi les philosophes ont-ils été mécontents de cette pièce et ont déterminé l'auteur à la supprimer. Il n'y en a que douze exemplaires dans Paris.

M. l'abbé de Condillac, un des meilleurs de l'Académie françoise, célèbre par d'excellents ouvrages, qu'il a donnés sur la métaphysique, et ancien précepteur de l'infant duc de Parme, va publier incessamment en quatorze ou quinze volumes un excellent cours d'éducation, qu'il avoit composé pour le prince [2].

Un allemand, nommé Lisern [3], vient de donner les deux premiers cahiers d'un *Journal de lecture*, qui se distribuera tous les quinze jours et qui, franc de port, coûtera dix écus par an. C'est un choix de fort beaux morceaux, qui seront tant en vers qu'en prose ; mais ce qui en fait incontestablement le plus bel ornement, c'est la traduction de quelques morceaux du Diogène du fameux M. Vieland. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Il est fort aisé d'y reconnoître que M. Vieland est un des plus sçavants hommes [4] et un des plus beaux génies de l'Europe. On reconnoît même sous la traduction tout l'atticisme et la verve de Lucien et de Platon. On m'a assuré que ce grand poète sçait le grec comme sa langue maternelle, et il est fort aisé de le voir. Il seroit à souhaiter que Votre Altesse l'engageât à se traduire lui-même en françois [5]. Nous n'en avons jusqu'à présent que de très mauvaises traductions.

On donne aujourd'hui à Versailles *le Connétable de Bourbon*, tragédie par un M. Guibert [6], auteur de la *Tactique* et qui a remporté le prix à l'Académie françoise. C'est un assez mauvais choix pour le mariage de Madame la princesse Clotilde ; mais la Reine l'a voulu. Il y a d'assez beaux morceaux dans cette pièce.

1. Michel-Paul-Gui de Chabanon, né en 1730, entré à l'Académie des Inscriptions en 1760, poète et humaniste, venait d'écrire, sous le titre de *l'Esprit de parti*, comédie en cinq actes, un plaidoyer en faveur des gluckistes.

2. *Cours d'études pour l'instruction du prince de Parme*. Parme, 1775, in-8 en 13 volumes.

3. Lizern, *Journal de lecture, choix périodique de littérature et de morale*. Amsterdam et Paris, 1775-1779, 8°.

4. Je supprime les mots « de l'Europe » répétés plus loin.

5. Cf. Lettre à Knebel du 25 août 1775. H. Düntzer, *op. laud.*, t. I, p. 241. — V. plus haut, chap. III, p. 69.

6. Cette pièce, composée en 1773 et qui avait « fait plus de sensation à la lecture qu'aucune des poésies les plus célèbres », fut jouée à la cour, le 26 août, pour le mariage de Mme Clotilde avec le prince de Piémont. *Correspondance de Grimm*, août 1775, t. XI, p. 114; *Correspondance secrète*, 27 août 1775, t. II, p. 122, et *Mémoires secrets*, 14 juillet, 18, 28 et 29 août et 4 septembre 1775.

Votre Altesse a-t-elle le catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi, qui est un livre essentiel à sa Bibliothèque ? Si vous ne l'avez pas, Monseigneur, il s'agit simplement de vous donner la peine d'écrire une lettre à M. de Malesherbes, ministre de la maison du Roi, de qui cela dépend. Si vous ne voulez point vous donner cette peine, le Ministre m'en a donné un, qui est à votre service, et vous ne pouvez pas me faire plus de plaisir qu'en me faisant l'honneur de l'accepter.

Toutes les nouvelles que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans ma dernière lettre au sujet des Espagnols sont fausses [1]. Je les tenois du secrétaire d'ambassade d'Espagne et d'autres espagnols qui prennent plaisir à les répandre pour diminuer leur perte. Ils avouent maintenant à leurs amis qu'on ne peut pas sçavoir au juste le nombre des personnes tuées dans cette action, mais qu'il peut bien monter à six ou sept mille hommes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne retourneront point contre Alger.

Je suis au désespoir de n'avoir pas pu déterminer Mlle Biheron à se défaire de quelques pièces détachées. Mais elle a l'honneur de vous présenter son profond respect et de vous prier d'agréer ses excuses ; mais elle dit que cela démembreroit son cabinet, qu'elle a de fortes espérances de vendre en entier. L'électeur de Manheim a répondu à l'abbé Hemmer qu'il attendoit son retour pour en conférer avec lui, mais qu'il le trouvoit un peu cher. Je crois, au contraire, ainsi que M. l'abbé Hemmer, que c'est fort bon marché, d'après les peines et les avances que cette demoiselle a été forcé de faire. Je crois cependant qu'il ne seroit pas impossible de déterminer Mlle Biheron à faire des pièces séparées, dont Votre Altesse pourroit avoir besoin.

*
* *

Si j'ai différé [2] jusqu'à présent à avoir l'honneur de vous témoigner la vive reconnoissance dont votre lettre m'a pénétré [3], c'est que j'attendois la séance de l'Académie françoise pour avoir l'avantage de vous en rendre compte.

Ah ! Monseigneur, que je souhaiterois que Votre Altesse pût lire dans mon cœur, ce cœur qui ne respire que pour vous, pour y voir la joie dont me transporte l'honneur de votre lettre, le profond respect et le dévouement que j'ai pour Votre Altesse, et le vif désir que j'aurois de pouvoir être assez heureux pour trouver l'occasion de vous faire agréer mes services. Non, jamais vous n'aurez de sujet sur l'attachement et sur la fidélité duquel vous puissiez faire plus de fond. Vous verriez dans

1. Voir plus haut, p. 492.
2. *Ms.* 943, fol. 116 *b*.
3. Voir plus haut p. 484 la lettre de remerciement à Charles-Auguste et celle du 25 août adressée à Knebel. H. Düntzer, *op. laud.*, I, p. 42.

mon cœur que ce n'est pas au prince, au souverain, à l'illustre rejeton de la maison de Saxe, mais à Charles-Auguste, mais à vous seul que j'ai l'honneur d'être attaché, vous verriez que je ne suis rien qu'à vous, Monseigneur, que je n'ai de plaisir qu'à m'occuper, qu'à m'entretenir de Votre Altesse, et vous sçauriez combien de fois j'ai déjà relu votre lettre. Je serai présent de cœur à votre mariage [1], aux fêtes du jour où vous prendrez les rênes de l'état. Je partagerai la joye de tous les événements qui pourront vous intéresser.

VIII

Je m'empresse [2] d'avoir l'honneur de vous envoyer une des meilleures pièces de vers qui ait paru dans notre siècle. C'est une satyre contre les philosophes [3], qui feroit honneur à Boileau lui-même, et qui renferme une foule de vérités et de vers de génie. On se l'arrache à Paris, et, quoiqu'elle ne paroisse que depuis quelque jours, j'ai eu toutes les peines du monde à la trouver ce matin, et j'ai été obligé de courir de colporteurs en colporteurs. Les philosophes eux-mêmes conviennent que les vers de cette pièce sont excellents. Ce chef-d'œuvre a été composé par un jeune homme nommé M. Gilbert [4], qui a déjà fait de très beaux morceaux et qui, malgré son peu de fortune, a eu le courage de se sacrifier, en attaquant les philosophes. On ne les a jamais attaqué avec de si fortes armes. Je ne doute pas que cette pièce ne vous fasse le plus grand plaisir, ainsi qu'à son Altesse Monseigneur votre frère et à M. le comte de Goerz.

Pour vous en faciliter la lecture, j'aurai l'honneur de vous dire que, page 7, par Arcas il désigne, de la manière la plus claire, le maréchal de Richelieu, qui est toujours « vainement de parfums inondé ». J'ai été surpris de cette hardiesse, ainsi que de plusieurs autres qui se trouvent dans cette pièce, qu'on peut appeler la remontrance ou la réclamation du bon goût.

P. 8, par Sapho, il désigne Madame la marquise de Beauharnais [5], connue par plusieurs pièces imprimées dans l'*Almanach des Muses*.

1. Villoison composa, on l'a vu, un épithalame à l'occasion de cette cérémonie, qui eut lieu le 5 octobre ; cette lettre est donc probablement de la fin d'août ou du mois de septembre.

2. *Ms.* 943, fol. 117 *b*.

3. *Le dix-huitième siècle, satire à M. Fréron*, par Gilbert. Cf. *Correspondance de Grimm* (août 1775), t. XI, p. 115. *Correspondance secrète* (29 juillet 1775), t. II, p. 24-78, et *Mémoires secrets* (14 août 1775).

4. Gabriel Gilbert, que cette satire rendit célèbre, n'avait que vingt-quatre ans quand il la publia. Né en 1751, il attira encore l'attention, en 1778, par une autre satire : *Mon Apologie*, ainsi que par ses odes : *le Jugement dernier* et le *Combat d'Ouessant*, mais surtout par ses *Adieux à la vie* (1780).

5. M.-A.-F. Mouchard, dite Fanny, comtesse de Beauharnais, auteur des *Sacrifices de l'amour* ; *A tous les penseurs, salut !*

P. 10, il désigne une marchande de la rue Saint-Denis, dont j'ai oublié le nom et qui tient, dit-on, boutique d'esprit ; voilà cependant la première fois que j'en ai entendu parler.

P. 13, « Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste », il a en vue M. d'Alembert, auquel on reproche d'avoir voulu rendre les poètes philosophes et pensant à sa manière.

Ibid. « Là souvent un sauvage » etc., il attaque justement *Alzire*, *Zaïre*, les *Scythes* et l'*Orphelin de la Chine*, où toutes les nations parlent le langage de l'esprit et rarement celui du sentiment.

P. 14 et 15, « et le drame est divin » jusqu'à « le plus lourd chansonnier », etc., toute cette tirade est contre un nommé Mercier [1], auteur de drames ridicules et d'un ouvrage absurde sur le théâtre.

P. 15, « Un plaisant des dévots raille, envenime » ; il en veut à M. de Saint-Foix [2], auteur des *Essais sur Paris*, qui sont des *Essais d'incrédulité*.

P. 16, « Périsse Bossuet » a en vue l'éloge de Bossuet, fait par M. d'Alembert, dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

P. 18, « Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent », il n'a fait que mettre en vers l'histoire d'un jeune poète de ma connaissance, nommé M. Roucher [3], qui annonce le plus grand talent, mais qui n'en doit le succès qu'aux Encyclopédistes.

P. 18, « La marquise, le duc », etc., c'est que les femmes de qualité se chargent d'un certain nombre d'exemplaires des ouvrages des philosophes.

Il paroît aussi depuis le 6 juillet une nouvelle *Gazette des arts et métiers* [4] qui paroît une fois par semaine, où on rassemble toutes les nouvelles inventions des arts et des métiers et où on trouve entr'autres un secret pour garantir le fer de l'inconvénient de la rouille. « Ce journal, dit l'auteur du prospectus, sera le point de réunion de quantité d'étincelles du génie, ce feu précieux, ajoute-t-il, qui s'éteint si souvent faute d'aliments. »

Voici, Monseigneur, une de ces étincelles du génie, qui est encore cachée sous la cendre. C'est la découverte encore dans ce même jour-

1. Louis-Sébastien Mercier, né en 1740, était arrivé à la renommée par son roman *L'An 2440 ou rêve s'il en fut jamais* (1770) ; son *Essai sur l'art dramatique* (1773), par les polémiques qu'il souleva, acheva de le rendre célèbre. Si les pièces qu'il composa pour justifier sa théorie ajoutèrent peu à sa réputation, le *Tableau de Paris* (1781-1790), que suivit neuf ans plus tard le *Nouveau Paris* (1799-1800), y mit le comble.

2. Germain-François Poullain de Saint-Foix, né à Rennes en 1698 ; les *Essais sur Paris* avaient d'abord paru en 1754, puis en quatre volumes, neuf ans plus tard.

3. Jean-Antoine Roucher, né en 1745, à Montpellier, venait de commencer le poème en douze chants *les Mois*, achevé en 1779, et qui le rendit célèbre.

4. Barbier ne mentionne pas cette Gazette dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

nal d'une mode nouvelle de bonnets pour les Dames, imaginée à l'occasion du sacre du Roi, avec des ornements analogues à cette cérémonie, par Madame Beaulard [1], marchande de modes de la Reine, rue Saint-Nicaise à Paris. Ces bonnets, dit l'auteur du journal, qui place cet article important à côté d'un autre qui concerne le prospectus d'une édition des Fables de la Fontaine, qu'on vendra six cents francs, et à côté des arrêts du Conseil relatifs aux arts et de l'extrait d'un mémoire d'un académicien de Béziers, et à côté du portrait du pape et de l'archiduc, ces bonnets, dis-je, n'ont pas encore paru, mais sous peu de jours, il y en aura de finis. On remettra avec chacune de ces coiffures un imprimé qui en expliquera les détails. Ce journaliste se propose d'indiquer aux dames toutes les nouvelles modes, entr'autres un manteau appelé conty, avec un coqueluchon et des chainettes en tule ou en gaze, « allant, dit-il, très bien aux personnes maigres », et une écharpe nouvelle très bouffante, qui croise par-devant, relève les robes et dégage la taille.

*
* *

Je m'empresse [2] d'avoir l'honneur de faire part à Votre Altesse sérénissime de la plus belle découverte qui ait jamais été faite dans notre siècle sur la physique expérimentale et sur l'électricité. Nous en sommes redevables à un homme jusqu'icy inconnu, M. d'Étienne, huissier du Grand Conseil. J'ai l'honneur de vous envoyer son Mémoire qui fera époque dans la République des lettres. Je ne doute pas qu'il ne fasse plaisir à Votre Altesse et aux sçavants physiciens qui sont dans vos états. Les expériences ont toutes été faites devant M. Delor [3], ami de l'auteur et un des plus habiles physiciens de la France. Elles ont été répétées avec le plus grand succès devant M. l'abbé Hemmer, sçavant physicien et chef du cabinet de physique de l'Électeur palatin. C'est lui que j'avois prié de me procurer ce mémoire et de me donner un détail des autres expériences curieuses, afin d'être à portée d'en rendre compte à Votre Altesse.

J'ai l'honneur de vous envoyer cy jointe la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet et qui contient d'autres expériences fort curieuses dont il a été témoin. Les découvertes de M. Étienne renversent la plus grande partie du système du fameux Francklin sur l'électricité et donnent un nouveau jour à cette branche importante de nos connoissances. Il est inutile de prévenir Votre Altesse, qui s'en apercevra facilement à la lecture, que le mémoire de M. d'Étienne est fort mal écrit en françois. Mais

1. Métra, dans la *Correspondance secrète* 28 janvier 1775, t. I, p. 179, parle « de la fertilité de l'imagination et du goût du Sr Beaulard, marchand de modes ».

2. *Ms.* 943, fol. 60.

3. Physicien connu par ses expériences sur l'électricité atmosphérique.

les choses qu'il contient nous dédommagent bien des défauts de son style.

Comme je sçais, Monseigneur, le goût que vous avez pour la sculpture, j'ai prié M. Houdon de me donner une notice des pièces les plus remarquables de sa composition, de celles des autres artistes qui ont été exposées au Louvre à la Saint-Louis, et j'ai l'honneur de vous envoyer ce qu'il m'a remis à ce sujet [1]. J'avois aussi prié [2] un fameux peintre de me donner les mêmes détails sur les tableaux, mais il ne m'a encore rien fait passer. Je voudrois pouvoir trouver les choses plus intéressantes à vous marquer, et je n'épargnerai jamais aucun soin ni aucune peine pour vous prouver mon profond respect et le vif désir que j'aurai de vous être bon à quelque chose.

Le prix de notre Académie des Belles-Lettres [3], dont le sujet rouloit sur les attributs de Vénus, les différents cultes qu'on lui a rendus, les temples et les statues qui lui ont été consacrés, les monuments qui la représentent, etc., a été remporté par un fort habile homme, M. Larcher [4], le plus habile grec de Paris, qui nous donnera dans quelques années une excellente traduction d'Hérodote avec de sçavantes notes. Son *Mémoire sur Venus*, qui est un chef-d'œuvre, sera imprimé. L'accessit a été remporté par M. l'abbé de la Chaux [5], garde du cabinet des pierres gravées du duc d'Orléans. J'en suis d'autant plus aise que c'est l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligation, puisqu'il m'a rendu un service très important, en me procurant l'honneur de vous connoître.

J'ai éprouvé hier un moment délicieux d'attendrissement en rentrant dans l'appartement que vous aviez à Paris à l'hôtel de Chart[res] [6] ; il est actuellement occupé par M. le marquis d'Aranda [7], un grand d'Espagne.

Il a paru à Paris une Diatribe de M. de Voltaire, où il prétend que ce sont les prêtres qui ont excité la révolte au sujet des bleds [8]. M. de la Harpe en a donné l'extrait dans son *Mercure*. Le censeur du *Mercure*, M. Louvel, ancien professeur de l'Université, a perdu sa place

1. Houdon envoya le 8 septembre ces notes à Villoison ; on voit par là que cette lettre est postérieure à cette date. Cf. plus haut, chap. III, p. 62.

2. *Ms.* 943, fol. 61 *a*.

3. Ce prix et l'accessit furent donnés dans la séance publique du mois de novembre. *Correspondance de Grimm* (mars 1776), t. XI, p. 222. Villoison avait annoncé le prix à Oberlin dès le 4 septembre 1775. *Ms. all.* 192, fol. 98 *b*.

4. Voir plus haut, chap. Ier, p. 15, chap. II, p. 26 et chap. IV, p. 93.

5. L'abbé Géraud de La Chau, né vers 1750, bibliothécaire et secrétaire interprète du duc d'Orléans. Voir chap. II, p. 46.

6. L'hôtel de Chartres. Le 11 mai, Gœrtz paya 1852 l., 18 s. pour l'appartement occupé par les princes. *Acta*, 81, fol. 22 *a*.

7. Voir plus haut, p. 492.

8. Cette « diatribe » est sans doute la *Lettre d'un fermier de Champagne à M. Necker*. Cf. *Mémoires secrets*, 30 décembre 1775.

pour avoir laissé passer cet article. Le libraire, qui a distribué cette diatribe de M. de Voltaire, a aussi perdu son état. Il me semble que M. de la Harpe, qui avoit fait cet extrait, n'étoit pas moins répréhensible ; cependant on ne lui a rien dit [1].

M. Guibert [2], qui a eu l'accessit de l'éloge de Catinat, est furieux de n'avoir pas eu le prix, qui a été adjugé à M. de la Harpe. M. Guibert, qui avoit composé un discours excellent et infiniement supérieur a celui de M. de la Harpe, mais où on remarque quelques inexactitudes de style, qui sont effacées par les grandes beautés dont son ouvrage étincelle, l'a fait imprimer, sans vouloir y mettre son nom et sans mentionner qu'il eût remporté cet accessit, dont il rougissoit. Sa pièce est intitulée *Éloge de M. de Catinat à Édimbourg. Le connétable de Bourbon* du même M. Guibert est une fort mauvaise pièce, qui a ébloui par les décorations, mais dont on a bientôt reconnu la foiblesse [3].

Il paroit un libelle infâme contre M. de Veine [4], premier commis de M. Turgot. On a eu l'insolence de le faire tenir à toutes les portes cochères du faubourg Saint-Honoré et Saint-Germain ; il contient deux cent pages. On parle aussi beaucoup de l'*Éloge du cheval de Caligula*. M. Linguet, qui en a fait l'extrait dans son journal [5], a pris, dit-on, la fuite. On dit que c'est une satyre contre les ministres.

IX

J'ose [6] supplier votre altesse sérénissime de daigner agréer les vœux que j'ai l'honneur de lui adresser, ainsi qu'à son altesse Madame la duchesse régnante, pour le renouvellement de cette année [7] et les vers que j'ai composés à cette occasion [8]. Personne dans vos états, Monsei-

1. Villoison se trompe ; le 7 septembre le Parlement enjoignit à la Harpe « d'être plus circonspect à l'avenir ». *Mémoires secrets*, 19 sept. 1775.

2. Voir plus haut, p. 494 et note 6.

3. Cette pièce, début de Guibert dans le genre dramatique, et qui parut presque en même temps que l'*Éloge de Catinat*, avait d'abord, nous l'avons vu, été jouée à la cour ; la reine la redemanda trois mois plus tard ; mais les changements que l'auteur avait faits à sa pièce furent loin d'être heureux et elle échoua. *Correspondance de Grimm* (nov. et déc. 1775), t. XI, p. 149 et 164.

4. M. de Vaines s'efforça en vain de retirer toute l'édition de ce libelle intitulé *Lettre à un profane*. Pour en diminuer l'effet, Turgot lui fit obtenir du roi la place de lecteur de sa chambre et lui annonça cette faveur dans une « épître » rendue publique. *Mémoires secrets*, 18, 19 et 20 octobre et 30 novembre 1775, 2 et 4 février 1776.

5. Dans le numéro du 25 août. « Quelques gens ont voulu trouver dans cet éloge, prétendu traduit de l'anglais, des allusions contre le duc de la Vrillière ». *Mémoires secrets*, septembre 1775.

6. *Ms.* 943, fol. 108 *a*.

7. Cf. chapitre III, p. 83 et suiv.

8. Ces derniers mots ont été ajoutés en surcharge

gneur, n'en formera de plus ardents, ni de plus sincères pour votre bonheur ; et si j'avois une demande personnelle à faire aux cieux pour ma propre satisfaction, ce seroit qu'ils vous missent à portée de lire dans mon cœur, d'y voir que ce cœur ne respire que pour vous, n'est occupé que de vous [et] des moyens de vous plaire. Vous sçaurez que vous n'avez point de meilleur sujet et que vous pouvez faire mon bonheur en me mettant à portée de vous être utile et de vous consacrer les services les plus assidus et les plus désintéressés. Accordés moi pendant cette année et les suivantes la grâce de disposer entièrement de moi et de m'employer sans réserve à tout ce dont vous me trouverez capable ; comptez sur moi pour exécuter vos ordres, afin que je ne sois pas un serviteur inutile [1].

J'ose vous prier de vouloir bien faire agréer à Madame la duchesse régnante, avec la très humble assurance de mon profond respect, un exemplaire de cette pièce qui lui est consacrée, ainsi qu'à votre Altesse. J'ai pris aussi la liberté de joindre dans le même paquet un exemplaire pour son Altesse Madame la princesse Amélie et un autre [pour] son Altesse Monseigneur le [prince Constantin] et un autre pour M. le comte de Gœrz et aussi un autre pour M. le baron de Knebel.

Il n'y a point de nouvelles, si ce n'est que la reine a la fièvre occasionnée par le rhume, qui est maintenant général en France [2] et dont je me suis jusqu'icy préservé.

On assure pourtant, mais ce n'est pas encore avéré, que M. de Voltaire vient d'être fait marquis par le roi de France et commissaire général pour la [3].... ; mais cela me paroit d'autant plus faux que les vingt et un édits, concernant les emplois et les places, que le roi devoit donner incessamment et que M. Turgot avoit en vüe, n'auront sûrement pas lieu.

On disoit de même ces jours derniers, avec aussi peu de fondement, que le roi alloit venir à Paris tenir son lit de justice, qu'on appelloit son lit de bienfaisance ; mais cette nouvelle est encore fausse.

Il paroit à Paris une seconde diatribe sur les blés dans le goût de la première composée par M. de Voltaire et qui avoit fait tant de bruit ; on l'attribüe à M. de Condorcet [4].

M. du Paty [5], frère du célèbre avocat général de Bourdeaux, de ce

1. Il m'a été impossible de déchiffrer les lignes qui suivent jusqu'à « d'être dans un rang où on ne trouve que des flatteurs ».

2. « Un rhume épidémique, qui a commencé à Londres et y cause actuellement de l'inquiétude... a sauté dans nos provinces méridionales et s'est étendu à Paris... On l'a d'abord nommé la *grippe*... On l'a ensuite nommé la *puce*, et c'est aujourd'hui la *solette*. » *Mémoires secrets*, 9 décembre 1775.

3. Villoison a passé le mot en changeant de page.

4. Il s'agit probablement de la *Lettre d'un laboureur de Picardie à M. N**, auteur prohibitif*. Cf. *Mémoires secrets*, 14 et 16 avril 1776.

5. Il s'agit certainement de *La science et l'art de l'équitation démontrés d'après nature*, Paris, 1776, in-4°, ouvrage de Dupaty de Clam, écuyer célèbre, né vers 1720, auteur de deux autres traités relatifs à l'équitation ;

nom, va faire paroître incessamment un excellent ouvrage sur les qualités, les maladies et l'éducation du cheval en un volume in-quarto. Ce traité, infiniment supérieur à tout ce qu'on avoit déjà eu sur cette matière, peut être fort utile à M. Stein [1].

On parle beaucoup à Paris d'un assez mauvais roman intitulé le *Paysan perverti*, composé par un nommé Rétif de la Bretonne [2], qui avoit déjà donné le *Pornographe* et le *Paysan perverti* [3], ouvrages aussi singuliers. Les philosophes y ont fait beaucoup plus d'attention qu'il ne méritoit, et disent hautement que la philosophie y est attaquée ouvertement. Voilà cependant les deux seuls passages qui les regardent. Le paysan perverti dit qu'il a été en parti corrompu par la *Pucelle*, ouvrage fort libre et fort spirituel de M. de Voltaire ; la *Pucelle* et la philosophie ne font donc qu'un. Cependant la philosophie actuelle est assez effrontée pour qu'elle passe plutôt pour une couillonne que pour une vierge. 2° L'auteur y enseigne l'existence de Dieu, qui se trouve assez mal placé dans le tas d'ordures qui salissent ce livre. La philosophie se déclare ennemie de Dieu. (*Le reste manque*).

retiré vers 1770 dans la Guyenne, il devint membre de l'Académie de Bordeaux, mais il n'était probablement pas frère de l'avocat général au Parlement de cette ville Charles-Marguerite-J.-B. Mercier Dupaty, né, lui, en 1744 à la Rochelle.

1. Le maréchal de la cour de Weimar, baron de Stein, mari de l'amie et célèbre correspondante de Gœthe.

2. Depuis 1767 Nicolas-Edme Restif de la Bretonne avait composé de nombreux romans : le *Pornographe* est de 1769, le *Paysan perverti* de 1776. La *Correspondance de Grimm* en parle dans un article du mois de novembre de l'année suivante comme d'un « ouvrage original, mais plein d'invraisemblance, de mauvais goût et souvent du plus mauvais ton », t. XI, p. 160.

3. Villoison a sans doute voulu écrire la *Paysanne pervertie*, œuvre de la même époque.

B

ADDITIONS ET CORRECTIONS

CHAPITRE II

P. 26. — Je crois devoir citer ici en partie la lettre de Villoison à Dutens, encore que celui-ci l'ait reproduite dans la seconde édition de ses *Explications de quelques médailles grecques*.

J'ai l'honneur [1] de vous envoyer sur le champ la note que vous m'avez demandée. 1° Αἴθων dans l'Etymologic. magnum, p. 33, signifie ἀνδρεῖος ἢ πολεμικός, ἰσχυρός... τὸν δὲ λέοντα, τὸν κατὰ ψυχὴν ἔμπυρον. Eustathe, p. 347, édit. de Rome, après avoir dit que l'épithète d'Αἴθων s'applique aux chevaux, aux bœufs, aux lions, ajoute qu'elle convient très bien à un héros, à un guerrier : ἐπίκειται δέ ποτε ἡ λέξις τῷ ἡρωϊκῷ ἀνδρί, ce qui est décisif. Il en rapporte cet exemple : ὡς δηλοῖ καὶ τὸ ἀνδρὸς αἴθωνος ἀγγελίαν. Αἴθων veut donc dire dans notre médaille : la guerrière Minerve.

Il ne s'agit plus, Monsieur, que de sçavoir comment cette épithète masculine peut convenir à une femme. Le même Eustathe, p. 602, nous apprend que lorsque Minerve se prend pour la prudence, lorsqu'elle donne des loix, rend la justice, préside à l'œconomie, au repos, à la paix, alors elle est du sexe féminin... ; mais à la tête des armées, dans un champ de bataille, elle prend le sexe masculin... ; à la faveur de cette métamorphose elle peut garder une épithète masculine. Une raison bien plus forte, c'est que dans le dialecte attique on joint l'adjectif masculin avec le substantif féminin : c'est ainsi qu'Homère a dit : Il. B. 742. κλυτὸς Ἱπποδάμεια, pour κλυτή. Eustathe, sur ce vers, p. 335, remarque que cette énalage de genre est attique et dorique. Il ajoute qu'il y en a beaucoup d'autres exemples..... Mais peut-être m'objectera-t-on, avec Lancelot, que cette foule d'exemples et beaucoup d'autres que j'ai rapportés dans mon édition d'Apollonius, prouve seulement que la terminaison en ος a été autrefois commune au masculin et au féminin chez les attiques, et que plusieurs mots qui sont actuellement féminins étaient autrefois masculins, mais qu'on ne peut pas produire d'exemples de participes masculins construits avec un substantif féminin : à cela je réponds qu'αἴθων n'est pas un participe, mais un adjectif qui se peut dire au féminin, comme on trouve ὁ καὶ ἡ εὐδαίμων, ὁ καὶ ἡ μείων etc. au masculin et au féminin.

Je finis, en ajoutant qu'on a donné à la guerrière Pallas le surnom d'Αἴθων pour marquer la vivacité de son regard perçant... Vous savez

1. *Ms.* 943, fol. 32-34.

qu'Homère appelle le lion αἴθων. Si vous faites usage de cette note, Monsieur, je vous prie de n'en rien retrancher et de me croire, etc.

L'abbé Leblond [1], qui avait en 1771 publié [2] une médaille de Cydonia, sur laquelle se trouvait, avec une tête de Minerve, l'inscription αἴθων, mais qui voyait dans ce mot le nom d'un magistrat de la ville, ne pouvait accepter l'interprétation qu'avaient donnée d'αἴθων Dutens et après lui Villoison. Aussi quand eut paru la lettre de ce dernier au diplomate antiquaire, il en écrivit aussitôt une autre au *Journal des Savants* [3], dans laquelle il s'efforçait de réfuter les raisons invoquées par Villoison pour prouver que ce mot αἴθων, malgré sa forme masculine, avait pu être employé au féminin et être une épithète de Minerve. On trouve sans doute, disait-il, sur des médailles, des épithètes appliquées aux personnages qui sont représentés, mais ce sont des épithètes caractéristiques, consacrées par l'usage local ; elles sont d'ailleurs accompagnées du nom de la divinité et du personnage auxquels elles s'appliquent. Ce n'est pas le cas pour une épithète aussi vague que le mot αἴθων qu'Homère n'a d'ailleurs jamais appliqué à Minerve ; ce vocable ne se trouve à côté de la tête de la déesse que parce qu'il n'y avait pas sur la médaille d'autre place pour le mettre. Il cherchait enfin à montrer que les explications grammaticales données par Villoison ne convenaient pas à l'adjectif αἴθων, qui ayant une double forme pour le masculin et le féminin, ne pouvait pas s'appliquer à un substantif féminin.

Villoison, on le comprend, ne pouvait garder le silence après la lettre de l'abbé Leblond ; il y répondit, en en adressant une aussi longue au *Journal des Savants :*

Messieurs [4],

J'avois avancé dans une lettre que j'eus l'honneur d'écrire à M. Du Tens, et que ce sçavant distingué a jugé à propos de rendre publique que, suivant les règles et le génie de la langue grecque, le mot αἴθων qui se trouve sur une médaille de la ville de Cydon en Crète, peut être regardé comme une épithète d'un nom féminin. Je m'étois exprimé de façon à faire voir que je ne prétendois pas prouver que ce mot αἴθων fut en effet sur cette médaille une épithète de Minerve, mais seulement qu'il pouvoit l'être sans renverser les règles de la langue grecque.

Les preuves que j'ai apportées de ce sentiment, et qui sont exposées dans ma lettre à M. du Tens, n'ont pas paru suffisantes à M. l'abbé le Blond ; comme cet habile antiquaire a paru désirer de nouveaux éclaircissemens, je vais tâcher de répondre aux objections que contient la sçavante lettre qu'il vous a adressée, Messieurs, dans le *Journal des Sçavans* de l'année passée.

1. Leblond (Gaspard-Michel), né à Caen le 24 novembre 1738, conservateur du Cabinet du duc d'Orléans, nommé en 1772 membre de l'Académie des Inscriptions.
2. Dans ses *Observations sur quelques médailles du Cabinet de M. Pellerin.*
3. Avril 1775, p. 235-238.
4. Publiée dans le *Journal des Savants*, janv. 1776, p. 50-52.

Mon sçavant confrère m'objecte que si αἴθων est un participe, il faut qu'il soit au féminin, et que par conséquent il y ait αἴθουσα et non pas αἴθων pour qu'on puisse le faire rapporter à la déesse Minerve.

A cela, M. l'abbé le Blond voudra bien me permettre de répondre avec tous les égards que je dois et à l'amitié qui nous unit, et à ses grandes connoissances, qu'Eustathe a très bien observé dans son commentaire sur l'Iliade Θ, 455, p. 613, 23, que les attiques *se plaisent à construire des articles et des participes masculins avec des noms féminins* ; on ne doit donc plus être surpris de mon assertion lorsque j'ai dit qu'αἴθων, en le supposant participe, pourroit se rapporter à Minerve, quoiqu'il soit au masculin.

Eustathe prouve cette vérité par un passage d'Hésiode dans son Poème des Travaux et des Jours, vers 197 ; par un passage de l'Hippolyte couronné d'Euripide, v. 386, et enfin par un passage de l'Électre de Sophocle qui commence au vers 983 et finit au vers 987, où l'on trouve sept fois l'article masculin et une fois le participe masculin construit avec un nom de femme.

On lit aussi la même observation dans les Scholies de l'Œdipe à Colone de Sophocle. Le sçavant M. Valckenær, qui a porté si loin le flambeau de la critique, cite ces mêmes passages, p. 205 et 206, de son docte commentaire sur l'Hippolyte d'Euripide, et il montre qu'Henri Étienne (De dial. attic., p. 151 et 152) n'a fait que les copier, sans indiquer la source où il les avoit puisés. Le même sçavant rapporte un morceau d'un lexique manuscrit de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, où on lit qu'Hermippe avoit de même construit un participe masculin avec un nom féminin ; l'auteur de ce lexique ajoute qu'il n'y a rien de plus commun dans la langue grecque : καὶ γὰρ κέχρηνται ταῖς ἀρσενικαῖς μετοχαῖς ἀντὶ θηλυκῶν πολλάκις.

Homère, Hésiode, Euripide, Sophocle, Hermippe, Eustathe, le scholiaste de Sophocle, le Lexicographe cité par M. Valckenær, Henri Étienne, et M. Valckenær, dont l'autorité est d'un si grand poids, ont donc invinciblement prouvé contre l'opinion de M. l'abbé le Blond, non pas que le mot αἴθων est sur la médaille en question l'épithète de Minerve, mais que ce participe masculin peut se rapporter à une déesse ou à tout autre nom féminin ; et c'est précisément ce que j'avois soutenu.

De plus, j'avois observé qu'αἴθων pouvoit être adjectif, et qu'il se disoit au féminin comme ὁ καὶ ἡ σώφρων, et tant d'autres, qui se disent également des deux genres : c'est encore un des points que mon sçavant confrère m'a contestés, en disant qu'il n'y en avoit point d'exemple.

En voici cependant un, Messieurs, et un des plus frappans, qui seul suffit pour décider absolument la question en ma faveur : Pindare, ce grand écrivain, qu'on n'accusera sûrement point de n'avoir pas sçu le grec, Pindare dit formellement dans sa onzième Olympienne, vers 20 : ΑΙΘΩΝ 'ΑΛΩΠΗΞ. Vous voyez, Messieurs, que ce même Αἴθων que M. le Blond dit ne pouvoir s'accorder avec un nom féminin est cependant icy l'épithète d'ἀλωπήξ, et tout le monde sait qu'ἀλωπήξ est un nom féminin ; aussi le Scholiaste de Pindare explique-t-il l'αἴθων de ce passage par des adjectifs féminins tels qu'ἄγαν πυῤῥά, et δόλια τὴν διάνοιαν.

J'ai donc prouvé, Messieurs, qu'αἴθων regardé comme un participe, ou comme un adjectif, peut également se dire d'une femme ; qu'il soit en effet l'épithète de Minerve, sur la médaille de Cydon, comme le croit M. du Tens, c'est, je le répète encore, une question dans laquelle je suis bien éloigné de vouloir entrer, et que je ne prétends point du tout examiner.

Il continuait en s'appuyant sur l'opinion de Larcher d'après lequel les épithètes ΣΩΤΗΡ et ΣΩΤΕΙΡΑ s'appliquaient indifféremment à Vénus, déesse dont une statue à Rome porte aussi à la fois les épithètes de ΠΑΝΑΓΑΘΟΣ, de ΣΩΤΗΡ, d'ΕΥΚΑΕΙΑ et d'ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ, d'où il s'ensuit que lors même que le mot χἴθων serait un adjectif masculin et non pas féminin, il pourroit encore être sur la médaille en question l'épithète de Minerve.

Le *Journal des Savants* reproduisit sans commentaires la lettre de Villoison, comme il l'avait fait pour celle de l'abbé Leblond. Les « auteurs », on le voit, ne voulurent pas se prononcer sur le point de savoir si χἴθων était une épithète de Minerve, explication à laquelle Villoison paraissait renoncer, ou le nom d'un magistrat de la ville de Cydon, comme l'avait affirmé l'abbé Leblond. W. Wroth dans ses *Cretan Coins* (*Numismatic Chronicle*, 1884, p. 27) et J.-N. Svoronos dans sa Numismatique de la Crète ancienne, première partie (1890), p. 109, n'ont donné aussi aucune explication de ce mot énigmatique.

P. 26. — Les deux passages de Varron indiqués par Villoison à Larcher sont, ainsi que nous l'apprend la minute de la lettre qu'il lui adressa[1], tirés du Traité *De lingua latina*, le premier du livre V, p. 48 de l'édition de Paris (1585) : *Vinalia rustica*... etc., le second du livre IV, p. 18, ligne 13 : *Poetae de caelo semen*... etc..

P. 40, note 4.

Villoison eut aussi à cette époque d'autres intérêts à régler à Corbeil : une note conservée au British Museum[2] nous apprend que le 23 mai 1774, eut lieu la vente de Mme Villoison, probablement sa grand'mère, vente qui rapporta 4435 l. 10 s.

P. 45, note 4. *Au lieu de* Jale, *lire* Gale.

CHAPITRE IV

P. 92, ligne 6, *au lieu de* Toop, *lire* Toup.

— — 10 et p. 106, ligne 9 et note 1, *au lieu de* Gjörwel, *lire* Gjörwell.

P. 94. L'épisode de la succession de Capperonnier montre quelles relations puissantes avait Villoison et quelle influence — il l'exagère peut-être — il possédait déjà. Au nombre des personnages illustres dont il parle dans les lettres qu'il écrivit à l'occasion de cette candidature, il faut ajouter, je crois, le nom de Malesherbes. Je le trouve, du moins, cité dans une lettre sans date de Desaunays dont j'ai oublié à tort de faire mention et que je donne ici, ne croyant pas pouvoir lui assigner une meilleure place :

1. *Ms.* 943, fol. 77.
2. *Addit. ms.* 23890, fol. 183 r°.

J'ai l'honneur [1] de présenter mes civilités obligeantes à Monsieur de Villoison, et de lui envoyer les livres qu'il me demande en concurrence avec le public. Je suis bien charmé du présent [2] de Monsieur de Malesherbes et je travaillerai à y joindre deux volumes [3] le plutôt possible ; Monsieur de Villoison est trop éclairé pour ne pas prévoir les difficultés qui se présentent pour la confection de la classe du droit civil ; j'espère que mon assiduité au travail suppléera au défaut de mes lumières et que nous pourrons donner à l'impression l'année prochaine vers Pâques ou la Pentecôte.

Ce 2 juillet. L'abbé Desaunays.

P. 96. Si Villoison ne fut guère en rapport avec Brunck que par l'intermédiaire d'Oberlin, il ne tint pas à lui d'avoir avec le célèbre helléniste des relations plus directes. Le ms. 943 du supplément grec, fol. 53, renferme une lettre qu'il lui adressa en novembre 1776, lettre qui semble bien avoir été une tentative pour se concilier la bienveillance du dédaigneux savant strasbourgeois et entrer en correspondance avec lui. Comme deux ou trois ans auparavant il avait indiqué à Larcher deux passages de Varron relatifs à Vénus, cette fois il signalait à Brunck dont le dernier volume de son Anthologie grecque — *Analecta scriptorum græcorum* — allait paraître un passage d'un écrivain peu connu, Bernard Martin, dans lequel se trouvait une épithalame de Sapho qu'il lui offrait de copier s'il ne possédait pas l'ouvrage.

Il lui rappelait encore une épigramme de Paul publiée par Ruhnken et critiquée par Toup ; puis, il l'entretenait d'un roman grec de Nicétas Eugenianus, *Drosille et Chariele*, qu'il avait découvert à la bibliothèque du roi, roman en vers iambiques « tissu de centons fort longs et fort défigurés de Théocrite, Moschus, Anacréon, etc. » — il lui en envoyait quatre vers — ; et, après avoir assez inutilement parlé de deux épigrammes plus que vulgaires cités par Pierson dans son édition de « Moeris », il terminait sa lettre en demandant à Brunck s'il se rappelait un petit fragment de Simonide cité par Eustathe — il y proposait deux corrections. — « Si par hasard vous aviez oublié, disait-il, ce petit fragment, il serait encore temps de le mettre à la fin. »

CHAPITRES V ET VI

P. 147, ligne 6. Mathi ou plutôt Maty (le fils) est le même que Mathi (Paul-Henry) ancien chapelain de lord Stormont à Paris, attaché maintenant au British Museum.

1. *Ms.* 943, fol. 51 *b*. Cette lettre ne porte pas de millésime, mais comme Desaunays entra à la Bibliothèque du roi en 1775, elle ne peut être que de cette année ou d'une date postérieure.

2. Il semble bien que ce présent de Malesherbes, un ouvrage probablement, avait été remis à Desaunays par Villoison ; mais je ne saurais dire quel était cet ouvrage.

3. J'ignore quels sont les deux volumes dont parle ici Desaunays ; en tout cas, ils n'ont pas paru. Le catalogue des ouvrages de la classe du droit civil auquel il semble faire allusion et qui devait peut-être les former n'a pas été publié.

P. 183, ligne 22, *au lieu de* 254, *lire* 454.

P. 185. L'auteur de l'*Otium* et des *Feriæ Daventrienses* (Trajecti ad Rhenum, 1758, 8° dont Villoison parle à Scheidius, est Jacobus de Rhoer [1] d'abord recteur à Deventer, ensuite et pendant de longues années professeur à Groningue.

P. 189, ligne 32, *au lieu de* Quinquaremis, *lire* Quinqueremis.

P. 191, ligne 4	—	marqué	—	manqué
P. 198, ligne 6	—	454	—	453
P. 198, ligne 8	—	254	—	454
P. 198, note 1	—	254	—	454

CHAPITRES VII ET VIII

P. 229, ligne 8, *au lieu de* Smid, *lire* Schmidt.

P. 231, ligne 28, *au lieu de* études dans lesquelles, *lire* étude dans laquelle.

P. 251, ligne 13, *au lieu de* si vous ne vous connaissez pas, *lire* si vous ne nous connaissez pas.

P. 294. Les extraits relatifs à Cornutus, mentionnés dans la note 5, ne sont pas les seuls concernant ce philosophe et sa doctrine qu'on trouve dans les papiers de Villoison. Le ms. supplément grec 942 de 17 fol. renferme le *De Natura Deorum* avec notes et variantes, presque prêt pour l'impression ; et les mss. 940 de 432 fol. et 941 de 197 fol. contiennent l'*Apparatus ad Cornutum et ad theologiam physicam stoïcorum*.

CHAPITRE IX

P. 304, ligne 30, *au lieu de* Jonville, *lire* Jouville.

— ligne 33, — colonne de Rosette, *lire* colonne de Pompée.

P. 310, ligne 29, *au lieu de* Lenglès, *lire* Langlès.

P. 329, ligne 17. Villoison trouva une diversion plus efficace à sa douleur dans la reprise de ses studieuses occupations. A peine de retour à Paris, il reparut à l'Académie. Mais il ne se borna pas à assister aux séances de la docte compagnie : comme pour montrer à ses confrères que le deuil dont il était frappé ne lui faisait négliger ni ses études, ni ses recherches, il lut dans la séance du 27 février 1789 [2], *des Remarques critiques sur différents passages corrompus d'auteurs grecs et latins*. Ces *Remarques* [3], dont quelques-unes étaient anciennes, portent sur l'interprétation que le scholiaste donne d'un certain nombre de vers de plusieurs odes de Pindare : Olympiques (4e v. 31, 9e v. 104, 10e v. 19), Pythiques (5e v. 93, 10e v. 72),

1. Né en 1720, mort en 1813.

2. Cette lecture ne fut achevée que le 3 mars. *Registre des assemblées... pour l'année 1789*, p. 33 et 35.

3. Suppl. grec. *Ms.* 935, f° 171-196.

Néméennes (1e v. 1, 6e v. 53), Isthmiques (7e v. 20), et de quelques comédies d'Aristophane : Grenouilles (v. 999), Lysistrata (v. 150), Chevaliers (v. 734), Acharniens (v. 671); de certains passages de Pausanias, d'Aristote, de Plutarque, d'Oppien, de Quintus Calaber, de Théophylacte, de Nicandre, du poète comique Alexis ; enfin, d'un vers de la Thébaïde de Stace (l. V, v. 29) et d'un passage de la douzième lettre de Cicéron à Atticus.

CHAPITRES XI et XII

P. 372, note 3, *au lieu de* 1794, *lire* 1795.
P. 375, ligne 3, — évidemment — probablement.
P. 376, ligne 21, — écrite — adressée

P. 388, ligne 4. Villoison ne cessa jamais de faire de Pindare une étude attentive. J'ai parlé plus haut des *Remarques* sur différentes odes de ce poète qu'il lut à l'Académie en 1789. Dans le ms. 935 se trouvent des notes critiques sur les Olympiques, travail qui ne compte pas moins de 160 fol., dont j'ignore la date, mais que Hase croyait avoir pu servir au premier cours de grec de Villoison.

P. 388, note 1, *au lieu de* évidemment du, *lire* antérieure au

P. 396, note 5, *lire non* vroukelakas *mais* vroukolakas. Tournefort écrit vroucolacas (*Voyage au Levant*, T. I, p. 132).

P. 398, ligne 17, *au lieu de* le second ... plein, *lire* le second ... est plein.

P. 412. L'article que Villoison avait donné au Magasin encyclopédique sur quelques inscriptions en forme de dialogue et le concours qu'il avait prêté à Le Chevalier pour la publication que celui-ci avait faite des inscriptions recueillies dans son voyage en Troade, suggérèrent peut-être au libraire Jansen, quand il songea à donner une seconde édition du voyage de Riedesel [1], l'idée de demander à l'habile helléniste de vouloir bien revoir les inscriptions recueillies par le voyageur allemand dans le Levant ; mais soit que ses occupations ne le lui permissent pas, soit pour toute autre raison que nous ignorons, Villoison refusa d'entreprendre cette besogne, ainsi que nous le montre la minute de la lettre que, à ce sujet, il adressa à l'éditeur [2].

J'ai copié précisément, Monsieur, en Grèce même, les inscriptions que donne le baron de Riedesel, mais je les ai copiées d'une manière très différente. Chacune de ces inscriptions exige une dissertation particulière qui sera insérée dans mon ouvrage sur la Grèce ancienne et moderne, mais qui seroit déplacée dans celui du baron Riedesel, et non pas le mien, que vous donnez au public. Pour le publier tel qu'il est sorti de sa main, il suffit, et il est même nécessaire, de redonner très exactement les inscriptions telles qu'il les a vues ou cru voir, sans y ajouter de nouvelles fautes. Vous pouvez, si vous voulez, mettre en note « que j'ai vu en Grèce l'original de ces ins-

1. Riedesel (baron de). *Voyage en Sicile, dans la Grande Grèce et au Levant...* Paris, Jansen, an X (1802), in-8°.
2. Suppl. grec. *Ms.* 943 f° 75.

criptions et que je les publierai avec mes notes ». Vous me ferez plaisir, Monsieur, si vous avez la bonté d'insérer dans l'avertissement « *que c'est moi qui vous ai communiqué le seul exemplaire qui existât à Paris de ce voyage et que je n'ai jamais voulu le céder parce que j'y attache un prix infini et que je préfère à toute ma nombreuse et riche bibliothèque ce présent de la belle et vertueuse baronne Frédéric de Riedesel vraiment digne par ses talens, ses connoissances et ses vertus d'être la cousine de l'auteur et la dame d'honneur de S. A. S. Madame la Duchesse Régnante de Saxe-Weimar.* Je vous supplie d'insérer cet article à mes risques et périls et de compter sur la reconnoissance et l'estime de

d'Ansse de Villoison.

P. 420, ligne 22, membre de l'Institut, dans la classe de littérature et Beaux-Arts (section des langues anciennes), la troisième de l'Institut qui depuis sa fondation en comprenait deux autres : la classe des sciences physiques et mathématiques et la classe des sciences morales et politiques. L'année suivante, 13 pluviôse an XI — 2 février 1803, — l'Institut fut divisé en quatre classes : Sciences physiques et mathématiques, Langue et littérature française, Histoire et littérature ancienne, Beaux-arts. Villoison entra naturellement dans la classe d'histoire et littérature ancienne.

Villoison ne tarda pas à prendre une part active aux travaux de sa classe. Celle-ci le chargea le 3 fructidor an X — 21 août 1802 —, avec Pougens, de faire un rapport sur une cantate dans laquelle le poëte italien Forcia, bibliothécaire du roi de Naples, célébrait l'établissement du consulat à vie. Dès le 9, le rapport fut déposé ; il était élogieux pour le poète et, on le devine, pour le nouveau pouvoir [1].

P. 420, note 4. Le registre des procès-verbaux conservé au secrétariat de l'Institut nous apprend que le 3 germinal an X — 24 mars 1802 — l'Institut procéda à un premier vote — il s'agissait de remplacer Sélis — ; Fontanes réunit 360 suffrages, Caussin 353 et Villoison 348 [2]. Le 3 floréal an X — 23 avril 1802 — Villoison fut élu à la majorité de 221 votes. Caussin en eut 172 et Fontanes 168 [3].

CHAPITRE XIII

P. 439, ligne 1. On ne doit pas être surpris de voir Villoison parler avec tant de compétence d'un dictionnaire grec. Il aimait à s'occuper, lui aussi, de lexicographie hellénique. Le ms. 929, fol. 131-187, renferme des « notes et extraits pour servir à un glossaire de langue grecque », qui montrent quel attrait avait pour lui ce genre d'études.

1. Procès-verbaux de la classe de Littérature et Beaux-Arts... pour l'an X, p. 464-466.

2. Procès-verbaux de la classe de Littérature et Beaux-Arts... pour l'an X, p. 328.

3. Magasin encyclopédique, VIIe année. T. VI (1801), p. 541. Le Magasin qui donne le nombre des suffrages n'indique pas la date de l'élection ; mais comme Villoison prit place à l'Académie dans la séance du 8 floréal, on peut en conclure qu'il fut élu à la séance précédente, c'est-à-dire le 3.

P. 439, ligne 9. Je ne crois pas inutile de donner ici comme curiosité la dédicace de Morin à Villoison :

L'hommage d'un essai qui a quelque rapport à la langue grecque, s'adresse naturellement à l'un de ses plus dignes, de ses plus célèbres interprètes. Vous le présenter, c'est rappeler au public ce profond savoir, ce génie pénétrant, ce goût exercé, qui vous ont mérité l'estime et l'admiration de l'Europe savante.

Je n'avais pas encore l'avantage d'être connu de vous, lorsque j'ai été flatté d'apprendre que mon manuscrit, dont le libraire vous avoit confié l'examen à mon insu, avoit obtenu votre suffrage, et que votre approbation en avoit seule décidé l'impression. Il auroit été plus digne du jugement favorable que vous avez bien voulu en porter, si le séjour de la capitale m'avoit procuré le bonheur de profiter de vos lumières et du fruit de vos longs voyages en Grèce, en Italie et en Allemagne; j'aurois trouvé des secours multipliés dans les bibliothèques publiques, et surtout dans la vôtre, si riche en littérature grecque, latine, orientale, italienne, et dans la partie des antiquités et des inscriptions [1]. Mais quoique j'ai été privé de ces avantages, il sera toujours vrai de dire que mon ouvrage doit le jour à la protection flatteuse que vous lui accordez ; et je ne serais pas moins honoré si vous daignez en agréer la dédicace comme un faible tribu de ma reconnoissance.

P. 442, ligne 9, *au lieu de* inutiles, *lire* mutilés.

P. 444, ligne 29. Villoison avait étudié avec soin le dialecte dont il parle. Le ms. 933, fol. 14-38, renferme des « remarques sur l'orthographe et le dialecte alexandrins ».

P. 466, ligne 30. Parmi les voyageurs vénitiens dont il est ici question, il y avait deux Bembo — l'un, Jean, était le disciple de l'archevêque de Malvoisie — et Villoison exprimait le désir que Morelli publiât en entier la relation de leur voyage.

P. 467. Le « mémoire sur quelques médailles et Inscriptions grecques, principalement sur celles des anciens rois de Perse [2] etc. » s'ouvre par un éloge — Villoison connaissait personnellement l'auteur — de l' « excellent *Tableau historique de l'Orient* » par Muradgea d'Ohsson, qui « renferme ce que les Annales de Mirkhond et d'Ahmed Efendi et le Schahnameh de Firdewsi, contiennent de plus intéressant sur les temps anciens de la Perse. »

Après ce préambule et une digression sur une médaille grecque d'Arsace Gotharzès — le Gouderz d'Ohsson, — expliquée par Vaillant, et sur l'étymologie des noms de rois parthes et arméniens, Villoison arrive à l'objet propre de son mémoire, l'examen et l'interprétation d'une inscription grecque découverte par Ambroise Bembo à Kirmanschah. Mais il ne se borne pas à en chercher l'explication, chemin faisant il rap-

1. Je ne crois pas inutile de remarquer que le catalogue de la bibliothèque de Villoison ne forme pas moins de cinq volumes in-folio, les mss. 961-965 du Suppl. grec ayant respectivement 254, 299, 337, 369 et 165 fol.
2. *Suppl. gr.*, *ms.* 931, fol. 14-34.

pelle les découvertes faites par le Vénitien Barbaro à Tchehel Minar, s'étend sur la description donnée par Morelli de l'inscription de A. Bembo ainsi que sur l'explication qu'en avait donnée M. de Sacy d'après l'abbé de Beauchamps ; il parle même à cette occasion d'une autre médaille de Gotharzès rapportée d'Italie par l'abbé Barthélemy. Il termine son mémoire par l'examen de l'inscription sépulcrale dite « de la jeune syrienne » et malgré l'état de mutilation dans laquelle elle se trouve et les nombreuses interprétations qui en avaient été données, il en propose à son tour une explication nouvelle.

Ce mémoire si long et si prolixe se termine par 162 notes ne comprenant pas moins de 10 folios.

P. 473. On peut être surpris de ne pas rencontrer ici le nom de Hase, parmi ceux des savants qui déplorèrent la mort de Villoison ; mais il ne faudrait pas voir là une preuve d'indifférence ou la marque d'un refroidissement entre l'ancien protecteur et le protégé : Hase fut toujours attaché à Villoison et prêt à lui rendre service : c'est ainsi qu'un jour il lui écrit [1] qu'il ira trouver M. de Prunelle et qu'il « lui fera la question dont il s'agit ». Après la mort de Villoison, il resta fidèle à son souvenir. Dans la préface qu'en 1812, il écrivit, on l'a vu [2], pour l'édition de Lydus donnée par Fuss, après avoir raconté la découverte du ms. et les causes qui empêchèrent Villoison de le publier, il rappelait en terminant, non sans fierté, qu'il avait été pendant des années, « le commensal, le disciple et l'admirateur de l'érudition et du savoir du grand helléniste [3] » ; et en écrivant, je ne sais au juste en quelle année, la consciencieuse *Notice des manuscrits et papiers de G. d'Ansse de Villoison, déposés à la bibliothèque le 4 avril 1806* [4], Hase a donné une preuve non moins grande de la reconnaissance qu'il avait vouée à son bienfaiteur et lui a élevé un monument vraiment digne de lui.

P. 474. Je crois devoir joindre à ces hommages rendus de toute part à la mémoire de Villoison celui de la comtesse d'Albany. Voici ce que, deux mois après la mort du célèbre helléniste, elle écrivait à l'archiprêtre de Sienne, Luti, dans une lettre dont je dois la connaissance à une bienveillante communication de M. L.-G. Pélissier et que je reproduis en partie à cause de son intérêt tout particulier [5].

Tous les gens de lettres disparaissent de ce monde. Villoison est mort; Schiller auteur allemand très célèbre et qui n'avait que quarante-trois ans;

1. British Museum. *Additionnal ms.* 23889, fol. 91 (Vendredy matin).
2. V. plus haut, chap. VIII, p. 298, note 3.
3. « quod ipsum novi, quod domum ejus frequentavi, quod per aliquot annos continuos sermonum auditor, commentationum testis, studiorum mirator extiti », p. LXVI.
4. *Suppl. grec, ms.* 990 de 64 folios.
5. Lettre du 21 juin 1805. Orig. Sienne B. Com. D VI, 22, fol. 197.

Villoison n'en avait que cinquante-six ; Anquetil[1] très savant aussi dans les langues orientales, en avait soixante-dix. J'ai connu beaucoup ces deux derniers[2]. On voit peu à peu disparaître les gens de mérite ; nous restons avec les méchants et les sots.

SUPPLÉMENT

P. 107, ligne 7. — Il est inexact que Villoison n'ait été en relation avec les savants italiens qu'après son arrivée à Venise. Dès 1774, on le trouve en correspondance avec l'un d'eux, le biographe Angelo Fabroni[3]. Il s'agissait d'obtenir les variantes du *De Natura Deorum* de Cornutus dont il se proposait de donner une édition. Le 6 février 1775[4], Fabroni lui envoya la copie de ces variantes faite par un « homme plus habile que l'abbé Bandini, qui a fréquenté la bibliothèque plus de deux mois ». « Je serai d'avis, ajoutait-il, si vous l'approuvez, de lui donner 5 ou 6 louis pour son travail. »

P. 110. Ernesti (Johann-August), né à Teenstadt (Thuringe) en 1707, professeur de littérature ancienne puis de théologie à l'Université de Leipzig, éditeur d'Homère, de Callimaque, de Cicéron, de Tacite, etc., mort en 1782.

Morus (Samuel-Friedrich-Nathanaël), né en 1736, étudia à Leipzig où il devint privat-docent en 1761, enseigna la littérature grecque et latine et succéda en 1782 à son maître Ernesti, mort prématurément en 1782.

P. 172, 188, 333. Matthacei (Christian Friedrich von), dont le nom a été défiguré en Mathaei p. 172, et Mattaei p. 188, né à Gröst en Thuringe, en 1744. Élève d'Ernesti comme Morus, il fut, sur la recommandation de son maître, appelé à l'Université de Moscou en 1772 ; recteur de l'École supérieure de Meisen en 1785, professeur à Wittenberg en 1789, il retourna en 1805 à Moscou où il mourut six ans après.

P. 290, ligne 6-8. — Dans une « Table de divers monuments..... qu'on voit à Athènes », dont j'ignore l'origine, mais qui est insérée dans le ms. suppl. grec 932, fol. 211-221, on lit fol. 217 *b* « que l'arc de Thésée fut élevé par ordre de l'empereur Adrien ». C'est donc bien, comme je l'ai supposé, le monument appelé de nos jours arc d'Adrien. Quant au Panthéon, dont il ne subsiste aujourd'hui aucun vestige,

1. L'orientaliste Anquetil — Anquetil-Duperron — qui, né le 7 décembre 1731, mourut le 17 janvier 1805, était âgé de soixante-treize ans et non de soixante-dix ; Villoison né, on l'a vu, le 5 mars 1750 et mort le 26 avril 1805, avait seulement cinquante-cinq ans et un mois et demi et non cinquante-six ans ; enfin Schiller, né le 16 novembre 1759 et mort le 9 mai 1805, avait non quarante-trois ans, mais quarante-cinq ans et demi.

2. Cette phrase montre que Villoison avait bien, comme je l'ai dit p. 452, intimement connu Alfieri et la comtesse d'Albany.

3. Né à Marradi Toscane en 1732, prieur de la basilique de Saint-Laurent à Florence, connu par ses *Eloges* des Italiens illustres, entre autres ceux de Dante, du Politier, du Tasse, etc., mort en 1803.

4. *Suppl. grec, ms.* 942, fol. 65.

c'était un édifice élevé aussi par Adrien — peut-être son palais —. Il se trouvait à gauche de l'arc de Thésée et, au moment où cette table a été rédigée, il en restait encore debout seize colonnes en marbre de Phrygie de cinquante pieds de haut.

P. 329. Bartoli non Bartholi Giuseppe) né à Padoue en 1707, professeur depuis 1745 à l'Université de Turin, connu comme archéologue.

P. 467, ligne 6. — Ce que Villoison dit ici d'un « recueil précieux et inédit d'inscriptions grecques du président Bouhier, qu'on vient de découvrir dans une bibliothèque de Troyes », est loin d'être complètement exact [1]. Depuis longtemps les papiers de Bouhier avaient passé de la Bibliothèque de Troyes dans celle de l'abbaye de Clairvaux. Confisqués pendant la Révolution, une partie fut attribuée à la bibliothèque de Montpellier, l'autre envoyé à la bibliothèque Nationale où elle a été répartie entre le fonds grec et le fonds français.

Le n° 20317 de ce dernier fonds renferme de nombreux documents dessins, inscriptions latines et grecques, etc. rapportés d'Italie par le président Bouhier. Il semble que Villoison ait copié et réuni les inscriptions grecques contenues dans ce ms. La Notice faite par Hase des « manuscrits et papiers de d'Ansse de Villoison » dont il est question plus haut contient cette mention [2] : « 4. Copie des Inscriptions grecques qui se trouvent dans le recueil manuscrit de M. de Bouhier conservé à la Bibliothèque impériale. » J'inclinerais à voir dans cette copie le recueil dont parle Villoison. Je ne l'ai pas trouvé dans ses manuscrits. Que peut-il être devenu ?

1. Il n'est pas complètement exact non plus de dire que le président Bouhier n'a pas laissé de recueils d'inscriptions grecques, puisque le ms. fr. 20317 en renferme un certain nombre.

2. *Suppl. grec, ms.* 990, fol. 39. Cette copie se trouvait dans le cinquième carton.

Monsieur et illustre ami

avant de partir pour Constantinople, à la veille
même de quitter paris, je n'ai que le temps
de vous écrire deux mots fort à la hâte
pour vous recommander très spécialement
un de mes meilleurs amis Mr Girard, mon
ancien condisciple, homme plein de génie de
talents, de vertus, de lumières, de connoissances
et d'envie d'en acquérir surtout dans la
Littérature Allemande. Je ne puis mieux l'adresser
Monsieur, qu'à celui que en est le principal
ornement. plus vous verrez Mr Girard, plus vous
l'aimerez et l'estimerez. Je regarderai comme
personnels tous les services que vous voudrez
bien lui rendre, et je vous en aurai la plus
vive obligation. Je suis sûr d'avance du plaisir
que vous fera sa connoissance. Je vous prie
de le présenter à leurs Altesses et de leur faire
agréer les très humbles assurances de mon profond
respect, et de présenter mon hommage à toutes
les personnes de Weimar que j'ai eu le bonheur
de connoître, et que je regretterai éternellement.
Je profite avec bien de l'empressement de cette
occasion pour vous réitérer ~~les ex~~ l'assurance
du respect, de l'admiration et de l'attachement
avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie
Monsieur et illustre ami

A paris
Ce 24 juillet
1769.

Votre ~~très~~ humble et très
obéissant serviteur Anisse de Villoison

INDEX DES NOMS PROPRES DE PERSONNES

Abou-Dahab (Mahomed), 493.
Adam (Nicolas), 438 et n. 3.
Agostini, 176, n. 5.
Åkerblad, 330 et n. 2, 442 et n. 1, 443-446, 458, 468.
Alamanni (Luigi), 207, 209.
Albany (Louise-Marie-Caroline Stolberg, comtesse d'), 452 et n. 1 et 2 ; 453-455, 514.
Alberti (Jean), 18, 20, n. 4.
Alciphron, 144.
Alexandre (Grec de l'Épire), 388.
Alexandre le Grand, 113.
Alfieri (Vittorio, comte), 450, 451, 452 et n. 2, 453-455, 515 n. 1.
Alletz (Pons-Augustin), 480, n. 2.
Alter, 438, n. 4.
Amaduzzi, 188, 333.
Ameilhon (Hubert-Pascal), 123, 441, n. 5, 443 et n. 4, 444, 468.
Amélie (princesse héritière de Bade), 55.
Amelot, 165.
Ammon (d'Erlangen), 330, n. 1.
Amyot, 144, 145.
Anacréon, 144.
Angiolini (le chevalier), 440, 460.
Anne-Amélie (duchesse douairière). — V. Saxe-Weimar.
Anquetil (Louis-Pierre), 376, n. 3.
Anquetil-Duperron (Abraham-Hyacinthe), 376, n. 3 ; 515 et n. 1.
Ansse de Villoison (Étienne d'), chanoine de la Sainte-Chapelle, 2, n. 1.
— (Jean d'), 2.
— (Jean d'), mestre de camp, 2.
— (Jean-Baptiste d'), chevalier de Saint-Louis, 2.
— (Jean-Baptiste-Gaspard d'), chanoine de Saint-Spire de Corbeil, 2, 40, n. 4.
— (Pierre d'), 2.
Ansso (Miguel de), 1.
Antigny (le baron d'), 99, 147.
Antigone (polygraphe), 184.
Antoine (prêtre), 372.
— de Lebrixa, 242.
Apion (lexicographe), 8.
Apollonius. Lexique homérique, 6-9, 12-14, 16, 17, 19, 22, 25, 43, 64, 163, 188, 313.
Appien, 252 n. 3 ; 295, 334-335.
Aranda (comte d'), 492, 502.
Aratus (Les *Phénomènes* d'), 241.
Archiloque, 472.
Arduini, 166.
Arioste, 209.
Aristarque, 184, 185.
Aristenètes (Lettres d'), 144, 394.
Aristide, 312.
Aristophane, 115, n. 3, 254, 511.
Aristoxène, 312.
Arnaldi (comte Ludovico), 234, 313.
Arnaud (François-Thomas de Baculard d'), 86, 89, 493 et n. 1.
Arnault (Ant.-Vinc.), 389 et n. 2, 390.
Arnoud (Sophie), 62.
Assemani, 449.
Athenée, 43.
Aubignac (l'abbé d'), 379.
Auger (l'abbé Athanase), 276. — Traducteur des Conciones de Thucydide, de Xénophon et d'Hérodote, 342 et n. 3.
Auguste (le prince), 218. — V. Saxe-Gotha.
Aulu-Gelle, 122.
Aurivillius, 106.

Bade-Dourlach (Charles-Frédéric, margrave de), 21, n. 2 ; 29, 47, 48, 55, et n. 3 ; 120.
— (Caroline-Louise, margrave de), 47, 49, 50-53, 55, n. 3 ; 70, 78, 79, 84, 114, 120, 198.
Baffi (Pasquale), 272, 315, 316.
Bailly (astronome), 205, n. 4.
Balbus, 135.
Baldelli (Giovanni-Battista, comte), 452 et n. 3 ; 453 et n. 2 ; 454.
Bandini (Angelo-Maria), 93 et n. 4 ; 515.
Banks (Joseph), 414 et n. 1 ; 473.
Barbentane (Joseph-Pierre-Baltha-

zar Hilaire de Puget, marquis de), 73 et n. 4; 106, n. 3.
Barbié du Bocage (Jean-Denis), 375 et n. 2; 423, 438, n. 4.
Barbier de Neufville, 465.
Barbou. — Éditeur de Télémaque, 481.
Baroni, 336.
Barrois (libraire), 146, 276.
Barthélemy (abbé), 123, 317, 330, 335, 336, 346, 363 et n. 4; 367, 393.
Bartoli, 329, 516.
Baschi (comte Joseph), 310.
Bast (Frédéric-Jacob), 19, n. 2; 191, 391, 393 et n. 2; 394, 425, 473.
Baudeau (Nicolas), 485 et n. 3.
Bauer (libraire), 16, 187, 327.
Bauer (Karl Ludwig), *Conciones Thucydidis*, 314.
Baujon (Nicolas), 366 et n. 3.
Bayle, 153.
Beauharnais (la marquise de), 498.
Beaulard (Mme), 500 et n. 1.
Beccaria (marquis de), 166.
Beck. — Son Euripide, 314, 473.
Becker (Wilhelm-Gottlieb), 111 et n. 5.
Belin de Ballu, 173, 274, 276, 307, 313, 334, 367, 393.
Bembo (poète), 209.
Bembo (A. et J. voyageurs vénitiens), 513.
Bentley, 169, n. 3; 246.
Bérénice (femme de Ptolémée III Évergète), 442, 443.
Bergler (Stéphan), 185 et n. 4; 200, 321.
Bernard (Jean-Étienne), 138 et n. 2; 141, 169, n. 3; 337, 339 et n. 1; 340, 341, 347, 349, 355. Sa mort, 356 et n. 2; 413.
Bernardi, 459.
Bernis (le cardinal de), 106 et n. 3.
Berquin (Arnaud), 88, 486 et n. 1.
Berthollet, 423.
Bertin (le Ministre), 258.
Bertuch, 214, 215, 244.
Besplas (Joseph-Marie-Anne Gros de), 89, 495 et n. 5.
Bèze (Théodore de), 242.
Biagi (Dom Clément), 316, 322.
Bichon, 103, 114.
Bignon, 22.
Biheron (Marie-Catherine), 61 et n. 4; 88, 477 et n. 4; 478, 479, 485, 486.
Bion, 10, 144, 169 n. 2.
Biot (physicien), 436 et n. 6.
Biren (Peter), duc de Courlande, 116 n. 2.
Bitaubé, 445 n. 2.
Björnståhl (Jacob-Jonas), 3-6, 27, 31, 38, 44, 47-49, 51, 87, 94, 95, 132 n. 4; 133, 165, n. 3; 180, 189, 295.
Blanc d'Hauterive, 278, 288 n. 2.
Bloch, 330. — Son édition de Synésius, 337.
Blomberg, 81.
Boccage (Mme Marie-Anne du), 367 et n. 4.
Bode, 214, 244.
Boden (Gottlieb-Laur.), 139 et n. 2; 153.
Bodmer, 240.
Bodoni. — Son Anthologie, 316.
Boiardo, 182.
Boileau, 379.
Boisgelin (de), archevêque d'Aix, 302.
Boissonade (Jean-François), 352, 354, 391, 393, 394 et n. 2; 474.
Bojanowski (P. von), 57 n. 1; 434, n. 3 et 4, 435 notes, etc.
Bonaparte (Joseph), 389.
— (Lucien), 389.
— (Napoléon), 389, 419, 420.
Bonefidius, 377.
Bongiovanni, 183, 184, 198.
Bonioli, 166.
Bonnet, 265.
Borgia (cardinal Stefano), 206, 207 n. 2; 314, 451 et n. 3.
Bosch, 101.
Boskowisch (astronome), 205.
Bosquillon (le docteur), 95 n. 1; 146.
Bossuet, 88, 488-491, 498.
Böttiger (Karl-August), 221 n. 2; 235, 373 et n. 1; 375, 388 et n. 1; 392, 423-425; 427-430, 432, 446.
Bougainville (de), 11.
Bouhier (le président), 467 et n. 1; 516.
Bouhours (le Père), 21.
Bourdick (baronne), 303.

Bourdin. — Commentaires sur Aristophane, 314.
Bréquigny, 367 et n. 5 ; 393.
Breteuil (Baron de), 264, 272, 323.
Brial (Dom), 462.
Brienne (Loménie de), 328.
Brinckmann, 388, 389, 444 et n. 1.
Brottier (le Père), 13.
Broussonnet, 346.
Brunck (Richard-François-Philippe), 19, 28, 33 n. 1 ; 46 et n. 2 ; 93, 94, 97, 109, 142, 145, 153, 154, 175 et n. 5 ; 185 n. 2 ; 187, 188, 203, 252, 309, 322, 334, 509.
Bruns, 183 n. 3.
Buchholz, 244.
Budé, 465.
Buffon, 205 n. 4 ; 488.
Buonarotti (Michel-Ange), 209.
— (Michel-Ange le Vieux), 209.
Burckhardt (astronome), 432.
Burgess, 174, 314-316, 322, 334, 335.
Burigny, 19, 35.
Burmann (Pierre), 115, 185.
Büsching; 14 n. 1.

Cacault (François), 58 et n. 2; 59, 67-69, 75, 215.
Caillard (Antoine-Bernard), 378 et n. 3 ; 381 et n. 4 ; 388.
Caldani (professeur d'anatomie), 205.
Callière, 125 n. 2; 128 n. 1.
Callimaque, 211, 486.
Caluso (Tommaso Valperga di), 450 et n. 1; 451, 452.
Calvet, 303, 305, 306, 410 n. 3; 411.
Camus, 462 et n. 1.
Canaye (l'abbé de), 13.
Cappello, 209.
Capperonnier (Jean), 4, 7, 10, 18, 27, 40, 43, 93-96, 98, 108, 194, 508.
Caraccioli (le Mis), 316.
Carburi, 166.
Carcani, 316.
Cardonne, 4.
Caroline, (landgrave de Hesse-Darmstadt). — V. Hesse-Darmstadt.
Caroline (la landgrave). — V. Hesse-Hombourg.
Carpov (Jacques), 487 et n. 3.
Carvelle (le peintre Jean-Baptiste), 225, 228, 230, 247.
Casa (Mgr de la), 209.
Casaubon, 18, 43, 155, 335, 419.
Cassas (dessinateur), 278.
Castellane (de), évêque de Senez, 302.
Castellane (Mme Andrieu de), 370, 431 n. 3.
Castillon (Giov.-Francesco Salvenini), 143 et n. 2.
Castrie (marquis de), 263.
Catherine II, 59.
Catinat (le maréchal de), 88. — Son éloge, 494, 502.
Catt (de), 112, 113, 136, 142, 144.
Caussin, 334, 335, 512.
Cazamayor (mis de), 143.
Cellarius, 246.
Cesarotti (Melchior), 166, 312 et n. 2; 313.
Chabanon (Michel-Paul-Gui de), 89, 406 et n. 2.
Champagny (J.-B. Nompère de), 463 et n. 2 ; 465.
Chandler (le Dr). — Son édition de Pindare, 314, 322.
Chapet, 365.
Chaptal (Charles-Antoine), 346, 419 et n. 2; 441.
Chardon de la Rochette, 11, 190, 275, 307 et n. 3 ; 308, 311, 313, 316, 317, 320, 322-324, 328, 331, 334, 347, 349, 350, 352, 354, 357, 360, 362, 363, 368, 371, 375, 380, 383, 385, 388, 391, 393, 394, 396-398, 406, 408-411, 413, 414, 446, 449 et n. 4; 450, 473, 474.
Chariton, 144, 152.
Charles (médecin), 294. 296.
Charles-Auguste. — V. Saxe-Weimar.
Charles-Édouard (comte d'Albany), 452 n. 1.
Charles-Louis, prince-héritier de Bade, 155.
Charles-Théodore, électeur palatin, 34, 39, 477-479.
Chastellux — Chatelus — (le chevalier de), 88, 479 et n. 3.
Chateaubriand, 441 n. 1.

Chatillon (Catherine de), 131.
Chatillon (Gaucher de), 131.
Chaumont (de), 369, 371.
Chénier (André), 61.
— (Marie-Joseph), 61.
— (Mme), 61, 81, 483 et n. 3.
Choiseul (de), 478, 487, 494.
Choiseul-Gouffier, 271, 272, 277, 278, 288 n. 2 ; 297, 298, 374 et n. 3.
Choricius, 189.
Chrysocéphale (Macare), 189.
Chrysostome. V. Jean.
Cicéron, 134, 135, 511.
Clavier, 346 et n. 4 ; 359, 361, 363, 385, 393, 418, 423, 457, 460.
Clément (J. M. Bernard), 88, 482 et n. 1.
Clément d'Alexandrie, 242.
Codrika (drogman), 388 n. 3.
Colardeau (Charles-Pierre), 88, 493 et n. 6.
Coleti (les frères), 167, 168, 186, 187, 191, 192, 201, 202, 220, 234, 246, 283, 312, 313, 317, 318, 322, 323, 327, 336, 337, 377, 439, 448, 449, 466, 467.
Coleti (Domenico), 176, 336, 448 et n. 2.
Coleti (Jacobus — Giacomo —), 191 n. 4.
Colombani, 138.
Colonna (Victoria), 209.
Condillac (l'abbé de), 89, 496.
Condorcet, 89, 146, 503.
Constantin-Frédéric-Ferdinand (le prince). — V. Saxe-Weimar.
Constantin Manasses, 189.
Constantin Porphyrogénète, 330.
Coray (Adamante), 344-351, 356 n. 2 ; 357-367, 422. — Édit. d'Héliodore, 460 ; 462.
Cornarius, 242.
Corner (amateur padouan), 207.
Corner (Mme Cecilia Grimani), 175, 234, 313.
Cornutus (L. Annaeus), 45 et n. 4 ; 47, 49, 50, 51, 269, 484, 485.
Cornutus, 52, 53, 63 n. 3 ; 77, 79, 97, 109, 131-133 ; 138, 139, 142, 143, 294 et n. 5.
Corrario (Gregorio). — Sa *Progne*, 339, 353.
Corsini, 206.
Costa. — Ses *Carmina*, 449.
Costanzo (Angelo di), 209.
Coupé, 456.
Courier (Paul-Louis), 388, 389, 416 et n. 2 ; 417-419, 455-457, 460, 468-470.
Courlande (duchesse de), 247.
Couronne (Haillet de), 98, 148.
Coyer (l'abbé Gabriel-François), 88, 480 et n. 6.
Cras, 103 et n. 4 ; 114, 122, 167, 171, 188.
Cratès, 185.
Créqui (le marquis de), 480.
Créqui (Renée-Caroline de Froulay, marquise de), 434 et n. 2 ; 435.
Cressonnier, 146.
Cyriacus Anconitanus, 196.

Dacier (Bon-Joseph), 3, 25 (Notice historique), 35, 93 et n. 10 ; 96 et n. 2 ; 123, 126, 128 n. 3 ; 145, 151, 252, 329 n. 9 ; 330, 335, 352, 354, 367, 371, 464, 474-476.
Daher (le cheik), 493.
Dalberg, 56, 67.
D'Alembert, 27, 34, 35, 57, 88, 100, 108, 123, 146, 480 n. 1 ; 489-491, 499.
Danès (Pierre), 465.
Dantu, 88, 480 et n. 4.
D'Anville, 39, 123.
Darsaincourt (Mme), 247.
Daubenton, 122.
David (Jules), 388 n. 3.
Davies (John), 135 et n. 1.
Debure, 101, 112, 122, 139, 149, 168, 336.
Delille, 278, 288 n. 2 ; 488.
Delor, 500.
Démosthène, 176. — Discours contre Leptine, 342.
Denina, 206.
Denys d'Halicarnasse, 17, 112.
Denys Périégète, 111.
Desaunays, 122, 335, 359 n. 4 ; 508.
Descartes, 494.
Désormeaux (l'abbé), 10, 123.
Dessau (le prince de), 247.
Dicearcho (Eustazio), 466.
Diderot, 58, 62, 365 n. 1 ; 477 n. 4.

Didot aîné (François-Ambroise), 101, 142.
Didot (Firmin), 388.
Dietrich, 148.
Dioclétien, 441.
Diodore de Sicile, 272.
Diogène de Laërte, 135.
Dion Cassius, 376.
Dionisio (chanoine), 166.
Dioscoride, 242.
Döderlin, 235.
Doigny-Ogny-du Ponceau, 495 et n. 3.
Dorat, 57.
Dracon de Stratonice, 274.
Dubois de Jancigny (Jean-Baptiste), 216 et n. 2.
Dubois-Fontanelle (Jean-Gaspard), 90 et n. 4.
Duchesne (Mgr), 281, 283 n. 4.
Duchesne (bibliothécaire de Saint-Victor), 113.
Duclos, 10.
Dufresnoy (Adélaïde-Gillette Billet, Mme), 463 et n. 4.
Duker, 180, 190 n. 1.
Düntzer, 87, 251.
Dupaty, 89, 503.
Dupont (le canonnier), 492.
Dupré de Saint-Maur, 56.
Dupuis, 363, 366 et n. 5.
Dupuy (Louis), 12, 20, 39, 40, 123, 149 n. 4; 155 et n. 2; 165 n. 4; 175 et n. 5; 204, 324, 342, 367 et n. 1; 393.
Durand (l'abbé), 13, 491.
Duras (le maréchal de), 487.
Duroc (le général), 455 n. 2.
Dusaulx, 13.
Dutens (Louis), 26 n. 2; 104, 138, 139, 153, 505, 506.
Du Theil (La Porte), 43 et n. 1; 58, 93 et n. 9; 96, 98, 273, 359 n. 4; 367, 382, 441 n. 5; 486.
Duvair (le chancelier), 300.
Duval (Amaury), 463.

Eckardt, 244.
Eckhel, 443.
Egloffstein (Wolfgang-Gottlob-Christof, Freiherr von), 450 et n. 1.
Eichhorn. — Son dictionnaire hébreu, 314.
Eichstaedtius, 473.
Eidegger (sénateur à Zurich), 322.
Einsiedel, 214, 229, 243, 283.
Engelhardt, 54, 85, 244, 484 et n. 2.
Eratosthène, 443.
Erdmann, 427.
Ernest II, V. Saxe-Gotha.
Ernesti (Johann-August), 30, 93, 108, 112, 186, 515.
Eschyle, 5, 153 n. 2; 246, 266, 273.
Espagnac (l'abbé M. R. Sahuguet d'), 494 et n. 5.
Estienne (les), 18.
Estrées (cardinal d'), 258.
Étienne — Estienne — (d'), 88, 500.
Ettinger (libraire), 191, 192, 283.
Eudoxe, 242.
Eudoxie (l'impératrice), 15-17; son Ἰωνία, 20, 22 (Recherches sur sa vie), 23, n. 1; 25, 43-45, 48, 49, 132, 142, 193-196.
Euripide, 144, 507.
Eusèbe, 135, 145.
Eustathe, 184, 185, 505, 507.

Fabrici (le P.), 207 n. 2; 314.
Fabroni (Angelo), 515 et n. 3.
Fabricius (*Bibliotheca graeca*), 190.
Falkenstein (le comte de) (Joseph II), 142.
Farsetti (le commandeur), 173, 234, 313.
Faudran, 301.
Fauris des Noyers, 301, 395, n. 3; 398 et n. 5; 399-411.
Fauris de Saint-Vincens, 301-304, 309-311, 381, 395 n. 3; 399 et n. 1; 400.
Fauvel, 278.
Favart, 86.
Feliciani, 176 et n. 5; 177.
Fénelon, 489.
Ferlet (Edme), 428 et n. 1.
Ferry (Paul), 489 et n. 4.
Filassier (Jean-Jacques), 97 et n. 2.
Firenzuola (Angelo), 209.
Firmiani (le comte), 162, 166.
Flach (Hans), 196.
Floderus, 106.
Foa, éditeur de Vitruve, 314.
Foggini, 188.
Foncemagne, 13, 35, 40, 100, 123.

Fonscolombe (Boyer de), 301.
Fontane, 512.
Fontani (Fr.), 322.
Forcia (le poète), 512.
Formey, 112, 132 et n. 3 ; 134, 136, 144.
Forskål, 181 n. 1.
Forster (Joh.-Georg-Adam), 148 et n. 1.
Foersterus (Car. Christoph.), 335.
Fortis (l'abbé), 166, 313.
Fourcroy, 436, 439, 447.
Fourmont (Michel), 158, 257, 258, 375.
François de Neufchâteau, 495 et n. 4.
Franklin, 500.
Frédéric II, roi de Prusse, 34-36, 41, 57, 112, 113, 232.
Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, 55.
Frédéric V. — V. Hesse-Hombourg.
Friesemann. — Son Denys Périégète, 315.
Frisi (l'abbé), 166.
Fritsch, 47, 243.
Fuss (J.-D.), 298 et n. 3, 514.

Gabriel (le patriarche), 280.
Gail (Jean-Baptiste), 388, 393 et n. 1 ; 397, 398, 422, 445, 462.
Gaillard, 257.
Gale (Thomas), 45 n. 4 ; 132, 484.
Galiani (l'abbé), 381.
Galien, 134, 242.
Gallien (Mlle Jeannette), 458 et n. 2 ; 459, 460.
Gallitzin (le prince), 179.
Gambara (Lorenzo), 138.
Gambera (Veronica), 209.
Garat, 88, 367.
Garnier (J.-J.), 94 et n. 3 ; 367.
Garve, 214.
Gaspari (le consul), 289, 290.
Gataker, 133.
Gaulmin, 175.
Gavanon, 356.
Gazis (Anthime), 438.
Gedoyn (Nicolas), 367 et n. 1.
Geer (le baron de), 28.
Genêt (Edme-Jacques), 122, 150, 151 et n. 4 ; 162 n. 5 ; 199, 233, 257, 284, 323.
Georgi (le P.), 206, 314.
Gérando (Joseph-Marie de), 463 et n. 3 ; 464, 465, 472, 473.
Gerasenus (Nicomachus), 279 n. 1.
Gerlach, 428, 429.
Germain (Sophie), 432.
Gessner, 486.
Gilbert, 89, 498 et n. 4.
Girard, 277, 322.
Gjörwell (Carl Christoffersson), 3, 4, 106 et n. 1 ; 164, 165.
Gleim, 216, 221.
Gluck. — Son buste, 62.
Göchhausen (Mlle V.), 226, 227 et n. 2 ; 228, 283.
Gori, 206.
Goertz (le comte de), 54, 56 n. 5 ; 57, 62-64, 67-70, 75, 78, 79, 84, 478, 482, 484, 488, 498-503.
Gosselin (P.-F.-J.), 337 et n. 3 ; 459.
Gotharzes — Gouderz — 467, 513.
Goethe, 21, 54, 55, 57, 217 et n. 1 ; 218, 220, 224, 229, 232, 236, 243, 246 n. 3 ; 247, 254, 432-435.
Gotter, 214.
Gouvion-Saint-Cyr, 470.
Grammont (le comte Antoine-Adrien), 59, 67 n. 2.
— (Antoine-Louis-Marie et Antoine-François), 67 n. 2.
Grasse (Amiral de), 222 et n. 1.
Graux (Charles), 198 n. 3.
Grégoire de Naziance (Saint), 116, 242.
Griesbach, 31 n. 6 ; 93, 235, 268, 344 n. 1 ; 393, 423.
Grimaud, 346.
Grimm (Frédéric-Melchior), 23, 32 n. 1 ; 59, 62, 63, 72, 86, 88, 142, 217.
Grosley (Pierre-Jean), 480.
Grosson, 34 n. 2 ; 118, 121, 301.
Grotius, 34.
Grüner, 235.
Grüter, 306.
Guibert (le comte J.-A.-H.), 89, 216 n. 1 ; 494 et n. 4 ; 496 et n. 6, 502.

Guignes (de), 4, 11-13, 39, 335, 367, 375, 376, 383, 393.
Guinand (Anne-Marguerite), 2.
Gustave III, roi de Suède, 274, 319, 322, 389.
Guttenberg, 415.
Guys (Pierre-Augustin), 33, 34 n. 1, 88, 96, 119, 127, 277, 301, 332 ; 333, 482 et n. 6; 483, 492, 493.

Häfelin (Johann-Gaspard), 479 et n. 1.
Haller, 27.
Hanisch, 14, 31 n. 6.
Harles, 145, 246, 333, 374 et n. 1.
Hase (Karl-Benedikt), 298 n. 3 ; 388 n. 3 ; 422 et n. 2; 423-428, 431, 438, 446, 459, 514.
Hasselqvist, 181 n. 1.
Hauterayes (Le Roux des), 4, 39, 123.
Heemskerke, 414.
Heeren, 293, 312, 314.
Heerkens (Gérard), 337, 338 et n. 1 ; 339, 353.
Heinsius, 230, 237, 242.
Heinze (Heinzius), directeur du Gymnase de Weimar, 229, 244.
Héliodore, 144.
Hemmer (Johann-Jacob), 73 et n. 2 ; 77, 88, 477-479, 485, 496, 500.
Hemsterhuis (Tibère), 18, 33, 92, 169 n. 3; 273.
Hendrich (F. L. von), 222 et n. 3; 225, 226.
Hennin (Le chevalier), 319.
Hennin (Pierre-Michel), 158 et n. 3; 160, 164, 166, 168, 178, 182, 183, 188, 199-201, 209, 211, 230, 233, 245, 249, 256-263, 271, 272, 277-284, 294, 296, 305, 315, 323, 326, 329, 333, 357, 387.
Henri (prince de Prusse), 217.
Héraclite, 134.
Hérault de Séchelles (Marie-Jean), 172, 265.
Herbelot (Bibliothèque orientale), 23.
Herder, 21, 55, 59 n. 2 ; 214, 215, 218, 224, 227, 229, 232, 236, 244, 247, 254, 268, 283, 432.
Hérédia (De), 491.
Hermann, 244.
Hérodien, 145, 184, 189.
Hérodote, 43, 317, 501.
Hésiode.—*Œuvres et Jours*, 237, 507.
Hesse-Cassel (Le prince Guillaume de), comte de Hanau, 30 n. 6.
Hesse-Darmstadt (Caroline, landgrave de), 54, 55 n. 2 ; 59.
— — (Louis VIII, landgrave de), 55 n. 3.
— — (Louis IX, landgrave de), 54.
Hesse-Hombourg (Caroline landgrave de), 55 n. 1.
— — (Frédéric V, landgrave de), 55 n. 1.
Hésychius, 7, 8, 242.
Heyne (Christian-Gottlob), 36 n. 4; 37, 93, 108, 110, 150, 154, 181, 193, 194, 252, 266, 322, 374, 375, 442, 461.
Hinlopen (Nicolas), 141 et n. 5.
Hipparque de Bithynie, 241.
Hipparque de Métaponte, 134.
Hippocrate, 134, 145, 201. — Aphorismes, 203. — *Livre des Épidémies*, 347, 348, 359. — Traité *De aere, locis et aquis*, 363 et 364.
Holmes (Robert), 358 et n. 2.
Homère, 7, 144, 183, 184, 185, 211, 259, 471 ; son *Iliade*, 183, 197, 260, 269, 270.
Horace, 174, 237.
Hottinger, 174, 202.
Houdon, 56, 62, 501.
Huet (évêque d'Avranches), 141, 144, 175, 490 et n. 3.
Hufeland, 244.

Ignazza, 174, 206, 272, 316.
Invernizzi, 314.
Izguierdo de Ribeira (Don Eugenio), 106, 122 et n. 2.

Jacob (Le métropolitain), 283.
Jagemann, 229, 244.
Jamblique, 45, 183, 194, 200.
Janus, 174.
Jaubert (L'orientaliste), 440.
Jean Chrysostome (Saint), 336, 381.
Joly (De), 13.

Jones (Le Révérend Dr), 390 n. 1 ; 447.
Joseph (serviteur de Villoison), 368, 369, 377 n. 1 ; 379.
Joseph II, 142, 217.
Josèphe, 242.
Jouville, 304, 440 n. 6.
Jungermann, 138, 144.
Junker (Georg-Adam), 59 et n. 5 ; 68.
Jussieu (Antoine-Laurent de), 369 et n. 2.
Jussieu (Bernard de), 369 n. 2.
Juvénal, 122.

Kalb (von), 220.
Kaestner (A.-G.), 38 n. 1.
Kayser (compositeur), 214.
Kennicot, 33, 174.
Kern, conseiller du landgrave de Hesse, 322.
Klauer, sculpteur, 214, 243.
Klinger, 214.
Klinkowström (Baron de), 235, 276, 277, 283.
Klopstock, 57.
Knebel (Karl-Ludwig, baron de 54, 56 et n. 3 ; 57-63 ; 65 n. 2 ; 66-87, 100, 115, 212, 213, 215, 219-228, 232, 235, 243, 478, 483, 484, 490, 503.
— (Henriette von), 57 n. 4 ; 426 n. 1.
Knight (Richard-Payne), 344 et n. 2.
Koch (Chr.-Guill.), 123, 252, 457.
Kohler, 175.
Komiso (Vaïvode de Sériphos), 293.
Koenig (libraire), 148, 327, 328.
Koppenfels, 243.
Kraus (peintre), 214.
Kulenkamp (Nicolaus), 36 n. 6 ; 253.
Küster (Rudolph), 7, 20 n. 3 ; 23, 27.

La Beaumelle, 89, 494 n. 1.
La Blancherie (Fl. Cl.-Catherine Pahin-Champlain de), 46 et n. 4 et 5 ; 51 et n. 3 ; 98, 119, 121-125, 129.
Lachau (L'abbé de), 46, 60, 89, 98, 99, 122, 501 et n. 5.
Lacurne de Sainte-Palaye, 123, 188.
La Croze, 246.
Laharpe, 86, 88, 89, 494, 495, 502.
Lalande (J.-J.-L. de), 13, 122, 270, 313, 431 et n. 1, 432, 438.
Lamanon, 202 et n. 6.
Lambesc (Le prince de), 195.
Lamey (André), 39 n. 1 ; 40-43, 97, 131.
Langlès (L.-M.), 310, 359 n. 4 ; 385 n. 4 ; 386, 395, 457, 459, 464.
Lanzi (L'abbé). — Son ouvrage sur les anciennes langues d'Italie, 316.
Laplace, 367, 432.
Larcher (Pierre-Henri), 13, 15 n. 3 ; 26, 43 et n. 2 ; 89, 93, 96, 146, 147, 187, 203, 204, 307, 317 (son Hérodote), 334, 346, 350, 359, 363, 364, 393, 414, 423, 459, 460, 461 n. 1 ; 473, 501.
La Roche (Mme de), 255, 279.
Lavater, 88, 217, 236, 486.
Le Beau, 3, 13, 39.
Leblond (L'abbé), 46, 98, 122, 145, 419, 420, 506 et n. 1.
Le Chevalier (Jean-Baptiste), 278, 374 et n. 3 ; 375, 381-383, 392, 393 ; 474 n. 1, 511.
Leclerc du Brillet, 258.
Lécluse (Fleury de), 398 et n. 2.
Lefebvre de Villebrune, 276, 359.
Legrand, 13.
Leibnitz, 230, 490.
Leisewitz, 214.
Lejai, 376.
Lejeune, 468 n. 2.
Lekain, 56 n. 6.
Lemierre, 174.
Lennep (Jacob van), 169 n. 3 ; 274, 339 et n. 4 ; 340.
Lenoir (J.-C.-P.), lieutenant général de police, 141 n. 1 ; 275 et n. 5. Garde de la Bibliothèque, 305, 323.
Lenz, 55, 57, 214.
Lepage, 388.
Lessing, 14 n. 1 ; 215.
Lessoer, 253.
Leunclarius, 377.
Lévesque (Pierre-Charles), 346, 357, 359, 365 et n. 1, 2, 3 ; 366-368, 393.
Leyden (Le sénateur Frédéric van), 414.

Libanius, 111, 189, 312.
Linguet (S.-N.-H.), 88, 90, 482 et n. 3 et 4; 502.
Linné, 29, 48.
Lipse (Juste), 133.
Lizern, 89, 496 et n. 3.
Loane (De), 370, 371.
Longin, 130.
Longus, 137-145, 148-155, 164, 167-170, 181.
Lorry (Le Dr A.-Ch. de), 13, 32 n. 3; 100, 101, 145, 202-204, 233, 339.
Losse (Le comte de), 142.
Lotos (Le protopsalte Dimitrios), 345 et n. 4.
Louvel, censeur du *Mercure*, 501.
Lowth, 33.
Luc (De), 205 n. 4.
Luchtmans (libraires), 186, 187, 191, 192 n. 5; 321, 327, 415.
Lucien, 144, 394.
Ludwig (Chr.-L.), 33 n. 2; 108, 111, 112, 234.
Lycurgue (l'orateur), 270, 271.
Lydus (Johannes-Laurentius), 278, 297, 298 et n. 3, 514.
Lyncker, 246.

Mabillon, 489.
Mackius, 202.
Maffei, 166, 206, 207.
Malebranche, 494.
Malesherbes, 56, 175, 497, 508, 509.
Mallet, 265.
Malmignati. — (Sa *Henriade*), 397.
Malte-Brun. — (*Annales de voyages*), 284.
Marcellus Sidètes, 109.
Maret (Hugues-Bernard), 464 et n. 2; 465.
Marini (auteur de l'*Adone*), 207.
Marini (L'abbé), 316.
Marmont (Le maréchal), 366 n. 2.
Marron (Le pasteur P.-H.), 273, 399 n. 3; 410.
Martin (Bernard), 509.
Martiny d'Ymonville, 411 et n. 3; 412.
Masson (Mathématicien), 56 n. 6.
Matthaei, 172, 188, 333, 515.
Maty (Paul-Henry), 105 et n. 3; 147, 246 et n. 3.
Maurepas (Le comte de), 22, 44, 94, 158-161, 187, 258.
Maurogeni, 350, 351.
Maurusi ou Morusi (Le prince Constantin), 278, 297.
Mazza (L'abbé Andrea), 449.
Mazzochi, 206, 207 n. 1.
Médicis (Laurent de) le Magnifique, 209.
Meermann, 130, 141.
Meister (Henri), 429 et n. 1.
Méjanes (Le marquis de), 121 n. 3.
Ménage, 135.
Mendelssohn, 58, 215.
Mercier de Saint-Léger (Barthélemy), 13 et n. 1; 14, 22 n. 2; 346, 358, 363, 381, 393, 423, 449.
Mercier (Louis-Sébastien), 499 et n. 1.
Merck, 214, 247, 250, 251.
Mérian, 435.
Meursius, 231.
Meusnier de Querlon (Anne-Marie), 88, 481 et n. 1.
Michaelis (Johann-David), 16 n. 1; 26, 30-37, 93, 107, 108, 150, 192, 246, 253, 268, 322, 329, 330.
Michel (Mme), 438.
Mieg (le chapelain), 486 et n. 3.
Millin de Grandmaison (Aubin-Louis), 372 et n. 3; 373, 380, 381, 385, 386, 388 et n. 1; 392-399, 403-406, 422 et n. 4, 423, 427, 432, 438-444, 450, 458, 464, 465, 472, 474.
Minas (Mynoïde), 284.
Minervini (Ciro Saverio), 380 et n. 2.
Mingarelli (Giovanni-Luigi), 93 et n. 5.
Mirville (Pierre-Nicolas-André, dit) 89, 495 et n. 6.
Mitscherlich, 314, 322.
Moeris, 509.
Moldenhauer, 330.
Molini (libraire), 13, 146, 338.
Moll, 138, 144, 170.
Molza, 209.
Mongez, 467.
Montesquieu, 254.
Montesquiou (Le marquis de), 274.
Montfaucon, 7, 9, 20, 190, 191, 258, 354.

Montgolfier, 254.
Montmorin (Le comte de), 323.
Morellet — Morlet — (André), 88, 482 et n. 2 et 3; 485.
Morelli (Giacomo), 93 et n. 6; 156 n. 1; 168, 173-177, 205, 207, 209, 210, 220, 226, 230, 233, 234, 244, 246, 252, 295, 312-317, 320-322, 327, 334-338, 350, 353-357, 377, 392, 439, 447-449, 465, 466.
Moreri, 23.
Morin (J.-B.), 439 et n. 2; 446, 513.
Morus, 108-112, 146, 315, 349, 515.
Moschus, 10, 144, 169 n. 2.
Moser (Johann-Jakob), 31 n. 5.
Moulines (Guillaume), 134 et n. 1; 143.
Mounier, 435.
Mouraille, 119, 121.
Müller (Éditeur de l'*Ion*), 246.
Müller (l'historien Jean), 214, 218 et n. 2.
Murr (Christoph-Theophilus), 213 et n. 3; 282 n. 4; 295, 314, 472.
Musaeus, 214, 215, 244.
Musée, 144.
Musgrave (Samuel), 93 et n. 1; 101, 208 n. 2.
Muy (Jean-Baptiste de Félix, marquis du), 107, 300 et n. 4.

Nani (Le chevalier), 313, 322.
Necker — Necre —, 323, 429, 482 et n. 5; 485 et n. 3.
Néophyte (le moine), 344.
Neufcarre (Charles-Henri de), 126, 128, 164.
— (Hélène-Caroline de), 126-129. — (Sa mort), 328, 329.
— (Hélène-Henriette-Marie), 353 et n. 3; 473.
Nicandre, 111, 511.
Nicétas Eugenianus, 336, 509.
Nicolaï (Friedrich), 215.
Nicolai (mathématicien de Padoue), 205.
Nicolaï (de), 121 n. 3.
Nicole (Jules), 200.
Nivernais (Le duc de), 44, 95.
Noël, 372.
Nollière (Catherine), 2.
Nonius Theophanes, 339 et n. 3; 340, 341, 356 n. 2.
Nonnus. — (Ses *Dionysiaques*), 231, 232.
Norberg (Mathias), 106, 164 et n. 5; 165, 192.
Nostradamus (César), 302 et n. 2.
— (Michel), 302 et n. 2.

Oberlin (Jean), 28-32, 38-53, 67, 73, 77, 78, 86, 95-99, 109, 117-125, 129-133, 142-149, 157, 161, 164, 168, 178, 182, 185, 187, 189, 193 n. 1; 248, 252, 253, 280, 308, 309, 319, 322, 333, 334, 345, 350, 357, 412, 414-418, 455-457, 468-473, 484.
Ohsson (Ignace Mouradgea d'), 446 et n. 5; 447 n. 2; 513.
Olivet (L'abbé d'), 135.
Olivieri, 206.
Oppien. — (Les *Cynégétiques*), 274, 511.
O'Reilly (général) 491 n. 5; 492.
Orphée. — (*De Lapidibus*), 174.
Orsini [Ursinus] (Fulvius), 140, 144.
Ortega (Casimir Gomez de), 106 et n. 4.
Orville (d'), 153.
Oeser (peintre), 214.
Ossuna (Duc d'), 383.
Owens, 174.

Paciaudi (Paolo-Maria), 448 et n. 1.
Palæocappa (Constantin), 196 n. 4.
Pancalos, 293.
Papon. — (*Histoire de Provence*), 304.
Parini, 166.
Parménide, 134.
Paschali (libraire), 163.
Passerini, 206.
Pastoret, 329.
Paul (Le tsarévitsch), 55, 59.
Paulin de Saint-Barthélemy (Jean-Philippe Werdin, en religion), 451 et n. 2.
Paulmier de Grentemesnil (Le), 335.
Pausanias, 288, 367, 511.
Peiresc, 309, 381, 406.
Penzel (L'abbé), 314.

Perelli, 207 n. 1.
Périer (L'abbé), 309, 311, 407.
Pernetti ou Pernety (L'abbé Jacques), 486 et n. 5.
Perrault, 379.
Perrégaux (A.-Cl.-Ch.-B., comte), 366 et n. 2.
Perrégaux (Mme et Mlle), 366 et n. 2.
Perse, 45 n. 4 ; 484.
Pesaro (professeur), 322.
Petau, 35, 175.
Petersen, 55.
Petiscus (premier bibliothécaire de Hambourg), 322.
Pétrarque, 209, 449.
Pétrone, 257.
Philémon, le grammairien, 14, 42.
Philostrate, 144, 391, 394.
Photius, 297.
Phrynicus, 169 n. 2.
Phurnutus. Voir Cornutus.
Pie VII, 468.
Pindare, 4, 38, 110, 111, 266, 388, 510.
Pindemonte (Ippolito), 166 et n. 2 ; 313.
— (Giovanni-Petro), 166 et n. 2.
— (Marco-Antonio), 166.
Pinelli, 206.
Pingré. — Éditeur de Manilius, 273.
Pisani (Le chevalier), 337.
Pitiscus (bibliographe), 467.
Platon, 134, 135, 144.
Plotin, 48, 183, 189, 194, 201, 413.
Plutarque, 146, 188, 211, 270, 276, 315, 413, 459, 511.
Polcastro (Le comte), 166, 206, 315.
Politien (Ange), 209.
Pollux, 169 n. 3 ; 173.
Polybe, 272, 314, 334, 335.
Polyclète, 288.
Pompei (Le marquis), 166.
Pompignan (Le Franc de), 5.
Porphyre, 45, 189, 200, 201, 242.
Portalis, 302.
Pougens (Charles), 389, 390 et n. 1 ; 432-437, 447, 512.
Prévost (Pierre), 445 et n. 1 et 2.
Proclus, 45.
Properce, 188.
Prousteau, 353, 354.
Pseudo-Denys l'Aréopagite, 242.
Ptolémée, 242.
Puget, 301 et n. 1.
Pulch (Paul), 196.
Pythagore, 134.

Quatremère (Étienne), 352, 388 n. 3.
Quintus Calaber, 265, 330, 511.
Quirini (Angelo), 313.

Ramler, 215.
Raynal (L'abbé), 86, 176, 216, 217, 218 et n. 2 ; 219-222, 225.
Reiske (Johann-Jacob), 17, 30, 93, 110, 112.
— (Mme), 110 n. 3 ; 111 et n. 1 ; 112.
Reiz (Fr. Wolfgang), 92 et n. 8 ; 140, 141 et n. 4 ; 182, 342-344, 349, 375.
— (Othon), 397.
Restif de la Bretonne, 90, 504.
Reumond (A. de), 453 et n. 1.
Reveley (Willey), 290, 293.
Rhode, 343.
Rhoer (Jacobus de), 510.
Ricard (L'abbé), 276.
Richelieu (Le maréchal de), 498.
Riedesel (baron de), 511.
— (Mlle Frédérique de), 227 et n. 5 ; 235, 283.
Ring (Frédéric-Dominique), 21 n. 2 ; 29, 30, 33, 43-53, 70, 71, 77-79, 84, 97, 99, 108, 118, 120, 123, 170, 251.
Ritter, 98.
Robin, 367.
Rochas, bibliothécaire d'Orléans, 354.
Rochefort, 96.
— (Comtesse de), 95.
Romanzov (Comte Serge), 115 et n. 2.
Rosenstiel, 142.
Rossel (De), 485 et n. 1.
Rostan (Casimir), 388 n. 3 ; 474 et n. 2.
Roucher, 499 et n. 3.
Rousseau (J.-J.), 177.
Rouvray de Sandricourt, évêque d'Agde, 345.
Rubbi (Andrea), 467 et n. 2 et 3.
Rucellai, 209.
Rudbeck (Baron de), 28, 30, 44.

Ruhnken [Ruhnkenius] (David), 7 n. 1; 10, 13, 15, 18, 22, 24, 30, 33, 37, 38, 42, 43 n. 2; 44, 47 n. 2; 72, 92, 100, 102, 109, 114-116, 130, 138, 141, 151, 164, 167, 169, 170-172, 178-183, 185-190, 194, 198, 200, 207, 208-211, 247, 258, 266-268, 273-275, 314, 315, 320, 337, 355, 357, 412 et n. 2; 413.
Ruota (Bernardino), 209.

Sacy Claude-Louis-Michel de, 495 et n. 2.
— (Sylvestre de), 329, 367, 441, 452, 514.
Sainte-Croix (Guill.-Emmanuel-Jos.-Guilhelm de Clermont-Lodève, baron de), 93 et n. 11; 96, 98 et n. 2 et 3; 100, 101, 112, 113, 119, 121, 146, 147. — *Mystères du Paganisme*, 268, 271. — 303, 304, 310-313, 317, 333, 336, 337, 378-380, 393, 398-401, 404, 414-418, 423, 456-460, 464, 472 n. 3; 473.
— Mme de, 120 n. 4.
Saint-Foix (Germain-François Poullain de), 499.
Saint-Martin (Louis-Claude de), 478 n. 2.
Saint-Pierre (L'abbé de), 57, 88, 480.
Saint-Priest (Le comte de), 256, 257, 260, 262. 263, 271, 323.
Saint-Simon (Maximilien-Henri, marquis de), 34, 336.
Sallier (L'abbé Claude), 18.
Salluste, 174.
Salzmann (Fr. Rud.) 168 et n. 4; 252, 253, 276, 309, 322, 334.
Santen (Laurent van), 66, 100 et n. 1; 101, 114, 115 et n. 1; 130, 138, 141, 170, 179, 187-189, 190 n. 1; 193, 205, 219, 227-230, 233-235, 245-248, 263-267, 272-275, 308. — (Son Catulle et son Callimaque annoncés), 314. — (Envoi de Callimaque), 315-322, 327.
Sapho, 509.
Sartine, 176 n. 1.
Saumaise, 18, 175, 190.
Saussure, 265.
Saxe (Frédéric-Auguste, électeur de) 247.
— (Jean-Frédéric, électeur de), 242.
Saxe-Gotha (Auguste, prince de), 218, 247.
— — (Ernest II, duc de), 62, 217, 218, 247.
— — (Sophie-Dorothée, duchesse de), 62.
Saxe-Meiningen (Duc de), 225.
Saxe-Weimar (Anne-Amélie, duchesse douairière de), 54-57, 67-70, 79-84, 214, 216, 221, 227, 229, 231, 232, 236, 238, 242, 247, 250-254, 263, 268, 276, 279, 280, 430, 432, 438, 483, 503.
— — (Bernard de), 242.
— — (Charles-Auguste, ducde), 53, 54 et n. 1; 55-59, 61-69, 74, 78-87, 90, 91, 114, 146, 149, 198, 200, 212-215, 218-221, 228, 241-244, 247, 268, 279, 373, 426, 433-438, 503.
— — (Charles-Frédéric, prince héritier de), 426, 427.
— — (Constantin, prince de), 54-56, 70, 81, 84, 213, 223, 225, 247, 268, 503.
— — (Guillaume-Ernest de), 241.
— — (Jean-Guillaume, duc de), 242.
— — (Louise, duchesse régnante de), 54, 70, 78-81, 84, 244, 247, 250, 503.
— — (Louise-Augusta-Amélie de), 268.
Scaliger, 18, 35, 155, 175, 190, 230, 241, 267.
Scarron, 88, 480.
Schardt (Mme von), 225, 228, 236, 283.
Scheidius (Éverard), 102 n. 3; 103, 178, 183, 184, 322, 339-341.
— (Jacobus), 101, 102 et n. 3; 103, 339-341, 347.
Schiller, 514.
Schioppalalba (L'abbé), 313.
Schleiermacher, 251 n. 2.
Schlosser (Joh-Georg). — Sa traduction d'Aristophane, 246 et n. 2.
Schlözer (August-Ludwig von), 33 n. 3; 35, 36, 46, 107, 108, 253.
Schmidt (bibliothécaire), 229, 242.

Schmidt (chancelier), 243.
— (Erich), 251 n. 4.
Schnauss, 243.
Schneider (Johann-Gottlob), 77, 98, 101, 108, 109 et n. 1.
— (d'Harderwick), 169.
Schnurrer (Chr.-Fr.), 31 et n. 6.
Schoepflin, 21, 39, 40, 67, 97, 252.
Schrader (Johannes), 185 et n. 1.
Schröter, 244.
Schultens, 33, 170, 211.
Schütz, 83, 171, 235, 237 n. 2, 246, 267, 268, 344, 393.
Schwabe, 242.
Schweighaeuser (Geoffroy), 456, 473.
— (Jean), 94 et n. 1; 187, 252, 293, 309, 314, 322. — Son Polybe 334, 335-348, 416-419, 473.
Seckendorf, 214, 227 et n. 3; 232, 343.
— (Mme), 227 n. 4.
Séguier (Jean-François), 96 et n. 4, 119, 121, 166, 180, 303.
— De Saint-Brisson, 388 n. 3.
Sélis, 512.
Selle (Ch.-G.). — (Médecine clinique), 347.
Semler, 14 n. 1, 276.
Senebier, 183 n. 3; 198 et n. 4; 199, 200 et n. 2; 264, 265.
Senèque, 257.
Sennazar, 209.
Serre (peintre), 301 et n. 2.
Seth ou Sethi (Simon), 359 et n. 2.
Sevin (François), 158 et n. 2; 257, 258.
Sextus Empiricus, 135.
Sheridan, 435.
Signoretti (L'abbé), 338.
Sigrais, 337.
Siméon, 120 n. 4.
Simonide, 188, 316 n. 2; 503.
Sloutziari, 278, 279 n. 1; 297.
Sollini. — (Ses épîtres latines), 336.
Sonnini, 397.
Sophocle, 26, 43, 153, 174, 194, 202, 209, 507.
Spalding, 14 n. 1.
Spallanzani (L'abbé), 198, n. 4; 205.
Spilcker, 244.
Spon (Frédéric), 309.
Staël (Le baron de), 319, 323, 389.
— (Mme de), 389, 390 et n. 3; 428-430.
Stampa (Gaspara), 209.
Stein (Le baron de), 54, 85, 89, 229, 484.
— (Mme von), 225, 228, 236, 283.
— (libraire), 162.
Steinbrüchel, 174, 202.
Stœber (Elias), 16, 46 et n. 1; 47 n. 1; 109, 122.
Stolberg (Les frères), 214, 217 n. 2.
Stormont (David Murray, vicomte de), 104, 105 et n. 2; 117, 146, 162 et n. 3; 163, 208 et n. 2.
Strabon, 266, 382.
Stratico, 166.
Stroth (Fr.-Andreas), 145, 148, 191 et n. 6; 201, 250.
Struchtmayer, 341.
Suard, 86, 505.
Suffren (De), évêque de Sisteron, 302.
Suhm, 198, 323, 330.
Suidas, 8, 14, 24, 189, 334.
Synésius, 381, 394.

Tacite, 257. — (Tacite d'Ernesti), 415.
Tansillo, 209.
Tasso (Bernardo), 207, 209.
— (Torquato), 209.
Tatius (Achille), 144, 241.
Teller, 14 n. 1; 174.
Terrasson (L'abbé Jean), 380 et n. 1.
Tersan (L'abbé Ch.-Ph. Campion de), 386 et n. 4.
Théocrite, 42, 43, 144, 145, 169 n. 2; 170-173, 202, 204, 257, 359.
Théophraste, 242.
Théophylacte Simocatta, 341 n. 3, 511.
Thiriot, 86.
Thomas, 34, 316.
Thorlacius, 388, 389.
Thucydide, 144, 242, 471.
Timée (Le lexicographe), 7.
Tiraboschi, 449.
Tirésias, 148, 436 et note 3.
Tite-Live, 335.

Tollius (Hermann), 15 et n. 1 ; 103, 109, 141, 169-171, 187-189, 276. (Son Apollonius), 315, 322.
Tondu (astronome), 278.
Torremuzza, 206, 207 n. 2.
Torrès, 467.
Tott (Le baron de), 257, 276.
Toup (Jonathan), 92, 101, 104 et n. 4 ; 314.
Tour (Bernarde-Hélène Mercier de la), 126, n. 3.
Tournefort, 397 n. 5.
Treuttel (libraire), 253, 295, 308, 327.
Turckheim (Jean), 28, 162 et n. 2.
Turgot, 484, 502 et n. 4, 503.
Tychsen (Th.-Christian), 265, 295, 322, 325, 330 et n. 4 ; 374 n. 2.
Tydeman (Minard), 197 et n. 1 ; 202 n. 1.
Tyrwhitt (Thomas), 92, 174. — (Dissertation sur Gabrias), 208 n. 2 ; 265.

Utfall, 131.

Vaines (de), 502 et n. 4.
Valckenaer (Louis-Gaspard), 10 n. 1 ; 15, 18, 22, 33, 42, 43 et n. 1 ; 92, 100, 101, 114, 115, 129-131, 140, 141, 150, 151, 164, 169 et n. 2, 170-173, 179, 184-189, 208, 266, 267, 273, 274, 325.
Valency (Le colonel), 211.
Valetas (Léonard), 293 et n. 5.
Valiero (Agostino), 466.
Valois (Henri de), 18, 335, 353, 354, 355 n. 1 ; 368, 371, 373, 391.
Valsecchi, 166.
Van der Linden. — Éditeur d'Hippocrate), 358.
Van Heusde, 414.
Van Hultheim, 459.
Van Praet, 459.
Van Santen. V. Santen (Van).
Van Swieten (Godefroy), 397.
Vanier (Domenico), 209.
Varius (Julius), 338, 339.
Varron, 26, 96, 508.
Vaucanson, 123.
Vauvilliers, 146.
Velleius Paterculus, 47 n. 2 ; 169 n. 2 ; 170, 174.
Venuti (Le marquis de), 73.
Vergennes (Le comte de), 63, 233, 258, 262, 264, 271, 318, 319 et n. 6. — (Le marquis de), 179.
Vernazza, 200.
Verrius Flaccus, 188.
Vibius Sequester, 46 et n. 3 ; 97, 130.
Villedeuil (de), secrétaire d'État, 323.
Virgile, 246.
Visconti, 410 et n. 3
Voiture, 489.
Voltaire, 27, 88, 89, 146, 479, 480, 490, 491, 501, 503, 504.
Voorda, 103 et n. 3 ; 114, 130, 141.
Vossius (Isaac), 190.
Vrillière (Le duc de la), 11, 20, 44, 94, 95, 502 n. 5.
Vulpius, 437.

Wagner, 174.
Wailly (Étienne-Augustin de), 447 et n. 3.
Warens, 372.
Warrentrapp et Werner, 250.
Wassenberg (Everwijn), 169, 184, 185 et n. 1 ; 322.
Weber (Le pasteur), 235, 244, 276, 283.
Wedel (O.-J.-M. von), 227 n. 6.
Weiske, 391.
Welstein, 169 n. 3.
Werter (Mme von), 228.
Westmann, 131.
Wieland, 37, 69, 75, 79-81, 85, 89, 214-218, 221, 224, 227, 231, 232, 236-248, 254, 255, 268, 276-279, 283, 322, 431, 435, 496.
Wille (graveur), 59, 64 n. 2 ; 256.
Williams, 101.
Winckler (Théophile-Frédéric), 388 n. 1 ; 416 et n. 1 ; 422, 427, 428, 456, 469, 473.
Winslow (Jacques-Bénigne), 491 et n. 3.
Winstanley, 174.
Woide (Ch.-Godfrey), 32 n. 5 ; 33, 104, 246.

Wolf maitre de chapelle , 214.
Wolf, 186.
Wolf (Friedrich-August), 321, 341 et n. 4 ; 343, 344, 348, 349, 375, 378-380, 393, 460. — Éd. des *Quatre Discours* de Cicéron, 461, et éd. des *Poèmes homériques*, 378, 474 n. 1.
Wöllwarth Maria-Henriette von , 227 et n. 6.
Wolzogen (Le baron de), 426-428, 433.
Worsley (William-Richard), 286 et n. 3 ; 288, 290-293.
Wyttenbach (le pasteur Daniel), 487 et n. 5.
— (Daniel), 92, 100 et n. 4 ; 101, 102, 105, 107, 111, 114, 115, 131, 138-141, 144-146, 149, 151. 155, 161, 167-170, 172 et n. 2; 173, 174, 178, 179, 186, 188, 193-196, 202, 204, 211, 212, 220, 233, 266-268, 272, 274, 276, 315, 322, 345, 355, 374, 412-414, 422, 446, 457-460, 473, 474, 487 et n. 6.

Xénophon, 43, 112 et n. 4 ; 144, 146.
Xénophon le Jeune, 144.

York (L'archevêque d'), 162.
Youssoupof (le prince Nicolas-Borisovitch), 114 et n. 2; 115, 116, 117 et n. 1. ; 143, 146, 147, 179.

Zanetti (Antonio-Maria), 162 et n. 1 ; 163, 167 et n. 1 ; 183.
Zanobio (Le comte), 336.
Zen[o], 234.
Zénodote, 185.
Zimmermann, 215.
Zingerling, 244.
Zoega (Georg), 314, 316, 451 et n. 4.
Zuliani (Jérôme), 198, 200.
Zustiniani (Ascanio), 234, 322.

---

*

TABLE

Chapitre I. Premières années de Villoison (1750-1773).

Ancêtres de Villoison. Son enfance studieuse et ses succès de collège. L'orientaliste Björnstâhl. — Débuts littéraires de Villoison. Projets d'édition du *Lexique homérique* d'Apollonius. Lettre au *Journal des Savants*. L'*Alphabetum codicis Bibliothecae Coislinianae*. Élection de Villoison à l'Académie des Inscriptions. — Mercier de Saint-Léger. Publication du *Lexique homérique*. Envoi de cet ouvrage à Ruhnken, Valckenaer, Tollius et Michaëlis. Comptes rendus élogieux du *Journal des Savants* et des *Göttingische* et *Frankfurter Anzeigen*. — Projet de publier la prétendue *Ionia* de l'impératrice Eudoxie. *Recherches historiques sur la vie et les œuvres* de cette impératrice 1

Chap. II. Relations et travaux de Villoison. Son amour des distinctions et des honneurs (1773-1774).

Réputation croissante de Villoison. Son empressement à rendre service. Son goût pour les discussions philologiques. Lettre au *Journal des Savants*. Envoi de l'explication du mot αἴθων à Dutens. Larcher. — Björnstâhl. Son voyage en Italie, en Suisse et dans la vallée du Rhin. Björnstâhl à Strasbourg et à Carlsruhe. Ring. Björnstâhl à Mannheim et à Hanau. Son voyage en Hollande et en Angleterre. — Correspondance de Villoison avec Oberlin. Grimm, Brunck, Ludwig et Schlözer. — Vanité de Villoison. D'Alembert. Nomination de Villoison comme « membre externe » de l'Académie de Berlin. Michaëlis et Heyne. Élection de Villoison comme associé de la Société royale de Gœttingue. Démarches pour être nommé correspondant de l'Académie de Mannheim. — L'*Ionia* commencée et abandonnée. Projet d'éditer le *De Natura Deorum* de Cornutus. — Le margrave et la margrave de Bade-Dourlach. Villoison désire dédier son Cornutus à la margrave. Refus de la margrave. Villoison consolé 25

Chap. III. Villoison et le duc Charles-Auguste (1775).

Voyage de Charles-Auguste en France. Le prince Constantin. Le comte de Gœrtz et le major Knebel. Fiançailles du duc à Carlsruhe. Son séjour à Strasbourg. Arrivée à Paris. Vie d'études et de distractions. Relations littéraires et artistiques de Knebel. Diderot. Dorat, Cacault, le graveur Wille. — Relations de Knebel et du duc avec Villoison. Le sculpteur Houdon. Visées ambitieuses de Villoison. Grimm. Hommage du *Lexique homérique* d'Apollonius à Charles-Auguste. Départ du duc. Correspondance de Villoison avec Knebel. — Intrigues à la cour de Weimar. Inquiétudes de Villoison. — Élection de Villoison comme membre associé des Académies de Mannheim et de Cortone. Croix demandée au duc

par Villoison. Mariage du duc. Épithalame de Villoison. Son envoi. Vers adressés à la duchesse mère et au duc. Wieland. — Correspondance littéraire 54

Chap. IV. Les correspondants français et étrangers de Villoison (1775-1776).

État des études grecques en Europe de 1770 à 1775. Villoison. Mort et succession de Capperonnier. — Correspondants français : Brunck, Larcher, Sainte-Croix, Guys, Oberlin. Relations intimes de ce dernier avec Villoison. — Correspondants hollandais : Ruhnken, Valckenaer, Van Santen, Wyttenbach, Scheidius, Cras, Tollius, etc. Correspondants anglais : Toup, lord Stormont, Maty. Élection de Villoison comme membre de la Société royale de Londres et de la Société des Antiquaires. — Villoison membre de l'Académie Royale de Madrid, de l'Académie des Arcades, de celle de Cortone et de l'Académie d'Upsal. Correspondants suédois : Björnstähl, Gjörwell, Norberg, etc. Correspondants espagnols : Ortega, Izquierdo. — Correspondants allemands : Schlözer, Michaelis, Heyne, Ring, Schneider, Ernesti, Mme Reiske, Reiz, Becker, Morus, Formey, de Catt. Lettre à Frédéric II. — Le prince Youssoupof. Lettres à Van Santen et à Wyttenbach. — Voyage d'Oberlin. Lettre de recommandation envoyée par Villoison. Oberlin à Dijon, Lyon, Avignon, Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier. Le canal du Languedoc. Séjour à Toulouse et à Bordeaux. Arrivée à Paris. Visite des bibliothèques..... 92

Chap. V. Mariage de Villoison. Études philosophiques. Daphnis et Chloé (1776-1778).

Ancien projet de mariage de Villoison. Négociations en vue d'un nouveau mariage. Portrait de Caroline de Neufcarre. Lettre à Valckenaer. Lettres à Oberlin et à Van Santen. — Étude des ouvrages des philosophes anciens. Lettres à Formey et à Björnstähl. Lettre à Moulines sur la doctrine des Académiciens. — Abandon du *Cornutus*. Nombreuses éditions de *Daphnis et Chloé*. Notes et conjectures communiquées à Dutens et inutilisées par lui. Projet de Villoison de publier la pastorale de Longus. Collation des divers manuscrits. Variantes demandées à Wyttenbach, à Valckenaer et à Ruhnken. Lecture faite à l'Académie du *De Triplici Theologia paganorum* et d'un extrait des *Recherches sur l'impératrice Eudoxie*. Lettre à Oberlin. Visites de Brunck et de Sander. Nouvelle lettre à Moulines. Prolégomènes du Longus. Traduction latine de la pastorale. Les *Animadversiones*. — Correspondance avec Wyttenbach. La *Bibliotheca critica* de l'helléniste hollandais. Intérêt pris par Villoison à cette revue. Ses efforts pour la faire connaître et la répandre. Oberlin recommandé au garde des sceaux. — Apparition de *Daphnis et Chloé*. Envoi par Villoison de cette pastorale à Oberlin, à Wyttenbach, à Michaelis et à Valckenaer. Jugement porté sur le Longus par Ruhnken, par la *Bibliotheca philologica*, par Heyne dans les *Göttingische Anzeigen*, par Brunck et le *Journal des Savants*..... 125

Chap. VI. Mission de Villoison a Venise (1778-1782).

Projet de Villoison d'aller en Orient abandonné. Genêt et Hennin. Demande de mission pour Venise. Lettre à Maurepas. Subvention de deux mille

écus accordée par le roi. Recommandations demandées à Oberlin et à lord Stormont. Lettre à Wyttenbach. L'orientaliste Norberg. Voyage à Pithiviers. — Départ. Lyon, Turin, Milan, Vérone, Padoue. Arrivée à Venise. Installation chez les frères Coleti. Recherches commencées. Belles découvertes. Mort du bibliothécaire Zanetti. Lettres à Salzmann, à Oberlin, à Ruhnken, à Ring, à Wyttenbach. Passion de Villoison pour les livres. Difficulté de la contenter. Morelli. Correspondance de Villoison avec ce savant. Amitié et admiration qu'il lui inspire. — Agréments du séjour de Venise. Éloge de cette ville et de sa société. Mort de Björnstahl. Douleur qu'elle cause à Villoison. Mécontentement contre Heyne. Reiz. — Projet d'édition de l'Ionia. Traités philosophiques et grammaticaux : la *Diatribe*. La Nouvelle Version grecque de l'Ancien Testament. Manuscrit de l'Iliade 454. Correspondance à ce sujet avec Oberlin, Ruhnken, Scheidius, etc. — Impression des *Anecdota graeca*. Leur apparition annoncée à Larcher, Hennin, Wyttenbach, Oberlin. Leur composition. Projet d'une paléographie grecque. Envoi des *Anecdota* à Luchtmans et à Ettinger. Jugements portés sur cet ouvrage. Van Santen. Article des *Göttingische Anzeigen* et de la *Bibliotheca critica*. Non-authenticité de l'Ionia. Élection de Villoison comme membre de l'Académie d'Utrecht.— Impression de l'Iliade projetée. Manuscrit 454 de Saint-Marc. Manuscrits de Leipzig et de Genève. Intervention du duc de Weimar. Senebier. Le manuscrit de Hambourg. Sa collation. Impression de l'Iliade commencée. — *Epistola ad Lorry*. Lettre de Larcher à Brunck, etc. — Cercle élargi des études de Villoison. La science, l'érudition et l'archéologie en Italie. Passion et admiration de Villoison pour les écrivains de la Péninsule. Le grec moderne. — Copie des manuscrits de Venise achevée. Départ de Villoison. Augsbourg et Nuremberg. Murr et Knebel..... 157

Chap. VII. Villoison a la cour de Weimar (Mai 1782-Mars 1783).

Visiteurs allemands à Weimar. Visiteurs français : Cacault, Dubois de Jancigny, l'abbé Raynal. — Arrivée de Villoison. Accueil qu'il reçoit. Jugements portés sur lui : Gœthe, Wieland, Charles-Auguste, la duchesse Amélie. Leçons de grec prises par cette princesse. Les bustes de Tiefurt. Vers latins. Admiration de Villoison pour la duchesse et les hôtes de la cour. — Recherches dans la Bibliothèque ducale. Les *Epistolae Vinarienses*. Notes sur les Dionysiaques dédiées à la duchesse Amélie. Son éloge. Lettres de Villoison à ses amis de Hollande, de France et d'Italie : Wyttenbach, Van Santen, Hennin, Morelli. Excursion à Iéna. Griesbach. Relations de Villoison avec les écrivains de Weimar : Goethe, Herder et Wieland. — Dédicace à ce dernier des variantes de l'Odyssée. Son éloge. Dédicace au duc des notes de Scaliger, Heinsius, etc. Éloge de ce prince. J.-B. Carvelle. — Seconde et troisième lettres à Morelli. Nouvelles littéraires demandées et données. Séjour à Weimar prolongé. Lettre à Van Santen. Blessig. Naissance du duc héritier. Dithyrambe de Villoison. Son départ..... 214

Chap. VIII. Retour en France et voyage en Grèce (1783-1786).

Villoison à Gotha et à Eisenach. Lettre à la duchesse. Francfort, Darmstadt. Carlsruhe, Strasbourg. Oberlin, Koch, Schweighaeuser, Salzmann, etc. Manuscrit de la Version grecque de l'Ancien Testament remis à la librairie académique. Arrivée à Pithiviers. Lettres à Oberlin et à Michaelis. Lettre

à la duchesse. Éloge enthousiaste des Grâces de Wieland. Madame de la Roche. — Projet d'aller en Grèce formé avant et repris après le voyage de Venise. Correspondance avec Hennin et négociations à ce sujet. Subvention obtenue. Départ brusquement ajourné. — *Relation d'un voyage littéraire à Venise*. Lettre à Senebier. Hérault de Séchelles. Les *Epistolae Vinarienses* imprimées. Lettre à Van Santen. Envoi des *Epistolae Vinarienses* à Van Santen, à Ruhnken et à Wyttenbach. Article de Michaelis dans les *Göttingische Anzeigen*. Impression des « Mémoires » de Sainte-Croix. Note envoyée à de Lalande sur l'état de la littérature à Venise. *Lettre au Journal des Savants sur un passage de Plutarque*. Lettres à la duchesse. Envoi à Weimar des *Epistolae Vinarienses*, et des « Mémoires » de Sainte-Croix. — Conclusion de la paix entre la Porte et la Russie. Ambassade de Choiseul-Gouffier à Constantinople. Dessein d'aller en Grèce repris par Villoison. Nouvelles négociations à ce sujet. Départ annoncé à Van Santen et à Wyttenbach. Seconde lettre à Van Santen. Belin de Ballu. Sa traduction d'Oppien. Entrevue avec Gustave III. Publication de la *Nouvelle version grecque*, dédiée à Lenoir. Lettres à Wyttenbach, à la duchesse Amélie et à Wieland. — Départ de Toulon avec Choiseul-Gouffier. Arrivée à Constantinople. Leçons de grec moderne. Lettre à Hennin. Lettre au duc de Weimar. Visite des îles de l'Archipel. Lettres à Hennin. Patmos. Amorgos. Inscriptions déchiffrées. Salonique. Lettres à la duchesse Amélie et à Hennin. Visite au couvent du mont Athos. Négrepont et l'Euripe. Thèbes. Mégare. Salamine. Le chevalier Worsley. Argos. Tripolitza. Mistra et ses environs. Épidaure et le temple d'Æsculape. Égine. Athènes et ses monuments, ses bibliothèques, ses couvents. Marathon. Eleusis. Visite des Cyclades. Hiver passé à Naxos chez M. Charles. Lettre de Murr. Smyrne. Excursion à Éphèse. Embarquement pour Marseille. Arrivée à l'île de Pomègues. Lettre à Hennin. Manuscrit de Lydus..... 249

Chap. IX. Retour de Grèce. L'édition de l'Iliade et la Révolution (1786-1789).

Villoison à Marseille. Antiquités romaines et chrétiennes de cette ville. Œuvres d'art. Aix. Les présidents Fauris de Saint-Vincens et des Noyers. Boyer de Fonscolombe. L'archevêque Boisgelin. Salon. Arles. Nîmes. Avignon. Le docteur archéologue Calvet. Villoison chez Sainte-Croix. Correspondance avec Fauris de Saint-Vincens. Lyon. — Arrivée à Paris. Lettres à Calvet. *Mémoire sur quelques inscriptions inconnues*. Reprise des relations interrompues. Larcher. Belin de Ballu. Chardon de la Rochette. Lettre à Oberlin. Correspondance avec Fauris de Saint-Vincens. Inscription du jeune Navigateur. Explication et conjectures de Villoison. Restitution de Chardon de la Rochette. — Lettres à Morelli. Livres demandés. Nouvelles littéraires. Correspondance reprise avec l'Angleterre et la Hollande. Lettres à Ruhnken, à Van Santen et à Wyttenbach. — Impatience des frères Coleti. Lettres à Morelli. Dédicace de l'Iliade à Gustave III. Prolégomènes. Lettre de Morelli. Don de l'Iliade aux correspondants et aux protecteurs de Villoison. Articles de la *Gazette de France*, du *Journal des Savants* et de la *Bibliothek der alten Kunst und Literatur*. — Plan d'une Histoire comparée de la Grèce ancienne et moderne. Recherches entreprises pour cet ouvrage. Achat de livres à Venise, à Rome, à Strasbourg, en Angleterre et en Hollande. Lutte de

Brienne contre les Parlements. Désordres qui l'accompagnent. Maladie et mort de Mme de Villoison. Lettres à Hennin et à Oberlin. Élection de Michaelis comme associé de l'Académie. Villoison aux Assemblées de la Noblesse. Son aversion pour la politique. Retraite studieuse..... 299

Chap. X. Retraite de la rue de Bièvre (1789-1792).

Relations anciennes de Villoison continuées ou reprises. Hennin. Guys. Lettres à Oberlin. Harles. Nouvelle profession d'indifférence politique. Schweighæuser. Anciens rapports avec Villoison. « Remarques sur Suidas. » Lettre de Villoison. Édition de Polybe. Éloges qu'en fait Villoison. Renseignements bibliographiques et philologiques. — Première lettre à Morelli. Nouvelles littéraires demandées et données. — Temps exclusivement consacré aux recherches sur la Grèce. Élection de Villoison comme membre pensionnaire de l'Académie. Seconde lettre à Morelli. L'ambassadeur Pisani. Heerkens et le prétendu *Tereus* de Varius. — Lettre d'Évrard Scheidius à son frère. Collation de l'Abrégé médical de Nonius demandée par le docteur Bernard. Copiste trouvé par Villoison. Lettres de Villoison à Scheidius et à Bernard. Réponse de ce dernier. L'édition du discours de Démosthène pour Leptine envoyée par Wolf à Villoison. Lettre de Villoison. Reiz. Nouvelle édition de son « Traité des accents » dédiée par Wolf à Villoison. Remerciements de l'helléniste. — Coray. Premiers rapports de Villoison avec lui. Ses études médicales à Montpellier. Ses traductions. Son arrivée à Paris. Ses collations. Ses conjectures sur Hippocrate, Hérodote, etc. Éloges enthousiastes qu'en fait Villoison à ses correspondants, Wolf, Bernard, Schweighæuser, Oberlin, etc. Coray et Chardon de la Rochette. Nouvelles littéraires demandées par Villoison à Bernard. Ses études poursuivies avec ardeur. Bruit répandu de son émigration. Mort de Maurogeni. Lettre à Coray. Départ pour Orléans..... 332

Chap. XI. L'exil d'Orléans (1793-1799).

Pourquoi Villoison quitta-t-il Paris à la fin de 1792? Explications différentes données de son exode. Lettre à Morelli. La Bibliothèque d'Orléans. Les livres de Henri de Valois et leurs notes marginales. Recherches historiques de Villoison. Son isolement. — Interruption de ses relations avec ses correspondants éloignés ou étrangers. Lettres de Coray. Refroidissement. Lettres de Chardon de la Rochette. Exaspération croissante de Coray. Rupture. — Lettre de Lévesque. Son caractère particulier. Mme de Villoison mère et Joseph. Lettre de Villoison à de Jussieu. Lettre à Chapet. Achats de livres. Voyage à Pithiviers. Mme de Castellane. Copie des notes marginales de Henri de Valois achevée. Mort de Mme de Villoison. La société d'Orléans. Lettre du « prêtre » Antoine. — Le Magasin encyclopédique. Collaboration de Böttiger. Opinion de Millin sur Villoison. Le Chevalier à Orléans. Heyne. Barbié du Bocage. De Guignes. Lettre à Morelli. — Les *Prolegomena ad Homerum* de Wolf. Compte rendu de Caillard, « Réfutation d'un paradoxe sur Homère » par Sainte-Croix, envoyée à Villoison. Lettre de ce dernier. Sa collaboration au Magasin encyclopédique. Lettres à Chardon de la Rochette sur Synésius, sur un passage d'Horace et sur quelques usages de l'antiquité. Lettre de Le Chevalier. Collaboration de Villoison au « Voyage de la Troade ». Son retour à Paris..... 352

Chap. XII. Villoison professeur et publiciste. Anciennes relations et relations nouvelles (1799-1802).

Rentrée à Paris de Villoison demi-ruiné. Cours de littérature grecque projeté. Démarches faites à ce sujet. Langlès. Annonce du cours dans le Magasin encyclopédique. Lettre de Villoison à Hennin. Explication de Pindare. Auditoire d'élite, mais peu nombreux. Transformation du cours de grec ancien en cours de grec moderne. Mme de Staël. Lucien Bonaparte. Arnault. Cours de grec moderne annexé à l'École des Langues orientales. — Notes et extraits rapportés d'Orléans par Villoison. Notes de Henri de Valois communiquées à Weiske, à Bast et à Boissonade. Continuation, puis abandon des recherches historiques de Villoison. Anciennes et nouvelles relations : Gail, Bast, Boissonade. Correspondance avec Millin. L'introduction à l'étude des pierres gravées de ce dernier. Lettre de remerciement de Villoison. Les Monuments antiques. Nouvelles lettres de Villoison. Collaboration au Magasin encyclopédique. La Henriade de Malmignati. Inscription grecque d'Égypte. Bévue d'Othon Reiz. Inscriptions grecques en forme de dialogues. Lettre à Lécluse sur la prononciation grecque. — Mort de Fauris de Saint-Vincens. Son éloge par Millin. Notice de Fauris des Noyers sur son père envoyée à Villoison. Lettre de remerciement de celui-ci. Médaille de Vélie. Explication inexacte de Saint-Vincens. Rectification de Villoison. Double lettre à Fauris. Mémoire de Fauris sur l'Inscription de Glaucias. Restitution et traduction de Villoison. Lettre de Sainte-Croix à Fauris. Lettres de Fauris et de Villoison. Inscription de la maison de Peiresc publiée par Fauris. Fautes de transcription relevées par Villoison et Sainte-Croix. Longue correspondance à ce sujet. Lettre de Sainte-Croix à Fauris. Mécontentement de Villoison. Projet de Chardon de la Rochette de publier cette inscription. Corrections de Villoison acceptées par Fauris dans une nouvelle édition. Dernière lettre de Villoison à Fauris. Correspondance avec Calvet. — Lettres de Villoison à Wyttenbach et de Wyttenbach à Villoison. Reprise des relations avec Oberlin. Le « Patois messin ». Remerciements de Villoison. Réédition du Tacite d'Ernesti par Oberlin et Annales de la vie de Gutenberg envoyées à Villoison. Remerciements. Lettre à Schweighæuser. Winckler. Paul-Louis Courier. Intérêt que lui porte Villoison. Son départ pour Strasbourg. Lettre de recommandation à Oberlin. Arrivée du jeune Oberlin à Paris. Plaisir que trouve Villoison à le voir. Cas qu'il en fait. Nouvel éloge de l'édition de Tacite. Compliments et conseils à Courier. Son étude du grec continuée. Son compte rendu de l'Athénée de Schweighæuser. — Nouveaux efforts de Villoison pour améliorer sa situation. Indemnité accordée par Chaptal. Place de conservateur de la Bibliothèque des Quatre-nations sollicitée du premier consul. Place d'inspecteur ou chaire de grec demandées au ministre. Villoison nommé membre de l'Institut..... 384

Chap. XIII. Dernières années de Villoison (1802-1805).

Relations de Villoison avec l'Allemagne reprises. Arrivée de Hase à Paris. Accueil que lui fait Villoison. Leçons et relations qu'il lui procure. Compliments faits à Böttiger. Livres demandés par celui-ci. Portrait de Villoison par Hase. Son attachement pour la famille ducale. Correspondance de Villoison et de Böttiger. Spécimen d'une édition de Térence envoyé. Éloges qu'en fait Villoison. Louanges données à Hase. — Le duc héritier

de Weimar à Paris. Lettre de Hase à son camarade Erdmann. Visites qu'il fait au jeune duc ainsi que Villoison. Renseignements demandés par Böttiger à Winckler et à Millin. Lettre de Villoison. E. Ferlet trouvé comme professeur de français pour le jeune duc. Mort du précepteur de Mme de Staël. Villoison consulté sur son successeur. Lettre à Böttiger. Lettre de la duchesse à Villoison. Réponse de celui-ci. Envoi de la pièce de vers faite pour l'anniversaire de la naissance de Lalande. Sa publication dans la Bibliothèque française, etc. — Relations du duc héritier avec le libraire Pougens. Correspondance littéraire adressée par ce dernier à Charles-Auguste. Départ du prince héritier pour Montpellier. Mme de Créqui et son salon. Correspondance avec le duc héritier. Élection de Wieland comme membre de l'Institut. La pluie de pierre de Laigle. Achat de météorolithes par Charles-Auguste. Lettre de Pougens. — Collaboration de Villoison au Magasin encyclopédique continuée. Annonces d'ouvrages relatifs à l'éducation. Extrait du prospectus d'un dictionnaire grec ancien et moderne. Dictionnaire étymologique des mots français tirés du grec de Morin. Notice de quelques ouvrages nouveaux en grec moderne. Études épigraphiques. Publication projetée d'un recueil d'inscriptions. Lectures faites à la Classe de Littérature ancienne sur quelques inscriptions grecques. Inscription de l'agathe-onyx du baron de Staël expliquée. Lettre à Angiolini. Inscription de la prétendue colonne de Pompée. Inscription de Rosette. Publications dont elle est l'objet. Silvestre de Sacy et Akerblad. Première lettre de Villoison à Åkerblad. Éclaircissement d'Ameilhon. Seconde et troisième lettres à Åkerblad. Lettres à Millin et à Chardon de la Rochetté. Inscriptions runiques du lion de Venise. — Lettre à Morelli. Livres reçus et donnés. Ouvrages demandés aux frères Coleti. Réponse de Morelli. Autres correspondants de Villoison en Italie. Lettre à Caluso. Le chevalier Baldelli recommandé par la Ctesse d'Albany. Mort d'Alfieri. Lettre de Villoison à la comtesse. Réponse de celle-ci. Départ de Paul-Louis Courier pour Plaisance. Impatience d'Oberlin. Lettre de Villoison à Courier. Réponse de ce dernier. — Correspondance avec Wyttenbach. Mlle Gallien à Paris. Soirée littéraire chez Millin. Envoi par Wolf à Villoison des « Quatre Discours » de Cicéron et du premier volume des Poèmes homériques. Dernière lettre de Villoison à Wolf. Candidature de Millin à la Classe d'histoire et de littérature ancienne. — Proclamation de l'Empire. Lettres de Villoison à M. de Champagny et à de Gérando. Maret. Lettres à Millin. Création d'une chaire de grec moderne au Collège de France. Villoison autorisé à y faire un cours de grec ancien. Lettre à Morelli. Travaux et projets de Villoison. — Indifférence de P.-L. Courier a satisfaire Oberlin. Lettre de Villoison à Courier. Réponse de ce dernier. Maladie de Villoison. Son découragement. Élection de Gérando. Mort de Villoison. Douleur qu'elle cause à ses amis. Notices de Boissonade et de Chardon de la Rochette. Son éloge par Dacier..... 421

Appendice :

A. Correspondance littéraire..... 477

B. Additions et corrections..... 505

Index des noms de personnes..... 517

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

AS
162
B6
fasc.182

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY